This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EUVRES

FRANÇOIS

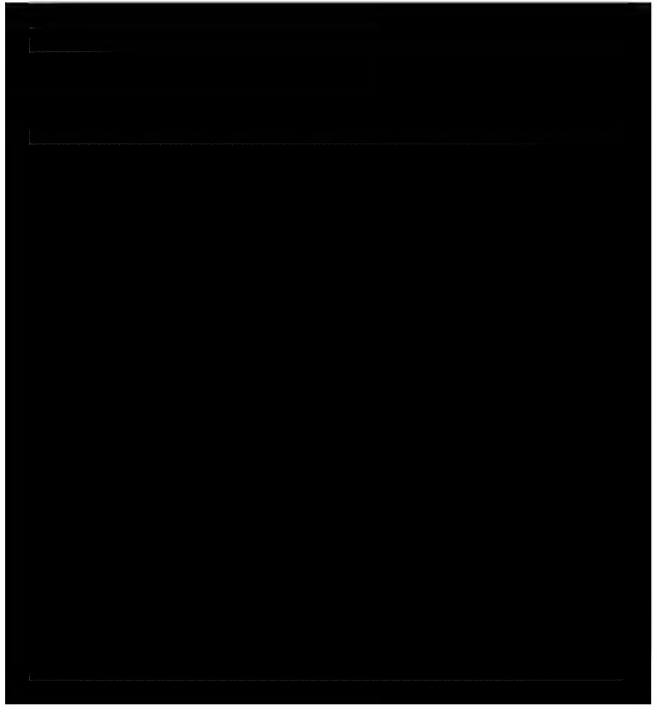
A MOTHE

AYER,

ER D'ETAT, &c.

revuë & augmentée.

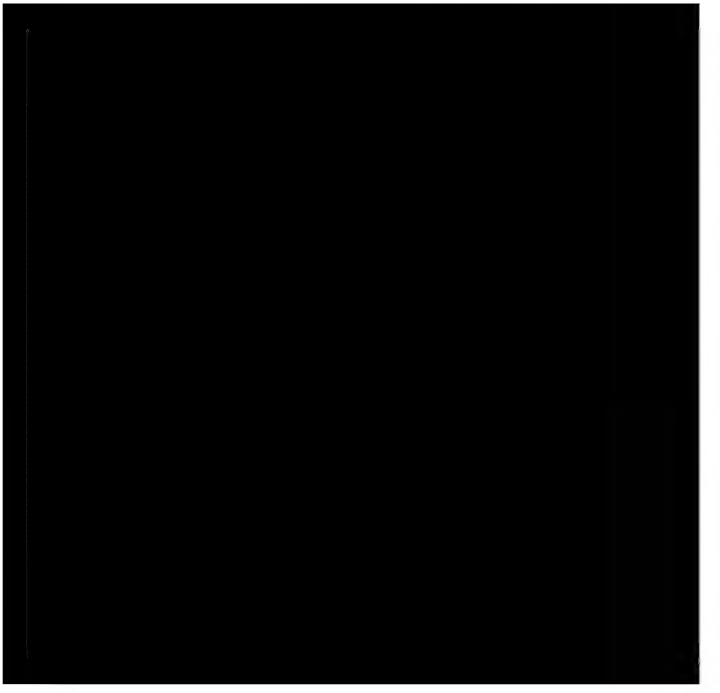
Partie I.



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER,
CONSEILLER D'ETAT, &c.
Nouvelle Edition revuë & augmentée.
Tome IV. Partie I.

avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.
MDCCLVI.



AVERTISSEMENT.

Nous continuons de donner dans ce Volume les Dialogues de nôtre Auteur. Il les a intitulé Promenades, *comme pour insinuer, que les reflexions, qu'ils contiennent, sont le résultat des conversations, qu'il a euës avec ses amis en se promenant. Les sujets de ces dialogues sont si variés, les remarques que font les interlocuteurs, & qui naissent pour ainsi dire sous leurs pieds, s'offrent avec une si grande diversité, qu'il auroit été bien difficile de les comprendre sous un titre général, ainsi nous n'en saurions dire autre chose si non, que ce sont des pensées sur la morale & sur la litterature. Il y a 9. Dialogues divisés par trois, & devant chaque partie l'auteur a mis une préface. Dans la premiere il parle de sa*

maniere d'ortographier & de ſon ſtyle ; tout ce qu'il en dit eſt fondé ſur le bon ſens. Dans la ſeconde préface, miſe à la tête du quatrieme dialogue, qui contient des reflexions ſur l'amour, l'auteur a jugé à propos d'avertir les lecteurs qu'il a traité ce ſujet un peu librement : il ſe fonde ſur l'exemple des anciens & s'excuſe par l'endroit de la promenade qui eſt le Jardin des Thuileries à Paris. Devant le ſeptieme dialogue il y a encore une préface dans laquelle l'auteur nous prévient, que nous ne devons pas nous attendre dans ces trois promenades ni à des penſées moins libres,

AVERTISSEMENT.

Après ces dialogues ſuit un discours critique ſur l'Hiſtoire de la Vie de Charles V.

Prudence de Sandoval, de Vailladolid, Benedictin, Evêque de Pampelune & Premier Hiſtoriographe de Philippe III. Roi d'Eſpagne, avoit écrit entre pluſieurs autres ouvrages la Vie de Charles V. Cet écrivain étoit fort partial; il portoit encore une haine particuliere aux françois, & il n'oublia aucune occaſion d'exhaler ſa bile & d'emploier les traits les plus piquans dans ſes ouvrages hiſtoriques contre cette nation.

Son livre de la Vie de Charles V. fourmille principalement de fautes ſi groſſieres & des partialités ſi palpables, que nôtre auteur ne pût s'empêcher d'en faire un examen, & de mettre devant les yeux de tout le monde les bevuës de cet Hiſtoriographe, & c'eſt ce qu'on verra dans le discours que nous avons inſeré dans le préſent Volume.

AVERTISSEMENT.

Enfin on trouve ici deux petits Traités pareillement hiſtoriques. Le premier contient des remarques ſur la Bataille de Lützen. Ce livre fut imprimé à Paris ſeparement en 1633. *& réimprimé depuis pluſieurs fois & même inſeré dans le* 18. *Volume du Mercure François. Le ſecond, ſur la Trêve propoſée aux Païs-Bas en* 1633. *parût pour la premiere fois imprimé dans le* 19. *Volume du même Mercure.*

C'eſt par ces deux ouvrages que finit la premiere Partie du IV. Tome.

Table de ce qui eſt contenu dans ce Volume.

1. *La promenade en* 9. *Dialogues.* p. 1.

2. *Diſcours de l'hiſtoire, où eſt examinée celle de la Vie de l'Empereur Charles V. compoſée par Prudence de Sandoval, Evêque de Pampelune, premier hiſtoriographe de Philippe III. Roi d'Eſpagne.* - - p. 273.

3. *Diſcours ſur la Bataille de Lützen du* $\frac{6}{16}$. *Novembre* 1632. - - p. 399.

4. *Diſcours ſur la Propoſition de Treve au Païs-Bas. en* 1633. - - p. 415.

LA

LA PROMENADE.

DIALOGUES.

AU LECTEUR.

J'AI *vû tant de mauvaiſes Préfaces à beaucoup de livres, que c'eſt preſque par force qu'on me fait prendre la plume pour vous donner un Avant-propos qui précede cette petite compoſition. Le Libraire exige cela de moi pour en groſſir un peu ſon volume : & des perſonnes qui me ſont de quelque conſidération, me prient de mettre ici par écrit ce qu'ils m'ont oui dire, tant à l'égard de l'ortographe, que du ſtyle dont je me ſuis ſervi.*

Pour la premiere de ces deux choſes, je vous déclarerai franchement, qu'elle eſt plus de l'Imprimeur que de moi, parce que voyant qu'il deferoit peu à mon manuſcrit, & qu'emporté par l'uſage, il emploioit une infinité de lettres, ſoit voyelles, ſoit conſonnes, différentes des miennes, je me ſuis laſſé de raturer inutilement ſes épreuves, & me ſuis contenté de lui demander en grace, de laiſſer quelques-unes de mes ortographes, qui témoignaſſent que je ne les eſtimois pas moins que les ſiennes, puisque je ne pouvois pas les lui faire changer. Cela eſt cauſe, que vous pourrés

voir beaucoup de mots différemment
phiés, tant parce que je n'ai pas crû
donner plus de peine sur une chose que j
assés, que pour vous laisser le choix de
qui vous plaira le plus, y aiant des r
cela de part, & d'autre.

En effet toutes les Langues ont leur
tés en ceci, aussi bien que la nôtre. Et
L. 17. *de Sextus Pompeius à l'égard de la La*
vant Ennius les Romains ne doubloient
consonnes dans leurs écritures, ce Poëte
le premier qui comme Grec né en Ca
cette liberté qu'on suivit depuis à so
Apud antiquos, *dit-il*, nulla gemin
tera in scribendo: quam consuetud
nius mutasse fertur, utpote Græc
more usus, quòd illi æquè scriben
gentes duplicabant mutas. *Ajoûté*
fantaisie de quelques particuliers qu
haï, ou trop aimé de certaines letti
employoient avec importunité, ou don
stenoient tout à fait dans leurs compos
vous trouverés moins étrange la var
trouve dans l'ortographe. La lettre
pour être trop rude & trop canine; l
de l's a donné de l'averſion à d'autres
apprenons de Martianus Capella,
Claudius déteſtoit la derniére de l'A

eſt le s, ſur cette plaiſante conſidération, que les dents de celui qui prononce cette conſonne reſſemblent à celles d'un mort, tant le ſon eſt foible & bas, Quòd dentes mortui, dum exprimitur, imitatur, *ou parce que ſa figure & ſon expreſſion ſur le papier a du rapport à la dent d'un homme mort, ſelon que vous voudrés interpreter les termes de cet auteur.*

Mais il y a bien d'autres raiſons de la différente ortographie, où je ne veux pas m'arrêter, pour remarquer ſimplement, que les Maitres Ecrivains, & les Compoſiteurs d'Imprimerie y ont gliſſé beaucoup d'abus.

*Les premiers voiant que l'*i *final étoit trop ſimple, & mal propre à recevoir l'ornement des parafes ou braveures dont la queuë de l'*y *eſt ſuſceptible, ont emploié l'*i *grec pour contenter leurs écoliers, & pour faire paroitre davantage leurs exemples, ſur tout en ces monoſyllabes* moi, toi, Roi, loi, *& autres ſemblables, qui deviennent hors de propos diſſyllabes par l'*y, *à cauſe qu'il eſt impropre aux diphthongues, & qu'il ſe doit toûjours faire ſentir ſéparément dans la prononciation, s'il ſe rencontre avec d'autres voielles. Je crois donc avec des perſonnes de fort profonde ſpeculation ſur cela, que l'*y *ne dévroit être mis qu'aux mots venus du Grec,*

pour exprimer l'ypſillon *de cette langue, comme à ceux-ci* Pythagore, Sibylle, ſyllabe, Ægypte, *& autres ſemblables. Il eſt auſſi néceſſaire aux paroles où l'*i *doit être entendu ſeul, comme en* Pays *pour region*, l'ouye, ennuyeux, *&c. ſelon l'uſage des Eſpagnols en* mayor, arroyo, frayle, *& autres ſemblables, où ils ne mettent jamais le petit* i. *Quand il ſe trouve encore du danger que l'*i *paſſât pour conſonne, il eſt beaucoup mieux de le changer en* y; *car je dirai d'un homme qu'il* iure *s'il fait un ſerment, & qu'il eſt* yure *s'il a trop bû; de même écrivant* jeux, *j'exprimerai les jeux de cartes ou d'autres divertiſſemens; mais ſi j'écris* yeux, *je parlerai ſans doute de l'organe de la vuë.*

Quant aux Compoſiteurs d'Imprimerie, je

Or quoi-que je ſois presque honteux de m'être tant arrêté à ces petites vetilles & minuties de Grammaire, où l'uſage l'emporte toûjours ſur le raiſonnement; ſi faut-il avouër qu'elles ne ſont pas abſolument à negliger, puisque l'ortographe ſert à reconnoitre la valeur & la ſignification des mots, dont Platon épluche dans ſon Cratyle jusqu'aux moindres ſyllabes, avec cette notable ſentence, qu'il n'y a que les hommes fort ſavans qui en puiſſent bien juger. C'eſt pourquoi Dieu ne mit devant Adam les animaux qu'il venoit de créer, pour en être le parain en leur impoſant des noms qui leur fuſſent les plus propres, qu'après l'avoir rempli d'une ſcience infuſe & néceſſaire à un ſi important emploi. Cependant ſi l'ortographe eſt de conſidération, quand elle marque l'origine des mots en conſervant ces lettres que les Grammairiens nomment caracteriſtiques; *il y a d'ailleurs cet inconvenient, qu'elles ne ſont connuës que des doctes qui ſont en fort petit nombre, une infinité d'autres perſonnes ne pouvant pas goûter une telle façon d'écrire, qui embaraſſe, & qui fait quelquefois mal prononcer nôtre langue ſur tout aux Etrangers. Si l'autre ſorte d'écriture qui n'emploie que les lettres qui ſe prononcent, eſt plus commode à la multitude, & principalement aux Etrangers, qui apprennent le Fran-*

çois ; elle eſt cauſe auſſi qu'en perdant l'origine des paroles, l'on perd ſouvent la premiére auſſi bien que la meilleure ſignification qu'elles ont euë, & qui leur eſt la plus propre. Ainſi l'on peut conclure, qu'il y a ſur cela des inconvéniens de tous côtés, où je n'ai nul deſſein de m'arrêter davantage, me ſouvenant de ce qu'a dit judicieuſement Seneque dans une Préface de ſes Controverſes, Scholaſtica ſtudia leviter tractata delectant, contrectata, & propius admota, faſtidio ſunt. *J'ajoûte ce ſeul mot en faveur de la Grammaire, que non ſeulement les lettres doivent être ſoigneuſement obſervées, mais que le moindre accent peut ôter tout le ſens des dictions, & par conſequent de toute une periode. Le Pere Alexandre de Rhodès remarque dans la Rélation de ſes voiages qu'on ne parle guéres dans*

étranger. Theophraſte fût pris & remarqué pour tel dans Athenes par une bonne vieille, ſur quelque dialecte ou prononciation ſemblable, plûtôt que ſur ſon trop d'affectation, quòd nimium Atticè loqueretur, *comme l'écrit Quintilien.* L. 8. c. 1

Venons au ſecond point de nôtre Préface, qui doit être du ſtyle ou de la façon d'écrire, dont je me ſuis ſervi dans cette petite compoſition. Son dialogisme, à mon avis, ne ſera pas importun, ſur tout à ceux qui ſavent l'eſtime qu'ont faite du Dialogue toutes les Sectes des Philoſophes. Je parle ainſi, puisque le Péripatétisme même, tout auſtere qu'il eſt, l'a reçû, & qu'Ariſtote, auſſi bien que les autres, l'avoit emploié dans des ouvrages, que nous avons malheureuſement perdus. Mais je me ſuis aſſés expliqué ailleurs ſur ce genre d'écriture, qui ne peut déplaire que quand il eſt mal emploié par ceux qui n'en ſavent pas aſſés le bon uſage. Du reſte je n'ai viſé ici qu'à être intelligible, ſans tomber dans de vaines, longues, & importunes expreſſions, que Dieu reprend dans St. Mathieu ſous les noms de battologie, *& de* polylogie. c. 6. v. *Je me ſuis reſolu d'en uſer ainſi, n'ignorant pas, qu'il y a des ſtyles concis, qui ont leur recommandation, quoi qu'ils ſoient fort voiſins de l'obſcurité, dont je m'éloigne le plus que je*

puis. Seneque dit de Chryſippe, qu'il n'emploit pas une ſeule parole pour l'oreille, mais tout pour l'eſprit, Rei agendæ cauſa loquitur, & verbis non ultrà quàm ad intellectum ſatis eſt, utitur. *Nous liſons auſſi dans Clement Alexandrin, qu'Hipparque fût chaſſé de l'école de Pythagore pour avoir écrit trop intelligiblement, & expliqué trop ouvertement quelques axiomes ou maximes de ce Philoſophe. Et Socrate après avoir jetté les yeux ſur un Livre d'Heraclite, prononça, qu'il faloit être bon nageur pour ne ſe pas perdre, ou n'être pas ſuffoqué dans un ſi vaſte Ocean d'obſcurité. C'étoit un livre de Théologie, au rapport de Diogenes Laërtius, dans lequel Héraclite avoit affecté d'être malaiſément entendu, ſi ce n'étoit par des hommes*

1. de benef. c. 3.

chercher ; Quandoque Deus & Natura innocenti & benevolo puerorum ludo delectantur, qui ideo ſe abſcondunt ut inveniantur. *Et il ſe trouve dans de certains livres des obſcurités affectées & myſterieuſes, qui reſſemblent à ces nuës épaiſſes, dont la noirceur & la profondeur n'empêche pas, qu'elles ne ſoient les plus fécondes de toutes. Tant y a que le grand flux de paroles, cette volubilité de plume auſſi bien que de langue, que Nonius Marcellus nomme* Tolutiloquentiam, *& cette expreſſion diffuſe, qui n'eſt aujourd'hui que trop en vogue, ſont des choſes fort éloignées de la façon dont j'ai crû me devoir expliquer.*

Quand j'aurois eu quelque deſſein de paroître éloquent à la mode, ce n'étoit pas ici le lieu de me montrer tel. Il eſt pourtant vrai, que la faculté oratoire a divers emplois, & que comme elle n'a jamais été poſſédée toute entiere par un ſeul, elle tient quelquefois d'aſſés différentes routes pour ſe manifeſter : Magna & varia res eſt eloquentia ; nec adhuc ulli ſic indulſit, ut tota contingeret ; ſatis felix eſt, qui in aliquam ejus partem eſt receptus. Sen. in contr.

Mon opinion eſt, que le ſtyle didactique *n'eſt pas exclus de toutes ſes graces, & qu'il peut même acquerir les deux avantages qui ſont donnés aux deux plus grands Orateurs de l'antiquité. L'on*

a dit à la gloire de Ciceron, qu'on ne pouvoit rien ajoûter à ſon diſcours ſans lui préjudicier; & à celle de Demoſthene, qu'il étoit impoſſible de rien ôter du ſien, qu'on ne lui fit tort : Ne peut-on pas conjoindre ces deux merveilles dans le ſtyle inſtructif ? & celui qui l'auroit fait, ce que je m'empêcherai bien de m'attribuer, ne devroit-il pas recevoir un éloge ſingulier ? Pour moi j'arrête ma plus haute prétention là deſſus, à mériter ſi je puis, que mes defauts ne ſoient pas inſupportables, & qu'ils paroiſſent aucunement couverts, par ce que je puis proferer de plus raiſonnable, ſinon comme venant de moi, du moins par l'organe des Auteurs dont je me ſers. L'on a dit à peu près la méme choſe d'un ancien Rheteur. Haterius ſe donnoit de merveilleuſes

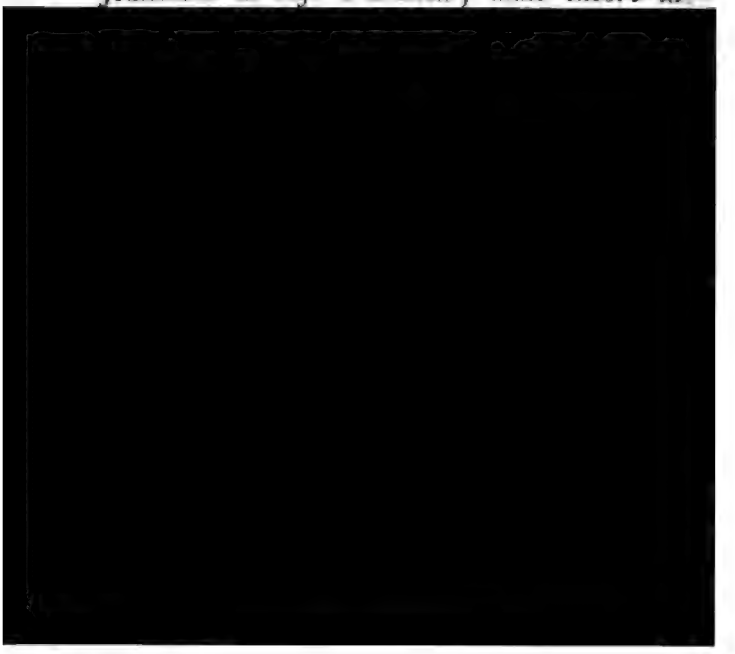
de mots & autant de façons de parler qui étoient en uſage il y a trente ans, dont l'on fait difficulté de ſe ſervir aujourd'hui. Marc Varron obſervoit la même choſe de ſon tems, & que Mutius, ni Brutus, grands amateurs de l'ancienne locution, ne purent jamais empêcher qu'elle ne changeât. Il eſt des paroles, dit-il comme des hommes, qui perdent bien-tôt l'agrément de la jeuneſſe. Quem puer vidiſti formoſum, hunc vides deformem in ſenecta. Vetuſtas pauca non depravat, multa tollit. *Mais il y a bien plus, les termes & l'expreſſion qui plait aux uns, déplait dans un même moment aux autres; & un vers qui ſonne bien à nos oreilles, offenſe celles de nos voiſins qui penſent ne s'y connoître pas moins bien que nous. Je parle des vers, parce que la Poëſie a ſon éloquence auſſi bien que la Proſe; cette dernière étant encore plus ſujette à ſe corrompre que la première. La raiſon eſt, que les choſes qui ſont les dernières venuës vieilliſſent naturellement plus tard que les autres; & que d'ailleurs ce qui eſt le plus manié & le plus emploié, s'uſe, & ſe corromt ordinairement le premier. Or la Proſe n'eſt pas ſeulement plus ancienne que la Poëſie, puisque les hommes ont parlé vulgairement avant que de s'aſtreindre à la meſure des vers; elle eſt encore plus uſitée, ſe trouvant toûjours cent perſonnes,*

L. 4. de ling. Lat.

qui écrivent en proſe, contre une qui s'adonne à la poëſie. Nous pouvons conclure de tout ceci, que l'art de bien écrire n'eſt pas moins expoſé que les autres à la controverſe.

C'eſt de là que nait la partialité où l'on tombe tous les jours à l'égard des auteurs, que chacun eſtime plus ou moins ſelon ſes préventions d'eſprit. La choſe eſt trop journaliére & trop commune, pour en rapporter des exemples; j'en donnerai un néanmoins, que je tiens des plus conſidérables à cauſe de l'autorité des parties. Saint Jerôme qui ne manquoit pas de reſpect pour S. Paul; qui nomme par admiration ſes paroles des foudres divins, dans une epitre qu'il écrit à Pammachius; & qui dans une autre l'appelle non ſeulement la vaſe d'élection, mais encore la

Ep. 50. & 61.



velocitatem ſermonum ſuorum, & propter impetum qui in eo ſpiritus eſt. *Mais S. Auguſtin s'oppoſe tellement là deſſus au ſentiment de S. Jerôme, qu'il donne le titre de très éloquent à S. Paul, & maintient que s'il n'a pas ſuivi tous les préceptes de l'Eloquence humaine, celle-ci a ſuivi les decrets de ſa ſageſſe. Il me ſouvient auſſi d'avoir lû dans Nicetas Choniate, que l'Empereur Andronic Comnene formoit toutes ſes lettres, pour les rendre éloquentes, ſur celles de S. Paul; & j'ai écrit quelque part la même choſe des Secretaires d'Etat du Roi des Abyſſins. Certes quelque diſtinction qu'on faſſe ſur cela entre l'Eloquence divine & l'humaine, l'on ne laiſſe pas de recueillir des jugemens ſi oppoſés les uns aux autres, que de ſi grands perſonnages ont faits ſur cette faculté de bien exprimer ſes penſées, que tout n'y eſt pas moins arbitraire, que dans les autres profeſſions qui ſervent d'objet & d'entretien à l'eſprit humain.*

Chr. l. 4 c. 7.

Ep. 60.

Je finirois par là, s'il ne me tomboit ſous la plume quelques exemples qui peuvent être emploiés à confirmer ce que nous venons d'établir, & qui ſerviront d'illuſtration à ce que nous avons ſouvent maintenu ailleurs. Je les coucherai ici fort ſommairement, & ſelon la formule ancienne, quibus ſciam poteroque.

Cic. 1. de Orat.

Il y a des perſonnes qui ne ſauroient endurer

la moindre alluſion ou le moindre jeu de paroles, trouvant qu'il y a je ne ſai quoi de trop puerile en cela. Saint Jerôme néanmoins l'un des plus ſerieux Peres de l'Egliſe, écrivant contre Vigilantius l'appelle Dormitantium, *pour lui reprocher par cette figure qu'il révoit en ſe trompant fort lourdement.*

L'Hyperbole eſt inſupportable à beaucoup de gens. L'Orateur Ariſtide pour faire comprendre, combien l'armée de Xerxes étoit nombreuſe & immenſe, prononce dans ſon Panathénaique hautement, que l'or & l'argent de cette armée faiſoit de la nuit le jour; & que quand ce Prince commandoit à ſes Archers de tirer leurs fléches, il étoit aſſûré de convertir au rebours le jour en une nuit. Ariſtide pourtant n'en eſt

oindre choſe, & qu'il conſent à toute ſorte de eproche, s'il manque à s'acquiter dignement de : qu'il entreprend. Une ſi inſupportable vanité e rebuteroit-elle pas à préſent tout le monde? t des promeſſes ſi hautaines & ſi ridicules, ſe- oient-elles jugées propres à s'acquerir la bien- eillance avec l'attention des Auditeurs? Je ai bien, qu'Iſocrate s'excuſe à la fin de cet- Oraiſon d'avoir parlé de la ſorte, & de s'être ngagé ſi avant; mais ne prendroit-on pas en- ore cela pour une ſeconde erreur, & pour un efaut notable de jugement d'aimer mieux avoir eſoin d'excuſe, que de s'exemter de faillir, mal- veniam deprecari, quàm culpa carere?

C'eſt une pure fantaiſie d'avoir averſion, omme aſſés de perſonnes l'ont, de quelque figu- e que ce ſoit, n'y aiant que l'excès, ou la mau- aiſe ſituation, qui ſoient condannables dans a moins eſtimée de toutes. Les abus mê- ne ſont rectifiés par celle qu'on nomme Ca- achreſe.

Ne peut-on pas nommer une héréſie dans la Rhétorique, de croire qu'on doive toûjours uſer le mots propres? Les métaphoriques ont quel- uefois meilleure grace, pourvû qu'ils ne ſoient as extravagans, ou, pour parler comme les aitres, trop effrontés, Ut ſit, quomodo

Theophraſto placet, verecunda translatio: *Car je me ſouviens, que Ciceron, qui emploie cette autorité de Théophraſte, reprend Tiron ſon libertin de lui avoir écrit* valetudini fideliter
L. 17. ep. 16. ſerviendo. *Ce terme* fideliter, *lui dit-il, n'eſt pas en ſa place*, Huic verbo domicilium eſt proprium in officio, migrationes in alienum multæ. *Véritablement j'aurois de la peine à ſouffrir une cenſure ſi delicate d'un autre que de Ciceron, qui devoit être en mauvaiſe humeur, & qui vouloit ſe venger, comme je penſe, des corrections que Tiron faiſoit ſouvent dans ſes écrits. J'avouë pourtant, que la Métaphore doit être modeſte & retenuë, auſſi bien qu'une fille, pour être trouvée belle.*

Encore qu'on doive être exact au choix des

ſon mérite d'elle-même, ſans emprunter ſa recommendation de la diction. Jucent ſenſus in oratione in qua verba laudamus, *ſelon la belle maxime de Quintilien; & c'eſt un grand deffavantage à un livre, quand on ne le loue que pour ſon ſtyle, & qu'on n'en eſtime principalement que la diction. Les belles jambes avec les riches chauſſes d'un boiteux font davantage paroître ſon défaut, & les termes élegans qui n'expliquent qu'une bagatelle, en même quelque ſentence rapportée ſottement, font remarquer au double l'impertinence d'un auteur.* Quo ſit modo pulchras fruſtra habet claudus tibias, ſic indecens eſt in ore rhetoris pulchra. *Cependant il eſt plus de cette ſorte d'Ecrivains, que d'autres. J'ois dire judicieuſement, il y a peu de jours, à un, qui definiſſoit excellement ce qu'Horace appelle* callidus incoram, *qu'il eût dû lire davantage, ou écrire moins. En effet la maladie d'imiter, qu'ont ſes ſemblables, eſt beaucoup pire que celle qui vient quelquefois de trop de repletion. N'entendés pas de moi, que je donne ici des exemples ni du bien ni du mal dont je parle. J'ay trop plus d'inclination à faire reconnoître ceux qui peuvent ſervir de patron du premier, que du ſecond. Mais puiſque Ciceron & Quintilien ſont abſtenus de juger des auteurs, qui vivoient*

Plin. l. 8. Epiſt.

encore du tems qu'ils écrivoient, afin de n'o
ſer perſonne ; je penſe être obligé de les im
du moins en ceci. Et parce que l'Eccl
ſte a prononcé, Stultus verba multiplicat
n'ajoûterai rien à cette Préface, plus lon
peut-être qu'elle ne devoit être, que c
ſeule proteſtation; que ſi le diſcours qui la
du divertiſſement d'une promenade, avoi
ne dirai pas la moindre penſée, mais la m
dre ſyllabe qui meritât correction, je m'y
mets auſſi bien que tout ce qui eſt venu &
viendra jamais de moi, avec l'entiére & re
ctueuſe obeïſſance qui eſt duë à l'egliſe.

LA PROMENADE.

I. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET MARCUS BIBULUS.

TUBERTUS OCELLA. Il me semble, MARCUS BIBULUS, que vous me reprochés avec un peu trop d'exagération mes fréquentes & solitaires promenades. Si vous y étiés aussi accoutumé que moi, & que vous eussiés observé comme j'ai fait, que rien ne contribue tant à conserver le peu de vigueur qui reste à ceux de nôtre âge, que cet exercice moderé où les promenades nous engagent; vous ne déclameriés pas contre elles sans doute avec tant de véhémence. Je ne ferai pas difficul-

té de paſſer plus outre avec vous, & de vous déclarer, que l'averſion de pluſieurs perſonnes, beaucoup plus grande que n'eſt la vôtre contre un ſi agréable & ſi utile divertiſſement, m'eſt presque toûjours un indidice certain d'eſprit chagrin, plein d'inquiétude & de fort petit talent. En effet la Promenade eſt tellement le propre des Philoſophes, des perſonnes ſavantes, & des eſprits bien cultivés, que ceux à qui elle déplait généralement, comme elle fait aux Turcs, aux Cochinchinois, & aux Sauvages du nouveau monde, qui ne peuvent ſouffrir celle des autres, ſont les plus ignorans hommes de la Terre. Tels devoient être ces Eſpagnols que Strabon nomme *Vettones*, qui nouvelle-

L. 3. Geogr.

occupations de mes amis, pour les aller ſolliciter de prendre un plaiſir à des heures, qui leur ſeroient poſſible incommodes, outre que leur goût pourroit être alors différent du mien. Je veux néanmoins vous parler plus franchement, & vous avouër, qu'encore qu'il y ait des compagnies qui me ſont très cheres, il ſe trouve quelquefois des tems, où je me contente de celle de mes penſées, & où mes petites reveries, conduites à ma mode, me fourniſſent un des plus agréables divertiſſemens de ma vie. Quel ennui au contraire n'eprouve-t-on point, quand on ſe voit reduit aux entretiens fâcheux où vous engage inévitablement la compagnie de gens impertinens, qui dépourvûs de bon ſens, ne ſavent rien faire que fatiguer les eſprits raiſonnables? Certes ſi les Médecins ne couchent pas volontiers avec leurs malades, les ames un peu philoſophiques doivent avoir encore plus d'averſion de la converſation pénible & dangereuſe de ceux, dont nous parlons. C'eſt ce qui a de tout tems porté à la ſolitude de fort grands perſonnages; ce qui a fait nommer à Theophylacte un monaſtere Φροντιςήριον, appellant encore la vie qui s'y mene σωφρονα μανιαν, *ſobriam ac prudentem inſaniam;* & c'eſt ce qui fit prendre à Gonthier de Ba- *L. 1. Hiſt. c. 14.*

gnaux Evêque du Mans, ſous le regne de Charles cinquiéme, un hibou perché à l'entrée d'une grotte pour corps de ſa déviſe, animée de cette lettre, *Habitat mens cauta receſſus.*

10. Inſtit. c. 3. Car encore que Quintilien ſemble obliger ſes diſciples à trouver ou à ſe faire la ſolitude par tout, *In turba, itinere, conviviis etiam, faciat ſibi cogitatio ipſa ſecretum;* & bien que

Ep. 56. Seneque prit une fois plaiſir à ſe retirer dans un bain public de Rome, plein de tumulte, de cris différens, & de confuſion, afin d'éprouver ſi ſon eſprit auroit aſſés de force pour n'y recevoir point de diſtraction, quand il l'attacheroit à quelque méditation ſérieuſe; ſi eſt-ce qu'une véritable retraite, & une ſolitude effective, comme eſt celle d'une prome-

cet atrabilaire, ſur ce qu'ils prenoient ſeuls & avec plaiſir leur repas: Il m'auroit été beaucoup plus agréable, lui repartit Timon, ſi vous même ne vous y fuſſiés pas trouvé. Gardés-vous bien de verſer autant de bile que fit ce Miſanthrope ſur un ami tel que je ſuis, ne fût-ce que pour obeïr au précepte de vôtre Quintilien, *Bonus altercator ultio iracundiæ caret.* Il me ſeroit aiſé de ſoûtenir le parti de la compagnie contre une ſolitude trop auſtere, & telle qu'il ſemble que vous l'établiſſés. Il n'y a rien de plus contraire qu'elle aux ames tendres comme la vôtre, qui ne font pas profeſſion d'une impaſſibilité Stoïcienne, *Animo paſſionibus obſeſſo nil acrius pejus, nil ſolitaria libertate damnoſius.* Et ſi la raillerie eſt propre à diſſiper les trop ſombres vapeurs de la mélancholie, je ferai ſouvenir un homme qui n'a peut-être pas étouffé abſolument le beau feu qui l'échauffoit autrefois, de cet important précepte d'Ovide,

Quisquis amas, loca ſola nocent, loca ſæpe frequenta. Lib. 2. de rem. am.

Mais j'aime mieux acquieſcer doucement à vos ſentimens, & je le ferai d'autant plus volontiers, que dans la vérité les miens ſont parfaitement conformes aux vôtres, & à ceux de Seneque, quand il dit. *In ambitioſis tenebris ſpectis vagandum, ut cœlo libero:* &

De tranqu. an. c. ult. *multo ſpiritu, augeat attollatque ſe animus.* Je ne ſuis jamais ſi maitre de mon eſprit, & il ne goûte auſſi jamais de ſi ſolides & innocentes voluptés, que dans une campagne ſolitaire, où il n'a que Dieu & les aſtres pour témoins de ſes opérations. C'eſt ſans doute le lieu, où il rencontre le plus heureuſement celui qui a dit de lui-même, *Ego ſum flos campi, & lilium convallium.* Et où le peut-on mieux contempler avec toute la Nature, que dans un tel deſert? ſi toutes nos conſidérations, auſſi bien que le mot Latin *conſiderare,* tirent leur origine de la contemplation des aſtres, *à contemplatione ſyderum,* comme le veut Pompeius Feſtus? Tant y a que

L. 3. & 4.

mêlant quelquefois de communiquer au pu-

de converſation que celui-ci, où étans d'accord nous ne pourrions combattre que contre nôtre ombre, & tomber dans ce ridicule duel que les Grecs ont nommé σκιαμαχίαν.

TUBERTUS OCELLA. Je vous donne le choix de tel théme qu'il vous plaira de préſcrire, mais je penſe, que de quelque côté qu'on puiſſe jetter les yeux, l'on y trouvera ſuffiſamment dequoi s'entretenir, & que la plus vile plante, que nous foulerons aux pieds, ſeroit capable de nous faire admirer longtems l'ouvrage d'une Intelligence qui ne ſe mécompte jamais, & qui eſt auſſi digne de reſpect aux plus petites choſes dont elle ſe mêle, qu'aux plus grandes. Ce n'eſt pas néanmoins, qu'il n'y en ait, à mon avis, de bien plus conſidérables les unes que les autres; & je ne voudrois pas ſoûtenir après Saint Auguſtin, que la moindre mouche fût préférable au Soleil, parce qu'elle exerce des actions vitales dont celui-ci nous paroit dépourvû. Si le plus petit des Inſectes l'emporte du côté de la cauſe formelle, la finale de ce grand Luminaire eſt ſi noble & ſi merveilleuſe, qu'il n'y a point d'animal, excepté l'homme ſi tant eſt que l'homme n'ait point trop bonne opinion de ſoi, qui ne lui doive ceder en dignité.

MARCUS BIBULUS. Puisque tous les objets ne ſont pas dignes d'une même attention, & qu'il s'en trouve qui peuvent arrêter nôtre eſprit beaucoup plus utilement, & avec plus de ſatisfaction ou d'agrément que ne feroient d'autres; les choſes communes étant d'ailleurs moins capables de nous toucher, que celles qui ſont plus rares; je ne penſe pas vous pouvoir propoſer un entretien qui nous puiſſe mieux divertir, que celui de tant de Rélations dont vous étes ſi curieux, & qui nous ſont connoitre les effets de la Nature, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau Monde, ſi ſurprenans, qu'il ſemble que les Anciens ne l'euſſent connuë qu'à demi, & qu'elle ne ſe ſoit bien manifeſtée à nous que depuis

epoque joüe ici merveilleuſement bien ſon jeu, tenant l'eſprit en équilibre entre la trop grande crédulité, & l'injuſte défiance. Car le défaut n'eſt pas plus reprehenſible d'ajoûter foi avec trop de facilité à toute ſorte de Rélations, que d'être dans une mécreance générale de tout ce qu'elles contiennent. Et je conçois comme un axiome certain, que ceux qui tiennent pour fable tout ce qui ſe dit des effets extraordinaires, & des merveilles de la Nature, nonobſtant l'autorité des meilleurs Auteurs; ſe rendent enfin eux-mêmes la fable des hommes d'eſprit, qui connoiſſent mieux qu'eux le pouvoir de cette Nature, dont il nous eſt impoſſible de pénétrer ni de meſurer toute l'étenduë; *ipſi ſe fabulam faciunt, dum omnia pro fabulis habent.* Cette Deminiaque, comme l'appelle Ariſtote en l'admirant, agit avec bien plus d'addreſſe & de conduite incomprehenſible, que l'eſprit humain n'en peut concevoir, & que tous nos diſcours les plus philoſophiques n'en ſauroient expliquer; *longè major naturalium operationum, quàm verborum, imò quàm ingeniorum ſubtilitas.* Rien n'empêchera donc, ſi vous l'avés agréable, que ſans courir toutes les fortunes des voiages de long cours, nous ne contemplions ſûrement

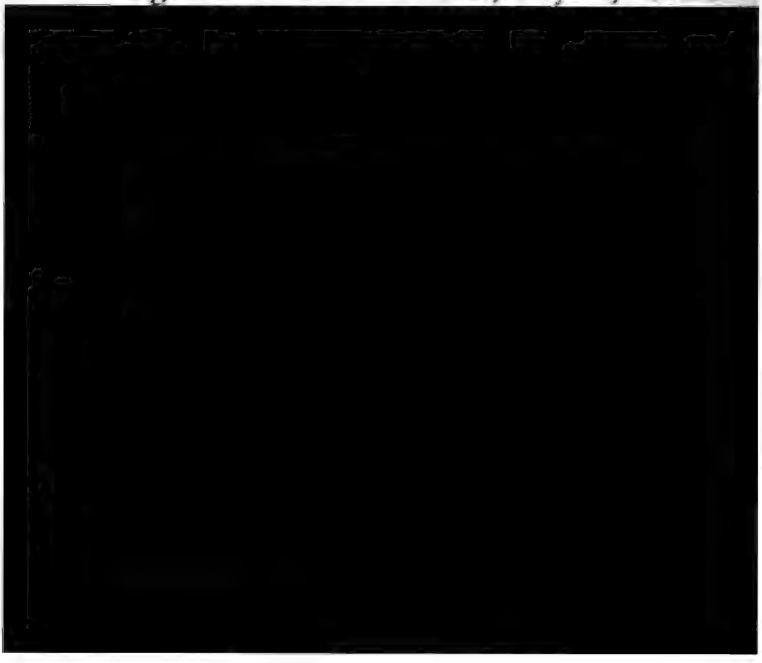
d'ici, ce que ceux qui les ont faits, ont obſervéde plus ſingulier, *ipſaque adeò naturæ magnalia.* Pour moi, je ne prens pas moins de plaiſir quelquefois à remarquer dans leurs Itineraires les choſes que cette grande Artiſane fait comme en ſe joüant, qu'à noter avec ſoin ſes principaux & plus étonnans ouvrages. Nous avons tantôt eu à la rencontre un homme d'une repréſentation, que nous en avons ri tous deux; & cette penſée m'a paſſé agréablement par l'eſprit en le voiant, que la Nature devoit être en ſes belles & gaies humeurs, quand elle ſe divertit à produire un ſi ridicule animal. Tant y a qu'enviſageant, comme nous pouvons faire, jusqu' aux moindres particularités que nous ont appriſes

vous dites du merveilleux pouvoir de la Nature, & de la médiocrité, pour ne pas dire de la petiteſſe de l'eſprit humain, dont ceux-là connoiſſent mieux la foibleſſe, qui pour l'avoir plus élevé que les autres, ont mieux reconnu ſes limites & ſon peu d'étenduë. En vérité, pour vous en parler à cœur ouvert, toutes les fois que je me jette ſur cette réflexion, & je le fais aſſés ſouvent, je trouve que l'homme eſt un animal ſi défectueux, qu'auſſi bien que nôtre commun ami de la grande Bretagne, j'ai honte d'être ce même homme, c'eſt à dire un animal ſi rempli d'imperfection, & de ſotte vanité tout enſemble. Je ſuis perſuadé, que Socrate avoit le même dégoût, quand il proteſtoit, qu'il ne ſavoit pas bien s'il étoit homme, ou je ne ſai quoi de plus monſtrueux que Typhon n'étoit alors repréſenté. Et c'eſt vrai-ſemblablement ce qu'a voulu nous faire concevoir un Viſionnaire de ce tems, par la deſcription de ce qui lui arriva dans une Isle Solaire qu'il appelle des Oiſeaux. Il aſſûre que tous les volatiles qui en ſont les habitans, lui firent de ſi grands reproches de ceux de ſon eſpèce, pleins d'injuſtice & de cruauté, ſur tout envers les habitans de l'air, qu'il étoit perdu, s'il n'eût deſavoué d'être homme, ſoûtenant qu'il étoit un ſinge qui lui reſ-

ſembloit, & ſe ſauvant par ce ſtratagéme. En effet la préſomption de l'homme lui fait exercer mille ſortes de tyrannie envers tous les animaux qui ont très grand ſujet de ſe plaindre, & peut être de ſe moquer de ſon mauvais raiſonnement, dont il veut pourtant tirer un ſi grand avantage. Mais à l'égard de ce que vous me conviés à nous ſouvenir conjointement des particularités, que nous pouvons avoir obſervées dans ce genre de livres que les Grecs ont nommés *Odeporiques*, c'eſt m'inviter à la choſe du monde où je ſuis porté avec le plus d'inclination, *currentem impellis*, puisque vous n'ignorés pas, que j'en ai fait un des principaux ornemens de ma Sceptique. C'eſt un champ néanmoins ſi ſpacieux, qu'à mon avis

Latin les œuvres de ce renommé Socrate de la Chine le Docteur Confutius. Je l'appelle ainſi; tant parce qu'auſſi bien que ce Prince des Philoſophes Grecs, il fit deſcendre la Philoſophie du Ciel en terre, les Chinois n'aiant guéres cultivé, avec ſoin avant lui que la ſeule Aſtrologie; qu'à cauſe, que Socrate & Confutius étoient contemporains, comme il ſe peut voir dans le Traité de la Vertu des Payens. Sans mentir nous ſommes bien redevables aux travaux des Peres Jeſuites, qui nous ont donné tant de beaux ouvrages, auſſi bien pour la connoiſſance de l'un, que pour celle de l'autre Hemisphére. L'Hiſtoire du Pere Joſeph Acoſta en ce qui concerne l'Amerique, & celle de Maffée touchant l'Inde Orientale, ne doivent-elles pas allêr du pair avec les plus eſtimées des Anciens, ſoit par la beauté du ſtyle, ſoit par la rareté & le prix de ce qu'elles contiennent? L'on ne ſauroit raiſonnablement nier, que trois autres de leurs hiſtoires, des Peres Trigault, Semedo, & Martinius, ne nous aient fait connoitre ce peu que nous ſavons du grand Roiaume de la Chine. Le premier ſe ſervit des memoires de l'excellent Mathematicien Mathieu Riccius qui étoit de ſon Ordre; & le dernier enſuite de ſon *Atlas Sinenſis* nous a fait voir dans ſa premiere Deca-

de, qui ſera ſuivie de deux autres, l'Hiſtoire Chronologique des Chinois priſe de leurs propres auteurs, qui la commencent huit cent ans avant le Deluge de Noë ; l'appuiant ſur des Dynaſties ſuivies, & qu'ils tiennent pour très certaines. Que ſi nous avons enſuite l'excellente Morale de ce célébre Colao ou premier miniſtre d'un ſi grand Etat, & ſi bien policé, quelle obligation n'aurons-nous point à ceux, qui nous feront un ſi riche préſent? Car l'on ſait, qu'il réduiſit en quatre volumes toutes les belles ſentences des Philoſophes qui l'avoient précédé, achevant ſon Ethique par un cinquiéme livre de ſes propres réflexions & maximes, qui ſert de Code & de Digeſte à tous les Mandarins, Loytias, ou Do-



goût merveilleux d'une ſi importante
ɔſition, quoi que j'aie de la peine à m'i-
er que l'eſprit d'un Chinois ait plus fait
ıſcience des mœurs, que celui des Grecs
Romains, qui l'ont ſi bien cultivée, &
ɔus ne voions pas avoir été dévancés
Indiens Orientaux dans le reſte, ſoit
ts, ſoit des ſciences, où les uns & les
ſe ſont occupés. Mais en tout cas il
elque choſe d'agréable à contempler le
Génie des Nations, qui ſe peut remar-
on ſeulement dans la ſubſtance de leurs
smes moraux, mais encore dans la ma-
igurée & ordinairement métaphorique,
es Peuples du Levant les expliquent.
même ravi quelquefois, quand je vois
ıoindres façons de vivre, & leurs civi-
rdinaires, ſi différentes des nôtres. Les
croient qu'on ne peut s'abbaiſſer par re-
ni s'avilir davantage qu'en ſe couvrant
, ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à nos ſa-
ns Européennes ; quoi qu'il me ſou-
: aſſés, qu'autrefois les Romains ſacri-
par ſoumiſſion la tête couverte à leurs
, ſi vous en exceptés Saturne & l'Hon-

Les Japonois tiennent pour une gran-
ivilité de recevoir étant debout ceux à
n doit quelque déférance ; ils s'aſſeoient

& déchauſſent leurs ſouliers, lors qu'ils veulent faire entrer chés eux quelqu'un avec témoignage d'eſtime, ce que j'ai bonne mémoire que vous avés obſervé quelque part. Et les peuples des Isles qui forment le Détroit de Sunda, pour bien complimenter leurs ſuperieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas jusqu'au genouil. Que s'il faloit parcourir tout le Globe de la Terre, & y conſidérer les uſages particuliers & presque toûjours contraires de tant de Nations qui y vivent chacune à ſa mode, vous ſavés mieux que perſonne de quelle entrepriſe je me chargerois ; outre que faiſant cette énumeration à un homme tel que vous, ce ſeroit juſte-

ſont vacillantes & incertaines. C'eſt à quoi ſe rapporte ce que S. Auguſtin a prononcé en ces termes, *Quod ſcimus debemus rationi, quod credimus autoritati.* Mais puisque le Soleil qui finit ſa courſe, nous contraint par les ombres qui ſuccederont bientôt à ſa lumiere, d'achever nôtre carrière, comme il fait la ſienne, trouvés bon que nous faſſions quelque réflexion avant que de nous ſéparer, ſur le néant de cette vie, qui nous quitte tous les jours ſans que nous nous en appercevions, comme cette belle journée s'eſt paſſée presque inſenſiblement, auſſi bien que toutes les autres qui l'ont précedée, & celles qui la pourront ſuivre, puisque ſelon le mot de cet Ancien *unus dies par omni eſt.* En effet, nous

ſouvent fait punir dans ſes écrits par le ſevere Juge des Enfers, qu'on reconnoiſſoit de ſon tems; & que l'immortalité de nos ames fait un des principaux & des plus conſtans articles de ſa Philoſophie. Pour peu qu'on en doutât, ce ſeul endroit d'une de ſes lettres, entre une infinité d'autres paſſages auſſi exprès, doit deſabuſer ceux, qui auroient une ſi mauvaiſe opinion de ſa doctrine. *Mors quam pertimeſcimus ac recuſamus, intermittit vitam non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* Il faut prendre des Philoſophies Payennes ce qui peut profiter, *vocandæ ſunt ancillæ ad arcem;* & il faut laiſſer le reſte en l'improuvant, & en nous ſervant du conſeil de l'Apôtre, *Omnia probate, quod bonum eſt tenete.* Tant

Ep. 36.

portoit à cette *autochirie*, que Virgile ſemble avoir voulu faire paſſer pour une action de perſonnes innocentes, quoi qu'elle ſoit ſelon lui ordinairement ſuivie de la repentance,

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum Insontes peperere manu, vitamque peroſi Proiecere animas. 6. Æn.

Cependant le crime eſt ſi grand de ſe défaire ſoi-même, que par raiſon il paſſe l'homicide d'un frere, & même le parricide, puisque perſonne ne nous peut être ſi cher, ni ſi proche, que nous mêmes. Ils ont eu beau ſoûtenir, que les choſes volontaires ne devoient pas être reputées violentes, & dire, comme a fait vôtre Seneque, qu'on pouvoit ſortir d'un corps vieil & incommode, comme d'une maiſon ruïneuſe. Cela ſeroit bon, ſi cette maiſon avoit été faite de nos mains, & que nous y fuſſions entrés de nous-mêmes & avec connoiſſance. Mais puisque la choſe ne va pas ainſi, n'eſt-il pas de l'équité d'en laiſſer faire à celui, qui nous y a placés, & qui nous a ſeulement prêté ce domicile. Il n'y a que Dieu qui puiſſe légitimement reſoudre le bail de cette habitation; comme lui ſeul & la Nature la peuvent démolir mieux que perſonne, quand le tems en eſt venu. Ciceron s'eſt expliqué en ces termes de ce ſentiment, qui doit ſans dou-

te être préferé à celui de Seneque & du Portique. *Ut navem & ædificium idem deſtruit facillime, qui conſtruxit; ſic homines eadem optime quæ conglutinavit natura diſſolvit.* L. de ſenect. Pour ce qui concerne l'interêt de la Réligion & de la Pieté, vous ſavés, comme l'Egliſe dans un Concile de Carthage condanna d'héréſie ces Donatiſtes Ariens, qui faiſant bonne chère avec leurs amis avant que de ſe défaire eux mêmés, comme nous l'apprenons de Theodoret & d'Optatus Milevitain, diſoient que la mort volontaire, ſoit qu'on ſe tuë, ſoit qu'on ſe faſſe tuer, étoit méritoire, & mettoient ceux, qui ſe précipitoient furieuſement du haut des montagnes, au rang des véritables martyrs. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet, que

L. 4. hæret. fab. lib. 3.

c'eſt une grande lâcheté de ne les pouvoir ſouffrir quand ils nous arrivent. Je m'empêcherai bien de rapporter ici les exemples de ceux, qui faiſoient vanité d'être leurs propres bourreaux. Vous les ſavés auſſi bien que moi, & vous ne les condannés pas moins auſſi. Mais il s'en préſente quelques uns à mon imagination, que je ne puis m'empêcher de vous remettre devant les yeux ſans me faire violence. Quel motif plus ridicule & plus extravagant pour ſe donner la mort, que de le faire, afin de ſervir de patron à d'autres d'une action que je nommerois brutale, ſi les brutes n'étoient en cela plus judicieuſes & plus raiſonnables que nous. Helvius Blaſio, dit Dion *L. 46.* Caſſius, voiant ſon ami Decius Brutus, qui ne ſe pouvoit réſoudre à devenir l'homicide de ſoi même, ſe tua devant lui pour lui donner courage. Des femmes mêmes ſont tombées dans ce ſens dépravé, puiſque nous liſons dans le même Auteur, comme Arria, *L. 60.* parente de Meſſaline, voulant animer ſon mari Petus à terminer généreuſement ſes jours de ſa main, ſe donna devant lui le premier coup de poignard, en proferant enſuite ces paroles à Petus, *viden' puer me non dolere*, voiés-vous mon mignon, comme cette douleur n'eſt rien, & que je ne m'en plains pas. Un

Plutar. in Oth. ſoldat d'Othon fit à peu près la même choſe, quand pour l'aſſûrer de l'affection qu'avoient tous ſes compagnons, auſſi bien que lui, à ſon ſervice, & de leur reſolution à perir ſi beſoin étoit dans ſes interêts, ce ſoldat ſe plongea le fer dans la poitrine, & tomba mort à ſes pieds. La vanité d'un autre ſoldat de *Idem in Cæſ.* Céſar, nommé Granius Petronius, fût ſi folle, qu'aiant été pris dans un vaiſſeau où ſes ennemis lui offroient quartier l'aſſûrant de ſa vie, Non, non, dit-il, en ſe perçant de ſes armes, les ſoldats de Céſar donnent bien la vie aux autres, mais ils ne ſont jamais ſi lâches que de la recevoir. Conſidérés, je vous ſupplie, ſi l'eſprit de l'homme n'eſt pas ingénieux à ſe tromper, ſe procurant par ſon mauvais rai-

peine à s'empêcher de rendre gorge, ou de vomir, en liſant un texte ſi peu honnête. Seneque a beau s'écrier là deſſus, *O virum fortem!* & ajoûter que *hoc fuit morti contumeliam facere;* c'eſt faire mal au cœur à tous ſes lecteurs, & pour moi je ſerois bien fâché, d'avoir traduit en François une choſe ſi infame, & ſi peu néceſſaire pour inſinüer qu'on trouve la mort en tous lieux, & par toute ſorte de moiens. Pour vous détourner la vuë d'un ſi dégoûtant objet, vous prendrés garde, s'il vous plait, que la préſuppoſition de l'immortalité de l'ame, qui pourroit porter à ſe défaire de ſa vie ſur l'eſperance d'une meilleure, & pour ſortir des infortunes de celle-ci, n'eſt pas une cauſe certaine de toutes les morts volontaires, dont nous venons de parler; puisqu'encore aujourd'hui les Chinois dans la créance de la mortalité & de l'anéantiſſement de l'une & de l'autre partie, qui nous compoſent, ne laiſſent pas de ſe tuer eux-mêmes, dequoi l'on peut voir des exemples dans la Rélation du Pere Trigault.

TUBERTUS OCELLA. Vôtre obſervation ne me ſurprend nullement, parce que je ſuis perſuadé, que ſi la mort avancée par ceux qui ſe la donnent, n'étoit point un crime auſſi grand que vous l'avés judicieuſement repréſen-

té, l'on verroit bien plus de perſonnes perir par ce genre de mort, que par celle que nous nommons naturelle, & ſouvent la belle mort; quoi qu'il n'y en ait point, à le bien prendre, qui ne ſoit naturelle, ni pas une auſſi qui ſoit accompagnée de beauté, tout s'y trouvant ſous une forme cadavereuſe, plein d'horreur & d'affreuſe repréſentation. Car qu'y a-t-il dans la vie qui nous peut empêcher de l'abandonner, ſi la félicité même, que les plus heureux y éprouvent, eſt ordinairement ce qui cauſe nos disgraces, & qui fournit la matiére à nos plus ſenſibles déplaiſirs. *Omnium calamitatum materia eſt homo diu felix. Neſciunt ſtare ſucceſſus & quoties prodire felicitas non poteſt redit.* C'eſt cette roue du chariot de Seſoſtris,

Quintil. in decla.

vuë comme en paſſant ſur cet homme qui poſſedoit il n'y a que trois jours tout ce que les honneurs ont d'éclat, les richeſſes d'opulence, & les plaiſirs de voluptueux;

Quid voveat dulci nutricula majus alumno? Horat. l. 1. ep. 4.

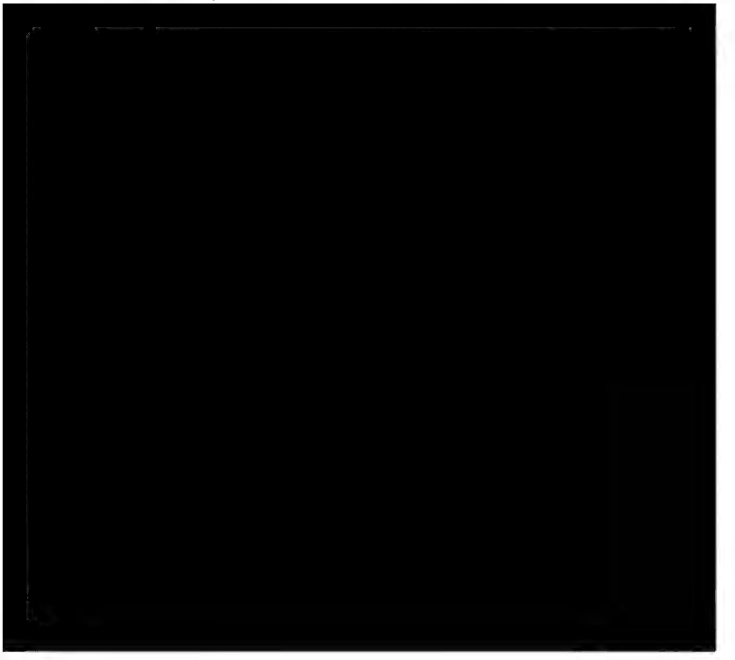
Cependant en un clin d'œil le voilà réduit à la derniére calamité. Mais tirons le rideau devant un ſi triſte tableau; & quittons un ſujet qui peut attirer ſur ſoi auſſi légitimement que tout autre ce reproche ordinaire,

Cui non dictus Hylas?

Ciceron a fait un Traité *de finibus bonorum & malorum.* Il eût mieux fait ſelon la raillerie d'Erasme, fondée ſur l'équivoque de *Finis*, de ſe contenter de la fin des maux, & de nous inſtruire de l'origine ou du commencement des biens. Il n'en eût point trouvé ſans doute de véritables, que ceux qu'un homme ſage & vertueux ſe peut donner à lui-même. *Tunc beatum eſſe te judica, cum tibi ex te gaudium omne naſcetur*, dit le grand maitre de la Morale Latine. Si vous ne portés avec vous la ſatisfaction intérieure, vous ne la trouverés nulle part. Tout ce que donne une belle naiſſance, une Cour favorable, & une bonne fortune, ſe perd aiſément, & a ſi peu du ſolide, que les plus fortunés des hommes ſont ceux qui mépriſent tout cela, & qui tour-

Sen. ep. ult.

nent le dos à la Fortune au lieu de la rechercher. Tant y a que cette indépendance, où le Péripatétisme même a placé ſon ſouverain bien ſous le nom d'*autarchie*, m'eſt ſi pretieuſe, que je vous avouë, mon cher BIBULUS, n'avoir pris habitude à mes promenades ſolitaires, que pour m'en pouvoir donner la ſatisfaction ſans dépendre de perſonne. Mais quand je vous ai parlé d'un homme ſage & vertueux, ne penſés pas que j'aie la moindre prétention ſur ces hautes & divines qualités. Je connois mes défauts en particulier, & je ſai qu'en général ils ſont de l'appanage de nôtre nature corrompuë, de ſorte qu'il y en aura auſſi long-tems que durera le genre humain, *vitia erunt donec homines*. Dieu me



ux, qui parlent le plus des Vertus, ne
t pas ceux, qui les cultivent le mieux.
ſe contentent souvent de les définir, & de
montrer en belle rhétorique, sans beaucoup
ſoucier de les pratiquer eſſicace; *plerique*
loquendo definiunt, quomodo definiunt.
là vient, que chacun coule ſes jours le
s caché qu'il peut dans ſa maiſon; que
us en faiſons boucher ſoigneuſement nos
les vuës étrangeres; & qu'on a des por-
s exprès pour n'y laiſſer entrer perſonne,
nous y puiſſe ſurprendre, ou qui puiſſe
rer en quelque connoiſſance de ce qui
paſſe; *Vix quemquam invenies qui poſſit* Sen. ep.
rte ejus uti vere: Familiares conjunctiſque ne-
, non ſuperbia oppoſuit. Si néanmoins
ſeules Vertus Morales, comme contrai-
au vice, ſont ſi eſtimables, que tout le
nde a l'ambition d'être cru les poſſeder;
l ces ne devons-nous point faire des
tus Chrétiennes, qui ne ſont pas de ſim-
s habitudes de notre volonté, qui la por-
t à ſuivre la raiſon, avec quelque in-
dance du tempérament ſelon la doctrine
lippocrate & de Galien; mais qui ſont des
itudes ſurnaturelles, qui nous ſuſcitent &
s rendent agréables à Dieu, & nous font
là dignes de l'Eternité. En vérité pui-

que ces derniéres dépendent abſolument de lui, nous ne laurions les lui demander avec trop d'inſtance, ni trop nous efforcer pour obtenir de ſa Grace ce don du Ciel.

MARCUS BIBULUS. Quand je ne me verrois point aux portes de Paris, je reconnoitrois par vôtre Peroraiſon, que vous voudriés terminer nôtre converſation avec nôtre promenade. J'y conſens par force, puiſque le bruit & le tracas de cette tumultueuſe ville où nous entrons, ne permettent pas, que ſoit à pied, ſoit en caroſſe, l'on s'entretienne commodément. Mais je vous prie de vous ſouvenir de cette promenade, quand vous ſerés dans le repos de vôtre cabinet; ſinon, vous m'obligerés à faire moi-même

vous en fourniſſent un plus ancien, & par là moins ſujet à être mal interpreté. *L. de Medic.*

- - - Sic eſt Hortenſius olim
Abſumptus, cauſis etenim confectus agendis,
Obticuit, cum vox domino vivente periret,
Et nondum extincti moreretur lingua diſerti.

J'eſpere d'obtenir de vous à ma décharge la demande, que je vous ai faite, & puisque nôtre amitié me permet de parler ainſi, je le deſire abſolument.

TUBERTUS OCELLA. Eſt-il poſſible que vous ſoiés encore dans la vehemence des deſirs, qui ne me ſemble excuſable qu'en ceux, que l'ardeur de la jeuneſſe domine? Je vois bien que vous n'avés pas gravé dans vôtre mémoire, comme j'ai fait il y a long-tems dans la mienne, cette notable ſentence du Médecin Julius Auſonius Vaſatenſis, pere du Poëte Bordelois; que nôtre plus grande félicité ne dépend pas d'obtenir ce que nous déſirons, mais bien plûtôt de ne déſirer jamais trop fortement ce que nous n'avons pas. J'ajoûte avec liberté à un ami de l'age dont vous étes, que ceux qui vous reſſemblent dans leur arriere-ſaiſon, n'ont pas moins beſoin de la mort pour terminer leurs déſirs, que pour finir leur vie. Repréſentés-vous le Préſident Briſſon, qui conjura ſes infames *Thuan. hiſt. l.*

bourreaux de lui donner le tems d'achever un livre qu'il ſouhaitoit de donner au public. La Parque ne nous ſera pas plus favorable à tous dans de ſemblables déſirs, que la Ligue le fût à ce ſavant homme; ce qui nous oblige ou à les retrancher ou à les avoir beaucoup plus moderés. Après cela néanmoins je vous aſſûrerai, qu'il n'y a rien de ce qui me ſera poſſible que je ne faſſe pour vous complaire, & où je ne me porte avec la diligence que demande le Mime de Laberius,

Etiam celeritas in deſiderio mora eſt.

Mais tout de bon, n'avons-nous pas, vous & moi, aſſés noirci de papier blanc, pour demeurer au moins ſatisfaits d'un exercice dont nous devrions raiſonnablement être las.

propos ce que le ſage Chilon trouvoit être la choſe du monde la plus difficile, *ἀναμαρτήτους εἶναι, otium rectè diſpenſare.* Pour moi qui n'en peus pas dire autant, & qui n'ai presque jamais agi qu'en conſultant ma propre ſatisfaction, n'eſt-il pas tems que je conſidére avec attention comme Dieu, qui s'eſt contenté de la dixiéme partie de nos biens, exige de nous la ſeptiéme de nôtre tems? Je puis encore ajoûter, & même à ma confuſion, que j'ai été ſi exceſſif dans l'exercice auquel vous me provoqués de nouveau, que vous n'avés pas peut-être en cela toute la charité pour moi, que je devrois attendre de vôtre amitié. Si nous étions encore au tems où l'on bruloit les corps, au lieu de les enterrer; je penſe qu'il ſe trouveroit aſſés de mes paperaſſes, dont le public n'a eu que trop de communication, pour me rendre le même office que reçût autrefois ce Caſſius d'Horace,

- - - capſis quem fama eſt eſſe librisque
Ambuſtum propriis. L. 1. Sat. 10.

Je me conſtituë néanmoins envers vous pour eſclave de la parole que je vous ai donnée, (puisque cette façon de parler eſt demiſe aujourd'hui) d'uſer de complaiſance en vôtre endroit, à la charge, que ſans trouver à re-

dire, comme vous avés fait d'abord, à mes promenades ſolitaires, vous vous contenterés de les venir égaier par vôtre agréable préſence. Je vous y aſſigne au premier jour. A Dieu.

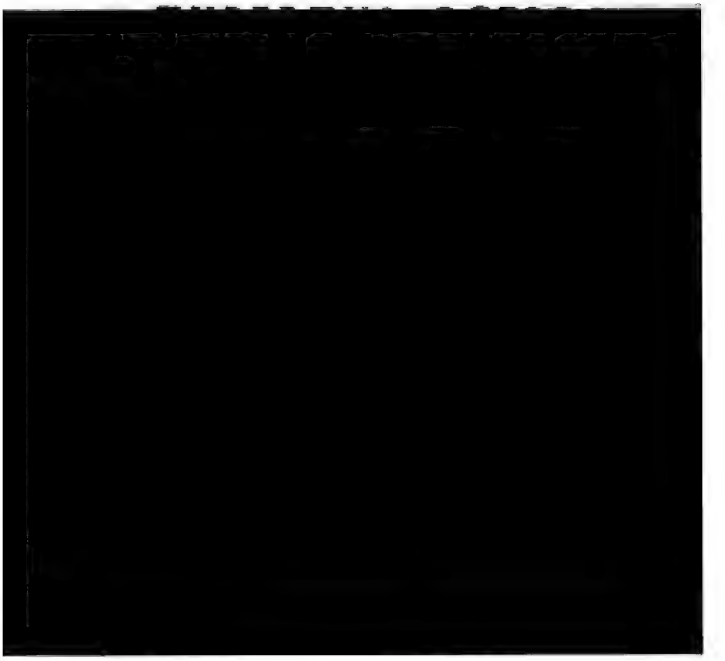
LA PROMENADE.

II. DIALOGUE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET



parle de la ſorte, qui vous ſuit comme je fais, quoique d'une diſtance aſſés conſidérable,

Proximus, aſt longo ſed proximus intervallo.

me connoiſſant d'ailleurs comme vous faites, & m'aiant oui ſoûtenir aſſés ſouvent la vérité de cet ancien proverbe, Que la vieilleſſe d'un Lion vaut mieux que la jeuneſſe d'un Chevreuil. Quoiqu'il en ſoit, vous faites très bien de vous prévaloir d'une ſaiſon ſi extraordinairement riante, & dont les graces ſont d'une durée ſans exemple. Il ne faut pas mépriſer les préſens gratuits que le Ciel nous envoie, *non ſunt ſpernenda neque repudianda Deorum munera*, ἀποβλητα γὰ ἔστιν θεῶν δῶρα, s'il eſt permis de proferer cette bonne penſée de Philoſtrate, dont il n'y a que les termes Payens de pluralité de Dieux, qui ſoient repréhenſibles. Je ſuis venu exprès vous trouver ici, tant pour comparoitre à l'aſſignation que vous me donnâtes hier, que pour profiter avec vous, en nous promenant, des douceurs d'une ſi charmante journée.

TUBERTUS OCELLA. Nous en tirerons ſans doute beaucoup de plaiſir & de profit, puiſque le premier eſt ſi évident par un tems exemt de vent, de pouſſiere, & de l'ardeur du Soleil qui ſemble ſe tenir caché pour nous

favoriſer ; & qu'à l'égard du profit, rien ne ſauroit être plus utile à des gens que la caducité menace comme moi, que de s'agiter un peu, pour éviter cette pourriture qui accompagne le grand âge. Car ſuppoſant pour conſtante la maxime du Péripatétiſme, *putreſcit quod quieſcit, non quod movetur;* & demeurant d'accord, que ſelon lui la vieilleſſe n'eſt rien autre choſe qu'une naturelle pourriture ; vous voiés bien qu'il reſulte deçà, que l'exercice eſt tout à fait contraire à la corruption de nôtre être, que cauſent les longues années. Mais n'exagérons pas tant une choſe, qu'elle nous puiſſe devenir odieuſe par des termes fâcheux, comme ſont ceux de pourriture & de corruption.

blanc dans leur jeuneſſe, ce même poil leur noirciſſant comme aux Gruës, quand elles vieilliſſent. Toutes les vieilleſſes d'ailleurs ne ſont pas caduques; il ſe trouve des vieillards gais & agréables en beaucoup de façons, *quibus veneres mutantur in gratias*, qui poſſedent cette verte vieilleſſe dont l'on nous flatte ſi ſouvent, & qui ſont trouver faux ce que Pline a prononcé du Guy, qui eſt le *Viſcum* des Latins, qu'il étoit ſeul dans la Nature qui devenoit plus beau en pourriſſant, *unumque hoc rerum putreſcendo gratiam invenit.* Il ne devoit pas s'être plû aux Tulipes, comme l'on a fait dans ces derniers tems, il eût remarqué qu'elles ne pannachent, & n'acquiérent par la leur plus grande beauté, que quand elles commencent à ſe corrompre. Ceux, dont je parle, méritent la recommandation de l'Orateur Romain, lorsqu'il dit d'eux, *ut adoleſcentem in quo ſenile aliquid, ſic ſenem in quo adoleſcentis eſt aliquid laudamus.* Ils n'ont donc pas ſujet de ſe plaindre, ni de ſe contriſter d'être âgés, puiſque leur condition n'a rien d'intolerable, & qu'elle a une infinité de choſes qui la peuvent faire eſtimer. Vous ſavés, que nous les avons particularitées en quelques petits traités, dreſſés expreſément ſur *l. 16. nat. hiſt. c. ult.*

ce ſujet. Tant y a qu'Ennius accablé de ſoixante-dix ans, & de la pauvreté tout enſemble, les ſouffroit conjointement d'une telle façon, qu'on eût dit, qu'il y prenoit plaiſir, *Ita ferebat duo quæ maxima putantur onera, paupertatem & ſenectutem, ut eis pæne delectari videretur.* J'ai connu le bon homme Vignal Profeſſeur en langue Hébraïque, mort en l'an mil ſix cens quarante; & j'ai lû de ſes affiches qui portoient, qu'il enſeigneroit la Grammaire de Quinquarbre, *quamvis prope centenarius.* Le billet de ſon enterrement portoit auſſi, qu'il étoit décédé âgé de cent cinq ans. Cependant je l'ai vû jouër à la paume, qu'il en avoit plus de quatre-vint, & il ne s'eſt jamais plaint, que la

Cic. de Senect.

le Dieu des vieillards a reçû ſon nom, ſi Ciceron a bien ſçû ſon origine, de ce qu'il étoit ſi ſaoul de vivre, *tam ſatur annis*, que le chagrin ne le quitoit plus. Pour moi qui ne ſuis pas tout à fait ſi mélancholique, ni ſi dégoûté que ce bon-homme nous eſt repréſenté, je ne laiſſe pas de reſſentir la charge des années, comme un fardeau du poids d'une montagne *onus Ætna gravius;* & quoique je m'accommode le plus doucement que je puis avec ce qu'elles ont d'inévitables infirmités, je ne laiſſe pas de les trouver dures, & de dire ſouvent avec le Poëte en les ſouffrant, *l. 2. de nat. Deor.* *Ovid. 4. Triſt. el. 8.*

Parte premor vitæ deteriore meæ.

Si faut-il acquieſcer patiemment aux loix de la Nature, recueillir ce peu que nôtre arriére ſaiſon a de doux, & même l'augmenter plûtôt en nous flatant, comme nous faiſons ſi ſouvent ailleurs, que de nous irriter inutilement contre les décrets de la Providence, qui regle le bien & le mal de nôtre vie, & à qui l'on ne peut manquer de reſpect ſans impieté.

MARCUS BIBULUS. Je ne puis m'empêcher de vous dire là-deſſus, qu'encore que vous parliés comme une perſonne fort âgée, vous ne laiſiés pas de cheminer comme un

jeune homme, & d'un pás qui ne témoigne pas toute la caducité, dont vous vous plaigniés. Peut-être en uſés-vous ainſi pour imiter ce grand Empereur Theodoſe, aiant vû qu'Aurelius Victor couche entre ſes louables façons de faire, celle de ſe délaſſer l'eſprit, quand il en avoit le loiſir, dans de grandes & longues promenades, *ambulationibus magnis, cum eſſet otium, reficiebat animum.* Il eſt vrai qu'encore que ce texte ſe liſe ainſi en beaucoup d'exemplaires, & qu'il ſoit rapporté de la ſorte par le Cardinal Baronius au quatriéme volume de ſes Annales, il me ſemble que d'autres le liſent plus correctement en mettant *magis* pour *magnis*, parce qu'il a plus de rapport, & s'accorde mieux avec les

nature ne ſouffre pas ſans beaucoup de peine, deux mouvemens presque oppoſés en ce que le travail du corps peine l'eſprit, & que celui de l'eſprit n'eſt pas ſouvent de moindre préjudice au corps. C'eſt au quatriéme chapitre du huitiéme livre de ſes Politiques, où il uſe de ces termes traduits ainſi, & qui finiſſent le chapitre. *Uno tempore & mente, & corpore, laborem ſufferre non oportet; uterque enim labor res contrarias efficere ſolet naturas; & corporis quidem labor menti, mentis vero labor corpori impedimento eſt.* Tant y a que Theodoſe n'aimoit pas moins les promenades, que le plus grand Péripatéticien du Lycée. Je fais cette remarque des ſiennes, parce que je ne conte pas pour promenades, les voiages à pied de quelques autres Empereurs, non plus que ceux de cette illuſtre Reine Zenobie, à cauſe qu'ils avoient un autre but que celui des promenades ordinaires. Mais je veux croire, que Theodoſe faiſoit les ſiennes moderées, pour en tirer, avec le plaiſir, l'utilité qu'on s'en peut promettre. Quand elles ſont telles, & ſans excès, l'ame par ſa liaiſon à la matiére en eſt exercée, perſonne ne doutant qu'elles ne rendent le corps beaucoup plus vigoureux. Et certes il me ſemble que Lu-

cien dans ſon Dialogue περὶ γυμνασίων, fait parler Solon fort à propos, & en vrai Sage de Grece, lors qu'il ſoûtient, que ce n'eſt pas aſſés d'être tels que la Nature nous a faits, tant à l'égard du corps que de l'eſprit; & que nous devons les fortifier tous deux par le moien des exercices qui leur conviennent. Or ſi ce qu'il ajoûte eſt véritable, comme nous l'éprouvons tous les jours, ce me ſemble, que ceux du corps lui ſont ce qu'eſt au bled de la purgation, qu'il reçoit par le moien du van, lorsqu'on le remuë, & qu'on le purge des pailles & des ordures, qui le corrompoient: N'eſt-il pas apparent, que des promenades douces & reglées doivent conſumer inſenſiblement les humeurs ſuperfluës, qui

bo exitiabili correpti ſunt. Cependant quelque avantage qu'on donne aux promenades que vous aimés tant, l'on peut ſoûtenir par la doctrine qu'établit encore Ariſto- *l. 2. c. 12.*
te dans ſes livres du Ciel, que les animaux qui s'en peuvent paſſer ſont les plus parfaits, à cauſe qu'ils ont plus de reſſemblance par là au premier Moteur qui eſt Dieu, qu'on ne ſauroit concevoir, que comme immobile, puis qu'il remplit tout, & qu'il n'a rien hors de lui, où, parlant exactement, il ſe puiſſe promener. C'eſt peut être pourquoi le jour du Seigneur eſt nommé le jour du repos, qui oblige encore à préſent les Juifs, où il s'en trouve, à ne s'oſer promener ce jour là, qui eſt celui de leur Sabbath, plus d'une demie lieuë, ou comme ils parlent, plus d'une demie heure de chemin. Mais je ſai bien que cette conſidération n'a pas aſſés de rapport à la foibleſſe de nôtre nature humaine, pour préjudicier aux promenades, dont nous parlons, & qui lui ſont ſi néceſſaires. Je vous dirai ſeulement que ſi nous en croions Martianus Capella, celles qui ſe font dans un petit eſpace, où l'on retourne ſouvent ſur ſes pas, ſont plus ſaines que d'autres plus étenduës, comme ſont les vôtres, parce qu'elles purgent étant plus propres à

faciliter la digeſtion. Voici ſon texte, afin
lib. 5. que vous ne penſiés pas, que je vous en impoſe. *Corpus deambulando moveatur intra breve ſpatium reditu maturato, qui motus cum digeſtionem facilem præſtat, ſine dubio purgat.*

TUBERTUS OCELLA. Sans m'amuſer à examiner Galeniquement cette ſorte de promenade, qui en tout cas ne peut-être préférée à la nôtre, pour ce qui regarde le plaiſir; je vous dirai qu'il n'y en a plus de ſi courte, qui ne ſoit d'une aſſés grande étenduë pour moi. Je cherchois autrefois la laſſitude ſans la pouvoir trouver dans ce divertiſſement; maintenant la longueur d'une allée des Tuilleries me la donne plus entiére, que ne faiſoient les lieuës, quand j'étois animé du ſang

conſtat exercitatio : cum me movi, laſſe ſunt; hic autem exercitationis etiam fortiſſimus, ſenex eſt. Cela me fait vous prier de prendre en bonne part les petites pauſes, que je ſuis contraint de faire aſſés ſouvent. Vous me raillés, quand vous dites, que j'ai encore des démarches d'un jeune homme. Si, je ſais de pauſes, c'eſt un effet de ma foibleſſe, & un ſigne que je ſuis près à tomber. Nous n'allons jamais ſi vite, qu'après un faux pas. D'ailleurs ceux qui voiagent, doublent le pas, quand ils ſont proches du gîte où ils doivent arriver. Leurs montures mêmes font alors de nouveaux efforts pour cela; *Serotinus matutino viator ferventior, atque animo ſaltem promptior.* Mais ce ne ſont pas des marques de vigueur, & je ſai bien qu'à mon égard je n'en puis donner que d'une très grande caducité. Or tant s'en faut, que tout cela me peine, que, pour vous le répeter encore ici, je veux être ingénieux à me tromper, en me figurant des avantages dans tout ce que les vieilles années peuvent avoir d'incommode. S. Jerôme repondoit bien à de plus jeunes que lui, pour les empêcher de mépriſer ſon arrière ſaiſon, *bos laſſus fortius figit pedem.* L'Eſpagnol prononce de même en forme de proverbe, *a buey viejo*

cho, ſulco derecho. Et nous en avons un François qui porte, qu'il n'eſt chaſſe que de vieux limiers. Quand je me conſidere beaucoup plus que ſeptuagenaire, je me conſole en même tems, parce qu'à le bien prendre je n'ai presque plus beſoin de rien, & pour ſi peu de tems qu'il n'y auroit pas d'apparence de s'en ſoucier beaucoup; *nec multo opus eſt, nec diu.* Si je ſuis négligé par quelques-uns, comme devenant presque inutile dans le monde: d'autres m'accueillent & m'ouvrent des portes, qu'ils me tiendroient peut-être fermées ſans le reſpect de mon ancienneté, *a cannas honrradas noay puertas cerradas.* Si je ſuis incapable de beaucoup de divertiſſemens que je prenois autrefois, en

paroiſſent probables, je les reſpecte comme plus anciennes que je ne puis être, & je fais gloire de leur déferer avec grande ſoûmiſſion, quand elles ſortiroient de la bouche d'un enfant, ou qu'elles partiroient de celle du moindre artiſan. Que ſi je parle ici de bonnes raiſons, ou même de probables, ne vous imaginés pas, je vous prie, que j'emploie ces termes dans la ſignification que les Dogmatiques leur donnent, ni que je me ſépare pour cela de *l'acatalepſie*, ou de la ſuſpenſion des Sceptiques, aux choſes qui la ſouffrent ſans inconvenient, & ſans bleſſer la conſcience. L'Epoque me fournit de trop doux entretiens pour l'abandonner ſans beſoin qu'il en ſoit, & pour vous en parler à cœur ouvert, je ne ſuis guéres ſeul ſans qu'elle intervienne dans ma ſolitude, & qu'elle n'en tempére agréablement ce qu'on lui pourroit imputer de trop chagrin. Lorſque vous m'avés tantôt abordé, elle me repréſentoit avec enjouement l'entêtement ridicule de ces diſputeurs affirmatifs, qui renonceroient plûtôt à ce qu'ils ont de plus cher au monde, qu'à la moindre impertinence [illegible] qu'ils ſe ſont engagés de [illegible] ſouvent ſans y penſer & [illegible] ment perſuadés de la vérité [illegible]

des hommes d'une trempe ſi inſolente, que leurs téméraires aſſertions paſſent jusqu'à l'impieté de cet Héréſiarque Eunomius de Galatie, & non pas de Cappadoce, comme l'a ecrit Sozomene. Il ſe vantoit avec ſes ſectateurs de connoitre Dieu auſſi bien que Dieu ſe connoiſſoit lui même. O que S. Baſile lui ſçût fort bien repartir en ſe moquant de lui, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement la nature du plus petit des Inſectes. Laiſſons-là *l'Acari* des Grecs, comme étant presque inviſible, & même impartageable, ſelon que ſon nom le porte, à cauſe de ſa petiteſſe. C'eſt vrai-ſemblablement nôtre Ciron, ſelon qu'Ariſtote le décrit au trente deuxiéme chapitre du cinquiéme livre des Animaux.

Theod. l. hær. fab.

P. 168.

[redacted]

cœur, ſes artères, ſes veines, ſes membranes, & ſon diaphragme? Car ſes operations nous rendent certains, que ſi elle ne poſſede pas toutes ces parties comme nous, du moins doit-elle avoir quelque choſe qui leur ſoit analogue, comme l'on parle dans l'école. Vous ne ſauriés dire même ſur ce qu'elle laiſſe voir de ſon extérieur, ſi elle chemine nuë, ou ſi ſa peau n'eſt point couverte de quelque ſorte de poil; de quelle façon elle procede à la génération de ſon ſemblable; ni enfin, comment il ſe peut faire qu'il y ait des Fourmis qui cheminent avec leurs pieds, & d'autres qui volent avec des ailes. Que ſi, ajoûte ce Saint Pere, vous étes ſi fort éloigné de la connoiſſance diſtincte qu'il faudroit avoir de tout cela, pour bien definir la nature d'une ſimple Fourmi; eſt-il poſſible, que vous ſoiés aſſés temeraire pour vous vanter de comprendre l'eſſence divine, & aſſés impie pour dire que vous poſſedés auſſi exactement la ſcience de tous les attributs qu'on donne à l'Auteur de la Nature, que lui même la peut avoir.

MARCUS BIBULUS. Je ne m'étonne pas, ſi j'ai remarqué en vous abordant une abſtraction d'eſprit plus grande que de coutu-

me, puisque vous l'aviés bandé ſur un ſujet de ſi haute conſequence, quoi que la petiteſſe d'une Fourmi en faſſe partie. Au ſurplus l'exagération oratoire de ce Pere me fait ſouvenir de l'excellent avis d'un autre, qui n'étoit pas pourtant ſi éloquent que le premier. C'eſt de Saint Ephrem que je parle, qui dans Gennadius avertit ſon diſciple Paulinus, de prendre bien garde qu'il ne tombe dans cette vaine & chatouilleuſe penſée d'entrer en connoiſſance de la Divinité, devant congédier au plûtôt une ſi dangéreuſe imagination, & tenir pour aſſûré, que quand il croira y comprendre le plus, il en ſaura le moins, & tombera indubitablement dans les ténèbres d'une plus profonde ignorance. Voici ſon

c. 3. de vir. ill.

S'il eſt permis de ſe ſervir des termes d'un Poëte Comique, dans une matiére ſi ſerieuſe. Dirons-nous qu'ils s'aveuglent par une trop grande lumiére, ou qu'ils s'offusquent dans ces ténébres, qui ſervent de retraite à celui qu'ils veulent contempler, *poſuit tenebras latibulum ſuum*, ſelon que les Prophetes nous l'ont revélé. Quoi qu'il en ſoit, la modération & l'*adiophorisme* de la Sceptique, eſt ici comme ailleurs d'un admirable emploi, & du plus commode uſage qui ſe puiſſe trouver dans toute l'étenduë de la Philoſophie. Les autres Sectes ſe peuvent attribuer chacune quelque particulier avantage, comme l'avoue fort bien Sextus l'Empirique. La Péripatétique eſt propre pour ceux qui aiment l'opulence, & les honneurs; Ariſtote aiant mis les richeſſes au rang des biens deſirables, afin qu'Alexandre qu'il inſtruiſoit ne trouvât pas étrange, s'il lui en demandoit, au moins le lui a-t-on ainſi reproché. L'Epicurienne & la Cyrenaïque, ſont les plus commodes à ceux qui ne ſe peuvent paſſer des voluptés, au cas qu'on n'ait rien impoſé ſur cela ni à Epicure, ni à ſes véritables diſciples. Celle des Stoïciens a ſatisfait les plus ambitieux, quand ils mépriſoient le reſte des hommes, & qu'ils ſoûtenoient, qu'il n'y avoit

in pr. Andr.

adv. Matth.

que leur Sage, qui fût véritablement bon, riche, beau, & joüiſſant de toutes les autres excellentes qualités que les hommes recherchent naturellement. La famille des Pythagoriciens, qui dura ſi peu, avoit beaucoup de choſes communes avec cette derniére de Zenon, puisque Pythagore ne perit, & presque tous ſes ſectateurs de même, que pour s'être rendus trop odieux par leur maxime, qu'il faloit s'établir comme Agamemnon Paſteurs des peuples par tout où ils pourroient, afin de les gouverner comme des bêtes, n'étans pas dignes d'un meilleur traitement. Mais à l'égard de la ſecte de Pyrrhon, non obſtant l'injuſte & calomnieuſe diffamation de ſon nom, elle eſt le fait des

obligé de faire dans toutes les Philoſophies
yennes ; il arrive néanmoins, que peu de
ns préfèrent celle-ci aux autres, ſoit, à
on avis, parce qu'elles ſont en poſſeſſion
l'école, ſoit à cauſe qu'on ne ſe donne
s la peine de bien connoitre jusqu'où va
poque, & de s'en inſtruire ſuffiſamment.
TUBERTUS OCELLA. Je ne ſai ſi je
is prendre à mon avantage vos derniers
opos. Car pour ce qui touche le nombre
mes écrits, vous ſavés bien, que ce n'eſt
s la multitude de ſemblables compoſitions
i les doit recommander, & qu'il n'y auroit
e la qualité ſeule, ſi elles étoient paſſables,
i ſeroit capable de leur donner quelque
x. Le trop grand nombre de ces enfans
l'eſprit eſt quelquefois auſſi incommode
e celui des autres, qui rendent leur famil-
néceſſiteuſe par leur multitude. Une moi-
l'emporte ſouvent ici ſur le tout, *dimidium*
is toto. Et comme la plus longue vie des
mmes n'eſt pas ce qui la fait le plus eſti-
r, la réputation de ceux qui écrivent ne
règle pas non plus par la pluralité, ni par
ndue de leurs compoſitions. Les An-
ns ont fait plus de cas d'une Satyre de Per-
, que de toute l'Amaſonide d'un Marſus,
i étoit un des plus longs Poëmes que l'on

eût encore vû. Le moindre Louis ou Philippe d'or, vaut mieux que cent Quartilles. Et la fécondité du Liévre eſt renduë ridicule par la Lionne de l'Apologue, qui ſe glorifie, n'engendrant qu'une fois de donner au monde le Roi des animaux. Quant à ce qui regarde nôtre chere Sceptique, dont vous vous plaignés, qu'on ne fait pas aſſés de cas; je m'étonne à mon tour, que vous ſoiés ſurpris & presque ſcandaliſé de voir en cela ce qui eſt le plus commun parmi les hommes, & le plus conforme au génie de tous les ſiécles. La condition des choſes humaines n'a jamais été ſi heureuſement établie dans le monde, que les meilleures opinions y fuſſent les mieux reçuës, *non tam bene agitur cum rebus hu-*

Sen.

fondement ; & je me ſouviens qu'A-
attribuë la même action à un Apollo-
bliaſien. C'eſt que l'un ou l'autre
ſ'ûſ les uns dans le chemin qui
ſ'y trouve de l'homme des
e modeſtie de ne pas ſe plaire
ſont trouble. comme qui
pour avoir été un applaudiſſement
naire des ſpectateurs. qui
ouvoient jamais de la
oit de pis. Souvenez-vous de mon
e Jeune. au lieu des
ſi celebres de ſon tems.
ceux, qui la lisoient
s peu de rapport à beaucoup
s publiques de ce tems. Mais
is vôtre commerce
s, vous n'avez rien
t de Nouveaux, qui

gé le nom des choſes, & dit ſous ſes Portiques, ce que Platon venoit d'enſeigner dans ſon Academie. *Zeno Stoïcorum princeps non tam rerum inventor fuit, quam novorum verborum.* Et Carneade maintenoit ſur ce fondement, que la doctrine des Stoïciens étoit la même que celle des Péripatéticiens, leur différent ne conſiſtant qu'aux ſimples termes, dont ils ſe ſervoient. Surquoi le Péripatéticien Piſon uſe de cette comparaiſon, *Ut reliqui fures earum rerum, quas ceperunt, ſigna commutant; ſic illi Stoïci ut ſententiis noſtris pro ſuis uterentur, nomina tanquam rerum notas mutaverunt.* Cependant outre l'obſcurité vicieuſe qu'engendrent toûjours les termes nouveaux, il ſe trouve ici aſſés de fois le

Cic. l. 3. de fin.

Id. l. 5. de fin.

ndroit aux Stoïciens d'avoir été auſſi dignes
e mépris, quand il dit d'eux, *nominibus utun-* *L. 4. de*
ur iis, quæ prima ſpecie admirationem, re *fin.*
xplicata riſum moveant. Je n'uſe pas de cet-
e comparaiſon pour mépriſer tous les tra-
aux de cette nature, que l'on a mis au
our depuis un ſiécle. Il n'y en a de très
ecommandables, & qui viſent plus à rem-
lir l'eſprit de nouvelles lumières, qu'à l'em-
rouiller par des dictions obſcures, dont ils
e ſe ſervent que par force, pour exprimer
es ſentimens de conſidération, qui leur ſont
articuliers. Ceux-là méritent mieux le
om d'Inſtaurateurs, ou de Fondateurs, que
elui de Novateurs ſimplement; & j'ai lû
e leurs ouvrages, qui pourroient obliger
u defaut d'encre & de papier, à tranſcrire
e leurs penſées avec du charbon ſur le linge
u'on porte, ou avec de la craie ſur le man-
eau. Ne vous étonnés pas de cette expreſ-
on ſi ſurprenante, & ſi extraordinaire. El-
: eſt de l'Abbé Cosme dans Sophronius au *Pract.*
ujet des écrits de Saint Athanaſe, & le Car- *ſpir. c. 4.*
inal Baronius l'a jugée digne d'être inſerée
ans le quatriéme Tome de ſes Annales en
es termes: *Cum ex Sancti Athanaſii opuſculis*
liquid inveneris: nec ad ſcribendum chartas.
ibueris, in veſtimentis tuis ſcribe illud. Pour

dire néanmoins la vérité, ceux de cette claſſe ſont en très petit nombre, & la plûpart des autres ſont de purs Nominaux ou Terminiſtes, comme on les nommoit autrefois. Ce qu'ils pourroient fort bien expliquer avec les mots connus dans l'école, ils le ſophiſtiquent avec des paroles auſſi fantasques, que la meilleure partie de celles de la Chimie, & qui n'ont pas peu de reſſemblance au jargon impertinent qu'on a introduit dans la ſcience des Armoiries. En effet, ils ſont ſi peu intelligibles, qu'on peut croire qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, & que pour ſe démêler de leurs compoſitions, *vel Delio natatore, ut Græci, vel Elia, ut Hebræi loquuntur, opus eſſet.* C'eſt en partie ce qui fait, que généra-

la ſavante & admirable antiquité. Que
a ne vous empêche pas, mon cher Bibu-
, de continuer vos occupations ſtudieuſes,
le les communiquer au public. Elles ont
aiſonnement que j'y demande, & vous ſa-
qu'il n'y a que l'épée, ou la plume, qui
ıs puiſſent rendre de quelque conſidéra-
ı. L'Orateur Romain l'a prononcé plus
ement en faveur de ſa profeſſio[illegible] qui n'é-
: pas moins de bien écrire, que de bien
ler. *Duæ ſunt artes quæ poſſunt locare homines in ampliſſimo gradu dignitatis, una oratoris, altera Oratoris boni.* Mais ſou-
ıés-vous, que le vieux Caton met bien
ıs Vegece ceux qui ſe ſervent de la plume
ır profiter au public, au deſſus de tous les
néraux d'armée; parce que les plus belles
ions militaires n'ont d'éclat d'elles-mêmes,
ſi elles ne ſont écrites, ne dûrent que fort
ı de tems, après lequel elles s'oublient:
où les travaux des hommes de lettres ſont
mortels, & ſe perpetuent, étant utiles &
ıſtruction à tout le genre humain, autant
tems qu'il y aura des hommes capables
n profiter. *Nam unius ætatis ſunt, quæ
titer fiunt; quæ vero pro utilitate reipublicæ
ibuntur, æterna ſunt.* Mais nous voici in-
ſiblement arrivés au lieu, qui doit termi-

Orat. pro Muræna.

l. 2. de re milit. c. 3.

ner nôtre promenade. Je ne l'aurois pas faite ſi longue ſans vôtre charmante compagnie, qui m'a empêché de ſentir auſſi-tôt que j'euſſe fait mes laſſitudes ordinaires, & qui m'a comme porté, ou ſervi de vehicule ſelon le mot proverbial des Latins.

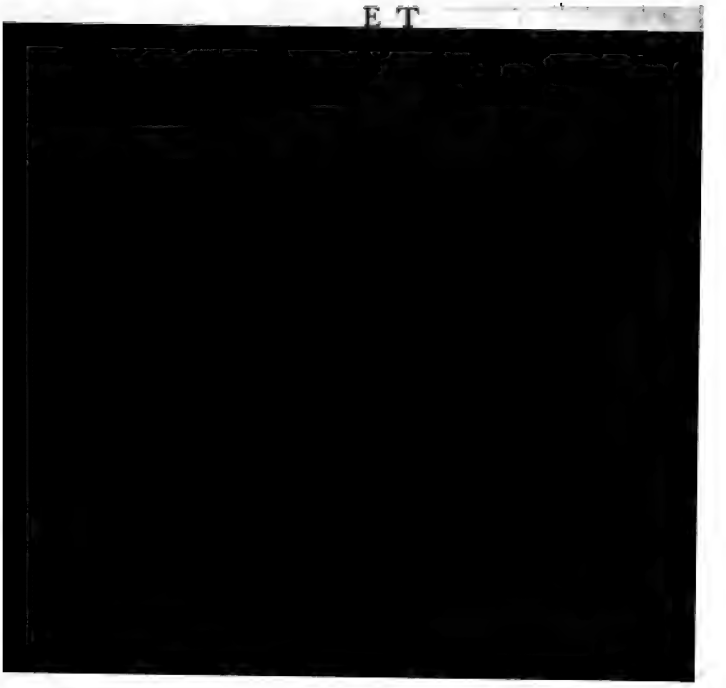
LA PROMENADE.

III. DIALOGUE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET



t des livres, qui leur paſſoient par les
s, les cachant avec ſoin, comme ſi l'on
ú prendre par eux plus de connnoiſſan-
t'ils ne deſiroient de ce qui étoit à leur
, & dont vrai-ſemblablement ils euſſent
: de profiter ſeuls. Mais j'ai trop bonne
on de vous, & je penſe encore que nôtre
é eſt trop étroite, pour vous attribuer
ın égard une fantaiſie ſemblable, qui
moi tient trop de jalouſie, ou de la bi-
rie. Ce n'eſt pas, que je ne reconnoiſ-
ès Pline le Jeune, qu'il y a ſouvent dans
it de ceux qui ſe plaiſent aux Livres,
ſai quoi d'incommunicable, & de cet
ἄνητον des Grecs, qu'il n'a pû exprimer
n mot Latin qui le valût. Je ſuis néan-
s ſi éloigné de préſumer rien de tel au
dont je parle, qu'après vous avoir de-
lé, ſi j'ai bien deviné ſur la groſſeur &
a relieure Hollandoiſe du volume que
tenés, de croire que c'étoit un travail
ıvant Voſſius, que ſon fils a donné de-
peu au public; je vous prierai de trouver
, de quelque auteur qu'il ſoit, que j'aie
ı ſa lecture, où je pourrai vous ſoulager,
ue les lunettes ne me ſont pas encore
ument néceſſaires comme à vous.

UBERTUS OCELLA. Vous n'avés été

ep. 8. l. 3.

ni Oedipe, ni Elie, pour cette fois. C'eſt une Hiſtoire, qu'on m'avoit extrémément vantée, & dont néanmoins je n'ai pas tiré toute la ſatisfaction que je m'en promettois. Son langage eſt fort fleuri, & peut-être avec excès, y aiant des lieux ſi remplis de marqueterie, qu'ils peuvent paſſer, conſidérés ſéparément, pour des ouvrages à la Moſaïque. Cela fait que le total de la piéce paroit tel, qu'un diamant taillé à facettes; l'on n'y voit presque rien qui ne brille, & qui n'éclate de tous côtés. Cependant la belle élocution eſt ſelon moi la moindre partie d'un excellent Hiſtorien. Vous ſavés que la Chronologie, & la Géographie, ont été nommées les deux yeux de l'Hiſtoire; le defaut de la pre-

prenoit à garant. Combien y a-t-il d'Auteurs, ſans taxer Paul Jove en particulier, qui ont mis la moderne Bagdat ſur l Euphrate, comme l'ancienne Babylone, ne diſtinguant nullement ce fleuve de celui du Tigris. Je ne puis aſſés m'étonner qu'un de nos plus conſidérables Hiſtoriens ait prononcé en faveur de l'Isle Comar que le Danube environne, qu'elle étoit la plus grande de toutes celles que font les rivieres. Car quoi qu'elle ait douze lieuës Hongroiſes de longueur, ſur cinq de largeur, & qu'elle ſoit habitée de quinze mille perſonnes, comme il le dit, ſi eſt-ce qu'il y en a de plus d'étenduë, & ſans parler de celles qu'entourent ces grands fleuves de l'Amerique, il avoit pû lire dans le même Paul Jove dont je viens de parler, que *l. 18. hiſt.* l'Isle Meroë, qui fend le cours du Nil, & qui eſt dominée par trois Rois différens, eſt plus ſpatieuſe que celle de la grande Bretagne, que peu d'autres égalent dans l'Ocean. L'Indus, & le Gange, dont les ſources, qui viennent du Caucaſe, ne ſont éloignées que de quinze lieuës, paſſent l'un pour l'autre dans diverſes Hiſtoires des Indes Orientales. J'ai vû depuis peu, qu'une de ces quartiers-là donne la ville de Macao de la Chine, pour celle de Méaco du Japon. Le Pic de Tenerif-

ſe eſt repréſenté ailleurs pour l'Atlas des Anciens. Et nous en avons, qui ſont traverſer des mers à pied ſec, & naviger ſur terre ferme, ce que Ciceron a prononcé de Xerxes en riant. La Topographie ſeule, n'étant pas aſſés connuë, a fait errer des Hiſtoriens de grande réputation, qui ont rangé des batailles nombreuſes en des lieux incapables de les recevoir, & l'on ne ſauroit nier, que le combat, où Darius fût vaincu par Alexandre, ne ſoit beaucoup mieux compris, quand on fait voir exactement la ſituation des Arbeles, que ſi l'on n'en donne qu'une connoiſſance confuſe : de même que le plan bien repréſenté du Promontoire *Actium* ſert infiniment à décrire & à faire parfaitement entendre la défaite

vérité. Si un écrit Hiſtorique n'eſt re-
mandable par l'une & par l'autre, je ne
ois en faire cas. Le Livre dont la le-
e m'occupoit, quand vous êtes ſurvenu,
l'un ſtyle élegant & fleuri, comme je
l'ai dit; mais l'affectation de ſon au-
à vouloir tantôt imiter celui de Ta-
& tantôt celui de Salluſte, le jette
une brieveté fort voiſine de l'obſcu-
ſans conter celle, que la mauvaiſe
tion des matiéres a pû produire. Il
pas le ſeul qui depuis un ſiécle, dans le
in de copier ces Anciens, eſt tombé dans
ême inconvenient, d'être véritablement
is, mais auſſi ſans être ſouvent entendu
erſonne, ou avec une peine trop fatiguan-
Je ne ſuis pas des plus difficiles à con-
r au ſujet du langage, *non ſum ſermonis*
or moleſtiſſimus; je ne puis ſouffrir néan-
is, qu'on recherche d'être court, &
n ſe donne bien des gênes pour cela,
d le lecteur en patit, ſur tout en des
es de néant, qui le font rêver pour en-
e ſouvent des bagatelles qu'on pouvoit
quer bien plus facilement.
ultum eſt difficiles habere nugas.
es Auſone a eu raiſon d'écrire à ſon Pau-
, pour lui donner un grand éloge, qu'il

avoit fait dans un ouvrage plus que la nature des choſes ne le permettoit, de s'y être tenu dans une briéveté qui n'avoit rien d'obſcur,
ep. 19. ni par conſéquent d'incommode; *ſolus mihi videris aſſecutus, quod contra rerum naturam eſt, brevitas ut obſcura non eſſet.* Quant à ce qui concerne la vérité de l'Hiſtoire, elle ne m'a pas ſemblé ſi exacte ni ſi complette dans le livre, dont je vous rend comte, que je la demande pour être ſatisfait. En effet, il eſt difficile de la voir, je ne dirai pas ſupprimer, mais ſeulement déguiſer par un Hiſtorien, ſans une grande indignation. Les Romains laiſſérent autrefois le ſoin de leur Hiſtoire aux Pontifes, comme à ceux que la Réligion faiſoit tenir pour ennemis capitaux du menſonge, & qu'on ne pouvoit presque mécroire ſans impieté. Que s'il faut parler un peu librement des Hiſtoires de nôtre ſiécle, ne ſerons-nous pas contraints d'avouër, que nous ne les traitons pas avec tant de circonſpections qu'eux? Dieu me garde d'offenſer qui que ce ſoit, mais quand les paſſions ſont manifeſtes dans de ſemblables travaux, & qu'on connoit les interêts de ceux, qui les ont entrepris, il eſt difficile de s'en taire. Les penſions, qu'extorquoit des Princes de ſon tems Paul Jove, pour dire encore un mot de lui,

lant mal de tous ceux qui ne le tenoient
à leurs gages, n'ont-elles pas décrédité
te ſon Hiſtoire, nonobſtant ſa belle latini-
& ne l'ont-elles pas rendu digne de l'é-
e que lui donne Auguſte de Thou, d'avoir
ſa plume, toute bien taillée qu'elle étoit, *l. 11. in fine.*
énale, que le Connétable de Montmoran-
, puiſſant ſous Henri Second, lui aiant
rayer ſur l'état des penſions celle, qu'il
evoit ſous François Premier, il écrivit
lle choſes outrageuſes dans le trente unié-
livre de ſon Hiſtoire contre ce Connéta-
? Après tout, il n'y a rien de ſi accompli
s ce genre d'écrire, non plus qu'au reſte,
il n'y ait toûjours quelque choſe à redire.
ceron obſerve dans une de ſes epitres, *l. 6. ad Att. ep. 1.*
e les plus fameux Hiſtoriens ſont ſujets à
grandes bevuës. Il faut tirer d'eux ce
'ils ont de bon, & ſouffrir le reſte comme
nt un accident inſeparable de nôtre huma-
é, qui ne produit rien, qui n'ait ſes dé-
ts; quoiqu'on doive toûjours faire diſtin-
on entre ce qui eſt le plus ou le moins im-
fait. Mais c'eſt aſſés vous entretenir d'une
oſe dont vous étes auſſi inſtruit que per-
ne, vû ſur tout que vous n'ignorés pas,
mme je me ſuis aſſés expliqué là-deſſus
divers traités faits exprès. Parlons plûtôt

de ce qui vous a fait venir ici un peu moins tôt que de coutume. Si j'ai été bien averti, vous avés dû diner hors de chez vous, d'où pourroit être venu vôtre retardement.

MARCUS BIBULUS. Il eſt vrai que je viens de prendre un fort agréable repas chez cet ami, que vous ſavés, qui aime tant à mettre couteaux ſur table. A peine avoit-on déployé les ſerviettes, quand je ſuis entré dans ſa ſale; où il m'a dit auſſi-tôt & fort obligeamment le mot d'Ariſtippe, que j'étois venu tout à propos pour rendre la place, où l'on me préſentoit un ſiége, la plus conſidérable. Ma réponſe a été en riant, que je m'empêcherois bien d'être auſſi impertinent, que ce glorieux Eſpagnol, qui dans

: indifférens ſur tout en ſi bonne compa-
e, parce que la ſituation des choſes n'a-
t pas le pouvoir de croire ou diminuer
r mérite. Mon plus proche voiſin m'a
ondu que j'avois d'autant plus de raiſon,
à la table, auſſi bien qu'au reſte du
nde, presque tout dépend de la fantai-
; la Comédie s'y joüant avec la farce
sque en toutes ſes parties. N'en étoit-
pas une vraie & toute pure chés les Ro-
ins, d'envoier prier les Conſuls de ſe *Val. Max. l. 2. c. 9.*
uver au feſtin d'un Triomphateur, & ontinent après de n'y pas venir, afin il n'y eût perſonne dans ce repas qui pû prendre ſéance au deſſus de celui triomphoit? Vous préſuppoſés bien, que divertiſſemens en ſuite, n'ont pas dépen-ni des ſpectacles à la Chinoiſe, ni du jeu la flute à la Grecque; pour ne rien dire cette importune & étourdiſſante Muſi-: de Violons, qui a lieu parmi nous auſſi n aux tables des plus infames cabarets, en celle des plus puiſſans Princes. Je détermine rien là deſſus, puisque deux ſi inds hommes qu'ont été Platon & Xeno-on y ont eu des ſentimens abſolument ıtraires. Le premier fait dire à Socrate ıs ſon Protagoras, qu'il n'y a que des

gens de néant & tout-à-fait ignorans, qui n'aiant pas de quoi fournir à une honnête converſation, ont recours à des Batelleurs, & à des joüeurs d'inſtrumens, pour s'égaier durant leur repas. Xenophon au contraire introduit dans ſon Sympoſe, où étoient le même Socrate, Antiſthene, & quelques autres perſonnages des plus célébres de la Gréce, un Farceur, une Joüeuſe de flute, & une Baladine, pour les entretenir & les réjoüir. Phemius & Demodocus interviennent de même aux feſtins d'Homere. Virgile à ſon imitation fait qu'Iopas aſſaiſonne la bonne chere, dont Didon regaloit ſon Enée. Enfin les Anciens ont crû dans leur Théologie Payenne, que leurs Dieux mêmes écoutoient durant

que le bruit des Trompettes, ni des Violons qui bien loin d'être alors à mon goût, me feroient presque perdre celui des viandes. L'Empereur Hadrien ne les eût pas soufferts sans doute à sa table Egyptienne, qu'il appelloit son *Musæum*, & où Philostrate nous apprend qu'il n'admettoit que les plus éloquens hommes de son siécle. Que leur eût servi toute leur éloquence parmi le tintamarre de semblables instrumens? & quelle Musique doit être préferée aux doux entretiens d'un bon & judicieux raisonnement? Mais je pense, que cette lecture, dont je viens de parler, est mieux & plus raisonnablement introduite dans de grandes assemblées, où les propos de plusieurs personnes pourroient engendrer trop de confusion, que dans celle de quatre ou cinq amis, comme nous étions, où un seul parle à la fois, & où tout se passe sans trouble & sans rumeur. Ce n'est pas que je ne me souvienne bien d'avoir lû dans la vie de cet illustre personnage Pomponius Atticus, qu'il ne traitoit jamais ses amis sans un *Anagnoste*, qui étoit un homme domestique gagé exprès, pour lui lire les Auteurs qu'il desiroit entendre, & en donner le plaisir à ceux, qu'il avoit invités à manger chez lui: mais l'écrivain de la même vie remarque aussi, qu'il ne

prioit jamais pour cela que ceux de ſon humeur, & à qui ces lectures ne devoient pas être moins agréables qu'à lui. La mélodie, qui ne doit, ce me ſemble, être improuvée de perſonne, eſt celle de la fin du repas, qui a donné lieu au proverbe, *Abydenorum bellaria*, parce que ceux d'Abyde finiſſoient ordinairement leurs feſtins par une courte hymne qu'on y chantoit, ſelon qu'Athenée le rapporte au quatorziéme livre de ſes Dipnoſophiſtes, dont je préfére le témoignage à ce qu'Apoſtolius en dit ſur ſa premiére Paré-mie. Tant y a que nous avons raiſonné, pendant une bonne heure, ſur une infinité de ſujets, qui ne nous ont pas donné moins de ſatisfaction, qu'auroient pû faire les vint-

ties, je vous contenterai très volontiers, à la charge que ce ſera ſommairement, & ſelon la portée de ma mémoire, qui n'eſt pas des plus heureuſes. Déjà je me ſouviens que d'entrée l'on a examiné la queſtion propoſée par Macrobe, pourquoi ceux qui avalent vite & avidement ſont plus aiſément raſſaſiés, & avec moins de vivres, que s'ils mangeoient plus à l'aiſe ou plus doucement, *cur qui avidius vorant facilius ſatietas capit, quam qui eadem quietius edérent;* ce qui arrive apparemment, parce que l'eſtomac ſurchargé d'abord, ne pouvant pas digérer, tombe incontinent dans l'inappetence; ſans que l'air, entré en hâte, y contribuë tout ce que Macrobe a crû. Les Italiens ont un proverbe qui donne à peu près dans le même ſens, lors qu'ils diſent; *quanto manco ſi mangia, piu ſi mangia*, où entre encore la conſidération, que ceux qui ſont les plus moderés de la bouche, ménageant par ce moien leur chaleur naturelle, vivent plus long tems que d'autres; d'où il s'enſuit, que mangeant durant une vie bien plus étenduë, ils ſe trouvent à la fin avoir beaucoup plus conſumé de vivres que les plus habiles mangeurs. En effet l'homme vorace, qui pour parler après Seneque creuſe ſa foſſe avec les dents, *non comedit ſed juſta ſibi facit;* ſe

L. 7. Saturn. c. 12.

donne la mort à lui même, eſt ſon propre homicide,

Et patitur manibus vulnera facta ſuis.

L'on s'eſt mis à conſidérer là-deſſus comme il y a des faims ſi extrémes, qu'elles ne permettent pas à la raiſon de tenir l'appetit dans des bornes legitimes & tolérables. Après divers exemples des grandes Boulimies, *quæ famem ipſam infamaverunt,* ſelon les termes de Quintilien, j'ai rapporté ce qu'il fait proférer dans une de ſes Déclamations à un homme ſi transporté de ſemblable maladie, qu'il étoit capable de ſe manger lui-même, *memetipſum, ſi nihil fuiſſet aliud, comediſſem;* après avoir dit, *non habitant una pudor & fames, & cum ſemel intrarit impotens domina,*

Declam. 12.

boire & de manger, ſans qu'on puiſſe
ſaſié. Si l'on dort même, ajoute-t-il
Olaus Magnus, ſous les fourrures du
ach, les ſonges que l'on y ſait, tien-
ous de ſa nature, dans une avidité de
r, qui ne peut être ſatisfaite. Cela
obligés à conclure, que la Boulimie
ne maladie, qui ne travailloit pas ſeu-
l'homme, mais univerſellement tout
avoit beſoin de nourriture, tant à l'é-
e la quantité que de la qualité des vi-
Que n'a point fait manger la faim dans
ellité & le defaut de bons alimens?
s les Hiſtoires en fourniſſent des exem-
ns nombre; & je trouve le mot du
Sadi fort expreſſif pour cela, quand il
s ſon Guliſtan, que le Corbeau, qui
faim, & qui rencontre une charogne,
forme pas ſi c'eſt l'âne d'un Prophete,
Chameau de l'Antichriſt. A peine

couroit fortune de la vie, ſi elle n'obſervoit une exacte diéte qu'il lui préſcrivoit, s'écria *muera Marta, y muera harta*, ce qu'on entend prononcer ſouvent en proverbe auſſi-tôt qu'on a paſſé les Pyrenées. La faim extréme, que le tems augmente bien qu'il diminuë tous les autres maux, nous a jettés inſenſiblement dans l'obſervation des abſtinences ou plûtôt des inappetences, qui lui ſont oppoſées, & qui ne ſont pas moins merveilleuſes qu'elle. Car ſi l'hiſtoire de ce Roi de Lydie eſt fort étrange, qui mangea ſa propre femme par voracité en une nuit; celles qui ſont écrites de certaines perſonnes qui ont été, je ne dirai pas des ſemaines, ou des mois, mais vint & trente ans, & même toute leur vie ſans

é fort ſuſpects; quoique, s'il étoit conſtant, mme Pomponace & quelques autres Philo-phes l'ont préſuppoſé, que tout ce qui ſe it au reſte des animaux, la Nature ſe plait e réaliſer en quelque homme particulier, il ſeroit pas juſte de les mécroire abſolument. r ne voit-on pas non ſeulement des Ser-ns, des Mouches, des Marmotes, & des rondeles, mais des Ours mêmes, & des ocodiles, tout grands qu'ils ſont, paſſer e partie de l'année ſans manger? La ſim-: vie végétative, qui eſt la plus conſidéra-: en cela, ne nous expoſe-t-elle pas à la ê des plantes, telles que la Sempervive, oubarbe, & l'Aloës, qui arrachées de ter-& ſans en tirer plus aucun ſuc, ne laiſſent ; de pouſſer, & de conſerver leur être fort ıg-tems? C'eſt la même choſe de la Soif e de la Faim. Il y a des herbes qui ne ıvent être trop arroſées, ni d'autres trop èchées, étant beſoin d'expoſer pour un ns leur racine au Soleil, afin de les faire ɔfiter. Et il ſe trouve des animaux, tels e le Pardalis ou la Panthere, qui ont toû-ıs ſoif; comme entre les Volatiles l'Aigle, tout ce que comprend le mot latin *Accipi-*, ne ſait presque ce que c'eſt que de boire. fin nous avons conclû là deſſus, que perſon-

Damaſcius apud Photium.

ne n'avoit traité ni plus amplement, ni plus méthodiquement cette matiére, que depuis peu le Médecin Gaſpar Francus dans la cinquante huitiéme queſtion de ſon Champ Elyſien, puisqu'il a voulu donner ce titre à ſon livre. Si vous voulés que je vous faſſe part jusqu'aux moindres incidens d'un repas, que je puis comparer aux Agapes des anciens dans ſon innocente gaieté, je vous dirai qu'on a voulu ſevrer de quelques mets le gros homme que vous aimés tant, & qui ſouvent n'a pas moins de boutons au nez qu'à ſon pourpoint, quoiqu'il ignore le goût du vin; mais il s'eſt paré contre nos remontrances de manger trop, vû ſa conſtitution, d'un paſſage

Cap. 25. du Deuteronome, dont Saint Paul s'eſt ſou-

ne trouva pas ſa raiſon moins plaiſante, que celle du Médecin Daphnus dans Athenée, qui préferoit les repas de la nuit à ceux du jour, à cauſe que la Lune, comme celle qui putrefie, aide à la concoction & la facilite dans nôtre eſtomac, *utiliores eſſe nocturnas cœnas ob Lunæ ſydus, quod coctionibus utile utpote putrefcens.* Nous avons cherché à ce propos la raiſon phyſique, pourquoi la viande la plus proche des os eſt tenue par ceux, qui ſuivent Avicenne pour la plus ailée à digérer: Et pourquoi les Sultanes, à ce que portent les Rélations de leur Serrail, ſe font donner de la chair de vache pleine, comme étant la plus tendre. Vous ſavés que ceux de mon païs ne haïſſent pas les ſauces, où l'ail ſe fait un peu ſentir; mon voiſin n'oſant toucher à une, dont je me loüois, je lui ai dit en riant, que la compagnie des Dames, où il ſe devoit trouver, ne lui permettoit pas d'y goûter; & nous avons pris plaiſir de lui voir chercher ſon excuſe, ſur ce que les aulx ſont pleins de fumées narcotiques & ſtupéfiantes. Mais il n'a pas manqué de nous prouver ſon dire par la réponſe, que fit le Philoſophe Stilpon à la Mere des Dieux, s'étant endormi dans ſon temple. Elle lui apparût durant ſon ſommeil,

L. 7. deipnoſ.

& lui fit ce reproche ; Quoi, vous êtes Philosophe, Stilpon, & vous violés les loix sacrées de la Réligion ? La réponse du Philosophe, telle qu'Athenée la rapporte, & que vous chercheriés en vain dans Diogenes Laërtius, fût très digne de sa profession : Faites-moi donner, grande Deesse, de meilleures viandes & moins vaporeuses que des aulx, si vous voulés que je ne commette plus de telle faute. Enfin parce que je sai, combien vous prisés la propreté & la frugalité, je vous assûrerai, qu'elles y ont été observées, comme si vous les eussiés regles : Qu'il n'y est point survenu de ces importuns parasites, dont vous avés tant d'aversion, qui n'applaudissent qu'aux débauches ou à la goinfrerie : & pour conclusion, que nous séparans tous, je vous suis venu trouver aussi satisfait de corps & d'esprit, que si j'avois dîné à la table de Platon, ou à celle de Phavorinus, dont je vous ai oüi tant prisér les apprêts décrits par Aulu Gelle.

Hier. ep. ta. l. 1. *Excepto quod non simul esses, cætera lætus.*

Tubertus Ocella. Ces dernières paroles me font un sourd reproche de ne m'être pas trouvé avec vous, ou peut-être vous avés appris que j'étois convié. Je pourrois chercher mon excuse dans l'exemple de per-

nnes ſi conſidérables, qu'apparamment vous
t laiſſeriés paſſer pour bonne. Une des ac-
ſations contre Saint Jean Chryſoſtome,
and il fût dépoſſedé ſi injuſtement de ſon
vèché de Conſtantinople, fût, qu'il man-
oit toûjours ſeul, ſe plaiſant à la *monopha-*
e d'un Cyclope, contre l'uſage de ceux de
n caractere dont il n'avoit pas l'hoſpitalité, *Bar. an.*
od hoſpitalitatem deſeruiſſet ſolus ſtudens co- *tom. 5.*
edere. Et celui, qui nous a donné la vie *ex Pho-*
tio.
: Saint Ambroiſe, remarque expreſſément,
'encore qu'il traitât quelquefois les autres,
mais il n'alloit prendre un repas chés per-
nne. Mais parce qu'il y a trop de disproportion
on entre de ſi ſaints Prélats & moi, outre
ue je n'ai rien eu moins dans la penſée que
: les imiter en cela, j'aime mieux vous
ouer ingenument, que ma ſeule comple-
on, qui démande un régime tout particu-
r, m'oblige aſſés ſouvent à ne me pas
ouver en des lieux, où mon inclination me
orteroit. Vous ne pouvés pas douter, que je
: l'euſſe toute entiére pour une compagnie,
à j'ai ſçû, que vous ſeriés, mais ſouffrés
a franchiſe à vous declarer, qu'après ce
ue vous m'avés appris de vos entretiens ſi
onformes à mon humeur, je regrette beau-
oup plus que vous ne ſauriés croire, &

que je n'euſſe pû penſer moi même, de ne m'y être pas rencontré. Car vous avés eu raiſon de me dire, que la frugalité de vôtre diner m'auroit plû, me connoiſſant comme vous faites pour ennemi capital du luxe. Les ſuperfluités de la table me ſont odieuſes entre particuliers, & c'eſt tout ce que je puis faire que de les pardonner à ceux, qui veulent faire paroitre en de certaines rencontres une magnificence extraordinaire. Je liſois depuis peu une rélation de voiage, qui portoit, que l'Evêque de Cracovie, traitant celui qui a donné au public cette compoſition, fit changer à chaque ſervice la vaiſſelle, en ſorte, qu'aiant été une fois toute quarrée, elle fût une autrefois toute ronde: & puis il en

Itiner. Lom.

J'eſtime auſſi beaucoup ce que vous m'avés remarqué de vôtre table, qu'elle étoit exempte de ces chercheurs de lippées franches, qui ſurviennent avec importunité où ils ne ſont pas attendus, penſant payer bien leur écot d'une nouvelle de bâle, & d'une baſſe complaiſance. *Quid eſt enim paraſitus niſi comes turpium? turpiſſimus cujusque ſaltator?* comme l'a fort bien défini ce Rheteur Romain. Pour le ſurplus vous ne me ferés pas ce tort, s'il vous plait, de croire, que j'aie une averſion Timonienne des reduits ſemblables aux vôtres, & de ces *accubationes epulares*, comme Ciceron les appelle, pleines de modeſtie, & même d'inſtruction à mon égard. Si les Anciens ont bien nommé les tables ſacrées en général, *ſiquidem ut ſevera nobis antiquitas tradidit, infeſtos animos placavere menſæ, & homines qui inter ſe armis atque exercitibus conflixerant, tuti tamen jacuere media cœnæ fide*, quel amour & quelle eſtime ne doit-on point avoir pour celles que vous dreſſés? Mais je m'étonne, que vous ne m'aiés rien dit de vos brindes, non plus que du Nectar, dont vous avés été abreuvés. Cela me perſuade aiſément, que vous n'aurés été ni importuns aux premiers, comme le ſont les Allemans, ni déreglés en ce qui

Cicero. Quint. Ibid.

touche la boiſſon par des neges & des glaces, dont il faut à préſent ſe ſervir en plein hiver, ſi l'on veut faire paroitre, que l'on a le palais delicat & un goût à la mode. Pour moi, ſans vouloir diſputer des goûts, j'appelle cela des ſolœcismes de bouche : Et quand je vois que les Romains nommoient leurs verres, ou taſſes, *calices*, à cauſe, dit Varron, de la chaleur de leurs breuvages, *quod calidum in eis biberent :* Quand je conſidère encore, qu'outre les Chinois & les Japonois, que le boire chaud exemte de goutte, & de gravelle, les Inſulaires de Madagascar, au rapport de Flacourt, font toûjours chauffer leur boiſſon, quelque ſoif qu'ils aient, aſſûrant que la froide leur cauſe mille obſtructions:

il dit expreſſément, qu'on étanchoit leur ſoif avec de l'eau froide par mortification, parce qu'on la donnoit chaude aux plus âgés ſeulement, que l'on vouloit traiter avec plus de délicateſſe. Un mot de Sceptique, je vous ſupplie, avant que nous nous ſéparions, pour ſervir de corollaire à tout ceci. Ne ſerons-nous pas contraints d'avouër, que l'homme eſt le plus divers & le plus bizarre de tous les animaux. Toutes ſes ſenſations, de quelque côté que vous les enviſagiés, varient ſelon le tems, les lieux, & les perſonnes. Si le Bœuf aime à boire trouble, tous ſes ſemblables en uſent de même, & ne trouvant que de l'eau claire, font, en remuant le pied, qu'elle s'épaiſſit avant que de s'en abreuver. L'homme ſeul differe de tous ceux de ſon eſpéce; autant de têtes autant de fantaiſies différentes ſur toutes choſes, où chacun s'opiniâtre, étant perſuadé, qu'il poſſede ſeul le meilleur uſage. Nous faiſons nôtre Dieu de l'or du Perou; ceux du nouveau Monde, d'où il vient, lui préferent de petits grains de verre, qui ne ſont ici de nulle conſidération. Les épiceries de l'Inde Orientale s'acchetent par nous à grand prix; le thym, & le poliot, diſoit Saint Jerôme des ſon tems, y ſont préferés au meilleur poivre. *Pulegium apud In-*

Ep. ad Evagr. *dos pipere pretioſius eſt.*. Certes le plus avantageux parti, qu'on puiſſe prendre là-deſſus eſt celui que ſuivoit le Philoſophe Syneſius avant que d'être Evêque, & dont il s'explique en ces termes, *Sermonibus & colloquiis hominum delector, neque docens, neque dedocens, ſed in anticipata opinione quemque perſiſtere permittens.* Je ſai bien, que ſon caractere de Prélat lui fit changer en beaucoup de choſes ſa conduite, parce qu'on exige toûjours plus d'un homme conſtitué dans une ſi importante charge, que d'un autre. La condition de celui qui eſt reputé vertueux, diſoit Brutus écrivant à Ciceron, a je ne ſai quoi de plus fâcheux, que n'eſt celle des hommes ordinaires, *fateòr enim duriorem eſſe conditionem ſpectatæ virtutis quam incognitæ.* Mais à parler en conſcience ſur ce point de Morale, ne pouvons-nous pas conclure généralement, & ſans diſtinguer les perſonnes, que les plus vertueuſes ſont, pour les bien definir, les moins vicieuſes? Nous ne ſerons que ſuivre en cela ce qu'a proferé Salvian Evêque de Marſeille, *in cunctо populo Chriſtiano genus quoddam ſanctitatis eſt, minus eſſe vitioſum.* Et en terminant de la ſorte nôtre conférence avec nôtre promenade, nous réaliſerons le mot de Salomon, *melior eſt finis orationis*

Ep. 105.

Ep. 15.

Lib. 3. de Prov. Dei.

quam principium. Il faut tomber d'accord, que difficilement pourrions-nous, puisqu'il eſt tems de le faire, nous ſeparer ſur une meilleure ni plus véritable penſée.

AU LECTEUR.

Je vous prie, Lecteur, de ne pas mal interpreter quelques libertés, que le ſujet du premier de ces trois Dialogues ſuivans a extorquées de leur Auteur. Il eſt de l'Amour, dont les plus ſeveres des anciens Philoſophes tels que Platon, Xenophon, & Plutarque, n'ont jamais parlé que fort gaiement. Ajoutés à cela, qu'il repréſente une promenade faite dans un lieu delicieux, & par le plus beau tems qu'on ſe puiſſe imaginer; choſes qui inſpirent naturellement les penſées joieuſes, & quelquefois plus libres qu'on ne les auroit en tout autre endroit. Pour le ſurplus, l'Auteur n'a point ici changé ſon ſtyle. Il a écrit ſans fard, & avec plus de ſoin d'être intelligible, qu'éloquent; encore qu'il n'ignore pas, que ſes citations, & ſa façon de s'expliquer, en imitant les anciens, n'a pas été au goût de tout le monde. Que voulés-vous? Les plus grands hommes, qui ont mis la main à

la plume, ont été ſujets à des cenſures, qui n'ont point porté de préjudice à leurs excellens travaux. Je ne veux que le ſeul Saint Jerôme pour prouver mon dire, quand il rapporte les dégoûts mal fondés, qu'avoient pour ſes œuvres quelques Eſprits mal-faits de ſon tems. Vulgo jactant, *dit-il dans une Préface*, me ſterilis jejunique ſermonis quasdam ineptias ſcribere, & cum loqui neſciam, tacere non poſſe. *Qui pourroit après cela ſe formaliſer ou ſe plaindre des jugemens téméraires, qui ſe rendent ordinairement avec toute la hardieſſe & toute l'injuſtice qui ſont naturelles à l'ignorance.* Homine imperito nihil injuſtius. *Je tombe d'accord, qu'il y a des Ecrivains ſi ſteriles de leur chef, qu'ils ne diroient jamais rien, ſi l'on n'avoit rien écrit*

Præf. in Mich. l. 2.

pere de famille, dont parle l'Evangile, qui profert de thesauro suo nova & vetera. *Il rapporte presque toûjours des exemples de l'histoire moderne après ceux de l'ancienne; & le nouveau Monde encherit assés souvent dans ses livres, sur ce que le vieil a eu de plus considérable. Il se peut vanter d'être le premier, qui en ait usé comme il a fait. Et vous lui devés savoir du gré, quand il vous adresse ces autres paroles de l'Epouse du Cantique,* Omnia poma, dilecte mi, nova & vetera servavi tibi. *Si la variété vous plait, vous y trouverés vôtre compte, & vous serés contraint d'avouër, qu'au moins son genre d'écrire n'est pas infructueux. Il se trouve des Esprits, qui hors de certains sujets, où ils sont nourris, & des matiéres qu'ils ont fort étudiées, ne sauroient rien produire qui vaille; semblables à ces animaux tels que le Lion, le Singe, & le Perroquet, qui n'engendrent qu'en leur païs, & sont inféconds en ces quartiers. Ceux qu'on peut dire de tous lieux, & de toutes heures, ont, ce me semble, quelque avantage sur eux. Cela suffit pour l'heure: A Dieu.*

LA PROMENADE.

IV. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SI la ville de Pavie, qu'on nommoit autrefois *Ticinum*, reçût ſa ſeconde appellation, pour avoir parû tout-à-fait admirable, ſelon la penſée des Grammairiens, comme en parle Petrarque

Lib. 5. re-

ngers, qui la viennent viſiter, leur font
vent changer ſon nom, comme l'on fit à
rachium, en celui de Epidamnum, *quod*
nemo fere, niſi damno ſuo diverteret. Mais
ſéjour a d'ailleurs de ſi grandes commo-
s, conſidérée ſur tout comme Metropo-
ne d'un des plus beaux Etats du Monde,
les Perſes auroient eu d'elle la même
ée, qui leur a fait prononcer de Sciras,
ſi Mahomet en eût goûté les délices, il
it prié Dieu de lui accorder l'immortali-
Certes la demeure ordinaire de ſon Prin-
& de tous ſes Miniſtres d'Etat, m'a pres-
porté à l'appeller Melilot, & à cacher
vrai nom ſous celui-là qui veut dire Ville
onſeil, que les Apalechites de la Floride
impoſé à leur capitale ſur le même ſujet.
i bien, que pluſieurs perſonnes comptent
e les prérogatives de ſemblables villes le
d nombre de leurs habitans, & l'immen-
de leur étendue, qui les a fait nommer
neſies. Mais les plus ſenſés s'empêchent
d'être de cet avis, & ſoûtiennent, que
ce qu'on a écrit de Babylone, & d'autres
s pareilles, a été juſtement repris par Ari-
, & par les plus ſages Politiques, qui
t rien conſidéré de plus contraire au bon-
de leurs habitans, qu'une trop vaſte de-

meure, qui les empêche de ſe connoitre & de ſe fréquenter commmodément. La vie de Tamerlan écrite en Arabe nous fait la deſcription d'une ville ſur le Rha ou le Volga, qui fût autrefois de cette énorme grandeur, & qui s'appelloit Saraye. L'Eſclave d'un de ſes plus puiſſans Bourgeois aiant quitté ſon maitre, & s'étant retiré dans un autre quartier de la même ville, y ouvrit boutique & y trafiqua dix ans, ſans que ſon maitre en eût aucune nouvelle, tant Saraye étoit immenſe & pleine de monde.

Quoi qu'il en ſoit, la ville dont je ſupprime le véritable nom, eſt traverſée par le fleuve Chryſorrhoas, qui recevant les contributions d'une infinité d'autres tant deſſus qu'au

ſurpris d'une joie très ſenſible, de trouver un de mes meilleurs amis ſur cette admirable terraſſe, qui découvre avec un agrément nompareil, tout ce que la contrée a de plus beau. Au de là des plaines d'une raiſonnable étenduë que le Chryſorrhoas arroſe, la vuë ſe borne & ſe repoſe ſur des collines revétues tantôt d'une riante verdure, tantôt de bourgs & de hameaux, qui ont converti leurs chaumieres en de magnifiques édifices. Voici de quelle façon Xilinus, qui étoit cet ami, me vint aborder.

XILINUS. L'abſence de Marcus Bibulus, qu'un bras de l'Océan ſépare de nous, & à qui diverſes conſidérations ont fait quitter pour un tems cette province, m'a fait reſoudre à com-

amoureuſe, que nous ne reſſentons jamais ſi fortement que dans une ſaiſon telle que celle-ci, qui a des charmes inexprimables pour cela.

TUBERTUS OCELLA. Quelque avantage que vous donniés en ceci au Printems, vous vous ſouviendrés pourtant qu'Ariſtote en attribue un autre à l'homme ſur le reſte des animaux d'être propre à l'amour en tout tems. Quelques-uns d'eux néanmoins à ce qu'il remarque ailleurs, ont eu la Nature ſi favorable, qu'ils ſont capables toute leur vie de s'accoupler, ce qui nous manque dans l'arriere ſaiſon. Car les Chevres & les Brebis, qu'il donne pour exemple, exercent l'amour juſqu'à la fin de leur vie, *coeunt quamdiu vivunt*. Les Chiens, ajoûte-t-il, ont cela de plus, que ceux de Laconie particuliérement ſe portent plus volontiers & plus âprement à l'amour, quand ils ſont beaucoup fatigués. Et pour ce qui eſt des Chevaux, il obſerve, que l'un d'eux, âgé de quarante ans étoit encore bon étalon, ſinon qu'il lui faloit lever les pieds de devant. Enfin la Nature eſt ſi bizarre dans ce divertiſſement, que ſans parler des Chattes dont les cris témoignent combien elles y ſouffrent, le même Philoſophe écrit encore au premier chapitre du neu-

l. 5. de hiſt. an. c. 8.

ib. l. 6. c. 19. & 20. & c. 22.

me livre des animaux, qu'il y a des Hé-
ıs, à qui la douleur exprime non ſeule-
:nt des voix plaintives, mais de plus du
ıg qui leur ſort des yeux, quand ils perpe-
:nt leur eſpece. Qui a dit néanmoins à
grand perſonnage, & à Pline après lui, que
ſoit la peine plûtôt que la joie & l'excès
plaiſir, qui cauſe ces effets? Car quelle
parence y a-t-il que la Nature ait ſi mal
nſtruit les Chats, qu'ils brulent leurs femel-
, qui les ont demandé avec de ſi grands
s & de tels charivaris, qu'elles ſont, lors
'elles ſont en chaleur? L'humeur ſangui-
qui paroit à l'œil du Héron eſt peut-être
marque de ſa volupté extrême; car pour
qu'il dégoiſe alors, nous n'en ſommes pas
ıi-ſemblablement meilleurs juges, que du
ınt des Cygnes de Meandre, que les Poëtes
t pris ridiculement pour le prélude de leur
ort prochaine. En vérité le jugement hu-
ıin a beaucoup de vanité, & eſt ſujet ici
mme ailleurs à de merveilleuſes bévuës.
la ne fera pas pourtant, que je trouve à re-
e au plaiſir ſpirituel que cette ſaiſon amou-
ıſe vous a fait prendre dans un lieu ſi pro-
: à ſe donner de tels contentemens. Sou-
nés-vous néanmoins de ce que j'ai pris
elquefois la liberté de vous reprocher en

idem Plin. l. 10. c. 60.

riant, que vous aviés beaucoup haſardé vous embarquant une ſeconde fois ſur mer pleine de charmes à la vérité; mais vous avoit déjà fait ſouffrir de ſi gran bourrasques.

Improbe Neptunum accuſat, qui iterum naufragium facit.

Les meilleurs Pilotes & les plus hardis geurs y ſont quelquefois attrapés.

XILINUS. Je ne puis jamais trouver mauvais de ce qui partira d'une bouche amie que la vôtre. Mais laiſſant au ſ & à ma bonne ou mauvaiſe deſtinée ſuccès de ce que j'ai fait, trouvés b

J'ai conſidéré là-deſſus, comment nos
logiens recommandent le Mariage pour
été inſtitué de Dieu au Paradis terreſtre
e tems de grace & d'innocence; avant
ôtre premier pere eût péché. Ils re-
uent enſuite, que ce même Dieu revétu
ôtre humanité fit ſon premier miracle à
noces où il convertit l'eau en vin, ju-
t cette aſſemblée la plus digne de voir le
nencement des merveilles, qu'il vouloit
r: Et quoi qu'il ait conſervé ſa virgini-
ls ajoûtent que pour honorer le Sacre-
du Mariage, il s'eſt dit l'Epoux de l'E-
, pour n'être pas abſolument privé de ce
l'honneur. Ces penſées de nos Docteurs
t remis dans la mémoire l'opinion de
ent Alexandrin, qui non content de fai- *l. 7. ſtrom.*
n Gnoſtique, ou parfait Chrétien, marié;
e de l'avantage en beaucoup de façons à
conjugale ſur celle qui lui eſt oppoſée.
ne ſauroit nier, que S. Auguſtin n'ait
ré la poligamie des Patriarches à nôtre
at; ce qui n'empêche pas, que S. Am-
e n'ait eu raiſon de dire, que ſi les noces
nt plus propres à peupler la terre, la
imité avoit cet avantage de remplir bien
x le Ciel, *Nuptiæ terram implent, Vir-
as paradiſum.* Une fille à la vérité ne

rapporte pas comme la Palme, mais en recompenſe elle a toûjours la verdeur & l'agrément du Cyprès. Or renvoiant à Meſſieurs de la Sorbonne l'ajuſtement de tout cela, mon imagination s'eſt toute fixée ſur la contemplation de ce petit Dieu des Poëtes, qu'ils reconnoiſſent néanmoins pour le plus puiſſant de tous, & ſans lequel la Nature ne pourroit pas ſubſiſter. *Amoris, ſi ſapientiæ ſequamur autores, antiquiſſimum numen, & cui ſe naturæ debet æternitas.* De là vient, que le Dieu Pan qui la repréſentoit, étoit peint par les Anciens aux pieds de Cupidon, en ſigne de ſujettion. Je commençois enſuite à conſidérer ſon pouvoir deſordonné dans l'excès & dans le dérèglement des paſſions qu'il inſpi-

Quintil. in declam.

nguth, dont parle Marc Polo, qui n'im- *L. 1. c. 39.*
tent à pèché dans la luxure que ce qu'ils
ommettent quand ils recherchent les pre-
ers, ſoûtenant, qu'il n'y a point de crime
s ſont ſollicités, & qu'ils ne faſſent que
ndeſcendre à ce dont ils ont été requis.
rtes il y a bien des regles de Morale abu-
es, ſur ce chapitre principalement, & bien
s canons, qui mériteroient d'être reformés,
le meilleur n'étoit de les ſupprimer abſolu-
nt. Tant y a que le pouvoir deſpotique
presque incomprehenſible de l'Amour,
ns tout ce que nous connoiſſons du grand
du petit monde, me ſervant ainſi d'un
armant entretien, je nommois en moi-mê-
e une eſpece de Gigantomachie de lui vou-
r opiniâtrement reſiſter; & je me riois pour
la, quand je vous ai apperçû entrer, du
nte que j'ai oüi faire d'une Eſpagnole. El-
proteſtoit dans les travaux d'une couche de
ſe remettre jamais au péril des enfante-
ens, & que de ſa vie elle ne ſouffriroit les
proches d'un homme. Cependant comme
le fût délivrée, voiant ſa voiſine, qui à la
ode du païs tenoit une chandelle benite du
ontſerrat, elle la pria de l'éteindre, afin
'elle lui pût ſervir une autre fois, ne dou-
nt point qu'elle n'eût beaucoup ſervi à ſa

délivrance. Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables récidives, & des réſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution.

TUBERTUS OCELLA. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un theme ſi propre à la recréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avés préſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien ſoit moins vague, préſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avés-

Tanguth, dont parle Marc Paule, qui n'in-
puroit à péché dans la luxure que ce qu'ils
y commettoient quand ils recherchoient les pre-
miers, foutoient, qu'il n'y avoit point de crime
s'ils font tuliens, & qu'ils ne fallut que confes-
ser à ce dont ils ont été requis.
Certes il y a bien des regles de Morale abu-
sives, sur ce chapitre principalement, & bien
des canons, qui meriteroient d'être reformés,
si le meilleur n'étoit de les supprimer abso-
lument. Tant y a que le pouvoir despotique
& presque incomprehensible de l'Amour,
dans tout ce que nous connoissons du grand
& du petit monde, me servant ainsi d'un
charmant entretien, je nommois en moi-mê-
me une espece de Gigantomachie de lui vou-
loir opiniâtrement refuser; & je me riois pour
cela, quand je vous ai apperçu entrer, du
conte que j'ai ouï faire d'une Espagnole. El-
le promettoit dans les travaux d'une couche de
ne le remettre jamais au peril des enfante-
mens, & que de sa vie elle ne souffriroit les
approches d'un homme. Cependant comme
elle fut délivrée, voiant la voiture, qui à la
mode du pais tenoit une chandelle benite du
Montserrat, elle la prit de l'éteindre, afin
qu'elle lui pût servir une autre fois, ne dou-
tant point qu'elle n'eût beaucoup servi à sa

délivrance. Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables récidives, & des réſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution.

TUBERTUS OCELLA. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un thème ſi propre à la recréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avés préſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien ſoit moins vague, préſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avés-

rides de mon viſage ne vous donneront nul avantage ſur moi pour ce regard, ſi vous avés des ſentimens contraires aux miens, parce que ie n'ai pas moins d'experience que vous des conditions du mariage ; outre que, généralement parlant, les vieillards tels que je ſuis me paroiſſent plus propres à traiter de cette matiére, où ils ne ſont plus intereſſés, que ceux, qui ſont plus jeunes, & par conſequent plus ſujets à s'y méprendre. Je laiſſe à part une infinité d'invectives générales contre l'Amour, quand on a ſoûtenu, que toutes les maximes de la raiſon étoient autant d'héréſies dans l'Ecole de cet Enfant aveugle, & que le premier ſoupir qu'il nous faiſoit jetter, étoit ordinairement le dernier de la ſageſſe. Je fais auſſi grande diſtinction entre l'Amitié & l'Amour. La premiére ſe trouve toûjours utile, l'autre eſt plus ſouvent préjudiciable qu'autrement: Outre que l'amitié préſuppoſe presque néceſſairement qu'on eſt aimé; au lieu qu'on a ſouvent de l'amour, non ſeulement ſans être affectionné, mais quelquefois même pour des perſonnes qui ont averſion de nous. Ainſi ces limites poſées, nous ne conſidérerons préſentement que l'état du Mariage, & cette douce correſpondance, qui s'y rencontre entre le mari

& la femme, où il ſemble que vous aiés voulu poſer, comme font aſſés d'autres, le ſouverain bonheur de la vie.

XILINUS. Je ſerois bien-aiſe qu'avant cela vous me fiſſiés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes méditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuſe paſſion de l'Amour, qui a fait faire de ſi grandes fautes aux plus ſages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les ſiécles.

TUBERTUS OCELLA. Vous ſavés auſſi bien que moi, qu'après la faim, la diſtraction d'eſprit, les voiages, & l'abſence du ſujet qui cauſe cette paſſion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en puſſent abſolument délivrer. Lucrece néanmoins a crû dans ſa Phyſique Epicurienne, qu'on pouvoit utilement purger l'humeur qui eſt la cauſe de cette frénesie, outre qu'elle lui ſert de nourriture,

Et jacere humorem coalectum in corpora quoque,

donnant par ce moien le change à une fantaſie qui s'évanouit, n'aiant plus de fondement. Mais l'experience fait voir tous les jours, que l'Amour n'eſt pas ſi aiſé à guérir que ſe l'eſt imaginé ce Poete Latin, & que c'eſt une rage qui jette de bien plus profondes racines dans

ſant à ſa vuë ſes infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ſes affections d'aimer un corps ſi mépriſable, & que ſi elle avoit quelque choſe digne d'eſtime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'eſprit, exemt de toute corruption. Et je me ſouviens que Boëce entre en cette conſidération dans ſa Conſolation de la Philoſophie, que ſi nous avions des yeux de Lynx ſelon le mot d'Ariſtote, pour pénétrer de la vue juſqu'au dedans des corps, remplis de tant de choſes hideuſes & infectes, les plus belles perſonnes nous paroitroient ſans doute fort laides. En effet une ſeule bande de la peau enlevée du plus agréable viſage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'eſt attachée qu'à l'épiderme ou premiere pellicule, & que tout le reſte du ſujet n'y a que très peu de part. C'eſt ce qui a porté Cardan à pouſſer cette penſée juſqu'à ſoûtenir que la plus aimable créature du monde en apparence, étoit à le bien prendre plus odieuſe & plus digne de mépris qu'autrement, puiſque ſous ce petit extérieur qui trompe, il n'y en a point, *quæ non ſarcinam magnam ſtercoris atque vermium ſecum deferat.* Mais que ces Philoſophes me pardonnent, ſi je les trouve ſi exceſſivement auſteres ici, qu'ils m'en paroiſſent

L. 3. proſ. 8.

l. 6. de prud. civ.

XILINUS. Pour vous en ôter le dé
puisqu'auſſi bien la plûpart des choſes
vous venés de toucher ſont plûtôt de bi
réveries que de véritables remédes, je
prie de reprendre le chemin, dont je vo
un peu détourné, & de me faire part d
flexions que vous devés avoir ſouvent
ſur la condition des gens mariés.

TUBERTUS OCELLA. L'on ne ſa
nier, que celui qui prend femme ne ſo
dans la néceſſité de l'avoir ou belle, ou l
ou jeune, ou vieille; ou ſage & aviſée
folle & évaporée; ou noble, ou de baſſ
traction; ou ſavante & remplie de connoi
ces, ou ignorante & idiote. Diſons un
de chacun de ces dilemmes.

Pour ce qui concerne la beauté, & ſon
traire, il eſt certain que la premiere a ce
commun avec la lumiere, qu'elle eſt a
de tous & ſe plaît naturellement à ſe m
feſter. Cela eſt cauſe, que comme l'on
bat la Nature, il me ſemble, ſi l'on met
lumiére ſous le boiſſeau, ſelon que parl
criture, l'on n'eſt pas moins injuſte de
une belle femme renfermée & ſans com
nication à la Turque, Dieu l'aiant appa
ment créé, auſſi bien que la lumiére,
donner une innocente ſatisfaction à ceux

& la femme, où il ſemble que vous aiés voulu poſer, comme font aſſés d'autres, le ſouverain bonheur de la vie.

XILINUS. Je ſerois bien-aiſe qu'avant cela vous me fiſſiés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes méditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuſe paſſion de l'Amour, qui a fait faire de ſi grandes fautes aux plus ſages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les ſiécles.

TUBERTUS OCELLA. Vous ſavés auſſi bien que moi, qu'après la faim, la diſtraction d'eſprit, les voiages, & l'abſence du ſujet qui cauſe cette paſſion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en

les eſprits qu'elle infecte de ſon venin, qu'il ne l'a crû. En effet, comme ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, en ont toûjours la figure devant les yeux, de quelque mutation d'objets qu'on puiſſe uſer pour les ſoulager, la paſſion d'amour, qui a une fois pénétré fortement jusqu'au cœur & au cerveau, ne s'en va nullement par la ſimple purgation, & l'image de la beauté qui a charmé nôtre ame, ne laiſſe pas de nous martyriſer de ſorte après cela, que nulle autre qu'elle n'a le pouvoir de nous ſatisfaire, parce que nôtre imagination nous la rend toûjours préſente. A la vérité, le même Lucrece, dont je viens de parler, tient pour aſſûré, que rien n'eſt plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant, que de prendre connoiſſance s'il y a moien des défauts cachés de ſa maitreſſe, & de certaines infirmités, qu'il appelle *vitæ poſtſcenia*, dont les femmes évitent ſoigneuſement qu'on s'apperçoive;

Nec Veneres noſtras hoc fallit, quo magis ipſæ L. 4.
Omnia ſummopere hos vitæ poſtſcenia celant,
Quos retinere volunt, adſtrictosque eſſe in amore.

Suidas conte ſur cela, que la ſavante Hippatia fille de Theon le Géometre, & femme du Philoſophe Iſidore, guérit un Ecolier amoureux d'elle à toute outrance, en expo-

ſant à ſa vuë ſes infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ſes affections d'aimer un corps ſi mépriſable, & que ſi elle avoit quelque choſe digne d'eſtime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'eſprit, exemt de toute corruption. Et je me ſouviens que Boëce entre en cette conſidération dans ſa Conſolation de la Philoſophie, que ſi nous avions des yeux de Lynx ſelon le mot d'Ariſtote, pour pénétrer de la vuë jusqu'au dedans des corps, remplis de tant de choſes hideuſes & infectes, les plus belles perſonnes nous paroitroient ſans doute fort laides. En effet une ſeule bande de la peau enlevée du plus agréable viſage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'eſt atta-

L. 3. proſ. 8.

:. Car à prendre les choſes à la ri-
comme ils ſont, ne ſerions-nous pas
igés d'avoir une extrême averſion de
êmes, qui nous connoiſſons mieux,
s autres, remplis d'excrémens & de
ıre. Les ouvrages de Dieu & de la
loivent être plus reſpectés, ce me ſem-
méritent qu'on les eſtime davantage
ue côté qu'on les enviſage. Cepen-
termes aſſés impurs de Boëce & de
me remettent encore dans la mémoi-
de Campanella & de quelques autres, *Manu.*
préſcrit pour un des plus puiſſans an- *ſod. B.*
lont l'on puiſſe uſer contre les furieux *M. Ir.*
ts de la paſſion amoureuſe, *contra* *Ver.*
moris, cet infame bolus, *ſtercus ama-*
leguſtare. Certainement je ſerois hon-
prononcer en langage vulgaire un re-
ale, & dont je laiſſerai volontiers l'u-
ceux qui ont eu aſſés bon cœur pour
l'eſſai & pour s'en prévaloir. Ils ont
ſſé plus outre qu'Ovide, qui s'eſt con-
: remarquer dans le ſecond livre des
s d'Amour celui-ci,

' *qui clam latuit &c.*

ajoûte-t-il, qu'il n'en conſeillera jamais
ue à perſonne.

XILINUS. Pour vous en ôter le dégoût, puisqu'auſſi bien la plûpart des choſes, que vous venés de toucher ſont plûtôt de bizarres rèveries que de véritables remédes, je vous prie de reprendre le chemin, dont je vous ai un peu détourné, & de me faire part des réflexions que vous devés avoir ſouvent faites ſur la condition des gens mariés.

TUBERTUS OCELLA. L'on ne ſauroit nier, que celui qui prend femme ne tombe dans la néceſſité de l'avoir ou belle, ou laide; ou jeune, ou vieille; ou ſage & aviſée, ou folle & évaporée; ou noble, ou de baſſe extraction; ou ſavante & remplie de connoiſſances, ou ignorante & idiote. Diſons un mot de chacun de ces dilemmes.

ſont capables de comprendre ce qu'elles valent. Auſſi le peril n'eſt-il pas petit, au moins ſelon nos mœurs, d'en uſer de la ſorte; & Plutarque n'a peut-être pas mal comparé ceux, qui ſe plaiſent à tenir leurs femmes de court & baſſement pour les domter, aux Ecuiers, qui tondent les cavales fâcheuſes, & puis les menent à la riviere, où ſe voiant ſi mal traitées, elles quittent de vérité leur ferocité, mais c'eſt de telle ſorte, qu'en cet état elles prennent même goût aux ânes. Il ne faudroit point chercher d'exemples chés nos voiſins, pour faire la reduction & rendre juſte, ſi beſoin étoit, cette comparaiſon. Je ne ſuis pas de l'opinion de Dion Chryſoſtome qui doute, ſi la beauté ne dégenère point, ſur ce que de ſon tems l'on ne voioit plus de perſonnes dont la beauté fût comparable à celle des anciennes ſtatuës. Mais quoi qu'il en ſoit, quiconque a une belle femme, ſe peut aſſûrer de poſſeder une choſe qui lui eſt bien enviée, & par conſequent de très difficile garde, ſi tant eſt qu'elle puiſſe être gardée. Où l'eau eſt belle & claire, dit un proverbe Arabique, la preſſe eſt toûjours grande à y puiſer. Et quoi que la beauté ſoit une vertu extérieure, de même que la vertu eſt une beauté interne; ſi ſont-ce deux conditions qui ſe tiennent ra-

Orat. 21.

rement compagnie, d'être belle & vertueuſe, *raram facit mixturam cum ſapientia forma.* Et l'Italien a eu raiſon de les conſidérer comme étant en divorce l'une avec l'autre, quand il a dit *quelle due gran nemiche bellezza & honeſtà.* Pour abreger, Petrarque conclut, *Laſciva eſt uxor? non mirandum ſi formoſa; non curandum ſi deformis.*

l. 2. de rem. utr. fort. c. 21.

Parlons donc un peu de la laideur. Si le viſage eſt le miroir de l'eſprit, les qualités internes engendrant ſelon quelques-uns les externes; & ſi les Stoïciens ont eu raiſon de croire que la corruption des mœurs d'une perſonne méchante, remplit ſa face, & ſe montre dans ſon viſage; quelle doit être l'ame au dedans, dont l'image donne une extrême aver-

Plutar. tr. des comm. conce.

ſes ce qui eſt beau, c'eſt mépriſer une qualité qui les éleve à ce qui eſt excellent. Mais j'entreprens mieux que beaucoup de ſavoir tout ce que vous dites, connoiſſant votre intérieur auſſi bien que je le fais. En tout cas, quand une belle femme ſeroit un chemin auſſi difficile à garder, que vous l'avez prétendu, croyez-vous, que tout le monde ſe paſſionne pour la conſervation, avec la même fureur, que ceux de votre tempérament peuvent avoir? Ne ſavez-vous pas bien qu'après Platon, beaucoup de Philoſophes, comme Zenon & ſes Sectateurs du Portique, ont voulu rendre les femmes communes; & que les Carpocratiens entre autres hérétiques, ſi nous en croions Clement Alexandrin, croient de ce même ſentiment, pratiquant cette communauté toutes les fois qu'ils célébroient leurs Agapes? Caton, comme chacun ſait, prêta la femme à Hortenſius; & nonobſtant l'air jaloux qu'inſpire l'Italie, Dion Caſſius nous aſſure qu'il ſe trouva des Sénateurs dans Rome, qui opinérent d'attribuer à Jules Ceſar entre autres priviléges, celui de coucher librement avec toutes les femmes qu'il voudroit: *Inventi ſunt qui poteſtatem Julio Cæſari cum quibuscumque vellet fœminis rem habendi permitterent.* C'étoit ren-

Diog. Laert.

Strom. l. 3

l. 44

ère la condition de Cléa semblable pro
regard à celle du Roi des Hébraïques, qui n'a
rien de propre, non pas même de femme,
de toutes celles de ses sujets à la volonté
Solin en a été bien informé. Marc Pole
représente les hommes de la province de
mail, & de celle de Caindu, qui font cou
leurs hôtes avec leurs femmes & leurs
prêts de se revolter contre le grand Cam
vouloit abolir cette coutume. Quoiqu
la Sarmatie écrit la même chose des
vers le Nord. Oviedo veut que dans l'Is
Cuba la mariée fût connue par tous ceux
assistoient aux Nôces. Presque toutes les
lations du Levant portent que ceux de Ch
donnoient leurs filles vierges à leurs Pr
ou Bramins; comme vers Goa dans la
côte des Malabares ils emploient une
garnie de fer pour le même effet.
Milanois assûre qu'aux Indes Occiden
ceux de la province de Paria, *conjugum*
rum virginitatem delibandam tradunt
tibus, quos Pacchiachos appellant.

TUBERATUS OCELLA. Je vous prie,
passer outre, que je vous declare qu'
m'être informé de tout cela très soigneu
ment à des plus grands voiageurs de ce
que je tiens pour fort sinceres. Ils m'ont

:c moins de douleur une flèche dont elle a
le côté percé, qu'elle ne fait un vieillard,
i occupe la même place étant couché au-
:s d'elle.

Outre qu'une femme ſage & aviſée eſt ſi
e, qu'elle a paſſé pour un prodige dans
prit de Salomon, *mulierem fortem quis in-
iet?* Il eſt encore auſſi extraordinaire
elle rencontre chauſſure à ſon pied, ou un
ri qui la vaille, ſans quoi toute la pruden-
qu'elle aura ne rendra jamais heureux un
riage. L'hirondelle penſoit avoir trouvé,
choix, qu'elle fit d'un Etourneau, le plus
table mari du monde. Vous vous êtes
mpée, lui dit ſa mere, & vous ne la ferés
longue enſemble, car il aime ſur tout l'hi-
, & vous ne vous plaiſés qu'au printems.
a veut dire que la félicité de l'hymen ne
end pas d'un ſeul côté, qu'il faut que tous
deux y contribuent. Que ſi la femme eſt
t au rebours folle & évaporée, comme il
rouve peut-être plus de celles-là que d'au-
, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs,
tes choſes prendront un très mauvais pli
s ſa conduite, & non plus qu'en guerre, ſa
me mine ne ſervira de rien étant éventée.
n'eſt pas faute ſouvent d'avoir frequenté
c beaucoup de Sages femmes, qu'on en

vous qu'il y ait de C…
éloignement de l'Angleterre …
des. sur le témoignage de Chalcondy… je
les Anglois en usoient selon qu'il l'a écrit? je
ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques
uns, comme il y a par tout des humeurs fan-
gulières, qui mepriſent les interêts de leur
couche. L'on a dit d'un des premiers Magi-
ſtrats de cette Ile, que s'étant marié il fit fai-
re l'eſſai de ſa femme par des gens qu'il affe-
ctionnoit autrement & plus qu'il ne devoit;
en diſant avec raillerie, *Chirurgi eſt mittere*
ſanguinem. Mais pour montrer, que la jalou-
ſie eſt auſſi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs,
je ne veux que ce ſeul vers d'Owen Anglois
au ſujet du baiſer, qu'il ne rend pas moins
criminel dans ſon étymologie Latine, que
pourroit faire le plus ſoupçonneux Italien.
Il veut que les Romains l'aient nommé *oſcu-*
lum, parce que *culum non minus illa dabit*.
dit o… …deau de vous rapporter un
… trouvoit évid…

rit la même choſe des Lyciens, chés qui ılus les enfans prenoient le nom de leur e comme le plus illuſtre. En de ſembla- endroits la condition abjecte & la roture e mere de famille, peut être de grand udice au mari, & à ſa poſterité. Ainſi, qu'on prenne une femme de grande ou etite extraction, il y a toújours beaucoup prehender de la part du mari.

ai diſtingué la ſcience de la ſageſſe, & orance de la folie des femmes, parce qu'en ce ſont choſes aſſés différentes. Et que nous avons parlé des aviſées, & des ıorées, il nous reſte un mot à dire des ſa- es, & des ignorantes. Pour ce qui con- e ces dernieres, il me ſouvient que Dio- : dans Stobée compare une beauté igno- e à un vaſe d'albâtre plein de vinaigre. Il illeurs que c'eſt une gaine d'yvoire qui erme une dague de plomb. Un autre oſophe dans Athenée ne fait pas difficulté éclarer, qu'une belle femme idiote lui pa- comme un Etourgeon à demi corrompu un baſſin d'argent ; ſi tant eſt que le *Si-* r des anciens ſoit nôtre Etourgeon, com- le veut Paul Jove. Et quelqu'un encore pû s'empêcher de ſoutenir, qu'un beau ıs ſans eſprit, étoit comme une belle lan-

terne ſans lumiére. Car tout le monde n'eſt pas de l'humeur de ceux, qui trouvent une femme aſſés ſavante, quand elle ſait bien diſcerner le haut-de-chauſſe du pourpoint de ſon mari. Je ne dirai rien des autres, les honorant comme je fais, & tenant leur eſprit auſſi capable des belles connoiſſances que celui des hommes, puisque la diverſité des ſexes ne s'étend pas jusqu'à la partie ſuperieure qui nous informe. Mais je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici la penſée d'un de nos amis communs, que celles dont nous parlons, qui veulent paſſer pour ſavantes, ignorent ordinairement tout ce qu'elles penſent ſavoir, & qu'elles ne ſont véritablement ſavantes qu'en ce qu'elles feignent d'ignorer. J'ai été plus

biens, peut ſervir de remède aux plus grandes disgraces du mariage.

TUBERTUS OCELLA. Je pourrois vous répondre, que le ſeul nom de répudiation montre bien, que ce remède n'eſt pas ſi fort à priſer que vous le préſuppoſés. *Repudium dictum*, ſelon Sextus Pompeius, *quod ſit ob rem pudendam*. Mais je veux bien vous paſſer telle condamnation que vous voudrés ſur tout ceci, me réſervant ſeulement, puiſque vous m'avés reproché ma Sceptique, de vous repréſenter ſommairement avant que de nous ſéparer, que vous ſeriés bien empêché de me dire en quoi conſiſte cette beauté, qui vous cauſe toutes ces rêveries d'amour, dont vous vous entretenïés quand vous m'avés abordé. Dites-moi ſeulement quelle eſt la couleur de la beauté, puis qu'il y a des païs, comme celui du Mogol, où la blancheur paſſe pour une marque de laideur, ſelon qu'une Rélation me le vient d'apprendre. Et puis la couleur n'eſt que l'écorce, qui doit couvrir la bonté intérieure, ſans quoi nous ne devons faire grand cas de la plus grande beauté. Cependant le miel & le fiel, ſi diſſemblables en qualités, trompent par la couleur, étant tous deux jaunes également. Je vous laiſſerai faire la réduction de cela, *l. 16.*

pour vous parler de cette femme dont toute la Ville s'entretient préſentement, & que vous y voiés tous les jours ſans la voir, auſſi bien que ſans reconnoitre, ſi elle vous fait bon viſage, ou non, parce qu'il eſt inviſible. Son mari ſe peut vanter qu'il change tous les jours de femme, puisque tous les matins elle ſe rend autre, qu'elle n'étoit le ſoir, avec cet avantage pour elle, qu'on ne peut jamais la faire rougir de honte. Quand ce mari la prit, elle étoit de celles, dont Erasme a écrit, peut
in colloqu. être avec trop de profanation, *Elogium quod hactenus judicavimus esse Virgini matri proprium, ad plures transit, ut dicantur & a partu Virgines.* Enfin l'on aſſûre qu'autrefois elle s'eſt fait aimer, à préſent elle ſe fait craindre; & quoiqu'elle ne ſe laſſe pas du monde, le monde commence à ſe laſſer d'elle, étant impoſſible de l'oüir parler ſincerement & ſans fard. A vôtre avis une telle compagnie de lit n'eſt-elle pas capable de rendre un mari fort heureux? Et ne vous ſouvient-il point que la plus grande injure dont Saint Paul voulut diffamer cet Ananias, qui l'avoit fait ſouffle-
act. c. ter, fût celle-ci, τοῖχε κεκονιαμένε *paries* 23. v. 3. *dealbate?* Vous y ſongerés dans la longueur de la grande allée par où vous vous en allés. Pour moi je ſuis obligé de retourner le long du fleuve, où je ſuis attendu.

LA

LA PROMENADE.

V. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Saint Auguſtin a eu raiſon de ſe repentir dans ſes Confeſſions, d'avoir mépriſé la langue Grecque, car s'il l'eût entendue, il eût pû lire l'excellent Traité de Galien de l'uſage des parties dont nôtre corps eſt compoſé ; & il n'eût pas écrit au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que perſonne ne s'étoit encore aviſé de conſidérer les nombres & l'harmonie, qui ſe trouvent dans la conſtruction du corps humain. Il eût vû, que cet excellent médecin a obſervé, que de ceux cens os, & plus, dont nôtre machine eſt conſtruite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raiſons, ou conſidérations qui ont obligé ſon architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il eſt pourvû. Ce qui eſt fort

vous qu'il y ait de Grecs, qui à cauſe de leur éloignement de l'Angleterre ont été perſuadés, ſur le témoignage de Chalcondyle, que les Anglois en uſoient ſelon qu'il l'a écrit? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques-uns, comme il y a par tout des humeurs ſinguliéres, qui mépriſent les interêts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magiſtrats de cette Ile, que s'étant marié il fit faire l'eſſai de ſa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit; en diſant avec raillerie, *Chirurgi eſt mittere ſanguinem.* Mais pour montrer, que la jalouſie eſt auſſi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs, je ne veux que ce ſeul vers d'Owen Anglois au ſujet du baiſer, qu'il ne rend pas moins

Mais comme il ajoûte fort modeſtement, quand il faudroit ſouffrir toutes les choſes, qu'ils proférent en faveur de leurs doutes, il faut bien ſe garder de les recevoir quand ils les veulent debiter affirmativement, &, pour uſer de ſes propres termes, *videantur ſane, ne affirmentur modo.* Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'oſe même vous ſoûtenir, qu'il n'y a point de ſi petits, ni de ſi vils animaux, en qui nous ne puiſſions reconnoitre, comme aux plus grands, & presque également, la ſageſſe incomprehenſible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita magnus eſt in magnis, ut non minor ſit in parvis.* Plin. l. 11. nat. hiſt. c. 2.

Xilinus. Je ſuis de vôtre ſentiment, & il m'a toûjours ſemblé, que le moindre ciron, s'il ſe pouvoit bien anatomiſer, ne fourniroit guéres moins de ſujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, conſidérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un ſi petit lieu, ce qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diverſité de tant de millions de perſonnes, dont deux ne ſe trou-

vouër, qu'il mérite d'être mieux traité que ceux de vôtre humeur ne ſont, quand ils prennent plaiſir à en médire. Les Eſſeniens entre les Juifs n'étoient-ils pas ridicules de ne ſe marier jamais, parce, dit Joſeph, qui avoit vécu parmi eux, qu'ils ne croioient pas, que jamais il ſe fût trouvé une femme qui eût inviolablement gardé la foi à ſon mari. Trouvés bon, que je vous repréſente qu'un homme, ſur tout de vôtre génie & de vôtre façon de philoſopher ſceptiquement, ne doit jamais déférer à des ſentimens extrêmes, comme le ſont ceux, qui vont à deshonorer tout le ſexe feminin. Peut-on s'empêcher de trouver Ariſtote ridicule, quand il appelle la femme le premier de tous les monſtres, ſur

L. 2. de bello Iud. c. 7.

l. 4. de part.

peut ſervir de remède aux plus gran-
graces du mariage.

BERTUS OCELLA. Je pourrois vous
lre, que le ſeul nom de répudiation mon-
n, que ce remède n'eſt pas ſi fort à
que vous le préſuppoſés. *Repudium*
, ſelon Sextus Pompeius, *quod fit ob* l. 16.
idendam. Mais je veux bien vous paſ-
lle condannation que vous voudrés
it ceci, me reſervant ſeulement, puis-
ous m'avés reproché ma Sceptique,
us repréſenter ſommairement avant
: nous ſéparer, que vous ſeriés bien
hé de me dire en quoi conſiſte cette
, qui vous cauſe toutes ces rèveries
ır, dont vous vous entreteniés quand
'avés abordé. Dites-moi ſeulement
eſt la couleur de la beauté, puis qu'il
; païs, comme celui du Mogol, où la
eur paſſe pour une marque de laideur,
ju'une Rélation me le vient d'appren-
Et puis la couleur n'eſt que l'écorce,
it couvrir la bonté intérieure, ſans quoi
ıe devons faire grand cas de la plus
beauté. Cependant le miel & le fiel,
mblables en qualités, trompent par la
r, étant tous deux jaunes également.
ıs laiſſerai faire la réduction de cela,

& assés d'autres l'ont reconnu, fait presque autant écrire de *Darique* aux maîtres de l'art, que de *Rouyale*, & font cause souvent, comme quelqu'un l'a osé soutenir, que le Medecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi*. C'est dans cette pensée, que Macrobe a nommé *Medicum physica facem*, & que la plûpart du tems un *Hemerodidra* de Serenus Sammonicus, ou un Abrasax de l'hérétique Basilides, n'épouvanteroient pas moins de merveilles vraisemblablement dans nos indispositions, que les plus mysterieuses compositions des Arabes qui l'ont si fort renchéri sur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçois qu'entrant dans un sujet trop odieux, j'en quitte un qui est de bien plus agréable entretien.

Macrob. sat. 2. ad sum. fin.

TUBERTUS OCELLA. En effet, la contemplation de nôtre *Microcosme*, puisque les Grecs nous ont considérés comme un petit Monde, ne donne guéres moins de satisfaction, que peut faire la théorie du grand; & si l'on peut ajouter, que la premiere est en beaucoup de façons plus utile. Que si les nouvelles découvertes de tant de pais, dont les anciens n'ont jamais eu connoissance, rendent tous les jours nos Mappemondes plus completes & nôtre Géographie plus considérable; Il ne

LA PROMENADE.

V. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Saint Auguſtin a eu raiſon de ſe repentir dans ſes Confeſſions, d'avoir mépriſé la langue Grecque, car s'il l'eût entenduë, il eût pû lire l'excellent Traité de Galien de l'uſage des parties dont nôtre corps eſt compoſé ; & il n'eût pas écrit au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que perſonne ne s'étoit encore aviſé de conſidérer les nombres & l'harmonie, qui ſe trouvent dans la conſtruction du corps humain. Il eût vû, que cet excellent médecin a obſervé, que de ceux cens os, & plus, dont nôtre machine eſt conſtruite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raiſons, ou conſidérations qui ont obligé ſon architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il eſt pourvû. Ce qui eſt fort

remarquable en cela, c'eſt que Galien eſt ſi exact à bien prouver tout ce qu'il avance; qu'au lieu de ſe ſervir de quelques penſées de ceux, qui l'avoient précedé, il ſe moque de celles qui n'étoient pas fondées ſur de bons principes, quelques autoriſées qu'elles fuſſent, comme entre autres de celle d'Ariſtote, qui avoit voulu que le cerveau eût été créé par la Nature, afin de rafraichir le cœur. Cela eſt ſi peu véritable, dit-il en raillant au troiſiéme chapitre du huitiéme livre *de uſu partium*, qu'on pourroit attribuer un tel effet plûtôt au talon, qu'au cerveau. Tant y a qu'il a prononcé, parlant généralement de la belle fabrique de tous les animaux, qu'il n'y avoit point de loüanges, non pas même

Mais comme il ajoûte fort modeſtement, quand il faudroit ſouffrir toutes les choſes, qu'ils profèrent en faveur de leurs doutes, il faut bien ſe garder de les recevoir quand ils les veulent debiter affirmativement, &, pour uſer de ſes propres termes, *videantur ſane, ne affirmentur modo.* Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'oſe même vous ſoûtenir, qu'il n'y a point de ſi petits, ni de ſi vils animaux, en qui nous ne puiſſions reconnoitre, comme aux plus grands, & presque également, la ſageſſe incomprehenſible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita magnus eſt in magnis, ut non minor ſit in parvis.* Plin. l. 11. nat. hiſt. c. 2.

XILINUS. Je ſuis de vôtre ſentiment, & il m'a toûjours ſemblé, que le moindre ciron, s'il ſe pouvoit bien anatomiſer, ne fourniroit guéres moins de ſujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, conſidérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un ſi petit lieu, ce qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diverſité de tant de millions de perſonnes, dont deux ne ſe trou-

vent jamais ſi ſemblables, qu'il n'y ait toûjours en elles quelque diverſité, qui les fait diſtinguer. Je ſai bien qu'on a parlé de certaines reſſemblances merveilleuſes, telles que celle de Nicocles, tyran de Sicyone, à Periandre fils de Cypſelus, d'Orontes Perſien à Alcmæon fils d'Amphiaraus, & d'un jeune homme Lacedemonien, que la preſſe & l'ardeur de le conſidérer étouffa, quand on crût voir en lui l'image parfaite d'Hector de Troïe. *in Arato.* Plutarque a fait cette obſervation dans l'Hiſtoire ancienne, & la moderne nous fourniroit beaucoup de pareils exemples, s'il étoit beſoin de les produire. Je veux ſeulement vous repréſenter, comment l'Art qui ſe plait à imiter la Nature dans ſes varietés, vous fera

ſitas, quanta latet in ipſis diſſimilitudo vitalibus. Et j'ai bonne mémoire, que Verulamius dans ſon traité de l'augmentation des ſciences, attribuë à cela le grand nombre de mauvais évenemens & de cures qui ſuccedent mal dans la Médecine. *Minime dubium eſt,* dit-il, *quod internarum partium figura, & ſtructura parum admodum externorum membrorum varietati & lineamentis cedant; quodque corda, aut jecinora, aut ventriculi, tam diſſimilia ſint in hominibus, quam aut frontes, aut naſi, aut aures:* ce qui trompe, ajoûte-t-il, fort ſouvent les Médecins. Cependant nous ſommes tous aſſés ſimples, pour croire, qu'une connoiſſance, très imparfaite de quelque individu, nous en donne une conſtante & invariable de tous les autres, d'où procède la cauſe de mille abſurdités dangereuſes, qui ſe commettent dans la conduite de nôtre vie, ſoit pour conſerver nôtre ſanté, ſoit pour remédier à nos infirmités. Je ne parle point de ces tranſpoſitions des parties d'un côté à l'autre, qu'Ariſtote appelle prodigieuſes, & que vous avés fait voir dans quelques traités être plus ordinaires, que ce Philoſophe ne le croioit; il me ſuffit de maintenir, que leur inégalité, ſoit en quantité, ſoit en qualité, telle que Quintilien, Verulamius,

l. 4. c. 2.

l. 1. de hiſt. anim. c. ult. & l. 2. c. ult.

& aſſés d'autres l'ont reconnuë, fait presque autant écrire de *Decipés* aux maitres de l'art, que de *Recipés*, & ſont cauſe ſouvent, comme quelqu'un l'a oſé ſoutenir, que le Médecin eſt plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi.* C'eſt dans cette penſée, que Macrobe a nommé *Medicinam phyſicæ fæcem*, & que la plûpart du tems un *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou un Abraſax de l'hérétique Baſilides, n'opéreroient pas moins de merveilles vraiſemblablement dans nos indiſpoſitions, que les plus myſterieuſes compoſitions des Arabes qui l'ont ſi fort renchéri ſur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçois qu'entrant dans un ſujet trop odieux, j'en quitte un qui eſt de bien

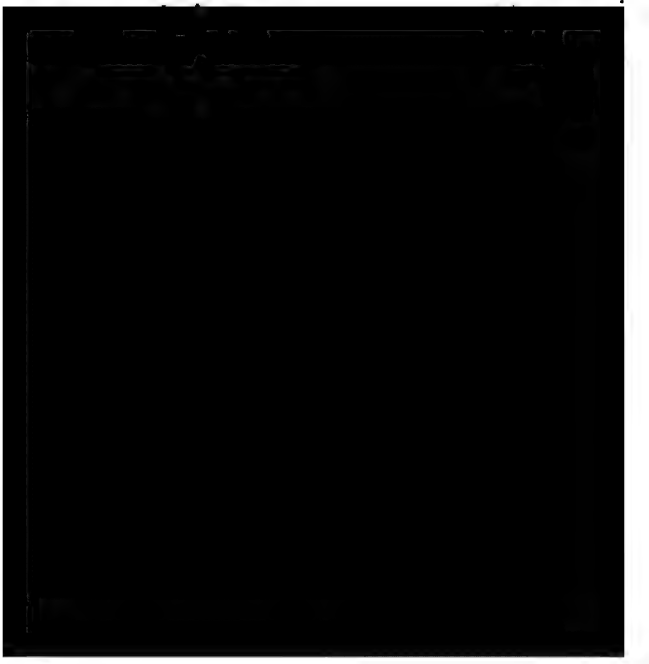
Baron. tom. 2. ad ann. 120.

int douter que la Médecine ne pût re-
de grandes & avantageuſes lumiéres,
noiſſances modernes qu'on a priſes par
xactes & de curieuſes diſſections ana-
ies du corps humain; ſi l'opiniâtreté
à l'interêt ne nous rendoit en ceci,
: en aſſés d'autres choſes, incapables
s départir des erreurs, dans leſquelles
vons été élevés. *Quod quisque perpe-* *Petr.*
juventute didicit, in ſenectute confiteri *Arb.*
:. Certes la démonſtration recente de
lation du ſang, dont le cœur eſt la vé-
ſource, ſans parler de ce qu'on a nou-
ent remarqué enſuite, donne évidem-
à connoitre une infinité de bévues qui
commiſes par le paſſé, & pourroit re-
à celles de l'avenir, ſi l'on n'aimoit
perſiſter dans une pratique aiſée & lu-
, que d'avoüer d'avoir jamais rien igno-
it pû faire tomber dans la moindre fau-
is n'approfondiſſons pas davantage un
, qui, comme vous l'avés fort bien pré-
é, ne peut pas plaire à beaucoup de
ies qui s'y trouvent intéreſſées. Et
ue nous convenons des merveilles, qui
ent dans la moindre partie du tout qui
ompoſe, diſons un mot des défectuo-
ui s'y trouvent quelquefois, & qui ſont

plus remarquables en l'homme qu'en tout autre animal. Néanmoins comme vous avés vû mon petit Traité des Monſtres, que l'excès ou la défectuoſité de la matiére fait ainſi nommer, je vous rapporterai ſeulement, en achevant un tour ou deux de cette allée, quelques petites railleries, qui ſe ſont faites de ces perſonnes, que nous appellons ordinairement contrefaites. Vous vous ſouvenés bien, je crois, de ce qu'on profera autrefois de l'un d'eux, *in dorſo Nemeſin geſtat;* & j'ai vû une grande querelle fondée ſur ce qu'on avoit dit d'un autre ſon ſemblable, & qui étoit tombé en quelque disgrace, qu'il y avoit long-tems que la Fortune lui avoit tourné le dos. Un Prince de nos voiſins, de grand eſprit, & d'un

ıatura circa cor: Cependant Eſope & l'autres ont fait reconnoitre dans tous cles la fauſſeté de cet axiome, & nous ; en nos jours des hommes d'eſprit très & de mœurs très loüables, qui ont eu rtage des corps fort mal conditionnés. bien difficile pourtant, qu'ils s'empê- d'être raillés par ceux même qui de- t le moins en uſer de la ſorte. Un Ju- ıagnol preſſé par un boſſu de lui faire ur ſes demandes, lui répondit en ſe mo- , *No puedo hazelle derecho*, il m'eſt im- e de vous faire droit. Or comme l'on ıuvent ceux, qui ſont ſi mal partagés rps, l'être en recompenſe très avanta- nent de l'eſprit, il en paroit ordinaire- ɔeaucoup dans leurs reparties. En voi- :xemple pris de deux autres Eſpagnols, un étoit borgne, & l'autre boſſu. Je le rapporterai pour vous égaier. Le :r s'étant levé de fort bonne heure, & ɔncontré un de ces petits Atlas qui ſem- ıorter le Ciel ſur leurs épaules, Vous lui dit-il, chargé aujourd'hui de grand : L'autre lui répondit brusquement, que le jour n'entre chés vous que par nêtre, vous croiés ſans doute, qu'il ſoit ıatin qu'il n'eſt. Cela me remet enco-

re en la mémoire le mot d'un malheureux
tit Miphibozet, qui avoit le pied extrao
nairement tortu. L'on ſe moquoit de
ſur ce qu'il s'étoit laiſſé dérober ſes ſoulier
bord d'une riviére : Je prie Dieu, repa
il, qu'ils ſoient bons à celui qui les a
Plega a Dios que le vengan. Un Soldat
teux dit auſſi fort bien à celui qui le rail
de ſon indiſpoſition; La guerre n'a que
re de gens qui ſachent fuïr. Et un autre q
railloit d'avoir pris une femme qui cloch
Je ne l'ai pas choiſie, dit-il, pour m'en
vir à la chaſſe. Ce fût une comme elle
repliqua à ſon mari ſur ces termes ordina
dont il lui uſoit en colere, qu'il la feroit
cheminer droit ; Vous me menacés du



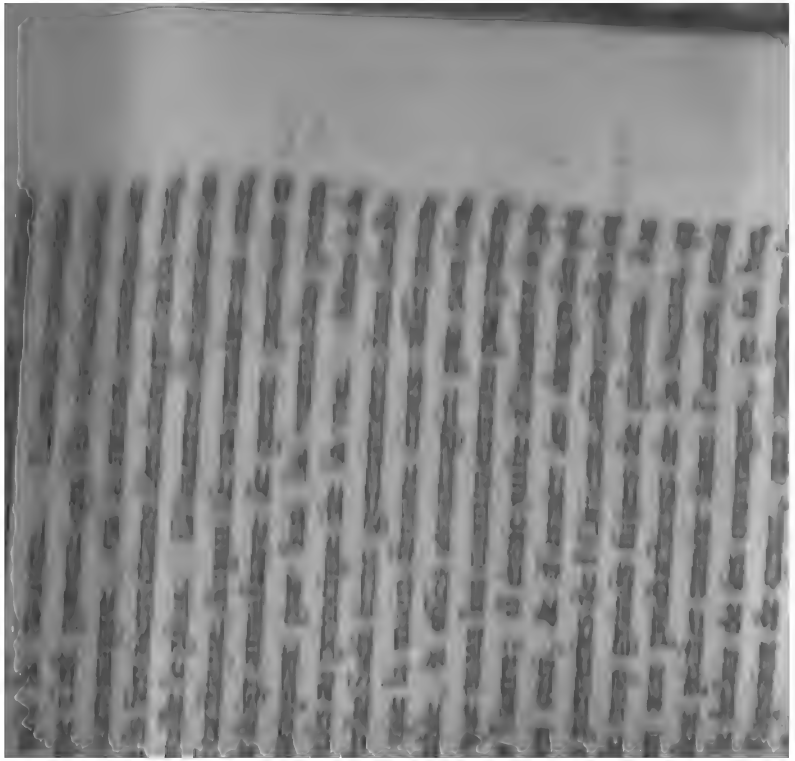
s obſervations de l'Agriculture, ſont de
le durée que les autres; & que la Vigne
contrefaite & tortuë qu'elle ſe voit, ne
pas d'être la premiére plante de toutes
le rapport.

LINUS. Je crois que comme l'on dit
airement qu'il eſt de toutes tailles de
Levriers; l'on peut prononcer de mê-
qu'il ſe trouve des hommes d'eſprit &
érite, de quelque corps que la Nature
it pourvûs, grand ou petit, droit ou
é, gras ou maigre, foible ou robuſte.
fet, l'on voit de petits hommes plus à
r que ceux, qui ſont de très haute ſta-

Ils reſſemblent à l'or, qui vaut beau-
en petite quantité; c'eſt pourquoi l'Eſ-
l dit d'eux, que *para oro ſon buenos y*
ra plata. Et on les compare à ces
aux tels que les Tigres, dont les moin-
ont plus de force & de vigueur, que
de leur eſpece, qui les paſſent en gran-
; de même qu'entre les oiſeaux les plus
ſont ceux, qui ont le chant le plus di-
é & le plus mélodieux, *minores aves*
ores. Certes il n'y a rien de plus exprès
la que le paſſage du ſeptiéme Chapitre
ote au neuviéme Livre de ſon Hiſtoire
nimaux, quand il déclare que *magis in*

minore animantium genere, quam in majore videris intelligentiæ rationem. Ce ſont des Grenadiers qui rapportent d'autant plus, qu'ils ſont bas & peu élevés. L'herbe appellée petite Centaurée, ou fiel de terre, poſſede le même privilège. *Centaurium minus præſantius eſt ad omnia*, dit Méſué. Mais ſans examiner toutes ces différences, ni parler de tant de fables Gigantines, dont les Livres ſont remplis, je veux vous communiquer une réflexion, que j'ai ſouvent faite ſur les Momies d'Egypte, & ſur le tombeau de la plus grande de ſes Pyramides; c'eſt qu'on ne ſauroit douter, après avoir vû tout cela avec attention & avec jugement, que les hommes d'aujourd'hui n'égalent en hauteur, &

l. 2. c. 10.



ra parte breviorem. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le lisant dans un livre de divertissement. Ce fut dieux apprit le soir dans un Traité de Physionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un signe de peu d'esprit. Cela lui donna l'envie de considérer la sienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire sur l'heure à côté de ce beau passage de son livre, *probatum est*, aiant éprouvé sur sa propre barbe la vérité d'un si important aphorisme. Vous n'ignorés pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chinois, qui ont assés souvent six doigts à chaque pied, leur petit orteil étant divisé en deux. Je ne voudrois pas dire, que cela fût tout à fait monstrueux, comme a fait le Philosophe par sa definition; mais aussi ne peut-on pas nier que tout ce qui est contre le cours ordinaire de la Nature, ne marque je ne sai quel defaut dans la conduite de son ouvrage. Et parce qu'il y a des lieux où l'on garnit de pierreries les doigts des pieds dont nous venons de parler, comme nous faisons ici ceux de la main, je veux vous faire part d'une pensée

nage de Zacutus, tenant le cerveau une partie ſi principale, que la vie ne ſau- ubſiſter ſans lui. Ceux qui ſe fondent urs, comme le Pere Euſebe de Nurem-, ſur ce que les Mouches, les Sauterel- & quelques autres inſectes volent & ont ement, encore qu'on leur ait ôté la tête, y même des animaux que la Nature a créés ête, pour conclure qu'elle peut faire voir me merveille en quelques-uns de nôtre e; ceux, dis-je, qui argumentent de la , ſont ſans doute une induction très dé- uſe. Car l'ame de ces animaux, qu'on ne imparfaits, n'eſt pas indiviſible com- nôtre, *non eſt tota in toto, & tota in et parte corporis*, ſelon les termes ordi- de l'Ecole; tant s'en faut, comme froi- viſqueuſe, elle ſe peut tellement parta- qu'Ariſtote compare leur vie à celle des es, dont les branches & boutures paroiſ- animées, jettant aiſément des racines avoir été coupées & ſeparées de leur ; de ſorte que leur Etre végétatif ſe tue ainſi.

L. 4. de part. an. c. 6.

UBERTUS OCELLA. Mais la Nature e par ſon Auteur étant auſſi divine iſtote l'a dit, n'y a-t-il pas dequoi s'é- r de ſes ſuperfluités auſſi bien que de ſes

défectuoſités. Pourquoi retranche-t-elle à beaucoup d'animaux des membres qu'elle donne aux autres, ſi Mahomet même tout ignorant qu'il étoit, guidé par ſa ſeule lumiere naturelle, défend de les mutiler en leur coupant tantôt les oreilles, tantôt la queuë, comme l'on fait aujourd'hui aux Chevaux par un caprice tout à fait extravagant? Et pourquoi donne-t-elle, au contraire deux cœurs à toutes les Perdrix de Paphlagonie, & à quelques Eléphans ſelon Galien, auſſi bien que deux foies aux Liévres de la Cherſonéſe, que baigne le Propontide? Un homme mort de mon tems chés le Médecin Létus, fût trouvé n'avoir qu'un ſeul rein, poſé dans le milieu des deux ordinaires, quoi qu'il ne ſe fût jamais plaint

Aelia. l. 10. c. 35. Gellius l. 16. c. 15.

ſoient avec ce défaut d'avoir les oreilles fenduës, & partagées chacune en deux, ſi nous en croions Ariſtote au vint-neuviéme chapitre du ſixiéme livre de ſon Hiſtoire des animaux. Or ceux qui viennent au monde eſtropiés de quelque membre, ſemblent avoir droit de ſe plaindre de cette disgrace naturelle. Darius ne voulut jamais reconnoitre pour Roi le faux Smerdis, à cauſe, dit-il dans Herodote, qu'il lui eût été trop honteux d'obeïr à un Prince, qui manquoit d'oreilles. Et dans Pauſanias Nileus fils de Codrus proteſte, que ſon frere Medon ne ſera jamais ſon Souverain, par cette ſeule raiſon qu'il étoit boiteux, & qu'il clochoit d'un pied. La barbe & les cheveux ne ſemblent pas de ſi grande conſequence que les membres. Cependant ceux qui naiſſent chauves, quelques éloges que Syneſius ait voulu donner à la Pélade, ſont ſujets à beaucoup de railleries, témoin celle du triomphe de Céſar, *Urbani ſervate uxores mœchum calvum adducimus.* Et Nicetas Choniate obſerve, que ceux de Conſtantinople refuſèrent l'Empire à Jean Ducas, non ſeulement pour être vieux, mais de plus, parce qu'aiant la barbe fourchuë ou ſeparée en deux, l'un de ſes côtés étoit plus court que l'autre; *quod ſenex, & bifurcatam barbam haberet, ex alte-*

Pauſan. lib. 7.

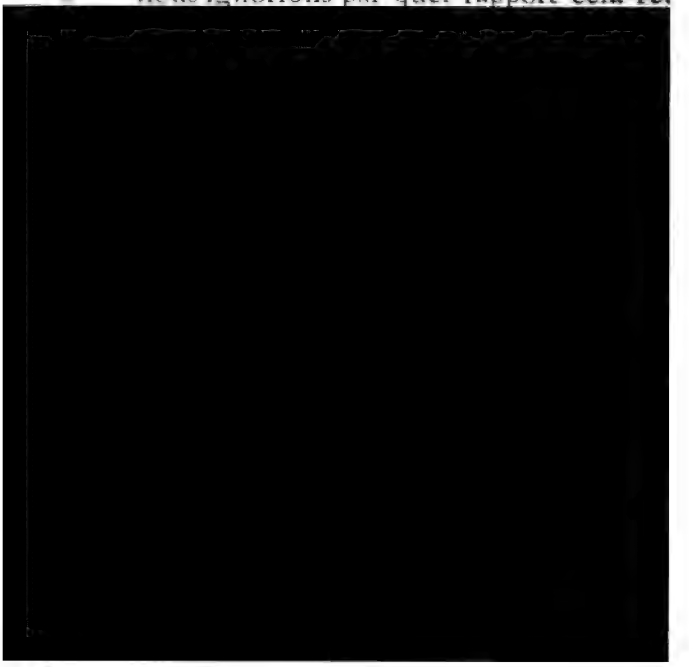
Andron. lib. 2.

in parte breviorem. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le liſant dans un livre de divertiſſement. Ce ſtudieux apprit le ſoir dans un Traité de Phyſionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un ſigne de peu d'eſprit. Cela lui donna l'envie de conſidérer la ſienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire ſur l'heure à côté de ce beau paſſage de ſon livre, *probatum eſt*, aiant éprouvé ſur ſa propre barbe la vérité d'un ſi important aphorisme. Vous n'ignorés pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chi-

[redacted]

ere, ſur le ſujet des anneaux, qu'on eaucoup plus communement à la main qu'à la droite. L'on dit probable- que c'eſt parce qu'ils n'y ſont pas ſu- corrompre, ni à nous incommoder ils feroient dans les doigts de la main, aille le plus. D'autres ſe fondent ſur cardiaque, & qui ſe va rendre au cœur, doigt annulaire ſe peut prévaloir en miquant par lui la vertu des pierres ſes au principe de la vie. Mais le ſa- rſan Sadi écrit gentiment dans ſon Ro- que la main droite étant aſſés recom- ble, & aſſés avantagée par tant d'em- e nous lui commettons par préferen- autre; il étoit juſte d'honorer la gau- ceci, & d'orner ſes doigts des plus ierreries de l'Orient, afin qu'elle n'eût trop grands ſujets de plainte. Pour aux productions de la Nature, qui t pécher tantôt dans l'excès, tantôt defaut de ſes ouvrages, je ſai bien, pinion de ceux, qui veulent que les es, même les plus difformes, ſervent uté de l'Univers, comme ils parlent, u'ils font davantage paroitre l'excel- la beauté de ſes autres créatures; je dis-je, que cette opinion eſt ſoute-

nuë par l'autorité de S. Auguſtin au huitié
chapitre du ſixiéme livre de ſa Cité de D
J'aime mieux néanmoins imputer tout
manquement de ſemblables effets, à la ſe
matiére dépourvûë d'elle-même de toute c
duite, que de l'attribuer à cette Intelliger
que les Philoſophes ont dit dans leurs plus
lébres axiomes n'errer jamais; *Naturæ o*
eſt opus intelligentiæ non errantis. Ce n
pas, que je n'eſtime infiniment le beau
ſonnement de ce grand Pere de l'Eg
quand il accuſe ſur cela nôtre courte vûë,
ne regarde que d'un côté, ſans conſidé
que la laideur apparente d'une petite pa
ſert à la belle compoſition du tout, quoi
nous ignorions par quel rapport cela rei



miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA PROMENADE.

VI. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA. ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Vous dites, que je vous ai promis, il y a deux jours, que nous nous entretiendrions sur le sujet de la Sagesse, & que le mauvais tems qu'il fit hier s'étant opposé à nos promenades, vous avés eu quelque impatience jusqu'à cette heure, que vous desirés reprendre un si important propos. Je m'étonne de mon côté, que je me sois engagé à discourir d'une chose dont j'ai si peu de connoissance, & je ne puis comprendre d'ailleurs ce qui vous peut avoir causé tant d'inquiétude, le theme, que vous proposés aiant été traité par tant d'auteurs anciens & modernes, qu'il est difficile de rien ajoûter à ce que je suis assuré que

nge, dit admirablement un autre Paien, *Sen. ep. 39.*
l ſe rencontre des hommes aſſés équita-
les uns envers les autres; & qu'il ne s'en
ıve point, qui le ſoient envers Dieu.
ıs nous plaignons à toutes heures de ſa
duite, & nous faiſons tous les jours injuſ-
ſement le procès à ſa Providence. *Mul-*
inveni æquos adverſus homines; adverſus
s neminem: Objurgamus quotidie Fatum.
s-moi, injuſte & plaintif animal que vous
, lequel des deux vous ſemble le plus à
os & le plus raiſonnable, ou que vous
iſſiés aux loix de la Nature & à la Deſtinée,
n'eſt rien à le bien prendre que la volonté
ieu; ou que la Nature, & ce même Dieu
rent à tous vos extravagans deſirs?
um, obſecro te, æquius judicas, te Naturæ,
ibi parere Naturam? Peut être deman-
s-vous à quel terme de vieil eſt permis
pirer? &, puisqu'elle doit être limitée,
l eſpace de tems eſt le plus grand, où
doive prétendre? Sans vous obliger à
n croire, prenés ſeulement leçon de cet
dele. Il vous apprendra que vous aurés
; vécû, pour mourir plein de ſatisfaction,
nd vous ſerés arrivé à cet heureux perio-
le poſſeder la ſageſſe. *Quæris quod ſit*
diſſimum vitæ ſpatium? usque ad ſapientiam

discours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous restoit à être ensemble. Vous m'en demandés à cette heure la reprise, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'appréhendant comme trop sérieux, sur tout dans la liberté de nos conférences, qui se plaisent plus aux choses gaies qu'à celles qui sont si austeres, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous desirerés de moi.

Xilinus. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités si fort la mémoire, en la nommant une partie basse de nôtre ame, & par conséquent de petite considération. Pour moi je la trouve telle, que je ne vois point de gens qui se fassent plus considérer que ceux, qui en font parade, la Nature les aiant gratifiés d'une présence d'esprit, qui les fait débiter à chaque rencontre tout ce qu'ils ont jamais appris; au rebours des autres, qui n'ont pas cet avantageux talent, ni un si heureux souvenir.

Tubertus Ocella. Vous n'ignorés pas, que plusieurs animaux nous sont préférables en bonté de mémoire, & que le tempérament, qui la donne, est tenu pour

avoit peu de rapport avec celui qui eſt propre de l'agrément : selon qu'elles de gens en discourent. Ce que paſſe pour certain, c'eſt que beaucoup de choſes mentales sont ou nuiſibles, ou favorables, à cette faculté memorative; à cela semble montrer, qu'elle n'eſt pas absolument spirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptez excessives lui sont préjudiciables. Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes la perfectionnent grandement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la poſſedent, ou conſerver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offenſent d'être loüez de l'avoir bonne, de même que ſi on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui ſe dit du Pere Paul Servite Theologien de S. Marc. Le Pere Poſſevin *de cet eſprit.* n'eſt pas le premier, qui a écrit, qu'Albert le Grand obtint de la Vierge par ſes prieres cinq ans avant ſa mort, l'heureux oubli de toute la Philoſophie, & quoique la demande ſut fondée ſur un principe de dévotion, l'on tire de là neanmoins cette conſéquence, que la mémoire n'eſt pas la plus importante des facultez, que nous nommons in-

miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA PROMENADE.

VI. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA. ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Vous dites, que je vous ai promis, il y a deux jours, que nous nous entretiendrions ſur le ſujet de

avés fort curieuſement obſervé dans
ouvrages.

LINUS. Vous ſavés mieux que moi,
'y a guéres de déſirs moderés, ſur tout
ix de mon temperament;

iditati tarda eſt ipſa celeritas. *Laberius.*

rois, que c'eſt de nous que Théocrite
u parler, quand il a ſoutenu dans le
encement de ſon Idyle intitulé Aites, *Id.* 12.
s envies ou déſirs de la Nature, tels
e les éprouve, ſont capables de ren-
eux en un jour ceux qui les reſſentent.
qu'il en ſoit, puisqu'en chemin faiſant
nblable propos en vaut bien un autre,
s prie de rappeller à vôtre mémoire ce
ous y aviés la derniére fois, quand la
nôtre promenade vous fit ſouvenir plû-
e je ne l'euſſe ſouhaité.

BERTUS OCELLA. Je n'ai pas cette
aſſe & paſſible faculté de nôtre ame ſi
ureuſe, qu'il ne me ſouvienne aſſés,
paſſage de Seneque, qui préſuppoſe,
a ſuffiſamment vécû, quand l'on eſt
u jusqu'au terme de la Sageſſe, me fit
lire, que cette fille du Ciel étoit un but
gné, & ſi difficile à trouver, que quel-
s les plus grandes vieilleſſes n'y arri-
: pas; ce qui eût voulu un plus long

diſcours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous reſtoit à être enſemble. Vous m'en demandés à cette heure la repriſe, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'apprehendant comme trop ſerieux, ſur tout dans la liberté de nos conferences, qui ſe plaiſent plus aux choſes gaies qu'à celles qui ſont ſi auſteres, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous deſirerés de moi.

XILINUS. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités ſi fort la mémoire, en la nommant une partie baſſe de nôtre ame, & par conſequent de petite con-

avoir peu de rapport avec celui qui eſt propre au jugement, ſelon qu'aſſés de gens en diſcourent. Ce qui paſſe pour conſtant, c'eſt que beaucoup de choſes matérielles ſont ou nuiſibles, ou favorables, à cette faculté mémorative; & cela ſemble montrer, qu'elle n'eſt pas abſolument ſpirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptés exceſſives lui ſont préjudiciables: Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes ſe preſcrivent ordinairement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la poſſédent, ou conſerver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offenſent d'être loüés de l'avoir bonne, de même que ſi on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui ſe dit du Pere Paul Servite Théologien de S. Marc. Le Pere Poſſevin *de cult. Ingen.* n'eſt pas le premier, qui a écrit, qu'Albert le Grand obtint de la Vierge par ſes prieres cinq ans avant ſa mort, l'heureux oubli de toute ſa Philoſophie, & quoique ſa demande fût fondée ſur un principe de dévotion, l'on tire de la néanmoins cette conſéquence, que la mémoire n'eſt pas la plus importante des facultés, que nous nommons ſu-

pericures, ni celle qui nous diſtingue bien du reſte des animaux, vû qu'on ſe paſſe d'elle avantageuſement. Je n'en dirai pas davantage, puisque vous exigés de moi un autre entretien. Mais par où voulés-vous que nous commencions le propos de la Sageſſe? Si d'abord nous conſidérons ſon nom, comme c'eſt l'ordinaire des Philoſophes de le faire, nous trouverons qu'elle le tient, toute divine qu'elle eſt, des choſes ſenſibles & matérielles, *ſapientiæ nomen à ſenſu tra-*
Serm. 85. ſup. Cantic. *ductum eſt:* & S. Bernard a ſpécifié que le goût & ſes ſaveurs ſont les auteurs primitifs de ſon appellation, *à ſapore ſapientia denominatur.* Sa definition ne nous inſtruira pas beaucoup davantage, parce qu'on n'en a pas

puiſſe raiſonnablement vanter de pénétrer jusqu'où il faudroit aller, pour former & élever ſur de tels fondemens cette prétenduë ſcience? Certainement il y a bien eû de la vanité en ceux, qui ſe ſont fait accroire, qu'on la pouvoit poſſeder. Le Sage des Stoïciens en eſt une preuve manifeſte;

- - - ſi dives qui ſapiens eſt, Et ſutor bonus, & ſolus formoſus, & eſt Rex. Hor. l. Sat. 3.

C'étoit un fantôme ſi bourru, & ſi grotesque, que l'imagination la plus évaporée n'en peut repréſenter qui le paſſe en extravagance. Il ne poſſédoit pas ſeulement les belles qualités que nous venons de rapporter en termes Latins, il étoit plus parfait que tous les Dieux qu'admettoit leur Réligion, excepté le ſeul Jupiter; encore le ſurmontoit-il en cela, que Jupiter tenoit de ſa nature tous les avantages qu'il avoit, au lieu que le Sage ſe les étoit procurés à lui-même, ſans être inferieur en rien, l'immortalité exceptée, à ce Dieu ſuprême qu'ils ſe ſentoient obligés de reconnoitre. Mais ils n'ont pas été ſeuls dans ce prodigieux délire, quoi qu'ils l'aient porté plus loin, que tous les autres Philoſophes Payens. Car Antiſthene, Fondateur de la Secte Cynique, ſoûtient auſſi bien qu'eux dans Diogenes Laërtius, que tous

les biens que le reſte des hommes poſſede, appartiennent de droit à celui, qui eſt Sage, *Sapientis eſſe quæ cæterorum ſunt omnia.* L'autre Diogene de la même famille, & que le tonneau roulant a rendu ſi célébre, veut que ſon Sage reconnoiſſe ſeul les choſes dignes d'être aimées; outre qu'il le fait tellement impeccable, qu'à ſon avis le ſacrilege même ne lui peut être imputé à crime. Theodore, ſurnommé l'Athée, va bien plus avant dans Heſychius Illuſtrius, car non content de lui permettre toute ſorte de larcins, il lui donne la licence de commettre l'adultére, & les plus grands crimes ſans être repréhenſible, parce qu'il ne fait rien qu'à propos, & que la défenſe de ces choſes dépend plus de l'opinion du peuple que de la

i Sageſſe, *eum qui ſemel fuerit ſapiens, rarium habitum tranſire non poſſe*, μηδὲ ἐναντίαν λαμβάνειν διάθεσιν, comme le texte de celui, qui a écrit ſa vie. Mais rticulariſer davantage toutes les quali- e Sage fantaſtique, dont je ſai bien avoir quelque lieu un examen aſſés étendu; m'y paroit plus abſurde, que la raiſon, uelle ils ſe fondoient, pour ſoutenir, y avoit rien en cela de chimérique, & , que le Monde n'étoit jamais ſans un tel qu'ils le repréſentoient, parce que i de cet Univers vouloit, que l'idée, n avoient, fût réaliſée en quelqu'une parties. Seneque l'a maintenu de la omme Stoïcien en divers lieux, & ment au ſeptiéme & au dernier chapi- livre de la conſtance du Sage, autre- ıtitulé par quelques-uns le ſecond li- la tranquillité de l'ame. Il le finit par ›pres paroles, *Eſſe aliquem invictum, uem in quem nihil Natura poſſit, e Re- humani generis eſt.* Qui vous a dit Se- & qui a ſuggéré à vos Stoïciens, que ition de nôtre nature humaine, & le ɔ ce monde requeroient, qu'il s'y toûjours un homme auſſi hétéroclite re prétendu Sage? Tant s'en faut, j'ar-

Diog. in Epic.

gumente par tout ce qui ſe voit dans le Monde, dont vous parlés, & par tout ce que nous reſſentons & comprenons de nôtre foible nature, qu'elle n'a rien produit, & ne produira jamais rien, qui approche des perfections, dont vous revêtés ce ſimulacre de Vertu. Qu'y a-t-il de plus imbecille que l'homme de quelque côté qu'on le conſidére? Et nôtre vie, ſelon que Démocrite le repréſentoit fort bien à Hypocrate, n'eſt-elle pas une maladie continuée & compliquée à l'égard des deux parties qui ſont nôtre Tout, à cauſe de leur étroite union? De quels Elemens voulés-vous donc que ſoit compoſé ce Sage inalterable, & que choſe quelconque ne peut ébranler deſſus le Cube, où vous l'avés une fois poſé? Certes je vois bien du vuide dans tous

; où étoit la Providence d'enhaut, qui
froit que Pompée fût invincible, lorsqu'il
aiſoit rien de raiſonnable, & qu'il ne tra-
loit, que pour ſa ſeule ambition: au lieu,
iant embraſſé depuis le bon parti en faveur
à liberté publique, il n'avoit plus de bons
ès, & ſuccomboit ſous Céſar, qui en
t l'uſurpateur. Pompée lui-même, abon-
t en ſon ſens, tint de ſemblables diſ-
rs au Philoſophe Cratippe, dans l'Ile de
elin, après ſa deroute de Pharſale. Plu-
ue loüe ce Philoſophe d'avoir condeſ-
du prudemment aux ſentimens de ce
nd & infortuné Capitaine, ſe contentant
ui donner quelque eſperance pour l'ave-
Mais je trouve, qu'il eût mieux fait,
oir moins de cette prudence mondaine, &
repréſentant à Pompée le reſpect, qui
dû aux Decrets du Tout-puiſſant, il eût
l'éloigner mieux de ſon impieté, qui le
it blaſphemer contre des ordres, dont nô-
humanité ne ſauroit comprendre les mo-
ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au
général de tous les hommes. La Philo-
ie de Cratippe n'eût pas été, ce me
ble, moins prudente, ni moins conſola-
, le prenant de ce côté là, & ſi elle eût
plus ſage, n'aiant rien de lache, ou qui

Plutar. in Cæs. & Pomp.

de la ſorte, puisque nous apprenons du même lieu, où ce miracle eſt écrit, que ni avant ni depuis cet heureux dormeur, l'on a vû ſon ſemblable, *ante nec poſt eum ſimilis non ſurrexit.* Quoi qu'il en ſoit, il nous a donné cette leçon, de ne nous pas contenter de connoitre la ſageſſe, ce qui n'eſt que ſon premier article ſimplement, mais de faire tous nos efforts pour la poſſeder; *principium ſapientiæ poſſide ſapientiam & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.* Prov. c. 4.

XYLINUS. A ce que je puis voir, la Sageſſe & la Prudence paſſent ſouvent pour ſynonyme auſſi bien dans la Sainte Ecriture, que dans nôtre langage ordinaire; & je crois que Saint Paul doit être pris de la ſorte, quand il recommande aux Romains de n'être pas

ve eſt une Sageſſe du ſiécle, c'eſt à
e prudence pleine de fineſſe, qui ſe
presque toûjours contraire à la vraie

ERTUS OCELLA. En effet, la Pru-
tant une vertu dépendante de la volon-
peut pas être bien nommée Sageſſe,
une ſcience intellectuelle & dont le
ſt aſſigné dans l'entendement. Auſſi
-nous, qu'Ariſtote les diſtingue, La *l. magn. Mor. c. vit.*
, dit-il, contemplant avec démon-
les choſes, qui ne varient point, &
ence aiant pour objet celles, qui ſont
; & ſujettes à une infinité de change-
C'eſt pourquoi il nomme enſuite cette
e la ſervante de la Sageſſe, *Sapientiæ*
m, *ἐπίτροπον*, qui lui diſpoſe toutes
afin que par la modération, princi-
nt des paſſions, rien ne ſe paſſe dans
ue ſagement, ſi faire ſe peut. Ainſi
ge ſacré qui accuſe la Sageſſe d'un per-
changement, *omnibus mobilibus mobi-*
ſapientia, doit être interprété de cette
ce humaine, qui s'accommodant à la
é des tems, des lieux, des affaires, &
ſonnes, fait gloire de changer à tous
s, & de tourner la voile ſelon le vent.
ſondement de cette ſentence Grecque,

L. de Tranq. c. 15. tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Seneque, *non poteſt grande aliquid & ſupra cæteros loqui, niſi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que celle de Pompée, ſous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon ſens, & rendus plus dignes de commiſération, que de correction, nonobſtant leurs blaſphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sageſſe, nous ont inſenſiblement portés dans celui de ſa partie adverſe, qui eſt la folie, diſons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt de la partie, qui nous doit être la plus chere, *nomen inſaniæ ſignificat mentis ægrotationem & morbum, id eſt inſanitatem & ægritudinem animi.* Cependant c'eſt une choſe aſſés étrange, que ceux, qui en ſont affligés reſſentent ſi peu leur infirmité, qu'ils en ſont gloire, & ne voudroient pas en être délivrés; *ſtultitia gaudium ſtulto*, dit Salomon dans un de ſes adages, ou plûtôt dans ceux de ſa Nation; & dans un autre, *ſapientior ſibi ſtultus videtur ſeptem viris loquentibus ſententias.* Or quoi qu'il n'y ait point de mal-

Prov. c. 15. & 26.

, où étoit la Providence d'enhaut, qui
roit que Pompée fût invincible, lorsqu'il
iſoit rien de raiſonnable, & qu'il ne tra-
oit, que pour ſa ſeule ambition; au lieu,
iant embraſſé depuis le bon parti en faveur
a liberté publique, il n'avoit plus de bons
ès, & ſuccomboit ſous Céſar, qui en
t l'uſurpateur. Pompée lui-même, abon-
: en ſon ſens, tint de ſemblables diſ-
rs au Philoſophe Cratippe, dans l'Ile de
elin, après ſa deroute de Pharſale. Plu-
ue loüe ce Philoſophe d'avoir condeſ-
lu prudemment aux ſentimens de ce
ıd & infortuné Capitaine, ſe contentant
ui donner quelque eſperance pour l'ave-

Plutar. in Cat. & Pomp.

Mais je trouve, qu'il eût mieux fait,
oir moins de cette prudence mondaine, &
repréſentant à Pompée le reſpect, qui
lû aux Decrets du Tout-puiſſant, il eût
l'éloigner mieux de ſon impieté, qui le
ɔit blasphemer contre des ordres, dont nô-
ıumanité ne ſauroit comprendre les mo-
ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au
ı général de tous les hommes. La Philo-
ıie de Cratippe n'eût pas été, ce me
ble, moins prudente, ni moins conſola-
, le prenant de ce côté là, & ſi elle eût
plus ſage, n'aiant rien de lache, ou qui

flattât les emportemens de Pompée, qui ne faiſoient qu'irriter davantage Dieu contre lui.

XYLINUS. La mauvaiſe fortune de ce Romain accoutumé aux proſperités, avoit mis ſon eſprit tellement hors de la bonne aſſiette, qu'on peut préſuppoſer en faveur du Philoſophe, qu'il le jugea incapable pour lors de ceder aux meilleures raiſons. Les grandes averſités étonnent comme des coups de tonnerre, qui a fait nommer nos peurs ſurprenantes, des étonnemens. Ces revers du Fortune extraordinaires peuvent même précipiter jusques dans une eſpèce de démence, qui rejette les plus ſains propos & les plus ſalutaires conſeils ; de ſorte, que le médecin ſpirituel ſe doit alors accommoder à l'infirmité d'un malade, qui n'eſt pas gueriſſable par les

contuderis ſtultum in pila quaſi ptiſanas, fe- c. 27.
riente deſuper pilo, non auferetur ab eo ſtulti-
tia ejus. Cratippe paroit donc excuſable, d'avoir uſé de remedes palliatifs, lors que de plus violens n'euſſent fait qu'aigrir le mal, & augmenter la frénéſie d'un tel malade.

TUBERTUS OCELLA. Ce ſont ces fauſſes prudences, qu'on doit condanner comme contraires à la vraie Sageſſe. Car où il eſt queſtion de refuter une impieté, c'eſt être prévaricateur en la cauſe de Dieu de gauchir, pour quelque conſidération que ce ſoit. Au ſurplus, vous auriés bien de la peine à faire paſſer Pompée pour un fou, & quand vous donnés à ſon impieté, comme pour l'excuſer, le ſimple nom de folie, vous ne vous appercevés pas, qu'il n'y a point de crime, dont on ne pût éviter la peine, ſi le prétexte de la folie étoit recevable. D'ailleurs, nous ſommes presque tous des fous les uns à l'égard des autres, & l'Eſpagnol, qui l'a ainſi déterminé par un de ſes proverbes, en a un autre, qui porte, que ſi la folie étoit une douleur fort ſenſible, toutes les maiſons retentiroient de cris & de lamentations; *ſi locura fueſſe dolores, en cada caſa darian bozes.* Ajoûtés à cela, qu'il n'y a point d'eſprit ſi élevé, qui n'ait dans ſes plus hautes ſpécula-

L. de Tranq. c. 15. tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Seneque, *non poteſt grande aliquid & ſupra cæteros loqui, niſi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que celle de Pompée, ſous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon ſens, & rendus plus dignes de commiſération, que de correction, nonobſtant leurs blaſphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sageſſe, nous ont inſenſiblement portés dans celui de ſa partie adverſe, qui eſt la folie, diſons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt de la partie qui nous doit être la

dies plus à craindre, ſelon Hippocrate, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que celles qui paroiſſent ſans douleur, ſi eſt-ce qu'on peut maintenir, que les perſonnes, dont nous parlons, ſont en quelque façon ce que le Poëte a prononcé des hommes ruſtiques, *felices errore ſuo;* & cela eſt cauſe, que Sextus Empiricus les compare aux ſourds & aux aveugles nés, qui ne forment aucune notion, les premiers des ſons, ni les ſeconds des couleurs. Les fous, dit-il, leur reſſemblent, en ce qu'ils ne connoiſſent point non plus, dans l'état où ils ſont, de plus grande ſageſſe, que la leur, ni de vie plus heureuſe, que celle, qu'ils mènent. Ils ſont perſuadés, que tout le monde leur reſſemble,

Inſanus omnis furere credit cæteros; *Laberius.*

quelqu'un a rendu cette raiſon de leur inſolence, que quand la Folie eſt entrée dans le cervelle propre à la recevoir, elle ne trale point ſon ſujet, ni n'eſt nullement reſſen. reſſemblant aux Elemens, qui n'ont nul s dans leur lieu naturel, *in proprio Ele non gravitant*, pour uſer des termes de yſique. Il y a long-tems que Sophocle remarqué cette impaſſibilité, qui acagne une telle maladie, lorsqu'il écri- Vers dans ſon Ajax,

Τὸ μὴ Φρονεῖν γὰρ, κάρτ' ἀνώδυνον κακὸν,
Desipere enim malum est non dolens.

Plutar. constr. des Stoic. & des commun. concept. Sans mentir je trouve bien étrange la penſée de Chryſippe là deſſus, lors qu'il ſoutenoit dans ſon troiſiéme livre de la Nature, qu'il étoit utile & expedient de vivre fou & inſenſé, plûtôt que de ne point vivre, encore que l'on n'eût aucune eſperance de devenir jamais ſage. Pour moi je ne ſai point d'opinion moins ſoutenable, que celle-là, ni de mort plus ſouhaitable autant que la Réligion le peut ſouffrir, que celle, qui délivre d'une ſi calamiteuſe infirmité, qu'eſt la démence, qui nous fait tenir ce discours. Mais d'où vient, qu'un Sage tire plus de profit d'un Fou, comme diſoit Caton, qu'un fou n'en ſauroit retirer d'un homme ſage? C'eſt ſans doute que ce der-

ſer. Je ne rapporte pas cet apophthegme en faveur de la prévoiance qu'il enſeigne, mais ſeulement pour juſtifier, que les aveugles, tant du corps que de l'eſprit, peuvent inſtruire les plus clairvoians de l'une & de l'autre partie, ſi ceux-ci étudient les premiers, ce que ne peuvent pas faire, à l'égard des éclairés, ceux qui ſont dans une déplorable cécité. O le merveilleux avantage des perſonnes, qui ſavent, à l'imitation de Locman, ſe prévaloir de tout ce qui eſt expoſé à leur vûë, dont ils recueillent d'importantes leçons. Comme il n'y a rien, qui enrichiſſe ſi tôt un bon ménager de campagne, que de faire en ſorte, qu'il ne poſſede point de terre, qui ne lui ſoit utile, & qui ne lui rapporte quelque fruit; rien auſſi ne contribuë tant à rendre un homme ſage, que de s'inſtruire ſur tout ce qui ſe paſſe dans le Monde, où les moindres rencontres & les plus petites choſes peuvent ſervir à le perfectionner, & à lui acquerir cette ſageſſe, où il aſpire. Si une telle acquiſition donne quelque peine au commencement, elle eſt recompenſée en ſuite de mille plaiſirs, & de cette vie tranquille, où il arrive, comme Alphée au ſein de ſa chere Aréthuſe, ſans que la ſalure ou le dégout de cette mer orageuſe des affaires du monde puiſſe corrompre la

douceur d'une ſi agréable poſſeſſion. C'eſt une douceur, comparable à celle de la figue, qui n'eſt en rien alterée ni diminuée par l'amertume de figuier, non plus que le plaiſant repos du Sage par le tumulte importun de tant de fous, qui l'environnent. Mais où trouverons-nous ce prétendu Sage, & quand on l'auroit trouvé, qui le pourra bien reconnoitre? Celui des Stoïciens n'eſt jamais une perſonne privée, la Nature l'a établi un Dictateur & Magiſtrat perpétuel. D'autres Philoſophes ſont le leur obeïſſant aux loix qu'il a trouvées, & ſe contentant de la Sageſſe de ſes Peres pour ce regard, comme de leur Terre, & de leur Soleil. Seneque s'eſt plû à le cacher dans un coin du Monde, où il ne

De conſt. ſe communique à perſonne, *illum in aliis*

lies auſſi ſérieuſes qu'eſt ſa Sageſſe. La grande difficulté, qui ſe trouve en ceci, c'eſt, qu'au jugement des plus entendus, il n'y a que les Sages, qui s'entreconnoiſſent. Empedocle ſe plaignant à Xénophane de n'avoir point encore vû d'homme ſage; ce n'eſt pas merveille, lui repartit finement le dernier, qui ne le jugeoit pas tel, car il faut l'être ſoi-même, pour bien remarquer ſi un autre l'eſt: Comme qui diroit, qu'il eſt beſoin de poſſeder la pierre philoſophale avant que de la pouvoir rencontrer dans le fourneau; ou être un Roſe-croix parfait, avant que de mériter la converſation de ſes ſemblables. *Diog. Laërt. in Xenoph.*

Xylinus. Je vois bien, que vous voulés revenir à vôtre premiere maxime, qu'il n'y a que la bonne Théologie, qui fourniſſe la pierre de touche, où ſe discerne la vraie ſageſſe de celle qui eſt falſifiée. Et comme la même regle, qui montre la rectitude des choſes, fait voir ce qui eſt tortu en d'autres, je penſe, que cette même ſcience du Ciel eſt le ſeul niveau, ſur lequel on peut ſans mécomte diſtinguer tant d'apparences trompeuſes de ſageſſe, qui abuſent la plûpart du Monde dans toute ſorte de Réligions, & qui ne ſont que des folies masquées.

Tubertus Ocella. Vous avés eu rai-

tres ; outre que ſi d'ailleurs les habits faiſoient le bonheur, le prix, & la nobleſſe des hommes, le moindre ver à ſoie ſeroit dans ſon coucon bien plus fortuné, que nous ; comme il s'enſuivroit encore, que le fourreau & le baudrier ſeroient la bonté & la recommandation de l'épée. Mais à le prendre un peu moralement, n'eſt-ce pas plûtôt un avantage qu'une disgrace à ces peuples, ſoit Hyperborées, ſoit Hypernoties, puisque leur condition doit être égale, d'ignorer toutes ces étoffes, & toutes ces parures, que le Guazzo nomme ſi proprement dans ſa civile converſation, *ſtendardi di ſuperbia*, & *nidi di luſſuria*. Pline s'eſt contenté d'invectiver contre les Perles & les pierreries des Dames de ſon ſiécle, en ces termes aſſés propres pour le nôtre : *Intacta etiam anchoris ſcrutantur vada, ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor inſidietur nuptæ.* Mais Seneque après avoir dit d'elles, que dans leurs belles robes, & dans leurs juppes délicates, elles etoient, comme elles ſont aujourd'hui, *paulo obſcœnius quam poſita veſte nudæ* ; ajoute par une réflexion presque conforme à celle de Pline, *ex omni rupe conchylium trahitur, quo veſtis cruentetur. Infelices ancillarum greges laborant, ut*

l. 22. nat. hiſt. c. 2.

ties de la vie, auſſi bien que des moindres, & fort ſouvent du total. Ce peu que je puis comprendre dans cette Sageſſe, dont tant d'autres font parade, qu'ils n'en poſſedent pas beaucoup, c'eſt qu'on ſe travaille en vain d'en acquerir quelques notions, ſi en ſe les appliquant, on ne s'en prévaut aux occaſions, où elles peuvent être d'uſage. Et j'ai fait ma principale maxime là deſſus de ce Vers d'Euripide, rapporté par Ciceron dans une de ſes Epitres,

Μισω σοφιστὴν ὅστις ἐχ αὐτῶ σοφὸς,
Odi ſapientem quicunque ſibi ipſe non eſt ſapiens. A Dieu.

AU
LECTEUR.

Ne vous imaginés pas de trouver dans ces trois dernieres Promenades, ni un ſtyle plus à la mode, ni des penſées moins libres, qu'aux ſix précedentes. L'Auteur s'eſt confirmé dans ſon opinion, que cette ſorte de compoſition eſt ennemie de toute contrainte, tant à l'égard du langage, que des choſes dont on y parle, qu'il ſeroit très fâché, d'avoir recherché les delicateſſes du Roman, ou la ſublime expreſſion du genre

Démonſtratif, qui ne compâtit pas au
creations ruſtiques & ingenuës d'une
de de campagne. Ce n'eſt donc pas p
prier de l'excuſer, qu'il vous arrête ic
pas de l'humeur de ce Déclamateur
que Seneque repréſente toûjours triſte,
pentant des dictions, qu'il avoit emplo
in Con-trov. *ſes Oraiſons*, triſtis ac ſollicitus Dec
& qui de dictione ſua timeret, etiam
xiſſet. *Tout ce qui pourroit le peiner,*
de voir mal interpreter ſes penſées,
reçût injuſtement de la main gauche,
qu'il préſente ici innocemment de la droit
vous ſouviendrés s'il vous plait de la re
rale, qu'on ne doit jamais prendre les
hors du ſens & de l'intention de celui,

Certes des gens, qui ſe glorifient, & qui s'eſtiment heureux de la ſorte dans leur nudité s'empêcheront bien de juger avantageuſement des autres, par la qualité de leurs riches vêtemens, puiſqu'ils les ont en ſi grand mépris, & qu'ils prennent les plus magnifiques parures pour des ſupplices exquis. Vous voiés bien, que je ne dis pas ceci à bon eſcient, mais ſeulement pour vous égaier d'un mot de Sceptique.

LITISCUS. En effet cette ſecte douteuſe ne manque guéres d'établir ſon incertitude ſur les jugemens différens des hommes, comme au ſujet dont nous traitons, s'ils font état en un lieu des beaux habits, & ſi la nudité leur eſt préferée en un autre endroit. Or pour uſer de complaiſance, & joüer, s'il faut ainſi dire, dans vôtre propre tripot, dont vous connoiſſés mieux que perſonne tous les détours, je vous rapporterai quelques petites diverſités, ſoit de mœurs étrangéres, ſoit de ſentimens divers, dont je pourrai me ſouvenir, n'en aiant pas chargé ma mémoire ſans penſer à vous, & à l'application, que vous avés accoutumé de leur donner. Vous n'ignorés pas, que les Japonois quittent leur manteau en ſortant du logis, & qu'ils le reprennent en y rentrant. Mais je ne ſai, ſi

l. 9. ep. 50. *lui en fit cette reprimande dans une de ſes epîtres, qu'il étoit honteux à un Evêque de vaquer à des études de ſi peu de conſidération,* neſas ducens Epiſcopum ejusmodi literarum ſtudiis immorari. *Que s'il faloit uſer d'excuſe pour quelques dictions étrangeres, & même pour des paſſages entiers d'Auteurs que j'ai cités en leur langue, je vous prierois de conſidérer, qu'ils ont ſouvent plus de force rapportés ainſi, perdant quelquefois beaucoup, quand on les traduit, outre que dans des entretiens particuliers comme ſont ceux d'une Promenade, l'on s'y donne ordinairement la licence de dire les choſes comme elles ſe préſentent à l'eſprit,* l. 2. Elen. c. 1. *& que la mémoire les fournit. D'ailleurs, ce qu'Ariſtote a écrit en faveur des Métaphores ſe peut rapporter ici, c'eſt que le nombre des paroles étant fini & terminé en toutes langues, & les choſes, qu'on y veut exprimer, étant infinies, ce n'eſt pas merveille, qu'on ait recours à des translations, ou aux termes d'une langue étrangere, ſoit ancienne, ſoit moderne. Après tout, l'excuſe d'Anne Comnene, à qui l'on reprochoit quelques dictions de ſon Alexiade,* Lib. 10. Alex. *me ſemble très digne de ſa haute naiſſance & de ſon rare eſprit : Qu'elle en avoit uſé librement de la ſorte, conſidérant, qu'Homere, beaucoup plus obligé qu'elle à l'élegance, n'avoit pas fait*

difficulté d'employer une infinité de noms tout-à-fait barbares, & qu'une oreille Grecque avoit de la peine à ſupporter. Je ferois conſcience de vous arrêter davantage. A Dieu.

LA PROMENADE.

VII. DIALOGUE.

ENTRE

LITISCUS,

ET

TUBERTUS OCELLA.

LITISCUS. S'il eſt vrai que l'égalité, ſelon l'opinion des grands Philoſophes, ſoit de l'eſſence de l'amitié, parce que celle-ci ne peut ſubſiſter ſans quelque ſorte d'égalité, Φιλότης ἰσότης τίς ἐστιν, comme porte le texte d'Ariſtote; j'aurois, il me ſemble, un grand ſujet de me plaindre, ſi vous me refuſiés la même grace que vous avés faite à d'autres amis, de m'admettre au plaiſir, que vous prenés dans vos Promenades, le plus ſouvent ſolitaire, mais, qui quelquefois auſſi ne les ont pas exclus de vôtre agréable converſation.

TUBERTUS OCELLA. Elle ne ſera telle que vous la dites, que, parce que vous y contribuerés, & vous me prévenés, en me demandant une choſe, que j'ai ſouhaitée ardemment auſſi-tôt que je vous ai apperçû. Vous ne laiſſés pas néanmoins d'attaquer finement les divertiſſemens, que je prens aſſés ſouvent dans la ſolitude, quand des compagnies ſemblables à la vôtre viennent à me manquer. Sur quoi je veux bien vous avoüer franchement, qu'encore que je ne ſois pas *miſantrope*, à l'égal de ce bizarre Athénien, je ne puis néanmoins condanner abſolument ſon humeur, qui le portoit à haïr les méchans, comme tels, & la plûpart des autres hommes, parce qu'ils ne haïſſent pas aſſés les méchans. Combien pourroit-on former d'inſtances là-deſſus, qui prouveroient la vérité d'une ſentence Arabique du Calife Gali; Que c'eſt être ſur la Mer que de cheminer en la compagnie des vicieux, tant le peril y eſt grand. Cela m'a fait ſouvent préferer le deſert de la campagne aux compagnies de la ville; de même qu'un Proverbe Grec priſoit plus le village de Thénen, à cauſe de la verdure de ſes bocages, & du doux repos, qu'on y trouvoit, que tous les paſſe-tems de Corinthe dont ce petit hameau étoit ſort proche; quoi qu'on nommât alors la belle cité

où il a ſéjourné neuf à dix ans, qu'aiant demeuré long-tems, ſoit en allant, ſoit en retournant, au Fort qu'ont les Hollandois proche du Cap de bonne Eſperance, il a reconnu que les Caffres de cette Côte ne manquent guéres à ſe faire mutiler à demi, afin d'être, ſelon leur imagination, plus propres à l'amour; ce qu'il tient non pas de leurs ſimples paroles ou affirmations, mais pour en avoir manié pluſieurs, qui ſe trouvoient tronqués de la ſorte, n'en étant pas moins mariés pour cela, & qui s'étonnoient que leur coutume ne ſe pratiquât pas en tous lieux. La rélation de l'Anglois Herbert m'a confirmé depuis cette caſtration ordinaire des Caffres: mais elle veut, que leurs nourriſſes la faſſent dès qu'ils ſont à la mammelle, pour leur diminüer l'exceſſive ardeur qu'ils ont pour les femmes, qui cauſeroit autrement leur ruine.

TUBERTUS OCELLA. Je vous remercie de cette nouvelle obſervation au nom de la Sceptique. Certes, l'eſprit de l'homme fournit de grandes matiéres à l'Epoque ou ſuſpenſion dont cette Philoſophie fait profeſſion. Les plus grands Perſonnages n'ont ils pas eu dans tous les ſiécles des lumieres différentes ſur toute ſorte de ſujets? Platon mit tout en commun dans ſa Repu- *Lucrèce.*

si morfondués, qu'elles peuvent passer pour mortes à nôtre égard. Or supposé, que la Nature ne soit admirable par tout, que pour nous donner à connoitre dans ses ouvrages la main de celui, qui la conduit, & afin que nous fassions réflexion de l'excellence des créatures, sur celle du Créateur: C'est sans difficulté un grand avantage à ceux, qui ont considéré les différens visages de cette même Nature, & remarqué dans la diversité, qui lui plait si fort, & que les voiages exposent journellement à leur vûë, la sagesse & la Toute-puissance de ce merveilleux Opérateur, qui l'anime. Je vous serai donc très redevable, si vous me communiqués, durant nôtre Promenade, quelques unes des remarques, dont vous savés que je repais mon esprit avec beaucoup plus de satisfaction, que d'autres ne font, qui ne les goutent pas comme moi.

LITISCUS. Encore que mes Observations ne soient ni si rares, ni si amples, que je le souhaiterois, pour vous contenter, je me soûmettrai à tout ce que vous désirerés de moi, pourvû que vous ne me laissiés pas trop long tems tenir le dé. Je perdrois trop dans la condition de nôtre Promenade, si pour vous entretenir de certaines choses extraordinaires, & dont

Ad vos vix tenuis famæ perlabitur aura; *Virg. 7. Æn.*
outre qu'elles ſont d'ailleurs de très peu de conſéquence, hors l'application, que vôtre Sceptique y ſait donner; ſi dis-je je me privois par de longues narrations de ce que je puis me promettre de vous, & de vos ſérieuſes penſées, qui ſubſiſtent d'elles-mêmes à cauſe de leur valeur intérieure, ſans rien devoir à la nouveauté.

Viribus illa ſuis, non novitate, placent. *Ovid. 3. de Pont. eleg. 5.*
Je vous dirai de plus, que pour ce qui touche les contrées Boreales, dont vous m'avés parlé, j'ai donné au public des Traités particuliers de ce que l'Islande & le Groenland ont de plus notable, qui me doivent exemter de vous en rebatre les oreilles, non plus que des Renards de Spizberge, ou des Ours de la nouvelle Zemle, dont vous avés lû toutes les Rélations. Mais gardons-nous bien d'épouſer l'opinion de ceux, qui croient, que le Froid ait tellement déſolé les regions Arctiques & Antarctiques, qu'elles ſoient ſans habitans, qui s'y entretiennent en s'y plaiſant, & qui aient pour cette patrie glacée toutes les tendreſſes, qu'éprouvent les autres hommes pour des lieux, qu'il ſemble que le Soleil regarde plus favorablement. Chaque Climat a ſes habitans nés & diſpoſés naturel-

lement à la température de ſon air, qui n'a rien qui les détruiſe, ou qui leur ſoit abſolument contraire. Souvenons nous du déſir incomprehenſible de retourner chés eux, qu'avoient ces Groenlandois, qu'on retenoit par force, il n'y a pas long-tems, en Dannemarc. Peſons un peu les propos, que tenoit ſur cela ce Samojede à Olearius, lui avoüant, que la Moſcovie avoit ſes beautés, mais, que ſon païs confinant la mer glaciale avoit des commodités & des douceurs, qui devroient faire quitter au Grand Knés, s'il les connoiſſoit, Moſcaw & le reſte de ſes autres provinces. Nous ſerons contraints là deſſus de faire grand cas des termes de Tacite, quand il parle de l'Allemagne, *Germaniam informem*

l. 3. Relat.

de moribus

[redacted]

Si le froid peut faire mépriſer à quelqu'un les régions les plus Hyperborées ; ceux, qui les habitent, proteſtent, qu'au tems qu'il eſt extraordinairement rigoureux, ils goutent dans leurs Poêles, & dans leurs grottes ſouterraines les plus divertiſſemens, & les plus ſenſibles plaiſirs de la vie. Ils y ont mille ſortes de jeux, qui les recréent, ſans que leur repos ſoit jamais interrompu ni par les Trompettes guerriéres, ni par tant de ſoucis, qui travaillent les autres hommes. Les feux, qu'ils y ſavent allumer, les préſervent de tout engourdiſſement, pouvant dire ce que le Poëte fait prononcer au paſteur Tyrſis,

Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum Ecl. 7.
Aut numerum Lupus, aut torrentia flumina ripas.

Je crois même, qu'il y a lieu de leur appliquer cette penſée Perſane, que le Soleil apparemment ſeroit bien aiſe de s'approcher en ce tems là de leurs feux, & de s'y réjoüir avec eux. Si l'on ajoûte, que les peaux, dont ils ſe couvrent, n'ont guéres de rapport à la félicité, que je leur attribuë ; l'on peut répondre, il me ſemble, que nos Européens, n'aiant vû que très peu, & ſeulement des plus miſérables habitans de cette Zone gélée, dont nous parlons, il n'y a guéres d'apparence d'en tirer une conſéquence pour les au-

ſoit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous ſavés, que ſous l'Empereur Juſtinien il ſe forma une héréſie que l'on nomma des Héſitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on ſe doit bien garder de tomber ſous quelque prétexte que ce ſoit dans un ſemblable précipice, ni d'héſiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour conſtantes toutes les maximes de ceux, qui ſe diſent ſavans, puisque S. Paul a ſi ſouvent repeté qu'on ſe prit garde des Philoſophes, dont les aphorismes ſont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuſe apparence de doctrine, que de nous donner une ſolide ſatisfaction d'eſprit, accompagnée d'un véritable repos de conſcience. Pour le ſurplus, je ſuis fort abuſé, ſi les plus judicieux ne remarquent toûjours, que comme le bon miel ſe fait du ſuc recueilli de diverſes fleurs, la meilleure Philoſophie ſe forme des ſentences bien choiſies de divers ſyſtemes, ſans rien déterminer opiniâtrement comme certain, mais ſeulement comme vraiſemblable. Avec cette reſerve ou ſuſpenſion Sceptique l'on n'eſt jamais reduit à ſe retracter avec honte d'une penſée que l'on a crue probable, parce qu'on en eſt quitte pour dire en la quittant, qu'une autre

Baron. tom. 7.

ra tenui veſte perſpicua ſit, & nihil in e uxoris ſuæ plus maritus, quam qui- lienus peregrinusque agnoverit. Para- ns un peu ces deux Auteurs du tems & de l'ancienne Rome, pour rendre exte plus propre à la Gaule de nôtre

Ne faiſons nous pas venir des Pro- du Japon, & de la Chine, diſtantes tre France de tout le diamétre de la les plus belles étoffes qu'elles aient, parer, je ne dirai pas une Princeſſe, lourvent une petite coquette de Bour- ? Les Rubis du Pegu, les Diamans lconde, les Turquoiſes de la vieille ro- Perſe, les Emeraudes du Perou ou de la lle Grénade, ni les Opales de Hongrie, ivent contenter leur luxe, & les Perles ius ou du Golphe Perſique deviennent à leurs yeux, parce que l'Inde Occi- e en a fait voir depuis peu de beaucoup ;roſſes. Certes, pour ne pas pouſſer e plus avant, l'influence du Ciel ſous : ſous l'autre Pole, eſt bien plus favora- ceux, qui y coulent leurs années, exemts ke, qui regne ailleurs, & de la luxure t ſa compagne inſéparable. Je ſoutiens e après Sextus l'Empirique, dont trois reurs conſecutifs, Marc Antonin, Com- *adv. Mattb.*

mode, & Pertinax, ont fait tant de cas,
s'il y a du deshonneur à être peu curi
ment vétu, il faut ſe moquer des plus gr
Héros de l'antiquité : *Vituperandus eſt*
ſes, quod operarii ſumto habitu ingreſſu
hoſtium urbem : Vituperandus eſt Perſeus,
vis filius, quod ſuſpenſa ſibi pera aridam
ſiit Libyam; & Hercules, quod Leonis pelle
clavam adduxit ad certamina. Bien qu
exemples de cette induction tiennent d
Fable, & qu'ils ſoient profanes, comme
du Paganisme, la ſentence du Philoſoph
ſa concluſion ne laiſſent pas d'être très di
de conſidération. Or quoi qu'il en ſoit
ſuis d'autant plus éloigné de mal penſer
Climat, par l'habit groſſier & négligé
ceux qui l'habitent, que j'ai lû depuis

des gens, qui ſe glorifient, & qui
:nt heureux de la ſorte dans leur nudi-
pêcheront bien de juger avantageuſe-
es autres, par la qualité de leurs ri-
temens, puisqu'ils les ont en ſi grand
, & qu'ils prennent les plus magnifi-
rures pour des ſupplices exquis. Vous
ien, que je ne dis pas ceci à bon
, mais ſeulement pour vous égaier
ot de Sceptique.

ISCUS. En effet cette ſecte douteuſe
ique guéres d'établir ſon incertitude
ugemens différens des hommes, com-
ujet dont nous traitons, s'ils ſont état
ieu des beaux habits, & ſi la nudité
: préferée en un autre endroit. Or
er de complaiſance, & joüer, s'il faut
e, dans vôtre propre tripot, dont vous
ſés mieux que perſonne tous les dé-
je vous rapporterai quelques petites
s, ſoit de mœurs étrangères, ſoit de
ns divers, dont je pourrai me ſouve-
n aiant pas chargé ma mémoire ſans
i vous, & à l'application, que vous
outumé de leur donner. Vous n'ig-
as, que les Japonois quittent leur
i en ſortant du logis, & qu'ils le re-
t en y rentrant. Mais je ne ſai, ſi

ſcene, qui mérita l'amitié d'Auguſte. Il diſoit que l'ardent déſir de beaucoup ſavoir étoit ſemblable à celui des Voiages. Ceux qui ſont poſſedés de ce dernier, vont deçà & delà, ſe contentant de diner ou de coucher en de certains endroits, & ſe plaiſant d'arrêter en d'autres quelquefois pluſieurs jours; mais que c'étoit toûjours pour revevenir après leurs voiages joüir du doux repos de leur maiſon. La réduction de ſa comparaiſon alloit à ſoutenir, que les hommes ſtudieux pouvoient s'attacher de même plus ou moins à de certaines Diſciplines, ſelon que leur inclination particulière les y portoit; pourvû qu'après cela ils choiſiſſent la Philoſophie comme la meilleure demeure, & le plus noble objet des bons Eſprits. Diſons de plus dans la penſée de ce Damaſcène, que diverſes Philoſophies les peuvent occuper quelque tems avec plaiſir; mais que ſelon nous la ſeule Epoque Sceptique leur donnera la ſatisfaction, dont l'eſprit humain eſt capa-
Cap. 38. ble de ſe prévaloir. Les Egyptiens, à ce que j'ai appris de *Horus Apollo*, nommoient *Sbo*, l'érudition ou la Science, ce monoſyllabe ſignifiant en leur langue un parfait aliment, *plenum alimentum*. Je ſai bien, que cet ancien Auteur nous avertit, que ceux de

garde la Perſpective, ils ſoûtiennent, qu'il n'y a que l'accoûtumance de la vûë, qui rende agréables ces ſortes d'objets; de façon que comme nous meſeſtimerions leurs maiſons baſſes, ils trouvent deſagréables les étages, que nous exhauſſons les uns ſur les autres, & réglent tout cela par la commodité, où ils penſent avoir mieux rencontré que nous. Il eſt certain qu'après avoir demeuré quelque tems parmi eux, la vûë ſe fait une beauté de leur Architecture, & que retournant par deça, ſi l'on a été abſent pluſieurs années, l'on regarde avec plus d'étonnement que d'eſtime les hauts & ſuperbes bâtimens de l'Europe. Car comme nous ne pouvons ſouffrir l'habillement de nos grands Peres,

i ſéjourné neuf à dix ans, qu'aiant dé-
long-tems, ſoit en allant, ſoit en re-
nt, au Fort qu'ont les Hollandois pro-
Cap de bonne Eſperance, il a recon-
les Caffres de cette Côte ne manquent
à ſe faire mutiler à demi, afin d'être,
leur imagination, plus propres à l'a-
ce qu'il tient non pas de leurs ſimples
; ou affirmations, mais pour en avoir
pluſieurs, qui ſe trouvoient tronqués
ſorte, n'en étant pas moins mariés
ela, & qui s'étonnoient que leur cou-
ie ſe pratiquât pas en tous lieux. La
i de l'Anglois Herbert m'a confirmé
cette caſtration ordinaire des Caffres:
le veut, que leurs nourriſſes la faſſent dès
ont à la mammelle, pour leur dimi-
exceſſive ardeur qu'ils ont pour les
s, qui cauſeroit autrement leur ruïne.
ERTUS OCELLA. Je vous remercie
e nouvelle obſervation au nom de la
ue. Certes, l'eſprit de l'homme four-
grandes matières à l'Epoque ou ſuſ-
i dont cette Philoſophie fait profeſ-
Les plus grands Perſonnages n'ont-ils
dans tous les ſiécles des lumieres
tes ſur toute ſorte de ſujets? Pla- *Laërtius.*
t tout en commun dans ſa Republi-

que, & refuſa de donner ſes loix aux Thebains, ſur ce qu'ils ne ſe vouloient pas réduire à l'égalite. Philolaus leur Legislateur ancien, ſelon qu'Ariſtote l'a fort bien remarqué au dernier chapitre du ſecond livre de ſes Politiques, leur avoit enjoint ſur toutes choſes *l'anomaloſe*, ou l'inégalité. N'eſt-ce pas être bien Antipodes enſemble dans le globe Intellectuel? Saint Paul même, *dum factus eſt omnia omnibus, ut omnes lucraretur*, n'a-t-il pas eu de grandes priſes avec Saint Pierre dans une pureté de zéle dont ils étoient portés l'un & l'autre pour l'avancement du Chriſtianisme naiſſant? Mais je veux vous faire ſouvenir, au ſujet de la Politique de Platon, d'une choſe rapportée par

Gal. 2.

ration d'une ville ruinée dans la Province
s'appelle aujourd'hui *Terra di Lavoro*, &
on nommoit alors *Campania*. Il ajoûtoit,
la ſituation de cette ville étant dans l'en-
t du Monde le plus propre à l'habitation
Philoſophes, s'il plaiſoit à l'Empereur
la lui accorder avec le territoire né-
ire pour la ſubſiſtance de lui, & de ſes
s, ils iroient tous y faire leur demeure;
rvû qu'ils n'euſſent point d'autres loix à
re que celles de Platon, & que cette bel-
ité, & ſi dignement habitée, ne reçût
it d'autre nom que celui de *Platonopolis*.
vérité, je crois que s'il y en avoit une
blable en ce tems-ci, bien des perſonnes
elle humeur y voudroient aller paſſer du
ns le Carnaval, & s'y décharger la Ra-
ans une agréable communauté de toutes
ſes. Pour moi je vous dirai plus ſérieuſe-
it, que quand j'ai vû une ville du nom de
pſis dans la petite Myſie ſelon Ptolomée,
que je ne doute point être celle à qui
las & Stephanus donnent le même nom
s la Troade; je m'y ſerois volontiers
sporté, ſi je m'étois pû imaginer, que
ant ſon appellation, l'irréſolution Scepti-
: aux choſes, qui la ſouffrent y fût ſi
n établie, qu'on n'eût rien à craindre

de l'importunité de la plûpart des Dogm
ques. En effet, hors l'interêt de la Réli
& de la Foi, où les doutes ſont des
mes, il n'y a que l'Epoque Sceptique
nous puiſſe mettre à couvert de mille co
ſtations pleines d'opiniâtreté, dont la
des hommes les plus moderés eſt jou
lement agitée. Il y a bien plus, nou
ſommes pas ſeulement contredits par c
qui penſent autrement des choſes que n
& qui tiennent pour bonnes des rai
abſolument oppoſées aux nôtres; un
me homme eſt ſouvent ſon propre fl
& ſon propre antagoniſte. Il approuv
matin ce qu'il condannera le ſoir, &
vent plûtôt, ſi la conſtitution de ſon t

[redacted]

ıt les uns les autres; outre que cha-
ticulier a ſon tripot intérieur, où il
e bien de la peine à lui-même, n'é-
ıt rien de plus fâcheux, que l'inégali-
s raiſonnemens. C'eſt ce que Marc
ı a fort judicieuſement obſervé dans
üéme livre qu'il a pris la peine d'écri-
propre vie; ne s'étonnant pas ſi l'on
grandes conteſtations autant de fois
: trouve en compagnie, vû que nous
:cordons ſi peu avec nous-mêmes,
ı des tems où nous ne pouvons pres-
ıs ſouffrir, tant nous ſommes agités
génie qui nous inſpire des ſentimens,
létruiſent ſucceſſivement les uns les

En vérité quand la raiſon joüe bien
, tout demeure en repos. Mais outre
:ſt difficile à reconnoitre, elle s'abſen-
:nt, & il arrive alors ce que le Poëte *Virg. Georg.*
s Abeilles,

Rege incolumi mens omnibus una eſt,
ſſo, rupere fidem.

les raiſons humaines ſont ſujettes à de
deſordres.

ıscus. L'exception pieuſe dont vous
le Pyrrhonisme me plait ſur tout.
e faut jamais être irreſolu aux choſes,
chent le ſalut, & qui pourroient tant

ſoit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous ſavés, que ſous l'Empereur Juſtinien il ſe forma une héréſie que l'on nomma des Héſitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on ſe doit bien garder de tomber ſous quelque prétexte que ce ſoit dans un ſemblable précipice, ni d'héſiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour conſtantes toutes les maximes de ceux, qui ſe diſent ſavans, puisque S. Paul a ſi ſouvent repété qu'on ſe prit garde des Philoſophes, dont les aphorismes ſont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuſe apparence de doctrine, que de nous donner une ſolide ſatisfaction d'eſprit, accompagnée d'un véritable repos de con-

Baron. tom. 7.

nier n'avoit philoſophé ni pour les hommes ni pour les bêtes. Il n'y a point de ſi célébre maxime dans toute l'étenduë des Sciences, qui ne ſoit conteſtée à ceux qui l'ont avancée.

TUBERTUS OCELLA. Mais l'on nous objectera, que la Science aiant été nommée des Grecs ἐπιςήμη, parce qu'elle place l'eſprit dans un repos agréable παρὰ τὸ ἐπι ςάσιν ἡμᾶς ἄγειν, elle devroit avoir une fin plus heureuſe que celle, que vous & moi lui attribuons, puiſque la Sceptique, laquelle nous mettrons au deſſus de toutes les autres connoiſſances, aboutit, pour uſer de ſon terme, à l'incompréhenſibilité de tous les objets qu'elle enviſage. Ajoûtes à cela, que le deſir de ſavoir étant ſi naturel, qu'il n'y a

, une non moins ridicule que trompeu-
:upation, & une véritable *μουσομανία*.
-ce que de toutes les vies nous n'en
is point de plus eſtimable que la ſtu-
; ce qui me fait ſoupçonner, qu'on doit
uer les Etudes raiſonnables & bien ré-
de celles qui ſe propoſent une fin, où
ces de l'eſprit humain ne ſauroient arri-
Toutes ces Philoſophies qui ſe vantent
ivoir diſcerner le vrai & le certain des
, ſont des Charlatanes qui promettent
)up plus qu'elles ne peuvent tenir: nó-
le Sceptique, qui ſe contente du vrai-
ble, eſt guidée par une Muſe fidele,
i donne ſur tous ſujets les lumieres,
)tre nature humaine eſt capable de re-
. N'accuſons donc pas les neuf divines
de nos défauts, quand nous ſommes
éraires que de vouloir ſavoir avec in-
lité ce qu'à peine les intelligences exem-
toute matiere peuvent comprendre, &

ſept en comptant les cinq qui y ſont doubles, il ne s'en trouve que quatre de quieſcentes, toutes les autres étant nommées mobiles. Et la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre, deſtinées au repos, ſont tellement préferables aux mouvantes, qu'elles les comprennent toutes en valeur. Vous voiés bien, qu'ils ont voulu attribuer par là un merveilleux avantage à la quiétude ſur l'action.

TUBERTUS OCELLA. Ce que vous dites à la recommandation du loiſir & de la vie repoſée, ſortiroit plus raiſonnablement de ma bouche, que de la vôtre. Car ſi Théocrite a eu raiſon d'écrire, que ceux, qui ont encore bon pied & le genoüil ſouple, ſont obligés au travail,

Id. 14 ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρόν ;
agere aliquid oportet eos quibus eſt genu viride;

la ceſſation d'agir, auſſi repréhenſible en vous, qu'il eſt pardonnable à un homme comme moi, que les jambes ne peuvent presque plus porter, de prendre le parti du Repos, auquel il ſemble que la Nature l'ait voulu condamner. Mais puisque, peut-être pour m'obliger, vous ne trouvés pas à propos, que nous nous entretenions ſur cette matiere durant nôtre Promenade; voulés-vous bien, que je vous propoſe le thème, qui m'occupoit l'eſprit dans l'eſ-

ais vouloient donner à entendre par ce
not, qu'à moins d'avoir des moiens de
ſuffiſamment, il faloit s'appliquer aux
:rs utiles & de rapport, plûtôt qu'à d'in-
ueuſes études, comme le ſont celles des
s lettres. Quant à moi je penſe qu'on
fort bien attribuer à la Sceptique ce nom
tien, puiſqu'il n'y a point de plus ſolide,
us rempli, ni de plus parfait aliment, que
, qu'elle fournit à une ame qui en ſait
& Chrétiennement uſer. C'eſt la ſeule
ſophie, qui ſans s'en faire accroire, juge
cemment de toutes les autres, & ne les
lanne jamais abſolument; au même tems,
le plus petit de leurs ſectateurs n'eſt ſou-
pas moins fanfaron, ni moins imperti-
, que cet Acamatius, dont Suidas nous
nné le portrait, & qui n'étant qu'un idiot
a ville de Héliopolis s'y faiſoit nommer
:xcellence le Philoſophe. Cependant je
perçois à la longueur de nos ombres,
eſt tems de terminer nôtre Promenade.
ſaiſon des plus courts jours s'accorde en
avec la foibleſſe de mes jambes, qui
bligeroit au repos, quand il y auroit du
:il davantage. Et certes le Calendrier
nain, que je conſulte quelquefois, m'a
voir ce matin par le mot de *Bruma*, que

cette ame universelle ou esprit général de quelques autres. La fantaisie que rapporte Plutarque n'est pas plus à mon goût, que le Monde ne soit, ni seul, ni qu'il y en ait une infinité, mais que le nombre de cent quatre-vints trois en soit determiné : ces Mondes disposés en triangle, & chacun de ses triangles en contenant soixante-un ; en vérité il me semble qu'on peut raisonnablement soufcrire à l'opinion de Seneque, quand il prononce, *Sui juris rerum natura est, nec ad leges humanas componitur :* & un peu après, *Non ex formula natura respondet, nec ad præscriptum cæsus obsequitur.* Faisons tant que nous voudrons les grands Physiciens, nous serons toûjours contraints d'avoüer que nous

de Orac. def.

in contr.

LA PROMENADE.

VIII. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. EST-IL poſſible que vous ſoiés auſſi étonné que vous en faites le ſemblant, pour m'avoir trouvé ſeul ici dans un lieu ſi à l'écart, que vous n'avés pas fait difficulté de me donner le nom de ce ſolitaire Grec, qui s'acquit la mal-veillance de tous les hommes, égale à celle qu'il avoit pour eux; & qui s'étant rompu une jambe par la chûte qu'il fit du haut du poirier ſauvage, aima mieux laiſſer pourrir ſa jambe, que de ſouffrir je ne dirai pas le remède, mais ſeulement l'approche des Médecins. Dans l'humeur où je vous vois, je penſe que vous me jugeriés digne d'un ſepulcre pareil au ſien, dont perſonne ne pouvoit approcher, Neptune aiant ſi bien ſecondé la complexion de ce fantasque, qu'il rendit ſon tombeau

Suidas ad vocem ἀπορρίψαγας.

Geneſ. c.3. Paradis terreſtre après midi, *Et cum audiſſent vocem Domini deambulantis ad auram poſt meridiem.* L'envie de vous juſtifier l'état, où vous m'avés trouvé, m'a ſuggeré cette penſée à laquelle je ſuis prêt de renoncer, ſi vous la jugés trop hardie.

LYTISCUS. Je ne la condanne pas dans vôtre ſens, & vous connoiſſant comme je fais. Mais ſouvenés-vous qu'à prendre de la façon les choſes à la lettre, l'on vous fera voir au quatriéme livre des Rois, que le même Dieu
c. 19. n'aime pas moins le Repos que la Promenade, puiſque le Roi Ezechie l'y repréſente aſſis ſur des Cherubins. Et l'Egliſe ne chante-elle pas tous les jours, que le Fils de Dieu eſt aſſis à la droite de ſon Pere? Tant y a que

rejeto quia meâ nihil nugarum refert mihi;

Cardan, dis-je, ſe vante d'avoir acquis par
ſorte d'abſtraction & de contemplation
aire, jointe au mouvement ambulatoire
orps, une ſanté aſſés loüable dans un
très foible & valetudinaire de naiſſance,
ratione contemplationis, dit-il, *firmam ſa-* *l. de lib.*
m in corpore invalido ſum conſecutus. Les *propr.*
enades ſtudieuſes, & qui profitent éga-
nt aux deux parties dont nôtre humani-
le compoſé, me ſemblent tenir un mi-
ſtimable entre ce repos léthargique des
ans, ou des ignorans, & l'étude immo-
e de ceux, qu'elle conſume inutilement.
remier état n'eſt guéres différent de ce-
'un homme mort, ſi non qu'il eſt plus
eux; *otium ſine literis mors eſt & vivi ho-*
ſepultura; & ſi nous en croions Caton
Salluſte, c'eſt le plus court chemin, qu'on
e tenir pour ſe faire haïr du Ciel, & mé-
r de la Terre. *ubi ſocordiæ & ignaviæ te*

conſidérable que celui de cet Empereur
Curo-pal. Conſtantinople Michel Parapinace, que
livres rendirent ſi hébèté ſous ſon Précepteur
Pſellus, qu'on impute à ce Philoſophe, à
l'exceſſive application aux livres où il po
ſon diſciple, toutes les fautes, & toutes
calamités de ſon regne. Cardan au cinq
me livre de la Sageſſe accuſe de même le P
te Pontanus des malheurs que ſouffrit le
de Naples, qu'il ſervoit, quand celui de Fr
ce, qui étoit Charles VIII. le chaſſa de
Etat. Je n'avance tout ceci ni pour invect
contre l'ignorance ou l'idiotisme, ni p
priſer le métier des Savans. Ce ſont des
tieres, qui nous ont aſſés ſouvent ſervi d
tretien. Si la vie privée a de même des c

ïſe contre la Sicile. La Sibille con-
leur dit, qu'ils n'oubliaſſent pas, au
e cette expedition, la Religieuſe qui
Minerve d'Erythrée. Cette Religieu-
ıelloit Heſychie, d'un nom qui recóm-
le loiſir ou le repos; & l'Oracle ob-
ı la mode des autres, vouloit dire aux
ens, qu'ils préferaſſent la tranquillité
s choſes. Car il n'eſt pas des Etats, ni
des maiſons particulieres, comme des
d'abeilles, qu'on priſe ordinairement
ɔruit qui en ſort, & dont on eſtime da-
e celles, où l'on entend le plus de mur-

L'habitation que je crois préférable
: autre, eſt celle où l'on jouït du plus
d repos; & n'en déplaiſe aux Palais
inces, la maiſon, dont je fais le plus
, pour petite & baſſe qu'elle ſoit, ſera
rs celle, où j'entendrai le moins de tra-
l'agitation. Cependant c'eſt une mer-
ɹue ſi peu de perſonnes ſachent ſe pré-
d'une choſe ſi precieuſe que l'eſt ce loi-
ɔnt les Spartiates ſeuls entre les Grecs
rent la poſſeſſion. Un Rabi, du nom-
ceux qui ont tant philoſophé ſur l'alpha-
:breu, croit, qu'on y peut voir cette
ité bien exprimée. Car des vint deux
qui le compoſent, ou même des vint

ſept en comptant les cinq qui y ſont doubl
il ne s'en trouve que quatre de quieſcent
toutes les autres étant nommées mobiles.
la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre,
ſtinées au repos, ſont tellement préferab
aux mouvantes, qu'elles les comprenn
toutes en valeur. Vous voiés bien, qu'ils
voulu attribuer par-là un merveilleux avan
ge à la quiétude ſur l'action.

TUBERTUS OCELLA. Ce que vous di
à la recommandation du loiſir & de la vie
poſée, ſortiroit plus raiſonnablement de
bouche, que de la vôtre. Car ſi Théoc
a eu raiſon d'écrire, que ceux, qui ont en
re bon pied & le genoüil ſouple, ſont o
gés au travail,

er quelque ſatisfaction, s'il eſt accom-
é de contrainte, ou qu'on ne s'y applique
olontiers. J'avois jetté les yeux ſur cet
me fortuné, qui vient de finir ſes jours
l'état, comblé de tous biens, qui fait au
nent d'Ariſtote la ſouveraine félicité. Et
ne j'avois une particuliere connoiſſance
nouvemens de ſon ame, j'ai été contraint
nclure dans mon intérieur, que comme
les corps ne ſont pas propres à porter le
la plûpart des eſprits ne s'accommodent
ıon plus avec les grandes fortunes. Car
re que la ſienne fût tres conſidérable, né-
oins parce que l'on n'eſt jamais heureux
'opinion d'autrui, & qu'il n'y a que la nô-
ıropre, qui nous puiſſe rendre tels, cet
me étoit ſans doute fort éloigné du bon-
, qui le faiſoit regarder avec envie d'aſſés
erſonnes, qui ne conſidéroient, que l'éclat
ı maiſon, ſans pénétrer plus avant. Il

vent vérifié en lui ce que Boëce explique ſi bien au Livre de ſes Conſolations philoſophiques, qu'il y a toûjours quelque choſe à redire dans nôtre condition, & que, *nemo facile cum fortunæ ſuæ conditione concordat.* C'eſt une choſe ſi étrange comme tout lui venoit à ſouhait, étant indubitablement de ceux, que le peuple ſuppoſe être nés coëffés, & dont l'Eſpagnol a prononcé, *a quien Dios quiere bien, la perra lepare puerco.* Il poſſedoit dans une ſanté louable un corps capable d'executer tout ce qu'il pouvoit raiſonnablement déſirer de lui. Cependant encore qu'il n'ignorât pas, que ceux, qui ont reçû le plus de dons & de graces du Ciel, ſont obligés de reſpecter ſes ordres, & d'être plus ſoûmis que

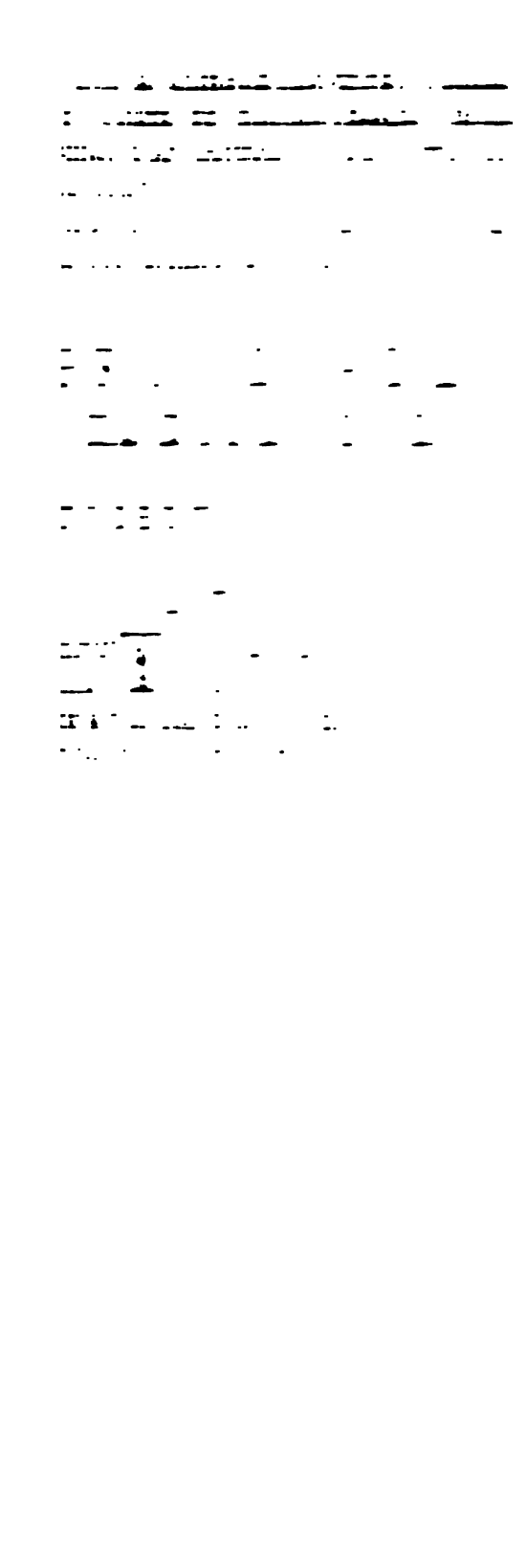
Proſa 43.

s, que la Philoſophie vous a communi-
:s pour armes défenſives, & dont vous
chargé & enrichi vôtre mémoire, vous
ent au beſoin, comme elles devroient,
re les moindres accidens, qui vous ſur-
nent. Vous ſavés mieux que moi que
: vie eſt un vrai pélerinage, penſée qui
priſe d'un trop bon lieu pour craindre
lle puiſſe être trop repetée. Or qui eſt
élerin ou le voiageur, qui ne rencontre
aut & du bas dans ſon chemin? Où trou-
t-on de même une vie, qui n'ait ſes agré-
s & ſes déplaiſirs, ſes belles & ſes vilaines
nées? Mais gardons-nous bien de nous
ıdre là deſſus de ce que la Providence a
lement ordonné, ne fût-ce qu'en conſi-
ion du bien, que nous retirons ſouvent
: que nous penions nous être le plus con-
:. (A quelque choſe malheur eſt bon.)
perdit ſes Aneſſes, & en les cherchant il
va un Diadéme. De ſorte que, comme
oſe fort bien le Pape Hormisdas dans une
s Epitres, *Materia proſperorum eſt, quæ*
ur adverſitas; dum inclinamur, erigimur.
perſécutions d'Euriſtée firent la gloire
rcule.

ITISCUS. Je ne vous interromps, que
: que je vous vois faire une pauſe, à mon

joüiſſances ne doivent être que des ſongs
des illuſions, au lieu que les déplaiſirs
nous reſſentons dès l'entrée de la vie, n
tiennent une fidelle & eſſentielle compa
jusqu'à ſon dernier article. L'importance
que ces déplaiſirs nous peuvent être utile
les recevant bien, & qu'ils ſont presque
jours les avant-coureurs de nos meille
fortunes; comme nos joies le ſont à leur
de nos plus ſenſibles ennuis, n'y aiant p
de contentemens au Monde, où l'on ne
ſe s'écrier avec l'Eſpagnol, *alegrias Antr
que majjana feras ceniza.* Certes l'hon
bien ſenté eſt plus tranquile dans ſon adv
té, que le mal-aviſé ne l'eſt dans la proſ
té. C'eſt l'Eccleſiaſtique, qui nous a fait

Monde, je ne vous rapporterai que mes
ſées générales, qui ne regardent pas m
ce qui s'eſt paſſé depuis peu à la Chine, é
païs du Mogol, que tout ce que nous a
pû obſerver ici & au reſte de l'Europe, qui
cheroit véritablement davantage dans le
ticulier, mais qui ſeroit auſſi trop odieux
pliquer. Après beaucoup de méditations
férentes, le diſcours de Loth m'a mervei
ſement plû, quand il conclut qu'il ſaloit qu
les endroits trop élevés, en ſe retirant aux l
bas & peu frequentés, ſi l'on vouloit évit
peril, que l'on couroit dans la premiere
tion. C'eſt au dix-neufviéme chapitre
Genèſe, où il uſe de ces termes: *Non po*
in monte ſalvari, ne forte apprehendat m



TUBERTUS OCELLA. Il ſemble que
n'attribués qu'à la ſeule ambition tout
disgraces, que vous n'avés touchées q
bout du doigt, tant vous étes discret.
moi je n'y conſidère pas moins l'infam
rice de ceux, qui ſe les ſont attirées p
deſir inſatiable d'accumuler biens ſur l
vice qui ne peut être aſſés deteſté, co
étant le plus funeſte qu'il y ait à toute
d'Etats & de Gouvernemens. C'eſt une
ſe étrange, que depuis qu'une fois cette
canine d'amaſſer s'eſt comparée du cœu
homme, elle ne le quitte plus, ſans mêm
puiſſe ſe prévaloir de ce qu'il poſſede.
eſt maxima egeſtas? Avaritia. Jamais N
ſe ne proféra avec tant de raiſon,

uelle il a été le Verrès de pluſieurs Provin-
, ne ſe limitent point. *Jam ruſticitatis & ſeriæ eſt, velle quantum ſat eſt.* Encore ne
Sen. ep. 90.
it on pas dire, que ceux-là ſoient les plus
ıpables, à qui le luxe fait répandre parmi
›euple une partie des deniers, dont ils l'ont
›auvri en le dérobant au Fiſc. Ce n'eſt pas,
: tout ce qui ſe prend ſur le Fiſc, qui eſt une
›ſe ſacrée, ne doive être reputé un très
ınd ſacrilege, & que celui qui enlève par
cin des millions de ce Threſor, que les
ırcs nomment ſi proprement d'un nom qui
nifie le ſacré ſang du peuple, ne ſoit pour
noins auſſi puniſſable, que s'il avoit déro-
cent écus ſur les Autels, qui le rendroient
:t aux ſupplices les plus exemplaires.
ıis tant y a, qu'à le bien examiner, ces Dra-
ns, qui couvent leurs threſors inutilement
ur eux & pour le reſte du monde, ſont bien
ıs dangereux dans un Roiaume que les pre-
ers. Vous avés un voiſin, dont je veux
ıs faire ſouvenir à ce propos, puiſque ſon
ulence ne l'empêche pas d'être un des plus
dides de ſa condition. Je vous oüis une
s remarquer de lui, qu'en faiſant le ſtudieux
le trouvoit toûjours dans ſon Cabinet avec
ı livres de comptes, ne pratiquant volon-
rs de toutes les regles d'Arithmetique, que

gardés avec reſpect, & avec le même avantage, qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raiſon & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil ſerain & ſans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je ſuis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus mépriſable qu'un loiſir abſolument fainéant, & tout à fait oppoſé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum interest inter otium & cunctativum*, comme l'a fort ſententieuſement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable. Le ſoc penible de la charruë dans ſon premier emploi, à force de ſillonner devient commode, & auſſi luiſant que l'argent. Les Fourmis, paſſant à la longue ſur les plus dures pierres, y tracent un chemin, qu'elles trouvent facile. Surquoi la maxime du Philoſophe Muſonius, qui fait tout dépendre de l'application aux choſes loüables, eſt d'une merveilleuſe inſtruction dans Aulu Gelle; *ſi cum labore honeſtum quippiam egeris, labor abit, honeſtum manet; ſi cum voluptate turpe feceris quippiam, quod fuit ve eſt abit, quod turpe eſt manet.* Nôtre pro-

l. 16. c. 1.

iſiblement. J'ajoûterai, puisque nous en
mmes venus là, auſſi bien qu'à la fin de nó-
: Promenade, une moralité qui aura du rap-
ort à la comparaiſon que je faiſois tantôt, de
tre vie à un véritable pélerinage. C'eſt que
mme il ne ſe paſſe guéres de journées, où le
leil dans ſa courſe du Levant au Couchant
ſoit obſcurci par quelques nuages, peu de
rlonnes, pour heureuſes & pour vertueuſes
'elles ſoient, n'arrivent à leur fin ſans quel-
e tache vicieuſe, & de même ſans quelque
goût fort ſenſible de la vie. A Dieu.

LA PROMENADE.

IX. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

UBERTUS CELLA. TOUT ce que vous dites en fa-
veur du repos, m'a paſſé par
ſprit il y a long-tems, & il me ſemble même,
ie nous nous entretinmes quelque tems ſur
: ſujet durant nôtre derniere Promenade.
ais enfin l'action doit toûjours précéder ; &

fois bien déterminés, il faut prendre garde ſur tout, de ne pas ſe laſſer dans un chemin, où il n'y a que la perſévérance, qui nous puiſſe faire obtenir le but, que nous nous ſommes propoſé. *Alcança quien no canſa*, dit gentiment l'Eſpagnol, & nous devons ſoigneuſement nous ſouvenir du précepte Pythagorique, *in via ne ſcindito*, parce que rien n'eſt plus dangereux au ſujet dont nous parlons, que de ſe donner le change à ſoi-même, & d'errer incertainement dans ſa pourſuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diverſité de ſentimens qui puiſſent fournir agréablement à la converſation. Voulés-vous que nous nous jettions ſur la Politique, où tout eſt ſi plein de problèmes, qu'il nous ſera aiſé d'y prendre parti par forme de conférence & ſans animoſité. Je vous laiſſerai par tout le choix du pour ou du contre, en devant uſer ainſi par reſpect à vôtre égard.

Tubertus Ocella. Si je ne vous connoiſſois bien, je prendrois vôtre offre plûtôt pour une marque de vanité que de déférence, en uſant comme ceux, qui pour ſe faire craindre ou eſtimer, laiſſent le choix des armes & du champ de bataille à leur adverſaire, pour marque qu'ils le peuvent défaire, & avoir l'a-

ſir la ſatisfaction inexprimable, qui ſe doit ıver dans le loiſir des honnêtes gens. Si himede n'eût long-tems rêvé & peiné ſur ropoſition Géometrique, qu'il s'étoit miſe ête, il n'eût jamais reſſenti le transport de , qui préceda ſon célèbre ἕυρηκα, je l'ai ıvé. C'eſt ainſi que la figue, le plus doux ous les alimens, ſort d'un bois le plus amer l y ait entre tous les fruitiers; & que des ıes ſemblent nous préſenter les grenades nieux couronnées & les plus delicieuſes au t; *ex amariſſimo ligno ficus ſuaves, e ſpinis ica malus*, dit l'Empereur Julien dans la ſe- de de ſes Oraiſons. Il y a des fatigues pres- inévitables dans toute ſorte de conditions l faut neceſſairement endurer, & les ſur- nter avec patience, ſi nous y voulons être quelque conſidération, & ſi nous ſommes ſoit peu touchés du mépris, qui ſuit ceux, on n'enviſage que comme des ſtatuës pe- es de perſonnes, qui ont fourni leur car- e, & qui ne ſont plus bonnes à rien. C'eſt ens de ce Mime ancien,

lil poſſe quemquam, mortuum hoc eſt vivere.

'en eſt pas de même des autres, qui après loire de leurs belles actions, de quelque ure qu'elles ſoient, ſont une honorable re- te pour y trouver le repos, où ils ſont re-

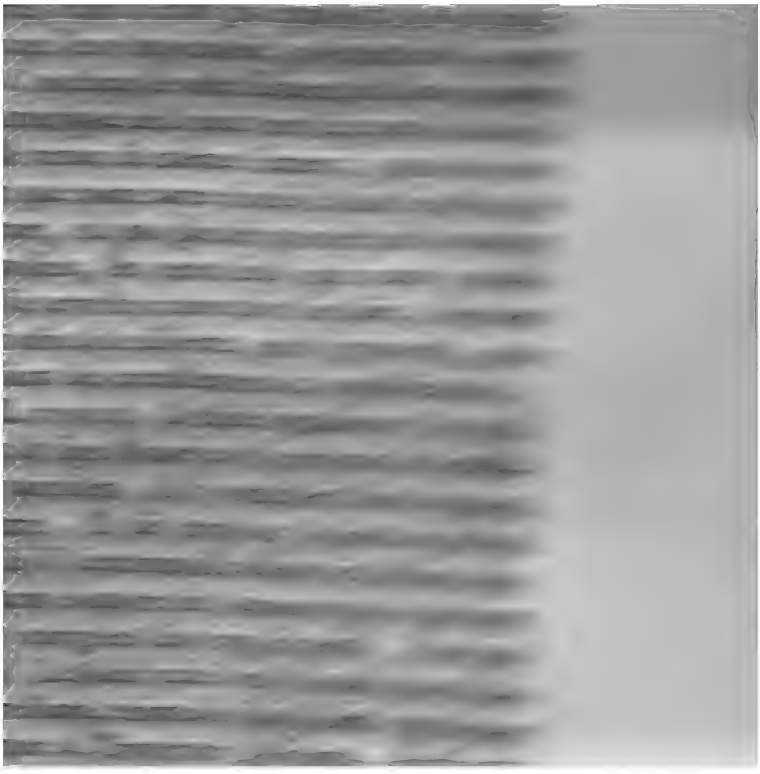
gardés avec reſpect, & avec le même avantage, qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raiſon & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil ſerain & ſans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je ſuis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus mépriſable qu'un loiſir abſolument fainéant, & tout à fait oppoſé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum intereſt inter otium & conditivum*, comme l'a fort ſententieuſement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable.

ſoin doit donc être de bien choiſir le ſu-
: nos veilles, & de nos travaux, car du
l'habitude nous rendra tout aiſé. Auſſi
levons-nous tenir pour conſtant, qu'il n'y
nt de métier ni d'occupation dans la vie,
on ne trouve d'abord beaucoup à ſouffrir;
a *fare per tutto, diceva colui che ferrava*

Je tombe d'accord pourtant, que cha-
e doit examiner là deſſus, ſon tempera-
; l'habilité qu'il a aux choſes qu'il veut
prendre, parce qu'il y en a quelquefois,
our excellentes qu'elles ſoient, ne nous
ient reüſſir, à cauſe d'une repugnance na-
le, qui nous y rend inhabiles. C'eſt en
u'on entreprendroit *bove leporem venari*,
lon le mot, dont ſe ſert Anne Comne-
ſixiéme livre de ſon Alexiade, l'écrevi-
cheroit ridiculement à cheminer droit.
pourquoi que les Anciens ont prononcé,
homme mal-heureux ne pouvoit pren-
e meilleur parti, que de ne rien faire,
il agere ſemper infelici eſt optimum,
le tire point ici en ligne de compte, parce
ſiblement la plus grande partie du Mon-
meureroit ſans action, & dans une vicieu-
néantiſe, ſi cette maxime paſſoit pour
le bonne pratique. Or le choix de nô-
plication fait tout, & après nous être une

fois bien déterminés, il faut prendre garde ſur tout, de ne pas ſe laſſer dans un chemin, où il n'y a que la perſévérance, qui nous puiſſe faire obtenir le but, que nous nous ſommes propoſé. *Alcança quien no canſa*, dit gentiment l'Eſpagnol, & nous devons ſoigneuſement nous ſouvenir du précepte Pythagorique, *in via ne ſcindito*, parce que rien n'eſt plus dangereux au ſujet dont nous parlons que de ſe donner le change à ſoi-même, & d'errer incertainement dans ſa pourſuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diverſité de ſentimens qui puiſſent fournir agréablement à la converſation. Voulés-vous que nous nous jettions ſur la Politique, où tout eſt ſi



ce, & du nombre de ceux *qui præſunt non proſunt, ſuntque paſtores Homerici non paſcentes, ſed depaſcentes populum ;* Il fut, dis-je fort émerveillé, de voir ce Roi en Paradis, & d'appercevoir un Dervis ou Santon grandement eſtimé pour ſa dévotion, dans les peines de l'Enfer. Il en demanda la cauſe, & il lui fut répondu, que le bonheur du Roi venoit de s'être fort plû dans la compagnie des Dervis ou Religieux, mais que le Santon qu'il voioit parmi les dannés, ſouffroit cette punition, cauſe qu'il avoit trop recherché la frequentation des Rois, & trop participé aux intrigues de leur Cour.

LITISCUS. Puisque vôtre viſionnaire Perſan vous a fait commencer par la plus noble

e, parce qu'il eſt ſans comparaiſon plus
ix d'édifier que de détruire. Je ſai bien,
nſeric eſt nommé dans Baronius même,
fortuné de tous les Rois, pour avoir
ſubjugué les deux villes du Monde les
iſſantes & plus renommées, Rome, &
ge. Mais la bonne Morale des Souve-
'eſt pas de ce ſentiment, mettant la gran-
es Rois & des Empereurs à bien régir
euples, & à commander abſolument à
ropres paſſions. Tous ces Orientaux
-ils pas ridicules, quand ils penſent bien
· leur Majeſté, en ſe diſant freres du So-
le la Lune, avec une infinité d'autres ti-
ıpertinens qu'ils prennent, & que nous
dans leurs patentes. Joignés à cela cet-
e coûtume, qui s'obſerve après les repas
and Cam de Tartarie, qui fait auſſi tôt
ôn diner proclamer par un Hérault, que
es autres Monarques & Princes de la

Relat. de Thomas Herbert.

moien des lunettes à longue vûë, & de leur Dioptre politique, discernent & mesurent avec certitude les choſes les plus éloignées, que d'autres qu'eux n'apperçoivent pas. Malheur au Prince, qui ne les a pas tels, & qui peut en cela être comparé à ces fleuves excellents, le Nil, ou le Gange, qui ont des eaux très bonnes, mais dont l'on n'oſe presque s'approcher, à cauſe des Crocodiles qu'ils nourriſſent. Nous vivons en un tems où Dieu-merci l'on peut parler ainſi librement, parce qu'on n'offenſe perſonne; & que c'eſt donner une exquiſe louange à ceux, que cette comparaiſon ne touche point.

TUBERTUS OCELLA. Je vous prierai, que nous finiſſions ce propos tout innocent qu'il

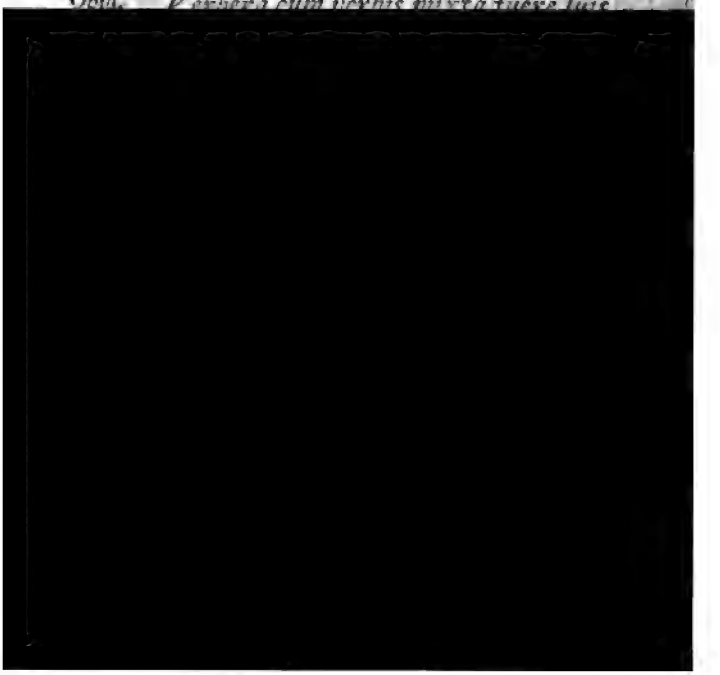
loit jamais rien dire, ni faire, que fort
ertainement ſa penſée eſt très mémo-
mme partant d'un cœur extrémément
e ne puis m'empêcher de vous damer
pion d'un mot, qui m'a été proféré
bouche tout autrement conſidérable
e du Roi *Boabdil el Chiquito.* Vous
mme je ſuis ſouvent intervenu aux
emens ſtudieux de nôtre incompara-
arque. Il voulut une fois voir des
nçois, qui m'avoient été envoiés de
lm au ſujet d'un Balet, qu'y danſa la
Reine Chriſtine de Suede. Et je fus
que les aiant lûs, & s'appercevant
in l'on voioit des noms du païs, la plû-
plis de quatre ou cinq conſones pour
elle, il me commanda de lui lire ces
d'une ſi étrange orthographe, dau-
il craignoit, me dit-il, de les mal pro-

O paroles pleines de ſens & d'in-
n pour tous les Rois de la Terre! O
ection & retenuë du plus grand Prin-
ſoit, que tu donnes bien à entendre
a Majeſté penſe de la Roiauté, & com-
eut que la ſienne ſoit éloignée de toute
défauts! Mais ſur le doute qu'un thé-
rieux puiſſe compatir avec la recréa-
ne Promenade, j'ai envie, pour nous

égaier, de vous conter la plaiſante conteſta tion, qui ſurvint, où j'étois entre deux ſup pôts du Parnaſſe. Auſſi bien avés-vous beſoin ſi je connois aſſés vôtre génie, rempli d'un infinité de notions importantes, de le traite quoique ſpirituellement, comme l'on fait ceu qui ont trop d'embonpoint, avec des viande moins ſolides que celle de leur nourriture or dinaire. *Non ſemper exquiſitiſſima delectan ſed interdum ut divitibus ciborum, ſic ſapient bus ſtudiorum viciſſitudo gratiſſima eſt.*

LITISCUS. J'ai ſçû toutes les particular tés de ce duel par une perſonne, que vous pûtes voir, aux enſeignes, que le plus petit de deux champions fut le plus emporté & que

Ovid. Verbera cum verbis mixta fuere ſuis



me du mot de Vers, tant pour deſigner roſe libre, que pour exprimer une Poë- ıtrainte & meſurée; dont vous pouvés lû des exemples & des raiſons dans le des Poëtes de Gregorius Gyraldus. ıuence à ſon tour, que les Orateurs vou- t bien s'attribuer privativement à tous , n'eſt pas moins propre aux Poëtes Déclamateurs, d'où vient que Maternus uintilien appelle la Poëſie *ſanctiorem & orem eloquentiam.* Enfin la Poëſie & la ont tant de choſes communes, qu'on s Poëmes écrits en Proſe, tels qu'ont Ouvrages d'Apulée, de Lucien, & d'Eſo- Ne dit-on pas même que Virgile com- n Æneide en langage vulgaire pour la re fois? Et n'appelle-t-on pas Poëmes pieces, qu'on ſoûtient n'être que des meſurées ou rimées. Cela vient de ce on la doctrine d'Ariſtote, le Poëte eſt up plus obligé à la Fable, qu'aux pieds meſure des Vers, & comme il en parle, *oportet magis fabularum effectorem eſſe, etrorum.* Or la principale partie, pres- toutes choſes, eſt celle qui donne le ı compoſé.

Greg. Gyr.

l. de Poët. c. 9.

ıERTUS OCELLA. D'où vient donc, ſie & la Poëſie ſont ſi voiſines l'une de

tinent, lui repartit le petit Pierochole, de diffamer, comme vous faites, la reputation de celles, que vous vous vantés d'avoir toute vôtre vie courtisées, & que les premiers hommes de l'antiquité ont reverées comme venues du Ciel, *Ab Jove principium Musæ.* Ha pour cela, repliqua le premier, vous n'y paroitrés pas moins ignorant qu'à soûtenir leur Chasteté, si vous voulés faire passer pour des Princesses d'extraction divine, de simples servantes qu'achetoit en Mysie, d'où vient leur nom des Muses, la fille d'un Roi des Lesbiens. Car si vous aviés mis le nez dans Clement Alexandrin, vous y auriés appris que ce Roi se nommoit Macar, de la plus mauvaise humeur du monde, sur tout à l'égard de sa femme; ce qui obligea Mégacle leur fille d'acheter ces Mysiennes de condition servile, mais qui chantoient excellemment, pour adoucir, comme elles firent par l'harmonie, l'humeur impétueuse de Macar. Ce fut là-dessus que ces deux athletes du Parnasse en vinrent aux mains comme on vous l'a rapporté.

adm. ad Gen.

Litiscus. Je ne m'étonne plus, qu'un Seigneur de la Cour du feu Roi se soit voulu battre en duel, pource que durant un repas l'on avoit mal parlé de Jules César, qu'il protestoit être l'homme du Monde qu'il affectionnoit &

qui veut dire un art, & une profeſſion à cauſe que les Muſes en ſont les maitreſſes. En vérité toutes ces extractions de l'Hebreu me ſont fort ſuſpectes à l'égard des Langues, qui n'ont jamais rien eu de commun avec celle des Juifs; & je ſuis fort trompé, ſi ceux qui affectent de paroitre grands Rabins, ne prennent ſouvent de ſimples alluſions pour de véritables etymologies. Ainſi Hornius fait venir le Parnaſſe, que nous venons de quitter, de *Har-Naſſe*, qui ſignifie en Hebreu mont fatidique ou de divination.

hiſt. phil. l. 3. c. 2.

Tubertus Ocella. Quand vous avés tantôt attribué l'éloquence aux Poëtes auſſi-bien qu'aux Orateurs, ſi je n'euſſe apprehendé de vous interrompre, j'aurois fortifié vôtre opinion, par ce que dit Pauſanias de la victoire qu'obtint Corinna dans Thèbes ſur le célebre Pindare. Pauſanias ſoûtient, que tout l'avantage de cette fille vint du dialecte Æolique, dont elle s'étoit ſervie, qui fut trouvé beaucoup plus agréable, & plus propre à l'Eloquence que le Dorique bien plus rude, que Pindare avoit emploié.

l. 9.

Litiscus. Si nôtre mot François de charmes vient du Latin *carmina*, qui eſt celui de nos Vers, à cauſe qu'il n'y a rien de plus charmant qu'eux, lors qu'ils ſont bien faits,

honoroit le plus. Mais puisque les Muſes ious ont tant amuſés, permettés-moi de vous ijoûter à leur ſujet, que Licetus ne m'a nulle- nent ſatisfait dans ſa remarque ſur le nombre les neuf Muſes, qui n'a jamais été outrepaſſé lepuis Héſiode & Hérodote, les autres nom- ires au deſſous leur aiant été appliqués par di- ers Ecrivains, hors l'unité où il n'a jamais été eduit, ni au nombre de ſix qu'il excepte auſſi. Licetus tâche de trouver enſuite des raiſons le cette exception, mais c'eſt avec ſi peu de iuccès, qu'il n'eut pas moins bien fait, il me emble de les ſupprimer.

TUBERTUS OCELLA. Je ſerai bien aiſe uſſi de vous faire ſouvenir, que ſelon Nonius Marcellus il y a une grande différence entre ne Poëſie & un Poëme, parce que la premiere doit être toûjours une grande piece, au con- raire du Poëme, qui peut ſe trouver très petit: c'eſt pourquoi, dit-il, une Epigramme de deux Vers ſera fort bien appellée un Poëme; *Itaque etiam diſtichon Epigrammation vocant Poëma.*

LITISCUS. Ce que vous avés rapporté de Clement Alexandrin, qui tire le nom des Mu- ſes de la Myſie, me remet dans la mémoire beaucoup d'autres etymologies, que vous ſa- vés mieux que moi, & entre autres celle que rapporte Voſſius priſe du mot Hebreu *Moſar*, *de Idol.*

& de la premiere claſſe. Si vous tournés la medaille, vous trouverés que les ténebres ont toûjours été une marque de reprobation. Il me ſemble que de tels verſificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla recompenſa un de leurs ſemblables, à la charge d'abandonner le Parnaſſe: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on impoſa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de ſoufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, ſous la multitude des derniers. Certes il eſt de ces Chœriles en tous ſiécles, dont l'on peut dire après Alexandre, qu'il ſeroit plus avantageux d'être le Therſite d'Homere, que leur Achille; ou ſelon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En recompenſe il y en a d'autres, dont le mérite ne ſauroit être mis à trop haut prix; & il me ſemble, que l'action de Simonide peut être excuſée, quand il refuſa des vers à celui qui lui en demandoit pour honorer la victoire de ſes Mules qui avoient remporté le prix de la Courſe. Que peut-on écrire qui vaille, lui dit Simonide, à l'honneur de ces Demi-aneſſes? Mais quand on lui eut propoſé un paiement digne de ſon travail, Ariſtote m'eſt garand, que ce Poete de reputation ne fit nulle difficulté d'écrire, *Salvete Volucrum filiæ equorum*, &c.

L. 3. Rh. c. 2.

Carmine Dii Superi placantur, carmine Manes; Hor. l. 2. ep. 1.

Il faut conclure, que de mauvais Vers ne sauroient au contraire être trop mépriſés. Je donne le premier rang entre ces derniers, aux obscurs & non intelligibles, tels que ceux d'un Parcinus, ou d'un autre dont Suidas fait mention, qui fut nommé Capnias, parce que tous ses Poëmes sembloient être pleins de fumée & de ténèbres. J'avouë que Lycophron, qui est un des sept qui composèrent la célèbre Pleïade des Poëtes Grecs, est noté de ce vice l'obscurité sur tout dans sa Cassandre. Mais il faut se souvenir que ceux même, qui lui ont donné ce rang avantageux, ont dit, qu'il remplissoit la place de l'Etoile, qu'on appelle nebuleuse dans la Pleïade céleste, où elle n'est presque pas perceptible. Tant y a que je suis en ceci du sentiment, qu'avance vôtre Sextus Empirique à la fin de son premier livre, qu'il n'y a point de meilleur Poëme, que celui, qui est plein de clarté & de lumiere: ἄριστον ποίημα τὸ σαφὲς· ἀρετὴ γὰρ ποιήματος ἡ σαφήνεια: *Optimum Poëma est id quod est clarum ac dilucidum; Poëmatis enim virtus est claritas.* Rien ne sauroit mieux prouver cette vérité dans la Poësie Latine, que la netteté & la facilité des Ouvrages de Virgile, d'Ovide, & des autres que nous reconnoissons pour être du bon tems,

adv. Math.

& de la premiere claſſe. Si vous tournés la medaille, vous trouverés que les ténèbres ont toûjours été une marque de reprobation... Il me ſemble que de tels verſificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla recompenſa un de leurs ſemblables, à la charge d'abandonner le Parnaſſe: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on impoſa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de ſoufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, ſous la multitude des derniers. Certes il eſt de ces Chœriles en tous ſiécles, dont l'on peut dire après Alexandre, qu'il ſeroit plus avantageux d'être le Therſite d'Homere, que leur Achille; ou ſelon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En recompen-

TUBERTUS OCELLA. Demeurés-en là, je vous prie, *ne Cicadam ala comprehendas;* & vous ſouvenés qu'encore que Platon chaſſe de ſa République aſſés rigoureuſement les Poëtes, il ne laiſſe pas d'avertir dans ſon Minos ceux, qui ont de l'ambition, de s'empêcher ſoigneuſement d'irriter ces Frelons, qui furent capables de releguer aux Enfers ce Roi de Crete, parce qu'il avoit mal-traité les Poëtes d'Athènes dans la guerre qu'il faiſoit à leur ville. Auſſi bien, quand vous auriés deſſein d'ajoûter à ce que vous venés de dire, l'heure qui nous va ſeparer ne le ſouffriroit pas; & pour moi je ſuis ſi peu propre à de longues Promenades, telles que vous ſeriés capable de les faire, qu'en vérité je penſe que celle-ci ſera la derniere. Je m'y ſuis plû toute ma vie, ſur tout en compagnie particuliere & ſouhaitable comme eſt la vôtre, au defaut de quoi j'ai pris habitude à les faire ſolitairement. Mais l'âge & ma foible complexion, m'en défendent la continuation.

--- Sed enim gelidus tardante ſenecta *l. 5. Æn.*
Sanguis habet, frigentque effœtæ in corpore Vires.

Combien de fois vous ai-je été cette aprèsdinée une remore en vous arrêtant tout court, parce que mes jambes ne vouloient plus ſeconder mes intentions, ni exécuter ce dont

je les ſollicite ſouvent en vain. Maintenant je ſerois ridicule & injuſte ſi je n'obeïſſois ſans murmurer à la Nature, & ſi je ne diſois librement après S. Paul, εἰ ζῶμεν πνεύματι, πνεύματι καὶ στοιχῶμεν. *Si vivimus ſpiritu, ſpiritu & ambulemus.* C'eſt la meilleure voie qu'on puiſſe tenir, comme il l'enſeigne ailleurs aux Romains, *non ſecundum carnem ambulare, ſed ſecundum ſpiritum.*

ad Gal. c. 5.

ad Rom. c. 8.

Litiscus. S'il n'y a que la poltronerie de vos jambes, (pour uſer du terme de ce Prélat Romain, qui diſoit dans l'incommodité de la Podagre, *Spiritus quidem promptus, pedes autem poltroni*) qui nous prive de vôtre entretien, au moins veux-je eſperer que nous en joüirons d'une autre façon, puiſque vos mains n'ont point encore été attaquées de la Goutte.

e ſollicitation? Je vous parle ſelon mon
ır, & vous puis dire avec ſincerité après Pin-
:, γλῶσσα δ'ἐκ ἔξω Φρενῶν, *lingua autem eſt extra mentem.* Ha que le ſilence a
vent de grands avantages ſur toute ſorte de
ours! Les Pythagoriciens diſoient excel-
ment, qu'on parloit même en ſe taiſant.
τὸ σιωπᾷν λόγος, *ipſum quoque ſilentium
vo eſt.* Combien de choſes, nous appren-
t les plus muets des Animaux? & combien
pe reçût-il d'eux de belles inſtructions?
vérité je ne m'étonne pas, ſi la charge de
ntiaire étoit ſi importante dans l'Empire *Procopius*
Conſtantinople, qu'Anaſtaſius qui en poſſe-
: une, ſucceda à l'Empereur Zénon. Je
m'oblige néanmoins ni à me faire enten-
comme ce Sophiſte Herode, jusqu'à ce *Philoſt.*
: la terre du tombeau me ferme la bouche,
l un ſilence auſſi obſtiné que celui de Dio-
es Laërtius, & du Philoſophe Secundus,
on aſſure qu'ils gardèrent, encore que l'Em-
eur Hadrien leur commandât de parler, ſe *Ionſt. l. 3.*
ntentans tous deux de lui faire reponſe par *hiſt. ph.*
it. Leur Taciturnité peut être jugée un *c. 12.*
l opiniâtre: Mais je veux vous faire voir
nt que de vous quitter, & pour vous laiſſer
belle humeur, un babil de femme bien plus
digieux, & plus approchant de cette γλωσ- *Suidas.*

σαλγία ou maladie de langue des Grecs, pour qui Iſée & Demoſthène compoſèrent le mot ἀειλογία, *ſemper oratio.* Les Latins l'ont nommée Loquacité, mais ils n'en produiſent point d'exemple qui vaille celui de cette Eſpagnole, dont voici l'epitaphe,

A qui yaze ſepultada,
La mas que noble Señora,
Que en ſu vida punto, ni hora
Tuvò la boca ſerrada.
Y es tanto lo que hablò,
Que aunque mas no ha de hablar,
Nunca llegare el callar,
Adonde el hablar llegò.

L'Hyperbole eſt un peu forte, & j'avoüe qu'elle va non ſeulement *ultra fidem*, mais encore *ultra modum*, contre les préceptes de l'Ecole.

DISCOURS

DE

L'HISTOIRE.

AU

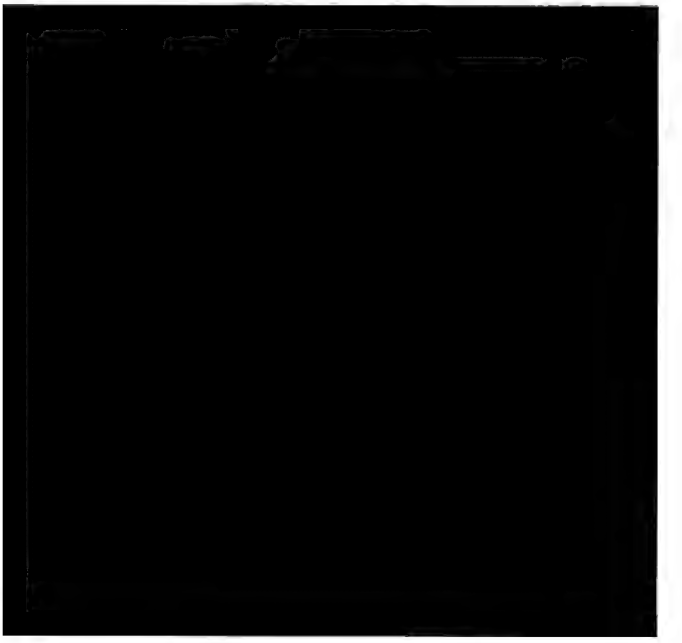
CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Encore qu'il ſemble, que tout le monde doive voir de l'affection pour l'Hiſtoire, puiſqu'il ne ſe voit perſonne qui n'en trouve la lecture ſi agréable, qu'on peut dire qu'elle a des charmes pour toute ſorte de profeſſions: Si faut-il avoüer que ceux qui ſont particulierement intereſſés dans ſa narration, & qui lui fourniſſent les principales actions qu'elle repreſente, ſont beaucoup plus obligés que les autres d'en faire eſtime, & de la proteger même, ſi elle a beſoin de leur autorité. Les grands Monarques, & leurs principaux Miniſtres, qui donnent le branle à toutes ces merveilleuſes revolutions d'Etats que l'Hiſtoire nous décrit, la doivent regarder d'un œil bien plus favorable que le reſte des hommes; & ſi elle s'acquite dignement de ſa charge, nous faiſant voir au vrai ce qui eſt de leur importante conduite, ils manqueroient à eux-mêmes, ſi elle ne leur étoit auſſi chere que leur propre reputation, qui en depend en partie. Mais comme ils ne ſauroient témoigner trop d'amour pour les bonnes Hiſtoires, auſſi ne peuvent-ils avoir trop à contre-cœur celles qui pèchent contre les loix de leur devoir; & le même interêt qui leur fait

affectionner les unes, les doit porter à
des autres. C'eſt ce qui m'a fait croire
SEIGNEUR, *que je pouvois preſenter*
Eminence ce petit Traité; où remarq
fautes d'une fort mauvaiſe Hiſtoire,
avoir touché les regles principales qu'on
ſerver pour en écrire une bonne. La
nomparcille que vous avés pour l'homne
France, m'a d'ailleurs aſſuré que vous
volontiers refuter les calomnies d'un H
le plus contraire à la gloire de nôtre Na
puiſſe être lû. Et je me ſuis perſuadé
tre Eminence ne trouveroit pas hors de
ni peut-être inutile, que j'aie fait v
Etrangers ennemis de nôtre nom, com
cence qu'ils ſe donnent de nous diffam



encore que la grandeur de vôtre Genie ſe faſſe reſpecter par les plus ennemis de vôtre valeur & du bien de cet Etat; & quoique l'induſtrie de vôtre conduite en l'un & l'autre tems de paix ou de guerre, ne puiſſe être trop hautement eſtimée; ſi eſt-ce qu'une mauvaiſe plume en peut beaucoup diminuer le merite, & un Hiſtorien auſſi envieux que Sandoval, eſt capable d'obſcurcir vos plus nobles directions. Ie ſai bien que vous vous contentés des ſatisfactions intérieures qu'elles vous donnent, & que, hors les bonnes graces de Sa Majeſté, vous n'attendés point de recompenſe temporelle de vôtre vertu. Il importe pourtant au public, que le menſonge & l'impoſture ne paſſent pas pour des verités hiſtoriques. Les attentats qui ſe commettent en cela contre la gloire des Souverains & de leurs premiers Miniſtres, doivent être reprimés. Et je ne croi pas que le travail de ceux qui s'oppoſent à de telles calomnies, doive être eſtimé tout-à-fait infructueux. Sie je ſuis ſi heureux, MONSEIGNEUR, *que vous approuviés celui que je prens la hardieſſe d'expoſer aux yeux de Vôtre Eminence, je le mettrai au rang des plus agréables divertiſſemens de ma vie, ne pouvant y avoir jamais rien de laborieux pour moi, de ce qui ſera capable de vous donner quelque ſatisfaction. Et ſi mes opinions, touchant la façon dont je croi*

qu'on doit traiter l'Hiſtoire, ne vous déplaij
pas, j'eſſaierai de m'expliquer encore mieux d
un Ouvrage de plus grande halene, par l'uſ
des maximes que j'établis en celui-ci. I
me promettre cependant, que la bonne volo
& l'extréme reſpet dont j'accompagne ce peu
je vous offre, lui ſervira de recommendation;
que Vôtre Eminence, ſelon ſa genereſité ordi
re, ne meſeſtimera pas une choſe toute pe
qu'elle eſt, qu'un zele pareil au mien lui preſe
Le cœur pour être l'une des plus petites par
de l'homme, ne laiſſe pas d'etre le plus grand
ſent qu'on puiſſe faire à Dieu. Recevés d
MONSEIGNEUR, *ce que Dieu ne rejette*
& trouvés bon qu'un cœur, qui ne conçoit
de plus parfait que vôtre Idée, vous dedie ce
l'amour de ſon Prince, de ſa Patrie, & de

[redacted]

DISCOURS
DE
L'HISTOIRE.

OU EST EXAMINE'E CELLE de Prudence de Sandoval, Chroniqueur du feu Roi d'Eſpagne Philippes III. & Evêque de Pampelune, qui a écrit la Vie de l'Empereur Charles-Quint.

J'Etois depuis quelque mois dans le plus profond repos, dont je penſe qu'un homme de ma profeſſion puiſſe joüir dans le monde. Exemt d'ambition, d'affaires, & de tout autre deſſein que de contenter mon humeur pour lors ſtudieuſe, je converſois avec ces grands hommes de l'Antiquité, qui nous diſent ſans flatterie ce qu'ils penſent du vice & de la vertu. Et ſans que mon eſprit compatit à ce que ma petite fortune peut reſſentir des agitations publiques, je contemplois de mon cabinet ces grandes évolutions de l'Europe, du même œil que j'ai

ſouvent regardé le changement des Scènes, & les faces différentes d'un Théatre. Dans cette heureuſe aſſiette, qui fait voir les plus élevées ſans envie, je reçûs la viſite & le conſeil d'un ami; auquel après beaucoup de réſiſtance je fus contraint de promettre, que puiſque je ne lui pouvois complaire tout-à-fait, je le contenterois au moins en partie, lui donnant par écrit les raiſons qui m'empéchoient d'acquieſcer entierement à ſon avis.

Il ſe jetta d'abord comme en riant ſur le mépris de certaines études purement contemplatives, & qui ſont profeſſion de trouver en elles-mêmes toute la recompenſe de leurs travaux. D'où me faiſant connoitre doucement qu'il jugeoit que je n'y avois que trop donné de mon tems, il ſe mit à me dire fort ſérieuſement, que ſi je voulois contenter beaucoup de perſonnes qui ne me portoient guéres moins de bonne volonté que lui, je leur écrirois plûtôt des Livres d'Hiſtoire que de Philoſophie. Il ajoûta en ſuite tant de termes choiſis pour m'expliquer tout ce que les Anciens ont dit à l'honneur de l'Hiſtoire, & tout ce qu'on ſe peut promettre d'utilité & de plaiſir dans cette occupation, que je reconnus aiſément, qu'il étoit venu exprès pour me la faire agréer.

ait jamais de conſideration plus forte
n eſprit, que celle de l'honnêteté qui
ive dans ces méditations Philoſophi-
dont les hommes nés ſeulement à
font quelquefois le moins d'état. En
'ai toûjours comparé celui, qui aban-
tout-à-fait les ſciences contemplatives,
ivre celles qui paroiſſent plus profita-
ns le cours de la vie civile, à cette in-
rée Atalante, qui trahit l'honneur de *Ovid. in. Metam.*
ſe pour ramaſſer une pomme d'or.
moins afin de témoigner à mon ami
bonne volonté m'obligeoit, je m'ac-
dai de ſorte au reſte de ſes ſentimens,
nis l'enchere ſur tout ce qu'il avoit dit
ommendation de l'Hiſtoire.
ti paſſai pour bonne la conception d'A-
, qui veut qu'on la révère comme un
: la Providence divine, vû que ſans
rtalité, dont l'Hiſtoire eſt la diſpenſa-
beaucoup d'actions héroïques ceſſe-

l'eſtimois principalement comme celle qui faiſoit les propres fonctions de la Philoſophie morale, & qui lui pouvoit même par quelque conſidération être préferée, puisque non contente de donner les mêmes préceptes, elle y ajoûtoit encore les exemples, qui émeuvent bien plus puiſſamment que les mœurs, ſelon que parle Tacite, & qui rendent le chemin de la vertu bien plus court que celui par lequel nous conduiſent les préceptes. Car il
Epiſt. 6. me ſouvient que Seneque s'explique ſelon cette penſée dans une de ſes lettres, ſoûtenant que la vie de Zénon, dont Cléanthes avoit été ſpectateur, l'avoit bien plus inſtruit que ſa doctrine; que les actions de Socrate ſervirent davantage à Platon que ſes discours; & que Métrodorus dût beaucoup plus à Epicure pour avoir été ſon domeſtique, que ſon écolier. Ne ſait-on pas que les plus belles leçons que reçût Achille de Chiron furent exemplaires? Que les conquêtes d'Alexandre animerent toutes les expéditions de Céſar? Et que l'idée du Cyrus de Xenophon fut le modéle ſur lequel ſe forma l'invincible courage de Scipion? L'Hiſtoire donc qui prend le ſoin de nous conſerver tant de beaux exemples, ſemble avoir bien merité ſur toute autre ſcience, ce beau titre qu'on lui donne de

maitreſſe de nôtre vie. Et c'eſt peut-être ce qui a fait dire à Diodore, qu'elle étoit comme la métropolitaine de toute la Philoſophie; au même ſens que Diogene nommoit l'avarice la métropolitaine de tous les vices. *Lib. 1.* *Diog. Laert. in vit. Diog.*

Or comme nous convenions aiſément pour ce regard, auſſi ne fûmes-nous pas bien d'accord en ce qu'il prétendoit en ſuite de m'engager à un travail ſi fort au deſſus de mes forces, comme ſeroit celui d'écrire l'Hiſtoire de nôtre tems; & ce qui eſt encore plus important, de la donner dés à préſent au public. Car encore qu'il n'y ait point d'ordinaire de meilleurs Auteurs, que ceux qui parlent des choſes de leur ſiécle, dont on ſuppoſe qu'ils ont pris toute ſorte d'inſtruction; ſi eſt-ce que la maxime n'eſt pas ſi abſolument vraie, qu'elle ne manque bien ſouvent; & ce n'eſt pas à dire que tous ceux qui entre-prennent un ſi grand travail, s'en acquittent comme il faut. Polybe nous l'apprend au ſujet de l'Hiſtorien Fabius, remarquant que ſa qualité de Senateur Romain, & ce qu'il avoit écrit des choſes de ſon tems, avoient trompé beaucoup de perſonnes, qui faiſoient cas ſur cela d'un ouvrage qui n'avoit rien de recommandable. C'eſt bien quelque choſe de pouvoir dire qu'on a eu part aux affaires, & vû une *Lib. 3. Legat.*

partie de ce que l'on expoſe au public. Aulu-Gelle ſoûtient que l'Hiſtoire, ſelon étymologie Grecque, n'eſt à proprement parler que de ces choſes-là ; & le même Polybe reproche à Timée ſur ce ſujet, que n'aiant jamais voiagé, ni rien obſervé de ſon chef, il ne parloit que ſur des mémoires qu'on lui avoit fournis, & ſur le rapport d'autrui, le plus ſouvent ſujet à mécomte. Mais outre que ceux-mêmes qui ont cet avantage qui me manque, ne peuvent pas avoir été par tout, ni ſavoir toutes choſes avec une égale certitude, il faut de ſi grands dons de nature & d'étude, pour s'acquiter dignement d'une ſi haute entrepriſe, que d'y penſer ſeulement, ce ſeroit à un homme comme moi témoigner trop de témérité. Caliſthene étoit un grand

Noct. Attic. l. 5. c. 18.

Lib. 12.

pables de compoſer l'Hiſtoire. Outre que leurs occupations continuelles pour le bien public ne leur donnent guéres le loiſir de vaquer à cela ; quelques uns ont remarqué, qu'une bonne partie des plus grands Miniſtres n'ont pas eu les conditions qui ſont requiſes, pour ſe bien acquiter d'un tel ouvrage : Et en effet, la plûpart des Capitaines que nous ſavons avoir le plus fait avec l'épée, ont eu d'ailleurs une fort mauvaiſe plume. Les Livres de Pyrrhus & d'Hannibal furent tels, qu'on ne peut pas dire qu'ils aient rien contribué à leur réputation. Ceux d'Auguſte, de Tibere, de Claudius, & de tant d'autres Empereurs, ont eu ſi peu de génie, qu'il n'en eſt rien venu jusqu'à nous. A la vérité, Céſar a été beaucoup plus heureux. Et néanmoins quoiqu'il eût exercé ſon ſtile excellent dés ſon jeune âge ; encore qu'il eût écrit du même genie, & avec la même force dont il combattoit ſes ennemis, ſelon le dire de Quintilien ; & bien qu'il ſe fut appliqué à faire des Livres d'Analogie, & des Anticatons, auſſi volontiers qu'à commander des armées ; ſes Commentaires ne laiſſérent pas d'être repris par Aſinius Pollio, comme ceux qu'il avoit compoſés avec ſi peu de ſoin & de vérité, qu'il les eût ſans doute corrigés, à ce que dit

Dionyſ. Halic. Com. Nepos.

Lib. 10. Inſt. c. 1.

Sueton. in Jul. C. p. 56.

Pollio, ſans ſa mort précipitée. C'eſt ainſi que toutes les graces ne ſe trouvent que rarement en un même ſujet; que le tempérament qui donne les unes, nous envie bien ſouvent la poſſeſſion des autres & qu'il ſemble que le Ciel n'ait pas voulu permettre que ceux, qui ſont les choſes dignes d'être écrites, puiſſent encore avoir la gloire d'écrire celles qui méritent d'être lûes. Si faut-il conſeſſer qu'il ſe trouve des perſonnes d'une naiſſance tellement privilégiée, qu'on les voit reüſſir en toutes choſes. Mais nous ne parlons pas de ce qui eſt ſi rare en la nature, que nous le pouvons mettre au rang de ſes autres prodiges.

Tant y a que puisque ſouvent les plus grands hommes mêmes ſe trouvent n'avoir pas toutes les parties néceſſaires à un ſi important ouvrage qu'eſt celui de l'Hiſtoire, je m'excuſois ce me ſemble aſſés raiſonnablement à mon ami; lui faiſant avoüer au même tems, qu'on ne peut ſans indignation voir avec quelle inſolence des perſonnes de nulle conſidération, & de moindre érudition, ont oſé prendre un ſi préſomptueux deſſein. Suetone fait une obſervation après Cornelius Nepos, que le premier des Libertins, qui eût la hardieſſe de mettre la main à la plume

nſidérables de la République qui
: mêlés. Si nous avions la moin-
e de cette vertueuſe pudeur qui les
: ce tems-là, ou qu'une juſte cen-
ploiée à reprimer ceux que l'on ne
ment mettre à la raiſon, nous ne
ıs cette belle partie des diſciplines
:ée, pour être tombée en de trop
mains.

qui concernoit la publication, ſup-
ne que j'euſſe pû ſatisfaire à ce qui
compoſition, je le priai de conſi-
ſelon l'opinion de Lucien, & de *Quando*
le perſonnes, l'Hiſtoire étoit un *ſit hiſt.*
ne devoit être fait qu'à la poſteri-
n pouvoit bien écrire l'Hiſtoire de
moiennant que ce fut avec deſſein
faire voir qu'à l'avenir. Voici de
:ns ils ont accoûtumé de ſe ſervir
riſer cette opinion. Puisque la *Cicer. de*

tes vérités n'étant pas toûjours bonnes à dire, ſelon le Proverbe, il n'y a pas grande apparence qu'une vraie & legitime Hiſtoire pût être bien reçuë par ceux qui s'y prétendroient intereſſés. On peut dire cela d'autant plus librement aujourd'hui, que graces à Dieu ceux qui doivent faire la meilleure partie de la nôtre, comme étant les plus conſidérables de l'Etat, ſe gouvernent de ſorte qu'ils doivent attendre d'une fidele narration de leurs actions, la principale recompenſe qu'elles méritent, puiſqu'ils ne peuvent être jamais ſi hautement loüés, que quand on parlera véritablement de leur adminiſtration. Mais outre que les tems ne ſont pas toûjours ſemblables, il y a tant d'autres hommes au deſſous d'eux, qui ne laiſſent pas d'entrer for-

it été bien reçuë, ou ſeulement ſouffer-
C'eſt ce qui a fait comparer une bonne
ire à un fruit très exquis, mais qui n'eſt
ıcore mûr. Parce que comme il ne ſe
as trop hâter de cueillir celui-ci, & qu'il
ètre même tenu quelque tems ſur la
, avant qu'il puiſſe être de bon debit
ırché; Auſſi ne faut-il pas penſer qu'u-
ſtoire qui parle avec la liberté néceſſaire
ommes vivans, ſoit propre tout auſſi-
voir le jour; le tems auquel elle pourra
rouvée de bon goût n'eſt pas encore ve-
k il ſuffira que ceux qui nous ſurvivront
ment un jour l'eſtime & le prix qu'elle
e. De penſer qu'on peut garder une
ne modération, par le moien de la-
e, ſans offenſer perſonne, dont on doi-
aindre le reſſentiment, on ne laiſſe pas
nuer les choſes, & de les déclarer à peu
comme elles ſe paſſent, ce n'eſt pas un
lient qui puiſſe être reçû, ni qui ſoit au-
ment tolérable. Car c'eſt une règle con-
:, qu'un bon Hiſtorien eſt obligé de pu-
le bien & le mal des choſes & des per-
:s dont il traite, ſans que l'amour ou la
:, l'eſpérance ou la crainte l'en doivent
is diſpenſer. Polybe repete ſouvent *Lib. 12. & lib. 16.*
maxime, & ſoûtient qu'on ne doit pas

dire ſimplement, comme faiſoit Timée, qu'Agathocle étoit un Tyran, ſans ajoûter qu'il étoit auſſi un très grand perſonnage. Et l'Hiſtoire Sainte qui parle de l'idolatrie, auſſi bien que de la ſageſſe de Salomon; du reniement de Saint Pierre, comme de ſa pénitence; & des débauches de la Madelaine, de même que de ſa converſion, nous montre aſſés par là ce qui doit être obſervé par tout ailleurs. On peut ajoûter que puisque les loix condamnent comme frauduleuſe l'action de ceux qui diſent tout ce qu'ils peuvent de la bonté d'un fonds de terre, ou d'une maiſon dont ils ſe veulent défaire, en taiſant les défauts, & en cachant ſoigneuſement toutes les mauvaiſes qualités; à bien plus forte raiſon doit-on blâmer la procédure d'un Hiſto-

au feu Roi d'Eſpagne Philippes Tr
Mais d'une part, la guerre ouverte
ſommes maintenant avec ceux de ſa
me peut bien permettre quelque cho
ci ; quoiqu'elle ne m'empêche pas d
noitre Mariana & quelques autres du
païs, pour auſſi bons Ecrivains que
l'eſt mauvais. Et d'ailleurs j'eſpere
mes repréhenſions ſi claires, qu'on
tra facilement que je les ai plus fait
profiter au public, que pour en tirer
avantage particulier. En effet, y aia
façons d'enſeigner, dont l'une do
exemples de ce qu'il faut imiter, &
fait voir ce qui eſt à fuïr ; puisque
perſonnes ont déjà écrit les choſes
[redacted]

elune que prend Prudence de Sandoval
mmencement de ce livre mérite beau-
de reſpect. Mais je penſe auſſi qu'on
ordera facilement, que ce ne ſont pas
s incompatibles d'être en même tems
on Evêque, & fort mauvais Hiſtorien.
oire Evêque de Tours étoit un grand
, & que nous devons beaucoup eſtimer
iſe de ce qu'il nous a donné de nôtre
e en un tems de pleine barbarie à l'é-
des lettres. Et néanmoins l'exami
par les régles de l'Hiſtoire, je croi que
nne ne le voudroit faire paſſer pour un
ır accompli.

mmençons donc, pour ſuivre quelque
, par celui qui eſt obſervé aux deux Vo
s de cette vie, & voions s'il a été bien
bien entretenu. Il eſt ſi néceſſaire en
s choſes, que les Philoſophes l'ont
né la forme de l'Univers, qui ne peut

pourvû de la méthode qui y doit être, paroit plûtôt un cadavre froid & ſans ſentiment, qu'un ouvrage animé. Or l'ordre Hiſtorique ſe prend, ou des lieux, comme a fait Hérodote, ou des tems, ſelon qu'en a uſé Thucydide; & c'eſt le tems qui compoſe ce qu'on nomme proprement le fil de l'Hiſtoire. Car la Chronologie eſt un filet plus néceſſaire à ſe démêler d'une narration Hiſtorique, que ne fut jamais à Theſée celui qui le tira de tous les détours du Labyrinthe. Je ne ſai perſonne, qui l'ait jamais pris que par le plus ancien bout, pour finir aux derniers tems, ſi ce n'eſt Ciceron, qui commença par ſon Conſulat, & remonta jusqu'à Romulus, & à la fondation de Rome, ſi nous en croions Dion

Lib. 46. Caſſius. A la vérité nôtre Auteur n'a pas

ſuite à des repétitions les plus iuſupportables que j'aie jamais remarquées ailleurs. Il me ſouvient d'y en avoir lû une de plus de deux pages, ſans qu'il y eût un ſeul mot changé; ce qui procéde d'un défaut étrange de mémoire, ou de jugement. Ce n'eſt pas que je veuille nier, qu'un Hiſtorien ne doive quelquefois s'accommoder aux matiéres qu'il expoſe; en ſorte, que pour ne les pas abandonner du tout imparfaites, & afin de ne laiſſer jamais l'eſprit de ſon Lecteur confus & mal ſatisfait, il ne puiſſe les réünir, & donner une ſeule narration, ce qui n'eſt arrivé qu'en des tems un peu différens. Thucydide eſt repris ſur cela par Dénis d'Halicarnaſſe, & par le Sophiſte Théon, de s'être ſi fort aſtraint à ſes deux ſaiſons d'Eté & d'Hyver, que pour ne rien dire en l'une qui fût du tems de l'autre, il coupe les choſes dont il traite en tant de parties, & les mutile de telle ſorte, qu'elles donnent du dégoût, & laiſſent du trouble dans l'eſprit de ceux qui les liſent. Mais c'eſt le fait d'un judicieux Ecrivain de reconnoitre par la nature des matiéres, la néceſſité qu'il a de ne les pas disjoindre; ce qu'on ne peut pas dire de Sandoval, m'aſſurant bien, que perſonne ne le lira ſans reconnoitre ici ſes fautes, & ſans tomber d'ac-

Ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub. In Progy.

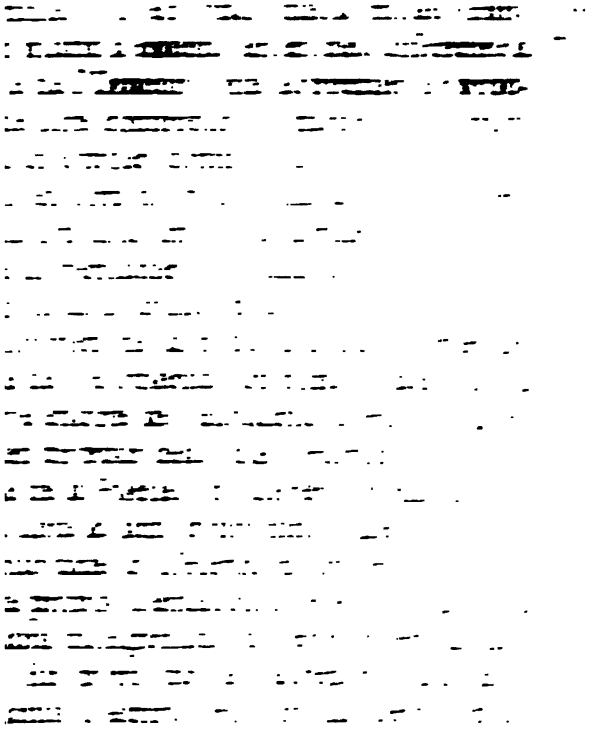
cord avec moi, qu'il n'a été prudent que de nom en cette partie, non plus qu'en de certaines digreſſions dont il uſe. Je ne les condamne pas toutes comme abſolument vicieuſes; puisque les meilleurs Hiſtoriens Grecs & Latins les ont pratiquées: mais je les blâme ſeulement quand elles ſont hors de propos comme les ſiennes, & lors qu'on mêle, comme lui, des choſes qui n'ont nul rapport entre elles.

Je croi devoir dire auſſi quelque choſe de ſon ſtile, avant que de paſſer plus outre. Non pas que je penſe qu'on doive uſer de trop de ſcrupule en cette partie, ni que de bonnes choſes perdent leur prix en matiere d'Hiſtoire, pour être dites en mauvais termes. Polybe s'eſt moqué avec raiſon de l'Hiſtorien Zenon, pource qu'il ne faiſoit état que de la diction, & que pour vaquer à une vaine éloquence dont il faiſoit parade, il négligeoit le plus ſérieux, & commettoit des fautes eſſentielles dans ſon ouvrage. Mais il eſt bien raiſonnable néanmoins qu'un Auteur qui entreprend un ouvrage de réputation comme celui ci, faſſe choix de l'un des trois caractéres, qui eſt le plus approprié à ſon deſſein; & qu'il ait ſon ſtile réglé de même, qui lui ſoit propre, aſſuré, & non emprunté. Ce

Excerp. Val. p. 75.

oit trop de rigueur de les examiner à cette
ire ſéparément, ce bon Prélat n'aiant, à
n avis, jamais reconnu la diſtinction,
on fait ordinairement entre le ſtile & le
actére. Diſons ſeulement de l'un & de
itre, qu'à les conſidérer en gros & dans le
néral de ſon œuvre, ils ſont bien du plus
; étage, & du moindre ornement qu'on
iſſe guéres obſerver dans les livres; encore
'il y ait quelquefois de l'inégalité en ceux-
à cauſe de certaines pieces beaucoup plus
vaillées que le reſte, & qu'on voit bien lui
oir été fournies d'aſſés bonne main. A la
ité ceux qui ont crû reconnoitre la portée
la langue Eſpagnole, n'ont pas jugé que
t en proſe ou en vers, elle ait encore at-
nt la perfection des plus cultivées. Elle
pourtant ſes graces particuliéres; & com-
e le parler rend un témoignage ſecret de
s mœurs, celui des Eſpagnols n'eſt pas
oins altier que leurs façons de faire; & ils
vantent même, dans leurs rodomontades
dinaires, d'avoir de toutes les langues cel-
qui eſt la plus propre à commander.
uoiqu'il en ſoit, il y en a quelques-uns par-
i eux qui écrivent bien plus éloquemment
ie les autres, & ſi vous conferés le ſtile de
ndoval avec celui de Mariana, de Herrera,

ou de Cabrera, tous Hiſtoriens de même tems que lui, vous trouverés le prémier fort groſſier, & tout à fait au deſſous de celui des ſuivans. Or tous les maitres ont convenu en cela, que l'Hiſtoire étoit une des princi-
1. de leg. pales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maximè*, dit Ciceron, ſe plaignant de ce qu'en ſon tems elle n'avoit pas encore été bien traitée par les Romains. Auſſi voions-nous qu'elle fait des harangues qui ne cedent en rien à celles de la Rhétorique, s'en trou-
Lib. 20. hiſt. c. 1. & 2. vant dans Thucydide & dans Tite-Live, qui ne ſont pas moins admirées que celles de Demoſthène ou de Ciceron. Et quand on voudroit faire valoir l'opinion de Diodore, & de quelques autres, qui ſemble condamner les oraiſons hiſtoriques, cela ſe devroit entendre des directes, qui n'ont rien de vraiſemblable, & qui interrompant le fil de la narration, confondent l'eſprit de ceux, qui la liſent; non pas de celles, qui ſont judicieuſement placées, & qui pour être rapportées d'un autre organe que les directes, n'intereſſent point la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire. Bien que les directes mêmes aient été pratiquées par tant de grands perſonnages, que quant à moi, je ferois grande conſcience de les reprendre en Sandoval, ſi non pour être



roit ſans peine, & ce ſeroit comme traverſer d'une partie en une autre patrie, pour uſer de ſes propres termes. En effet, l'Hiſtoire nous repréſente les choſes avenues & véritables, du même air à peu près, que la Poetie nous dépeint les poſſibles & les vrai ſemblables. C'eſt pourquoi on les diſtingue ſeulement en comparant les piéces de celle-ci aux tableaux de Zeuxis, qui faiſoit les figures plus grandes que le naturel, pour leur donner plus de majeſté; & les ouvrages de l'autre à ce qui ſortoit des mains d'Appelle, où la reſſemblance étoit ſi curieuſement obſervée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de disproportionné au ſujet. Nous pouvons dire maintenant, que ſi Sandoval n'a rien emprunté des Orateurs, comme cela ne lui peut pas être imputé, il a encore moins pris des Poëtes, ſi ce n'eſt en ce qu'il débite beaucoup de contes fabuleux, qui corrompent, comme un mauvais levain, ce qu'il y a de vérité dans ſon Hiſtoire. Et pource que d'entrée il nous ſert d'une fabuleuſe généalogie de la Maiſon d'Autriche, nous ferons auſſi notre premiere obſervation de quelques abſurdités ridicules que j'ai remarquées dans ſes deux gros Volumes, en commençant par cette généalogie.

Quint. 12. Inſt. c. 10. Plin. l. 35. c. 9. & 10.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choſes la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajoûté au ſixiéme de ſes Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque choſe davantage. Ariſtote remarque ſur cela, que les fautes qui ſe commettent dans les principes ſont de conſéquence pour tout le reſte; du moins eſt-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui ſuit par le commencement de chaque choſe. *ſ. Polit. cap. 4.*

C'a donc été une merveilleuſe impertinence à cet Hiſtorien, de débuter par une ſi ridicule généalogie de Charles Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam jusqu'à lui. Car encore que perſonne ne puiſſe douter de la vérité de ſa premiere table, depuis nôtre pere commun jusqu'aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Eſprit par les mains de Moïſe, c'eſt en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme ſerieux, d'avoir pris la peine ſi inutilement de donner des ancêtres à Charles-Quint, que perſonne ne lui peut diſputer & dont le plus grand *vellaque* d'Eſpagne, & le moindre homme du monde ſe peut vanter comme lui. Mais de paſſer du texte ſacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités

de la Geneſe avec les réveries du Béroſe ſuppoſé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithéme, qui ſont les Auteurs primitifs d'une ſi belle généalogie, je ne ſai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins ſe devoit-il ſouvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Pruſſe a ſoûtenu, par un discours, qui nous reſte dans ſes œuvres, que le ſiége de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en ſoit, Sandoval avoit beſoin, auſſi bien que Virgile & Ronſard; de la deſtruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver ſon Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi prémier Duc d'Allemagne, fût la tige de la Maiſon d'Autriche; qui ſe trouvera par ce moien, non ſeulement plus ancienne que celle de France aujourd'hui regnante, mais encore avec plus de droit au Roiaume, comme l'aiant poſſédé avant celle de Pepin & de Hugues Capet. Pour le moins eſt-ce la conſequence que Valdes en tiroit, il n'y a guéres, en faveur du Roi d'Eſpagne Philippes Second, contre Henri le Grand. Si de ſort habiles hommes n'avoient déjà trés pertinemment refuté toutes ces bagatelles, dans leur reponſe au Sécretaire Pieſport, je

s mal faites. L'Hiſtorien a encore cela commun avec l'Orateur, qu'il eſt pathétie, & émeut ſouvent les affections comme , d'où vient que Thucydide eſt préferé à rodote en cette partie par Denis d'Halimaſſe. Jl eſt vrai, que la fin de l'Hiſton quand il émeut, eſt en cela différente de lle de l'Orateur, que le premier ſe propode faire comprendre la matière qu'il traite, d'en expoſer comme à la vuë tous les accins, en ſorte qu'on ne puiſſe douter de la véride ſon discours; & le dernier n'a pour but e de perſuader ſon Auditeur, & d'obtenir gain de ſa cauſe, telle qu'elle ſoit. Mais iſtorien ne doit pas ſeulement orner ſon le de l'éloquence oratoire, il faut qu'il ſe rve encore de l'éloquence poëtique. Quinien dit pour cela, que l'Hiſtoire eſt ſi voie de la Poëſie, qu'elle eſt comme un poëe libre & ſans contrainte. Les œuvres de hucydide & d'Hérodote ont été nommées ce propos d'excellentes Poëſies. Et nous ions qu'Agathias, qui étoit Poëte de natu, fut porté par le Sécretaire d'Etat Eutyianus à écrire l'Hiſtoire ſur cette conſidétion, qu'il y avoit une ſi grande affinité ene la Poëſie, dont il faiſoit profeſſion, & l'Hioire, que le paſſage de l'une à l'autre ſe fe-

Epiſt. ad Pomp. & de ver. ſcr.

10. Inſt. cap. 1.

D. Halic. ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub. In princ. hiſt.

roit ſans peine, & ce ſeroit comme trav
d'une partie en une autre patrie, pour
de ſes propres termes. En effet, l'Hiſ
nous repréſente les choſes avenuës & vé
bles, du même air à peu près, que la P
nous dépeint les poſſibles & les vrai ſen
blés. C'eſt pourquoi on les diſtingue ſi
ment en comparant les piéces de celle-ci
Quint. 12. Inſt. c. 10. Plin. l. 35. c. 9. & 10. tableaux de Zeuxis, qui faiſoit les fig
plus grandes que le naturel, pour leur
ner plus de majeſté; & les ouvrages de
tre à ce qui ſortoit des mains d'Appelle,
la reſſemblance étoit ſi curieuſement o
vée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de
proportionné au ſujet. Nous pouvons
maintenant, que ſi Sandoval n'a rien
prunté des Orateurs, comme cela ne lui

Ce n'eſt pas ſans ſujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choſes la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajoûté au ſixiéme de ſes Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque choſe davantage. Ariſtote remarque ſur cela, que les fautes qui ſe commettent dans les principes ſont de conſequence pour tout le reſte; du moins eſt-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui ſuit par le commencement de chaque choſe. *5. Polit. cap. 4.*

C'a donc été une merveilleuſe impertinence à cet Hiſtorien, de débuter par une ſi ridicule généalogie de Charles-Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam jusqu'à lui. Car encore que perſonne ne puiſſe douter de la vérité de ſa premiere table, depuis nôtre pere commun jusqu'aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Eſprit par les mains de Moïſe, c'eſt en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme ſerieux, d'avoir pris la peine ſi inutilement de donner des ancêtres à Charles-Quint, que perſonne ne lui peut diſputer & dont le plus grand *vellaque* d'Eſpagne, & le moindre homme du monde ſe peut vanter comme lui. Mais de paſſer du texte ſacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités

de la Genèſe avec les rêveries du Béroſe ſuppoſé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithème, qui ſont les Auteurs primitifs d'une ſi belle généalogie, je ne ſai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins ſe devoit-il ſouvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Pruſſe a ſoûtenu, par un discours, qui nous reſte dans ſes œuvres, que le ſiége de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en ſoit, Sandoval avoit beſoin, auſſi bien que Virgile & Ronſard; de la deſtruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver ſon Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi prémier Duc d'Allemagne, fût la tige de la Maiſon d'Autriche: qui ſe

roirois obligé d'eſſaier maintenant la
: choſe. Mais ils ont ſi nettement fait
omme Rodolphe, qui rendit la Maiſon
:iche ſouveraine, étoit iſſu des Comtes
:rſtein & de Habsbourg ; & comme ces
es n'eurent jamais ni Rois ni Princes,
:es pour dévanciers, que je n'en dirai
avantage, ſinon qu'il y avoit trois cens
que nos Rois de la troiſiéme race
ient de pere en fils, lors que ce Rodol-
ut élû Roi des Romains, du regne de
Philippes le Hardi.

aut pourtant noter encore ici l'extrava-
viſion du Granadin Pegnafiel Contreras,
on content de nommer, auſſi ridicule-
que Sandoval, cent dix-huit ſucceſſions
; Adam jusqu'à Philippes Troiſiéme, en
ir cent vint & une du même principe jus-
Duc de Lerme, pour qui il compoſa ce
uvrage. Ce n'a pas été ſans donner com-
; autres, dans les reliques de la vieille
:, où il trouve, avant même ſa deſtruction,
freres, Illus & Aſaracus, du premier des-
il fait ſortir le Roi d'Eſpagne, & de
: ſon Excellence, qui eſt une parenté
éloignée; auſſi la rend-il bien plus pro-
ar les lignes maternelles, qu'il a ſem-
:ment dreſſées. Et pour ce qu'il n'y avoit

pas d'apparence de laiſſer un Duc ſi bien apparenté ſans Souverainetés, il met Enée entre ſes aieuls ; ce qui lui pourroit donner un grand droit ſur le patrimoine de Saint Pierre, ſi les Eſpagnols ne reſpectoient trop le Saint Siége, pour rien entreprendre de ce côté là. Il couche de ſuite un peu après Enée, ce Brutus, qu'on veut avoir donné le nom à la Grand' Bretagne, par le moien duquel on peut auſſi bien conclure, que les Rois d'Angleterre qui y dominent préſentement, ſont des uſurpateurs ſur ceux de la maiſon de Rojas & de Sandoval, dont étoit le Duc de Lerme, comme nos Rois le ſeroient par l'argument de Valdes, ſur ceux de la Maiſon d'Autriche. Eſt-il poſſible qu'il y ait des eſprits, qui ſe puiſſent repaitre de telles chimères?

droits d'une Couronne, & appuïer ſur elles dans une Hiſtoire, les interêts des Etats. Comme l'on veut que nous aions tous une certaine inclination au mal, on a dit de même, que nous nous plaiſions naturellement aux inventions fabuleuſes. Ce qui n'empêche pas, qu'ainſi que l'objet de la volonté eſt le bien, celui de l'entendement ne ſoit le vrai; & par conſequent que tout menſonge, entant que tel, ne doive naturellement déplaire.

Tant y a que nôtre Chroniqueur Sandoval voulant faire trouver bonne, & bien autoriſer une ſi importante généalogie, a crû qu'il ſuffiſoit de dire, qu'il la tenoit entre autres Auteurs d'un certain Gebuviler, qui eſt le meilleur qu'il ait, & que vous noterés avoir été un pauvre maitre d'Ecole de Haguenau. Parce que, dit-il, Gebuviler aiant dedié ſon livre à l'Empereur Ferdinand, il n'y auroit point d'apparence de croire qu'une choſe préſentée à un ſi grand Prince n'eût pas été travaillée avec un grand ſoin & achevée avec toute ſorte de fidélité. N'eſt-ce pas là un argument en bonne forme, & de difficile repartie? Il s'en ſert d'un tout ſemblable à la fin de ſon ſecond tome, voulant finir auſſi bien qu'il avoit commencé. Car pour der- P. 895.

niere & plus forte preuve des vertus de
les-Quint, il allegue la lettre de Franç
telman Lecteur à Louvain, faite lor
dédia ſon Expoſition des Pſeaumes à c
pereur, où il le compare au Roi Dav
le témoignage de Surius, qui le nomi
délices du genre humain après Titus.
me ſi ce n'étoit pas la coûtume en ſi
bles occaſions, de donner aux Rois l
lités qu'ils doivent avoir, quand mêr
ne les poſſéderoient pas entierement
comme ſi la bonté des Princes n'étoit p
le, qu'ils ſouffrent tous les jours qu'
dédie mille impertinences ſemblabl
généalogies dont nous parlons ! Je n
pas nier que nous n'aions eu des Hiſt
auſſi bien que des Poëtes, qui ont cé

able que les belles actions qu'on leur
ië, ni même de plus ancien, ne reſtant
: mémoire de ce qui a précedé les
s de Thèbes & de Troye. Il n'eſt pas
ıux Turcs qui ne ſe diſent venus d'un
t Troyen, qui demeura dans la fauſſe
ɔrie des Palus Méotides, pour y gou-
le reſte des peuples qui ne paſſèrent
'ec les premiers François en ces quar-
e deçà. C'eſt pour cela que les Turcs
: quelquefois qu'ils nous touchoient de
é. Mais ſelon la généalogie de la
n d'Autriche, iſſuë de la premiere ra-
ıos Rois, les Eſpagnols leur ſont bien
ıroches que nous; & il y a grande ap-
:e que s'ils la font valoir à Conſtantino-
:lle leur pourra ſervir à obtenir cette
ce qu'ils nous envient ſi fort, & qu'ils
citent, il y a ſi long-tems, comme nous
ns tantôt. On ne peut pas dire pour-
ıu'aucun Hiſtorien de quelque conſidé-
ı, ait jamais donné ces origines pour
ibles, ni qu'il ait voulu fonder deſſus
: choſe qu'un peu de gloire imaginaire
ıation. Au lieu que ces Chroniqueurs
ţuols s'en ſervent, pour y jetter des
mens de la conſéquence que nous ve-
de repréſenter. Et ce qui eſt bien

étrange, ils debitent en une même piéce les fables Payennes avec les vérités de la Sainte Ecriture, mettant des Rois de Tragédie, & d'autres, dont on n'ouït jamais parler, en ſuite de nos plus Saints Patriarches; comme ſi les uns n'étoient pas plus véritables que les autres, & qu'il fût loiſible de mêler ainſi le ſacré avec le profane.

Il ne faut pas s'arrêter par tout autant que nous avons fait ſur cette généalogie, à cauſe de ſon importance; voions quelques autres endroits qui ne ſont pas moins ridicules, quoiqu'ils ſoient moins dangéreux.

Dans la ſucceſſion de Charles-Quint, dont il parle avant que d'avoir dit un ſeul mot de ſa vie, il fait cette belle remarque de la Rei-

cinq cens vint-ſept, qu'il ne fut pas ſi ſo-
nel qu'il eût été, à cauſe de la nouvelle
vint alors, que l'armée de l'Empereur
it ſaccagé Rome le ſixiéme du même
is & an, chacun prognoſtiquant de là,
ı que fauſſement, que l'enfant ſeroit un
· la ruine de l'Egliſe. Un Ecrivain
:ux ne s'amuſera jamais à faire de ſi frivo-
obſervations.

.e conte qu'il fait d'une ſorcière deman-
ın lecteur fort favorable & fort indulgent. *Lib. 16.*
it qu'en l'an mil cinq cens vint-ſept une *cap. 15.*
lle ſe frotta au haut d'une tour devant
diteur qui lui faiſoit ſon procès dans
ıpelune, & que ſoudain elle chemina la
en bas, rampant comme un lezard jus-
u milieu de la tour, d'où elle fut vuë vo-
en l'air, par tout le monde préſent, ſe
sportant jusqu'à trois lieuës de là. Je
: à part les longues queſtions, qui ſe for-
it ſur ce ſujet des Sorciers, ne doutant
t qu'il n'y en ait qui uſent de maléfices,
ui méritent de grands châtimens; pour
ſimplement que le procès verbal, d'où
loval a extrait cette belle narration, n'é-
pas, à mon avis, fort authentique.

n récompenſe de la perte du Duché de *Lib. 22.*
n, uſurpé par les Eſpagnols, celui-ci *cap. 48.*

donne au dernier Duc François Sforce un glorieuſe extraction, le faiſoit venir d'Enée & de Mutius Scevola. Il eſt vrai, qu'il n'a ſure pas cette généalogie, comme celle de l Maiſon d'Autriche, s'en rapportant à ce qu'e diſent quelques Hiſtoires.

Lib. 24. cap. 11. Je veux remarquer ſon opinion touchan une Eclipſe & une Comete, qu'il note avo prédit la mort de l'Imperatrice. Non p que je ne ſache aſſés que de très grands A teurs ont fait de ſemblables obſervatio Mais pour dire, que je conſeillerois toûjou à un Hiſtorien, d'être fort reſervé à faire ces jugemens des choſes du Ciel, qui ont cours ſi reglé, que comme les Aſtrologu prévoient tous les jours les eclipſes futur

ſtoit la ſienne, ou ce qu'il a crû de la nôtre, la traitant ſi puérilement & ſi beſtialement.

Il n'eſt pas ſi réprehenſible ſur le fait des Cometes, qu'en ce qu'il dit qui arriva au Soleil le jour de la bataille, où Charles-Quint prit le Duc de Saxe priſonnier. Car il aſſure non ſeulement, que le Soleil fut vû de couleur de ſang en France & en Piémont, auſſi bien qu'en Allemagne; mais même qu'il n'étoit pas ſi bas, que le portoit l'heure du jour en laquelle ſe paſſoit le combat. De ſorte que voilà, ſinon une rétrogradation du Soleil, comme celle que Dieu permit en faveur du Roi Ezechiel, pour le moins une ſuſpenſion de ſon cours, comparable à celle de Joſué, lors qu'il défit les cinq Rois Amorréens; hormis que celle-ci ne fut pas de ſi longue durée, & hors encore que la différence du texte de la Bible à celui de Sandoval, qui s'eſt honteuſement laiſſé emporter à la plus baſſe flatterie des Courtiſans de Charles-Quint.

Lib. 29. cap. 21.

4. Reg. c. 20.

Joſ. c. 10.

Or pour faire voir la fin de cet Empereur auſſi miraculeuſe que ſa vie, il fait venir un grand oiſeau du côté d'Orient, qu'on vit quelques jours après ſes obſeques ſur la Chapelle du Monaſtere de S. Juſte; qui eſt ſans doute un vrai conte de gruë, car comme il

Tome 2. pag. 835.

être arrivés, voici de quelle préface il ſe ſert,
Lib. 21. cap. 62. *Romæ autem & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta ; aut, quod evenire ſolet, motis ſemel in religionem animis, multa nuntiata & temerè credita ſunt.* Et au Livre quatriéme de la même Décade, *Prodigia eo anno multa nuntiata ſunt, quæ quò magis credebant ſimplices ac religioſi homines, eò etiam plura nuntiabantur.* Je ſai bien que ce qu'il dit là, au mépris des Ames ſimples & dévotes dans ſa fauſſe Réligion, pourroit être une impieté dans la nôtre. Mais chacun peut juger ſi ce que j'ai fait voir pour échantillon des contes ridicules & fabuleux de nôtre Hiſtorien, doit être crû par obligation; & s'il n'eſt pas à ſouhaiter que celui qui ſe mêle d'écrire l'Hiſtoire ſoit plus judicieux en cet

mes, non ſeulement pour écrire toûjours avec plus de partialité que perſonne, comme nous l'allons faire voir en celle de Sandoval; mais encore pour ne vouloir point convenir d'arbitres, & ne pouvoir ſouffrir que les autres Nations qui ſont ſans interêt, parlent équitablement de leurs affaires, où ils veulent être ſeuls juges & parties. Nôtre Evêque ſe plaint en mille endroits de Paul Jove, comme s'il étoit quelque Moriſque ennemi juré de Caſtille; bien qu'il fût penſionnaire de Charles-Quint, & ſuſpect à d'autres pour cela. Carlos Coloma dit dans le Prologue de ſon Hiſtoire des Païs-Bas, qu'il ſe ſent obligé de l'écrire, pource que Pompée Juſtinien a donné dans la ſienne, comme Italien, trop de gloire à ceux de ſa Nation, & particuliérement au Marquis de Spinola; ſe plaignant de même du célèbre Geronimo Franchi Conеſtaggio, comme s'il avoit favoriſé les Hollandois, en haine de ce qu'on n'avoit point reconnu en Eſpagne ſon excellente piéce de la conquête du Portugal. Cabrera déclare dans la Préface de ſon ſixiéme livre ce Conеſtaggio ennemi juré des Eſpagnols; & le répète au quatriéme chapitre du dixiéme livre. En un autre endroit il trouve que le même Conеſtaggio n'a pas aſſés exalté au ſié-

ge de Harlem la valeur Eſpagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le ſupplice des
Cap. 21. vaincus une cruauté Néronienne. Il eſt blâmé ailleurs d'avoir admiré la réſolution des Hollandois à inonder leur païs par la rupture des digues pour ſecourir Leiden ; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les
Lib. 11. c. 7. Eſpagnols mutinés d'Aloſt fuſſent accourus à Anvers ſur l'eſperance qu'elle ſeroit pillée, mais que le ſeul zèle du ſervice de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire paſſer pour honorable le plus traitre & le plus inhumain ſac de ville dont on oüit jamais parler, puiſque les Eſpagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Coneſtaggio n'eût très bien repréſenté la conquête du Portugal, & même à leur avantage ; étant ſur cela difficile de faire croire qu'il lui ait pû ſi mal réüſſir ailleurs comme ils prétendent, & être ſi diſſemblable à lui-même : Ils ſe ſont aviſés d'écrire, outre le reproche de ſon mécontentement, dont nous venons de parler, que ſa premiere Hiſtoire du Portugal n'étoit pas de ſa façon, & qu'il n'avoit fait qu'y prêter ſon nom. Dom Juan de Sylva, diſent-ils,
Auvert. ſopra l'Hiſt. di Coneſt. Comte de Port-alegre, qui avoit accompagné le Roi Sebaſtien en ſon mal-heureux

voiage d'Afrique ; comme Ambaſſadeur de Philippe Second, & ainſi fort entendu aux affaires, eſt le vrai Auteur de l'ouvrage ; mais pour de certains reſpects il le mit entre les mains de Conneſtaggio, & trouva bon qu'il le fit imprimer comme ſien. Voilà juſqu'où a paſſé leur animoſité contre ce Génois, pour ne les avoir pas contentés en ſon dernier travail ; lui imputant la ſuppoſition d'un enfant ſpirituel, qui a été trouvé ſi beau de tout le monde, que jamais ils ne feront croire, qu'un vrai pere l'eût ainſi voulu abandonner à un autre. Mais ce n'eſt pas grande merveille que les Eſpagnols ſe plaignent de la plume des Italiens, qu'ils ont crû n'avoir pas été aſſés paſſionnés pour leurs intérêts, puiſqu'ils ont bien été ſi ingrats que de ſe plaindre de l'épée de leurs Généraux, & d'accuſer de perfidie le Duc de Parme, mort à leur ſervice, âgé de quarante ſix ans ſeulement. Ce Prince, dit Herrera, ſuivoit comme Italien la raiſon d'Etat, & ne faiſoit pas ce qu'il pouvoit contre les Hollandois, étant d'ailleurs porté à en uſer ainſi par le conſeil de ſes confidens peu affectionnés à la Couronne d'Eſpagne. Il n'y aura guéres de perſonnes qui liſent cela, ſans tomber dans les ſoupçons qui furent grands à la mort de ce

Tom. 2. l. 6. c. 7

ge de Harlem la valeur Eſpagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le ſupplice des vaincus une cruauté Néronienne. Il eſt blâmé ailleurs d'avoir admiré la réſolution des Hollandois à inonder leur païs par la rupture des digues pour ſecourir Leiden ; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les Eſpagnols mutinés d'Aloſt fuſſent accourus à Anvers ſur l'eſperance qu'elle ſeroit pillée, mais que le ſeul zèle du ſervice de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire paſſer pour honorable le plus traitre & le plus inhumain ſac de ville dont on oüit jamais parler, puisque les Eſpagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Coneſtaggio n'eût très bien repréſenté la conquête du Por-

Cap. 21.

Lib. 11. c. 7.

ges qu'ils tirèrent par force de ce prisonnier, triomphent insolemment de paroles, & nous font dire avec vérité, que nous avons retiré plus humainement en toutes façons nos Rois des mains des Infideles, que des leurs. Si est-ce qu'on peut maintenir, ce me semble, qu'il y a plus d'honneur à François Premier d'avoir été fait prisonnier de guerre combattant vaillamment comme il fit, qu'à Charles-Quint d'avoir obtenu cette victoire par ses Lieutenants, cependant qu'il trembloit les fiévres quartes dans Madrid, se servant d'un François dénaturé, & d'un Sujet revolté contre son Prince.

Mais lors qu'un peu après le même corps d'armée, conduit par le même Chef, va saccager Rome, profaner tout ce qu'elle a de plus saint, & arrêter prisonnier le Vicaire de Jesus-Christ en terre; ce Charles de Bourbon, qui n'étoit à leur dire qu'un Lieutenant de nom, & sans pouvoir à la Journée de Pavie, est le seul qui commande à la prise de Rome, les Espagnols ne le suivent & ne lui obeïssent que par force, & le Prince d'Orange qui lui succeda, permit à leur grand regret tous les desordres qui arrivèrent. C'est ainsi qu'ils pensent éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'odieux, donner le blâme aux autres, & se re-

Prince, que quelque cauſe plus violente, que les eaux de Spa, à qui Herrera attribue ſa mort, lui en avoit pû avancer l'heure. Quoiqu'il en ſoit, je reviens-là, que les Eſpagnols veulent être ſeuls juges de leurs actions, & qu'en cela ils ſont les plus injuſtes gens du monde, comme Sandoval le plus ridicule, de vouloir donner l'avantage en toutes choſes aux Eſpagnols, & de les décharger toûjours du blâme qu'ils peuvent mériter. En voici les preuves.

Quand ils ont eu la Fortune ſi favorable, que de faire un Roi de France priſonnier devant Pavie, ils ne peuvent ſouffrir, que perſonne prenne part à leur gloire, & ils attribuent tout l'honneur de la Journée au Mar-

ı'ils tirèrent par force de ce priſonnier,
phent inſolemment de paroles, & nous
ire avec vérité, que nous avons retiré
umainement en toutes façons nos Rois
ıains des Infideles, que des leurs. Si
qu'on peut maintenir, ce me ſemble,
' a plus d'honneur à François Premier
r été fait priſonnier de guerre combat-
aillamment comme il fit, qu'à Char-
ıint d'avoir obtenu cette victoire par ſes
:nants, cependant qu'il tremblóit les fié-
ıuartes dans Madrid, ſe ſervant d'un
ɔis dénaturé, & d'un Sujet revolté con-
ı Prince.

is lors qu'un peu après le même corps
ée, conduit par le même Chef, va ſac-
Rome, profaner tout ce qu'elle a de
ıint, & arrêter priſonnier le Vicaire de
Chriſt en terre; ce Charles de Bourbon,
étoit à leur dire qu'un Lieutenant de
& ſans pouvoir à la Journée de Pavie,
ėul qui commande à la priſe de Rome,
ɔagnols ne le ſuivent & ne lui obeïſſent
ır force, & le Prince d'Orange qui lui
la, permit à leur grand regret tous les
res qui arrivèrent. C'eſt ainſi qu'ils
ıt éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'o-
, donner le blâme aux autres, & ſe re-

ſerver par préciput la gloire en partage. Mais chacun ſait comme cette action ſe paſſa, au grand ſcandale de toute la Chrêtienté; & beaucoup de perſonnes ont crû que Bourbon fut tué par les Eſpagnols mêmes, tant de jalouſie avoient-ils de lui, afin que rien ne les empêchât d'exécuter ce qu'ils firent. Trois Cardinaux furent d'abord mis à mort, Orſino, Ceſis, & Santiquarto; Clement Septiéme avec le reſte du ſacré College ſe vit aſſiegé dans le château Saint Ange; & huit jours durant Rome ſouffrit en toutes ſes parties, ſans diſtinguer le ſacré du profane, plus qu'elle n'a jamais fait en toutes ſes priſes. Si eſt-ce que Sandoval ſe contente de nommer cela, *obra no ſanta*, quoiqu'il avouë le meurtre de cinq mille citoiens Romains, confeſ-

rir de Naples à Rome, comme à des nô-
préparées. Ils firent paier d'abord qua-
cens mille ducats au Pape, pour la ſolde
l'armée. Ils le contraignirent en ſuite de
mettre entre les mains les Châteaux de
it Ange, d'Oſtie, & de Civita Vecchia.
inalement le mettant en la garde d'Alar-
, ils le tinrent ſept mois priſonnier à Ro-
, & puis à Gaïette pour plus grande aſſu-
ce; avec beaucoup d'honneur & de re-
t pourtant, ſi nous en croions nôtre Hiſto-
. Guichardin aſſure que Charles-Quint *Hiſt. l. 18.*
lut faire transporter ſa Sainteté en Eſpa-
, comme il avoit fait François Premier,
r triompher du Ciel auſſi bien que de la
re. Mais il n'en faut rien croire, puisque
Eſpagnols le nient, & qu'ils nous font
r là deſſus cet Empereur en deuïl, Madrid
n de proceſſions pour le bien de l'Egliſe,
: ſon des cloches defendu pour un témoi-
ge du déplaiſir, qu'on avoit de ce qui s'é-
paſſé. Et néanmoins, comme repartit
Roi François à l'Ambaſſadeur Granvelle, *Sandov.*
lle apparence y a-t-il que l'Empereur *l. 16.*
orât, comme il vouloit faire croire, le
tement que faiſoient ſes gens à nôtre Saint
e pendant une ſi longue priſon, n'aiant
lleurs jamais châtié aucune de leurs mau-

vaiſes actions ? C'eſt bien ſe moquer
Dieu & des hommes, & nous faire voir q
ce qu'on a toûjours dit des Eſpagnols eſt
ritable, Qu'ils ont la voix de Jacob, &
mains d'Eſaü, ou, ſelon leur façon de p
ler, *la cruz en los pechos, y el diablo en*
hechos.

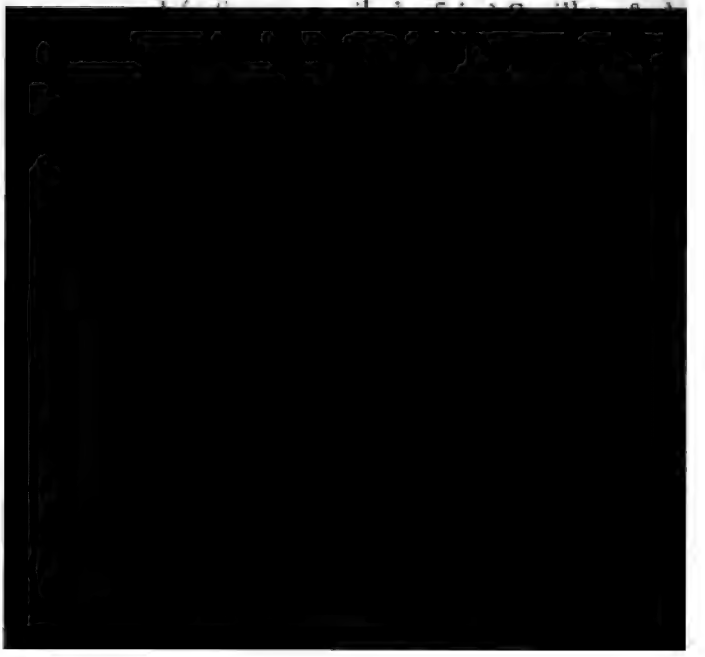
Lib. 13. cap. 30. Voions ſi Sandoval eſt plus équitable v
ceux du nouveau Monde, & conſideron
deſcription de la conquête du Pérou. Il
donne une peine ſi ridicule à juſtifier le d
des Eſpagnols, & à exalter leurs proüeſ
que c'eſt peut-être une des plus bouffon
piéces qui ſe voie dans aucune Hiſto
Qant au droit, à moins que d'être bien
ſtere, on ne s'empêchera pas de rire voi
le belle harangue qu'il fait prononcer à

nd, qu'il tient ſon Empire de ſes pré-
ſſeurs ; qu'il n'a jamais reconnu de Su-
ur en terre ; que le Pape dont on lui
e devoit être un homme bien fol, *devia*
r *loco*, de donner ce qui ne lui apparte-
pas ; & qu'il n'eſt pas réſolu de quitter
eligion qu'il croit bonne, pour une autre,
adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil
ie meurt jamais. Sur cela Valverde lui
nte ſon Breviaire, l'aſſurant que ce Li-
enſeignoit la vérité de tout ce qu'il lui
t dit. Atabalipa le prend n'en aiant ja-
vû, & comme il reconnut que le Livre
arloit point, ſe croiant moqué, le jette
erre. Il n'en faloit pas davantage, l'E-
ie crie vengeance aux Eſpagnols qui n'at-
oient que le ſignal, ils font main baſſe,
t ſans réſiſtance tout ce qu'ils trouvent
liens, & Pizarre fait de ſa main priſon-
ce grand Monarque. Sandoval trouve
on ſi belle, que c'eſt le lieu de ſon Hi-
e où il paroit le plus pathétique, rappor-
les propres paroles du Dominicain, *Los*
gelios por tierra Chriſtianos, juſticia de
, vengança, Chriſtianos vengança, a ellos,
os, que menoſprecian, y no quieren recebir
'ra ley, ny ſer nueſtros amigos. Je reconnois
la réponſe d'Atabalipa étoit pleine d'im-

Sand. l. 13. ch. dern. Almagre portoit le nom de ſon village ; il étoit de ſi bas lieu, que jamais on ne pût ſavoir qui étoit ſon pere ; &, ce qui n'eſt pas mal plaiſant, Sandoval reconnoit qu'on le tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne ſçût ni lire ni écrire. Avec ces bonnes qualités il paſſa aux Indes, où il amaſſa quelque argent, & cela lui donna moien de ſe joindre avec Pizarre, & un maître d'Ecole de Panama, pour l'entrepriſe du Perou. Quant à Pizarre, c'étoit un bâtard, expoſé par ſa mere à la porte de l'Egliſe, & qui gardoit les pourceaux au village de Truxillo, depuis que ſon pere le Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoüé pour ſon fils naturel. Il lui arriva d'en égarer quelqu'un, & n'oſant pour ce ſujet retourner chés ſon pere, il s'enfuit à Seville, & de là aux Indes. Jamais il ne ſçût lire non plus que ſon compagnon ; ce qui n'empêcha pas qu'au dire de Sandoval, il ne devint le plus riche particulier qui ait jamais été au monde. L'enquête en ſeroit difficile à faire, j'aime mieux l'en croire de courtoiſie, pourvû qu'il ne le faſſe point paſſer en ſuite pour le plus grand de tous les Capitaines, & les Eſpagnols qui le ſuivirent pour les plus vaillans ſoldats qui furent jamais. Car c'eſt en cela que ſon Hiſtoire eſt vicieuſe, comme au reſte que nous allons voir.

eric Veſpuce, qui donna le nom au païs, Florence; & que nos François mêmes it droit de la partager avec eux. Mais je iens que cette expédition du Perou, dont le nôtre Hiſtorien, n'a rien de la grandeur l lui donne, & qu'elle n'eſt pas plus ad- able, comme il l'appelle, que nous l'a- s fait voir juſte. Qui conſidèrera la nu- & l'état d'innocence où furent trouvés Indiens; qu'ils n'avoient jamais vû de vaux, ni de Centaures, tels que leur pa- nt les Eſpagnols; qu'ils les croioient in- erables dans leurs armes de fer; & beau- p d'autres telles circonſtances dont parle e Hiſtoire: il ne s'étonnera pas beaucoup e conquête ſi facile. C'eſt une choſe aine qu'ils penſoient que les pierres ſer- nt de pature, & le ſang de boiſſon aux gnols, ſur ce qu'ils mangeoient du bis- , & buvoient du vin clairet. On a mê- écrit qu'ils furent pris pour des Dieux qui oſoient du tonnerre, à cauſe de leurs ca- s; & que leur navire paſſa pour un grand au, dont ils s'étoient ſervis pour deſcen- du ciel en terre. Or pour montrer qu'il faloit qu'oſer & entreprendre en cela, ons quels étoient les Almagres & les rres, ces grands Conquerans du Perou.

Sand. l. 13. ch. dern. Almagre portoit le nom de ſon village; étoit de ſi bas lieu, que jamais on ne pût voir qui étoit ſon pere; &, ce qui n'eſt mal plaiſant, Sandoval reconnoit qu'on tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne ſçût lire ni écrire. Avec ces bonnes qualités paſſa aux Indes, où il amaſſa quelque arge & cela lui donna moien de ſe joindre avec zarre, & un maître d'Ecole de Panama, p l'entrepriſe du Perou. Quant à Pizarre, toit un bâtard, expoſé par ſa mere à la po de l'Egliſe, & qui gardoit les pourceaux village de Truxillo, depuis que ſon pere Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoüé p ſon fils naturel. Il lui arriva d'en éga quelqu'un, & n'oſant pour ce ſujet retour



contre les Eſpagnols. Il dit en ſuite qu
terreur qu'ils donnèrent à tout le païs futu
veilleuſe, quand on les vit grimper contr
plus hauts murs, & les plus unis. Car on
ſoit, dit-il, qu'ils euſſent des ongles à gr
comme des chats, & des dents comme des
fons, dont ils mettoient le monde en pié
Ce n'eſt rien à qui ne voit le texte. *Fue g*
de el miedo que aquellas gentes commençar
tener a los Eſpañoles, porque como los veyan
par por las paredes liſas, y por una delgada
ponerſe en el muro alto, y hazer pedaços los
bres, penſavan que tenian ougnas. como g
para ſubir las cercas, y dientes de Grifos
que deſtroçavan las gentes. Le Capitan
tamoros n'en a guéres dit davantage ſi

d'un âne, qu'on ne peut chaſſer d'un bled; mais Sandoval ne trouve que les griffons, les aigles & les lions, à qui il puiſſe bien comparer ſes ſoldats Eſpagnols.

Encore ne lui ſuffit-il pas de les avoir fait voler & de les avoir rendus ſi terribles ſur terre; il leur fait exécuter à la nage, comme à des Tritons, ce qui ne pouvoit être imaginé que par lui. C'eſt où il décrit le combat des Imperiaux contre les Saxons au paſſage de l'Elbe, avant la bataille où l'Electeur de Saxe fut pris priſonnier, pour s'être amuſé à ouïr le Prêche dans Mulberg, au lieu de donner ordre au combat. Il conte donc que l'Empereur ſe trouvant court de batteaux, pour dreſſer le pont où il vouloit faire paſſer ſon armée, dix Eſpagnols ſe jettèrent à la nage l'épée au travers de la bouche, pour aller prendre les vaiſſeaux des ennemis, qui les faiſoient deſcendre aiant rompu leur pont, par la crainte de ce qui arriva. Mais que nonobſtant toute la mousqueterie des Saxons, qui bordoient un des côtés de la riviere, & la réſiſtance de ceux, qui conduiſoient les vaiſſeaux, ces dix Eſpagnols les tuèrent tous, & amenèrent en triomphe les bateaux à leur bord. La plus grande partie de cette narration eſt véritable, Sleidan avoüant que quel- *Lib. 20. cap. 15.* *Lib. 19. comm.*

en un autre endroit, au ſujet du Duc d'Albuquerque, qui fut emploié au ſervice des Anglois, que comme l'Italie donne les bons Ecuiers, l'Eſpagne fournit le monde de Généraux d'armée.

Cap. 10. C'eſt auſſi pourquoi ils ſont ſi reſpectés par tout, qu'en mil cinq cens quarante quatre à la Diete de Spire, ſelon le même texte, les Allemans, quoique très ſuperbes de leur naturel, ſalüoient le moindre Eſpagnol les premiers, & lui donnoient le haut du pavé, lors même, que l'Eſpagnol étoit à cheval, & qu'il étoit rencontré par les plus grands Seigneurs, qui le laiſſoient ainſi paſſer par reſpect. Les paroles de l'Auteur ſont encore plus ridicules que les miennes. *Si topavan con un Eſpañol de medi ano talle, ſe deſhonrravan quantos le veyan; ſi bien fueſſen Tudeſcos principales, y ſe apartavan para dar lugar que paſſaſſe, aunque el Eſpañol fueſſe a cavallo.* Ce ſont de belles obſervations, bien vrai ſemblables, & très importantes à l'Hiſtoire.

Car encore que quand il parle de l'émotion de ceux de Siene contre les Eſpagnols en mil cinq cens cinquante deux, il conſeſſe qu'ils ſont haïs de toutes les autres Nations, ce n'eſt, comme il dit, qu'une marque très certaine de leur éminente vertu. Il me ſem-

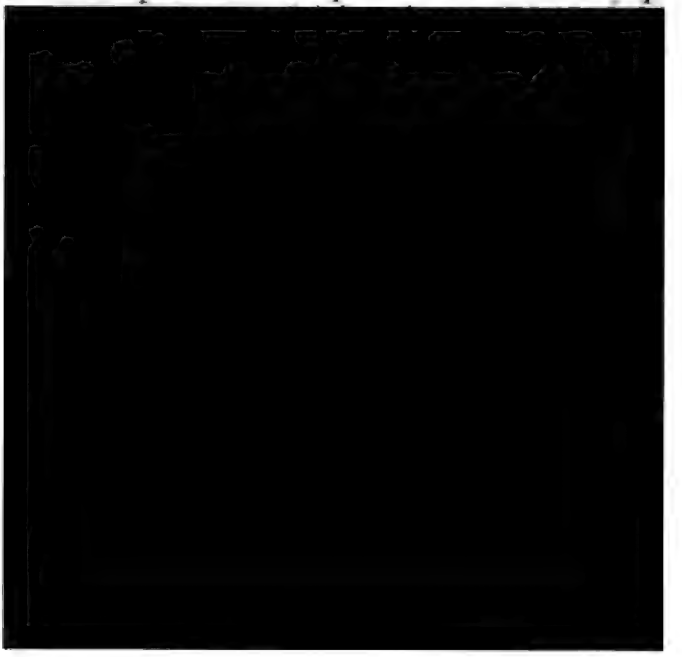
Lib. 30. cap. 29.

Il y a des piéces ſans nombre de cette nature dans ſon Hiſtoire. Lorsque Charles Quint s'amuſoit à faire la guerre au Duc de Guelres en mil cinq cens quarante trois, parce qu'il s'étoit allié des François, il lui vint nouvelle d'Italie, que Barberouſſe avoit cependant enlevé Nice; & de Hongrie, que les Turcs avoient pris ce qu'il nomme improprement les ſept Egliſes, au lieu de dire la ville appellée les cinq Egliſes; avec celle de Gran ou Strigonie la plus importante place du pais. On ajoûtoit, qu'ils alloient mettre le ſiége devant Albe Roiale. Mais l'Empereur, dit Sandoval, étoit tout aſſuré de cette ville là, il avoit bien que les Turcs n'avoient garde de la prendre, puisqu'il y avoit cinquante Eſpagnols dedans. Voilà en vérité une merveilleuſe confiance & tout à fait Eſpagnole, de ne rien craindre des armées de quatre & cinq cens mille hommes, comme ſont ordinairement celles du Grand Seigneur, pourvû qu'une grande & capitale ville comme eſt Albe Roiale, ſoit gardée par cinquante ſoldats Eſpagnols. *Lib. 25. cap. 43.*

Si ce n'eſt que vous les preniés pour autant de Généraux, qui ne vont guéres que bien accompagnés. Car il me ſouvient que nôtre bon Evêque fait cette belle remarque *Lib. 26. cap. 6.*

en un autre endroit, au ſujet du Duc d'A querque, qui fut emploié au ſervice des glois, que comme l'Italie donne les t Ecuiers, l'Eſpagne fournit le monde de néraux d'armée.

Cap. 10. C'eſt auſſi pourquoi ils ſont ſi reſpe par tout, qu'en mil cinq cens quarante tre à la Diete de Spire, ſelon le même te les Allemans, quoique très ſuperbes de naturel, ſalüoient le moindre Eſpagnol premiers, & lui donnoient le haut du p lors même, que l'Eſpagnol étoit à ch & qu'il étoit rencontré par les plus gr Seigneurs, qui le laiſſoient ainſi paſſer pa ſpect. Les paroles de l'Auteur ſont en plus ridicules que les miennes. *Si top*



voir, ouï dire au Capitan de la Comédie,
la même penſée, que cette haine ve-
lu commandement qu'ils ont ſur le reſte
nommes. Ce qui n'empêche pas que
vertu, toute enviée qu'elle eſt, ne ſe
encore reſpecter.

ıſſi voions-nous dans cette Hiſtoire que *Lib. II.*
pitaine Bayard, bleſſé à mort par les *cap. 22.*
ɜnols, à la défaite de l'Amiral Bonivet
il cinq cens vint quatre, ſe conſole de
ir reçuë par la main de la meilleure Na-
du monde. Ce ſont les propres mots
ndoval, que je ne m'amuſerai pas à exa-
plus au long, non plus qu'à en rap-
r davantage, pour prouver qu'il a parlé
ɔut avec trop de vanité & de partialité en
ır de ceux de ſon païs; craignant plû-
'avoir été exceſſif, que défectueux aux
ves que j'en ai données. Mais je remar-
ıi bien ici comme une choſe très impor-
, qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit, en
nt de la fin de ce Chevalier ſans repro-
ce qui eſt un défaut qui approche du
e en ceux qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire. *Tr. contre*
pourquoi Hérodote eſt accuſé de ma- *Herod.*
é par Plutarque, d'avoir parlé de Pitta-
ns rapporter la plus belle de ſes actions,
u'il ſe battit en duel pour la gloire de ſon

païs, contre un Capitaine Athénien, & (
n'aiant pas la grandeur, ni les forces du co
de ſon côté, il eût recours à celle de l'eſp
embaraſſant ſon ennemi dans les filets, o
eût le moien de lui ôter l'honneur & la
Et Plutarque veut encore que la même paſſ
ait été cauſe que cet Hiſtorien, qui parle b
du baſſin dont Amaſis ſe ſervoit à laver
pieds, & qui s'amuſe à quantité de ch
auſſi baſſes, ſupprime néanmoins les be
actions de Léonidas, & ne diſe pas beauc
d'exploits qui furent glorieuſement exécu
par les Spartiates dans la valée des Ther
pyles. Je ſai bien, que nôtre humanité n
excuſe ſi nous ne ſavons pas tout, & que p
cela l'on ne trouve pas étrange de voir q
quefois des choſes dans un Auteur, qui n

s'appelle prévarication en termes de Jurisprudence, qui peuvent être transportés ici, & je crois que celui qui déguise alors la vérité, en faisant ce qui est à dire, ne fera pas grande difficulté d'avancer une autre fois le mensonge. Or Sandoval n'a pû savoir la fin généreuse du Chevalier Bayard, qu'il a crû devoir inférer dans sa narration, sans en avoir appris des particularités plus considérables que celles qu'il rapporte. Il ne l'a pû lire dans aucun Historien de considération, où il n'ait vû comme se sentant blessé à mort il se fit mettre au pied d'un arbre, commandant qu'on lui tournât le visage vers l'ennemi, à qui il n'avoit jamais montré le dos. Il n'a pû manquer d'y apprendre comme le Duc de Bourbon qui le trouva en cet état, lui aiant dit, qu'il lui faisoit pitié, eût pour réponse qu'il n'en faloit point avoir de celui qui mouroit glorieusement, & en homme de bien, mais bien de ceux, qui combattoient honteusement contre leur Roi, leur patrie, & leur serment. Ces choses étoient bien plus d'instruction, & plus dignes de l'Histoire, que de lui faire prononcer, apparemment contre toute vérité, qu'il mouroit content d'avoir été tué par la plus vaillante Nation du monde. C'est lui donner la mort

Mem. de Bel inv. 2. Bouchet. Annal. d'Aq. Serres hist. de France.

vouloit juſtifier toutes ſes actions; au c
traire de Timée, qui pour avoir été bann
Sicile par ce Prince, le condannoit ſur t
dreſſant autant d'invectives mal à propos,
Callias d'apologies. Mais je ne penſe
qu'aucun Hiſtorien ait plus péché en c
partie que nôtre Chroniqueur à l'égard de
Charles Quint ; ce que je vais faire voir
quelques obſervations, bien que tout
ouvrage ne montre autre choſe.

Je ſerois pourtant bien fâché qu'on
que je n'eſtimaſſe autant que je dois la v
de ce Monarque, & les rares qualités tant
turelles qu'acquiſes, qui paroiſſent en lui.
étoit d'agréable préſence, vaillant de ſa per
ne, magnanime en ſes entrepriſes, & il a

ros. Du reſte, je ne conſidère jamais les belles actions de ſa vie, ſes grandes victoires, le grand nombre de ſes voiages, & cette merveilleuſe promptitude avec laquelle il exécutoit ſes deſſeins, que je ne tombe dans une ſingulière admiration. Il fut neuf fois en la haute Allemagne, ſept en Eſpagne, comptant le dernier voiage qu'il y fit pour ſa retraite, ſept autres en Italie, dix en Flandre, quatre en France, deux en Angleterre, & deux autres en Afrique. Il navigea huit fois ſur la mer Mediterranée, quatrefois ſur l'Ocean, à la derniere desquelles il avoit déjà renoncé au gouvernement de ſes Etats. Ce fut à l'imitation d'un Diocletien, & de quelques autres Souverains, qui cherchèrent le repos

cipale cauſe de la perte des Païs-Bas. Car pendant le tems que Philippe Second ſe promenoit dans les bois de Ségovie, prenant ſes divertiſſemens en la belle maiſon de Valſaim, au milieu des jardins & des fontaines, comme Cabrera nous le décrit, ces belles Provinces de la Flandre, que la préſence de Charles Quint avoit tant de fois conſervées, trouvèrent leur ruïne dans l'abſence de ſon ſucceſſeur. Pour s'être contenté d'envoier des Lieutenants, & d'écrire auſſi fiérement à des peuples libres, qu'il eût pû faire à quelque reſte de Morisques, au lieu de venir en perſonne pacifier les troubles dans leur principe, à l'exemple de ſon pere; le plus riche héritage de la maiſon de Bourgogne lui fut enlevé. Ceci ſoit dit pour montrer que je ne blâme pas Sandoval de nous avoir fait voir toutes les belles parties de ce Prince, dont j'honore la mémoire, & la poſterité, autant qu'un François très affectionné à ſon Prince, & à ſa patrie, ſauroit faire : Mais que je le reprens ſeulement de ne nous l'avoir pas donné tout entier, & en ſon vrai naturel; d'avoir perverti le ſens qu'il étoit obligé de donner à beaucoup de ſes actions, pour le vouloir trop juſtifier; & de s'être, en ce faiſant, éloigné de cette verité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, nous *Lib. 7 c. 3. & 4.*

expoſant un cadavre au lieu d'un corps Hiſtorique. Venons aux preuves.

Une des choſes qu'il tâche le plus d'obtenir ſur la créance de ſon lecteur, c'eſt que Charles Quint fut très réligieux obſervateur de ſa parole, & qu'il mérita mieux que Marc Antonin le ſurnom de Veriſſime. Et certainement, ſelon le zèle immoderé qu'il a pour celui-là, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il ſe donne cette peine, n'y aiant rien qui puiſſe davantage recommander un Prince à la poſtérité. Les Souverains que nous reſpectons à bon droit comme les images de Dieu en terre, n'ont rien, qui leur donne tant de cette reſſemblance, que le credit de leur parole, quand ils la ſavent bien faire valoir. Car Dieu qui a fait le Monde & tout ce qu'il contient par ſa ſeule parole, permet que ſes Lieutenants le gouvernent par la leur, pourvû qu'ils en ſoient jaloux, & qu'ils la conſervent inviolablement. Pour autoriſer donc ſon dire il obſerve que le ſerment ordinaire de cet Empereur étoit, *Foi d'homme de bien*, & qu'il avoit coûtume de dire, que cette qualité lui étoit bien plus chère que toutes celles dont ſa grande naiſſance & ſes Couronnes le faiſoient jouïr, parce que les hommes de bien étoient beaucoup plus rares que les Empe-

Julius Capitol.

C'étoit très vertueuſement parlé, il
oit qu'à executer de même. Mais
es Puiſſances de la terre qui ont eu
communication avec la ſienne, té-
ront, que jamais Prince n'a fait moins
ie lui de ſa foi, quand il a crû que
êts ne s'accommodoient pas avec ce
oit promis. Nous avons vû comme
oit les Papes avec des Traités ſignés
Vices-Rois, au même tems qu'il en-
urprendre & ſaccager Rome. Les *Cabrera*
is furent ſi fort offenſés, voiant que *l. 9. c. 18.*
les termes de leur conſéderation, il
pour lui Duras, qu'ils aimerent
aire une paix honteuſe avec les Turcs,
lemeurer davantage en ligue avec lui,
ent déjà accuſé de trahiſon ſon Géné-
ré Dorie, à la Journée de la Previſe
cinq cens trente huit, comme n'aiant
lu combattre tout de bon contre Bar-
, mais ſeulement les engager dans la
ontre le Turc, ſelon les ordres & les
de l'Empereur. Perſonne n'a ignoré
n de fois il a pipé de promeſſe le Roi *Sand. l. 24.*
s au ſujet du Duché de Milan; & tou- *cap. 15.*
xcuſes qu'y apporte ſon Chroniqueur,
nteuſes & pleines de ſupercheries. Ce
oi y procédoit bien autrement, lors-

toit d'avoir obſervé le ſauf conduit qu'il avoit donné à Luther. Car encore que Sandoval attribuë cela au zèle qu'il avoit pour la cauſe de Dieu, les exemples de Saint Gregoire le Grand, qui a gardé la foi aux Hérétiques, de Joſué qui l'entretint aux Gabaonites idolatres, & de Saül qui fut puni de Dieu pour en avoir uſé autrement, pouvoient bien mettre ſa conſcience en repos. Je n'entre point en cette grande queſtion qui a tant fait écrire depuis nos guerres de Réligion. Mais je dis bien que ſi Charles Quint par tendreſſe de conſcience ſe devoit repentir de quelque choſe en cela, ce devoit plûtôt être d'avoir donné la foi à un hérétique, que de la lui avoir conſervée.

uc de Caſtres directeur principal, dit-il, cette affaire en faveur du Roi Henri II. oia le Comte de Lande à André Doria ſe doloir de la mort de ſon neveu Janetin, avoit été tué dans ce tumulte, & l'aſſurer l n'y avoit rien de ſon fait. André Doria nt mine de ſe contenter, corrompt cet baſſadeur, & par ſon moien fait aſſaſſiner uc dans ſa Citadelle de Plaiſance, cepen- : que Ferdinand Gonzague averti de tou- a conjuration, attendoit cet événement ; Crémone, d'où il fut au premier avis ſe r de Plaiſance au nom de l'Empereur. léjà c'eſt une maxime, qu'en matière de ies, la préſomption va contre ceux qui rofitent, comme firent les Eſpagnols de i-ci, par l'uſurpation des biens du défunt. s outre les avis certains qu'on eût de la é du fait, quelle apparence y a-t-il, à le dre par le ſeul texte de notre Auteur, proteſte néanmoins de l'innocence de rles Quint, que Gonzague & les autres s Eſpagnols oſaſſent participer à cette piration ſans l'en avertir ? entreprendre re le fils du Pape, & le proche allié de ſa ſté Imperiale à ſon inſçû ? & la mêler ſi t dans cette action tragique, comme ils t par la priſe de Plaiſance, ſans le lui

avoir fait ſavoir ? Car de dire, comme Sandoval l'aſſure, que le meurtre de Pierre Louïs déplût à l'Empereur, encore qu'il approuvât ce qu'avoit executé en ſuite Ferdinand Gonzague, chacun peut bien juger du peu de vraiſemblance qu'il y a. D'ailleurs il avouë lorſqu'il rapporte la mort du Pape Paul III. qu'il ne voulut jamais de bien à Charles Quint, & accuſe ſa Sainteté d'avoir eu la Fleur de lis dans le cœur, ce qui procédoit de la connoiſſance qu'elle avoit du véritable auteur de cet aſſaſſinat. Il ne nie pas non plus que le Duc Octavio Farneſe, fils de Pierre Louïs, ne crût certainement que l'Empereur avoit fait mourir ſon pere, attribuant à cette aſſurance qu'il en avoit, la réſolution qu'il prit de s'allier avec le Roi Henri II. & de

Lib. 30. c. 9.

laiſſa, comme celle qui lui avoit toûjours été obeïſſante, même contre l'interêt de ſes propres enfans. Or qui pouvoit mieux ſavoir toutes les circonſtances de ce parricide, que le pere & le fils du defunt? Si eſt-ce que nôtre bon Hiſtorien n'oppoſe à tout cela qu'une belle négative, & penſe avoir bien ſatisfait à Dieu & au monde, en diſant qu'il n'en eſt rien.

Par ce que nous venons de dire de Paul Troiſiéme, & ce que nous avons remarqué auparavant de Clement Septiéme, il ſeroit aſſés aiſé de conjecturer quel pouvoit être le reſpect de Charles Quint envers le Saint Siége. Mais parce que c'eſt encore une des choſes ſur laquelle Sandoval inſiſte le plus, prétendant en mille lieux de ſon Hiſtoire, que l'Egliſe n'eût jamais un fils plus obeïſſant que celui-là, je m'arrêterai auſſi à examiner ce point un peu davantage. A la vérité, quand il a eu des Papes à ſa dévotion, qu'un Adrien ſon Précepteur, & un Jules III. ont épouſé tous ſes interêts, il a uſé de fort grandes ſoûmiſſions. On l'a vû même lorſqu'il ſe voulut faire ſacrer par Clement Septiéme, lui baiſer les pieds comme les autres hommes, ſe préſenter à tenir l'étrier d'un Cheval Turc, que montoit ſa Sainteté, & prendre

en ſuite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir ſept mois priſonnier, avec les indignités, que nous remarquions tantôt, & qu'il avoit déjà aſſiegé auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire ſigner par violence une ligue contre la France. Car voiant que ſa Sainteté en avoit fait une, que les Eſpagnols nommèrent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raiſon, puiſqu'ils étoient cauſe de la perte de la Chrétienté ; comme les priſes de Belgrade, & de Rhodes, déjà arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui ſuivirent, le montrèrent aſſés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit abſous le Roi François du ſerment forcé qu'on lui avoit fait faire à Madrid ; & juré

noit exprès d'être gouteux dans Freſcati,
t tous leurs préparatifs. Enfin lorsque
ment Septiéme y penſoit le moins, étant
trève avec les Colonnes, ſelon le dire de
il Jove, quoique Sandoval le démente là-
ſus, les Eſpagnols entrent par ſurpriſe
s Rome, pillent le Bourg Vatican, le Pa-
ſacré, l'Egliſe de Saint Pierre, & inveſtiſ-
t le Pape dans ſon Château Saint Ange, le
traignent au bout de trois jours de leur
ner des conditions telles, qu'ils voulurent.
la ſe paſſa ſur la fin du mois d'Août mil
q cens vingt-ſix, & le ſac de Rome priſe
Charles de Bourbon l'année ſuivante.
ilà avec quel reſpect Charles Quint traitoit
Saint Siége, ſelon le propre texte de San-
val, qui excuſe néanmoins le tout ſur deux
ſidérations. La premiere, que l'Empe- *Lib. 15.*
ir ne ſçût rien de cela qu'après l'évene- *c. 4. &c.*
nt, dont il fut très fâché, avoüant pour-
t qu'il ne laiſſa pas d'approuver ce qu'a-
it fait Hugues de Moncade. C'eſt, com- *Cap. 23.*
: nous avons déjà vû, le ſtile ordinaire des
pagnols, d'uſer de ces négations abſoluës,
ur ridicules qu'elles ſoient. La ſeconde,
e Clement Septiéme avoit des obligations
inies à Charles Quint, dont il fait une
gue énumeration, ne s'appercevant pas,

en ſuite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir ſept mois priſonnier, avec les indignités, que nous remarquions tantôt, & qu'il avoit déjà aſſiegé auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire figuer par violence une ligue contre la France. Car voiant que la Sainteté en avoit fait une, que les Eſpagnols nommérent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raiſon, puiſqu'ils étoient cauſe de la perte de la Chrétienté ; comme les priſes de Belgrade, & de Rhodes, déjà arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui ſuivirent, le montrérent aſſés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit abſous le Roi François du ſerment forcé qu'on lui avoit fait faire à Madrid ; & jugé en ſuite avec les Venitiens, qu'on retenoit contre toute juſtice les ôtages de France en Eſpagne, & qu'ils devoient être rendus. Il penſa qu'il étoit tems de faire connoître dans Rome juſqu'où s'étendoit ſon obedience & liale, lorſqu'on lui donnoit du mécontentement. Pour cet effet il dépêche ſes ordres ſecrets en Italie ; Hugues de Moncade ſon principal Miniſtre en ce lieu, le Duc de Sefa ſon Ambaſſadeur, le Vice-Roi de Naples Lanoi, & le Cardinal Pompée Colonne, qui feignoit

feignoit exprès d'être goutteux dans Frescati, sont tous leurs préparatifs. Enfin lorsque Clement Septiéme y pensoit le moins, étant en trêve avec les Colonnes, selon le dire de Paul Jove, quoique Sandoval le démente là-dessus, les Espagnols entrent par surprise dans Rome, pillent le Bourg Vatican, le Palais sacré, l'Eglise de Saint Pierre, & investissant le Pape dans son Château Saint Ange, le contraignent au bout de trois jours de leur signer des conditions telles, qu'ils voulurent. Cela se passa sur la fin du mois d'Août mil cinq cens vingt-six, & le sac de Rome prise par Charles de Bourbon l'année suivante. Voilà avec quel respect Charles Quint traitoit le Saint Siége, selon le propre texte de Sandoval, qui excuse néanmoins le tout sur deux considérations. La premiere, que l'Empereur ne sçût rien de cela qu'après l'événement, dont il fut très fâché, avoüant pourtant qu'il ne laissa pas d'approuver ce qu'avoit fait Hugues de Moncade. C'est, comme nous avons déja vû, le stile ordinaire des Espagnols, d'user de ces négations absolues, pour ridicules qu'elles soient. La seconde, que Clement Septiéme avoit des obligations infinies à Charles Quint, dont il fait une longue énumeration, ne s'appercevant pas,

Lib. 15. c. 4. & c.

Cap. 23

des Benefices en Eſpagne, & de jouïr d'aucune penſion, enjoignant à ceux qui en devoient, de n'en plus paier. Mais n'eſt-ce pas une choſe étrange, qu'au ſujet du mécontentement que prit ce Pape de l'alliance contractée entre Henri Huitiéme Roi d'Angleterre, déjà hérétique, & Charles Quint, il compare celui-ci, qui ſe moquoit de la colere du Pape, à un certain impie qui mépriſe le courroux des Dieux dans Juvenal, rapportant ſes mêmes paroles, *Bibit, & fruitur Diis iratis;* & puis à cet Hercule de Sénèque, qui profitoit des animoſités de Junon, dont il cite auſſi le texte aſſés mal à propos, & comme ne l'entendant pas. Paul Quatriéme Napolitain de la famille des Caraffes, & ainſi né ſujet de

Sat. 1.

ſpaſian de Gonzague, leur diſant, *Bien encamina el diablo lo que es en deſervicio de Dios*, & ſur cela continua ſon chemin, tâchant d'exécuter ſon entrepriſe. C'étoit témoigner tout enſemble l'état qu'il faiſoit du Pape, de Dieu, & de la Réligion. Nous pourrions faire voir en ſuite dans le même Auteur, comme Pie Quatriéme ne fut pas mieux dans les bonnes graces des Eſpagnols ; & comme depuis l'execution des Acolti, aſſaſſins qui en vouloient à ſa vie & le devoient poignarder en une audience qu'ils ſollicitoient, il feignit d'être ami de Philippe Second, mais qu'en effet il vécût & mourût ſon ennemi couvert. Nous montrerions auſſi le traitement indigne que fit le même Roi au Nonce de Gregoire

Lib. 6. c. 19. & l. 7. c. 1.

Lib. 13.

ſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il eſt obéi. Il ſeroit aiſé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles envers les Papes. Mais puiſque nôtre discours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Hiſtoire de Sandoval, je penſe que nous en avons aſſés dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Saint Siége, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre point, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Réligion, & particulièrement contre le Lutheranisme tout ce qui étoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté ſoûpira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à ſon ſecours par le devoir de ſa charge, par l'interêt du voiſinage, & par la conſidération de ſon beau frere Louïs Roi de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

l'Empire contre François Premier. Sandoval avouë que l'entrepriſe du même Soliman ſur Rhôdes l'année mil cinq cens vint deux, eût pour fondement, que la place ne ſeroit point ſecouruë pendant les guerres de ces deux Princes Chrétiens. Et comme la vérité eſt merveilleuſement puiſſante à ſe faire reconnoitre, il avouë une choſe au même lieu, qui ſera éternellement honteuſe aux Eſpagnols. C'eſt que le Pape Adrien VI. qui devoit ſa promotion à l'Empereur ſon diſciple, avoit alors trois mille Eſpagnols, qu'il pouvoit envoier à la defenſe de Rhôdes. Mais que Loüis de Cardona Duc de Seſſa, & en ce tems-là Ambaſſadeur dans Rome, ſecondé d'autres Capitaines & grands Seigneurs du

Lib. 10. cap. 30.

ſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il eſt obéi. Il ſeroit aiſé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles envers les Papes. Mais puisque nôtre discours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Hiſtoire de Sandoval, je penſe que nous en avons aſſés dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Saint Siége, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre point, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Réligion, & particuliérement contre le Lutheranisme tout ce qui étoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté ſoûpira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à ſon ſecours par le devoir de ſa charge, par l'interêt du voiſinage, & par la conſidération de ſon beau frere Louis Roi de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

en mil cinq cens trente cinq, Sandoval écrit qu'il ne faloit que ſe préſenter devant Argel pour s'en rendre le maitre, & même de ce fameux Corſaire Barbe-rouſſe ; mais que Charles Quint fut conſeillé de revenir, ſe contentant d'avoir établi un Roi More dans l'ancienne Carthage. N'eſt-il pas vrai qu'au lieu d'aller ſecourir Oran contre le Roi de Tremeçen, l'an mil cinq cens quarante-trois, il aima mieux paſſer en Italie, & de là en Allemagne, pour ſatisfaire à cette violente paſſion qu'il avoit contre le Roi de France ; de ſorte que ſans la valeur de Dom Martin de Cordoue, Comte de Alcaudete, cette importante conquête du Cardinal Ximenes retournoit entre les mains des Barbares ? Mu-

Lib. 25. cap. 27.

e en mil cinq cens cinquante un à Sinam *Liv. 32.*
ha, que lui ſeul comme voiſin pouvoit *cap. 32.*
erver aux Chevaliers de Malthe; & à
Arraes la ville de Bugie en mil cinq cens
uante cinq, que les Eſpagnols avoient
ervée trente cinq ans, depuis que Pierre
Navarre y avoit arboré la Croix en mil
cens dix. Je ſai bien qu'il en voulut re-
r la faute ſur le Gouverneur Alonſo Feral-
qui l'avoit rendue, le faiſant exécuter à
t pour cela dans Valladolid. Mais il eſt
auſſi, que les guerres contre les Chré-
donnèrent tous ces avantages aux enne-
de nôtre Réligion, & par conſequent que
e côté-là Sandoval a eu mauvaiſe grace
ecommander, comme il a fait, cet Em-
ur; même ſi on defere tant ſoit peu aux
ites des Venitiens que nous avons tantôt
ndues.
e ferai volontiers ici une obſervation qui
rde non ſeulement Charles Quint, mais

n'y avoit rien qui fut ſi contraire au C
nisme, que la continuation de l'Empi
Lib. 20. cap. 2. cette Maiſon. Sandoval remarque l
me, que Guillaume Duc de Baviere
de nullité lorsque Ferdinand Premier
Charles Quint fut élû Roi des R
non ſeulement parce que l'élection s'é
te par argent, & par force, mais encor
qu'il étoit trop injuſte de perpetuer l'
dans une famille, dont quatre de ſi
voient déjà poſſedé. Or ce mécc
ment des autres Princes d'Allemagne
doit dès lors non ſeulement mal affec
à ceux d'Autriche, mais encore peu
des interêts de l'Empire, n'y poſſeda
la part qu'ils devoient, au grand préju

le Roi d'Eſpagne de le ſeconder en c
deſſein, y envoiant auſſi quelqu'un de ſ
pour faciliter les affaires. Philippe S
dépêche là deſſus François de Mendoçe
ral d'Arragon, en apparence pour contr
à cette croiſade, mais en effet pour la t
ſer, & en empêcher la concluſion, co
il fit. Ses ordres ſecrets portoient, co
Ibid. l'avoué Herrera, non ſeulement de n'y
entrer, mais d'agir en ſorte que le Pa
connut qu'il y avoit plus de difficultés &
conveniens que d'utilité à eſperer de ce
gue. Philippe craignoit que les Alle
s'occupans contre le Turc, la Flandre
ſouffrit par la perte de leur ſecours, &
pendant qu'on combattroit les Infidel

Or non ſeulement Charles Quint ſe
de ces conſidérations d'équité, & de
ı, mais il fit même ce qu'il pût, pour
ſon fils Philippe dans l'Empire; &
pû gagner ce point, il tâcha auſſi in-
nt de le faire declarer Roi des Ro-
Ferdinand n'y aiant jamais voulu con-
Sandoval dit, qu'il le fit ſonder ſur *Lib. 29.*
ier chef par la Reine Marie leur ſœur *cap. 35.*
Diete tenuë à Augsbourg en mil cinq
arante ſept: mais que Ferdinand lui
ſi vertement, & avec tant de reſſenti-
: l'indigne propoſition qu'on lui fai-
e Charles Quint n'oſa pas le faire preſ-
antage. Et néanmoins en l'an mil *Lib. 30.*
ns cinquante, il fit revenir exprès de *cap. 14.*
cette Reine Marie en la même ville
ɔourg pour remettre Ferdinand ſur ce *Lib. 1.*
, & lui faire trouver bon, que Philip- *c. 3. & 7.*
nommé Roi des Romains; ce qu'elle *Sand. l. 32.*
auſſi peu que la premiere demande. *cap. 39.*

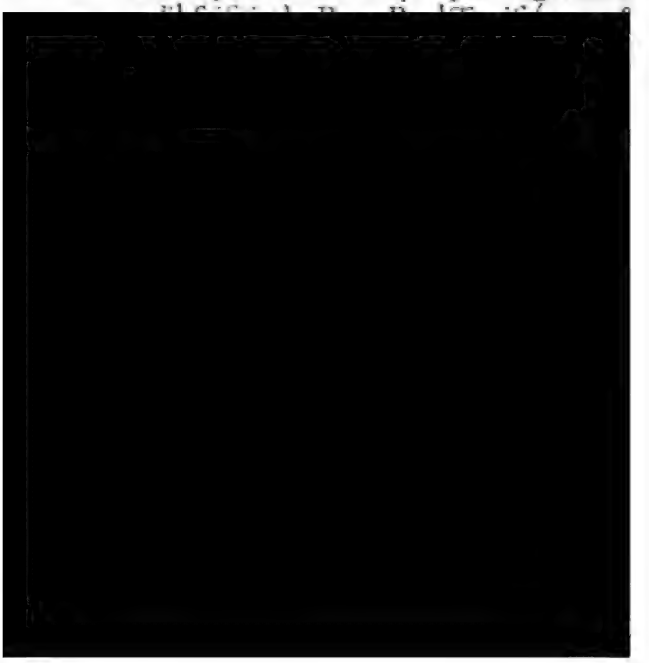
le Roi d'Eſpagne de le ſeconder en ce bon deſſein, y envoiant auſſi quelqu'un de ſa part pour faciliter les affaires. Philippe Second dépêche là deſſus François de Mendoçe Amiral d'Arragon, en apparence pour contribuer à cette croiſade, mais en effet pour la traverſer, & en empêcher la concluſion, comme il fit. Ses ordres ſecrets portoient, comme
Ibid. l'avoué Herrera, non ſeulement de n'y point entrer, mais d'agir en ſorte que le Pape reconnut qu'il y avoit plus de difficultés & d'inconveniens que d'utilité à eſperer de cette ligue. Philippe craignoit que les Allemans s'occupans contre le Turc, la Flandre n'en ſouffrit par la perte de leur ſecours, & que pendant qu'on combattroit les Infideles, le feu Roi Henri le Grand, avec qui il étoit encore en guerre, ne reçût quelque avantage de n'avoir plus rien à craindre du côté de l'Empire. En effet, ces conſidérations toutes particulières à la Maiſon d'Autriche, où les Empereurs comme cadets reçoivent la loi des ainés d'Eſpagne, ruinérent de ſorte cette ligue, qu'il n'en fut plus parlé; & toute la négociation de l'Amiral d'Arragon aboutit à ménager ſimplement un ſecours du Roi de Pologne pour les Païs-bas. Voilà combien il importe à la Réligion & à toute la Chré-

a jugé qu'il devoit pour cela étouffer
me un monſtre dès le berceau.

n'y a rien de plus ſouvent repété dans
loire que nous examinons, que cette pro-
tion, qu'on a eu tort de dire, que Char-
Quint n'avoit pas empêché le Lutheranis-
:omme il eût pu, s'il n'eût voulu s'en ſer-
vantageuſement contre les Princes Alle-
s, en les diviſant & ruïnant par cette di-
té de Réligion. Diodore nous apprend *Liv. 2.*
n Roi d'Egypte mit la diſcorde parmi ſes
les, en leur donnant des Dieux différens,
· les empêcher de s'unir contre lui. Ce
d ſoin de Sandoval à excuſer ſon Empe-
nous apprend, quand tous les Livres du
; ne nous en inſtruiroient pas, que tout
ıonde accuſa Charles Quint de vouloir
quer à peu près la même choſe en Alle-
ne; & nous pouvons dire auſſi qu'une ſi
mune opinion n'a pas manqué d'apparen-

Premierement la guerre qu'il fit contre
uc de Saxe Frideric, celui qui refuſant
ıpire le lui avoit fait donner, aiant pour
nier & principal fondement l'interêt de la
gion; chacun fut fort étonné quand après
iſon de ce Prince, on le vit mettre en li-
é, avec des conditions très rigoureuſes
vérité à l'égard de ſes biens, & de ſon

honneur, puisqu'il perdoit ſon Ele
mais qui d'ailleurs n'avoient pas un ſe
Lib. 20. cap. 23. cle en faveur de la conſcience. Nôt
Evêque fait voir ce Traité, & lui do
plus de couleur qu'il peut pour déc
Charles Quint de ce reproche. Mais
fet il s'en acquitte très mal, ne diſant
plus eſſentiel, ſinon que ſa Majeſté tr
propos de ne point parler du tout de
concernoit la Réligion. Un peu de tem
il fit compoſer & publier le Livre de l'In
qui regloit la conſcience des Allemans,
dant le Concile, ce que les Catholiqu
rent pour un attentat ſur la Jurisdicti
cleſiaſtique; & tout le monde jugea q
s'étoit porté à cela, que par le grand



t de la Terre. Mais ce que les autres
ı faire en cela avec excuſe, & legitime-
manquoit de prétexte & de raiſon en
qui faiſoit profeſſion ouverte de perſe-
les Hérétiques comme tels, & de ne
ttre aucun commerce avec les Luthe-

Quand on eût douté de ſes véritables
ıens, la ligue où il étoit entré avec Hen- *Lib. 25.*
itiéme Roi d'Angleterre depuis qu'il eût *cap. 27.*
:claré hérétique, contre ſon grand ad-
re François Premier, faiſoit aſſés voir
: en étoit. Mais rien ne découvrit ſi à
ɔn interieur à tous les Princes de l'Em-
que quand, pour obtenir la liberté de
ience, il exigea d'eux dans Ratisbonne,
ſe départiroient de l'alliance de France;
leur avoir refuſé cette même grace,
ıe pour l'acquerir ils lui avoient offert
: ſous ſes enſeignes combattre celles du
ſant. C'eſt ſur ces apparences qu'on a
: le ſoupçon, que cet Empereur étoit
:oup moins devot que ce qu'il vouloit
'on crût. Je ne voudrois pourtant pas *Thuan.*
· ſi avant que ceux qui en ont encore ju- *L. Cabrer. l. 5. cap. 3.*
ıs ſiniſtrement, ſur ce qu'on brula dans
e depuis ſa mort les os du Docteur Con-
n ſon Confeſſeur, qui s'étoit tué d'un
:au dans la priſon, après avoir été con-

vaincu de Lutheranisme, & d'avoir deux femmes tout Prêtre qu'il étoit. Les fautes ſont perſonnelles, & je tiens que c'eſt une grande témérité de tirer une ſi dangereuſe conſequence du Confeſſeur au penitent. Charles Quint étoit ſans doute fort bon Catholique, mais il étoit homme auſſi, & Prince de plus, ce qui rend ſon Hiſtorien ſans excuſe de l'avoir voulu donner pour impeccable. Quel zele de Réligion n'a point fait paroitre Philippe Second ſon fils? Cependant il laiſſa prendre Tunis & la Goulette à Sinam Bacha, pour entretenir les troubles de la Ligue en France. Il donna Arzilla au Roi de Maroc infidele, pour opprimer Dom Antonio dans le Portugal, où il craignoit le ſecours d'Afrique. Et

Cabrera lib. 10. cap. 20.

ıs tomber dans les abſurdités de Sando-
qui veut tant attribuer à ſon Charles
t, qu'on le peut convaincre de menſon-
r ſon propre texte. Il eût bien plus fait *Lib. 32.*
avantage, ce me ſemble, puisqu'il ne *cap. 34.*
:oit qu'à l'obliger, de ne le point repré-
: pleurant en pleins Etats, qu'il avoit aſ-
lés à Bruxelles avant ſon depart pour ſe
r en Eſpagne; & de ne lui point faire
er en un lieu ſi célébre la folie de ſa me-
ont il ſe devoit au moins taire comme
s'il ne la pouvoit cacher. Car quant
ırmes, je ſai bien qu'il y en a de permi-
ır les Philoſophes mêmes, & qu'Home-
ſi bien que Virgile ont fait pleurer leurs
s. Mais cette aſſemblée n'étoit pas le
ù il les faloit répandre, & la renoncia-
ıu gouvernement, qu'il y faiſoit en fa-
le ſon fils, devoit être accompagnée de
le fermeté, & de grandeur de courage.
le regard de la Reine Jeanne ſa mere,
e que ſa maladie ne puiſſe pas être tirée
ſequence, & que nous voions bien par-
ıs Rois un Charles le Sage, qui engen-
harles le Phrénetique, & celui-ci un
Charles qui fut le reſtaurateur de l'Etat
ıi par l'Anglois, tant la folie & la ſageſſe
ine ſont choſes voiſines & qui ſe ſuivent:

Si eſt-ce que rien n'obligeoit Charles Quint à dire là avec tant d'indecence, que ſa mere avoit été ſi long-tems alienée d'eſprit. Et Sandoval avoit aſſés ſatisfait à la fidélité de l'Hiſtoire, d'avoir remarqué en tant d'autres lieux la démence de cette infortunée Princeſſe, ſans en rendre ſon propre fils le dénonciateur, dans une convocation d'Etats généraux. Je m'étonne, qu'au jugement qu'il rendit long-tems auparavant entre les Dames de Vergas & de Brederode, qui conteſtoient ſur leurs rangs, ordonnant que la plus folle iroit devant, Sandoval ne lui fait ajoûter que c'étoit pour conſerver le rang à ſa mere. Quant à moi, ie ne puis croire que ce Prince ait parlé ſi peu judicieuſement, me le perſuadant d'au-

Lib. 26. cap. 28.

que Charles Quint en particulier ; remarquons maintenant les fautes qu'il a faites par une exceſſive animoſité contre la France. L'amour de ſon païs, & la haine du nôtre ſe devoient ſuivre immédiatement, puisque ce ſont des paſſions déreglées qui partent d'un même principe.

Il eſt ſi difficile de s'empêcher en écrivant l'Hiſtoire d'avoir la même averſion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d Hiſtoriens de l'antiquité, qu'on ne puiſſe blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs paſſions. En effet, je penſe que ſi nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles ſe pouvoient debiter dans Carthage avant ſa deſtruction ; nous y verrions des deſcriptions de combats bien différentes de celles, que nous avons dans Tite Live, & les autres Hiſtoriens Romains. Ceux-ci mettent quaſi toûjours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de ſoldats, par la ſeule vertu des Chefs, & la bonne diſcipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne ſuſſent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diverſité ſe remarqueroit vrai-ſemblablement aux réſolutions priſes dans le Senat de Carthage, qui

ſeroient accompagnées d'autant de raiſo
d'équité, qu'on verroit d'injuſtice en celu
Rome. Et s'il nous reſtoit ce qui peut a
été écrit pour l'un & pour l'autre de ces d
grands partis, il eſt à croire que la bo
cauſe ne ſe trouveroit pas toûjours du c
de la bonne fortune, comme il eſt arrivé
le mal-heur des vaincus, dont on a ſuppr
les écrits avec la liberté & l'Empire. Car
core que les Hiſtoriens de l'une & de l'a
République convinſſent par néceſſité des p
cipaux évenemens, comme du ſiége & c
priſe des villes, des batailles données, &
choſes ſemblables; il eſt hors de doute
la raiſon des conſeils, les moiens tenu
l'exécution, & les circonſtances de toute
choſes ſeroient extrêmement diffé

: doit avoir jamais penſé, & comme nous ons vû qu'il a lâché la bride à toutes ſes af-ctions, quand il a voulu obliger ceux de n païs; nous montrerons qu'il s'eſt donné core plus de licence dans ſa colere, lors-'il a pû prendre occaſion de mal traiter la ance, & de diffamer nôtre Nation.

Dès le commencement de ſon ouvrage rlant des ayeuls de Charles Quint dans cet-: curieuſe Généalogie, qui nous a déjà en-etenus, il dit que le regne de Ferdinand & Iſabelle fut illuſtre par quatre grandes vi-oires. L'une aux Indes, contre le Diable; iutre au Roiaume de Naples, contre les rançois; la troiſiéme en celui de Navarre, ontre les Hérétiques; & la dernière à la con-uête de Grenade, contre les Mores. Cette elle partition a cela d'excellent qu'elle eſt aive, & fait voir à nud l'eſprit de l'Auteur. Ie nous voilà-t-il pas d'abord fort bien appa-és avec les Diables, les Hérétiques & les fores? s'il eût pû nous mettre en meilleure ompagnie, ne doutés pas qu'il ne l'eût fait. 'eſt à peu près ſelon le même génie qu'il it parler Antoine de Leva, lorsqu'il donne : conſeil à l'Empereur d'entrer en France en il cinq cens trente ſix. Car comme ce ain Eſpagnol mouroit d'envie d'y venir *Lib. 23. cap. 7.*

cueillir les lauriers, qu'un Aſtrologue lui avoit promis, l'aſſurant de ſa ſepulture dans Saint Denis, qui fut pourtant celui de Milan; il lui fait dire qu'il faut aller trouver les bêtes farouches jusques dans leurs cavernes, & qu'on ne les peut jamais mieux prendre que dans leurs repaires. Que s'il s'étoit contenté de ces petites invectives, quoique fort vicieuſes dans une Hiſtoire, il les faudroit endurer, auſſi bien que d'avoir déguiſé nos victoires, quand il eſt contraint d'en avouer quelqu'une, & fait en ſorte qu'en tous combats nous aions toûjours eu la multitude d'hommes de notre côté, & les Eſpagnols le courage & l'experience du leur. Car par exemple, il conte la bataille de Seriſoles tout

aidé à ſe délivrer de la captivité des Mores.
Lib. 22. c. 9. & 39. S'ils en ſont crûs, nous avertimes les Turcs du deſſein qu'avoit Charles Quint ſur Tunis, & l'Ambaſſadeur la Foreſt que nous tenions auprès de lui pendant cette expédition, s'entendoit avec Barbe-rouſſe ; bien qu'après la conquête, l'Empereur fit préſent à cet Ambaſſadeur de quatre vints & un pauvres captifs François ; ce qui dément l'accuſation fauſſe d'elle-même, & rend Sandoval ridicule de dire l'un & l'autre, ſans conſidérer, que ce ſont choſes contraires, & qui s'entredé-
Ibid. c. 41. truiſent. Si ce n'eſt qu'il prétende qu'un remords de conſcience ait fait faire cette délivrance. Car, à la vérité, la plûpart de ces captifs étoient des ſerviteurs de nôtre Dauphin priſonnier, qui avoient été envoiés en

tion pas de paſſage ſeulement, en fit faire la reddition. Voilà comment ils nous accommodent. La vérité eſt, que le Chevalier Gaſpard de Vallier, ou de Valleri, Dauphinois, la rendit, forcé par les garniſons de Calabrois & d'Eſpagnols, à qui il reprocha mille fois leur lâcheté; & que toute la Chrétienté imputa ce malheur à l'Empereur, qui pouvoit ſeul la conſerver, comme nous avons dit, & qui y étoit obligé plus que perſonne, par la conſidération de ſes propres interêts, ſi celle de nous faire la guerre n'eût prévalu dans ſon eſprit. Ce fut le même Aramont, dit Sandoval, qui ménagea par les ordres de Henri Second à la Porte de Soliman, la deſcente de ſon armée navale en mil cinq cens cinquante deux, au Roiaume de Naples. Strozzi ſe devoit joindre à elle avec les galeres Françoiſes, dont l'inexécution fit fort murmurer les Turcs. Et les Cardinaux de la faction Françoiſe lui fournirent à Terracine, & à Sermonete des rafraichiſſemens. Que de chimères Eſpagnoles fondées ſur l'imagination ſeule, & ſur la mauvaiſe volonté qu'ont les Eſpagnols pour nous, qui leur firent voir ces rafraichiſſemens donnés à Sinam, comme ils avoient vû ceux, dont nous avons déjà parlé, que le

Pape Paul Troiſiéme fit porter à Barbe-rouſſe en mil cinq cens quarante trois, par le Cardinal Trana. Il ne faut que la ſeule lecture d'un autre Traité d'Aramont, & du Prince de Salerne avec Ruſtan Bacha, pour juger ſi Sandoval a eu bonne grace de l'écrire ſur la rélation, comme il dit, de quelques priſonniers. C'eſt ainſi que Cabrera veut que l'armée de Piali qui prit Surrento en mil cinq cens cinquante huit, fut de complot avec nous; & de même celle qui parût ſur la côte d'Italie en mil cinq cens ſeptante quatre, lors du mouvement de Gènes, qu'il veut avoir été évoquée par Henri Troiſiéme. Herrera ſuit à la piſte, aſſurant que le Prince de Bearn, (il nomme ainſi Henri le Grand) & la Reine

Cap. 46. & 47.

Lib. 4. cap. 20.

Lib. 10. cap. 23.

Tom. 3. l. 7. c. 9.

m'étonne pas ſi ce mariage fut ſi peu
ıx, mais bien que cela n'ait point été
é lors de ſa diſſolution. De nommer
travagances par leur nom, j'aime
qu'un autre le leur donne que moi,
oirois faillir ſi je m'amuſois à y répon-
omme ſi elles avoient beſoin de refu-

Je dirai ſeulement que quelque in-
ıce que nous aions euë avec les
, qui n'a jamais regardé que le com-
, & la conſervation des lieux Saints
ſont paſſés les ſacrés myſteres de nôtre
ıption, on ne nous reprochera jamais
érité, que nous aions mis de gaieté de
les places Chrétiennes entre les mains
idèles, pour opprimer des Princes de
Religion, comme nous avons montré
que d'autres ont fait, au ſujet de Co-
Arzilla, & de Tunis. On ne lira point
ôtre Hiſtoire qu'on ait fermé les Egli-

France, & qu'il s'y ſoit fait une ceſſa-
es choſes divines pendant quatre mois,
e il arriva en Eſpagne en mil cinq cens
:uf, à cauſe qu'on vouloit obliger les
iaſtiques de Caſtille à contribuer quel- *Sand. l. 3.*
:cime, pour armer contre les ennemis *cap. 35.*
re Foi. Nos peuples ſe ſont toûjours
s pour les Croiſades avec autant de

bonne volonté, que ceux d'Eſpagne y ont t
moigné de dureté de cœur. Il ne faut qu
lire la tenuë des *Cortes* ou Etats
Valladolid en mil cinq cens vint ſept, pou
en bien juger. Ils commencèrent par le ſe
vice funèbre de Louis Roi de Hongrie, ſu
foqué dans un marais à la défaite de ſon
mée par Soliman, qui venoit d'occuper
ſuite la meilleure partie de cette frontie
L'aſſemblée ſe faiſoit apparemment pour
trouver de l'aide à la reſiſtance neceſſaire co
Lib. 16. cap. 2. tre un ſi puiſſant ennemi, à qui Charl
Quint témoignoit de ſe vouloir oppoſer.
eſt-ce que Sandoüal m'eſt garand, que
mais ni le Clergé, ni la Nobleſſe, ni le Ti
Etat ne voulurent offrir un ſol pour u
guerre ſi ſainte & en une ſi preſſante oc

gouſte avec le reſte de l'Isle l'année ſuivan-

Ce n'eſt point là une rélation controu- *Cabrera l. 9. c. 17.*
:, ils la peuvent lire dans leurs propres Au-
irs. Mais j'admire ſur tout de quel front peuvent accuſer nos Rois d'avoir eu trop communication avec les ennemis de nôtre)iance, quand je conſidère leur Charles iint ſe liant ſolemnellement d'amitié per-iuelle avec Muley Hazem ſon tributaire. ndoval repréſente la cérémonie de cet acte *Lib. 22.* emmel, l'Empereur jurant ſur une croix de *cap. 44.* nt Jacques où il mit la main; & le Roi de inis ſur ſon Alcoran, la portant en ſuite ſon alfange ou cymeterre comme les Scy-:s anciennement ſur leur coutelas en leurs is ſolemnels ſermens. C'eſt bien mettre parallele la Bible avec l'Alcoran, & les vé-:s de nôtre Réligion avec les impoſtures de hhomet. Auſſi n'y a t-il perſonne qui puiſſe iorer, avec combien de ſoin & d'affection les)agnols ont ſollicité, & recherchent encore is les jours l'alliance du Grand Seigneur, 'ils veulent rendre ſi criminelle en nous; & 'il n'y a que la ſeule jalouſie de nous voir poſſeſſion de ce qu'ils n'ont jamais pû ob-iir, qui les faſſe crier ſi haut. Je ne répe-ai point ce qui a déjà été écrit ſur ce ſujet. is puisque nous ſommes ſur l'Hiſtoire de

Sandoval, je rapporterai ſeulement quelques témoignages qu'on y voit de ce que je dis. Charles Quint n'étant encore que Roi d'Eſpagne, envoia en mil cinq cens dix huit, le Chevalier Lbaiſa en Ambaſſade vers Selim, prenant le prétexte de ſe réjoüir des victoires que ſa Hauteſſe avoit obtenuës. Le Roi Ferdinand ſon frere aïant dépoüillé Jean Sepuſius de ſon païs, ſe douta qu'il auroit recours au Turc. Pour lui ôter cette protection, il dépêcha vers le Grand Seigneur Jean Oberdansco en mil cinq cens trente deux, & lui offrit amitié & tribut par cet Ambaſſadeur. Sandoval accuſe là deſſus Soliman d'avoir été ſi ſuperbe, que de ſe moquer de Ferdinand, & de l'Empereur, qu'il défia tous deux conjoints-

Lib. 3. cap. 26.

Lib. 20. c. 5. & 7.

tion au Roi Philippe ſon fils, qu'il lui re-
mande ſur tout par le 12. article, d'obſer- *Lib. 30.*
éligieuſement la tréve de cinq ans, qu'il *cap. 5.*
: ſignée un peu auparavant avec Soliman?
ſucceſſeurs de Charles Quint ont toûjours
illé au même deſſein, & pour ne rien
orter de ce que d'autres Traités en ont
dit, le Vice-Roi de Naples ménageoit en-
l'an mil ſix cens trente-ſix une tréve pour
ɔi ſon maitre à la Porte du Grand Seigneur,
l'entremiſe de ceux de Ragouſe; celui
y avoit envoié exprès aiant renoncé à ſa
miſſion & à ſa Réligion en même tems
a priſe du Turban. Loué ſoit Dieu de ce
ios Princes ſont entrés dans l'alliance des
mans par des moiens plus honnêtes, &
des fins ſi utiles à nos Autels, qu'ils ont
ent reçû avec les remerciemens des SS.
ɔ, des inſtances bien preſſantes de la con-
:r. Les Rois d'Eſpagne n'en peuvent pas *Oſſat. l.*
autant de celle qu'ils ont avec tant de Rois
ndes, ſous le ſeul prétexte de pourvoir
:ope d'un peu de poivre & de canelle.
ıand nous n'aurions que la lettre que pro-
Cabrera de Philippe II. au Chérif Mulcy
ıet, je m'étonne que les Eſpagnols n'aient *Lib. 12*
ıonte de nous reprocher nôtre paix avec *cap. 28*
urc. Lui envoiant un très riche préſent

par Pedro Venegas de Cardona ſon Amb
deur, il l'exhorte à une mutuelle confé
tion, lui proteſtant qu'il lui ſouhaite
bien, honneur, & contentement. Il
noter que ce Chérif eſt le Roi de Fés
Maroc, qui gagna la bataille d'Alcace
bir, que quelques-uns ont nommée des
Rois, contre l'infortuné Dom Sebaſtian
avec qui Philippe, dont nous parlons,
encore en bonne intelligence, au même
qu'il lui tuoit ſon neveu. Or quand il ſ
vrai, que la neceſſité nous auroit rédu
nous prévaloir de l'alliance des Infidèles,
auroit-il en cela de contraire au droit div
humain ? ni même à celui de la nature

ı Camillo Pandonio, qui s'aſſocia de celui du
ıpe Alexandre VI. nommé Georges Buc-
ıard, pour repréſenter à ſa Hauteſſe, com-
en il importoit à ſes Etats de Macedoine, &
: la Morée, que les François ne ſe rétabliſ-
nt pas dans le Roiaume de Naples, ni dans
Sicile, à quoi ils ſe préparoient. Et ils
ɔurront remarquer ſur tout, comme ces Am-
ıſſadeurs firent peur à Bajazeth du deſſein
ue les François témoignoient avoir d'entre-
rendre contre lui, vû la grande inſtance qu'ils
iſoient qu'on leur mit entre les mains le
rince Gemes ſon frere. Je ne m'étendrai
ıs davantage ſur une matière qui pourroit
ıute ſeule nous entretenir trop long tems, vû
ême ce que nous en avons écrit ailleurs.
me ſuffira de répondre à nos ennemis, qu'i-
comme par tout ailleurs, ils veulent, que
ɔn nous impute à crime les mêmes actions
ı'ils prétendent leur devoir être permiſes;
: qu'on leur ſouffre contre toute ſorte de
ıſtice, ce qu'ils rendent capital & irrémiſſible
ıx autres. Car quand ils ſont revolter des
ɛuples contre leurs Souverains; qu'ils font
ɣorger à une même heure dans un grand
oiaume, tout ce qu'il y a de nom François;
: qu'ils célèbrent des Vépres Siciliennes, dont
ɔut le monde a horreur; ils trouvent quant

à eux qu'elles ſont fort juſtes, que les Siciliens étoient trop mal traités de nous, & que ce châtiment étoit dû à l'inſolence de nôtre Nation. Mais ſi les Napolitains ſe plaignent tant ſoit peu du traitement tyrannique qu'ils reçoivent d'eux; ſi les Flamans ne peuvent ſouffrir le même joug, que portent des Granadins; & ſi nous aſſiſtons les Hollandois nos Alliés, après même, qu'ils ont été reconnus pour peuples libres par les Eſpagnols; ils demandent vengeance à Dieu & aux hommes, crient que les Loix divines & humaines ſont violées, & pour peu que ceux qui ont la foudre en main les en croient, nous ſerons frappés d'un coup d'excommunication majeure. Quand Charles de

Sand. l. 13.

e Conſeil d'Eſpagne fait ôter à Ferdinand *Lib. 1.*
e de Charles Quint le gouvernement de *cap. 6c.*
ille & d'Arragon ; ſi on le prive en ſuite
trois grandes Maitriſes d'Eſpagne ; & ſi
:ardinal Ximenès, aux premiers ordres de
ırles Quint chaſſe d'auprès de cet Infant
Gouverneur, ſon Ecuyer, & quaſi tous
ſerviteurs ; il ne lui eſt pas permis ſeule-
nt de ſe plaindre ; on lui fait entendre que
tes ſes richeſſes & tout ſon bonheur, con-
:nt aux bonnes graces de ſon ainé ; & s'il
fait du mauvais, nous verrions ſon procès
s les archives de Simancas, avec ceux
on y a fait mettre pour ſervir en ſembla-
; occaſions, de Charles Prince de Viana,
de Jean II Roi d'Arragon, & de Dom *L. Cabrer. lib. 7. c. 9. & 22.*
ırlos à qui Philippe II. ſon pere apprit ſi
ı à être ſage.

C'eſt ainſi que les Eſpagnols ſont injuſtes
ers nous, & que l'amour propre qu'ils ſe
tent, joint au peu d'eſtime qu'ils font des
:es, leur fait faire des jugemens téméraı-
& ridicules. Je ne prétens pas les guerir
ıe maladie eſtimée incurable. Mais je
ſe bien avoir fait voir que Sandoval a com-
des fautes, qui ne lui peuvent être par-
nées, pour ne s'être pas dépoüillé de cette
ıde animoſité contre la France, comme il

étoit obligé, puisqu'il vouloit paſſer pour Hiſtorien. Il me ſeroit aiſé de la montrer en aſſés d'autres choſes, comme quand il accuſe en pluſieurs lieux la Reine Germaine, derniere femme du Roi Ferdinand, d'avoir introduit à la Françoiſe les excès de bouche en Eſpagne, dont ceux de ce païs-là n'ont jamais été accuſés chés eux.

Je pourrois auſſi étendre bien plus loin mes petites cenſures, ſi je ne craignois d'avoir déjà été trop long. Car il y a eu autant de malice que de mauvaiſe grace, de rejetter l'empoiſonnement du Dauphin François ſur ſa belle ſœur Catherine de Médicis, femme de Henri II. pour en décharger Antoine de Leva, le Marquis du Guaſt, & leur maitre. C'eſt

Lib. 23. c. 9. & 15.

ſarquis du Guaſt n'en eût aucune connoiſ-
e, & que des perſonnes masquées & in-
nuës commirent ce bel exploit à l'em-
chure du Teſin ſur le Pau. Et néanmoins
:un ſait que le Sieur de Langey en fit une
: recherche, qu'il decouvrit, que tous les
liers, tant des Ambaſſadeurs que des aſ-
ns avoient été cachés dans les baſſes foſſes
Château de Pavie, d'où même il trouva
en de les faire ſortir. Il ne ſaut plus par-
le coupables, s'il ſuffit de nier reſolument,
ıme fait Sandoval, pour être eſtimé inno-
. C'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir
ın criminel qui répond devant ſes Juges,
ıi tâche d'éviter le ſupplice: Mais en un
orien, qui fait profeſſion d'inſtruire le
ıde de la vérité des choſes dont il entre-
ıd la narration, ces fauſſetés ne ſont pas
rables. N'en eſt-ce pas un merveilleuſe,
oir donné des articles de traités contraires
ırs originaux? C'eſt où il parle des trèves *Lib. 32.*
Vaucelles en 1555. où il fait voir un arti- *cap. 37.*
portant des defenſes générales aux Fran-
de paſſer aux Indes pour y négocier, ou
r y découvrir & conquerir de nouveaux
, ſans le conſentement de l'Empereur, & du
ſon fils. Car le véritable texte, que nous
ıs vû, defend ſimplement à ceux de nôtre

nation de trafiquer aux Indes qui appartiennent à ces deux Monarques, ſans leur congé, nous laiſſant la liberté des voiages de mer par tout ailleurs, & comme par le paſſé (tant s'en faut que les découvertes & les conquêtes nous fuſſent interdites) avec clauſes expreſſes, que rien ne pût préjudicier aux Sujets du Roi Très Chrétien. Cependant cette fauſſe allégation de Sandoval a été ſuivie & citée par le Cano-
Pag. 169. niſte Freytas, dans ſon écrit contre la liberté de la mer, pour établir la proprieté des Eſpagnols aux Indes, & nous y donner l'excluſion; ce qui a déjà été obſervé par P. Bergeron en ſon traité des navigations.

Si je voulois encore m'arrêter à quelques erreurs qui concernent les ſciences & no-

ée n'étant point maritime, ni du Pelopo-
e, mais ville Bœotique, & l'une des plus
diterranées de toute la Grèce. Ce ſont des
uves ſuffiſantes, ce me ſemble, pour faire
r que notre Hiſtorien n'a ſçû ni la nouvel-
ni l'ancienne Géographie. Au ſurplus, ſi
trouve que j'aie apporté trop d'aigreur en
obſervations, & s'il m'eſt arrivé de tom-
dans l'excès, que je reprens aux autres,
voir eu trop de paſſion pour mon païs, je
tout prêt à reconnoitre mes manquemens;
que je m'excuſe en quelque façon ſur la
uvaiſe intelligence où nous ſommes avec
Eſpagnols, qui m'a fait prendre tant de li-
té. Les fautes de la plume, qui ſe font en
e petite guerre, ne ſont pas irréparables
nme en l'autre; & plut à Dieu que nos en-
nis ne nous euſſent point obligés à pren-
d'autres armes que celles que j'ai en main,
qu'elles fuſſent auſſi-tôt quittées de toute
ts, que je vai laiſſer les miennes. En tout
, je ſuis aſſuré que les plus équitables ne
uveront pas mon procedé vers Sandoval
ins civil, ni moins raiſonnable, que celui
it a uſé le grand Précepteur de Trajan en
rigoureux examen de l'Hiſtoire d'Héro-
e. Car il ne donne point d'autre cauſe de
te hardie entrepriſe, contre un ouvrage de

ſi grande eſtime parmi les anciens, qu'ils lui donnèrent le nom des neuf Muſes; ſinon que les Bœotiens ſes ancêtres aiant été mal traités par Hérodote, il avoit crû qu'il y alloit de ſa réputation & de ſa conſcience d'entreprendre la defenſe de ceux de ſon païs, & d'écrire contre lui qui les avoit voulu diffamer. Or on ne peut pas dire que Plutarque comme citoien de Chéronée, fût plus obligé à maintenir l'honneur de la Bœotie, que je dois être affectionné à celui de la France; ni qu'une des moindres & des plus mépriſées parties de la Grèce, principalement pour la trempe d'eſprit qu'elle ſembloit donner, méritât davantage d'amour, qu'une des plus renommées Provinces de l'Europe, que je reſpecte com-

DISCOURS

SUR LA BATAILLE

DE LUTZEN

EN 1632.

ET

SUR LA PROPOSITION

DE TREVE

AU PAIS-BAS

DISCOURS
SUR LA BATAILLE
DE LUTZEN.

Du $\frac{6}{16}$. *Novembre* 1632.

Es batailles ſont des Arrêts du Ciel, qui décident les différens des Etats, & chanent l'être des Puiſſances de la Terre. C'eſt urquoi les Romains avoient impoſé le nom Mavors au Dieu des combats, comme à lui qui ſe plait à bouleverſer les choſes grans. Mais il n'arrive pas toûjours que ces Arıs ſoient deciſifs, & ſouvent on a vû deux rtis contraires s'en prévaloir également, & ttribuer chacun l'avantage d'un même fait ırmes. Après celui de Mantinée, l'un des ıs célébres qu'ait vû la Gréce, les Athéens ne dreſſerent pas de moindres trophées ce qu'ils occupérent du champ de balle, que les Bœotiens, auquels Epaminons avoit ſi glorieuſement acquis le reſte au ix de ſa vie; & il ſe trouva que les Devins oient eu raiſon de prononcer un peu aupa-

ravant, que les entrailles des hoſties adjugeoient la victoire à tous les deux partis. L'Hiſtoire de toutes les Nations fournit de ſemblables exemples; & ſans aller plus loin, la Journée de Saint Denis, de la mémoire de nos peres, laiſſa les Catholiques & les Proteſtans en conteſtation de l'avantage que chacun mettoit de ſon côté. Mais ce que nous venons d'apprendre de la bataille de Lutzen, me ſemble d'autant plus conſidérable, qu'outre ſon importance, qui intereſſe toutes les Puiſſances de l'Europe, on y peut remarquer une infinité de circonſtances ſinguliéres, qui méritent bien, qu'on y faſſe quelque particuliére réflexion.

N'eſt-ce pas une choſe notable, de voir

neritz ſans attendre le jour: Avoir en ſuite fait abandonner Leipſig, & rendre depuis ſon Chateau par compoſition, emporté Chemnitz, forcé Zwikau, & chaſſé l'ennemi de tous les Etats occupés par le Duc de Saxe, le repouſſant jusques dans la capitale de Boheme: N'eſt ce pas, dis-je, une choſe très notable, de voir, que nonobſtant tous ces avantages on tire le canon dans Vienne en ſigne de bon ſuccès, qu'on faſſe des feux de joie dans Bruxelles, dans Ingolſtad & dans Ratisbonne, & qu'on chante le *Te Deum* à Madrid, comme d'une victoire obtenuë?

C'eſt à mon avis, ce qui tient aujourd'hui beaucoup de perſonnes en admiration, conſidérant, que pluſieurs de ces circonſtances ont ſouvent acquis toutes ſeules la gloire du triomphe à ceux, qui s'en pouvoient prévaloir, & que toutes enſemble du côté des Suédois, tant s'en faut, qu'elles aient pû faire avouër aux Autrichiens, qu'ils aient eu du pire, qu'elles ne les empèchent pas de jetter des chants d'allegreſſe, & de s'efforcer de faire paroitre, qu'ils ont eu le ſort des armes favorable. Les troupes d'Antigonus aiant été très mal menées par les Argyraspides d'Eumènes, il ne laiſſa pas de prétendre l'honneur de la victoire, voiant qu'Eumènes pour ſe prévaloir la nuit des commodités de ſon

camp, l'avoit laiſſé maitre de la place du combat, & des morts qui la couvroient. Et ſi nous voulions rechercher dans les Hiſtoires des témoignages ſemblables, la choſe iroit à l'infini, tant à l'égard du champ de bataille, que des autres évenemens, que nous avons remarqués.

Si eſt-ce que ſi nous peſons l'importance de la mort du Roi de Suéde, ſi nous pénetrons les conſequences de la perte de cet incomparable Chef, & les avantages que ſes ennemis s'en peuvent promettre, peut-être trouverons-nous moins étrange leur procédé, & peut-être ſerons-nous contraints d'avouër, que ce n'eſt pas choſe nouvelle de prétendre le gain d'une bataille par la ſeule conſidération d'un coup fatal comme celui-là. Les Thébains aiant obte-

Mais à la vérité, Artaxerxes avoit juſte ſujet
le préſumer ainſi, puisque par la mort de ſon
det, qui lui disputoit ſon ſceptre, & qui ne
ſſoit aucun ſucceſſeur, toute cette guerre ſe
ouvoit terminée ſans aucune reſſource. Ce
ie l'Empereur ne peut pas dire aujourd'hui,
'il voit, après le decès du Roi de Suéde, ſon
rti ſubſiſter encore tout entier contre lui, les
êmes forces préparées à la ruine de ſa Mai-
n, & les mêmes interêts, s'ils ne ſont deve-
s plus puiſſans, en vigueur contre ſon gou-
rnement.

Il eſt fort important d'avoir égard à ces
proportions d'exemples, lorsque l'on veut
ıſter quelques paralleles de l'Hiſtoire an-
nne aux occurrences de notre tems. Beau-
ıp de perſonnes ſe ſont laiſſées perſuader,
e la mort de Guſtave ne produiroit pas
oins de confuſion dans ſes conquêtes, que fit
le d'Alexandre le Grand parmi ſes Géné-
ıx d'armée. Et néanmoins pour peu qu'on
ſe de reflexion ſur les conditions de l'un &
l'autre tems, & ſur la diverſité des affaires
'on veut ici apparier, on s'appercevra aiſé-
nt, que hors la reſſemblance des deux Chefs;
valeur & en grandeur de courage, il n'y a pas
nde raiſon de vouloir faire ce rapport.

Ce qui mit la diſcorde & fit naitre les par-

tialités entre ces grands Capitaines Grecs (après le naturel de leur nation) fut principalement l'état pacifique & le grand calme où les laissa leur maitre, dans un Empire de si vaste domination. Il étoit quasi impossible que des courages Martiaux comme les leurs, accoutumés à prendre leur repos dans les factions de la guerre, ne se heurtassent au dedans, n'aians personne au dehors contre qui s'exercer; à quoi le testament militaire d'Alexandre, qui laissoit la conduite principale de l'Etat au meilleur d'entre eux, sans rien determiner, contribua beaucoup. Les Scythes vers le Nort n'osoient plus passer le Tanaïs, tant s'en faut qu'ils pûssent rien entreprendre par la mer Caspienne, ou par le Pont Euxin. L'Inde, qui est au delà du Gange s'estimoit heureuse, que ce fleuve servit de borne à l'Empire Macédonien. Les déserts de Libye lui étoient d'autres limites fort assurées vers le Midi. Et ce qui restoit à conquerir du Couchant de l'Europe, étoit alors ou inconnu ou mépriſé par les Grecs. Ce n'est donc pas merveille, si pendant la Régence de Perdicas, à cause de la foiblesse d'esprit d'Arrhidéus, & pendant les minorités des fils de Roxane, & de Barsine, ces Lieutenans généraux de Roiaumes plûtôt que de Provinces, Antipater, Ptolomée, Antigonus, & les autres, se firent la

une voie que le Roi de Suéde laiſſe par
les affaires de l'Europe en des termes

loir ſervir, comme ils y ſont obligés, avec une prud'homie Suedoiſe. Tous les confédérés ont perdu aujourd'hui la jalouſie, qu'ils pouvoient avoir de la grandeur de ce Prince, & ils auront plus de diſpoſition & de vigueur que jamais, à ſe tenir dans l'union de Leipſig. Ils commandent dix armées dans l'Allemagne, & ont les deux tiers du païs avec les principales villes à leur devotion. Ils ſavent quel eſt le joug de la Maiſon d'Autriche qui leur vient d'être levé; & ſont entrés en connoiſſance de leurs forces, à faute dequoi ils recevoient il n'y a que trois ans une ſi dure loi de ceux, à qui ils ſont capables de la donner. Enfin ils peuvent raiſonnablement attendre toute ſorte de bonne correſpondance, & peut-être plus grande qu'auparavant, de beaucoup de puiſſans voiſins qui s'intereſſent dans leur conſervation. Quelle apparence y a-t-il donc de comparer le tems d'Alexandre à celui dont nous parlons, & de vouloir préſumer de mêmes ſuccés d'affaires, où les cauſes d'agir ſont différentes par toute ſorte de circonſtances?

Je tombe d'accord, qu'il arrive ſouvent dans les Monarchies la même ſubverſion de gouvernement par la mort du Souverain, que celle qu'on dit avoir lieu en celle des Abeilles, quand ce funeſte accident s'y rencontre,

Rege incolumi mens omnibus una est;
Amisso, rupere fidem.

Mais que ce ſoit une fatalité inévitable, & que comme nous ſavons qu'il eſt arrivé ſouvent au contraire, on ne doive aujourd'hui vrai-ſemblablement ſe promettre de meilleurs évenemens de la diſpoſition des affaires d'Allemagne, telles que les a laiſſées le Roi de Suéde, c'eſt à quoi je ne puis pas acquieſcer.

Or puiſque le tems ſeul nous en peut éclaircir, conſidérons cependant une quantité de rencontres en cette mémorable Journée, tels que difficilement les pourroit-on remarquer meilleurs.

Qu'il y ait eu plus de batailles gagnées par le moindre nombre de combattans que par le plus grand, comme a été celle-ci, c'eſt une choſe obſervée il y a long-tems, par ceux, qui en tirent un argument, que les Victoires ſont des effets de la Providence, laquelle a ſes raiſons à part, & que ſouvent nous ne pouvons pas pénétrer. Ces grandes expéditions de Cyrus contre les Maſſagetes, de Cambyſes contre les Ethiopiens, de Darius contre les Scythes, & de Xerxes, contre les Grecs, en ſont des preuves très anciennes, confirmées par tous les âges ſuivans. Que les armées du Septentrion, (appellé *vagina mundi*) aient ſouvent été ſuperieures à

celles du Midi, comme les Grecques des A
ques, & les Romaines des Carthaginoiſes,
coup de perſonnes en ont déjà fait la rema
Mais que la mort d'un grand Roi à la v
toute ſon armée, comme a été celle de Gu
dans la journée de Lutzen, non ſeulemen
point cauſé la déroute générale de ſes tro
comme il arrive quaſi toujours, mais mêr
été la cauſe principale & viſible de la vi
des ſiens, c'eſt ce qui mérite bien, à mon
d'être conſidéré. Chacun ſait que celle
ſton de Foix à Ravenne (choiſiſſant c
exemple parmi une infinité d'autres) ſur
dans la pourſuite de ſes ennemis déjà va
rendit ſa victoire Cadméenne à la Fran

ement de ce qu'elle avoit couté ſi cher;
idre les villes auparavant occupées, for-
s places opiniâtres, reduire l'ennemi à
onteuſe fuite de plus de cinquante lieuës
min. Ce ſont véritablement des merveil-
nos jours, que la poſterité aura de la peine
re, auſſi bien que le reſte des actions de
ice, qui ſont voir, que les Poëtes & les
es ont eu raiſon de donner des ailes aux
res, qu'ils nous repréſentent. Car n'eſt-
s un vol plûtôt qu'un paſſage d'expedi-
ilitaire, celui qu'il a fait des bords de la
Balthique, jusqu'à Augsbourg au delà
nube; & de la Pruſſe citerieure à la Viſtu-
sques par deçà le Rhin, dans le tems de
ns & de peu de mois? étendant ſes con-
s par ce moien, au delà des limites, que les
s Géographes donnoient à l'Allemagne.
i pourra croire, que le rétabliſſement
rince Palatin, des Ducs de Meklenbourg,
neranie, & de tant d'autres Seigneurs;
rté rendue à tant de Républiques, & de
Anſéatiques; l'oppreſſion des Electeurs
e & de Brandebourg ôtée de deſſus leurs
leurs repreſſailles aſſignées ſur les Ducs
viere & de Franconie, ſur Mayence, ſur
ne, & ſur tant d'autres Etats: qui pourra,
croire que toutes ces choſes ſoient l'ou-

vrage de ſi peu de tems? C'eſt ainſi qu'Hercule couroit le Monde, qu'il délivroit les opprimés, & qu'il purgeoit la Terre de monſtres. Et véritablement, ſi j'avois à comparer le Grand Guſtave à quelqu'un de ces premiers Heros de l'Antiquité, je croirois le pouvoir faire plus juſtement à celui-là qu'à tout autre. Céſar & Alexandre n'ont eu pour but de leurs entrepriſes, que l'ambition de ſubjuguer beaucoup de peuples, & peut être de profiter de leurs conquêtes. Le Roi de Suéde ne s'eſt propoſé pour principale fin, que la gloire de proteger les affligés, de faire du bien à ceux qui l'en requeroient, & de reprimer l'orgueil injuſte de ceux, qui vouloient tout mettre ſous leurs pieds. De ſorte, que comme les Siécles paſſés nous ont produit divers Hercules, un Egyptien, un Grec, & un Gaulois, le nôtre ſe peut vanter d'avoir fait voir un Hercule Suédois, dont les actions héroïques peuvent aller du pair avec celles de ces anciens. Et s'il eſt permis de ſe donner encore quelque licence ſur cette comparaiſon, nous dirons, que comme les autres Hercules periront par le feu, celui-ci a fini de même. Vû que les feux d'allegreſſe, que ſes ennemis ont allumé par tous les coins de l'Europe, ſont des témoignages ſi illuſtres de ſa valeur, qu'ils en éterniſeront la mémoire. Comme le fantôme

brûlé dans Rome par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne aux premieres nouvelles de ſa mort, ne fait pas moins pour ſa gloire, à mon jugement, que celui des Céſars, qui paroiſſoit ſur le bucher de leur apothéoſe.

Je veux avant que de finir, répondre à ceux, qui ont oſé taxer le courage de ce grand Monarque, comme s'il eût été plus de Soldat, que de Capitaine, & plus de Capitaine, que de Général d'armée. Quelle apparence, diſent-ils, d'expoſer une vie ſi précieuſe aux perils que doivent courir de ſimples volontaires? & quelle raiſon y a-t-il de hazarder les interêts de tant de Provinces, les fruits de tant de conquêtes, & la vie de tant de milliers d'hommes, pour ſatisfaire à l'impétuoſité de ſon courage, & paroître des premiers à donner le coup de piſtolet? C'eſt ainſi que l'araignée convertit en venin le même ſuc, dont l'Abeille compoſe ſon miel, & c'eſt ainſi que les meilleures actions ſont ſujettes à être calomniées par ceux, qui n'en ſavent pas juger ſainement. Si nous voulons ietter les yeux ſur la vie de tous ces grands Conquérans, dont les geſtes paſſent pour exemples d'une véritable vaillance, & pour les regles d'une vertu Roiale, & de ſouverain commandement; nous ſerons bien-tot deſabuſés de ces fauſſes maximes de prudence, qui pallient ſou-

vent de ce beau nom une eſſentielle poltronnerie. Et nous remarquerons aiſément, que cette vertu Imperiale, dont nous parlons, conſiſte entre autres choſes à mépriſer & ſurmonter les perils de la guerre.

Combien de fois Céſar s'eſt-il jetté dans les premiers rangs de ſes armées, ſi à découvert, qu'il s'eſt vû contraint de rendre le bouclier du premier de ſes Légionnaires, les animant par là tous au combat? Ne ſe trouva-t-il pas ſi preſſé des ennemis devant Alexandrie, qu'il fut contraint de ſe jetter à la nage, pour ſe ſauver en abordant quelqu'un de ſes vaiſſeaux? A-t-il jamais fait reflexion ſur les dangers auſquels il s'expoſoit, avec les interêts de tous

lui fut jettée sur la tête, lui fit courir fortune de la vie. Le Siége de Tyr n'a rien de si remarquable que le trait hardi qu'il y fit, se jettant le premier du rempart dans la ville, laquelle ne pût plus resister à sa valeur ni à sa fortune. Il en usa encore de même dans une autre place des Indes, où il fut griévement blessé à la mammelle, combattant long-tems tout seul au dedans, pendant que ses troupes escaladoient sa forteresse. Le siége d'une autre ville de ce païs-là fut remarquable par la blessure, qu'il y reçût à l'épaule; comme il en eût une autre au pied à la prise de Massaga. Et Plutarque dans le traité de la Fortune ou Vertu de ce Prince, fait voir, comme il n'avoit partie sur son corps, depuis le haut de la tête jusqu'a la plante des pieds, qui n'eût quelque honorable cicatrice, qui lui restoit d'une infinité d'autres combats.

C'est donc à grand tort, qu'on donne tant de reputation aux vertus & à la conduite de César & d'Alexandre, s'il ne faut pas qu'un Général se hazarde, & s'il est besoin qu'un Chef de parti se tienne toûjours loin des coups. Que ces grands Monarques se fussent moqués de ceux, qui leur eussent proposé de telles maximes, & qu'ils eussent crû avoir bon marché des Rois de cabinet, lors qu'ils paroissoient à la tête de leurs bataillons.

Nôtre Gustave, qui s'étoit moulé sur ces

leur diſant, qu'ils lui vouloient apprendr
défier de la Providence du Ciel. Dès l'â
dix-ſept ans qu'il ſucceda à la Couronne d
pere, il apprit ce métier périlleux aux dépe
tous ſes voiſins, qui penſoient tirer ava
de ſa jeuneſſe. Le Moscovite lui demanda
tôt la paix, lui paiant les fraix de la guerr
ne de ſes meilleures Provinces, qu'il avoit
quiſe avec Narva de Ruſſie. La Pologne
ma heureuſe de s'accommoder avec lui
ſant en ſa diſpoſition la plûpart des place
ritimes de la Pruſſe, pour retirer le reſte d
s'étoit déjà rendu le maitre. Et le Roi de
nemarc jugea bien qu'il recevroit toute
d'avantage, ſe remettant dans les terme
bonne intelligence où ils ont vécu depui

Il ſe démêla ainſi glorieuſement de t
ſes guerres, où ſon courage & ſa valeur n
laiſſant paſſer aucune occaſion de ſe ſign

ſa Soldatesque lui avoit un peu auparavant
vé dans la Pruſſe. Depuis les Iles Vandali-
s, qui lui diſputèrent les premieres deſcen-
jusqu'aux montagnes du Tirol, il n'y a
rince où il n'ait laiſſé des marques de ſa gé-
ſité. Dès la Pomeranie, allant reconnoitre
ême le Fort de Gortz, il fut inveſti par quel-
s Napolitains, qui l'eûrent un peu de tems
nnier entre leurs mains ſans le reconnoi-
A la priſe de Francfort ſur l'Oder, il plan-
i même l'échelle pour l'eſcalade. Un coup
atterie du Chateau de Wurtzbourg ſe con-
i de friſer l'un de ſes gants, ſans lui offen-
i main. Devant Ingolſtad, un boulet en-
la croupe de ſa haquenée, comme il re-
oiſſoit la place, & le couvrit de ſang & de
ſiere. A l'attaque du camp de Walſtein,
nt Nuremberg, un de ſes valets de pied fut
é à ſes côtés d'un autre boulet de trois li-
& lui même fut touché là d'un autre coup
rable, qui ne fit que lui découdre la ſe-
e de ſa botte. C'eſt choſe certaine qu'a-
la Bataille de Lutzen, il avoit déjà reçû en
s combats treize bleſſures glorieuſes ſur
orps, l'une desquelles à l'épaule lui em-
a de prendre ſa cuiraſſe, comme il en étoit
nment prié par les ſiens.

ne faloit donc pas penſer qu'il perdit une
gue habitude à bien faire, ſur la conſidé-

ration des perils parmi lesquels il s'étoit trouvé toute ſa vie. Il ſavoit bien par quels degrés il étoit parvenu à un ſi haut point de gloire, pour marchander un pas hazardeux, quand c'étoit le chemin pour aller domter ſes ennemis. Il n'ignoroit pas que ſi Alexandre n'eût combattu en Soldat ſur les bords du Granique, il n'eût jamais triomphé en Monarque dedans la plaine d'Arbelle. Et que s'il n'eût auſſi conduit lui même ſes Lappons & ſes Finlandois à la charge contre les Moscovites, dès le commencement de ſon regne, en continuant de même, il n'eût pas pû enfin défaire les vieilles bandes de Tilli devant Leipſig, forcer le paſſage du Lech à la barbe d'une armée retrenchée, auſſi nombreuſe que la ſienne, & ce qu'il eſtimoit plus

DISCOURS

SUR LA [illegible]

DE THÈME

AU PAS-DAS.

[illegible]

pos, ainſi que le fer qui les maintient ſe rouille s'il n'eſt exercé. Comme au contraire, la grande reputation du ſecond Roi des Romains vint d'avoir porté tous ſes ſoins à leur faire des ordonnances, ſous leſquelles ils puſſent goûter les douceurs de la paix. Sur cela, un Politique moderne ne ſe peut laſſer d'admirer la bonne conduite des Turcs, qui font faire la guerre à leurs Viſirs, donnant la charge de leurs armées à ceux mêmes, qui tiennent le gouvernail, & qui ſont les plus honorés en tems de paix, afin que leur propre interêt leur faſſe deſirer le port après la tempête, & les oblige de remettre l'épée au fourreau, quand il en eſt tems.

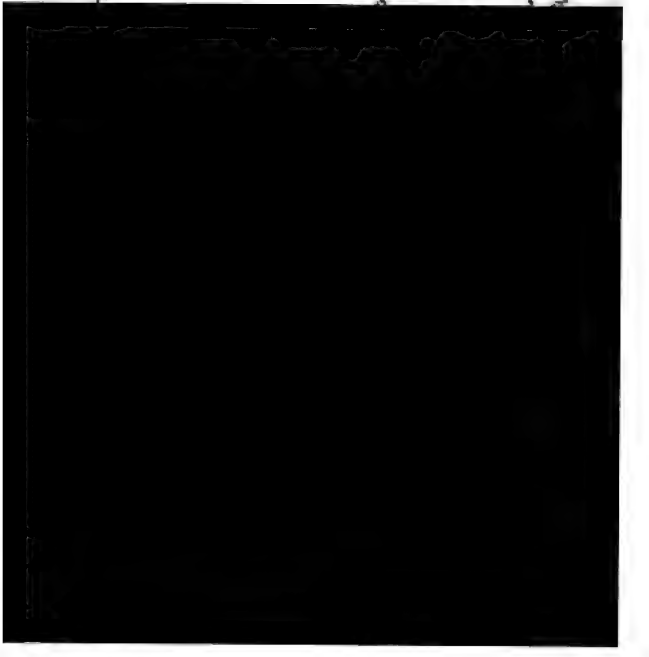
Boccalini cent. 2. ragu. 96.

Mais encore que toutes ces conſidérations, & beaucoup d'autres qu'on pourroit ajouter, ſe trouvent véritables à parler généralement des tems de paix & de guerre, ſi faut-il avouer qu'il y en a ſouvent auxquels il ſe faut departir de ces maximes univerſelles, pour en ſuivre de particulieres toutes contraires; ce qui eſt vrai dans la théſe, reüſſiſſant faux dans l'hypothéſe; & ſe voiant aſſés de guerres tellement conditionnées, qu'elles doivent être préférées à une paix deſavantageuſe, qui ſe pourroit alors préſenter. Souvent les peuples ont trouvé leur ſûreté & leur repos dans les factions de la guer-

re, comme les enfans dans le mouvement du berceau, qui ont d'ailleurs été portés à leur ruine par le grand calme de la paix. La guerre dit Aristote, rend quelquefois les hommes plus sages & temperans, que la paix avoit fait iniques & insolens. Et le vrai Dieu que les Juifs ont nommé Roi de *Salem* ou de Paix, est encore nommé par eux Dieu *Sabaoth* ou des Armées pour nous apprendre que le Ciel est autant de l'un & de l'autre tems, & que sans injustice nous pouvons faire la paix ou la guerre, selon la varieté des occurrences. Pol. l. 5.

Or pource que le plus exquis de toute la Politique, consiste à savoir discerner avec jugement cette diversité des tems, & dans la conjoncture des affaires prendre le parti le plus avantageux, tournant la voile selon le vent: de là vient qu'aujourd'hui toute l'Europe a les yeux arrêtés sur ce qui se traine à la Haye, pour voir si ces Messieurs des Provinces Unies du Pais-Bas accepteront la Treve qui leur est offerte par les Espagnols; la resolution qu'ils y prendront n'étant pas seulement de très belle consideration en matiere de gouvernement, mais même de très grande consequence à toutes les Puissances souveraines, à cause de la liaison de leurs interêts. Et véritablement tous les momens de ces grandes affaires sont de la

plus haute importance que reçoive la raiſ
d'Etat, & on peut dire en particulier de cette
gotiation, qu'elle contient en ſoi l'un de c
paſſages que Tacite appelle *tranſitus rer*
desquels dépendent ordinairement les fatali
des Etats. Mais bien qu'on ne puiſſe pas d
ter, que tant de grands perſonnages aſſemb
pour deliberer ſur ce ſujet, n'y f:ſſent tou
les reflexions poſſibles, & quoique chacun,
lon le Proverbe, voie plus clair chés ſoi q
tout autre; ne laiſſons pas d'entrer en quelq
conſidération avec eux; ne fut-ce que p
leur faire ſavoir ce qu'on en aura penſé au
hors, & pour voir en ſuite ſi nos conjectu
auront été bien fondées, & ſi le ſuccès d'un
célébre Aſſemblée, aura du rapport avec le



ıs faire juger utile, ou dommageable la
eve qu'on y propoſe préſentement. En pre-
er lieu, chacun ſait, que les Provinces Unies
nt acquis, en conſervant leur liberté, la ſou-
aineté, qu'elles poſſèdent, que par les armes,
e la neceſſité leur fit prendre, il y a environ
xante ans. Ce qui montre déjà que c'eſt un
t fondé ſur la force & le courage, puisque
ſon origine il eſt ainſi belliqueux; & que le
ncipe en toutes choſes fait la meilleure par-
de leur être. On pourroit donc dire, que
nme tous les Corps phyſiques ne ſe conſer-
it & ne s'accroiſſent, que par les mêmes cho-
qui entrent en leur premiere compoſition,
em nutrimur, quibus conſtamus; les Corps *Ariſt. 2. de Gener. cap. 8.*
itiques ne ſe peuvent auſſi maintenir ni
ndre, que par les mêmes facultés qui leur
donné la naiſſance; & par conſequent qu'un
t Martial comme celui, dont nous parlons,
ſe doit promettre de grandeur, ni même
ubſiſtence, que celle qu'il trouvera dans les
ies. Auſſi peut-on bien remarquer, que de-
s l'établiſſement, que nous venons de dire
cette République jusqu'à préſent, elle n'a
i ſes principales forces, & tout ſon accroiſ-
ıent, que dans les tumultes de la guerre;
tems pacifiques lui aiant été au contraire
très notable préjudice, comme il s'eſt ob-

ſervé manifeſtement pendant celui de la T
ve de douze ans, durant lequel les cabale
l'ennemi, ſon or & ſes artifices, l'ont plu
commodée mille fois que la force ouv
Elle a même ſouffert pendant ce tems-là
maladies inteſtines de très dangereuſe co
quence, & dont les reſtes lui donnent d'
fâcheux reſſentimens. Les mouvemens
tieux, excités ſous ce grand homme Barne
& la diviſion des Arminiens, qui ont v
doubler les Autels, en ſont des preuves ſ
dentes, qu'on peut déjà bien dire de cet
comme autrefois du Romain, *plus togæ l*
Rempublicam, quam loricæ. Et véritable
c'eſt une choſe très conſidérable, que les
Liberaux, l'Agriculture, la Marchandi

Tert. l. de Pallio c. 5. & ult.

il parloit) de leur Prince naturel. Soit qu'ils eſtiment le droit des Couronnes inalienable, en ſorte que le tems ne puiſſe préſcrire contre elles; ſoit qu'ils penſent fauſſement, que toute ſorte de force ſe puiſſe alleguer pour reſoudre les Traités des Princes, comme elle fait ceux des particuliers, qui ſeroit les abolir tout-à fait, ne s'en faiſant guères entre eux, que les armes à la main; ſoit encore que par de pernicieuſes maximes de Religion, ils préſument, qu'on n'eſt point obligé de garder la foi aux Héréti-ques, qui ſe doit tenir aux Infideles. Et bien que perſonne n'ait jamais pû comprendre les fins de la Politique Eſpagnole en l'envoi d'une ſi ſolemnelle Ambaſſade, qui n'étoit bonne qu'à irriter toutes ſortes d'eſprits, comme

avec d'autant plus de chaleur & d'indu-
qu'il leur reſte aujourd'hui peu à eſperer
a voie des armes, & qu'ils ſe promettront
être plus de diſpoſition à faire valoir
cabales dans la condition du tems préſent,
; n'y en trouvèrent par le paſſé.
nous reſte à pénétrer les conſequences de
ir, pour juger de la réſolution, que doi-
raiſonnablement prendre Meſſieurs les
dans une ſi importante déliberation.
uoi nous pouvons premierement jetter
ux ſur la face préſente des affaires de l'Eu-
, pour voir ce que peut operer vers elles
néral la Treve dont il eſt queſtion, puis-
e rapport des unes aux autres eſt ſi grand,
connexion des interêts ſi puiſſante, qu'il
: comme impoſſible, que cette Treve fut
à la Hollande, ſi elle bleſſoit notable-
les autres Puiſſances avec leſquelles elle
1 communauté de deſſeins, & en corre-
lance d'amitié. Or chacun ſait en quel
e glorieux Roi de Suéde vient de laiſſer
magne, & le grand beſoin qu'ont tous les
es de l'union de Leipſig, d'être encoura-
perſiſter dans un parti, qui tiendra toû-
en échec tant qu'il durera, la grandeur
Maiſon d'Autriche. Que ſera-ce donc, ſi
u de cela ils voient les Hollandois com-

mencer à chercher leurs aſſurances ſéparément? Et que ne feront point les Ducs de Saxe, de Brandebourg, & le reſte en ſuite des Confédérés, chacun desquels eſt ſi puiſſamment ſollicité par l'Empereur & par le Roi d'Eſpagne de s'accommoder avec eux, ſi ces Meſſieurs des Païs-Bas ſont les premiers à ſe diviſer? Certainement ils auront beau dire, qu'ils aſſiſteront d'autant plus puiſſamment leurs amis au dehors, que la paix du dedans leur en facilitera les moiens; perſonne ne demeurera ſatisfait de ces belles paroles dans un ſi mauvais procédé, & chacun jóüant à la fauſſe compagnie, comme l'on dit, on verra bientôt l'ennemi commun ſe prévaloir, au deſavantage de tous, d'une telle deſunion. Pour

Hollande la repriſe d'haleine au dehors d'un tel adverſaire, ſi elle lui en donne le tems: *Nihil magis politicum, quam animi rotas reddere cum rotis fortunæ concentricas, & ſimul volubiles*, dit le grand Chancelier Bacon. Au cas que les Hollandois veüillent faire reflexion ſur les funeſtes accidens, que peut cauſer cette Treve, & prévoir quels peuvent être un jour les revers de la Fortune, s'ils lui donnent le moien de ſe changer, ils reconnoitront aiſément le peu d'utilité d'une part, & le grand dommage de l'autre, qui leur en peut reüſſir. A la vérité, la maxime d'Auguſte étoit, de n'entreprendre jamais la guerre, s'il n'y avoit plus à eſperer qu'à craindre, pource qu'autrement c'étoit faire (diſoit-il) comme qui pêcheroit avec un hameçon d'or, où il ſe trouveroit beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Mais tant s'en faut que la guerre des Hollandois contre l'Eſpagne ſoit de cette nature, comme il a bien paru juſqu'ici, qu'au contraire c'eſt de la paix qu'ils ne ſe peuvent promettre que de très petits avantages, & toute ſorte de disgraces. Les Romains ne voulurent jamais entrer en aucune capitulation avec les Tarquins, qui n'étoient point plus capitaux ennemis de leur République, que les Eſpagnols le ſont de la Hollandoiſe. Et quand ils furent depuis en

Suet. in Oct. 25.

conteſtation de Souveraineté avec les Car
ginois, Caton ne ceſſa jamais d'opiner au
nat, qu'il faloit aller démolir Carthage,
même qu'on deliberoit ſur d'autres affa
Ne ſe trouvera-t-il pas d'auſſi bons patri
en Hollande, que pouvoient être ces Rom
qui s'oppoſent à l'alliance des ſuperbes
quins? Et n'y aura-t-il point de Catons,
donnent leurs ſuffrages non pas hors de ſa
mais dans une Aſſemblée faite exprès,
faut avant toutes choſes chaſſer l'Eſpagn
la Flandre, & achever de purger d'étran
les dix ſept Provinces? Cette comparaiſo
d'autant plus juſte, que la foi Punique
même que les Hollandois ont tant de foi
que des Eſpagnols, laquelle n'aiant eu qu'

un exemple bien plus voiſin, puisqu'il eſt pris de ces peuples, qui n'étoient ſéparés, que par le Vezer du païs, que poſſédent aujourd'hui les Hollandois, pour montrer, combien il eſt dangéreux de ſe fier au calme d'une paix, lors qu'on peut être ſurpris par de puiſſans voiſins, & qui ne penſent qu'à vous opprimer. Le texte de Tacite eſt trop formel ſur cela pour ne le pas rapporter; *In latere Chaucorum, Cattorumque, Cherusci nimiam ac marcentem de pacem illaceſſiti nutrierunt, idque jucundius, quam tutius fuit. Quia inter potentes ac validos falſo quiescas, ubi manu agitur, modeſtia, ac probitas nomina ſuperioris ſunt. Ita, qui olim boni, æquique Cherusci, nunc inertes ac ſtulti vocantur. Cattis victoribus fortuna in ſapientiam*

perſonne, n'y faſſent les inſtances convenables; comme ils ne manqueront pas d'y prendre une réſolution digne de leur prudence, & telle que le mérite de l'affaire le requiert. Ils conſidéreront, combien le ſeul bruit de cette Treve peut porter de préjudice aux affaires de l'Europe, puisque leurs ennemis la publiant déjà pour faite par tout, tachent à ſe remettre par là en conſidération, & à régagner cette réputation perdue, ſans laquelle les plus grands Empires ne peuvent ſubſiſter. Véritablement, ſi après des ſiéges glorieux de Maſtric & de Boisleduc, avec le reſte des conquêtes venuës en conſequence de ces deux là, on voioit aujourd'hui les Hollandois dans les plus grandes forces, qu'ils aient jamais eu, dans la plus favorable diſpoſition des affaires générales, & dans la plus grande foibleſſe de la Maiſon d'Autriche, arrêter le cours de leurs victoires, tourner le dos à la Fortune, & frapper lâchement par un traité de paix dans la main qui les veut aſſervir, que pourroit-on dire d'eux, ſi non au moins ce que fit Céſar de Pompée, lors qu'aiant été très mal mené par lui à Duras ſans être pourſuivi, il prononça, que Pompée ne ſavoit pas vaincre? Lucien compare gentiment le naturel de certains eſprits, qui ſe laiſſent conduire où l'on veut, à celui des brebis, auxquel- *In Hermotimo.*

les on n'a qu'à préſenter un rameau d'Olivier, pour les faire ſuivre & les mener où l'on deſire. Ne pourroit-on pas dire, que les Eſpagnols auroient abuſé de même de la ſimplicité des Hollandois, les amuſant avec la branche d'Olive, ſymbole de la Treve, pour les mener comme par le nez où ils auroient voulu, ſi ceux-ci s'accommodoient ſi à contre tems au deſir des premiers?

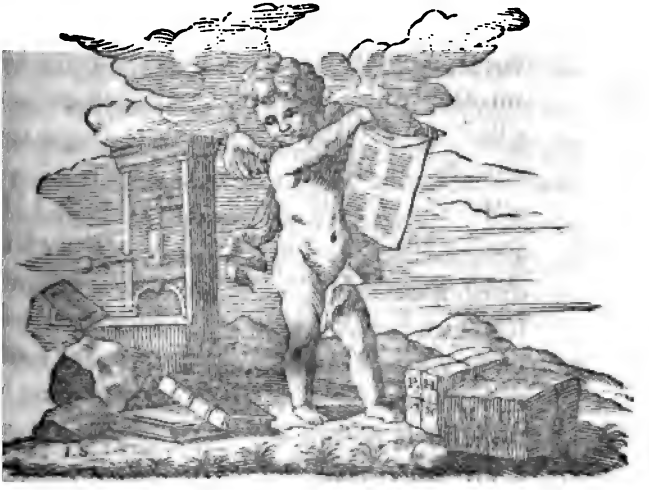
C'eſt ce que j'ai bien voulu dire pendant l'attente où demeure toute l'Europe du ſuccès de cette négotiation, aſſuré, que je ſuis, qu'on ne peut m'imputer d'y avoir opiné, comme François, avec partialité, puiſque les vertus héroïques de nôtre Roi, & l'incomparable prudence de ſon grand Cardinal, ont mis cet

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome IV. Partie II.



avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL. GROELL.

MDCCLVI.

AVERTISSEMENT.

Nous préſentons aux Lecteurs dans cette ſeconde Partie du quatriéme Volume le Traité intitulé: Jugement es anciens & principaux hiſtoriens grecs tins, dont il nous reſte quelques ouvra-

Quoiqu'en diſe Baillet dans ſes Jugemens avans; & non obſtant le ſentiment de Strudans l'introduction in Notit: Rei liter. VIII. §. 37. ceux qui ne ſont pas préoccutrouveront, que ce livre eſt d'une grande é, ſur tout aux jeunes gens, qui cherchent ir une connoiſſance détaillée des anciens hins. Les fautes qui s'étoient gliſſées dans remières éditions de nôtre Auteur ſont cors dans la préſente ſuivant l'exemplaire de

notre Auteur, dont la premiere eſt une
ce pour un ouvrage hiſtorique. Nous
par pluſieurs endroits, qui ſe trouvent a
Oeuvres de Monſ. le Vayer, qu'il avoit
le deſſein d'écrire une hiſtoire de ſon tem
y a même des gens qui ſoutiennent, qu
Auteur avoit pris la qualité d'Hiſtorio
du Roi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt q
de cette hiſtoire, s'il en a compoſé, n'
venu à nous, outre la préſente préface,
voit établies les principales maximes, q
ſuivre un fidele hiſtorien; ſi bien que ce
tite brochure peut ſervir d'inſtruction
ceux qui ſe mêlent d'écrire en ce genre.

Le Diſcours qui ſuit cette préface, traite de la contrarieté des humeurs certaines nations, & ſingulièrement e

nt ſous le nom emprunté de Fabricio Cam
ıi. *L'Auteur par des raiſons du tems fit*
r ſon ouvrage pour une traduction de l'Ita-
en François; mais les premiers Editeurs
)euvres de Monſ. le Vayer ont déja averti
ıblic du véritable Auteur de cette pièce.
'avant Gundling a crû obſerver, que Monſ.
'ayer avoit pris beaucoup du petit livre de
ı Carlos Garcia intitulé: Antipatia de los
ıceſes y Eſpagnoles, *imprimé à Rouen en*

Le Lecteur judicieux pourra en juger
ême, s'il veut confronter ces deux Ouvra-

Nous finiſſons par le Diſcours: En quoi
eté des François différe de celle des Eſ-
ıols dans une profeſſion de même Réli-
ı. *Cette pièce avoit été écrite ſous Loüis*
I. par ordre du Cardinal de Richelieu dans
ems, où l'Eſpagne étoit extrêmement ani-
contre la France & où l'on tâchoit de ren-
ſuſpect le Catholiciſme du Roi très Chrétien
uſe de l'Alliance qu'il avoit contractée avec
ngleterre. Il eſt vrai, que ces ſortes de
s ne ſont d'aucune utilité de nos jours; le

AVERTISSEMENT.

Syſteme politique de l'Europe s'étant entière
changé depuis le tems de Monſ. le Vayer;
jamais il n'y eſt arrivé de changement auſſi
ſidérable que celui que nous offre l'année
Tout le monde ſait, que non ſeulement la
ſon de Bourbon regne en Eſpagne, mais
même la maiſon d'Autriche s'eſt alliée
celle de France. Cependant il eſt toûj
agréable & amuſant de lire des réflexions
Auteur auſſi ſavant & auſſi judicieux qu
nôtre, outre que de telles pièces ſont d'un g
ſecours pour illuſtrer l'Hiſtoire du tems, o
les ont été écrites.

JUGEMENT
SUR LES ANCIENS
ET PRINCIPAUX
HISTORIENS
GRECS
ET
LATINS,
DONT IL NOUS RESTE
QUELQUES OUVRAGES.

AU

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Si ceux dont les actions ſont la meilleure partie de l'Hiſtoire, ont principal interêt à la conſervation de dignité qui dépend plus que de toute re choſe, de l'obſervation de ſes loix: ne dois pas apprehender, que Vôtre inence n'approuve le deſſein, que j'ai de les donner au public, en les ti- t du bel uſage des Anciens, & de ce

que les premiers Hiſtoriens Grecs &
tins ont pratiqué, lorsqu'il n'y a
point de profeſſion plus honorable
le monde, que celle du ſervice des
ſes. Mais encore que je puiſſe avoir
aſſez heureux au choix de ce qui
voit vous plaire, j'ai grand ſujet de
défier d'ailleurs du défaut de mon
duſtrie, & de craindre, que je n'aie
travaillé avec tant d'art, qu'il eût
néceſſaire pour faire une piéce digne
vous être préſentée. Et néanmoins, p
que les Saints mêmes, dont nous re
dons les Images dans nos Temp

ſſe j'uſerai de cette retenuë, que com-
ceux, qui ne pouvoient autrefois met-
une couronne ſur la tête de leurs
eux, ſe tenoient aſſez ſatisfaits, s'ils la
ſoient à leurs pieds; au lieu d'expoſer
n travail aux yeux de Vôtre Eminen-
, je me contenterai de la ſupplier, qu'il
iſſe avoir place dans ſon incomparable
bliothèque, pour y être au moins de
façon que le Corbeau & le Liévre
t mêlés au Ciel parmi les plus nobles
nſtellations. Ce ne ſera pas pourtant
z fait de ma part, MONSEIGNEUR,
and j'aurai obtenu cette grace de vous.
uſage veut, & le public exige de moi,
ſque j'honore cet Ouvrage de vôtre
n illuſtre, que je l'accompagne de quel-
es-uns des éloges qui lui ſont dûs.
pendant, de quel côté me faut-il tour-
pour en commencer l'Exorde? La
heſſe du ſujet me rend pauvre d'adreſ-
le nombre de vos Vertus m'ébloüit:

& de même que les Chiens de chaſſe ſe confondent & ſe fourvoient ſicilement, quand ils quêtent dans des lieux pleins de fleurs & de plantes, qui parfument l'air de leurs odeurs; la multitude infinie de vos actions Héroïques me fait perdre la mémoire en me troublant, & dans un déſir extrême de parler, je me ſens tarir le diſcours, pour n'en pouvoir trouver le commencement, ni me determiner au choix de ce que je dois dire. Si je conſidére la grandeur de vôtre Courage par tant d'effets ſignalés qui ſe préſentent à mon imagination, ceux de vôtre Prudence viennent à la traverſe me ſolliciter, que je leur donne mes premieres attentions. Et quand je penſe contempler les forces infatigables de vôtre Eſprit; ſa douceur & ſes charmes me font prendre le change, & m'obligent à de nouvelles réflexions. L'Italie m'appelle d'un côté, pour y admirer les Ouvrages de vôtre ad-

mirable conduite. L'Eſpagne, les Païs-Bas, & l'Allemagne, me ſont voir d'un autre les ſuccès merveilleux de vôtre Miniſtère. Et la France, qui tire ſes avantages de tout cela, veut qu'avant toute choſe je mette en conſidération le zele, que ſans aucune obligation de naiſſance vous avés toûjours fait paroître pour ſa Grandeur; avec une paſſion pour ſa Gloire & une inquiétude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne ſauroit jamais aſſez reconnoître. Me voilà donc juſtement aux termes, MONSEIGNEUR, où ſe trouva réduit un des derniers Poëtes de l'ancienne Grèce ſelon l'ordre du tems, & des premiers ſelon le mérite. Entreprenant la loüange d'un grand Prince, il proteſte qu'il n'eſt pas moins empêché qu'un Bucheron, qui entre dans une vaſte forêt, & qui ne ſait par quel arbre commencer ſon ouvrage, tant il s'en préſente à ſes yeux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

& de même que les Chiens de chaſſe confondent & ſe fourvoïent facileme quand ils quètent dans des lieux ple de fleurs & de plantes, qui parfum l'air de leurs odeurs; la multitude infi de vos actions Héroïques me fait per la mémoire en me troublant, & dans déſir extrême de parler, je me ſens t le diſcours, pour n'en pouvoir trouve commencement, ni me determiner choix de ce que je dois dire. Si je c ſidére la grandeur de vôtre Courage tant d'effets ſignalés qui ſe préſenten mon imagination, ceux de vôtre Prud

mirable conduite. L'Eſpagne, les Païs-Bas, & l'Allemagne, me ſont voir d'un autre les ſuccès merveilleux de vôtre Miniſtère. Et la France, qui tire ſes avantages de tout cela, veut qu'avant toute choſe je mette en conſidération le zéle, que ſans aucune obligation de naiſſance vous avés toûjours fait paroitre pour ſa Grandeur; avec une paſſion pour ſa Gloire & une inquiétude pour tout ce qui la regarde, qu'elle ne ſauroit jamais aſſez reconnoitre. Me voilà donc juſtement aux termes, MONSEIGNEUR, où ſe trouva réduit un des derniers Poëtes de l'ancienne Gréce ſelon l'ordre du tems, & des premiers ſelon le mérite. Entreprenant la loüange d'un grand Prince, il proteſte qu'il n'eſt pas moins empéché qu'un bucheron, qui entre dans une vaſte forêt, et qui ne ſait par quel arbre commencer ſon ouvrage, tant il s'en préſente à ſes yeux de toutes parts. Mais j'ai bien plus

ſujet que lui d'être confus dans une
ſte défiance de mes forces. Et quand
conſidère ce qui arrive à ceux qui veul
élever des Pyramides avec de trop foib
machines, j'arrête ma témérité tout co
& je m'impoſe un ſilence plein de
pect, qui certainement ne déplaira
à Vôtre Eminence. A peine pourr
je élever mon ſtyle juſqu' à une med
cre expreſſion de vos moindres Vert
& je ſuis même contraint d'avouër, q
quelque extrémité que je porte mon
fection, qui n'a point de bornes pour
tre ſervice, je le trouve toûjours ba

nous, s'il eſt vrai, que les Chroniques de C
nelius Nepos ſont entièrement perduës; mon
ſein ne vouloit pas que je les compriſſe tous à
ce Livre, où je ne conſidère que ceux, qui n
ont laiſſé des Hiſtoires plus univerſelles, & don
peut tirer les loix d'un ſi important métier q
toit le leur. En effet, une vraie & legit
Hiſtoire embraſſe bien plus que la ſimple na
tion d'une vie de quelque ſoit, & l'on verra en
où j'euſſe dû placer ces Ecrivains Latins de l
ſtoire Auguſte, que j'ai eu ſujet de les laiſſer p
ne m'y pas arrêter inutilement. Tout ce q
Volume que nous avons d'eux, eſt plûtôt un
davre froid & ſans eſprit, qu'un corps Hiſ
que animé, comme il doit être. Le jugemen
tous les Savans eſt conforme à celui d'un Auteur

grand que celui des Latins. Cela doit
puté ou à l'injure du tems, qui a eu plu
voir sur ceux-ci, pour nous les faire per
sur les premiers : ou à la différence du C
Nations, qui a donné cet avantage à la C
qu'encore que l'Empire Romain soit poj
celui des Grecs, les Latins pourtant n'on
si curieux de bien écrire l'Histoire que c
Grecs. Car nous avons trouvé de leurs H
dignes de très grande considération jusq
l'Empereur Justinien, au lieu que ceux
écrit en Latin avec réputation ne passent p
cle des Antonins, où tous les Critiques
d'un commun accord la vieillesse de l'Hi
tine. J'ai été contraint pour la faire c
un peu plus bas, de placer après Justin
nien Marcellin, qui tout Grec qu'il étoit
la jeune en Latin, du tems de Julien, Jo

le qui parle Grec, à l'aide de Procope &
hias. Mais dans le deſſein que j'avois,
les préceptes néceſſaires pour bien écri-
réflexions que nous ſerions ſur ceux des
qui l'ont cultivée avec le plus d'adreſſe &
ation, je me ſuis contenté d'examiner les
ux ſans m'arrêter aux moindres ; imitant
ue façon les Pirates, qui laiſſent ſouvent
s vaiſſeaux legers & de peu de port, pour
're aux plus chargés où il y a davantage à

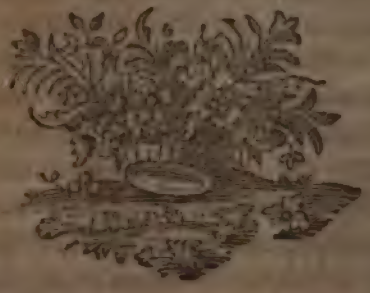
s avoir aſſez il me ſemble juſtifié mon pro-
eſt raiſonnable qu'en ſuite je reconnoiſſe
'ande aſſiſtance que j'ai reçûë de diverſes
es, qui ont favoriſé mon entrepriſe.
s du Puy ſont les premiers, qui m'y ont
& qui ſelon leur bonté naturelle, que
ommes d'étude éprouvent tous les jours,
'couru des Livres de trois grandes Biblio-
celle du Roi, celle de Monſieur de Thou,
ur propre. Certes la premiere ne pou-

de l'ordre judicieux qu'ils y mettent, & de
préſence qui l'anime. Or ils ne ſe ſont pas
tentés de m'aider de tout ce que j'ai pû deſ
d'eux de ce côté-là; ils m'ont ſervi de guide
le chemin que je devois tenir; & comme on
de Socrate, qu'il faiſoit l'office de Sage-fe
aux accouchemens ſpirituels des plus gr
perſonnages qu'eût la Gréce, je ſerois mécon
ſant, ſi je n'avoüois, que leurs doctes confere
m'ont fait produire tout ce que cet ouvrage
avoir de bon, s'il m'eſt permis d'uſer par
ſeule conſidération d'un terme ſi hardi. C
comparaiſon, & la retenüe dont ils ont uſé
qu'ici, à ne vouloir rien publier ſous leur
de ce qui ne verra jamais le jour qu'avec un
probation univerſelle, me font ſouvenir d

En 25. l. 7. penſée, dont s'explique Pline le Jeune, en

AVANT-PROPOS.

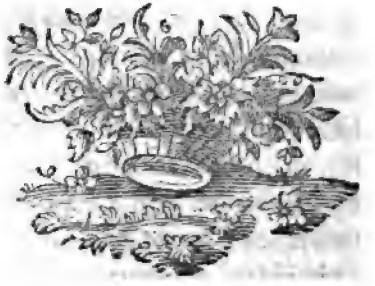
Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. mon livre évoit si heureux, que de n'avoir as- re qu'à ceux-là, ce ne lui seroit pas un petit antage. Que si les Destinées en ont autre- nt ordonné, il faut souffrir patiemment ce i ne peut être évité par ceux, qui donnent elque chose au public.



ne abſolument de moi, je laiſſe, exemt de to
partialité, la liberté à chacun de contredire
opinions que je rapporte. Car je n'ignore p
qu'encore qu'aſſez de gens qui ont la vuë com
déférent librement à ceux, qui l'ont meille
qu'eux, il y en a fort peu, qui ſe rapport
aux autres en ce qui touche les opérations de
ſprit, où tout le monde penſe être clair-voya
& où perſonne ne veut reconnoitre de ſuperie
Qu'on ne prenne donc pas pour des réſolutio
ce que je n'expoſe ici que comme des doutes
puiés de quelque vrai-ſemblance. Mes amis
vent, pourquoi je me ſuis amuſé à les mettre p
écrit. En tout cas, ce m'a été un honnête
vertiſſement. Et s'il eſt vrai, comme l'aſſu
Lib. 1. Strom. *Clement Alexandrin, que nos ames ſoient de la*

AVANT-PROPOS.

Monde les plus honnêtes hommes qu'il y eût. non livre étoit ſi heureux, que de n'avoir aſ- e qu'à ceux-là, ce ne lui ſeroit pas un petit ntage. Que ſi les Deſtinées en ont autre- nt ordonné, il faut ſouffrir patiemment ce ne peut être évité par ceux, qui donnent lque choſe au public.



TABLE

DES HISTORIENS GRECS

I. *Herodote*, - - - page
II. *Thucydide*, - -
III. *Xenophon*, - -
IV. *Polybe*, - - -
V. *Diodore Sicilien*, - -
VI. *Denis d'Halicarnaſſe*, -
VII. *Joſephe*, - - -
VIII. *Arrien*, - - -
IX. *Appien*, - - -
X. *Dion Caſſius*, - -
XI. *Herodien*, - -
XII. *Zoſime*, - - -
XIII. *Procope*, - -
XIV. *Agathias*, - -

DES HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.

ENCORE qu'il y ait eu pluſieurs Hiſtoriens Grecs, qui ont précedé Hérodote, c'eſt le plus ancien néanmoins
at les ouvrages ſoient venus jusqu'à nous.
r bien qu'on tache que Pherecydes, Dénis
léſien, Hécatée, Xanthus Lydien, Cha-
ı de Lampſaque, Hellanicus, & quelques
rcs avoient écrit des Hiſtoires avant lui;
ſienne néanmoins eſt la plus ancienne qui
us reſte, parce que celles des autres ſont
·duës il y a ſi long tems, que Ciceron a
ɔnnu des le ſien Hérodote pour le pere
l'Hiſtoire, comme il l'a nommé ailleurs à
uſe de ſon excellence le Prince des Hiſto-
ns.

l. de leg. & 2. de Orat.

On ne compte pas moins de vint & ur
cles du ſien jusqu'au nôtre, puisqu'il vi
quelques quatre cens cinquante ans ava
Nativité de nôtre Seigneur. Hellanicu
Thucydide ſont du même tems, & ſi peu
férens d'âge, qu'on peut voir dans Aulu-G
Noct. Att. l. 15. cap. 25. qu'Hellanicus n'avoit que douze ans de
qu'Hérodote, & Thucydide que treize m
que lui. Suidas, Photius, & Marcellin
portent une circonſtance, qui juſtifie bien
là, à l'égard des deux derniers. Ils di
qu'Hérodote recitant ſon Hiſtoire dans c
grande aſſemblée Olympique de toute la G
ce, Thucydide, qui n'étoit encore que
jeune homme, ne pût s'empêcher de p
rer; ce qui obligea Hérodote d'uſer d
compliment envers le pere de Thucyd

de la même inſcription, qui ne le méritoient pas comme ceux ci. Dion le Rhétoricien fit neuf livres, qui furent nommés les neuf Muſes, ſelon que nous l'apprenons de Diogéne Laerce. Et le même nous aſſure, que ces productions d'eſprit ſi obſcures d'Héraclite, où Socrate ne faiſoit pas difficulté d'avouër qu'il n'entendoit presque rien, reçûrent néanmoins ce titre glorieux dont nous parlons, & furent auſſi appellées les Muſes. Nous liſons encore dans la Bibliotheque de Photius, qu'un certain Cephaleon avoit compoſé un Epitome d'Hiſtoire depuis Ninus juſqu'à Alexandre le Grand, en neuf Sections, partagées entre les neuf doctes Sœurs, quoique d'un ordre différent de celui, que leur donne Hérodote. Cet Aurelius Opilius que cite quelque part Aulu Gelle, & qui devint de Philoſophe Rhéteur, & de Rhéteur Grammairien, tant il alloit dégénerant, ne feignit point d'en uſer de la même ſorte dans un ouvrage qui étoit de neuf livres auſſi bien que les précedens. Et perſonne n'ignore, que comme les trois oraiſons du Competiteur de Demoſthene eûrent le nom des Graces, les neuf Epitres reçûrent celui des Muſes pour le plus illuſtre qu'on leur pouvoit impoſer.

In Dion. & Herac.

Noct. Att. l. 1. cap. 25. Suet de ill. Gram. cap. 6. Photius ſect. 71. de Æſch.

Il s'eſt trouvé néanmoins des perſonnes,

qui ont pris de là ſujet de décrier le tra
d'Hérodote, l'accuſant d'être trop ama
de la Fable, & d'avoir fait une Hiſtoire ſi l
tique en faveur des compagnes d'Apol
que la vérité n'y eſt ſouvent pas reconno
ble. Ceux de ce parti reprochent à Hér
te tout ce qu'il a écrit d'étrange, & don
a le plus douté. Ils veulent que ces mot
Satyrique Latin, qui taxent de menſo
l'Hiſtoire Grecque,

Iuven. Sat. 10.

. . . & quicquid Græcia mendax
Audet in hiſtoria,

avec ce qui ſuit, n'aient été mis que pour
Et Caſaubon même a crû, que les co
d'Herodote avoient fait inventer à ſes
lomniateurs nôtre verbe *radoter*, pret
pour une étymologie, ce qui n'eſt vrai

nême proteſté qu'il doutoit bien fort, ne ſſent pas d'être très véritables. En effet, declare dans ſa Melpoméne, au ſujet de s Pheniciens que le Roi Necus fit embar-er dans la mer Rouge, & qui retournerent Egypte après plus de deux ans par les Co-nnes d Hercule; qu'encore qu'ils aſſuraſſent oir eu en quelques côtes d'Afrique le Soleil leur main droite, il ne lui eſt pas poſſible anmoins de le croire. Si eſt-ce qu'ils ne ouvoient revenir de la mer Erythrée dans la editerranée, comme ils firent, ſans doub-er le Cap à préſent nommé de bonne Eſpe-nce, & ſans avoir eu en ce lieu là le Soleil a droite, & leur ombre à la gauche. puis-'ils étoient au dela du Tropique du Capri-rne, ſelon que tout le monde le connoit jourd'hui. Dans le livre ſuivant de Terpſi-ore il dément ceux de Thrace, qui di-ent, qu'au delà du fleuve Iſter le païs étoit in d'abeilles, par cette foible raiſon, que mouches à miel ne peuvent pas vivre aux ix ſi froids que devoient être ceux-là. Ce-ndant perſonne n'ignore en nos jours que Moscovie n'en ſoit ſi pleine, qu'elles peu-nt ſouvent ſes forêts, où ces petits ani-ux travaillent quelquefois pour la nourri-e des Ours d'énorme grandeur qui les ha-

InEuterp. bitent. Il a héſité à croire avec la même crainte de ſe méprendre, que l'Isle de Chemnis fût flottante dans un lac d'Egypte; ſur ce mauvais fondement qu'il ne l'avoit pas vû ſe remuer, & que l'apparence n'étoit pas qu'une Isle pût aller ſur l'eau. Sans parler pourtant de ces fabuleuſes Symplegades, ou Cyanées, l'un & l'autre Pline, Denis d'Halicarnaſſe, Theophraſte, & Seneque, témoignent qu'il s'en trouve en pluſieurs endroits, & même d'en avoir conſidéré quelques unes dans leur agitation. Celles qui ſont auprès de Saint Omer reçûrent l'Archiduc Albert & l'Infante d'Eſpagne ſa femme, qui voulurent même y prendre un de leurs repas. Et les Ecoſſois ne s'étonnent pas d'en voir une de cette nature, &

fait voir, que c'eſt une coutume qui ſe pra-
tique dans toute la côte des Malabares, &
presque par tout le Levant; où les femmes
ſe jettent d'elles mêmes & à l'envi dans le bu-
cher ardent de leurs maris.

Or comme nous pouvons remarquer par
ces exemples, qu'Hérodote n'a quaſi jamais
voulu débiter pour certaines les choſes dont
il n'avoit pas une parfaite connoiſſance, en-
core qu'elles ſe ſoient trouvées véritables
long tems après le Siécle où il vivoit: Auſſi
faut-il obſerver qu'il a été très ſoigneux de
condanner ce qu'il jugeoit manifeſtement
faux, parce qu'il étoit contre le cours ordi-
naire de la Nature. Ainſi s'eſt-il moqué
dans ſa Thalie de ces prétendus Arimaspes,
qui n'avoient qu'un œil, & qui déroboient
l'or des Gryphons vers le Septentrion de nô-
re Europe. Dans Melpomene qui ſuit, il
ne debite pas plus favorablement le conte des
hommes Aigipodes ou Chevrepieds; ni ce
qu'il avoit lû des Hyperborées, qui dorment
ſix mois de l'année, encore que cela regarde
vrai-ſemblablement les longues nuits des peu-
ples, qui vivent ſous le cercle Arctique, &
qui paſſent certainement près de la moitié de
l'an ſans voir le Soleil, lorsqu'ils ſont fort pro-
ches du Pole. S'il parle un peu après de cet

Abaris, qui courût toute la terre ſans manger, & avec une fleche qui lui ſervoit de fegaſe, c'eſt comme d'une fable qui étoit tres célebre de ſon tems. Et dans le même livre il proteſte contre la créance commune qu'il y eût des hommes voiſins des Scythes, qui ſe fiſſent Loups une fois tous les ans, & reprenſent après quelques jours leur forme humaine; d'où ſont apparemment venus les Loups-garoux dont nous faiſons tant de peur aux petits enfans. On ne peut donc pas dire qu'il ait indifféremment melé la vérité avec le menſonge ſans les diſtinguer; ni qu'il ait été menteur, encore que ſouvent il ait recité les menſonges des autres, à quoi les plus exactes loix de l'Hiſtoire ne s'oppoſent pas. Certes, au contraire ces mêmes loix nous obligent à rapporter les bruits qui ont couru, & les opinions différentes des hommes, comme il la fait fort bien obſerver dans ſa Polymnie au ſujet des Argiens, par un avis qu'il veut qui ſerve à toute ſa compoſition.

Ajoutés à cela qu'Herodote aiant été tres réligieux dans le culte divin, dont il faiſoit profeſſion, ſi l'on peut parler de la ſorte d'un Payen, il n'y a guéres d'apparence qu'il eût voulu charger ſa conſcience d'un crime tel que le menſonge, à l'égard d'un Hiſtorien.

ſet, il reſpectoit ſi fort les choſes qu'il
it divines, tout idolatre qu'il étoit, que
s il n'a voulu reveler le ſecret des my-
que la Réligion de ſon tems defendoit
ıblier, encore que l'occaſion s'en ſoit
ntée en beaucoup de lieux de ſon Ou-
. Et l'on peut voir dans ſon Uranie,
ne il accommode tous les ſuccés du com-
ıaval, où Thémiſtocle défit l'armée de
es, aux Oracles qui avoient précedé, &
il veut que chaque prédiction ait été
luellement accomplie. Un homme ſi
les autels, doit-il être ſoupçonné d'avoir
la vérité en faveur de l'impoſture dont
parlons? qui n'étoit pas moins infame,
ɔins deteſtée de ſon temps que du nôtre.
néanmoins, quoiqu'on puiſſe le defendre
:tte façon, & bien que je croie qu'il ait
ɔuvent calomnié par ceux que l'ignoran-
ı l'envie ont animés contre lui, je vois
hommes de ſi grande autorité, qui l'ont
ſé, (ſans parler de cet Harpocration qui
ı livre exprès pour le diffamer) que j'ai
peine à prononcer nettement en faveur
ɔn innocence.

utarque eſt le premier, qui a témoigné
ıerveilleux reſſentiment de voir la Bœo-
patrie ſi mal traitée, ce lui ſemble, par

Hérodote; & ceux de Thèbes chargés d'une infamie du tout insupportable au sujet de la guerre des Perses. C'est le motif qu'il dit l'avoir porté à composer cet opuscule de la malignité d'Hérodote, où il lui impute d'avoir malicieusement taxé l'honneur non seulement des Thebains & des Corinthiens, mais presque de tous les Grecs, pour obliger les Medes, & afin de relever davantage la gloire de son pais en la personne d'Artemise Reine d'Halicarnasse, dont il exaggere de telle sorte les faits héroïques à la bataille de Salamine, que cette femme seule fait la plus grande partie de la narration. Plutarque avoue bien, qu'elle est des mieux écrites, & des plus charmantes qu'on puisse lire. Mais il dit, que sous cette douceur agréable, Hérodote fait avaler le poison de sa médisance, & il compare cette malignité, dont il le charge, à une Canthéride couverte de roses. Quelques uns répondent, que l'invective de Plutarque est accompagnée de tant de chaleur, & paroit si pleine d'animosité, qu'il semble avoir lui même toute la malignité, dont il tâche de noircir son adversaire. Mais j'ai en trop grande vénération ce digne Précepteur de Trajan, pour demeurer pleinement satisfait d'une telle réponse; & il est difficile de voir comme

Hérodote parle de Thémiſtocle, particuliérement dans ſon Uranie, où il le taxe de rapines, & d'intelligences avec les Perſes, ſans prendre au moins quelque ſoupçon de ce que Plutarque donne pour très aſſuré.

Le ſecond Auteur de très grande importance que je produirai contre Hérodote, ſera Dion Chryſoſtome, qui pour n'avoir pas été particulierement Précepteur d'un Empereur, ne mérite peut être pas moins de reſpect que Plutarque, puiſqu'outre qu'il étoit vrai-ſemblablement auſſi avant que lui dans l'affection de Trajan, aux côtés duquel Suidas témoigne qu'on l'a vû ſouvent en caroſſe, il a paſſé ſa vie dans l'inſtruction de tout le genre humain, ſe promenant par le monde, où il prononçoit au milieu des plus grandes aſſemblées ces belles Oraiſons, que nous avons de lui, pour éloigner les hommes du vice, & leur imprimer juſqu'au cœur, s'il pouvoit, un amour violent de la Vertu. Or nous voions dans ſa trente ſeptiéme Oraiſon, qu'il fait venir Hérodote trouver les Corinthiens, pour recevoir d'eux quelque recompenſe des Hiſtoires Grecques qu'il avoit compoſées, & où ils étoient extrêmement intereſſés. Il ne les avoit pas encore, dit Dion, falſifiées; & parce que ceux de Corinthe témoignèrent,

qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea, comme chacun ſait, la narration de ce qui s'étoit paſſé au combat naval de Salamine, impoſant au Général des Corinthiens Adimantus, qu'il avoit fui dès le commencement de la bataille, & trahi par ce moien la cauſe commune de toute la Gréce. Dion ajoute un peu après, qu'il ſeroit bien faché de déferer à ce qu'Hérodote nous a laiſſé par écrit là deſſus, aiant les épitaphes publics, & les inſcriptions des ſepulchres érigés du conſentement de tous les Grecs dans l'Isle de Salamine, qui portent témoignage contre lui. Il rapporte en ſuite une partie des mêmes Epigrammes du Poëte

bien ſupputé, ce qui s'eſt paſſé de plus mémo-
able dans le Monde, pendant deux cens qua-
ante ans, à commencer de l'Empire de Cy-
us, premier Roi de Perſe, jusqu'à Xerxes,
u tems duquel nôtre Hiſtorien vivoit, com-
ne Photius & Diodore Sicilien le témoignent.
Iais ce dernier s'eſt trompé, quand il a dit,
ue l'Hiſtoire d'Hérodote s'étendoit depuis la
riſe de Troye par les Grecs, jusqu'au regne
e Xerxes, ce qui enveloperoit une eſpace
e plus de ſept cens ans. L'erreur de Dio-
ore vient de ce qu'Hérodote parle un peu
ans ſa Préface du tems fabuleux, & de ce
u'on diſoit incertainement de ſon vivant des
eliques de Troye. Mais il n'y a point d'ap-
arence de faire réflexion ſur ſi peu de choſe,
t qui n'eſt pas proprement de ſon Hiſtoire.

Son ſtyle ou genre d'oraiſon eſt plûtôt
oux, étendu, clair & facile, qu'élevé, con-
is & preſſant, comme celui de Thucydide.
)enis d'Halicarnaſſe qui a fait la comparai-
on de ces deux Hiſtoriens, met presque toû-
ours l'avantage du côté d'Hérodote. Son
ialecte, qui eſt une façon de parler particu-
ere à chaque païs où l'on uſoit de la langue
recque, eſt tout à fait Jonique. Et il ſe
ouve tant de rapport ſur tout cela entre lui
: Homère, que le Sophiſte Longin aſſure

veulent profiter dans la lecture d'Hom
faire celle d'Hérodote auparavant, a
la Proſe du dernier prépare un accès
la Poëſie de l'autre, par le moien d
grande reſſemblance qui eſt entre eu
fut dans Samos qu'Hérodote ſe forma
lecte Jonique, & où il compoſa ſon H
avant que de ſe retirer avec une colo
théniens dans Thuries, une des villes
te partie d'Italie, qu'on nommoit
grande Grece. Car l'opinion de Suid
forme à ce que nous diſons, eſt plu
Nat. hiſt. lib. 12. c. 4. que celle de Pline, qui veut qu'Héro
choiſi le tems & le lieu de ce banni
volontaire pour travailler à un ſi gr
vrage. C'eſt un ſentiment qui peut êt
vaincu de faux puisqu'il avoit recité
ſes long tems avant cette retraite,
on le peut voir dans les Chroniques d'

yran de ſa ville, il ſe retira, comme nous nons de le dire, dans celle de Thuries, où mourut ſelon l'opinion de pluſieurs; s'en ant trouvé même, au rapport de Plutarque, ui lui ont donné pour patrie ce propre lieu : ſa ſépulture.

Tout le monde n'eſt pas d'accord, que le re de la vie d'Homère, qui ſuit la neufiéme luſe, ſoit d'Hérodote. Quelqu'en ſoit l'Au-ur, il eſt fort ancien, & rend ridicule le tra-ail de ceux, qui ſe peinent encore aujourd'huï dire quelque choſe de plus certain & de plus onſidérable qu'il n'a fait, touchant la patrie Homère. Mais cela ne touche pas ſon Hi-oire, qui s'eſt heureuſement conſervée, non-bſtant l'Epitome d'un certain Theopompe ont parle Suidas. Car on accuſe Juſtin, tout and Auteur qu'il eſt, d'avoir cauſé la perte Trogus Pompeius, & l'on impute à Florus même celle d'une partie des œuvres de Ti-Live, par les reductions en petit que l'un & utre ont faites de ces grands ouvrages, qui ſuſſent vrai-ſemblablement conſervés ſans urs abbréviateurs. (*)

(*) Il ne ſera pas hors de propos de donner ici détail abregé du ſujet de chacun des neuf livres nôtre Hiſtorien pour mieux éclaircir l'ordre l'il a ſuivi dans ſon Hiſtoire.

Le 1er contient les traits de l'hiſtoire du Roiaume de Lydie depuis Gigès jusqu'à Creſus, de la minorité de Cyrus, & des Republiques d'Athènes & de Lacèdémone.

Dans le 2. on trouve une deſcription de l'Egypte, avec la ſuite de ſes Rois.

Le 3. donne l'hiſtoire de Cambyſes, & l'élection de Darius Hiſtaspes.

Dans le 4. il décrit la malheureuſe expedition de Darius en Scythie.

Le 5. contient les affaires d'Athènes, de Lacedémone & de Corinthe, au tems de Darius Hiſtaspes.

Dans le 6. on voit l'origine des Rois de Lacedemone, les guerres de Darius contre les Grecs, & la bataille de Marathon.

THUCYDIDE.

Comme cette ſorte de Fonteniers, ou de ramaſſeurs d'eau, que les Latins nomment *Aquileges*, prennent à bon augure, s'ils voient ſortir le matin des fumées de certaines terres, parce que c'eſt un des ſignes qui leur font eſperer d'y trouver quelque bonne & abondante ſource: Ceux auſſi, qui ont le plus de connoiſſance de la nature de nos ames, ſe réjouiſſent d'y remarquer dès leur plus tendre jeuneſſe de violens deſirs d'apprendre, & de certains transports pleins d'ardeur pour les ſciences, d'où ils tirent des conjectures preſque aſſurées du mérite des eſprits, & de leur excellence future. C'eſt ſur quoi fut fondée la prédiction d'Hérodote, dont nous avons parlé au Chapitre précédent, quand il vit Thucydide ému jusqu'à pleurer, par la lecture qu'il lui entendit faire de ces belles hiſtoires dans une des plus célébres aſſemblées de la Grece. Le plus ancien apperçût la grandeur du Génie de l'autre par ſes larmes; & comme l'épine pique en naiſſant, il jugea que l'émotion extraordinaire de ce jeune homme, venant d'un ſi beau ſujet, produiroit un jour quelque choſe de mémorable, &

premieres Républiques de la Grece,
nienne, & celle de Sparte: Mais parc
mourut étant exilé en Thrace, comme
voit encore les ſuccés de la vint & t
année, il a laiſſé ſon Ouvrage imparf
ſix dernieres, que Théopompe ſupp
puis, & que Xénophon a miſes auſſi
vant de ſes Hiſtoires Grecques, qu'i
mence juſtement où Thucydide avoit f
s'eſt trouvé même des Critiques, qu
pas crû, que ſon huitiéme Livre ſelo
viſion ordinaire, fut parti de ſa main
uns l'ont attribué à ſa fille, les autre
nophon, ou à Théopompe. Mais la n
re partie a jugé, qu'il étoit de Thucydi
n'avoit pas eu le loiſir de le polir com
précédens, & que la maladie avoit en
d'agir ſelon la portée ordinaire de ſon
Il fut long tems à faire l'amas des ma

lerables à recouvrer des mémoires utiles à ſon deſſein, non ſeulement du côté des Atheniens, mais encore de celui des Lacédémoniens, afin de s'éclaircir mieux de la vérité, par ce qu'il apprendroit des uns & des autres.

Pour ſon Dialecte, il eſt pur Attique, & Photius porte ce jugement, que comme Hérodote doit ſervir de regle à ceux, qui veulent ſe perfectionner au ſtyle Jonique, Thucydide eſt le plus excellent exemplaire, qu'on ſe puiſſe propoſer d'un langage, qui n'a rien que d'Athenien. On lui reproche néanmoins d'avoir trop affecté de faire revivre des mots anciens, qui n'étoient déjà plus de ſon tems en uſage, & de s'être d'ailleurs quelquefois diſpenſé d'en compoſer de nouveaux, ce qui a beaucoup contribué, avec la longueur de ſes periodes, à le rendre ſouvent ſi obſcur, que ceux mêmes de ſon tems ſe plaignoient de ce que ſouvent il n'étoit pas poſſible de l'entendre. A la vérité, ce Marcellinus qui nous a décrit ſa vie, l'a voulu defendre à cet égard, comme s'il avoit affecté l'obſcurité, & s'étoit rendu exprès peu intelligible, afin de n'être lû que des Savans, & de ne tomber pas dans le mépris du peuple, qui n'eſtime d'ordinaire, que ce qu'il ne peut comprendre. Mais ce qui ſeroit peut-être recevable pour excuſer

les difficultés d'une Satyre, ou les ſens cachés d'un Philoſophe, qui couvre ſes myſteres, dont il croit que la connoiſſance ſeroit préjudiciable à beaucoup de perſonnes, ne peut pas ſervir de légitime excuſe à un Hiſtorien, qui n'écrit que pour être entendu d'un chacun, & qui doit inſtruire ſes Lecteurs de quelque condition qu'ils ſoient, avec des narrations claires & faciles, s'il ne veut renoncer à la premiere fin qu'il doit s'être propoſée. Tant y a que nonobſtant ce défaut, tout le monde lui accorde unanimement le genre ſublime d'oraiſon, & pas un des Anciens ne lui refuſe la gloire d'avoir ſecondé Pindare dans la grandeur & majeſté de l'expreſſion.

ſe puiſſent prévaloir ſur lui. Auſſi dit-on que Demoſthène voulut prendre la peine de tranſcrire juſqu'à huit fois toute l'Hiſtoire de Thucydide.

Il n'en a pas été de même pour ce qui touche l'élection du ſujet, que l'un & l'autre ont traité, où Denys d'Halicarnaſſe remarque fort bien qu'Hérodote a de grands avantages ſur Thucydide. Car l'étenduë de la matiere, que traite le premier, eſt & beaucoup plus diffuſe & incomparablement plus agréable que celle de l'autre. Hérodote a pour but, de rapporter tout ce que les Grecs & les Barbares avoient executé de plus mémorable durant l'eſpace de deux à trois cens ans, ce qui comprend tant de belles actions, ſi diverſes & ſi dignes d'être ſçûës, que la narration n'en peut être que très plaiſante. Thucydide au contraire, s'eſt renfermé d'abord dans le tems des vint ſept années ſeulement qu'a duré la guerre Peloponeſiaque, qui eſt un eſpace non ſeulement très étroit, mais encore le plus calamiteux qu'il pouvoit choiſir dans toute l'Hiſtoire Grecque, qui comprend peu d'actions conſidérables, & dont le ſouvenir ne pouvoit être que très ennuieux à ceux de ſon païs. *Denys d'Halicarn.*

Denis d'Halicarnaſſe trouve encore beau-

coup à redire ſur l'ordre que tient Thucydide dans la diſtribution des matieres qu'il traite, s'étant aſſujetti à repréſenter par demies années tout ce qui étoit avenu en divers lieux, ſans méler les ſuccès de l'Hiver avec ceux de l'Eté, de façon, qu'il eſt contraint de laiſſer les choſes imparfaites, pour paſſer à d'autres, qui font perdre la mémoire des premieres, quand il en veut reprendre le fil à la demi-année ſuivante. En effet, il n'y a rien qui peine plus l'eſprit, que cette interruption, & il ne fait jamais bien ſon profit d'une narration Hiſtorique, qui n'acheve les choſes, dont elle traite, qu'après avoir brouillé une infinité d'actions les unes dans les autres. Cela n'eſt bon que pour des Romans, qui uſent exprès

ıs reſiſtance, mais même avec plaiſir & ınsport.

Pour contrepéſer ces défauts, on donne la oire à Thucydide de n'avoir point mêlé de ›les parmi ſes narrations véritables. S'il t contraint de dire un mot de Térée & de ocné dans ſon ſecond livre, ou ſi en décri- nt la Sicile au commencement du ſixiéme, ſe ſent obligé de parler des Cyclopes & des ſtrigons, c'eſt ſi legerement, que les chiens Egypte ne touchent pas en ſi grand hâte au du Nil, dont ils craignent les Crocodi- ;, que cet Hiſtorien paſſe promptement rdeſſus une circonſtance fabuleuſe, par ap- ehenſion de donner la moindre entrée au enſonge dans ſon ouvrage. Et néanmoins n'a pû éviter le reproche de n'avoir pas ajours dit la vérité, puiſque Joſephe aſſure 'on le taxoit de l'avoir falſifiée en pluſieurs droits. Ce n'eſt pourtant qu'après avoir cuſé tous les Grecs d'impoſture, que Joſe- e charge Thucydide de la ſorte. Et ſi l'on end garde à l'éloge, qu'il lui donne en ſui- , d'avoir été le plus exact & le plus ſcrupu- ux de ſon païs à compoſer une Hiſtoire, n verra bien que c'eſt un Juif qui a pris à he de décréditer toute celle des Paiens, & i dans ce deſſein eût crû faire une grande

Liv. 1. contre Apion.

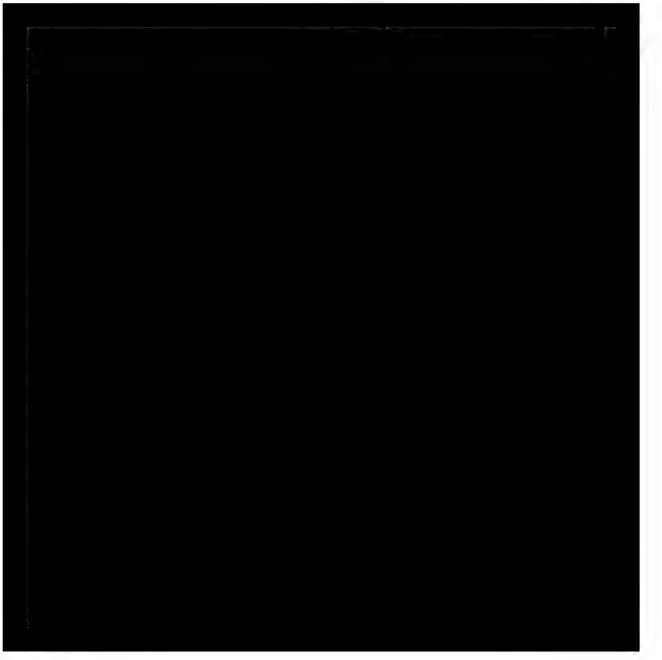
faute, s'il eût épargné quelque Historien d'entre eux, & s'il n'eût traité Thucydide, comme les autres. J'ajoûterai ici, que Thucydide ne s'est pas contenté de coucher dans son Histoire toute sorte d'Oraisons, selon nôtre observation précedente. Il a pris la liberté d'y inserer des Dialogues, & celui d'entre les Athéniens & les Méliens, qui contient une grande partie du cinquiéme Livre jusqu'à sa fin, est tel, que je serois bien fâché de le proposer à personne, comme un exemple à imiter. Ceux qui ont à contre-cœur les Digressions, ne trouvent pas aussi leur compte dans cet Auteur, qui en a de très belles, comme celles entre autres de la conjuration d'Harmodius & d'Aristogiton dans le sixiéme Livre, qui peut justifier beaucoup d'autres excursions ou saillies semblables, qu'on censure quelquefois trop legerement.

XENOPHON.

Ce n'est pas de l'Histoire seule que Xenophon tient la gloire, dont il est en possession depuis tant de siécles. La Philosophie & les armes y ont contribué à l'envi. Et je pense que ces trois parties nous peu-

celle de la jalouſie, qui ſe mit entre e
deſſus. Si eſt-ce que quand Marcellin
buë à Thucydide dans ſon Eloge le genr
lime d'Oraiſon, il ne laiſſe que le plu
à Xenophon, plaçant Herodote entre
Et lorsque Denis d'Halicarnaſſe rema
comme Xenophon a ſouvent imité Herc
il ajoûte, que le premier eſt toûjours de
ré inferieur de beaucoup à l'autre.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une choſe fort
ſidérable, que Xenophon ait été le pr
des Philoſophes, qui ſe ſoit appliqué à
Diog. Laërt. poſer une Hiſtoire. La ſienne, pour c
concerne les affaires des Grecs, eſt de
rante-huit années, & commence où T
dide avoit fini, faiſant voir d'abord Alci



utre la continuation de l'Hiſtoire com-
:ée par Thucydide, Xenophon nous a
celle de l'entrepriſe du jeune Cyrus con-
)n frere Artaxerxes, & de cette méme-
retraite de dix mille Grecs des extrémi-
: la Perſe jusques chés eux, dont il eût
ue tout l'honneur, tant pour ce qui tou-
le conſeil & la bonne conduite, que
ce qui concernoit le commandement.
uant à ce qu'il a écrit de l'Inſtitution de
s l'ainé, (*a*) ce n'eſt pas un ouvrage
rique, mais purement moral, où il nous
eint la figure d'un grand Prince, ſans
ſoucié des véritables évenemens, hors
ou trois tels que la priſe de Babylone &
ptivité de Crœſus. Tout le reſte eſt in-
:, & n'a rien que l'agrément de la Fable,
ne Hermogène l'a fort bien obſervé au
de la mort de Panthée, qui ſe tuë avec
Eunuches ſur le corps de ſon mari Abra-
dans le ſeptiéme Livre de l'Inſtitution
'rus.
:pendant toutes ces compoſitions de Xe-
on, dont nous venons de parler, ſont
:, qu'avec ce qu'elles peuvent ſervir de

(*a*) Cyrus ille à Xenophonte non ad Hiſtoriæ fi-
criptus eſt, ſed ad effigiem juſti Imperii. Cic.

regle aux premiers hommes d'Etat dan
te l'étenduë de la Politique, ſelon le be
Orat. 38. gement qu'en fait Dion Chryſoſtome;
ſont encore capables de former de gran
pitaines, & de donner au monde des
raux d'armée. Nous en avons deux nc
exemples parmi les Romains. Car n'
pas avoüé eux mêmes, que leur Scipio
nommé l'Africain, avoit presque to
Cicer. 2. Tuſc. qu. entre ſes mains les œuvres de Xenophc
que rien ne rendit Lucullus capable d
poſer à ce rédoutable ennemi le Roi
date, que la lecture de ce même A
dont Lucullus fit un tel profit, étant ſi
lui, qui n'avoit auparavant que fort
connoiſſance du mêtier de la guerre,

quelque occaſion qui s'en ſoit préſen-
armi tant de converſations, qu'ils ſont
le leur Précepteur commun avec ſes
les. On veut même que Xenophon *Morale.*
epréſenté avec de ſi vives couleurs les
s d'un certain Menon Theſſalien, ſur
de ſon ſecond livre de l'Expedition de
, qu'à cauſe de l'amitié dont ce Menon
ié avec Platon. Mais à l'égard de cet
livre des Equivoques, imprimé depuis
:le, ſous le nom de Xenophon, il le faut
pour une des impoſtures d'Annius de
e, qui l'a commenté avec celui de Bé-
& une douzaine d'autres encore, dont
t le texte & la gloſe. C'eſt ainſi qu'on
: autrefois débiter l'Hiſtoire du ſiége de
, ſous le nom d'un Dictys de Crète
ignon d'Idomenée, & d'un Dares de
ie, dont on a même falſifié le Tradu-

Car jamais Cornelius Nepos ne ſon-
faire cet ouvrage, qui n'a rien de la
, ni de l'élegance qu'on remarque dans
:s des Capitaines Grecs, ou dans celle
:us. A parler franchement, ce ſont des
ſitions honteuſes, & qui ne ſauroient
op deteſtées par ceux, qui aiment la

Et néanmoins c'eſt une choſe mer-
ſe, qu'il ſe trouve des perſonnes ſi por-

tées d'affection pour la fable & le menſo
qu'elles ſe repaiſſent de telles bagatelles,
tiſſent ſur ces beaux fondemens, & don
par ce moien l'envie & le courage à d'a
d'uſer de pareilles ſupercheries. Nous a
vû depuis peu l'Itineraire d'Alexandre G
din Evêque de Saint Dominique, qui tr
par toute l'Ethiopie deçà & delà la Ligne
inſcriptions Romaines, & des antiquité
telle conſidération, que toutes celles du
de la terre ſeroient à mépriſer, ſi la moi
des ſiennes étoit véritable. L'importanc
que jamais perſonne ne les a vûës ava
après lui, & qu'il n'y a point d'Ecolier ſi
dans cette ſorte de lecture, qui ne s'ap
çoive auſſi-tôt de la fauſſeté de ſes remarq

s peines établies, ce me ſemble, contre ux, qui oſent expoſer au public des ali- ens ſpirituels ſi corrompus & ſi mortels e ceux là; puisqu'il n'y a point de poiſon i opere avec tant d'effort & de mauvais ef- t ſur le corps, que l'erreur & l'impoſture lorsqu'on les débite pour des vérités) agiſ- nt puiſſamment ſur nos ames, qui en ſont ſſi-tôt infectées.

Un Auteur du dernier ſiécle accuſe Xeno- hon d'avoir aimé avec tant de paſſion le Roi geſilaüs, que non ſeulement dans ſon Li- re de la Roiauté, mais dans ſes Hiſtoires êmes il fait des jugemens téméraires en ſa veur, & relève ſes victoires beaucoup plus, le les loix de l'Hiſtoire ne le permet- nt. C'eſt le caprice d'un Italien, que peu : perſonnes approuveront, puisqu'il cho- le les ſentimens de toute l'Antiquité, qui a jamais parlé ſi deſavantageuſement de enophon. (*a*) *Speron Speroni dial. di Senoph.*

Pour ce qui concerne ſon ſtyle, on peut ir ce qu'en écrit Hermogène, qui ne le commande de rien tant que d'une certaine

(*a*) Ciceron lorsqu'il parle de cet éloge ne taxe int Xenophon d'une telle incongruité.

(*b*) Xenophon étoit né à Athènes. Sc nommoit Grillus. Jl vivoit environ qu ans avant la naiſſance de J. C.

POLYBE.

Si Xenophon a été le premier des phes, qui ſe ſont plûs à nous é Hiſtoires, Polybe a cet avantage d'ê d'entre eux, qui nous a donné la pl dérable de toutes, & qui a le plus ment fait voir que l'Hiſtoire eſt c Métropolitaine de toute la Philoſoph uſer des termes dont s'eſt ſervi un ſtorien, duquel nous parlerons au ſuivant. Nous reconnoitrons bie

Diod. Sic. initio ce que je dis de Polybe, ſi tout le

miers, avec l'Epitome des douze ſuivans; va jusqu'au commencement du dix-huine. Pluſieurs croient, que cet Epitome de la façon du grand ami de la liberté Roine Marcus Brutus, parce qu'on ſait, que ant point de lecture ſi agréable que celle Polybe, lui, qui étoit difficile jusqu'à ce it, que celle de Ciceron ne le ſatisfaiſoit , il prit plaiſir à reduire en abregé l'Hire du premier, y trouvant outre l'inſtrun, qu'il y cherchoit, la conſolation, dont voit beſoin dans les derniers tems de ſa qui furent ſi calamiteux.

e ſujet de cette Hiſtoire comprenoit tout ui s'étoit paſſé de plus conſidérable dans monde, depuis le commencement de la nde guerre Punique, jusqu'à la fin de le, qui termina tous les différens des Roins avec les Rois de Macedoine, par la ie entiere de leur Monarchie. Cela enope un eſpace de cinquante trois années, it Polybe faiſoit voir tous les évenemens s les derniers trente huit livres, parce que deux premiers ne ſont pas tant du corps ſon Hiſtoire, qu'ils lui ſervent de prépaif, dans une narration ſommaire de la prile Rome par les Gaulois, ſous la conduile Brennus, & de ce qui ſuivit jusqu'à la

ne rien omettre de ce qui pouvoit
nous donner une parfaite connoiſſa
celles-là ; ſi eſt-ce qu'il avoit repréſe
telle ſorte tout ce qui concernoit le r
Puiſſances de la terre, qu'on voioit
en même tems dans ſon ouvrage les
des Rois de Syrie, d'Egypte, de Mac
du Pont, de Cappadoce, & de la Per
ceux de toutes ces différentes Dynaſt
étoient alors en Grèce. Ce fut pou
donna à ſon Hiſtoire le nom de Cat
ou d'Univerſelle, comme à celle q
apprenoit les deſtinées de tous les pe
la terre, n'y en aiant presque poin
tems-là, qui n'euſſent quelque cho
mêler avec les Romains.

Il reçût en naiſſant de grands dons
ture qui favoriſèrent ſon entrepriſe.
coup de Fortune, qui le fit venir à Ro

Hiſtoire. Mais la peine, qu'il ſe donna
ır acquerir tout ce qui pouvoit le rendre
able de la bien écrire, & de travailler
ır l'éternité, me ſemble très digne de
ıſidération. Il crût que pour être bon
ſtorien, il faloit avoir vû la meilleure par-
des choſes, qu'on rapportoit, ſelon l'éty-
ılogie du nom que les Grecs ont donné à
te profeſſion. Il ſavoit les fautes, que
norance des lieux fit commettre à Timée,
squ'il lui a reproché dans ſon douziéme
e, que pour s'être fié au rapport d'autrui,
'avoir pas voiagé, on le pouvoit convain-
d'un nombre infini d'erreurs. Et poſſi-
que comme il avoit appris la langue lati-
avec grand ſoin, il ſe ſouvenoit du mot
: Plaute, qui vivoit un ſiécle devant le
ı, fait dire par Meſſenion à Ménechme,
à moins que d'être dans le deſſein d'écrire
: Hiſtoire, il lui ſembloit qu'ils avoient
s couru le Monde.

A. Gellius noct. Att. l. 5. c. 18.

- - - Quin nos hinc domum
Redimus, niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus.

nt on tenoit pour conſtant de ce tems-là,
: les voiages étoient néceſſaires à un Hiſto-
ı, qui ne peut faire aucune deſcription à
pos, ni s'aſſûrer de ce que portent ſes
moires, de quelque lieu qu'il les tienne,

où il ſe transporta exprès, afin de ſ
certain de ce qu'il en devoit écrire.
ſervit même de l'autorité de Scipio
avoir des vaiſſeaux propres à faire v
l'Ocean Atlantique, jugeant que c
remarqueroit, pouvoit être utile à ſ
priſe. C'eſt une choſe certaine qu'
ſa les Alpes & une partie des Gaul
le deſir qu'il avoit de bien repréſente
ſage d'Annibal en Italie. Et que d
d'omettre la moindre circonſtance de
du même Scipion, il fut par toute l'
& s'arrêta particulièrement dans Car
neuve, dont il étudia très ſoigneuſ
ſituation.

Ce que nous venons de dire d
deſtructeur de la vieille Carthage
Emilien, petit fils par adoption de
l'Africain, qui défit Annibal après

gment de ſon trente-uniéme livre, pris
s Recueils de Conſtantin Porphyrogenete
as le titre du vice & de la vertu. Il nous
prend donc en ce lieu là, que cette affe-
on réciproque n'eût point d'autre princi-
, que le plaiſir qu'ils prenoient enſemble
parler de livres, & à ſe les communiquer
n à l'autre. Cela fut cauſe que Scipion
nploia tout ſon crédit & celui de ſon frere
bius, à obtenir pour Polybe le ſejour de
me, lorſqu'on diſtribuoit par toutes les
tres villes d'Italie les autres Grecs, qu'on
oit fait venir, auſſi bien que lui, afin d'y
meurer comme ôtages. Un jour qu'ils
oient diné tous trois enſemble, Scipion ſe
ouvant ſeul l'aprèsdinée avec Polybe, ſe
aignit à lui en rougiſſant un peu, de ce
'à table il adreſſoit toû ours la parole à ſon
re. C'eſt peut être, ajoûta-t-il, que me
iant moins actif que lui, & dans le mépris
Barreau, ne me plaiſant pas à la plaidoi-
e où s'occupent les autres jeunes hommes
cette ville, vous faites un mauvais juge-
ent de moi, auſſi bien que beaucoup d'au-
es; ce qui ne me donne pas peu de dé-
aiſir. Polybe reconnut auſſitôt la jalouſie
oüable de Scipion qui n'avoit pas encore dix
uit ans accomplis, & l'aſſûrant de la grande

à lui, ce qu'il le prioit de ne prendr
ſi mauvaiſe part. Depuis ce petit é
ſement, qui fut ſuivi d'une mutuell
ſtation de bien-veillance, Scipion ne
mais perſonne, Lelius excepté, dan
miliarité ſi étroite, ni ſi cordiale, qu'
avec Polybe.

Or j'ai crû les circonſtances de c
tien entre deux ſi grands perſonna
tant plus conſidérables, qu'outre ce
nous découvrent de leur Génie, qu
toûjours plus dans l'entretien privé, c
ce que leurs ſemblables ſont de plus
elles me peuvent ſervir pour refuter
tinence d'un Ecrivain moderne, q
l'effronterie de dire mille injures co
lybe. C'eſt un certain Sebaſtian M
lequel dans une declamation qu'il fai
tant de l'Hiſtoire & parlant contre le

ır diffamer particuliérement le dernier,
: c'étoit un franc Pédant, qui avoit été
ıné à Scipion pour le ſervir en qualité de
lagogue. Certes, il y a trop d'impuden-
en tout cela, jointe à une très profonde
orance, pour demeurer ici ſans repartie
égard de Polybe; nous reſervant à par-
tantôt de Salluſte, quand nous traiterons
Hiſtoriens Latins. Tout le monde ſait,
Polybe étoit de Megalopolis ville d'Arca-
, & qu'il eût pour pere ce Lycortas qui
Chef des Achaïens, c'eſt à dire de la plus
ſante République, qui fût pour lors dans
:e la Grèce. Ce grand Etat les envoia
ş deux avec la qualité d'Ambaſſadeurs
; le Roi Ptolomée, ſurnommé Epiphane;
le fils reçût encore depuis le même hon-
r, quand il fut deputé pour aller trouver
:onſul Romain, qui faiſoit la guerre au
Perſée dans la Teſſalie. Sa naiſſance
t donc très illuſtre, contre ce qu'a dit
:cius, & il n'y a guéres d'apparence qu'un
ıme exercé dans les affaires d'Etat, & ac-
tumé comme Polybe aux grands emplois,
e fût approché de Scipion, que pour lui
: répéter quelque leçon de Grammaire.
ſi n'y a-t-il eû que ce calomniateur, qui
: ſoit imaginé de la ſorte. Tous les An-

Cic. l. 1. Tusc. qu.

tions militaires. Si eſt-ce que Ca
cha autrefois à un Conſul Romain
un Poëte parmi ceux de ſa ſuite, l
loit viſiter une Province hors d'Ita
veux pas dire qu'il n'y eût en cela u
de la ſévérité philoſophique, dor
Caton faiſoit profeſſion, encore q
de lui, qu'il s'en relâchoit aſſés ſo
les paſſe tems de la bonne chere:
a qu'on ne trouva jamais à redir
que fit Scipion de la perſonne
pour l'accompagner, parce qu'il
jamais conſidéré, ni comme Poëte
me ſimple Grammairien. Le m
ment, que nous avons cité dans
précédente, eſt fort exprès pour n
de ce que nous maintenons. E
termes dont Polybe ſe ſervit à
contenter Scipion, il lui ajoûta, q
re Fabius ni lui n'auroient jamai
Précepteurs en ce qui regardoit le
tres, & ce qu'on nommoit propre

venoient tous les jours dans Rome de
es les parties de la Grèce. Mais qu'il
ıit promettre, que perſonne n'égaleroit
on zèle, ni ſon induſtrie à lui donner les
imens dignes de ſa naiſſance, & de ce
ın attendoit d'un ſucceſſeur des Scipions
es Emiliens. Depuis cette conférence,
e même texte, Polybe demeura presque
ours inſéparablement attaché aux côtés
cipion, qui lui communiquoit les plus
ortantes affaires, & ſe prévaloit de ſes
ſeils dans toutes les occurrences des
ıds emplois qu'il avoit. Cependant, il
ouve des perſonnes aſſés inſolentes pour
er cet illuſtre Hiſtorien en homme de
ıt, lui, qui fut honoré d'inſcriptions &
latuës par ceux de ſon païs, comme on
t voir dans Pauſanias, pour reconnoitre *In Arcad.*
: ſes bienfaits l'eſtime qu'ils faiſoient de
rare mérite.

l y auroit peut-être plus d'apparence de
imputer, comme quelques-uns ont fait,
'avoir été aſſés réligieux. Car quoiqu'il
le en pluſieurs lieux fort avantageuſe-
nt du culte des Dieux, comme quand il
t toute la gloire de ſon païs d'Arcadie au
nd ſoin qu'on y avoit du ſervice des au-
;, & lorsqu'il déteſte ailleurs la fureur des

peines de l'Enfer, qu'on voit manif
qu'il ne croioit rien de tout cela. C
la fin de ſon ſixiéme livre, où il obſe
la ſuperſtition, qui étoit reputée vici
mi toutes les autres nations, paſſoit p
vertu entre les Romains. Si l'on
dit-il, former une République, qu
compoſée que d'hommes ſages & v
il faut avoüer que toutes ces opinic
leuſes des Dieux & des Enfers, ſeroi
à-fait ſuperfluës. Mais puisqu'il n'y
d'Etats dont le peuple ne ſoit, tel q
le voions, ſujet à toute ſorte de dére
& de méchantes actions, il faut ſe ſer
le reprimer des craintes imaginaire
prime nôtre Religion, & des terre
ques de l'autre monde, que les ancie
prudemment introduites pour cela,
ne peuvent être contredites aujourd

, ils ne le feront jamais paſſer dans
ſi formel pour homme fort attaché
gion de ſon tems. Et je trouve,
ient beaucoup mieux pour lui, d'en
mme d'un eſprit éclairé du Ciel par-
nebres du Paganisme, & qui ne
u'un ſeul principe, ou un ſeul Dieu,
uoit de tous ceux que l'Idolatrie
iſoit adorer, auſſi bien que de ces
liſées, de ces Cerberes & de ces Rha-
, qu'elle repréſentoit à ſes ſecta-
'eſt par là, il me ſemble, qu'on le
arger plus à propos, ſi faire ſe peut,
: d'impieté, en le mettant au rang
te & de Socrate, que S. Juſtin ſçû-
ir été Chrétiens long-tems avant le
isme; ce que nous avons entrepris
ong dans nôtre traité de la vertu des

les quarante livres de ſon Hiſtoire
le, il eſt à croire par une des lettres
ron écrit à Lucceius, qu'il avoit fait de cet
ge à part de la guerre de Numance.
âd âge lui donna le commandement de
ucoup, puiſque nous apprenons de
qu'il paſſa la grande armée dans la Sicile
ne trouve que dans la guerre
: ſi avoue lui-même, que la

tombent d'accord qu'on ne le peut pas
mer éloquent. Dénis d'Halicarnaſſe, l
facheux & auſtere critique d entre eu
nomme mal poli, & lui reproche ſa
gence aux choix des dictions, & en la ſt
re ou compoſition de ſes périodes. S
cellence néanmoins eſt telle en tout le
qu'on doit penſer qu'il a négligé les p
comme de peu d'importance, pour s'at
entierement aux choſes plus ſérieuſes.
n'y a-t-il perſonne, qui n'ait trouvé bien
ge, que Tite-Live ſe ſoit contenté de lu
ner, pour tout éloge, la qualité *d'Ec*
qui n'étoit pas à mépriſer, vû qu'on voit
livres entiers tranſcrits de mot à mot d
Décades du premier. Certes, nous n
point d'Hiſtorien, où l'on puiſſe plus a
dre en matiere de gouvernement & c
dence civile, que dans Polybe. Il ne f
tente pas d'une ſimple narration, il
pathétiquement, & n'inſtruit pas ſeu

finité qu'on a toûjours miſe entre l'Hi-
& la Philoſophie, qui eſt telle, qu'on
ent nommé celle-là, par forme de defi-
, *une Philoſophie remplie d'exemples.*
ıtre qu'un ſimple Auteur de Commen-
ſeroit à condanner de faire trop le Phi-
e, & de s'étendre ſi avant; ce qu'on
ıt pas dire de celui, qui entreprend d'é-
ıne juſte Hiſtoire. Nous apprenons
das qu'un certain Scylax, qu'il confond
: Mathématicien, fit une invective con-
lybe qui n'étoit peut-être pas plus rai-
ɔle, que la cenſure du Patrice. Je me
e auſſi de ceux, qui ne peuvent ſouf-
ɥu'il ait nommé Pelore un de ces Caps
ɔmontoires de Sicile, long-tems avant
lui eût impoſé ce nom. Car traitant
ɔremiere guerre Punique, il appelle
e lieu, où fut enterré cet innocent Pi-
ɹ'Annibal tua long-tems depuis ſi mal
ɔos, & qui donna ſon nom de Pelore au
ɔntoire, dit aujourd'hui *capo di Faro;*
eſt, que cette étymologie, que com-
docte Cluverius, ſoit recevable. Quoi- *Sic. ant. l. 1. c. 6.*
n ſoit, c'eſt une façon de parler que les
s ſaintes & humaines tolèrent, & pra-
t, lorſqu'elle eſt neceſſaire pour ſe faire
: entendre. Il eſt bien plus blâmable,

ſi contre la vérité de l'Hiſtoire il a flatté ſon Scipion, juſqu'à lui faire exercer ce mémorable exemple de continence à l'endroit de la belle captive Eſpagnole, dont néanmoins il ait été ſi épris, qu'il ne ſe ſoit jamais pû reſoudre à la rendre. Valerius Antias eſt celui qui le charge de ce crime dans Aulu-Gelle; ce que je trouve d'autant plus étrange, que Polybe a comparé l'Hiſtoire, qui n'a pas la vérité pour guide, à un animal, auquel on auroit crevé les yeux, & qu'il a même voulu rendre après Timée la vérité auſſi eſſentielle à l'Hiſtoire, que la rectitude à la regle; en quoi l'on peut le contredire avec raiſon, comme il me ſouvient de l'avoir fait dans un autre ouvrage que celui ci. Cette grande affection qu'il avoit pour Scipion me fait ſou-

Lib. 6. noct Att. c. 8.

Lib. 1. hiſt.

Tr. de

teur des lettres au tems, que les Turcs irent Conſtantinople, de la premiere ation des œuvres de Polybe, bien s aient été augmentées de beaucoup es dernieres éditions.

DIODORE SICILIEN.

plus exact de tous les Géographes mo- ernes Cluverius, nous apprend, que *gyrium*, dont parle Diodore Sicilien, ie du lieu de ſa naiſſance, s'appelle au- hui *San Filippo d'Agyrone*. C'eſt un honneur à cette petite place d'avoir à ſon Isle un tel perſonnage, ſans qui 'auroit aucune connoiſſance de ſon an- é, ni d'une infinité de choſes, qui la nt très conſidérable. Il dit dès le com- ement, qui tient lieu de Préface à ſon re, qu'il n'a pas emploié moins de ans à l'écrire dans la ville capitale du e, d'où il tiroit des connoiſſances, qu'il jamais pû prendre ailleurs, avoüant, a grandeur de l'Empire Romain avoit nement favoriſé ſon deſſein. Et néan- il ne laiſſa pas d'aller lui même par la rande partie des Provinces de l'Europe

48 ... où il courut beaucoup de p
... d'extrêmes fatigues, afin d
... connoître pas les fautes, qu'il avoit re
ques, dit-il, en ceux, qui s'étoient n
de parler des lieux, où ils n'avoient ja
été. Il ne paroit point en cet endroit-là
eût vû l'Afrique, & néanmoins nous li
dans la seconde Section de son premier l
qu'il voiagea en Egypte du regne de ce
lomée, qu'on distingue des autres par le
nom du nouveau Bacchus ou Dionysius
qui fut le premier mari de sa sœur Cleop
Surquoi l'on se peut souvenir que la mei
re partie de l'Egypte étoit autrefois de l'
lorsque les Géographes la séparoient
l'Afrique, plûtôt par le Nil que par la
Rouge.

eux, c'eſt à dire, de tout ce qui avoit pré-
é la guerre de Troye. Son Hiſtoire eſt
c vraiement œcumenique ou univerſelle,
it nous devons d'autant plus regretter ce
nous manque, qu'après la perte de Bé-
;, de Théopompe, d'Ephore, de Philiſte,
allifthène, de Timée, & de tels autres
ds Auteurs, la lecture de Diodore ſeul
roit en quelque façon nôtre dommage,
t compilé & digeré tous leurs travaux
s ſa Bibliothéque. Des ſix premiers li-
;, dont nous venons de parler, le dernier
e trouve plus, quoique Raphaël Volater-
& quelques autres, le citent quelquefois
me ſi nous l'avions encore. Si l'on y
d garde, l'on trouvera qu'ils datent mal,
ue ce qu'ils rapportent pour être du ſixié-
, eſt dans le précedent, que Diodore nom-
l'Inſulaire, & qui eſt le cinquiéme ſeule-
t. L'erreur vient de la premiere impreſ-
, qui fut toute Latine, & où Pogge Flo-
in Auteur de la Traduction, que le Pape
las Cinquiéme lui avoit demandée, fit
x livres du premier, à cauſe que Diodo-
a diviſé en deux Sections différentes. Par
noien le ſecond devint le troiſiéme, &
écutivement celui qui n'étoit que le cin-
me a été pris pour le ſuivant; comme ſi

nous n'avions rien perdu des antiquités fabuleuſes de la Grece, contenuës dans le quatriéme, cinquiéme & ſixiéme livre, non plus que de celles des Barbares, qui nous reſtent entieres dans le premier, ſecond & troiſiéme des livres, dont nous parlons.

Le ſurplus de la Bibliothéque de Diodore a deux parties, qui ſe reglent par deux Epoques aſſés connuës. La premiere s'étend depuis la deſtruction de Troye jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, pour l'intelligence de laquelle, & de tout ce qui étoit arrivé dans le monde durant ce tems là, il emploie onze livres entiers, qui ſont ceux, qui ſuivent le ſixiéme jusqu'au commencement du dix-huitiéme. De ce nombre les quatre premiers ſont perdus, & nous n'avons que les ſept autres. La ſeconde Epoque ſe prend du tems où finit la premiere, jusqu'à celui des conquêtes de Jules Céſar dans les Gaules, lorsqu'il donna l'Angleterre & l'Ocean Britannique pour borne du côté du Nord à l'Empire Romain. Vint trois livres nous expliquoient les ſuccès merveilleux de tout cet intervalle, mais il ne nous en reſte plus que le dix-huitiéme, le dix-neuviéme & le vintiéme, les autres qui venoient après jusqu'au quarantiéme ne paroiſſant plus. L'on en a

ſeulement quelques petits Fragmens, pris d'Euſebe, de Photius, & de quelques-uns encore, qui ſe ſont ſervis du texte de Diodore dans leurs ouvrages. Seroit-il bien poſſible, que cet excellent Auteur ſe trouvât entier dans quelque coin de la Sicile? comme Henri Etienne aſſure qu'on l'avoit mandé à Lazare Baif, qui lui fit voir les lettres qu'il en avoit reçues. J'avouë que j'irois volontiers juſqu'au bout du monde, pour parler de la ſorte, ſi j'y croiois trouver un ſi grand thréſor, & que j'envie à ceux, qui viendront après nous, cette importante découverte, ſi tant eſt qu'elle ſe faſſe un jour, lorſque nous ne ſerons plus, & qu'au lieu de quinze livres ſeulement dont nous jouiſſons, ils poſſedent les quarante tout entiers.

Puiſque Diodore parle de Jules Céſar, ce qu'il fait en plus d'un lieu, & toûjours avec attribution de quelque Divinité à la façon des Paiens, il ne peut pas être plus ancien que lui. Mais quand Euſebe dit dans ſes Chroniques, que Diodore Sicilien a vécû ſous cet Empereur, il ſemble qu'il limite la vie du premier au tems de la domination de l'autre. Si eſt-ce que Suidas lui prolonge les jours juſques ſous Auguſte, & Scaliger obſerve fort bien dans ſes animadverſions ſur Euſebe,

qu'il faut que Diodore ait vécû un fort grand âge, & qu'il ſoit venu pour le moins juſqu'à la moitié du regne d'Auguſte, vû qu'il fait mention au ſujet des Olympiades, de l'année Biſſextile des Romains, qui eſt un nom dont on ne s'étoit point ſervi avant la Correction des Faſtes & du Calendrier, que fit Octave Auguſte, pour rendre plus parfait le travail de ſon prédeceſſeur. Nous avons à préſent dans la derniere impreſſion de Diodore, un Fragment de ſon trente-ſeptiéme livre, qui mettroit tout cela hors de difficulté, s'il étoit véritable. Car l'on y voit la mort de Céſar vengée par le Triumvirat ſur Brutus & Caſſius, avec la chûte d'Antoine, & l'établiſſement d'Auguſte dans l'Empire pour toute ſa vie. Cela voudroit dire que Diodore auroit

Ad annum 1567.

omme tous ceux, qui s'y connoiſſent, en de-
eurent d'accord. Mais il n'en eſt pas de
ême pour ce qui touche le bel emploi de la
ngue Grecque, parce que de leur tems l'é-
quence d'Athènes étoit déjà paſſée à Rome;
: cette faculté qui ſe plait au commande-
ent avoit quitté les vaincus, pour ſuivre la
ortune, en prenant l'habit & le langage des
ictorieux. Ce n'eſt donc pas merveille,
ue Diodore n'aille pas du pair, à cet égard,
vec Herodote, Thucydide, ni Xenophon,
i qui n'étoit que Sicilien, & qui d'ailleurs
voit le deſavantage d'écrire en une ſaiſon,
lle que nous venons de dire. Photius néan-
oins ne laiſſe pas de louer ſon ſtyle comme
rt clair, non affecté & très approprié à ſon
ujet, qui eſt l'Hiſtoire. Il n'eſt, ajoûte-t-il,
i trop Attique, ni trop dans la recherche des
ots anciens. Son genre d'écrire eſt celui,
n'on nomme médiocre, entre le plus élevé,
: l'autre que l'Ecôle appelle humble & ram-
ant, à cauſe de ſa baſſeſſe que fuit toûjours
iodore. Certes, il y a bien plus d'appa- *Math.*
ence d'en croire ce ſavant Patriarche de Con- *hiſt. c. 5.*
antinople, qui étoit très exact Critique en
a langue, que Jean Bodin, qui dans une
eaucoup moindre connoiſſance de la même
ngue, oſe faire un jugement tout contraire,

& reprendre la diction, avec la façon d'écrire de Diodore, comme ſi un étranger pouvoit prononcer aujourd'hui quelque choſe de conſidérable là deſſus, après ce qu'en ont dit les anciens, & contre le ſentiment de ceux, qui ont eu la langue Grecque pour maternelle.

5. de trad. disc. Il ne faut pas faire plus d'état de l'invective, dont uſe Loüis Vives Eſpagnol contre Diodore, que de celle de Bodin François. Celui-ci s'eſt pris juſqu'à l'expreſſion, & aux paroles; l'autre attaque le corps de ſon Hiſtoire, & les choſes dont eſt compoſée ſa narration. Si nous en croions Vives, il n'y a rien de plus vain, que la Bibliothéque Hiſtorique de nôtre Sicilien; & Pline a eu grand tort de dire dans ſa Préface, que Diodore eſt

gustin de la Cité de Dieu, il y avoit remar- *Lib. 18.*
qué de quelle sorte ce grand Docteur de l'E- *cap. 40.*
glise s'est moqué des Egyptiens, qui disoient avoir dans leurs Livres des mémoires de cent mille ans, à quoi le texte de Diodore ne re- *Lib. 2.*
pugne pas. Il passe même ce terme, lorsqu'il rapporte la grande connoissance des choses du Ciel qu'avoient acquise les Chaldéens, qui se vantoient d'en avoir des observations de quatre cens soixante & douze mille ans avant le tems des conquêtes, que fit Alexandre le Grand dans l'Asie. Il avoit déjà *Lib. 1.*
dit, que les Egyptiens comptoient les uns dix, les autres vint trois mille années depuis Isis & Osiris, jusqu'au même Alexandre: Et que leurs premiers Rois, qui étoient Dieux, n'en regnèrent pas moins chacun de douze cens. C'est sans doute ce que n'a pû souffrir Vives, & ce qui l'a porté à déclamer si hautement contre Diodore, qu'il veut n'avoir été loüé de Pline, qu'à cause du titre de son Histoire, qui n'est pas empoulé ni ridicule, comme celui que mettoient ordinairement les autres Grecs au devant de leurs ouvrages.

Or quoique ce soit là le sujet sur lequel Pline a prononcé ce bel éloge de Diodore, *primus apud Græcos desiit mirari Diodorus*, si est-ce qu'on l'a toûjours favorablement éten-

du ſur toute ſa Bibliothéque, & c'eſt une pure injuſtice de vouloir, comme Vives, qu'il n'y ait rien de plus vain, ni de moins ſolide que ſon Hiſtoire. Déjà quant aux Ephémérides des Egyptiens, & aux ſupputations Aſtronomiques de ceux de Chaldée, elles n'y ſont rapportées, que pour faire voir ce qui étoit de la créance commune de ces peuples, ſans témoigner, qu'il y défère aucunement. Tant s'en faut, il dit expreſſément dans ſon ſecond livre, qu'il lui eſt impoſſible d'acquieſcer à ce que le College des Chaldéens avoit determiné du long eſpace de tems, qui avoit précedé les victoires d'Alexandre, ſelon que nous venons de le faire voir. Pour ce qui concerne les fables, & cette excellente Mythologie que contiennent les cinq pre-

nom très ſaint à une choſe profane, j'oſerois nommer les cinq livres dont nous parlons, la Bible du Paganisme. Ils nous inſtruiſent d'abord de ce qu'ont crû les Gentils de l'Eternité, & de la création du Monde. La naiſſance des premiers hommes s'y voit décrite en ſuite ſelon les pures lumieres naturelles. Et ils nous repréſentent ſi bien toute la Théogonie des Egyptiens d'où celle des Grecs tiroit ſon origine, que nous ignorerions ſans Diodore ce que cette ſorte de connoiſſance a de plus curieux. Il n'eſt pas néanmoins le premier des Infidèles, qui a commencé ſon Hiſtoire par l'origine de toutes choſes, auſſi bien que Moïſe par la création du Monde. Lui même nous apprend au cinquiéme livre de ſa Bibliothéque, qu'Anaximène de Lampſaque avoit écrit non pas le premier, comme quelques-uns ont mal traduit, mais la premiere Hiſtoire de la Grèce, parce qu'il la prenoit dès la naiſſance des Dieux, & l'enfance du genre humain, afin de parler comme lui, la continuant jusqu'au célébre combat de Mantinée, & à la mort glorieuſe d'Epaminondas. Quoiqu'il en ſoit, puisque nôtre mauvaiſe deſtinée n'a pas voulu, que les travaux des autres ſoient venus jusqu'à nous; je crois qu'on ne ſauroit aujourd'hui trop eſti-

mer ceux de Diodore, qu'elle ne nous a pas enviés, ni trop fortement rejetter l'inique cenſure de Vives, & de ſes ſemblables.

Auſſi ne ferons nous rien en cela que ſuivre le ſentiment de tous les hommes de lettres, non ſeulement Ethniques, mais même Chrêtiens & Fideles. Juſtin Martyr appelle Diodore en divers lieux le plus célébre & le plus eſtimé de tous les Hiſtoriens Grecs. Il prouve par ſes textes l'excellence & l'antiquité du grand Legislateur des Hébreux. Et lorsqu'il veut faire voir, qu'Homere avoit appris en Egypte ce qu'il a mis de plus beau dans ſes Poeſies, il ſe ſert encore de l'autorité de Diodore, qu'il ne nomme point ſans éloge. Euſebe l'encherit pardeſſus Juſtin Martyr, ſoit en titres d'honneur, ſoit en cita-

Paræn. ad Gr

ré Payen? Il le nomme très illuſtre Ecrivain, rès exact en ſes narrations, qui eſt dans l'eſtime de tous les hommes ſavans à cauſe de ſa rofonde doctrine, & tel en ſomme, qu'il n'y point de Grecs qui ne le veuïllent lire par me commune approbation & préférence au eſte de leurs Auteurs. Mais lorsqu'il inſiſte ans ſon dixiéme livre du même ouvrage, ur ce que la Grèce avoit reçû des mains de eux, qu'elle appelloit Barbares, & particuierement de celle des Juifs, toutes ces Sciences ou disciplines dont elle faiſoit tant de cas, 'eſt où je trouve qu'il lui attribuë le plus l'honneur. Après s'être ſervi des témoignages de Saint Clement, de Porphyre, de Platon, de Démocrite, d'Héraclite, de Joſephe, & de ſemblables Auteurs de la premiere claſſe, il finit ſa preuve par un texte, qu'il rapporte du premier livre de cette incomparable Bibliothéque, dont nous traitons, afin, dit-il, que l'autorité de Diodore ſoit comme le ceau de toute ma démonſtration. En vérité, c'eſt lui donner un merveilleux avantage, lé le citer & de le mettre expreſſément après es autres, pour faire voir combien on l'eſtime; de même que les Architectes placent a derniere de toutes cette pierre qu'on nomme la clef de la voûte, & qui ne ſert

pas moins à la ſolidité qu'à l'ornement de tout l'édifice.

Voilà ce que j'ai voulu ajoûter aux ſuffrages de Pline & de Photius en faveur de nôtre Hiſtorien, de peur que les mauvais termes dont Bodin & Vives ſe ſont ſervis contre lui, ne lui fuſſent préjudiciables. Si j'avois à le blâmer, ce ſeroit bien plûtôt de la grande ſuperſtition qu'il fait paroître dans tous ſes écrits, auſſi bien que Tite-Live parmi les Latins, que d'avoir eu la diction mauvaiſe, ou d'avoir mal traité ſon ſujet, comme ces fâcheux Critiques l'en accuſent, n'y aiant nulle apparence de vouloir préjudicier à ſa réputation par ce côté-là.

ſorte que puisque Strabon témoigne dans ce même ouvrage, qu'il y travailloit ſous Auguſte & Tibere, nous ſommes certains, que Denys d'Halicarnaſſe étoit auſſi du même ſiécle, qui eſt, comme chacun ſait, l'un de ceux, qui ont le plus favorité les Muſes.

Suidas nomme entre pluſieurs Ecrivains, qui ont porté le nom de Denys, un autre que celui dont nous parlons, qui étoit d'Halicarnaſſe comme lui, & de ſa poſterité, aiant paru ſous l'Empereur Adrien, avec le ſurnom de Muſicien, parce qu'encore qu'il fût Orateur, ſon principal talent étoit dans la Muſique, dont il fit pluſieurs livres, & entre autres un, où il interpretoit tous les endroits de la République de Platon, qui ne ſauroient être bien entendus ſans une connoiſſance particuliere de cet art. Ce qui me fait dire que cet autre Denys étoit descendu du premier, c'eſt que le même Suidas fait venir de Denys l'Hiſtorien un Denys, qu'il appelle l'Atticiſte, qui vivoit ſous Adrien, & qui avoit fait un Lexicon des dictions Attiques, comme on peut voir dans la cent cinquante-deuxiéme Section de Photius. Or je me perſuade facilement que cet Atticiſte & ce Muſicien ne ſont qu'une même perſonne, puiſqu'on met l'un & l'autre ſous un même Empereur.

Pour nôtre Hiſtorien, il vint à Rome peu après qu'Auguſte eût heureuſement terminé les guerres civiles, & il y ſejourna vingt-deux ans entiers, apprenant la langue Latine, & faiſant proviſion des choſes néceſſaires au deſſein qu'il avoit, d'écrire l'Hiſtoire.

Il lût pour cela tous les livres qu'on nomme Commentaires & Annales, faits par ceux d'entre les Romains, qui avoient écrit avec quelque réputation de ce qui concernoit leur Etat, comme le vieux Caton, Fabius Maximus, Valérius Antias, Licinius Macer, & quelques autres. Mais il reconnoit, que la converſation des honnêtes gens de cette capitale du Monde, & les conférences qu'il y eût avec une infinité d'hommes ſavans, ne lui ſervirent pas moins, que toutes les autres diligences qu'il pût faire. Ce fut pour compoſer ſes vint livres d'antiquités Romaines, dont il ne nous reſte plus que les onze premiers, qui finiſſent au tems, que les Conſuls reprirent la principale autorité dans la République, apres le gouvernement des dix perſonnes, qu'on nommoit *Decemviros*; ce qui arriva trois cens douze ans depuis la fondation de Rome. L'ouvrage entier comprenoit bien davantage. Car il alloit depuis la priſe de Troye, à travers le tems fabuleux &

'hiſtorique, jusqu'au commencement de la
remiere guerre Punique achevant par où
'olybe entame ſon Hiſtoire, près de deux
ens ans plus tard, que ce que nous diſions
out à cette heure.

Surquoi il faut remarquer l'erreur de Si-
gismond Gelénius, qui s'eſt imaginé que ja-
mais Denys d'Halicarnaſſe, qu'il a très bien
raduit, n'avoit achevé ſon travail, & que la
mort l'empêcha de faire plus d'onze livres;
les vint qu'il s'étoit propoſé de donner au pu-
blic. Cependant, *cet Etienne*, Auteur Grec,
ui a écrit des Villes, cite le ſeiziéme &
vintiéme livre des Antiquités Romaines de
ôtre Denys; & Photius dit dans ſa Biblio-
héque, qu'il a fait lecture de tous les vint
vres, donnant au dernier le même terme,
u la même fin, que nous venons de lui aſ-
gner.

Ce docte Patriarche nous aſſure auſſi, avoir
û l'abregé, ou *Synopſis*, que Denys fit de
a propre Hiſtoire, qu'il reduiſit en cinq li-
res avec beaucoup d'élégance, mais fort
eu d'agrément pourtant, à cauſe du retran-
hement de tout ce qui n'étoit pas abſolument
éceſſaire. La perte de l'Epitome ſeroit
oins ſenſible, ſi nous avions entiere la pre-
iere compoſition. Elle a reçû tant d'ap-

probation, ſur tout à l'égard de la ſupput
tion des tems, & de ce qui touche la Chr
nologie, que tous les Critiques préférent
cela Denys d'Halicarnaſſe à Tite Live.
Scaliger avouë dans ſes remarques ſur Eu
be, qu'il ne nous reſte point d'Auteur, q
ait ſi bien gardé l'ordre des années que
lui là.

Pour ſon ſtyle, Photius le conſidére co
me extraordinaire & nouveau, mais acco
pagné d'une ſimplicité, qui le rend agréab
& il ajoute, que l'élegance de ſon discou
ou oraiſon, corrige & adoucit quelque
deſſe qui ſe trouve quelquefois dans ſa
ction. Il le loue fort auſſi d'avoir sû u
de beaucoup de digreſſions, qui retienn

Pompée, de lui donner ſon jugement
miers Hiſtoriens Grecs, d'Herodote
t, & de Xenophon; elle montre aſſés
: où il vivoit de ſon tems, & de quelle
é il étoit dans Rome parmi les ſavans,
: Pompée le choiſit entre tant d'autres
re inſtruit là-deſſus.

' a quelque choſe où l'on puiſſe trou-
:dire, ſoit dans cette lettre, ſoit dans
;, qu'il addreſſe à Ammée, & à Tu-
ur la même matiere, c'eſt d'avoir été
act & trop auſtere, donnant des loix
juence ſi pleines de ſévérité, qu'elles
vent une de ſes plus belles p rties, qui
énéreuſe liberté, dont elle a toujours
)feſſion. En effet il met ſouvent ce
tellement à l'étroit, qu'il en ôte
: toute la réalité, & le réduit à la
idée, ſans eſperance de pouvoir
tiquée par perſonne à l'avenir, com-
peut dire, que dans la rigueur de
kimes il n'y eût jamais de parfait
:n, ni de véritable Orateur. Qu'on
ſes préceptes de Rhétorique ſur
s genres d'oraiſon, ſes charactères
:iens, où il montre ce qu'on doit
l'eux, ou ce qu'on en doit éviter, avec
re traité, fait pour apprendre à exa-

contenter Pompée, il ſe dile admi
Platon, il ne laiſſe pas de lui pré
moſthène, proteſtant, que ce n'eſt
donner tout l'avantage à celui-ci, qu
cé ſa cenſure contre le premier. Je
pourtant qu'en une autre occaſio
pas épargné ſon Démoſthène non pl
autres, tant il avoit d'inclination à r
parce qu'après avoir conçû les ch
la plus haute perfection, il ne trou
en ſuite, qui n'en fût fort éloigné,
lui déplût par conſequent.

Mais puiſque nôtre intention n'
le conſidérer tant ici comme Orat
comme Hiſtorien, contentons nou
quelques obſervations ſur ſes Antiq
maines, pour reconnoitre les ſentim
avoit, touchant les principales ma
l'Hiſtoire.

rue Photius tiroit un des plus grands ſujets le le louër, de ce qu'il s'en étoit ſi bien ſer- i. Et celle qu'il fait dans ſon ſeptiéme li- re, pour décrire tout le cours de la Tyran- ie d'Ariſtodème, ſurnommé le Mol, mon- re bien, qu'il les croioit l'un des ornemens le l'Hiſtoire. Les longues harangues de Tullus Hoſtilius, & de Metius Suffetius du roiſiéme livre, avec d'autres de Servius Tul- ius, qui ſont au quatriéme, ſont aſſés voir uſſi, qu'il ne condannoit pas, comme quel- ues-uns ont voulu faire, toute ſorte d'orai- ons directes, quoiqu'il ait ailleurs blâmé les nauvaiſes. Il ne lui ſuffit pas de loüer dans e cinquiéme P. Valerius Publicola, il prend ccaſion ſur lui de préſcrire aux Hiſtoriens, u'ils ne ſe contentent pas de repréſenter les elles & éclatantes actions des hommes illu- tres, ſans faire voir leurs vertus particulieres domeſtiques, accompagnées des éloges, u'elles méritent; ce qui eſt directement ontraire à l'opinion de ceux, qui veulent u'on s'en abſtienne, & de tout ce qui peut ex- iter les paſſions, afin de n'entreprendre pas ur le métier des Orateurs. C'eſt dans le même Livre, qu'au ſujet de la conjuration es Tarquins, découverte & ſévérement pu- ie par le Conſul Sulpitius, il donne cet au-

tre important précepte à ceux qui écrivent l'Hiſtoire, de ne mettre pas ſimplement dans leur narration l'évenement des choſes, mais de les repréſenter toûjours conjointement avec leurs cauſes, & les moiens qui ont été tenus pour les faire reüſſir, ſans oublier les moindres circonſtances, jusqu'à pénétrer, ſi faire ſe peut, dans les conſeils des premiers auteurs, & de ceux, qui ont eu le plus de part à l'exécution. Ajoûtons qu'encore que Denys d'Halicarnaſſe ait repris Théopompe, d'avoir emploié mal à propos quelques comparaiſons, il ne les juge pas néanmoins toutes vicieuſes, s'en ſervant quelquefois, & de ces parallèles ou rapports d'actions, que tant de
Lib. 4. perſonnes ne peuvent ſouffrir. Ainſi ſur ce que fit Tarquin, quand pour toute réponſe au ſerviteur de ſon fils, il abatit en ſa préſence la tête de quelques pavots qui l'avoient beaucoup plus haute que les autres; il ne manque pas de remarquer comme Thraſybule avoit déjà pratiqué la même choſe à l'endroit de Periandre, arrachant devant ſon courier les épics de bled, qui avoient quelque éminence
Lib. 5. pardeſſus le reſte de la moiſſon. Et lorsqu'il traite de la création, & du pouvoir abſolu des Dictateurs Romains, il ne manque pas d'obſerver, que ce fut vrai-ſemblablement à l'i-

nitation des Grecs, qu'on s'aviſa de faire ce Magiſtrat dans Rome; puisque ceux de Mitylene avoient autrefois élevé Pittaque à une dignité ſemblable, & terminée à un certain tems ſeulement, contre quelques bannis de leur Etat qui étoient compagnons du Poëte Alcée.

Or comme tous ces ſentimens, que nous avons examinés ailleurs plus amplement qu'ici, me ſemblent fort recevables; il faut au contraire prendre bien garde à beaucoup de contes qu'il débite quelquefois avec trop de certitude, & trop d'apparence d'y déférer. Il fait que ſur la parole de l'Augure Navius Actius, un raſoir trenche en deux ſa pierre affiloire. *Lib. 3.* Il repréſente Caſtor & Pollux, qui combattent pour le parti Romain contre les Latins. *Lib. 6.* Les fleuves Vulturne & Glanis remontent vers leur ſource en faveur des habitans de Cumes. *Lib. 7.* Et une Statuë de la Fortune prononce par deux fois ces mêmes mots, *vitæ matronæ dedicaſtis*, ſelon le texte des Annales qu'il penſe être obligé de rapporter, & avec raiſon, pourvû qu'il eût laiſſé quelque marque de n'en rien croire, comme il eût fait peut-être s'il lui eût été permis. *Lib. 8.* *Lib. 5.* Mais je ne vois rien dans toute l'Hiſtoire Romaine de plus mal rapporté que l'action de Cloëlie,

telle qu'il la repréſente. Il veut que cette fille Romaine, qui avoit été donnée en ôtage avec pluſieurs autres au Roi Porſene, ſe fût retirée, & toutes ſes compagnes à ſon imitation, du camp Toſcan dans la ville de Rome, en paſſant le Tibre à la nage où elles avoient demandé à ſe baigner. Comme s'il étoit poſſible de s'imaginer, que des filles craintives, & qui n'apprenoient point à nager, euſſent ſeulement oſé regarder une telle riviere pour la traverſer, en ſe jettant dedans comme des déſeſperées, ſans aucune néceſſité, vû que la paix étoit preſque concluë. Car quoique Plutarque décrive ce lieu dans la vie de Publicola comme fort agréable & commode pour ſe baigner, il avouë pourtant que la riviere y étoit très rapide & très profonde pour ceux, qui la vouloient paſſer. Je ſai bien que Tite Live n'eſt pas plus vrai-ſemblable, quand il fait le même conte; Et que Plutarque doute ſeulement de Cloelie, que pluſieurs diſoient avoir ſeule paſſé le Tibre à cheval, donnant courage aux autres de ſon ſexe, qui le traverſoient à la nage. J'oſe dire néanmoins, que la rélation de Valere-Maxime a beaucoup plus d'apparence de vérité, que celle de tous les autres, encore qu'il fût moins obligé qu'eux à la ſuivre rigoureuſe-

Dec. 1. l. 2.

ment, puisqu'il n'étoit pas Hiſtorien, & que ſon ſujet ne l'engageoit qu'à enrichir, & s'il faut ainſi dire, enluminer de belles couleurs les actions mémorables comme celle-ci. Il ſe contente pourtant de repréſenter cette Cloëlie, qui dans la faveur d'une nuit obſcure ſe ſauve du camp des ennemis, montée ſur un cheval, qui la porta de l'autre côté du Tibre vers les ſiens. Et certes la ſtatuë *Equeſtre*, qui lui fut dreſſée, & dont ils parlent tous, les forçoit presque à être de ce ſentiment, s'ils n'euſſent mieux aimé ſuivre le plus populaire, & celui qui rendoit leur narration plus agréable, parce qu'elle tenoit davantage de l'extraordinaire & du merveilleux; en quoi l'on ne ſauroit dire combien pèchent la plûpart des Hiſtoriens.

Je ne veux pas oublier, pour corollaire à tout ce que deſſus, comme du conſentement d'autant qu'il y a d'hommes ſavans, Denys d'Halicarnaſſe explique beaucoup mieux les antiquités Romaines, non ſeulement pour le tems dont nous avons déjà parlé, mais encore pour les matiéres, qu'aucun des Hiſtoriens Latins n'a fait. Car tant s'en faut que ſa condition d'étranger lui ait été préjudiciable, qu'il s'eſt efforcé là deſſus d'obſerver pour ſon inſtruction une infinité de choſes très curieuſes

de l'Etat des Romains, qu'on lit dans ſes Livres & que nous n'apprenons point dans leurs propres Auteurs ; ſoit à cauſe qu'ils ont negligé d'écrire ce qu'ils croioient, que tout le monde ſavoit auſſi bien qu'eux, ſoit parce que ce Grec s'eſt rendu plus curieux & plus diligent, qu'ils n'ont été, à rechercher tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance de leurs affaires. Cependant ce lui eſt une grande gloire de les avoir tous paſſés, en des choſes où il ſembloit, qu'ils duſſent avoir de ſi grands avantages ſur lui.

JOSEPHE.

Aulus L'on s'eſt autrefois moqué d'un Conſul

tourne cela d'une autre façon, & veut
ıton ait prononcé, qu'il iugeoit ce Con-
r digne d'excuſe, pourvû qu'il fit voir
e il avoit été contraint d'écrire en Grec
Arrêt des Amphictyons. Or cette in-
ſe raillerie, qui ſignifie, qu'une excu-
ɔùjours déraiſonnable, quand elle n'eſt
:eſſaire, ne ſauroit avoir lieu à l'égard
phe; parce qu'encore que comme Juif
ıſſi étranger dans la Langue Grecque,
lui de qui nous venons de parler; il
ɔligé de s'en ſervir, ou de la Latine,
ıloit être entendu des Grecs & des Ro-
pour qui principalement il declare
n Prologue de la guerre Judaïque, qu'il
t la main à la plume. Car perſonne
'e combien ces Peuples étoient peu cu-
ılu langage Hebreu; & nous ſavons,
and ce grand Capitaine Hannibal vou- *Æmil. Prob. in Hann.*
:laſſer à coucher ſur le papier les geſtes
Manlius Volſo dans l'Aſie, il le fit non
langue Punique ou Carthaginoiſe, qui
n Dialecte de l'Hébraïque, mais en
qu'il avoit appris de l'Hiſtorien Soſile
:démone ſon Précepteur, afin que ſon
eût quelque cours parmi le monde.
: même deſſein, Joſephe n'aiant pas
ablablement aſſés de connoiſſance du

Latin, ſe vit obligé d'écrire en Grec, étoit bien plus familier, à cauſe de ſon par la plus grande partie de la Syrie. tons, que dans une égale poſſeſſion deux Langues, il auroit dû préférer, me il a fait, la derniere, qui étoit alo treſſe de toutes les Sciences, & dont ſoit tant de cas à Rome même pour cel s'eſt trouvé de ſes Citoyens, qui ont aimé s'expliquer en Grec qu'en Lati leurs Livres. Tel fut, bien-tôt apr phe, ſous les Empereurs Nerva, Traj Hadrien, cet Elien qui a écrit l'Hiſtoi nomme diverſe, avec celle des anima aſſés d'autres traités. Il étoit natif d neſte, & comme tel reputé Romain,

[redacted]

ns, qu'à les adoucir, lorsqu'il le juge à pro-
s. Certes ce ne lui eſt pas un petit hon-
ur d'avoir ſi bien réüſſi dans une langue
angere, qu'on lui donne de tels éloges.
ais il ne faut pas oublier qu'outre ce qu'il a *Hiſt. Ec-*
crité de ce côté-là, Euſebe veut, qu'il ait *cleſ. lib. 3.*
nné ſes livres, tant des guerres que des An- *cap. 9.*
uités Judaïques, en Hébreu auſſi bien qu'en
rec, afin d'être utile à plus de monde.

Sa naiſſance fut très illuſtre, tant du côté
ſon pere, qui venoit des premiers Sacrifi-
teurs de Hieruſalem, que de celui de ſa
re qui étoit du ſang Royal des Aſamonéens
Machabées. Il vint au monde du tems
Caligula, & il y étoit encore ſous Domi-
n, de façon qu'il a vécu durant le regne de
uf Empereurs pour le moins. A l'âge de
t ſix ans il fit le voiage d'Italie en faveur
quelques Eccleſiaſtiques de ſa Nation, que
Gouverneur de Judée nommé Felix avoit
oiés priſonniers à Rome. Un Comédien
f (*a*) que Néron aimoit, lui donna du
port en Cour, & lui fit même connoitre
mperatrice Poppée de qui il reçût quelques
n-faits, de ſorte, qu'aiant eu une très heu-

(*a*) nommé Aliturus. Voſſius de hiſt. græc, l. 1. c. 8.

reuſe iſſuë de ſon affaire, il s'en retourna content en Paleſtine. Les factions qui étoient alors dans la Terre Sainte le firent élire Capitaine des Galiléens, charge qu'il exerça très dignement jusqu'à la priſe de Jotapata, où il ſe vit réduit à ſe jetter dans ce puits qui avoit déjà ſervi de retraite à quarante des ſiens, pour y ſouffrir durant trois jours des extrémités merveilleuſes, demeurant enfin priſonnier des Romains. Ce fut en ce tems là qu'étant captif il prédit à Veſpaſien ſon exaltation à l'Empire, & qu'il le délivreroit bien tôt de ſes liens, comme Suetone le rapporte dans
Cap. 5. la vie de cet Empereur, & comme Joſephe l'écrit lui même dans le troiſiéme livre de la guerre Judaïque chapitre quatorziéme. Il fait voir auſſi ſa délivrance & la rupture de ſes

& Joſephe entre autres interprétoient ce qui egardoit le vrai Meſſie, de Veſpaſien & de on fils Titus, à cauſe des victoires qu'ils ve-oient d'obtenir ſur eux, & de l'immenſe éten-ue de la domination Romaine. Tant y a u'en ſuite de ſa délivrance il fut ſpectateur le la priſe de Hieruſalem par le même Titus, & compoſa depuis comme témoin oculaire, es ſept livres de la guerre Judaïque, dont il ui fit, & à Veſpaſien qui vivoit encore, un préſent ſi agréable, que Titus voulût qu'on es mit ſouſcrits & approuvés de ſa main dans a Bibliothéque publique. Joſephe ajoute lans ſa propre vie, qu'il nous a lui même lonnée par écrit, que le Roi Agrippa lui voit témoigné par une infinité de lettres, u'il le tenoit pour le plus véridique Auteur e tous ceux, qui s'étoient mêlés de traiter es affaires de leur païs. Etant repaſſé à Ro-ne avec Veſpaſien, il y vécût ſous ſa prote-tion & de ſes deux fils, aiant été gratifié de urs penſions, du droit de Bourgeoiſie Ro-aine, & de beaucoup d'autres bien-faits, ui lui donnèrent le moien d'achever paiſible-nent ſous Domitien, ſes vint livres des Anti-uités Judaïques, priſes depuis la création du Monde, & conduites jusqu'à la douziéme an-ée de l'Empire de Néron.

Ses deux livres contre Apion Alexandrin, ſont faits en faveur des Juifs, que ce même Apion ſurnommé le Grammairien avoit diffamés autant qu'il avoit pû, dans un ouvrage qu'il publia, étant député à Rome, au deſavantage de Philon & de ceux de ſa Nation. Mais le discours de l'Empire de la Raiſon, ou du Martyre des Machabées, eſt la plus éloquente de toutes les piéces qui ſont parties de la main de Joſephe. Et pour le traité de ſa vie, il le compoſa à l'imitation de pluſieurs grands hommes, qui avoient fait la même choſe avant lui, & qui ont encore été imités par beaucoup d'autres depuis. Car pour ne rien dire de Moïſe, qui ſeul rempli de l'Eſprit de Dieu a écrit non ſeulement ſa vie, mais même ſa mort; ne ſavons-nous pas qu'un

urs Hadrien, Marc Antonin & Seve-
condement, pour nous approcher da-
de ces derniers tems, Jacques Roi
on, Maximilien Premier, l'Abbé Tri-
Cardan, & Auguſte de Thou, qui
us ont donné des livres de leurs pro-
s.

le différend n'eſt pas petit aujourd'hui
s hommes de ſavoir, touchant le cré-
e doit avoir parmi nous l'Hiſtoire de
. Car ſi nous nous en rapportions à
at, Melchior Canus, Pererius, Sal-
Baronius, Salian & quelques autres,
droit faire nul état de tous ſes travaux,
ffament, comme pleins d'anachronis-
is la ſupputation des tems, & de men-
lans la narration des choſes qu'il trai-
ronius entre les autres le reprend *Ad ann. Chr. 58. cap. 158.*
e merveilleuſe ſéverité dans ſa Préface
mme Apparat, & en une infinité d'au-
x encore de ſes Annales, jusqu'à lui
de n'avoir pas ſçu bien dire au juſte
e il avoit, & de s'y être trompé de ſix
ers. Que ſi d'un autre côté nous dé-
ſes Partiſans, tels que Scaliger & Cal-
qui mettent Juſtin Martyr, Euſebe,
ôme, Suidas, & aſſés d'autres anciens
parti, nous ſerons obligés de le placer

au rang des meilleurs Hiſtoriens, qui nous reſtent. Et véritablement quand je conſidére avec quelle recommandation Saint Juſtin a parlé de Joſephe, j'ai de la peine à le condanner auſſi abſolument que pluſieurs le font. Il le nomme pluſieurs fois un très ſage Hiſtoriographe, & le joignant avec Philon, il dit, que ce ſont deux perſonnages dignes de grand reſpect. Pour Euſebe, il remarque dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, comme Joſephe avoit été honoré d'une Statuë à Rome, ce que nous avons déjà obſervé, le nommant un Auteur très véritable, & qui mérite, qu'on ajoûte foi à ce qu'il dit. Les livres de la Préparation Evangelique du même Euſebe ſont pleins de paſſages de Joſephe; & dans le troiſiéme de ſa Démonſtra-

Lib. 3. c. 9.

t ſeint de le nommer le Tite-Live des
:s, par un éloge, qui montre bien la
ide eſtime qu'il faiſoit de ſon Hiſtoire. A
ırd de Suidas, il répete presque toutes les
nes choſes, qu'il avoit pû voir dans Juſtin,
; Euſebe, & dans Saint Jerôme; & il lui
ıe particulierement cette qualité d'ama-
de la vérité, qui eſt merveilleuſement con-
:able ſur le ſujet où nous ſommes. Certes,
: m'étonne pas, qu'il ſe trouve après ce-
s perſonnes, qui prennent l'affirmative
r Joſephe contre ceux, qui l'ont voulu
-fait décréditer. Scaliger néanmoins
ſé un peu trop avant, lorsqu'il l'a nom-
lans l'avant-propos ſur le livre de la Cor-
on des Tems, tantôt le plus diligent, &
us ami de la vérité de tous les Ecrivains,
entiſſimum, καὶ φιλαληθέστατον omnium
ntorum, encheriſſant ainſi ſur Suidas par
uperlatif; tantôt le plus véritable & le
réligieux de tous les Auteurs, *omnium*
ntorum veraciſſimum & religioſiſſimum.
ɔûte a cela que la probité & l'érudition de
ɔhe ſe faiſant reconnoitre par tout, il ne
pas difficulté de ſoutenir hardiment, que
ſeulement en ce qui touche les affaires
ſuifs, mais même en toutes les autres, il
lus à propos & plus sûr de s'en rapporter

de grande autorité, & qui mérite, déſère beaucoup, ſur tout en ce q te des choſes de ſon tems, dont il p me témoin oculaire. Car nous c me ſemble, interpréter principalem ce que tant de Chrétiens ont ſouve cé à ſa recommandation.

Or quoique le paſſage de Joſeph Jeſus Chriſt & le Chriſtianisme n été cité, comme nous venons de v tems d'Euſèbe, & par de grands h puis, il ne laiſſe pas d'être ſuſpect à d'autres, qui le croient ſuppoſé dans le texte de Joſephe par une c des pieuſes, dont ils croient, qu'o quefois ſervi en faveur de la Réli

Ad ann. 34. c. 226. ronius, qui n'eſt pas de leur avis, trouvera cet endroit rayé dans un Hébraïque des Juifs de Rome, qu'i

ent pour une Traduction du Grec en Hé-
1. Cela juſtifie plûtôt l'antiquité du paſ-
:, & l'animoſité des Juifs contre nôtre
ance, qu'il ne décide pleinement la que-
1. Et bien que le même Cardinal s'ef- *Ad ann.*
:e dē montrer ailleurs ce qui a pû porter *96. cap. 1.*
iainement Joſephe à rendre un ſi glorieux
oignage de nôtre Sauveur, outre l'impul-
ı divine, qui l'a peut-être contraint d'en
: ainſi; il reconnoit néanmoins, que ce
âge, tel que nous l'avons à préſent, eſt
)rrect, & que celui du tems de Saint Je-
ıe paroiſſoit plus vrai-ſemblable, où Jo-
ıe ne dit pas que Jeſus étoit le Chriſt at-
lu, *Chriſtus hic erat*, mais ſeulement
)n croioit qu'il le fût, *& credebatur eſſe*
iſtus. Il y a dequoi s'étonner, que Pho- *Sect. 47.*
ı ne ſe ſoit jamais ſouvenu d'un texte ſi *70. & 38.*
able dans trois différentes Sections, où il
mine cet Auteur. Le principal eſt que
ıs ne ſommes plus aux ſiecles, où l'auto-
de Joſephe étoit importante à l'établiſſe-
nt de l'Egliſe. Ceux néanmoins, qui s'en
dront prévaloir en ceci, ſoit contre les
ès, ou autrement, le peuvent bien faire
ès tant de Peres, dont il eſt toûjours per-
de ſuivre les ſentimens.

dais il faut bien prendre garde de plus

près aux omiſſions de Joſephe, qui von
ſuppreſſion de beaucoup de vérités Eva
ques. Car encore qu'il n'ait rien écrit
venue des Mages dans la Judée, nor
que du maſſacre des Innocens, dont
Cap. 2. Saint Matthieu, ce n'eſt pas à dire qu'o
ve tant ſoit peu douter de ce que nous
prenons dans l'Hiſtoire des Evangiles.
vérité, c'eſt une choſe étrange, que Jo
Lib. 1. de bello Iud. cap. 21. qui ne pardonne rien à Hérode, qui s'e
ſouvenu de tant de jeunes hommes, c
Tyran fit égorger ou brûler avec leu
cepteurs, pour avoir abatu l'Aigle Ro
de la porte du Temple de Hiéruſalem,
nous a ſi expreſſément fait voir tous l
tres crimes du même homme, notan
dans cette harangue des Juifs prono

ır cela dans le ſecond livre de ſes Saturna-
, où il rapporte le mot d'Auguſte, Qu'il
oit mieux être l'un des pourceaux d'Hero-
que l'un de ſes enfans. Joſephe a écrit
ſi beaucoup de choſes dans ſes Antiquités
t autrement, que Moïſe n'a fait, en quoi
e peut pas être ſuivi ſans impieté. Pour
ſurplus, on ne ſauroit nier, qu'il ne nous
appris mille belles curioſités de l'Hiſtoire
ſon païs, que nous ignorerions ſans lui,
nous les a fort bien repréſentées, encore
, comme on l'a obſervé, il ne ſoit pas
jours d'accord avec ſon Compatriote
lon.

Ce qui nous doit recommander bien fort
iſtoire de Joſephe, c'eſt qu'outre l'avanta-
de ſon extraction pour la connoiſſance
choſes, puisque la ſcience & le Sacerdo-
étoient dans une étroite union parmi les
s, il fut ſi bien inſtruit aux bonnes lettres
ſa plus tendre jeuneſſe, qu'à l'âge de qua-
te ans, comme il dit, les Pontifes & les
niers hommes de Hiéruſalem le conſul-
nt ſur les plus grandes difficultés de la
. A ſeize ans il ſe mit à étudier ce qui
t particulier à chacune des trois Sectes,
avoient cours dans ſon païs, la Phariſien-
celle des Saducéens, & l'autre qu'ils ap-

pelloient des Eſſeniens. Et pour mieu
connoître cette derniere, qui faiſoit p
ſion d'auſterité & de ſolitude, il fut tr
au deſert un Banus, que nous pouvons
mer Hermite, vû ſa façon de vivre de
& d'herbages, ne ſe couvrant que de ſe
ou d'écorces d'arbres, & ſe lavant de
de jour le corps dans des eaux froides
les tentations de la chair. Joſephe
trois ans auprès de cet Anachorette, a
desquels il reprit le train de la vie civi
fit profeſſion publique de ſuivre la Se
Phariſiens, qu'il ſoûtient être fort ſem
à la Stoïque, dont les Grecs & les Lati
fait tant de cas. C'eſt une choſe ce
qu'il n'y avoit que les Phariſiens, qui
profeſſion de la Politique, & qui euſſe

›is ſoit de paix ſoit de guerre parmi les
ſs ; ce qui donne une merveilleuſe auto-
é à ſon Hiſtoire, comme étant ordinaire-
ent des choſes, qu'il a vuës lui-même, & des
ions où ſouvent il a eu la meilleure part.
Il ſe faut bien garder de confondre, com-
e a fait Munſter, le faux Joſephe ſurnom-
é Gorionide (qui a fait auſſi, ou plutôt fal-
ié, une Hiſtoire de la guerre Judaïque)
ec celui de qui nous traitons ici. Quand
Pſeudo-Joſephe a mis dans ſon troiſiéme
re des Gots en Eſpagne, & fait occuper
ns le cinquiéme les Gaules par des François;
a ſuffiſamment declaré ſon impertinence,
ıvoir voulu en diſant cela, paſſer pour le
ai Joſephe, du tems duquel il n'y avoit ni
ots en Eſpagne, ni François en nos Gaules.
eſt rempli de repugnances ſemblables, qui
peuvent être ſupportées, que par la cré-
lité des Juifs de ces derniers ſiécles, qu'on
voit ingenieux qu'à ſe tromper eux mêmes.
ıliger prend celui-ci pour un François cir-
ıcis, qui n'eſt pas un fort ancien Auteur, ou
moins qui a écrit depuis le ſixiéme ſiécle de
tre ſalut. L'invective dont j'ai déjà uſé dans
Chapitre de Xenophon contre de tels impo-
ırs, m'empéchera de déclamer ici davan-
e contre eux.

eſt difficile de dire, ſi elle a préced
les quatre Livres qu'il nous a donné
pos de ſon Maitre, avec ſon Enchiri
Simplicius, qui l'a commenté, nc
dés le premier Chapitre, être de la r
rien. Car comme on pourroit pe
part que ſelon le cours ordinaire d
il ſe ſeroit porté aux contemplation
phiques ſur l'arriere ſaiſon de ſa vi
autre côté auſſi nous voions dans
de ces mêmes Propos, dont nous
parler, qu'il les avoit écrits tels ſi
qu'Epictete les prononçoit, les rec
ſa bouche, lorſqu'il étoit encore dis
grand homme. Il ſe plaint même
contre ſon intention, & ſans qu'il l
les avoit publiés; ce qui nous oblige
ment à les prendre pour un ouv
jeuneſſe, lequel Photius dit avoir

& dont il ne nous reſte rien. Pour ce
ſt des compoſitions Hiſtoriques d'Arrien,
re que nous en aions perdu une grande
e, il nous en eſt aſſés demeuré pour l'e-
:r beaucoup ; & les ſept Livres des con-
:s d'Alexandre le Grand, avec le huitié-
qui traite de l'Inde en particulier, ſuffi-
pour lui donner rang entre les premiers
)riens.

: ne parle point ici de la deſcription qu'il
: a auſſi laiſſée du Pont Euxin, & de tou-
:s terres qui l'environnent ; non plus que
elle de la Mer Erythrée, qui comprend
partie des côtes de l'Ocean Indique, avec
)lphe Perſique, & celui de la Mer Rou-
parce que ce ſont des piéces de Géogra-
plûtôt que d'Hiſtoire : & ſi nous n'a-
s que cela de lui je me ſerois abſtenu de
ommer, auſſi bien que je me ſuis tû de
)on, pour me tenir dans la ſeule conſi-
tion de ceux, qui ont entrepris de juſtes
s d'Hiſtoire. J'obſerverai ſeulement
s le curieux Rhamuſio, que beaucoup
erſonnes ont voulu diſtinguer nôtre Ar-
qui décrit dans ſon huitiéme Livre le
ge de Nearche, Admiral d'Alexandre,
is le fleuve Indus jusqu'au Golphe Per-
:, de celui qui eſt Auteur du Periple, ou

ou d'écorces d'arbres, & ſe lavo
de jour le corps dans des eaux fr
les tentations de la chair. Jo
trois ans auprès de cet Anachore
desquels il reprit le train de la v
fit profeſſion publique de ſuivre
Phariſiens, qu'il ſoûtient être fo
à la Stoïque, dont les Grecs & lo
fait tant de cas. C'eſt une ch
qu'il n'y avoit que les Phariſiens
profeſſion de la Politique, & qu
au gouvernement de l'Etat ; de
un Saducéen étoit contraint d'
que Magiſtrature, ce qu'il faiſoit
mal volontiers, le peuple l'oblig
rer au ſentiment des Phariſiens,
duire par leurs maximes, comm
Lib 18. Antiq Iud. c. 2. voir dans Joſephe même, où il
trois Sectes, dont nous venons
d'une quatriéme qui étoit un

Romains héritiers de ſa Couronne. Ce
t, à ce qu'il dit, par impulſion divine qu'il
treprit cette autre Hiſtoire des Geſtes d'A-
xandre le Grand, ſous le même titre de ἀνά-
ασις ou d'expédition, & avec le même
mbre de ſept Livres, dont Xenophon s'é-
it ſervi pour décrire les conquêtes de Cyrus.
uſſi a-t-on obſervé qu'il s'eſt tellement plû à
ivre cet Ancien, que pour l'avoir parfaite-
nt imité tant au ſtyle qu'en pluſieurs au-
s choſes, on lui donna communément le
m de jeune ou de ſecond Xenophon. Il
clare dans ſa Préface, qu'il écrit ſous la foi
Ariſtobule, & de Ptolomée, qui accom-
gnèrent Alexandre dans toutes ſes entrepri-
s, & qui étoient d'autant plus croiables,
'outre la qualité Roiale du dernier, ils ne
nnèrent tous deux leurs rélations au pu-
ic, que depuis la mort d'Alexandre, & ſans
tre obligés que par la ſeule envie de faire
oir la vérité. Si eſt-ce qu'Arrien avouë
ſujet de la mort du Philoſophe Calliſthène,
'elle a été diverſement rapportée par ces
ux Auteurs, bien qu'ils ſe fuſſent trouvés
us deux aux côtés d'Alexandre, lorsqu'on
ſtruiſoit le procés de ce pauvre homme.
iſtobule diſoit qu'on le mena les fers aux
eds à la ſuite du camp, jusqu'à ce qu'il mou-

de la deſcription des côtes de la Mer Erythrée. La différence du ſtyle où ils ſe fondent me ſemble bien legere pour établir aſſés fortement leur opinion, vû même qu'on tombe d'accord, que l'un & l'autre Arrien, s'il en faut mettre deux, étoient d'un même tems, qui eſt celui d'Antonius, & du Prince des Géographes Claude Ptolomée Alexandrin. Mais ce qu'ajoûte Rhamuſio eſt de grande conſidération, qu'encore qu'Arrien ait ſouvent ſuivi Marinus Tyrius, que Ptolomée reprend perpetuellement, il n'a pas laiſſé de nous donner beaucoup plus au juſte la ſituation de pluſieurs endroits des Indes Orientales, que n'a fait Ptolomée, comme les Rélations modernes des Portugais nous l'ont appris avec certitude.

tion, & dont il ne nous reſte rien. Pour ce qui eſt des compoſitions Hiſtoriques d'Arrien, encore que nous en aions perdu une grande partie, il nous en eſt aſſés demeuré pour l'eſtimer beaucoup ; & les ſept Livres des conquêtes d'Alexandre le Grand, avec le huitiéme, qui traite de l'Inde en particulier, ſuffiſent pour lui donner rang entre les premiers Hiſtoriens.

Je ne parle point ici de la deſcription qu'il nous a auſſi laiſſée du Pont Euxin, & de toutes les terres qui l'environnent ; non plus que de celle de la Mer Erythrée, qui comprend une partie des côtes de l'Ocean Indique, avec le Golphe Perſique, & celui de la Mer Rouge ; parce que ce ſont des piéces de Géographie plûtôt que d'Hiſtoire : & ſi nous n'avions que cela de lui je me ſerois abſtenu de le nommer, auſſi bien que je me ſuis tû de Strabon, pour me tenir dans la ſeule conſidération de ceux, qui ont entrepris de juſtes corps d'Hiſtoire. J'obſerverai ſeulement après le curieux Rhamuſio, que beaucoup de perſonnes ont voulu diſtinguer nôtre Arrien qui décrit dans ſon huitiéme Livre le voiage de Nearche, Admiral d'Alexandre, depuis le fleuve Indus juſqu'au Golphe Perſique, de celui qui eſt Auteur du Periple, ou

rut de maladie. Et Ptolomée aſſuroit, qu'après avoit été mis à la torture, il fut étranglé, pour s'être trouvé mal-heureuſement enveloppé dans la conjuration d'Hermolaüs. Tant il eſt difficile de ſavoir au juſte le vrai des choſes; & tant il eſt certain qu'une même action eſt presque toûjours différemment recitée par ceux, qui l'ont vuë, à cauſe des divers reſpects & interêts dont fort peu de perſonnes ſe peuvent dire exemtes. Cela n'empêche pas qu'à parler en général, & nonobſtant ces defauts particuliers qu'Arrien ne pouvoit pas corriger, ſon Hiſtoire ne ſoit d'autant plus à priſer, que celles d'Ariſtobule & de Ptolomée ne ſe trouvent plus. Ajoutés à cela, qu'il ſe rencontre beaucoup d'endroits dans Quinte-Curce, qui ont beſoin

nommer ces materiaux dont elles étoient conſtruites des conques ou coquilles, & des excrémens de la Mer, *conchas, & purgamenta maris.* J'avouë qu'il ſe trouve auſſi quelquefois des lieux d'Arrien, que cet autre Hiſtorien éclaircit merveilleuſement. Et je ne voudrois pas determiner, lequel des deux a le mieux rencontré au nom du Médecin d'Alexandre, qu'Arrien appelle Critodème, & Quinte-Curce, Critobule, Plutarque ne s'étant point déclaré là deſſus. Il eſt vrai que quand Pline recommande l'excellence du Médecin, qui tira la fléche de l'œil du pere d'Alexandre, ſans lui rendre le viſage difforme, le nommant Critobule, il donne un grand ſujet de croire, que le fils ſe ſervit encore du même Médecin, & par conſequent que Quinte-Curce ne s'eſt pas mépris au nom qu'il lui attribuë.

Au ſurplus, c'eſt l'opinion de Photius, qu'Arrien ne cede à pas un de ceux, qu'on met au rang des meilleurs Hiſtoriens. Sa narration eſt toûjours agréable, parce qu'il eſt bref & intelligible tout enſemble. Et jamais il n'ennuye par des digreſſions importunes, ni par des parenthéſes, qui obſcurciſſent ſon discours. A peine trouverés-vous dans toute ſon Hiſtoire un évenement mira-

vrai des choſes, & tout le de
même action eſt presque toujours
ment recitée par ceux, qui l'ont vu
ſe des divers reſpects & interêts
peu de perſonnes ſe peuvent dire
Cela n'empêche pas qu'à parler e
& nonobſtant ces defauts particuli
rien ne pouvoit pas corriger, ſon H
ſoit d'autant plus à priſer, que celle
bule & de Pto'omée ne ſe trou
Ajoutés à cela, qu'il ſe rencontre
d'endroits dans Quinte-Curce, qui
d'être reparés par le texte d'Arri
quand le premier dit dans ſon fixi
qu'Alexandre partit de chés les Bata
a point de doute, qu'il ne faille me
me dans Arrien, qu'il ſortit d'Ecba
tous les voiages des Indes Orientale
puis cent cinquante ans, montrent
ci a mieux parlé en repréſentant le

gement, que fait Photius de l'Hiſtoire d'Arrien, il tient pour aſſuré, que quiconque la conférera avec les plus anciennes, que tout le monde eſtime ſi fort, trouvera, qu'il y en a beaucoup d'entre elles, qui n'approchent nullement de ſa valeur.

Cela ne m'empèchera pas pourtant de remarquer un endroit que je ſouhaiterois qui n'y fût pas, & que je tiens pour une tache, qui feroit tort à tout le corps de l'Ouvrage, ſi nous n'étions obligés de le regarder avec la même indulgence, dont nous avons ſouvent beſoin, qu'on conſidére ce qui vient de nous. C'eſt ſur le milieu de ſon premier livre, où il declare, que la grandeur & le nombre des belles actions d'Alexandre, lui ont fait entreprendre ſon Hiſtoire, par la connoiſſance qu'il a d'être capable de s'en bien acquiter. Il ajoûte, que ſans y mettre ſon nom, qui n'eſt pas obſcur parmi les hommes, & ſans dire ni ſa patrie, ni ſon extraction, ni ſa qualité, il lui ſuffit d'avertir en général, qu'il a dequoi prendre avantage en tout cela. Pour concluſion, il ne feint point de prononcer, qu'aiant aimé les lettres dès ſa plus tendre jeuneſſe, comme Alexandre a mérité le premier rang entre ceux, qui ont commandé les armées, on ne lui peut refuſer ſans injuſtice

tems qu'Arrien, puisque nous ap
Sect. 131. Photius, qu'il dédioit la compoſi
je veux parler, à l'Empereur Mar
Afin de gagner créance, & de ſe pr
favorable attention, il prometto
que ſon ſtyle ne ſeroit pas moin
geſtes d'Alexandre le Grand, qui
ſujet de ſon Livre: Et néanmoins
rien de plus froid que ſes narrati
plus imbecille que la façon, don
moit, par le témoignage du mêm
che. Il eſt aiſé de juger, que l'a
cet homme n'étoit guéres différent
principe de celle d'Arrien, quoiq
ait rendu le premier beaucoup pl
à cauſe qu'il ne fit rien qui répondi
meſſes, là où Arrien nous a laiſſé
de ſa parole un des plus beaux o
l'Antiquité. Cela n'empêche pas

ment éviter, n'y aiant choſe au monde plus ſupportable, que la louange de ſoi même, ui attire la haine & le mépris d'un chacun, u lieu de l'eſtime, qu'on s'étoit propoſée, : de la réputation, qu'on vouloit acquerir omme de haute lutte.

Outre les ſept Livres, dont nous venons e parler de l'expédition d'Alexandre le rand, & le huitiéme qui eſt de l'Inde Orienle, telle qu'elle étoit connuë de ce tems-là, rrien écrivit l'Hiſtoire de ce qui ſe paſſa près la mort de ce Prince invincible entre es Capitaines, qui ne ſe pûrent jamais acorder au partage de leurs conquêtes. Ce ravail étoit diviſé en dix livres, desquels il e nous reſte que l'Abregé, que Photius nous a donné dans ſa Bibliothéque. Nous avons mblablement perdu ſes Bithyniques, dont ui déja dit un mot, & où il citoit lui même eux autres livres de ſa façon, le premier de e que Timoleon Corinthien avoit fait de onſidérable dans la Sicile, & le ſecond des oiens, que tint Dion de Syracuſe pour dévrer la ville du même nom & toute la Sicile e l'oppreſſion du ſecond Denys, qui la tiranſoit. Le malheur n'a pas été moindre à égard d'un autre ouvrage de dix ſept livres, ue Stephanus cite plus d'une fois dans ſes

deſſus. Elles me ſont ſouvenir de l
nence d'un autre Grec, qui vivoit d
tems qu'Arrien, puisque nous appr
Sect. 151. Photius, qu'il dédioit la compoſitio
je veux parler, à l'Empereur Marc
Afin de gagner créance, & de ſe prép
favorable attention, il promettoit
que ſon ſtyle ne ſeroit pas moindr
geſtes d'Alexandre le Grand, qui é
ſujet de ſon Livre: Et néanmoins il
rien de plus froid que ſes narration
plus imbecille que la façon, dont il
moit, par le témoignage du même
che. Il eſt aiſé de juger, que l'aml
cet homme n'étoit guéres différente
principe de celle d'Arrien, quoique
ait rendu le premier beaucoup plus
à cauſe qu'il ne fit rien qui répondit à
meſſes, là où Arrien nous a laiſſé pc
de ſa parole un des plus beaux ouv
l'Antiquité. Cela n'empêche pas n

ſement éviter, n'y aiant choſe au monde plus inſupportable, que la louange de ſoi même, qui attire la haine & le mépris d'un chacun, au lieu de l'eſtime, qu'on s'étoit propoſée, & de la réputation, qu'on vouloit acquerir comme de haute lutte.

Outre les ſept Livres, dont nous venons de parler de l'expédition d'Alexandre le Grand, & le huitiéme qui eſt de l'Inde Orientale, telle qu'elle étoit connuë de ce tems-là, Arrien écrivit l'Hiſtoire de ce qui ſe paſſa après la mort de ce Prince invincible entre ſes Capitaines, qui ne ſe purent jamais accorder au partage de leurs conquêtes. Ce travail étoit diviſé en dix livres, desquels il ne nous reſte que l'Abregé, que Photius nous en a donné dans ſa Bibliothéque. Nous avons ſemblablement perdu ſes Bithyniques, dont j'ai déja dit un mot, & où il citoit lui même deux autres livres de ſa façon, le premier de ce que Timoleon Corinthien avoit fait de conſidérable dans la Sicile, & le ſecond des moiens, que tint Dion de Syracuſe pour délivrer la ville du même nom & toute la Sicile de l'oppreſſion du ſecond Denys, qui la tiranniſoit. Le malheur n'a pas été moindre à l'égard d'un autre ouvrage de dix ſept livres, que Stephanus cite plus d'une fois dans ſes

villes, & qui concernoit les Parthes, le
gine des Scythes, & leurs guerres a
Romains du tems de Trajan. Phot
encore, qu'il avoit fait une Hiſtoire Al
ce qui ſe rapporte à ce que nous liſo
Dion Caſſius d'un Arrien, qui gouver
Cappadoce ſous l'Empereur Adrien,
mit à la raiſon les Alains & les Maſſag
aiant grande apparence, que c'eſt de n
rien, qu'il veut parler. Il ne faut poi
ter non plus, que ce ne ſoit le même
Pline le Jeune adreſſe ſept de ſes Epit
que leur amitié ne vint du Proconſula
Pline avoit exercé dans la Province d
& dans la Bithynie, qu'Arrien recon
pour le païs de ſa naiſſance. Que ſi n
attribuons encore, comme quelques-u

upé ſur un trop petit ſujet, puiſqu'Arrien, e digne disciple d'Epictete, qui eſt l'un des remiers hommes d'entre les Romains, & qui voit paſſé tout ſon âge parmi les Muſes, n'a as fait difficulté d'écrire la vie du Tyran Tiborus. Il eſt conſtant qu'il y a eu pluſieurs Arriens ſans celui de qui nous parlons. Car ules Capitolin ſe ſert du témoignage d'un Hiſtorien Grec nommé Arrien, pour prouver, u'il y a eu trois Gordiens, contre l'opinion e ceux, qui n'en mettoient que deux; ce qui e peut pas convenir à nôtre Arrien, qui vi- oit un ſiécle avant celui des Gordiens. Et uetone parle d'un Poëte qui portoit le même om d'Arrien, mais qui étoit plus ancien que es précédens, puiſque Tibere tachoit de l'i- niter dans ſes Poëſies Grecques. C'eſt vrai- emblablement celui que cite Suidas pour Au- eur d'une Alexandriade, qui étoit un Poëme éroïque, diviſé en vint-quatre livres, & fait l'honneur d'Alexandre le Grand.

In Gord.

In Tiber. art. 70.

APPIEN.

ENTRE ceux, qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire Romaine, Appien eſt d'autant plus onſidérable, qu'outre l'Eloge que lui donne

ble aux autres Hiſtoriens. Tant
nous voions que les premiers d'ent
toûjours ſuivi l'ordre des tems,
d'année en année ce qui s'eſt paſſé e
totalement éloignés les uns des au
encore qu'Appien ſemble s'être aſ
ordre contraire à la Nature, & qu
des anciens n'a voulu obſerver q
faut-il avoüer, que ce même ord
propre à repréſenter chaque choſe
à mettre comme devant les yeux
s'eſt paſſé dans un païs, n'y aia
methode, qui contente & inſtruiſe
ſprit à cet égard que la ſienne.
en ſoit, nous apprenons de Suid
nommoit autrefois l'Hiſtoire d'Ap
lique ou Roiale, par un titre fort g
ce n'eſt qu'il ſe rapporte particulie
premier de ſes livres, qui contenoi
deſcendans d'Enée jusqu'à la fon
Rome, le gouvernement de ſes

ſi auſſi compoſé de guerres & d'affaires ſepa-
ées les unes des autres. Mais ce n'eſt pas
ourtant à la façon d'Appien; qui repréſente
haque choſe en ſon entier, de quelque durée
u'elle ait été; là où Florus les brouille les
nes dans les autres, & met, par exemple,
utre la premiere, la ſeconde & la troiſieme
uerre Punique, toutes celles que les Ro-
ains eûrent avec les Gaulois, les Liguriens,
s Macedoniens, & aſſés d'autres peuples,
u'ils attaquerent dans l'intervalle des deux
êves, qui intervinrent entre les Carthagi-
ois & eux.

Or le jugement favorable de Photius n'a
s empêché Bodin d'accuſer Appien de quel- *Meth. hiſt. cap. 4*
ues fauſſetés Hiſtoriques, ou plûtôt de quel-
ues défauts, tantôt de mémoire, & tantôt
e jugement. Car quand ce rigide cenſeur
ient, que jamais les Romains ne ſe ſont
ervé leurs femmes l'un à l'autre à la mode
s Parthes & des Lacédémoniens, c'eſt tout *In vita Cat. V.*
plus réprocher à nôtre Hiſtorien, d'avoir
é trop crédule, puiſque Plutarque avoit déjà
crit la même choſe, & aſſuré que Caton en-
oia librement à l'Orateur Hortenſe ſa Mar-
e, pour en tirer lignée; à quoi la loi de Ro-
ulus, ou celle dont parle Aulu Gelle con-
re les adultéres, ne répugne pas, comme Bo-

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de Céſar, & lui commettre, dit Photius, l'adminiſtration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiſte Alexandrin & Egyptien. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vint quatre livres ſelon le même Photius, & vint deux ſeulement, ſi nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'enlevement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguſte, aiant fait des ſaillies ou excurſions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, ce Patriarche de Conſtantinople, qui juge de tous, obſerve que comme ſa façon de parler eſt ſimple, auſſi n'a-t-elle rien d'enflé ni de ſuperflu. Le même donne cette prérogative à Appien, d'être non ſeulement véritable, comme nous avons dit dès le commencement, mais encore l'un de ceux, qui ont le plus fait paroître leur grande connoiſſance dans l'art de la guerre & dans la diſcipline militaire. On ne croit pas lire les combats qu'il décrit, on penſe les voir, & être ſouvent au milieu de la mêlée. Son grand talent, ajoûte-t-il, eſt dans ſes oraiſons, où il manie & remuë comme il veut toutes les af-

s autres nations de la terre, & de la ſienne
ême.

Il reſte un crime, qu'on lui objecte, & dont
crois qu'il eſt impoſſible de le bien defendre.
n voit qu'il s'eſt attribué les travaux d'autrui
ır un grand nombre de textes, pris mot à
ot de Polybe, de Plutarque & d'autres Au-
urs plus anciens que lui, qu'il inſère dans
s Livres, ſans citer perſonne, & ſans té-
oigner la reconnoiſſance, qui eſt duë en
mblable occaſion à ceux, des veilles de qui
ous nous prévalons. Il y en a qui aſſurent,
'il a tranſcrit de la même façon la plûpart
: ces Commentaires d'Auguſte, qui conte-
oient, à ce que nous apprenons de Suetone,
s principales actions de ſa vie. Sans men-
, c'eſt commettre une eſpéce de larcin bien
ſame, *deprehendi in furto malle, quam mu-
um reddere*, comme dit Pline à Veſpaſien
r le même ſujet. Et je trouve que Scali-
r n'a pas mal rencontré là deſſus, d'appel-
Appien *alienorum laborum fucum*, puisque
ſt imiter cette ſorte de mouches, qui ſe
urriſſent du miel des autres, de s'appro-
ier de la ſorte le travail de ceux, qui ont
is la main à la plume avant nous. Les
odiens, ainſi que j'ai lû quelque part, ne
ſoient rien autre choſe que changer la tête

pratiquent à peu près la même
une action encore plus ridicule. E
leur nom ſur un travail étranger,
ſe l'acquerir, & ne voient pas, qu
cette acquiſition & de l'immortalit
ſent, ils ne retirent ordinairemen
honte & du mépris d'une ſi lâche
Cela me fait encore ſouvenir du t
biade, envers Diomede ſon ami, q
donné la charge des chevaux, qu'
aux Jeux Olympiques. Car en
l'inſcription, qu'ils devoient avoir
ſant courir ſous le nom d'Alcibia
tribua tout l'honneur de leur vi
n'étoit pas de petite conſidération
là; & il fut même aſſés injuſte po
nir, ſans en vouloir faire reſtitu
mede qui les lui avoit confiés. N
uſer d'une ſemblable ſupercherie,

mes penſées pour de pures inventions
e eſprit? Le nom figuré de *Plagiaires*,
donné les Latins à ceux qui ſe laiſſent
ıcre d'un crime ſi bas & ſi odieux,
: aſſés en quelle abomination ils l'a-
l'aiant ainſi appellé *Plagium*, comme
ſe pouvoit expier que par le foüet &
étriviéres. Et cela me fait ſouvenir
ue j'ai appris de Vitruve, dans la Préfa-
ſeptiéme livre de ſon Architecture.
ıvoir ſoutenu, que ceux de qui nous
;, doivent être punis comme impies,
ɔrte avec quelle ſévérité le Roi Ptolo-
ıita ignominieuſement de certains Poë-
ıi avoient été ſi impudens que de réci-
s Alexandrie des vers pris de différens
:s, de même que s'ils euſſent été de
ropre veine. Cependant ils empor-
le prix que ce Prince avoit propoſé, par
ſrages de ſix Juges, & de tout le Peu-
ı le ſeptiéme qui ſe nommoit Ariſto-
, & qui avoit plus de lecture que les
, n'eût fait voir le larcin de ces im-
rs, leur préférant le Poete de tous,
oit été écouté avec le moins d'applau-
ent, mais qui pour le moins n'avoit
rononcé qui ne fût de ſa façon. En
, Theocrite a bonne grace de ſe vanter

dans un de ſes Epigrammes, de n'avoir jamais été du nombre de ceux, qui dérobent les vers des autres, pour les faire paſſer ſous leur nom. Je ſai bien ce qu'ont accoûtumé de répondre des perſonnes, qui ſont obligées quelquefois de s'excuſer là-deſſus. Elles diſent, que Clement Alexandrin a fait voir dans ſes Tapiſſeries, & Euſebe de même dans ſa Préparation Evangelique, comme les Grecs ont butiné ce qu'ils ont de meilleur ſur les Hébreux, & ſe ſont même ôté leurs ouvrages les uns aux autres, dont ces deux Auteurs donnent des exemples ſans nombre. L'on peut ajoûter à cela le jugement, que fait Strabon, des écrits d'Eudorus & d'Ariſton Péripateticiens, qui avoient fait des Commentaires du Nil de telle conformité, que l'Oracle ſeul de

Lib. 5. & 6. Strom.

Lib. 9. c. 2. & 3.

Lib. 17. Geogr.

: d'or d'Apulée, perſonne ne ſait, ſi c'eſt
.ucius Patrenſis, ou ſur Lucien qu'il l'a
tant l'un ou l'autre de ces deux derniers
à ingénieuſement faire paſſer ſa copie
un parfait original. Mais tous ces exem-
ıvec une infinité d'autres ne peuvent pas
uire l'effet qu'on s'en eſt promis. Ce
pas bien excuſer une faute, que de mon-
ımplement, qu'elle eſt ordinaire, & com-
e à beaucoup d'autres. Si cela ſuffiſoit,
/ en a point, qui ne devint aiſément par-
ıable. Et pour moi j'aime mieux ſouf-
qu'on taxe Appien d'avoir été plagiaire,
le pallier en ſa faveur un crime, duquel
éjà témoigné plus d'une fois, en d'autres
ages que celui-ci, que j'avois une extrê-
verſion.

n'a pas ſeulement vécu du tems des Em-
ırs Trajan & Adrien, il a prolongé ſes
ı jusques ſous celui des Antonins, (*a*)
me il le témoigne lui même. L'on peut
auſſi dans ſa Préface ſon extraction d'une
ıonnes maiſons d'Alexandrie; d'où étant
à Rome, il ſe rendit ſi conſidérable dans
ıarge d'Avocat, plaidant pour les par-
qu'on le choiſit au Barreau pour l'en-

) vers l'an de J.C. 140.

roller au nombre de ceux, qu'on nommoit Procureurs de Céſar, & lui commettre, dit Photius, l'adminiſtration d'une Province. Sigonius & quelques autres le nomment Sophiſte Alexandrin & Egyptien. Son Hiſtoire étoit partagée en trois volumes, qui contenoient vint quatre livres ſelon le même Photius, & vint deux ſeulement, ſi nous en croions Charles Etienne, Volaterran, & Sigonius. Elle commençoit par l'embraſement d'*Ilium*, & s'étendoit au delà de l'Empire d'Auguſte, aiant fait des ſaillies ou excurſions, & donné quelquefois jusques dans le tems de Trajan. Quant au ſtyle dont il s'eſt ſervi, ce Patriarche de Conſtantinople, qui juge de tous, obſerve que comme ſa façon de parler eſt ſimple, auſſi n'a-t-elle rien

fections, ſoit pour redonner du courage aux ſoldats languiſſans, ſoit pour reprimer la trop grande ardeur de ceux, qui ont beſoin de retenue. Or de ce grand nombre de livres, qu'il avoit donnés au public, nous n'en avons aujourd'hui que la moindre partie, qui ſont ceux des guerres Puniques, Syriaques, Parthiques, contre Mithridate, contre les Eſpagnols, contre Annibal, avec les civiles, & celles d'Illyrie ; car pour les Celtiques ou Gauloiſes, il ne nous en reſte qu'un petit échantillon ou fragment, plus propre à nous faire regretter ce qui manque, qu'à nous contenter de ce qu'il contient. (*)

(*) Le Traducteur Anglois blame nôtre auteur, ſur ce qu'il reproche à Appien d'avoir emprunté dans ſon ouvrage quelques paſſages de Polybe & de Plutarque ſans le citer. Tout ce qu'il dit, n'étant pas de conſequence, ſeroit comme deplacé ici, & ne feroit que rendre cette note trop longue.

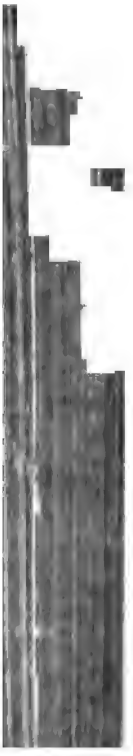
où il ſe retira ſur le déclin de ſa vie,
paſſer en repos ce qui lui en reſtoit, à
ple de ces animaux, qu'on dit, qu
nent toûjours mourir au gite. L'i
de ſes jambes le convioit à faire cett
te, & il dit, que ſon Génie la lui a
dite long tems auparavant par un ve
liade d'Homere, rapporté par Photi
effet, comme l'on attribuë à Socrat
mon familier & Directeur de ſa vie,
vante d'avoir été averti par le ſien, d'
ſe retirant les embûches que lui pré
milice Prétorienne. Il ajoûte, que
même Démon ou la même Déeſſe, p
des termes de ſon ſoixante & douziè
qui lui fit écrire l'Hiſtoire, ne ſe m
paravant que de ſujets philoſophiq
qu'eſt celui des ſonges divins, & de
terprétation, dont il avoit compoſé u
Son pere Apronianus, homme Co

Pour lui, il reçût deux fois l'honneur du Conſulat, qu'il exerça conjointement avec l'Empereur Alexandre, fils de Mammée, après avoir paſſé par diverſes charges ſous les Empereurs précédens. Car Macrinus l'avoit établi Préfect ou Gouverneur de Pergame, & de Smyrne. Il commanda depuis en Afrique. Et on lui commit en ſuite l'adminiſtration de l'Autriche & de la Hongrie appellées en ce tems-là Pannonies. Ces choſes ne ſont pas inutiles à ſavoir avant que de parler de ſon Hiſtoire, parce qu'elles la recommandent & l'autoriſent grandement. Elle étoit autrefois de quatre-vints livres, diviſés en huit Decades, dont fort peu ſe ſont ſauvés d'une perte fatale, comme nous avons déjà remarqué aux plus beaux ouvrages de cette nature, que les ſiécles d'ignorance & de barbarie nous ont enviés. A préſent le trente-cinquiéme livre eſt le premier de ceux qui nous reſtent, & nous n'avons que quelques éclogues ou petits fragmens des trente-quatre précédens. Ce qui ſuit juſqu'au ſoixantiéme eſt aſſés entier. Mais au regard des vint derniers, il faut ſe contenter de ce que Xiphilin, Moine de Conſtantinople, nous en a donné par Epitome ou Abregé, le texte de Dion ne ſe trouvant plus en ſon entier, par un mal-

brege de Xiphilin, que Sénéque
une vie du tout contraire à
Lib. 60. profeſſion philoſophique. Les
Julie & Agrippine lui ſont imput
mort de celle-ci. On lui fait faire
de *pederaſtie* à Néron, & on l'acc
monté avec ce Prince ſur le thea
applaudiſſoit. Bref, ſon luxe &
y ſont exagerés à tel point, qu'on
auteur des revoltes de l'Angleter
pouvoit plus ſouffrir ſes uſures, n
Néron ſes conjurations, dont il
poſſible de ſe garentir, qu'en faiſ
ce mauvais précepteur. Et néann
n'a pas laiſſé de parler fort honora
la ſageſſe de Séneque dans ſon cinq
viéme livre, qui ſeroit une cont
formelle, que j'aime mieux attri
autre qu'à cet Hiſtorien les calo
nous venons de rapporter, puiſqu
aucun des anciens n'en a parlé qu

legue au Conſulat, ce n'eſt plus ſur la
utrui, qu'il appuie ſes narrations, c'eſt
voir vû lui même ce qu'il débite par
e de Xiphilin, & pour ce qu'il eſt inter-
ouvent dans les principales actions qu'il
nte. Certes, nous pouvons tirer une
bien claire de la prudente conduite de
d'avoir ſçû paſſer tant de mauvais tems
s dominations tyranniques d'un Com-
d'un Caracalla, d'un Macrin, & d'un
able, ſans perdre ni la vie, ni les biens,
putation, qui courent toûjours fortune
tels Princes, ſi l'on n'uſe d'une mer-
ſe dextérité d'eſprit. La ſienne fut ſi
, qu'après avoir écoulé ces ſaiſons d'o-
de tempêtes, où la qualité d'étranger
icheſſes l'expoſoient à beaucoup d'en-
parvint heureuſement comme en un
ſuré, au regne d'Alexandre, très grand
la Juſtice, & puiſſant protecteur des
es de Vertu.

ut donc ſous lui, qu'il publia l'Hiſtoire
ne, qu'outre ſon génie Septimius Se-
ui avoit commandé d'écrire. Il avoue
me qu'il fut dix ans à ramaſſer les ma-
néceſſaires à l'édification de ce grand
nt, il en emploia douze autres à l'éle-
à lui donner cette majeſté, qui ſait



connoiſſance du monde, avec l'e
de ſa conduite, ne pouvoit pas reü
que très conſidérable Hiſtorien.
blement il n'y en a point eu, qui
ſi bien revelé que lui ces ſecrets
Tacite nomme *arcana Imperii*, &
de ſi hauts myſteres. Il eſt tellen
à décrire l'ordre des *comices*, l'éta
des Magiſtrats, & l'uſage du droit
Romains, que ces choſes là ne s'a
point plus diſtinctement ailleurs.
ce qui concerne la conſécration d
reurs, leur apothéoſe, ou enroll
nombre des Dieux, nous pouvons
eſt le ſeul Hiſtorien, qui nous en a
une belle forme, ſinon qu'Hérodi
lu depuis imiter ſur le même ſuj
particulierement dans le cinquan
livre où Dion repréſente la pompe
railles d'Auguſte, ſon lit de parade
gie du cire, & ſon ſpectre ſur le

comme Livia recueillit & mit ſes os
bref avec quelle adreſſe on fit partir
du haut du bûcher, d'où il ſembloit,
: oiſeau de Jupiter emportât au Ciel
e l'Empereur.
aiſon funebre, dont je viens de par-
)blige à remarquer, comme Dion s'eſt
nt ſervi non ſeulement des obliques,
ème des directes dans le corps de ſon
:. Celles de Pompée au peuple Ro-
& de Gabinius en ſuite, dans ſon tren-
ème livre, ſont des dernieres. Le
s philoſophique de Philiscus à Ciceron,
oit au trente huitiéme, pour lui faire
conſtamment ſon exil en Macedoine,
en forme de Proſopopée, après un très
rable Dialogue entre eux deux. Les
ues d'Agrippa & de Mécénas, dont le
r portoit Auguſte à quitter l'Empire,
:ond au contraire à le retenir, ſont en-
ı même genre, & contiennent tout le
ıte deuxiéme livre. Et Xiphilin ne
s contenté dans ſon abregé du ſoixan-
iéme, de faire reciter à Paulinus Gou-
r de la Grande Brétagne une oraiſon
à ſes troupes prêtes de choquer les
; après les avoir diviſées en trois
ifférens, il lui fait prononcer trois ha-

rangues ſéparées, ſur le même ſujet de l
combattre, pour obtenir la victoire. I
peut voir par là, que ceux, qui croient,
toutes ſortes de harangues ſont meſſéa
dans l'Hiſtoire, ne trouveront pas leur c
pte avec Dion, puisqu'il ne s'eſt pas abſt
des plus rudes à ſouffrir qui ſont les direc
& qu'il a même emploié le Dialogue, be
coup plus contraire à leurs regles.

S'il faut remarquer ſes défauts, il y e
d'autres dont je penſe qu'on a bien plus
ſujet de ſe plaindre. On l'accuſe d'avoir t
ſoutenu le parti de Céſar contre celui
Pompée, pour s'accommoder au cours de
Fortune. Il ne paroit pas plus équitabl
l'égard de la faction d'Antoine, qu'il favo

leurs Dions de grande considération, & un entre autres, qui vivoit un siécle avant Dion Cassius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'est celui, que l'Eloquence fit surnommer Chrysostôme, qui étoit de Prusse, & par conséquent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit si particulierement, qu'il l'a souvent honoré d'une place auprés de lui dans son carrosse. Ces deux Dions se distinguent par leurs professions aussi bien que par leurs surnoms. Le premier selon le tems étoit Orateur & Philosophe, le second Historien & homme d'Etat, tel que nous l'avons représenté dans cette Section.

HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit sa principale recommandation, comme la plûpart de celles, dont nous avons déja parlé, du mérite de son Auteur. Il declare dés l'entrée de son premier livre, qu'il a écrit ces les choses de son tems, de ce qu'il a vû lui même, ou entendu de personnes croyables; mais qu'il en dira beaucoup en il a été employé, à cause des offices publics par lui exercés, se pouvant vanter d'avoir passé par les

véritable, que Xiphilin ait malicieuſ
debité les ſentimens de Suillius, ou d
que autre auſſi méchant homme, pou
de Dion. Tant y a qu'on lit dans
Conſtantin avoit recueilli de lui, & da
bregé de Xiphilin, que Seneque avoit
une vie du tout contraire à ſes écrits,
Lib. 60. profeſſion philoſophique. Les adultère
Julie & Agrippine lui ſont imputés, a
mort de celle-ci. On lui fait faire des
de *pederaſtie* à Néron, & on l'accuſe d
monté avec ce Prince ſur le theatre o
applaudiſſoit. Bref, ſon luxe & ſon a
y ſont exagerés à tel point, qu'on le ju
auteur des revoltes de l'Angleterre, q
pouvoit plus ſouffrir ſes uſures, non pl

l'Hiſtoire, que nous examinons, quelques traits de ſuperſtition & de credulité, qui ſeroient capables de la décréditer, ſi l'on ne connoit quelque choſe à l'humanité, & ſi nous ne ſavions, que les premiers Auteurs en ce genre d'écrire ſont presque toûjours tombés dans les mêmes inconveniens. Au quarante ſeptiéme livre le Soleil parût à Rome tantôt plus petit, & tantôt plus grand, que de coutume, avant cette ſanglante bataille donnée aux champs Philippiques, qui fut encore précédée d'une infinité d'autres prodiges. Ce qu'on a crû de l'étrange naturel des Pſylles contre les venins, ſe lit dans le cinquante uniéme, au ſujet de la mort de Cleopatre, que ces hommes (puisqu'il n'y avoit point de femelle Pſylle, & qu'ils s'engendroient eux mêmes) tentèrent en vain de faire revivre. Dans le cinquante huitiéme un Phenix fut vû en Egypte, l'an de la fondation de Rome ſept cens quatre vints dix. Ailleurs Veſpaſien guérit un aveugle en lui *Lib. 65.* crachant ſur les yeux, & fit un ſemblable miracle ſur la main d'un, qui en étoit eſtropié, laquelle il remit en vigueur & redreſſa en marchant deſſus, après que l'un & l'autre eûrent été avertis en ſonge, qu'ils recevroient ce bien-fait de l'Empereur. En un autre en- *Lib. 67.*

un peu après, que c'en étoit fait ; Dion s'étoit voulu conformer à P qui écrivoit au même tems la vie i

V. lib 8 de vita Apol. c.10. de ce Philoſophe ; & qu'il n'y eût différence entre l'Hiſtoire véritabl buleuſe.

Ce que quelques-uns, & Baronius

Ad an. Chr. 175. tres, trouvent à redire dans Dion, de n été favorable au Chriſtianisme, ne ble pas de grande conſidération, ne le doit conſidérer que comme u Païen, qui n'avoit garde par conſeq puier une réligion contraire à celle faiſoit profeſſion. Il eſt vrai, qu'e des victoires de Marc Aurele, il a l'art Magique d'un Arnuphis Egypt tôt qu'aux prieres des Chrêtiens, l miraculeuſes, qui tombèrent en fa

Mais faut-il s'étonner, qu'en des choſes ſujettes à diverſes interprétations, comme le ſont ordinairement de ſemblables prodiges, un Hiſtorien Idolatre, tel que Dion, ne faſſe pas le même jugement, que feroit un Fidele? & qu'il en ait parlé d'autre ſorte, que Tertullien, Euſebe, Paul Diacre, & quelques autres n'ont fait?

Il nous reſte à obſerver quel a été ſon ſtyle, que Photius met entre les plus relevés, la hauteur des penſées où il eſt emploié, l'enflant extraordinairement. Son diſcours, dit-il, eſt rempli de façons de parler, qui tiennent de l'ancienne conſtruction ou ſyntaxe, & de termes, qui répondent à la grandeur des matiéres, qu'il traite. Souvent ſes periodes ſont entrecoupées de parentheſes, & il uſe de beaucoup de *hyperbates*, ou transgreſſions, qui ſont fort importunes, ſi l'on ne s'en ſert à propos comme lui. Mais ce qui eſt digne rémarquable, c'eſt, qu'encore que ſon raiſon ſoit très nombreuſe & très ajuſtée ſelon l'art, il ne paroit pas néanmoins, & le lecteur ne s'apperçoit aucunement du ſoin qu'on y a pris, a cauſe qu'elle eſt d'ailleurs ſi claire & ſi intelligible, que chacun préſuppoſe autant de facilité dans la compoſition, qu'il en a dans la lecture. Au ſurplus, il s'étoit

ble en cela que Sigonius, qui pour
que choſe du ſien, s'eſt avili depuis
cuſer Dion, d'avoir été trop Aſiatiq
s'être étendu dans ſes harangues jus
portunité. Il faut laiſſer à tout le
liberté d'opiner, ſuivant la loi des
populo libera ſunto ſuffragia. Je p
tant qu'en ce qui touche le langag
ſûr eſt de s'en rapporter toûjours
rels, & à ceux, qui l'ont ſuccé a
plutôt qu'aux étrangers, qui ſont
ſujets à ſe méprendre.

Outre l'Hiſtoire de Dion, & ſes
tés, dont nous avons déja parlé:
que Suidas lui attribue quelques a
poſitions, comme la Vie du Philo
rien, les Geſtes de Trajan, & de c
neraires. Raphael Volaterran le f
Auteur de trois livres intitulés d

ſieurs Dions de grande conſidération, & un entre autres, qui vivoit un ſiécle avant Dion Caſſius, au tems de ce même Empereur Trajan. C'eſt celui, que l'Eloquence fit ſurnommer Chryſoſtome, qui étoit de Pruſſe, & par conſéquent de Bithynie comme l'autre, & que Trajan aimoit ſi particulierement, qu'il l'a ſouvent honoré d'une place auprés de lui dans ſon carroſſe. Ces deux Dions ſe diſtinguent par leurs profeſſions auſſi bien que par leurs ſurnoms. Le premier ſelon le tems étoit Orateur & Philoſophe, le ſecond Hiſtorien & homme d'Etat, tel que nous l'avons repréſenté dans cette Section.

HERODIEN.

L'HISTOIRE d'Hérodien reçoit ſa principale recommandation, comme la plûpart de celles, dont nous avons déja parlé, du mérite de ſon Auteur. Il declare dés l'entrée de ſon premier livre, qu'il n'écrira que les choſes de ſon tems, & ce qu'il a vû lui même, ou entendu de perſonnes croiables; mais qu'il en dira beaucoup où il a été emploié, à cauſe des offices publics par lui exercés, ſe pouvant vanter d'avoir paſſé par les

& comprendra le gouvernement
Empereurs, qui ont ſuccedé les u
tres, durant ce tems-là, c'eſt à d
Marc Aurele, ou Antonin le Philo
qu'au jeune Gordien petit fils du p
que quelques-uns, comme Jules
comptent pour le troiſiéme du nom
le huitiéme livre, qui eſt le dern
d'Hérodien, finit par la mort indi
deux vieillards, Balbinus, & Pupien
pelle Maximus, dont la milice Prét
un maſſacre infame, pour élever tu
ment au thrône Imperial le jeune G

Quant au ſtyle d'Hérodien, Photi
témoignage de lui, qu'il a écrit d'u
tant plus clair & plus agréable, que fa
trop les termes Attiques, il en empl
levent de beaucoup ſon diſcours au
plus bas genre d'oraiſon. Il ajoûte,

:omble d'éloge, Photius ne ſeint
ire, qu'eu égard à toutes les vertus
re, il y a fort peu d'Auteurs à qui
doive ceder.

/ons remarqué dans la Section pré-
:omme il s'eſt plû à nous faire con-
ſi bien que Dion Caſſius, les cé-
Paiennes, dont on uſoit à la conſé-
s Empereurs Romains. C'eſt au
ment de ſon quatriéme livre, où
te ſi bien tous les honneurs fune-
s aux cendres de Severus, que ſes
)ient transportées d'Angleterre à
s un vaſe d'albâtre, qu'il eſt diffi-
ı voir de plus inſtructif, ni de plus
ıontre, comme elles furent reçûes
tion de tout le peuple & du Senat,
iſſeau qu'ils nommoient *Urne*, &
nfuls portèrent jusqu'au Temple
les ſacrés monumens des Empe-
ır nous ſervir de ſes propres ter-
là paſſant à la pompe des funerail-
Apothéoſe de Severe, il fait met-
figie de cire à la porte du Palais,
d'ivoire fort haut élevé & magni-
paré; où ſept jours durant les Se-
ıus d'un noir de dueil, & les Da-
ines habillées de blanc ſans aucun

ornement, lui venoient rendre leurs reſp
prenant ſéance les uns à la droite, les a
à la gauche de ce lit, avec une conten
fort triſte. Il obſerve même, comme
les jours de cette cérémonie les Médecin
noient viſiter la même figure de repréſe
tion, en s'approchant du lit, & déclarant
haut, que le mal alloit de pis en pis, t
eſt vrai, que ce Monde eſt une contin
Comédie. Ce tems paſſé, les plus con
rables de la jeuneſſe, du Senat & des Ch
liers, portoient le même lit ſur leurs épa
premierement au marché vieil, où tou
Magiſtrats de Rome avoient accoutumé d
deſtitués de leurs charges, & où divers cho
de jeunes hommes d'un côté, & de fille
l'autre, chantoient des hymnes compoſé

Univerſus mundus exercet hiſtrioniam *Sen.*

ır de cette grande machine, par
mens reglés qu'on nommoit alors
, & par des évolutions, qu'on ap-
rd'hui caracols. Il y avoit même
nombre de chariots chargés de
qui repréſentoient les premiers
: ce grand Etat, qu'on faiſoit en-
rner à l'entour du même édifice,
mortuaire, jusqu'à ce que le ſuc-
defunt au gouvernement de l'Em-
ɔit le premier une torche, dont il
eu a des matiéres diſpoſées par le
:cevoir. Elles embraſoient bien-
ſuperbe bâtiment, parce qu'il n'é-
ié que de bois, & l'on voioit au
partir de ſon plus haut étage l'Ai-
ſuperſtition Paienne croioit ſervir
à l'ame de l'Empereur.

us, Hérodien emploie librement
ɔn Hiſtoire les harangues directes.
dans le premier livre, celle de
ɔin à ſes amis, qu'il leur fit un peu
e mourir ; avec une autre que re-
ɔde encore fort jeune devant ſa
ır gagner le cœur des ſoldats. Et
livre qui eſt le dernier, finit pres-
aiſon, que prononça Maximus au
ɔn armée, un peu auparavant que

de la ramener à Rome. Tous les au
vres ſont remplis de ſemblables discou
tiennent de la déclamation. Et cor
eût il fait difficulté d'en uſer, s'il a cr
voir mettre tout au long dans ſon Hi
ſans lui faire tort, la lettre que Macrinu
vit d'Antioche au Senat, & au Peup
main, qu'on voit au commencement
cinquiéme livre?

Il ne s'eſt pas abſtenu non plus des I
ſions. Il y en a une dans le premie
au ſujet de cette Idole de la Mere des I
que les Romains firent venir de Ph
Après avoir conté, comme la pierre
taillée étoit tombée du Ciel dans le c
de Peſinunte, il fait arrêter le vaiſſeau

Jules Capitolin cite Hérodien dans la vie de Clodius Albinus, comme un Hiſtorien très digne de Foi; & néanmoins il ne laiſſe pas de l'accuſer dans ſes deux Maximins, d'en avoir favorité l'un en haine d'Alexandre Severe, dont la mémoire lui étoit odieuſe. Si eſt-ce qu'Hérodien loue ce Prince de clémence, & de grande douceur d'eſprit, qui le firent regner quatorze ans ſans verſer de ſang, & ſans faire mourir perſonne hors des termes de la Juſtice ordinaire; ce qu'il remarque pour une vertu bien rare, & ſans exemple depuis Antonin le Philoſophe. Mais à la vérité, il a merveilleuſement décrié le gouvernement de l'Imperatrice Mammée, que d'autres propoſent pour modele à toutes celles qui doivent avoir ſoin de l'éducation des Souverains, qu'elles ont mis au Monde. Tantôt il la dépeint comme une avaricieuſe infame, qui pilloit les ſucceſſions de pluſieurs perſonnes par de mauvais & frauduleux moiens, & que ſon fils même haiſſoit pour cela. Tantôt il la repréſente ſi orgueilleuſe, qu'elle ne pût jamais ſouffrir, qu'on nommât ſa Belle Fille Auguſte, déſirant poſſeder toute ſeule le titre d'Imperatrice. Il dit que ce fut là deſſus qu'elle fit enfin releguer honteuſement en Afrique, contre le gré d'Alexandre,

Lib. 6. Animatum imperium.

faute ſur la même femme? qu
l'Empereur ſon fils d'aller au ſeco
fant autant qu'elle pouvoit tout ce
de généreux, & ſe ſervant de c
prétexte, qu'il ne devoit pas tar
ſa perſonne. Bref, Hérodien ne d
d'autre raiſon de la mort de l'un &
lorsqu'ils furent aſſaſſinés par leu
ſoldats, que la haine, qu'ils por
mere, à cauſe de ſon avarice inſ
de ſes épargnes honteuſes, qui él
fin Maximin à l Empire.

Or il n'eſt pas ſeul entre les Hiſ
diffame cette Imperatrice d'un vice
Lampridius, après l'avoir nommé
te femme, ne laiſſe pas de lui re
ſuite cette grande convoitiſe, d'
tout l'or & l'argent, qu'elle pouvo

irt contre l'avarice de ſa mere. Sex-
ius Victor ne ſe contente pas de fai-
ncer à ce Monarque dans le dernier
de ſa vie, que la même perſonne
avoit donnée étoit cauſe de ſa mort;
que Mammée avoit reduit ſon fils
trémité, par une humeur épargnan-
i tenoit, que ce peu qu'on deſſervoit
ible, qui étoit fort frugale, s'y voioit
ir la ſeconde fois, au repas ſuivant,
contenter.

out cela pourtant, le même Héro-
iſſe pas d'eſtimer grandement le ſoin
naire, que prit Mammée de l'in-
de ſon Pupille, éloignant de lui les
vicieux, & ſur tout ces peſtes de
ii flattent les mauvaiſes inclinations
es, dont ils pervertiſſent le naturel,
hent incontinent l'eſprit. Il aſſure,
laiſſoit approcher perſonne de lui,
vie ne fut vertueuſe, & les mœurs
probation commune; aiant d'ail-
glé & diſpenſé tout ſon tems de
:, qu'il en donnoit la meilleure par-
tion, & aux emplois dignes de ſa
, ſans permettre qu'il lui en reſtât,
: vaquer aux choſes mauvaiſes, qui
it & s'entretiennent dans l'oiſiveté,

comme dans leur propre élement. C
ce ſont des précautions, qu'on ne ſaur
ſés priſer, & qui méritent bien les él
que cette Dame a reçûs de pluſieurs;
que nous parlions de ſa vigilance, & d
peines infinies à préſerver ce cher fils,
ſes plus tendres années, contre la viol
d'un tel monſtre qu'Heliogabale, qui
toute ſorte de moiens pour le faire mo
par le propre texte d'Hérodien. Nou
Lib. 1. nons de voir, comme Lampridius atti
à Mammée la ſainteté de vie. Il aj
que jamais Souverain ne fut mieux
qu'Alexandre Severe dans tous les exer
de paix & de guerre, dont elle lui d
d'excellens maitres. Et il finit la vi

ſtice. La Chronique de Caſſiodore té-
oigne, que le reſpect & la pieté (pour ne
anger point ſes termes) d'Alexandre en-
rs Mammée, le firent aimer de tout le
onde. Mais Euſebe a paſſé tous les autres, *Lib. 6.*
ce qu'il a écrit d'elle à ſa recommanda- *Eccl. hiſt.*
n. Il nous aſſure que c'étoit une femme *cap. 15.*
ſi remplie de vertu, & particulierement
pieté, priſe dans un autre ſens que celui
Caſſiodore, qu'il y en eût de ſon tems.
dit, qu'elle paroiſſoit réligieuſe dans ſa fa-
n de vivre & dans ſes mœurs. Bref, par
deſir qu'elle eût de voir Origene, le faiſant
nir d'Antioche, pour l'ouïr parler, Euſebe
t aſſés comprendre la bonne opinion, qu'il
oit de Mammée. Que dirons-nous donc
s mauvaiſes rélations qu'Hérodien nous a
nnées d'elle? Croirons-nous avec Jules
apitolin qu'il n'étoit pas content du gouver-
ment d'Alexandre Severe, & que cela le
ſoit parler de la ſorte? Ou ſi nous juge-
ns, que dans un mélange des vices & des
rtus de Mammée, cet Hiſtorien n'a voulu
pprimer ni les uns ni les autres, afin de
cquiter fidélement du devoir de ſa char-
e? En vérité, je penſe que c'eſt la plus
uitable opinion qu'on puiſſe prendre là
ſſus.

Encore que nous ne conſidérions l
dien ici, que dans ſa profeſſion d'Hiſt
ſi eſt-ce que quand Suidas nous apprend,
a écrit beaucoup de choſes, l'on peut
mer, qu'outre les huit livres, que nous
de ſon Hiſtoire, qui ſont fort brefs, il
fait beaucoup d'autres ouvrages, qui ne
pas venus jusqu'à nous. Surquoi il fau
marquer, qu'il étoit originairement G
matrien d'Alexandrie, auſſi bien, que
pere Apollonius ſurnommé le *Diſcole* c
Lib. 22. hiſt. Difficile. Et c'eſt peutêtre pour cela qu'
mien Marcellin l'appelle *artium minutiſſ*
ſciſcitatorem. Quoiqu'il en ſoit, il paſ
meilleure partie de ſon âge dans Rome
Cour des Empereurs, où il eût moien de

it le premier étoit Alexandrin, qui avoit
it entre autres ouvrages la vie de Platon;
le ſecond de Gaza, ou d'Aſcalon, qui fit
Commentaires ſur Demoſthene & ſur Ly-
, du tems de l'Empereur Anaſtaſe. Ce
nier Zoſime ne doit donc pas être confon-
avec l'Hiſtorien, qu'Evagrius dit expreſſé- *Lib. 3. Eccl. hiſt. cap. 41.*
nt dans l'invective, qu'il fait contre lui,
oir été ſous l'Empereur Theodoſe le Jeu-

Je ne vois pas non plus, pourquoi nous
ndrions celui d'Alexandrie pour le même
ſtorien; puiſque leurs écrits ſont tout à
t différens; & que la qualité de Comte &
Avocat du Fiſc, que le dernier avoit eue,
eſt point attribuée à l'autre par Suidas, qui
i donne ſimplement celle de Philoſophe.
lthaſar Boniface veut encore, que l'Hiſto- *L. de Rom. hiſt. ſcr.*
n Zoſime ait écrit un Livre Chymique de
transmutation des Métaux, qu'il avoit ouï
e qu'on gardoit dans cette précieuſe Biblio-
eque Roiale de Paris. L'erreur eſt dou-
e en cela, parce que le manuſcrit dont il
rle, & que j'ai conſidéré, eſt d'un Zoſime
ui ſe dit Panopolitain; & d'ailleurs, c'eſt
ne ſuppoſition de nom, qui eſt toute com-
une parmi les Chymiſtes, qui ſe plaiſent
ſi à s'entretromper par des écrits qu'ils
tribuent fauſſement tantôt à Démocrite,

tantôt à Zoſime, tantôt à quelque autre
les autoriſer. Tant y a que l'Hiſtoire d
ſime n'a nul rapport avec de telles com
tions. Elle en avoit bien plus, ſi nou
croions Photius, avec ce qu'Eunapius
l'Hiſtoire des Céſars, qu'il ſembloit, qu
ſime eût ſimplement abregée, tant l'une
de reſſemblance à l'autre, hors les end
qui concernoient Stilichon, dont Zoſim
diffamoit pas la réputation, comme faiſoi
napius. C'eſt dequoi nous pourrions m
parler, ſi les Venitiens avoient donné au
blie le Manuſcrit qu'on aſſure, qu'ils o
l'Hiſtoire de celui-ci. Cependant il eſt
tain, que le premier des ſix livres de Zoſ
qui comprend la ſuite des Empereurs d

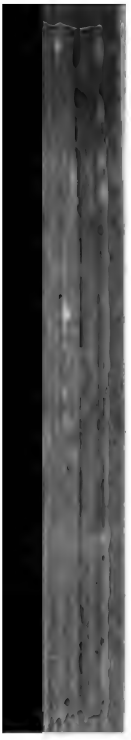
e ſai pas ſur quelle autorité Sigonius ſe fon-
e, pour ſoûtenir, qu'il y avoit un ſeptiéme
vre de l Hiſtoire de Zoſime, qui s'eſt auſſi
erdu, vû que Photius n'a parlé que de ſix,
; que je ne vois perſonne, qui ait fait men-
on de ce ſeptiéme.

Nous avons déja dit un mot de l'invective
Evagrius contre Zoſime. On la peut voir
ncore plus au long dans Nicephore de Cal-
ſte. Photius dit, qu'il abaie comme un
hien après ceux de nôtre créance. Et il ſe
rouve peu d'Auteurs Chrétiens, jusqu'à Leun-
lavius, qui a fait l'Apologie de ce Paien, où
on ne voie les mêmes plaintes contre lui, à
auſe de ce qu'il écrit au deſavantage de nô-
re Religion. Pour dire la vérité, quoique
e ſavant Alleman le defende fort pertinem-
ent en beaucoup de choſes, faiſant voir,
u'on a eu tort de vouloir, qu'un Hiſtorien
nfidele, comme Zoſime, eût d'autres ſenti-
nens que ceux, qu'il a fait paroitre; ou qu'il
'abſtint de dire les vices des premiers Empe-
eurs Chrétiens, ne s'étant pas tû de leurs
ertus: On ne ſauroit nier néanmoins, qu'en
ne infinité d'endroits il n'ait témoigné bien
lus d'animoſité que les loix de l'Hiſtoire ne
: permettent.

Lib 16. Eccl. hiſt. cap. 41. & ſeq.

Car je veux qu'il ait eu raiſon de repro-

cher à Conſtantin cette impoſition du Chryſargyre, ou de l'or luſtral, qu'Anaſtaſe ôta depuis ; Que ſon devoir l'obligeât de taxer ſon luxe & ſes profuſions ; Et qu'il ait dû même l'accuſer, d'avoir fait étouffer ſa femme Fauſta dans une étuve trop chaude, après qu'il eût commandé par jalouſie la mort de ſon propre fils Criſpus : Peut être qu'Euſebe écrivant du tems de ce même Conſtantin, ou pour le plus tard de Conſtantius ſon fils, n'oſa pas dire des choſes ſi hardies, comme il arrive à tous ceux, qui publient de ſemblables ouvrages, où les Puiſſances, qui dominent, ſont intereſſées. On ſait d'ailleurs, que Conſtantin fit aſſés d'autres actions repréhenſibles. Il rappella d'exil, pour complaire à



Univers, [illegible] Que chacun croie là, d
bon lui ſemblera, ſoit, qu'il ſe tro
& attaché au culte Divin, ou homm
tion privée & ſeculiere. En vérité
voit pas ſe moquer plus nettemer
notre Théologie, & du zèle des Pe
gliſe, qui s'occupoient pour lors
tre l'héréſie des Arriens en ce qu
ſeconde perſonne de la Trinité. Se
eſt celui d'un pur Deiſte, qui penſ
aſſez de Philoſophes ont fait, &
entre autres dans Heſychius, qu'
voit rien determiner de Dieu que
ment, & qu'il étoit impoſſible d'en
le ſorte de connoiſſance. Comme
s'imaginer, qu'un homme fut Chr
fondoit ſur de ſemblables maxim
qu'il croioit du Ciel? Que ſi nou
à cela les marques de ſuperſtitio

que je nommerois indignes de l'Hiſtoire, ſi nous n'avions déja remarqué, comme il s'en trouve de ſemblables dans ceux mêmes, qui l'ont écrite avec le plus de réputation. Dès le premier livre, en ſuite de la priſe de Zénobie par Aurelien, il recite les Oracles, & montre les prodiges, qui précedèrent la ruïne des Palmyreniens ſes ſujets. Et dans une famine vers le Rhin il fait tomber aſſez de bled pour en cuire du pain, & rendre par ce moien les Legions de l'Empereur Probus victorieuſes. La fable de ce Valeſius, qui fut averti par une voix de ſacrifier à Céres & à Proſerpine ſe voit au ſecond livre. Dans le quatriéme, les ſacrifices faits à Achille par un Neſtorius, garantirent Athènes & tout le territoire Attique d'un grand tremblement de terre, après la mort de Valentinien. Au cinquiéme, la même ville fut encore ſauvée par le ſpectre de cet Heros & par celui de Minerve, qui pacifiérent l'eſprit d'Alaric, ce que je laiſſe à refuter au docte Baronius. Et deux Statuës, l'une de Jupiter, & l'autre de cette ſienne fille, furent miraculeuſement préſervées d'un incendie arrivé ſous Arcadius dans Conſtantinople. Enfin tous les malheurs, qui accablèrent la maiſon de Stilichon vinrent des imprecations d'une Veſtale, ſur

Ad ann. Chr. 395. art. 16.

fidelité a fait écrire beaucoup de choſ
ſime, ſoit en faveur de ſes Autels, dont
mal volontiers la deſtruction, ſoit ce
nôtres, qu'il ne pouvoit ſouffrir, au p
de ſon Hiſtoire, & qui ſeroient cap
nous la faire mépriſer, ſi elle ne co
d'ailleurs mille belles choſes, que no
prenons point autre part. Auſſi eſt-il
que hors l'excès d'aigreur, & ſans c
moſité trop grande, qu'il a fait paroitr
les pre niers Empereurs Chrétiens, c
pure injuſtice de trouver mauvais, qu
marqué leurs defauts, n'aiant pas te
vertus cachées, comme on peut vo
qu'il a dit de Théodoſe, & de Co
N'étoit-il pas de ſon devoir de reproc
enfans de celui-ci, leurs cruautés en
répandre le ſang de leurs plus proches

plaint en plus d'un lieu, que les salaires
hommes de service comme lui étoient re-
us ; & il lui fut insupportable de se voir
igné durant plus de trente ans des charges
des emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui sembloit,
galoit nullement le sien. Enfin, de Se-
taire qu'il avoit été de Belisaire pendant
utes les guerres de Perse, d'Afrique, &
talie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs : Il obtint la qualité d'Illustre, qui ne
donnoit qu'à peu de personnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
ffice, qui ne fût inférieur au sien. Ce-
dant les *Anecdotes* sont demeurées, Sui-
en fait mention, & ceux que diverses
nsidérations ont animés contre la mé-
oire de Justinien, s'en sont prévalus, les
alléguées, & depuis peu même les ont
imprimer, avec des gloses & des com-
ntaires très dignes du texte qu'ils interpré-
nt. D'autres que moi se sont déja efforcés d'en refuter les absurdités, il me suffira de montrer ici sommairement, que tout ce que Procope nous a donné d'Histoire est entiérement ridicule, si l'on désire ne pas se rendre aux calomnies de cette pièce.

Theoph. Byzant. & Cedren.

directes, avec tout ce qu'il a cru, q
voit approcher des anciens ; il
moins demeuré auſſi bien que Zoſi
coup au deſſous d'eux. Ce qui n
le mettre au rang des précédens,
j'ai cru, qu'il pouvoit paſſer, avec
qui le va ſuivre, pour les deux de
Hiſtoriens Payens, qui ont écrit en
dont il nous reſte quelque choſe d

(*a*) L'Hiſtoire de Procope eſt divi
livres, dont deux de la guerre de Per
par Photius dans le 63. chapitre de ſa
que; deux de la guerre de Vandales, é
celle des Gothes. L'on peut voir en ra
te cette hiſtoire dans une eſpece d'abr
fait Agathias, dans la Préface de ſon h
commence où finit celle de Procope.
huit livres de Procope il y a encore un
qui rapporte des choſes, qui n'avoien
publiées précédemment ce qu'il appe

Je ſai bien, que pluſieurs perſonnes
tiennent pour un Auteur Chrétien, &
y trouve un grand nombre de paſſages
ſes œuvres, ſur tout au Traité, qu'il a
es édifices de Juſtinien, où il parle com-
aiſoient les Fideles de ſon tems. Mais
d'autres paſſages ſi contraires à cela, &
nion de ceux, qui le croient Ethnique eſt
ée ſur de ſi fortes conſidérations, que je
ontraint d'y déférer. Car ſans s'arrêter
que Procope ſemble reconnoitre en
coup de lieux la Fortune pour une gran-
éeſſe, & ſans avoir égard a cette étran-
nimoſité, qu'il a fait paroitre contre Ju-
n, qu'on fonde en partie ſur l'interêt de
ligion, le ſeul endroit du premier livre
guerre des Gots, où il parle des Am-
deurs qu'envoia ce Prince à l'Evêque de
e, pour accommoder les différentes opi-
s des Chrétiens, n'eſt-il pas capable de
mper ceux, qui ont voulu conſidérer
ope comme un Hiſtorien Catholique;
n'amyſerai pas, dit-il *à rapporter le ſu-* ἐγὼ γὰρ
telles controverſes, encore qu'il ne me ſoit παραλείψω.
connu, parce que je tiens que c'eſt une pu-
blie de vouloir comprendre la Nature Divi-
& ſavoir ce que c'eſt que Dieu. L'eſprit
in ne connoit pas ſeulement les choſes d'ici

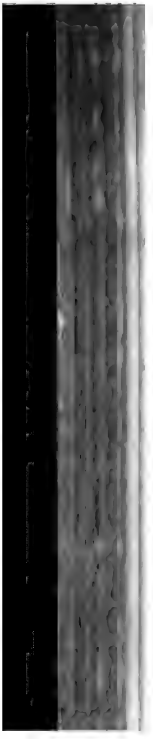
verne, & dont la puiſſance s'etend ſur
Univers. Que chacun croie là deſſ
bon lui ſemblera, ſoit, qu'il ſe trou
& attaché au culte Divin, ou homme
tion privée & ſeculiere. En vérité i
voit pas ſe moquer plus nettement
notre Théologie, & du zèle des Per
gliſe, qui s'occupoient pour lors à
tre l'héréſie des Arriens en ce qui
ſeconde perſonne de la Trinité. Son
eſt celui d'un pur Deiſte, qui penſoi
aſſez de Philoſophes ont fait, & ce
entre autres dans Heſychius, qu'o
voit rien determiner de Dieu que t
ment, & qu'il étoit impoſſible d'en a
le ſorte de connoiſſance. Commen
s'imaginer, qu'un homme fut Chré
fondoit ſur de ſemblables maxim
qu'il croioit du Ciel? Que ſi nous
à cela les marques de ſuperſtition
qui paroiſſent dans tous ſes livres

'er livre de la guerre Perſique, de l'artifice
nt ſe ſervirent des Mages pour faire confeſſer
la vérité à un Arſace, eſt de cette nature.
couvrirent la moitié d'un plancher de ter-
de Perſe, & l'autre de terre d'Arménie.
ites deux conjurées de ſorte, que quand
ſace étoit ſur celle-ci, qui étoit celle de ſon
is, il avoüoit tout ce qu'il avoit nié ſur la
emiere. Il veut au livre ſuivant que des
ques militaires (puiſque nous n'avons point
autre mot pour expliquer ce qui tenoit lieu
enſeignes aux gens de guerre de ce temps-là)
tournerent d'eux mêmes du Couchant à
vant, par un préſage de la victoire qu'
mberent ceux d'Antioche. Le Roi Gon-
ich reconnoit dans le premier livre de la
erre des Vandales, au vol, que fit un Aigle
la tête de Martianus, qu'il ſeroit un jour
pereur. Attile, prêt de lever le ſiege,
rêta devant Aquilée, voiant une Cigogne,
emportoit ſes petits hors de la ville. Et
apporte un de ſes longs au ſecond livre,
témoigne aſſez, combien il y déféroit,
squ'il conſeille, que rien ne le fit retendre
'embarquer avec Belisaire, que ce même
ge le plus vain qu'il pouvoit faire. Ce *Lib. 2.*
il écrit de la guerre des Gots n'eſt pas plus
nt de ſemblables ſuperſtitions. Un Juif

n'avoit point d'autre fondement que son humeur avare & tyrannique. Son esprit leger étoit susceptible de toutes impressions, hors celle de l'humanité. Il ne garda jamais sa parole, s'il ne lui étoit avantageux de l'observer. La flatterie le ravissoit, & rien ne
Pag. 60. lui fit tant affectionner Tribonien, que de lui avoir ouï dire, qu'il craignoit que sa pieté extrême ne donnât envie au Ciel de le dérober à la Terre en un instant, & quand on y penseroit le moins. Bref, il sembloit que la Nature eût pris plaisir à verser dans l'ame de ce Monarque tous les defauts, qui peuvent diffamer le reste des hommes. Pour les perdre plus facilement, sa femme & lui leur dresserent ce piége, qu'ils feignirent d'être toûjours en discorde, de sorte que l'un prit exprés pour cela le parti de ceux de la livrée bleuë, l'autre favorisant ouvertement la faction contraire de la couleur verte. Ils étoient tels tous deux, que plusieurs personnes, pour se mettre en leurs bonnes graces, faisoient mine d'être méchans, & d'avoir toutes leurs inclinations portées au
Pag. 56. vice. Aussi ne passoient-ils vers ceux, qui les connoissoient bien, comme Procope, que pour des Démons incarnés, & pour des vraies Furies, revêtuës de nôtre humanité, afin

ſe plaint en plus d'un lieu, que les ſalaires
s hommes de ſervice comme lui étoient re-
nus ; & il lui fut inſupportable de ſe voir
oigné durant plus de trente ans des charges
des emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui ſembloit,
égaloit nullement le ſien. Enfin, de Se-
etaire qu'il avoit été de Beliſaire pendant
utes les guerres de Perſe, d'Afrique, &
talie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs : Il obtint la qualité d'Illuſtre, qui ne
donnoit qu'a peu de perſonnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
office, qui ne fût inferieur au ſien. Ce-
ndant ſes *Anecdotes* ſont demeurées, Sui-
s en fait mention, & ceux que diverſes
nſidérations ont animés contre la mé-
oire de Juſtinien, s'en ſont prévalus, les
t alléguées, & depuis peu même les ont
t imprimer, avec des gloſes & des com-
entaires très dignes du texte qu'ils interprè-
nt. D'autres que moi ſe ſont déja effor-
s d'en refuter les abſurdités, il me ſuffira
montrer ici ſommairement, que tout ce
e Procope nous a donné d'Hiſtorique eſt
tiérement ridicule, ſi l'on défére tant ſoit
u aux calomnies de cette piéce.

Thomas Rivius & Gabr. Trivorius.

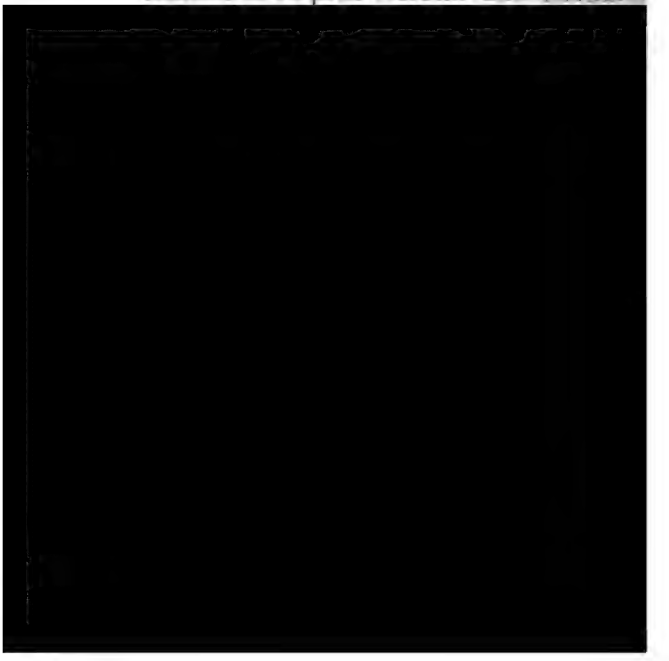


pour le jour de ſa fête. Je dirai
que quand lui & ſa femme aure
plus vicieuſes perſonnes du Mo
pe n'a pas dû être ſi diſſemblable
& ſi peu fidele à la vérité, q
d'eux comme nous avons vû
ſouflant le chaud & le froid, &
la foi de ſon Hiſtoire dans le
auſſi bien que celle de ſes *An*
ſon traité des édifices, qui eſt l
ſes ouvrages. Mais ſans entr
refuter tant de calomnies, quell
y a-t-il d'accuſer de cruauté ce
après avoir montré avec com
mence il traita, outre les Roi
Vitiges & Gilismer, ceux mêm
jets, qui avoient conſpiré contre
contre ſa perſonne. Jean de
ſon Préfet, & le vaillant Capita
ne, convaincus de cette perfidie

ſe plaint en plus d'un lieu, que les ſalaires
s hommes de ſervice comme lui étoient re-
nus ; & il lui fut inſupportable de ſe voir
oigné durant plus de trente ans des charges
des emplois honorables, que d'autres ob-
noient, dont le mérite, ce lui ſembloit,
égaloit nullement le ſien. Enfin, de Se-
raire qu'il avoit été de Beliſaire pendant
utes les guerres de Perſe, d'Afrique, &
talie, il fut reçû au nombre des Séna-
urs : Il obtint la qualité d'Illuſtre, qui ne
donnoit qu'à peu de perſonnes, & pour
mble d'honneur l'Empereur le fit Préfect
la nouvelle Rome, où il n'y avoit point
office, qui ne fût inferieur au ſien. Ce-
ndant ſes *Anecdotes* ſont demeurées, Sui-
s en fait mention, & ceux que diverſes
nſidérations ont animés contre la mé-
oire de Juſtinien, s'en ſont prévalus, les
t alléguées, & depuis peu même les ont
t imprimer, avec des gloſes & des com-
entaires très dignes du texte qu'ils interprè-
nt. D'autres que moi ſe ſont déja effor-
s d'en refuter les abſurdités, il me ſuffira
montrer ici ſommairement, que tout ce
e Procope nous a donné d'Hiſtori ue eſt
tiérement ridicule, ſi l'on défére tan. ſoit
u aux calomnies de cette piéce.

Thomas Rivius & Gabr. Trivorius.

Car puisqu'il proteſte dès le comm
ment du premier livre de la guerre Pe
qu'on ne lui ſauroit raiſonnablement
cher d'avoir rien écrit par faveur, ou
obliger ceux, qui ne le méritoient pas
plus que de s'être abſtenu de dire la
afin d'épargner quelqu'un de ſes amis
puisqu'il reconnoit au même endroit
comme l'Eloquence eſt l'objet de la H
rique, auſſi bien que la Fable celui
Poëſie ; la connoiſſance de la vérité
même le ſeul but, où viſe l'Hiſtoire :
on ſouffrir qu'après avoir repréſenté d
ſienne Juſtinien comme un très gra
très vertueux Prince, il le faſſe voir l
infame & le plus vicieux des hommes

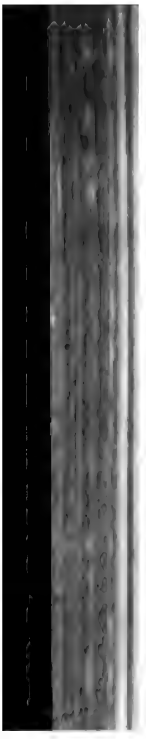


Il eſt certain, que Procope a toûjours rlé fort honorablement de Juſtinien, & de femme Théodore dans ſes livres d'Hi-ire, quoiqu'il ne l'ait pas fait auſſi ſouvent 'il pouvoit. On peut voir, comme au ſe-nd livre de la guerre contre les Perſes, il ie le premier d'une prévoiance jointe à e pieté ſinguliere, au ſujet de cette gran-peſtilence, qui paſſa d Egypte à Con-ntinople, où cet Empereur emploia tous ; moiens poſſibles pour la combattre. Et ns ſes ſix narrations des édifices du même ſtinien, il repréſente ſans ceſſe ſa gran-ur de courage, ſa dévotion, ſa liberalité, douceur, ou ſa magnificence. Ce Mo-ſtere des filles Pénitentes, que l'Impera-ce Théodore retira du vice, lui donne ſu-de priſer ſon zèle & ſa charité conjointe-ent avec celle de ſon mari, bien qu'il re-e autrement cette action dans ſes *Anecdo-r.* Mais il s'eſt ſouvenu de cette Dame beaucoup d'endroits avec de grands titres honneur. Quand il fut queſtion de reſi- *Lib. 1. de bello Perſ.*
r à l'entrepriſe d'Hipatius, qui s'étoit fait oclamer Empereur dans Conſtantinople, ocope la fait opiner ſi généreuſement, il aſſure, que rien ne donna tant de cou-ge à tous ceux du Conſeil Imperial, que

qu'il nomme une très sage femme.
parlé d'elle en d'autres lieux de son
sans éloge, c'a été aussi sans blâme
sa mort à la fin du second livre de l
Persique, mais il n'en médit point.
troisiéme de celle des Ostrogots il se sou
core de son decés arrivé au même t
Belisaire envoioit sa femme Anto
Cour, pour y avancer ses affaires p
veur de l'Imperatrice, c'est néanmo
user de la moindre invective en son
Voions maintenant le revers de la m
& de combien de différentes couleu
le portrait de Justinien & de Theodo
cette composition satyrique, dont no
plaignons.

Pag. 37. Déja pour rendre ce Prince plus
il veut qu'il ressemble quant à l'ext
Domitien, dont la mémoire étoit

lis quoiqu'il ſoit contraint dans le rapport de ces deux perſonnes, d'avouer que le de Juſtinien n'étoit pas deſagréable, il compare néanmoins à un Ane, non ſeulement à cauſe de ſa peſanteur d'eſprit & bê-, mais encore eu égard à ſes oreilles mo-s, qui le firent nommer en plein theatre ὄναος, c'eſt à dire mot pour mot *maître* *Pag. 36.* *udit*, par ceux de la faction Verte ou Pra- dont il étoit ennemi ; ſelon la remar- de Nicolaus Alemannus, qui a fait im-ner depuis peu ces belles *Anecdotes*, avec notes Hiſtoriques de même farine. Au plus, c'étoit un Prince, qui condannoit la premiere délation ſans ouïr perſonne, qui mal informé ordonnoit froidement le ment des places, le ſac des villes, & la dation des provinces. L'amour des *Pag. 39.* mes le transportoit au delà de toutes les *& 59.* nes, & il étoit irréconciliable dans ſes nitiés. Il faiſoit mine d'être Chrétien, is dans ſon cœur il reſpectoit les Dieux Paganisme. Ses profuſions, ſur tout à *Pag. 91.* ard des bâtimens, le contraignoient d'u- d'exactions étranges, ſi bien, qu'outre impôts ordinaires, il tiroit du Préfect de Prétoire un tribut, qu'il nomma lui me en ſe moquant Aérien, parce qu'il



à Procope, il avoit connoiſſance
de presque tous les ſecrets de
rend ſon Hiſtoire de grand poid
trouve mauvais le zèle exceſſif, d
té pour ce Général, & Bodin entr
tient, qu'il s'eſt montré trop par
C'eſt ainſi qu'on reprend Eginard
jours flatté Charles-Magne; Eutr
tin; Paul Jove, Cosme de Medici
Charles-Quint; & aſſez d'autres
qu'ils ont voulu obliger aux dépe
rité. En effet, Procope ne parl
l'avantage de Beliſaire; il enlumi
Pag. 58. actions; & il ſupprime plûtôt u
ſuccés, dont il fait le recit, que d
qui puiſſe faire tort à la réputatio
ros. J'en produirai un endroit ſi
que je ne penſe pas, qu'on voie rie
dans pas un autre Hiſtorien. Ce
du ſecond livre de la guerre des

le travailler plus commodement le genre umain, animer les Nations l'une contre 'autre, & mettre plus facilement tout le Monde ſans deſſus deſſous. De fait, la me- *Pag. 57.*
e de Juſtinien avoüa ſouvent, qu'elle ne l'a-'oit pas eu de ſon mari Sabbatius, mais d'un ncube, qui couchoit avec elle. Et à l'égard *Pag. 58.*
le Théodore, ceux qui l'avoient aimée, orsqu'elle étoit encore Comédienne, rappor-oient, que ſouvent les Demons ou Eſprits octurnes les chaſſoient de chez elle pour rendre leur place dans ſon lit. L'on m'a nvoié de Rome ce que la honte a fait retran-cher de la page quarante & uniéme & quaran-e deuxiéme des *Anecdotes* imprimées, où Procope fait faire à cette femme des actions le lubricité ſi étranges, ſur tout, quand des Oiſons alloient en plein théatre chercher des grains de b'ed, où ils devoient le moins être, que je ne crois pas, que perſonne envie là deſ-us l'original entier à la Bibliothéque du Va-ican, ni qu'on ait jamais ouï parler de ſembla-bles abominations. Mais contentons nous de ceci. C'eſt un crajon racourci, & une de-cription ſommaire de Juſtinien & de Théodo-e, ſelon les lineamens, dont Procope s'eſt ſervi our les repréſenter dans cet infame ouvrage, ui décredite tout ce que nous avons de lui.

pour le jour de sa fête. Je dirai s
que quand lui & sa femme auroien
plus violentes personnes du Mond
peine pas être si dissemblable à
& si peu fidele à la vérité, que
d'eux comme nous avons vu q
soufflant le chaud & le froid, &
la foi de son Histoire dans ses
aussi bien que celle de ses *Anec*
son traité des édifices, qui est le
ses ouvrages. Mais sans entrep
refuter tout de calomnies, quelle
y a-t-il d'accuser de cruauté cet h
après avoir montré avec combie
mence il traita, outre les Rois
Vitiges & Gilimer, ceux même
jets, qui avoient conspiré contre s
contre sa personne. Jean de C
son Préfet, & le vaillant Capitain
ne, convaincus de cette perfidie,

oulu ôter la vie & l'Empire. Je ſai bien, u'on lui reproche d'avoir uſé de trop de ſé-erité envers Beliſaire. Nous ne liſons rien ourtant de cela dans Procope, qui vrai-nblablement ne s'en ſût pas tû. Agathias rit ſimplement, que les envieux de ce rand Capitaine furent cauſe, qu'il ne fut s digneme it reconnu de ſes ſervices, ſans re un ſeul mot ni de condannation, ni de nfiſcation de ſes biens. Nôtre Grégoire de Tours veut, que Juſtinien ait été contraint de lui ſubſtituer l'Eunuque Narſes en Italie, arce qu'il y étoit trop ſouvent battu par les rançois; ajoûtant que pour l'humilier, Empereur le remit à ſa premiere charge de onnétable, qui ne devoit pas être ſi conſi-érable a Conſtantinople, qu'elle eſt à preſent a France. Et puisqu'il n'y a que de petits crivains de nulle autorité, qui lui ont fait emander l'aumône dans une extrême miſé-e, il faut tenir cela pour une fable, & tout a contraire reconnoître en ſa perſonne la onté de ſon Prince, qui l'aiant comblé de iens & d'honneurs, ne le traita jamais plus al, quoiqu'on le lui eût voulu rendre ſu-ect jusqu'à trois diverſes fois, qu'il fut ac-ſé de s'être voulu emparer de l'Etat. C'eſt ſſi une choſe étrange, que celui-là repro-

Lib. 3. Hiſt. c. 32.

che à Juſtinien ſes bâtimens, qui a fai
livre exprès à leur recommandation, &
nous décrivant la ſuperbe ſtructure de
d'Egliſes, d'Hôpitaux, & de Monaſt
n'y a pas moins admiré la Pieté qu
magnificence de ce Monarque. Il eſt
qu'Evagrius lui attribuë la réparation
rétabliſſement entier de bien cent cinq
te villes ; mais je ne vois pas avec q
couleur on peut tourner cela à ſon def
tage. L'amour des femmes, dont on l
ſume, n'a pas plus de fondement. Car
que nous le puiſſions blâmer de s'être e
gé ſi avant dans l'affection de Théo
que d'extorquer de ſon prédeceſſeur Juſti
nouvelles loix en faveur des Comédie

: ſe reſuteroient pas, ſoit d'eux mêmes, ſoit
rce que nous avions déja remarqué avant
e de les propoſer.

Il faut pourtant que j'ajoûte ce ſeul mot
ſujet de la ſtupidité de Juſtinien, que
elque mouvement d'oreilles, qu'il ait eu,
'a jamais été ſtupide, comme la ſatyre que
us examinons le repréſente. A la vérité,
e faute ſurvenuë dans l'impreſſion de Sui-
, faite ſur le travail de Chalcondyle il y a
ès de cent cinquante ans, où le nom de
inien paſſa pour celui de Juſtin, avec le
nom de ἀναλφάβητος, hõmme ſans let- *Anecd.*
s, que Procope même n'attribuë qu'au *pag. 28.*
nier qui ne ſavoit pas ſeulement ſigner
nom, a fait errer de grands hommes.
iat, Budée & Baronius ſont de ce nom- *Ad ann.*
, quand ſur cette fauſſe autorité, que *528. & paſſim.*
s les manuſcrits du Vatican contrediſent,
ont mis Juſtinien au nombre des plus
orans Princes qui furent jamais. J'ai été
ieux de voir dans la Bibliothéque du Roi
is autres Manuſcrits de Suidas, qui y ſont,
r m'aſſurer de l'erreur arrivée lorſqu'il
imprimé, comme nous venons de dire.
deux de la meilleure note ſont corrects,
n'attribuent cette ignorance qu'a Juſtin,
on ſait n'avoir été qu'un ſimple Bouvier

mune opinion, fondée, tant sur ce passage, que sur quelques autres, le met au nombre des Gentils, quoiqu'il n'ait jamais usé non plus que Procope d'invectives contre le Christianisme, comme la plûpart des Historiens Ecclesiastiques ont fait à l'exemple de Zosime. Le tems, où ces deux ont vécu, peu favorable au Paganisme en est peutêtre la seule cause. Il dit lui même dans sa Préface, que le lieu de sa naissance étoit la ville de Myrine en Asie, qu'il distingue d'une autre de Thrace du même nom. Son pere s'appelloit Memnonius, & sa profession étoit la Jurisprudence, suivant le Barreau de Smyrne en qualité d'Avocat, au rapport de Suidas; ce qui lui a fait donner le surnom de *Scholastique*, parce qu'on nommoit alors Ecoles, les lieux où le Droit Romain s'enseignoit, comme on les appelle encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits. Il avoue que la Poesie s'étoit rendue maitresse de ses premieres affections, qui lui firent écrire plusieurs petits Poemes en vers Hexametres, qu'il donna au public sous le nom de *Daphniques*. Et il se dit encore Auteur d'un recueil d'Epigrammes de diverses mains, dont je pense qu'on voit une grande partie dans l'Anthologie Grecque sous son nom. C'est ce qui rend son stile si agreable & si fleuri, ayant traité l'Histoire, par l'avis

ons point d'autre terme pour ſignifier cette
rre de larcin) à Léonard Aretin, quand il
oulut faire voir en Latin l'Hiſtoire de ceux-
. Car n'en pouvant presque rien appren-
e d'ailleurs, il s'aviſa de mettre en langa-
: Romain les trois livres de Procope, les
viſant en quatre par le partage du dernier
deux, retranchant en de certains lieux ce
'il jugea être moins important à ſon pais,
ajoûtant quelque choſe ailleurs, comme
mbraſement du Capitole par Totilas, à
ui Procope ne fait pas allumer de ſi grands
ux dans Rome, que ſont ceux dont parle
Aretin. Cependant, il ſe contente de dire
ns ſa Préface, qu'il s'eſt ſervi de quelques
ommentaires étrangers ou rélations Grec-
ues, ſans nommer celui, dont il eſt le ſim-
e & aſſez mauvais traducteur, par un oubli
fecté qu'on ne ſauroit trop condanner.
ous avons déja declamé dans nos Sections
écédentes contre ceux, qui ſuppoſent des
res, en les attribuant à des Auteurs, qui
ont jamais ſongé à les faire. Et véritable-
ent il y a de l'infidelité bien grande à trom-
r de la ſorte, autant qu'on peut, tout le
nre humain. Mais ſi ce vice eſt le plus mé-
ant, je trouve celui de *Plagiaire*, qui lui eſt
poſé, & qui ôte au lieu de donner, beau-

à Procope, il avoit connoiſſance ſo
de presque tous les ſecrets de l'E
rend ſon Hiſtoire de grand poids.
trouve mauvais le zele exceſſif, dor
té pour ce Général, & Bodin entre
tient, qu'il s'eſt montré trop parti
C'eſt ainſi qu'on reprend Eginard c
jours flatté Charles-Magne; Euſeb
tin; Paul Jove, Cosme de Medicis;
Charles-Quint; & aſſez d'autres
qu'ils ont voulu obliger aux dépen
rité. En effet, Procope ne parle j
l'avantage de Belliſaire; il enlumine
Pag. 58. actions; & il ſupprime plutôt une
ſuccés, dont il fait le recit, que de
qui puiſſe faire tort à la réputation
ros. J'en produirai un endroit ſig
que je ne penſe pas, qu'on voie rien
dans pas un autre Hiſtorien. Cet

contraignirent leurs Chefs de ſe reti-
: un Temple, où ils furent tous tués.
n vouloit, qu'il fit ſavoir là deſſus ce
int Beliſaire, qu'on jugeroit avoir été
: avec les autres. Mais parce que c'eſt
ux évenement, ſans dire de quelle fa-
en tira, Procope ajoûte ſimplement,
nien dépêcha ſur cette mauvaiſe nou-
neveu Germanus, qui vint prendre la
neté des armes en Afrique; & ſans
le moindre mot de Beliſaire, il eſtro-
rration de telle ſorte, que ſon lecteur
où il en eſt. A la vérité le texte Latin
peu tronqué, n'aiant pas tout ce qui
ns le Grec; où néanmoins la faute,
s diſons ne laiſſe pas de paroitre. Ce-
it ſouvenir d'un autre lieu du ſecond
ſi de la guerre des Gots, où ſur une
ettre du même Beliſaire, le Roi des
s Théodebert quitte la pointe de ſes
s en Italie, & retourne fuiant en ſon
l reconnût ſa faute, dit-il, & ſa téme-
ſitôt qu'il eût fait lecture de cette let-
retirant chez ſoi en toute diligence.
: ſi ce puiſſant Monarque fût venu là
er, ſans avoir bien penſé à ce qu'il fai-
que la rhétorique de Beliſaire l'eût re-
: tous ceux de ſon Conſeil à s'abſenter,

ajouter les maladies, conformément
Gregoire de Tours qui parle de ce
Lib. 3. Hist. c. 32. Je trouve encore que nôtre Histori
une [illegible] à Théodebert qui ne s'
avec ce qu'il avoit dit un peu aupa
les Français étoient les hommes
qui gardoient le moins leur foi, pu
tre de Belisaire, qui ne reproche à
l'inobservation des Traitez, eût
tant de pouvoir. Un Auteur plus
pas parlé de la sorte, ni offensé tém
toute une Nation, par la même
qui fit décrier aux Romains la Foi
la Foi Punique, au même tems qu
eux mêmes les plus infideles qui fi
à tous les peuples de la Terre. I
que je quitte cet endroit, où Proc
parlé de nous, que je tire encore n
[illegible] en remarquant une combi

u'ils fuſſent plus de cent mille, comme ſi leur rmée fût deſcenduë du Ciel au cœur de l'Illie, ainſi que des Sauterelles, qu'un tourbillon de vent transporte quelquefois d'une region dans une autre. Mais puisque nous le prenons d'avoir été trop partial, arrêtons ici zele, que nous avons pour nos ancêtres, n qu'on ne le juge pas exceſſif.

Pour concluſion, je crois que Procope mérite d'être lû attentivement, à cauſe ſur tout s choſes, dont il traite ſeul avec une exacte nnoiſſance: Et qu'il faut d'ailleurs uſer d'une grande diſcretion dans ſa lecture, afin de ſcerner le bien du mal, & les defauts, dont us avons donné des exemples, de ce qu'il écrit plus judicieuſement. Il étoit de Céſaée en Paleſtine, d'où il vint à Conſtantinople ès le tems de l'Empereur Anaſtaſe, de qui il fit eſtimer, auſſi bien que de Juſtin Premier de Juſtinien. Suidas après lui avoir donné ſurnom de *Illuſtrius*, le nomme Rhéteur & ophiſte, comme de vérité il ſemble, qu'il ne it que trop été pour un Hiſtorien. Il eſt diffus, mais avec une abondance, qui eſt plus ſatique qu'Athenienne, ou qui a ſouvent lus de ſuperfluité que de vrai ornement. hotius n'a mis dans ſa Bibliothéque au Chaitre ſoixante troiſiéme que l'abregé des deux

j'oſois ſuivre le jugement d'un d
de ce Siécle qui a le plus de conn
la langue Grecque, je croirois volé
lui que le livre des *Anecdotes* eſt
ſuppoſé, & qu'on attribuë fauſſe
ſtorien Procope. Ce qui eſt vérit
lui ſe voit écrit d'un ſtyle beauco
de celui de cette ſatyre, & qui a l
l'air de l'ancienne Grece. Mais par
mêmes, qui ont travaillé contre le
ſemblent demeurer d'accord, qu'
celui à qui on les donne, j'ai été c
faire les reflexions précedentes,
Procope ſur ce fondement plus de
ſement, que je n'euſſe fait ſans cel
qu'au même tems que j'acheve ce
une Epitre de Balthaſar Boniface a
Molini, dont je viens de faire lec
pêche de me repentir d'en avoir

r ſon ſentiment à ce Seigneur Venitien
la lettre que je dis. Certes il n'a pas été
is touché que moi par une inſolente in-
ve. Et il s'étonne, comme je viens de le
, que Rivius & ceux qui ont entrepris d'y
ndre, ne ſe ſoient point aviſés de la con-
er comme une piéce ſuppoſée, bien qu'il
etermine rien à cet égard, ſe contentant
éclarer, combien elle lui eſt ſuſpecte.

AGATHIAS.

a ſujet, ce me ſemble, de douter de la
eligion d'Agathias, comme nous avons
e celle de Procope. Car quand il parle
le commencement de ſon Hiſtoire des
ois de ſon tems, il les loue entre autres
es de ce qu'ils étoient tous Chrétiens, &
qu'ils avoient, ajoûte-t-il, de très bons
nens de Dieu. Mais lorsqu'il rend raiſon
ſon troiſiéme livre, pourquoi la Fortreſſe
ogoris ſituée dans la Colchide, s'appel-
le ſon tems le Fort de Saint Etienne, il
orte, comme ce Protomartyr fut lapidé en
u-là, ſe ſervant du terme Φασιν, *à ce qu'ils*
, ou, *à ce qu'on dit*, d'où l'on tire une for-
euve de ſon infidelité. Auſſi la plus com-

ont fait à l'exemple de Zosime. I
ces deux ont vécu, peu favorable au
en est peut-être la seule cause. Il
me dans sa Préface, que le lieu de
étoit la ville de Murine en Asie, qu
d'une autre de Thrace du même
pere s'appelloit Memnonius, & s
étoit la Jurisprudence, suivant le
Smyrne en qualité d'Avocat, au
Suidas; ce qui lui a fait donner le
Scholastique, parce qu'on nommoit
les, les lieux où le Droit Romain s
comme on les appelle encore auj
beaucoup d'endroits. Il avoue q
s'étoit rendue maîtresse de ses pre
ctions, qui lui firent écrire plusieur
mes en vers Hexametres, qu'il d
blie sous le nom de *Daphniques*.
encore Auteur d'un recueil d'Epig

premier Secretaire d'Etat Eutychianus, mme voiſine pour ce regard, & ſelon qu'il rle, comme limitrophe de la Poëſie. Je ſai :n que Sigonius & Verderius ont été d'un tre avis bien différent touchant ſa façon d'é-ire, qu'ils veulent être des plus baſſes & des is impures. Mais ce n'eſt pas en ce qui tou-e ſeulement le ſtyle d'Agathias, qu'ils ſe ſont mpés; on les a repris d'aſſez d'autres téméres jugemens; & j'ai été contraint pluſieurs is juſqu'ici d'en ſuivre de plus équitables e les leurs. Il ne mit la main à la plume, e depuis la mort de Juſtinien, ſous l'Empire Juſtin Second, comme il le declare lui mê-: dans ſa Préface, commençant ſon Hiſtoire r la fin de celle de Procope. Et je ne dou-point que ce grand homme d'affaires Euty-ianus, qui l'avoit embarqué dans une ſi hau-entrepriſe, & qui étoit ſon ami intime, ne ait fourni beaucoup de pieces rares, & d'im-rtans mémoires, pour y reüſſir comme il a it. L'on voit des lettres & des harangues rectes dans tous ſes livres, comme celle de erſes dans les deux premiers, d'Actes dans troiſiéme, des Deputés de Colchos dans le atriéme, de Beliſaire dans le cinquiéme. : non content de pénétrer dans les conſeils, ur découvrir les cauſes principales des éve-

gines historiques, Sempronius, Valerius An
tias, & Quadrigarius, que cite si souvent A
lu-Gelle, peuvent être nommés, pour
tous précedé Salluste en ce genre d'écri
Mais puisqu'il ne nous reste rien de
ouvrages, que le regret de les avoir per
le Fabius, le Caton, & le Semp
que nous a donné Annius de Viterbe,
toutes piéces supposées, par une imp
re, dont nous nous sommes déja plaints
d'une fois; n'est-il pas juste de fai
vrir cette seconde carriere à Salluste, d
nous avons des piéces d'Histoire entie
d'autres fragmens, que tous les savans r
élent? Je sai bien, que César est aussi
que lui, & qu'on veut même, que Sal
quoique plus âgé, soit mort sept ans de
le meurtre de cet Empereur. Il ne me
ra pas mauvais gré néanmoins, si je d
ici à un autre la préséance, qu'il n'a
pû souffrir de personne durant sa vie
nom de Commentaires plûtôt que d'Hi
que portent ses œuvres, me porte à cela
langage de Salluste, à qui l'on reproche
d'antiquité, avec l'affectation des vieux m
de Caton, m'y oblige encore; Et le jugem
de Martial, que tout le monde allégue
faveur, semble m'y forcer:

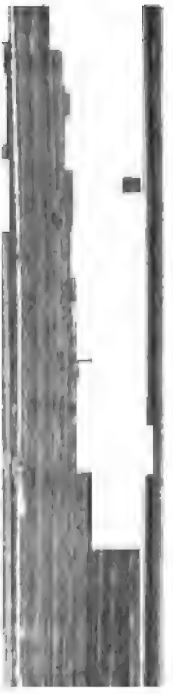
i qui lui ſoit plus contraire que le man-
nt de parole ou de foi, & par conſé-
qu'Agathias ne pouvoit pas mieux dé-
Procope, ni reparer plus avantageuſe-
e tort, qu'il nous avoit fait.
ut que je remarque ici comme, nonob-
ue ces deux Hiſtoriens euſſent des pen-
oppoſées pour ce qui nous concerne,
it pas laiſſé de convenir en ce qui tou-
la grandeur & l'indépendance de nos
Procope reconnoit dans le troiſiéme
le la guerre Gotique, qu'il n'y avoit
de Monarques au Monde, avec les Em-
s Romains, qui euſſent le droit de faire
indre leur image dans la monnoie d'or;
e que le Roi même de Perſe, qui pre-
ſi glorieux titres, n'eût oſé entrepren-
n faire autant. Agathias auſſi parlant
i Théodebert, dit, qu'il fut tellement
é de voir que l'Empereur Juſtinien pre-
ntre autres qualités celle de *Francicus*,
e s'il eût compté les François, & qu'il
ſſedé quelque droit de ſuperiorité ſur
que par cette ſeule conſideration il ſe
t d'aller ſubjuguer la Thrace, mettre le
devant Conſtantinople, & renverſer
ire Romain, dont cette ville étoit pour
capitale. Je ſai bien que le même Aga-

mort ſurvenue dans la chaſſe d'u
ſauvage, rien ne le pouvoit plus r
Dieu fait. ſi l'évenement eut été
aux conjectures de nôtre Hiſtorie
a que ce ſont des témoignages irre
du pouvoir abſolu de nôtre Mona
n'a jamais reconnu que Dieu pou
& ſelon le mot d'un bon Gauloi
dre, que le Ciel ſeul au deſſus d'

Pour revenir aux exemples de
que fait Agathias, bien différens
Procope, & où la force du rai
ſemble être toute du côté du pre
produirons un endroit fort nota
quatriéme livre. Il n'y peut ſouffri
cope, non content de dire qu'Arc
la Tutelle de ſon fils Théodoſe &
re, au Roi de Perſe Isdigerdes, (

mme ſage, & qu'il ſe conduiſoit très prumment. C'eſt, dit Agathias, juger des chos par les évenemens, comme le peuple le atique toûjours; mais à les examiner par raiſon, il ſe trouvera, que jamais Souverain fit rien de plus repréhenſible, que fut la éclaration d'Arcadius. N'étoit ce pas donr la Brebis en garde au Loup, que de commettre ſon fils & ſon Etat entre les mains de ur plus grand ennemi, par une confiance, i pour être quelquefois tolerable entre des rticuliers, ne peut être ſoufferte, où il étoit eſtion du ſalut d'un jeune Monarque, & de conſervation d'une Couronne, d'autant p'us viée, qu'elle vouloit donner la loi à toutes autres? En vérité, il n'y a perſonne qui ne ive acquieſcer au ſentiment d'Agathias, & i ne conclue probablement avec lui, que ns l'évenement de cette Tutelle, heureux mme chacun le ſait, il y a plus de ſujet d'adirer la bonté & l'integrité du Roi de Perſe, le la prudence de l'Empereur.

Entre pluſieurs choſes très remarquables ti ſe trouvent dans les cinq livres de l'Hiire d'Agathias, il faut ſingulierement obrver non ſeulement ce qu'il dit de la ſuite s Monarchies Orientales vers la fin du ſend, mais principalement ce qu'il ajoûte



bien traiter cette matiere, l'auto
gius Truchement eſt de très gra
tira des Annaliſtes & Bibliothéc
de Perſe, ce que cet Hiſtorien
Certes, il a raiſon de corriger le
cope, par celui des mémoires,
fourni cet interprete, & de les p
te autre rélation, parce que ch
plutôt crû dans l'Hiſtoire de ſo
Etranger; ſur tout ſi l'on fonde
ſur des piéces authentiques, co
celles des Archives publiques qu
muniquées à Sergius. C'eſt p
nir ons la premiere partie de nôt
pour venir à la ſeconde, qui re
conſidérables Hiſtoriens Lati
reſſent des anciens.

DES HISTORIENS LATINS.

SALLUSTE.

LA même raiſon, qui m'a fait mettre Hérodote le premier des Hiſtoriens ecs, m'oblige à donner ici le même rang alluſte entre les Latins, quoiqu'il y en ait de beaucoup plus anciens que lui. Car us ſavons qu'Ennius avoit écrit long tems paravant dix huit livres d'Annales en vers roiques, & que Navius au même ſiécle, ſe it à mettre la premiere guerre Punique en utres vers nommés Saturniens. Fabius ictor fut celui des Romains, qui commenà faire une Hiſtoire en proſe Latine. Poſtmius Albinus, Caſſius Hemina, C. Fanius, à qui Salluſte donne le titre de véracité, vinrent en ſuite. Et Caton avec ſes Ori-

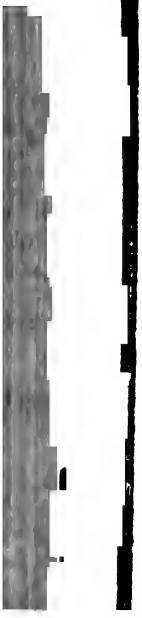
gines hiſtoriques, Sempronius, Vale
tius, & Quadrigarius, que cite ſi ſouv
lu-Gelle, peuvent être nommés, pou
tous précedé Salluſte en ce genre d
Mais puiſqu'il ne nous reſte rien d
ouvrages, que le regret de les avoir
le Fabius, le Caton, & le Semp
que nous a donné Annius de Viterbe
toutes piéces ſuppoſées, par une ir
re, dont nous nous ſommes déja plain
d'une fois; n'eſt-il pas juſte de fa
vrir cette ſeconde carriere à Salluſte,
nous avons des piéces d'Hiſtoire entie
d'autres fragmens, que tous les ſavan
ctent? Je ſai bien, que Céſar eſt auſſi
que lui, & qu'on veut même, que S
quoique plus âgé, ſoit entré dans ces

erit, ut perhibent doctorum corda virorum, Crispus Romana primus in Hiſtoria. *Mart. in apoph.*

utre ce reproche que lui faiſoit Aſinius *A Gell. l. 1. cap. 15.*
), de s'être trop attaché aux vieilles fa-
de parler des Origines de Caton, il eſt
d'un vice tout contraire, d'avoir trop
e mots nouveaux, de translations au-
uſes, comme les nomme Suetone, &
raiſes purement Grecques, dont Quinti-
donne cet exemple *vulgus amat fieri.* *L. 9. inſt. cap. 3.*
ii impute encore d'être trop concis dans
xpreſſions, & d'avoir rendu par là ſon
obſcur & difficile ; comme la briéveté
ordinaire voiſine de l'obſcurité. C'eſt
quoi le même Quintilien ordonne aux *L. 2. inſt. c. 5. & l. 4. cap. 2.*
s gens, de s'attacher plus à la lecture de
Live, qu'à celle de Salluſte. Et il leur
mande ailleurs d'éviter ſoigneuſement
nre d'écrire, rompu & accourci, dont
le a fait une perfection, & qui vérita-
nt eſt très agréable en lui, mais qu'on
it pourtant jamais ſe propoſer pour mo-
parce que ſon imitation nous peut ren-
nſenſiblement moins intelligibles ; ce
ſt très contraire à la vraie Eloquence.
apprenons auſſi par pluſieurs paſſages *L. 3. c. 1. l. 4. cap. 15. & lib. 10. cap. 20.*
u Gelle, combien il y avoit de perſon-
e ſon tems qui trouvoient à redire dans

n'ait été juſtement reptis là, deſ
toriré de ſes accuſateurs: Mais
il pas être trop ſcrupuleux en ce
ceux, qui ſont ſi délicats, qu'il
rien ſoufrir qui les choque t
dans le langage, de voir avec un
Orat. 12. tion ce que Dion Chryſoſtome,
conſidérables Orateurs de la Gre
quand il nous décrit l'éloquenc
Ule d'Homere. Il dit, qu'il s'
ſervi de tous les Dialectes, &
un Peintre brouille ſes couleu
agréablement le Dorien, l'Attiq
d'Ionie. Jamais il n'a fait diſ
ployer un terme ſignificatif,
qu'il fût & hors de l'approbatio
c'eſt pourquoi Dion le compare
ont trouvé quelque tréſor, &
de vieilles piéces d'or & d'argent,
[illegible] d'eſtimer le prix

Or parce que le mot de briéveté eſt équi-
oque, & que je vois une infinité de perſon-
es, qui parlent de Tacite & de Salluſte com-
ne d'Auteurs qui ſont également brefs, je ju-
;e à propos de dire, combien il importe de n
onfondre pas de la ſorte ce qui eſt ſi différ-
ent. On ne ſauroit nier, que Tacite n'ait
uivi Salluſte en cette façon d'écrire preſſée,
ont l'un & l'autre ſe ſont ſervis; ce qui peut
aire trouver de la reſſemblance entre eux.
Tous ceux, qui ont conſidéré le ſtyle des an- *L. 3. hiſt.*
iens, s'accordent en cela, & Tacite a té-
noigné, combien il eſtimoit celui de Sallu-
e, quand il l'a nommé *rerum Romanarum*
ornatiſſimum auctorem, ce qui le lui a fait
niter. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant,
ue cette expreſſion Laconique, qui leur eſt
ommune à tous deux, les égale au reſte, &
s puiſſe faire paſſer pour Hiſtoriens auſſi
refs l'un que l'autre. Car, à proprement
arler, ce n'eſt pas tant l'élocution conciſe,
ui fait un Hiſtorien bref, que ce qu'il traite,
uand il eſt tel, qu'on n'en ſauroit rien ôter
ns préjudicier à ſon ſujet, & ſans gâter ſon
uvrage. C'eſt juſtement par là, qu'on peut
outenir, que Tacite eſt un Auteur très bref,
uisqu'en retranchant le moindre mot de ſes
ompoſitions, vous diminuez ſes penſées, &



pas eſſentielles, & qu'on en pourr
ſans ruïner ſon deſſein, ni offenſer
te, ſelon l'obſervation de Jules Sc
Lib. 4. de re l'oët. cap. 24.

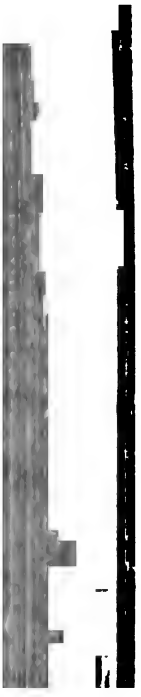
Nous n'avons que des lambeaux
cipale Hiſtoire de Salluſte, dont la
de Rome faiſoit le commencemen
nous reſte deux piéces entieres de
juration Catilinaire, & la guerre co
thn, d'où nous pouvons tirer des pr
ſantes de ce que je viens de propo
gard de la premiere, toute petite qu'
a deux Avant propos, dont celui q
& qui eſt une très belle déclamati
l'oiſiveté, peut être néanmoins n
vraie ſelle à tous chevaux, parce
me Quintilien l'a fort bien obſervé
qui touche ſon Hiſtoire, ni qui le
propre à cette compoſition qu'à to
Il eſt ſuivi d'une déclamation des hor

: la vertu des premiers Romains, & de ce qui
; avoit fait dégénerer de ſon tems. Pour
t effet il ne prend pas ſon commencement
moins loin que de la fondation de Rome
r les Troyens, lorſqu'Enée fugitif avec les
tres vint conteſter cette partie de l'Italie,
i elle eſt fondée, aux Aborigenes. Il fait
ir en ſuite, comme elle fut gouvernée par
s Rois, que l'orgueil fit dépoſer, & comme
e devint grande en peu de tems par la ver-
de ceux, qui l'habitèrent. Il touche les
erres, qu'ils eûrent contre les Carthagi-
is; le relachement de la Diſcipline, qui ar-
a depuis; & les diſſenſions civiles de Ma-
s & de Sylla, qui penſèrent deſoler la Ré-
blique. Tout cela pour venir enfin au
ns de Catilina, le plus corrompu de tous,
qui ſembloit inviter ce mauvais Citoien à
reprendre ce qu'il tacha d'exécuter. Car,
, on ne peut pas dire, que celui, qui ſe don-
le loiſir de dire, quoique très bien, tant
choſes avant que d'entamer ſon principal
ɔpos, viſe à la briéveté. La Préface de la
erre Jugurthine n'eſt pas moins détachée
ſon ſujet. C'eſt une invective contre ceux,
e le vice & la débauche empêche de pren-
: des occupations d'eſprit proportionnées
ĸ forces, dont la Nature l'a pourvû. Il

l'Hiſtoire, & qu'il commencera p
guerres, qu'eûrent les Romains
gurtha. Mais nous ne ſaurions r
voir avec quelle liberté Salluſte
tout ce qu'il a crû, qui pouvoit
travail plus agréable, que par l
de ces deux freres Carthaginois n
Philenes, que l'amour de la Patri
ſi glorieuſement. Sur le ſeul
quelques Deputés de la petite ville
ſituée entre les deux Syrtes, qui vi
ver Metellus après la priſe de T
qu'il juge à propos de rapporter
notable, arrivée dans cette mêm
de deux jeunes hommes de Carth
firent enterrer tout vifs, pour acc
ritoire de leur païs. Et là deſſus
belle narration des différens d'E
guerres, qu'eûrent autrefois les

on, que nous venons de dire. Il eſt
l, que la guerre de Jugurtha n'eût pas
oins bien décrite ſans cette Digreſſion,
: ſi Salluſte eût affecté d'être bref dans
iſtoire, il s'en fût ſans doute abſtenu.
:e qui me fait ſoutenir, qu'encore qu'il
. l'élocution ou la phraſe ſort conciſe,
bien que Tacite, il ne laiſſe pas d'être
ı dans le corps de ſon Hiſtoire comme
ive, qui n'uſe pas d'une expreſſion
comme lui. Et peut-être que Servi- *Lib. 10. inſt. c. 1.*
onianus ne vouloit dire autre choſe par
façon de parler, dont Quintilien s'eſt
ſouvenir, que Salluſte & Tite Live
ıt plûtôt pareils que ſemblables, *pares*
igis eſſe quam ſimiles, parce que dans
çon d'écrire différente, ils ont tous deux
leurs ſujets fort diffuſément.

ſerois bien fâché, qu'on crût, qu'en re-
ıant cette Digreſſion de Salluſte, je la
ſſe condamner. Elle me ſemble très
& je ne penſe pas, qu'on puiſſe blâmer
ıe ſorte d'*Epiſodes*, ſi ce n'eſt, lorſqu'on
ert mal à propos. Je fais la même dé-
on pource que j'avois déja rapporté
ant la diction, & ſes termes, ou trop
:aux, ou trop antiques, ne déſirant pas,
ſe perſuade par là, que je ſois de ceux,



n'ait été justement repris la dessus
torité de ses accusateurs: Mais aus
il pas être trop scrupuleux en cela,
ceux, qui sont si délicats, qu'ils n
rien soufrir qui les choque tan
dans le langage, de voir avec un p
Orat. 12. tion ce que Dion Chrysostome, l u
considérables Orateurs de la Grece
quand il nous décrit l'éloquence i
ble d'Homere. Il dit, qu'il s'est
servi de tous les Dialectes, & qu
un Peintre brouille ses couleurs,
agréablement le Dorien, l'Attique
d'Ionie. Jamais il n'a fait difficu
plaier un terme significatif, po
qu'il fût & hors de l'approbation c
c'est pourquoi Dion le compare à
ont trouvé quelque trésor, & qu
de vieilles piéces d'or & d'argent, d

grace, il en compoſoit, dit-il, auſſi libre-
ent que des vers, autant de fois, qu'il étoit
eſtion d'exprimer le ſon des eaux couran-
, le murmure des vents, ou quelque au-
choſe ſemblable. Cependant, ajoûte
grand Orateur, avec toute la liberté
Homere s'eſt donnée, il ne laiſſe pas d'ê-
reconnu pour le plus éloquent de tous
Poëtes, & pour le Prince de ceux de ſa
ofeſſion. Nous devons faire le même ju-
ment de l'Eloquence hiſtorique ou oratoi-
, que Dion fait de celle d'Homere ; &
rce que je me ſuis expliqué aſſés au long
deſſus dans mes Conſidérations ſur l'Elo-
ence Françoiſe de ce tems, je n'en dirai
ici davantage.

Pour revenir à Salluſte, ce n'eſt pas mer-
ille, qu'il ait été repris dans ſon ſtyle,
isque Thucydide, qu'il s'étoit propoſé
r regle & pour prototype, n'a pû s'exem-
de cenſure. Cela n'a pas empêché
rtant que Zenobius Sophiſte Grec qui vi-
du tems de l'Empereur Adrien, ne prît
eine de traduire en ſa langue l'Hiſtoire
Salluſte, tant elle étoit de grande réputa-
entre ceux de ſa Nation, auſſi bien que
i les Romains ; ce que nous apprenons
Suidas. Mais le jugement de Seneque

Vell. Paterc.

in voce Zenobius.

Lib. 9.

lieu, où il ſembloit avoir le plus
cum ſit præcipua in Thucydide virt
hac cum Salluſtius vicit, & in ſuis
cecidit. Sa raiſon eſt, qu'on
quelque choſe d'une ſentence de
en l'intereſſant un peu, mais pe
la ruiner ; là où il eſt impoſſibl
même choſe au texte de Salluſte
ne le pervertiſſiés entierement.
plaint là deſſus de l'iniquité, av
Tite Live tâchoit de mettre te
traire Thucydide au deſſus de Sa
n'eſt pas, dit-il, que Tite Live f
ctionné à Thucydide, mais il le l
qu'il n'a point de jalouſie de lui,
ſére à Salluſte, dont le mérite
afin de mettre plus facilement e
deſſous de ſoi, quand il l'aura ren

partian, qui a remarqué le jugement *In Hadr.*
ieux de ce Prince, nous fait voir celui
autre auſſi avantageux à nôtre Hiſto-
que le premier lui étoit préjudiciable,
que Septimius Severus envoia ſur la *In Sev.*
ſes jours, ſe ſentant accablé de mala-
à ſon fils ainé l'oraiſon divine, c'eſt le
e terme de Spartian, que Salluſte fait
ncer à Micipſa devant ſes enfans, pour
xhorter à la concorde étant prêt de
ir. L'on peut voir cette belle haran-
lans le commencement de la guerre Ju-
ine, & je m'aſſure, qu'elle ſera toû-
préferer l'eſtime, que faiſoit de Sallu-
Empereur Severe, au mépris d'Adrien,
'eſt ſuivi de perſonne.

ne parle point ici de cette déclamation
ſée contre Ciceron, parce qu'outre
e n'eſt pas un ouvrage hiſtorique, tout
nde tombe d'accord, que pour ancien-
'elle ſoit, & nonobſtant que Quinti- *Lib. 4.*
la cite, jamais pourtant Salluſte n'en *inſt. c. 1.*
véritable Auteur. Mais le conſente-
t n'eſt pas pareil entre les Critiques tou-
t les deux Oraiſons, ou plûtôt Epitres,
ſées à Céſar du tems vraiſemblable-
t, qu'il faiſoit la guerre en Eſpagne, &
traite de l'ordre, qui pouvoit être mis

vicieuſes en compoſent quelque
n'y aiant point d'inconvenient,
teur ſoit en même tems excelle
& méchant homme.

Entre les choſes qu'on rema
& qui vont le plus à la recomm
ſon Hiſtoire, c'eſt de s'être en
fois tout exprès pour aller re
Afrique les places, dont il voulo
ſcription, parce qu'elle étoit
l'intelligence de ce qu'il écrivoit.
c'eſt ainſi qu'en ont uſé les mei
riens, & le mot de Meſſenio
montre aſſés, combien les Rom
les voiages importans, & la v
neceſſaire à un Hiſtorien. Ce
à l'un des Menæchmes, qu'ils o
ru le Monde, & qu'il eſt tems

it, que pour être bon Hiſtorien, il faloit
r été voiageur auparavant ; ce que j'ai
obſervé, il me ſemble, dans la Section
olybe. L'on aſſure encore, que Salluſte
roviſion de beaucoup de livres écrits en
ue Punique, dont il ſe faiſoit donner
rprétation très ſoigneuſement au même
ein de s'en prévaloir dans ſon ouvrage
orique. Et dautant que perſonne n'igno-
combien les anciens ont eſtimé cet Au-
, dequoi nous avons déja produit quel-
; témoignages, j'ajoûterai ſeulement,
Lipſe entre les modernes n'a point fait
culté de le nommer le Prince des Hiſto-
. Il le préfére librement à Céſar, à
: Live, & au reſte de ceux, qu'il nom- *Præf. in*
minorum gentium hiſtoricos. Bref, il *Tac. & Not. in*
ɔué de rien tant Corneille Tacite, que *l. 1. Pol.*
oir excellemment imité Salluſte. Tur-
: a dit auſſi, qu'il rémarquoit tant d'élo-
ıce dans ce dernier, qu'à ſon avis il avoit
oché plus près de Demoſthene que Cice- *Lib. 28.*
Au ſurplus, je me ſuis tú exprès de *adverſ.*
ue Trogus Pompeius trouvoit à repren- *cap. 22.*
aux harangues de Tite Live & de Tacite, *Juſtinus*
nd ils les ont rendues directes, au lieu de *lib. 38.*
faire obliques, parce que c'eſt un ſenti-
it de Trogus & de quelques autres, ſujet

Mithridate à Arſace, interrompi
ſes narrations. Ce ſont de p
qui méritent néanmoins d'êt
avec reſpect dans les grands A
ſervir d'exemple aux autres.
& quelques modernes euſſent
d'une ſi raiſonnable conſidérati
roient pas condamné, comme
toute ſorte de blâme ou de loü
donnent par un Hiſtorien. La
rendent de leur avis n'eſt pas bo
plus le fait d'un Orateur, que d'
d'en uſer ainſi; outre qu'à leur
tion toute nuë porte aſſés un I
cieux, à faire état des actions q
ſente, ou à les cenſurer. Car i
pris garde, que l'Orateur & l'H
aſſés d'autres choſes communes,

res, dont nous liſons avec tant de ſatis-
on les ſentimens contraires, où aux per-
es dont ils parlent, ou aux choſes qu'ils
ortent, les devoit rendre plus retenus
leur opinion.

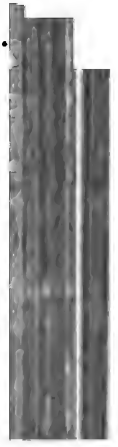
CESAR.

nom de Céſar eſt ſi illuſtre, qu'on ne
peut rien ajoûter à la recommandation
es ouvrages, de quelque nature qu'ils
t, après avoir dit, qu'il en eſt l'Auteur.
l ne doit pas à ſes ſeules actions milita-
ette haute reputation qui le ſuit; les Let-
n'y ont guéres moins contribué que les
es; & je le trouve auſſi glorieux, cou-
é par les Muſes ſur le Parnaſſe, que tri-
hant aux côtés de Bellone dans le champ
ſars. C'eſt ce qui fait prononcer à Quin-
1 ces paroles hardies, que Céſar parloit
rivoit avec le même eſprit, dont il com-
oit; & que ce grand Génie, qui paroiſſoit toutes ſes victoires, animoit encore ſes ngues & ſes compoſitions. Auſſi eſt-il d'obſerver, qu'entre les loüanges, que nciens donnoient aux Orateurs de ce -là, ils priſoient bien les pointes de Sul-

Lib. 10. inſt. cap. 1. Eodem animo dixiſſe quo bellavit.

encore inſpiré cette ardeur & cett
ce, par laquelle ils l'ont toûjou
de tous les autres. Que ſi n
porter un peu plus outre ce prop
de nouveaux paralleles entre l'ét
valeur de ce Prince incomparable
facile de faire voir, que ſi toute
du Monde qu'on connoiſſoit alors
l'Aſie & l'Afrique, partagèrent ſes
il n'a pas moins pénétré dans le gl
ctuel, n'aiant laiſſé presque aucu
qu'il n'ait cultivée, & où il n'ait
Aſcon. Pedia admiration. Dès ſa plus tendre
compoſa la loüange d'Hercule &
gedie d'Oedipe, outre quelques
furent nommées Julies, & dont
fendit depuis la publication. No
In Cæſ. cap. 56. vons pas dire, quel étoit ce Poe
dont parle Suetone

ſt une des plus delicates piéces de toute la
ëſie Latine. Il n'a pas moins excellé,
mme nous venons de voir, parmi les Ora-
irs, & ſes harangues pour les Bithyniens,
ur la loi Plautie, pour Decius Samnite,
ur Sextilius, avec aſſez d'autres, que nous
ivons plus, en rendoient autrefois des té-
oignages certains. A l'âge de vint & un
s il accuſa ſolemnellement Dolabella ; &
tant encore que Queſteur il fit les Orai-
is funebres de ſa tante Julie, & de ſa fem-
Cornelie. Ses deux Anti-Catons mon-
rent ce qu'il pouvoit dans la Satyre; & ſes
x autres livres de l'Analogie lui donnè-
t place entre les premiers Grammairiens.
compoſa quelques traités des Auſpices,
utres des Augures; & quelques-uns enco-
d'apophthegmes ou de propos mémora-
s. Mais ce qu'il donna au public du mou-
ment des Aſtres, qu'il avoit appris en Egy-
, mérite d'autant plus de conſidération,
on y liſoit le prognoſtique de ſa mort aux
s de Mars, ſi Pline l'ainé en doit être crû, *Macr. l. Satur. cap. 14.*
que ce travail fut ſuivi de la reformation
Calendrier. Je laiſſe à part les Epheme-
les qu'il laiſſa, dont parle Servius, pour *In l. II. Aen.*
nir enfin à ſes Commentaires, qui eſt ſon
vrage Hiſtorique, lequel nous devons exa-



taires, que celui n'avoit pas de
une Hiſtoire parfaite. Ils ſont
In Bruto. Ciceron, & ſi dépoüillés de t
mens d'Oraiſon, qu'il étoit tr
leur donner, qu'encore qu'ils
agréables en cet état-là, on ne
dre pourtant que pour des mér
de ſa main pour ceux, qui ſe ſ
appliquer à faire l'Hiſtoire de ſo
pendant, comme des materiau
rés euſſent pû ſervir à quelques
ſez temeraires pour entreprend
leur artifice, & de les enjoli
hommes de jugement ſe ſont a
faire, croiant que c'étoit une c
au deſſus de leurs forces, & q
point d'honneur à acquerir po
mettroient la main à un ouvra
paſſé celle d'un ſi grand ouvrie

ſemble un peu difficile ont été ſans doute
ırrompus. Et nous ſavons, qu'il étoit ſi
oigné de tomber dans ce vice d'obſcurité,
ıe c'eſt de lui que nous tenons l'impertant
écepte, de fuïr comme un dangéreux
ueil toutes les dictions, qui ne ſont pas
ins le frequent uſage, ce qui les rend moins
opres à nous expliquer nettement & avec
ırté. Quant aux choſes que traite Céſar
ins ſes Commentaires, ce ſont ſes propres
ions, qu'il décrit, & il ne nous dit guéres
évenemens, qu'il n'ait vûs. Suetone néan-
oins l'accuſe par la bouche d'Aſinius Pollio
n'avoir pas été aſſez exact, & même de
tre éloigné aſſez ſouvent de la vérité, ſoit
crédulité, lors qu'il déferoit à de faux
ports, ſoit à eſcient, ou encore par de-
t de mémoire; de ſorte qu'Aſinius ne
utoit point, que ſi Céſar eût vécu, il n'eût
is la main à ces mêmes Commentaires,
qu'il ne les eût corrigés en beaucoup d'en-
oits. A n'en point mentir, ſa narration
fort différente en beaucoup de choſes,
i le touchent, de ce que nous liſons dans
utres Auteurs, tels que Dion, & Plutar-
e ſur le même ſujet. Il n'en faut point
utre exemple, que ce qu'il écrit touchant
Tréſor de la République, qu'elle conſer-

A Gell. l. 1. noct. Att. c. 10. & Macr. l. 1. Satur. cap. 5.

In Cæſ. cap. 56.

voit depuis le tems de la prise de R
les Gaulois, pour s'en prévaloir dans
extreme nécessité. Car il veut, qu
lus, qui avoit ordre de l'envoier à l
l'ait laissé à l'abandon par sa fuite
miere nouvelle, que les troupes d
commençoient à se rendre maitres
ville, quoique cette nouvelle fût fauss
pendant on tient pour certain, que M
aiant voulu comme Tribun empêch
de s'emparer de ce même Trésor,
mier fut contraint de quitter Rome, i
par les ménaces de l'autre, qui fit o
force les portes du lieu, où ce nerf de
re & de l'Etat se conservoit, ce qu
un merveilleux avantage. Cela
qu'il n'est souvent pas moins difficile

erre civile, ni les ſept de celle des Gaules *Lud. Car-*
toient point de Céſar ; ce qui ne mérite *rio.*
s, qu'on y faſſe la moindre réflexion, leur
inion n'aiant ni fondement, ni ſuite. Mais
égard du huitiéme livre de ce dernier ou-
ge, la plûpart du monde tombe d'accord,
'il eſt de la façon d'un Hirtius, qui a fait
ſi les Commentaires des guerres d'Alexan-
e, d'Afrique, & d'Eſpagne. Quelques
s pourtant les attribuent à cet Oppius,
n des amis intimes de Céſar, qui écrivit
core un livre, pour prouver que le fils de
opatre, qu'elle diſoit avoir eu de ce mê-
Céſar, n'étoit point de ſon fait. Qui-
que ſoit l'Auteur du dernier livre de la
erre des Gaules, il témoigne aſſez, com-
n il étoit dans l'étroite amitié de ce Mo-
que, quand il dit, qu'encore que tous
x, qui liſent les écrits de Céſar les admi-
t auſſi bien que lui, il a néanmoins plus
raiſon de le faire que perſonne, parce que
autres n'y conſidérent que la pureté de la
tion, & l'excellence du ſtile, mais que lui,
ſait avec quelle facilité, & promptitude
Prince mettoit la main à la plume, il a un
uveau & tout particulier ſujet d'admira-
n. Surquoi nous nous devons ſouvenir du
éloge que lui donne Pline, d'avoir paſſé en *Lib.*

na plusieurs volumes au public, qu'
sollicitation & par le conseil de ce
cheur de ses études. Mais le dernier &
plus considérable de ses ouvrages fut l'
stoire, que nous avons de lui, qui allo
puis la fondation de Rome jusqu'à la mo
Drusus en Allemagne ; & dont la belle
texture, les agréables narrations, & la
ce facilité, le font comparer à Hérodot
qui semble lui adjuger le premier rang
les Historiens Latins. Elle n'étoit pa
commencement divisée par Decades, e
me nous la voions. C'est une distribu
ou distinction récente, dont on ne voi
cun vestige dans Florus son Abbreviateu
dans pas un des Anciens, & que Polibe
trarque, avec Perrus Crinitus ont déj
battue. Des cent quarante, ou cent qu
te deux livres qu'elle contenoit, il ne
en reste plus que trente cinq, encore ne
ils pas d'une même suite, puisque tou
seconde Decade nous manque, & que n
n'avons que la premiere, la troisiéme, &
quatriéme, avec la moitié de la cinquiè
qui fut trouvée dans Worms de la mém
de nos peres, par Simon Grynéus. L'
aussi recouvré depuis peu le commencem
du quarante troisiéme livre, par le m

Quint. l. 10. inst. cap. 1.

Ep. ad Io. B c. l. 7. de hist. dist. c. 12.

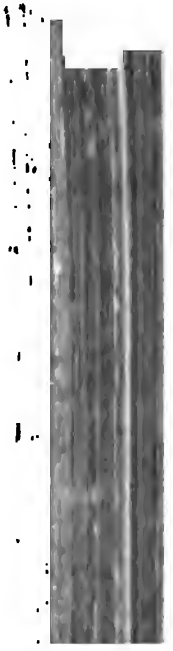
tale du Monde où il le trouva, tant de raretés aſſemblées ne le purent plus arrêter, auſſitot, qu'il eût vû celui dont la ſeule renommée lui avoit fait entreprendre un tel voiage, que fut le ſien. Elle n'étoit pas ſimplement appuiée ſur cette Hiſtoire, qui eſt aujourd'hui l'unique ſujet de l'eſtime, que nous faſons de Tite Live. Il avoit écrit avant que de venir à Rome ſous l'heureuſe domination d'Auguſte, des Dialogues Philoſophiques, qu'il lui dédia, & qui lui acquirent l'amour & la protection d'un Monarque le plus favorable aux Muſes, qu'elles eûrent jamais. Outre ces Dialogues, dont parle Seneque, nous apprenons de Quintilien, qu'il avoit encore donné l'excellens préceptes de Rhétorique dans une ettre adreſſée à ſon fils, où il lui recommandoit ſur tout la lecture de Demoſthene & de Ciceron, ſans ſe ſoucier d'une infinité d'autres Auteurs, s'il ne s'en trouvoit quelqu'un qui eût beaucoup de reſſemblance à ces deux qu'il devoit avoir toûjours devant les yeux. Et l'on peut voir dans Suetone, comme Tite Live avoit été choiſi entre les plus ſavans hommes de ſon ſiécle, pour avoir ſoin de l'inſtruction du jeune Claudius, qui fut depuis Empereur, puisque ce Prince n'entreprit d'écrire l'Hiſtoire Romaine, dont il don-

Ep. 101. *L. 10. inſt. c. 1*

In Claud. cap. 41.

ques là, qu'ils ſe ſont imaginé
ron eût entrepris d'écrire l'Hiſt
meuré inférieur de beaucoup
Sans faire en faveur de l'un de
ſi deſavantageuſes à l'autre,
dire, qu'ils ont excellé tous deu
te dans leurs profeſſions, que
perſonne n'a été ouï avec tant
de raviſſement à Rome que C
n'avons point auſſi d'exemple
tion étenduë & glorieuſe, com
de Tite Live, ſi nous conſidér
ne le Jeune nous en a laiſſé pr
Lib. 2. ep. 3. ad ucp. de ſes Epîtres. Il dit, que ſes
virent venir en Italie des extren
gne un homme de Seville ou de
eſt.moit alors la derniere pla
côté de l'Occident, pour avoi
ment d'enviſager Tite Live, &

ſonde où il le trouva, tant de raretés
es ne le purent plus arrêter, auſſi-
l eût vû celui dont la ſeule renom-
voit fait entreprendre un tel voiage,
ſien. Elle n'étoit pas ſimplement ap-
cette Hiſtoire, qui eſt aujourd'hui
ujet de l'eſtime, que nous faiſons de
e. Il avoit écrit avant que de venir
ſous l'heureuſe domination d'Augu-
Dialogues Philoſophiques, qu'il lui
qui lui acquirent l'amour & la pro-
un Monarque le plus favorable aux
ju'elles eûrent jamais. Outre ces *Ep. 101.*
s, dont parle Seneque, nous appre- *L. 10.*
Quintilien, qu'il avoit encore donné *inſt. c. 1.*
is préceptes de Rhétorique dans une
eſſée à ſon fils, où il lui recomman-
:out la lecture de Demoſthene & de
ſans ſe ſoucier d'une infinité d'au-
urs, s'il ne s'en trouvoit quelqu'un
eaucoup de reſſemblance à ces deux
oit avoir toûjours devant les yeux.
:ut voir dans Suetone, comme Tite *In Claud.*
)it été choiſi entre les plus ſavans *cap. 41.*
de ſon ſiécle, pour avoir ſoin de
ion du jeune Claudius, qui fut de-
)ereur, puisque ce Prince n'entre-
ire l'Hiſtoire Romaine, dont il don-



depuis la fondation de Rome jusqu
Quinct. l. 10. inſt. cap. 1. Druſus en Allemagne ; & dont
texture, les agréables narration
ce facilité, le font comparer à H
qui ſemble lui adjuger le premi
les Hiſtoriens Latins. Elle n'
commencement diviſée par De
me nous la voions. C'eſt une
ou diſtinction récente, dont on
cun veſtige dans Florus ſon Abbr
Ep. ad Io. B c. l. 7. de hon. diſc. c. 12. dans pas un des Anciens, & que
trarque, avec Petrus Crinitus o
battue. Des cent quarante, ou
te deux livres qu'elle contenoit
en reſte plus que trente cinq, enc
ils pas d'une même ſuite, puis
ſeconde Decade nous manque,
n'avons que la premiere, la troi
quatriéme, avec la moitié de la

'un manuſcrit de la Bibliothéque du Chapi-
e de Bamberg. Mais ce fragment n'a pas
é reçû ſans conteſtation. François Bartho- *Lib. 8. c. 19. de hiſt. lat.*
n, qui l'apporta d'Allemagne en Italie, An-
oine Quærengus, & Gaſpar Luſignan Au-
ur de la premiere impreſſion, le jugent au-
ıentique. Voſſius & quelques autres pro-
eſtent au contraire, que c'eſt une piéce ſuppo-
e, & qui ne peut tromper que ceux, diſent-
s, qui ont des oreilles de Midas. Pour le
ırplus des quatorze Decades, il faut ſe con-
ıier par force du Sommaire ou Epitome
ue Florus nous a dreſſé, ſi tant eſt qu'il ſoit
Auteur d'un travail, que tant de perſonnes
ondamnent, comme aiant été cauſe de la per-
: des œuvres de Tite Live, que nous regret-
ons ſi fort. C'eſt l'opinion de Bodin, qui *In Meth. hiſt. c. 2.*
ecuſe de même Juſtin d'avoir fait un pareil
rejudice à Trogue Pompée, & Xiphilin, en-
ore à Dion, en les abregeant. Caſaubon
ſt auſſi de cet avis, croiant que le recueil
uit par Conſtantin d'un corps Hiſtorique de
inquante trois parties, a donné lieu au mé-
ris des auteurs, qui le compoſoient, & qui
: ſont perdus en conſequence, parce qu'on
'eſt contenté de ces petits extraits. Quoi-
u'il en ſoit, ſi les trois Decades & demie
ue nous avons de Tite Live, nous ſont pleu-

rer la perte du ſurplus, elles ſont d'a
ſuffiſantes pour nous le faire eſtimer t
gne de tous les éloges qu'il a reçûs d
ciens. Certes, ils ne lui en ont point
de plus glorieux, que celui, qui lui f
Anno 1451. feré, il y a juſtement deux cens ans, p
phonſe Roi d'Arragon, quand il fit d
der par ſon Ambaſſadeur aux Citoiens
doué, & obtint d'eux comme une pré
relique, l'os du bras dont ce fameux o
triote avoit écrit ſon Hiſtoire, le faiſant
porter avec toute ſorte d'honneurs à N
où il le reçût de même. Auſſi dit-on, q
Prince avoit recouvré ſa ſanté par le
charmant que lui donna la lecture de
même Hiſtoire.

Mais c'eſt une choſe étrange à conſ

crits de toutes les Bibliothéques, où il fut u'on les conſervoit curieuſement. Mais ne it-on pas, que l'humeur capricieuſe & ty- mnique de ce Prince, lui firent commettre même excès contre les œuvres & les ſta- ès de Virgile? Qu'il voulut ſupprimer les rs d'Homere, ſur ce prétexte, que ſa puiſ- ce ne devoit pas être moindre que celle de aton, qui les avoit défendus dans ſa Républi- e imaginaire? Et que ne pouvant ſouffrir neque, ni aucun homme d'éminente vertu, lui prit même envie, d'abolir la Jurispru- nce avec le nom de tous les Juriſconſultes, nt on reſpectoit les ſavantes déciſions? La taiſie d'un tel monſtre ne ſauroit préjudi- r ni à Tite Live, ni aux autres, que nous ons de nommer, non plus que celle de mitien, ſecond prodige de la Nature, qui mourir par une ſemblable animoſité Me- s Pompoſianus, pour cette raiſon entre res, qu'il ſe plaiſoit à faire voir quelques ngues de Rois & de Généraux d'armée, raites de l'Hiſtoire de Tite Live. Quant témoignage d'Auguſte ſi plein de modera- n, il nous apprend que cette même Hi- ire, au lieu de flatter le parti victorieux, voit pu condanner celui des gens de bien des plus honnêtes hommes de la Républi-

Suet. in Calig. cap. 34. & in Domit. c. 10.

que, qu'on ſait qui s'étoit tous rangés
té de Pompée; ce qui va plutôt à la
mandation de Tite Live, qu'aut
Mais à l'égard de ce que Pollion tro
redire dans toutes ſes veilles, c'eſt u
ſe, qui mérite bien, que nous y faſſ
peu plus réflexion.

La plus commune opinion eſt,
Seigneur Romain accoutumé à la dél
du langage de la Cour d'Auguſte, ne p
ſouffrir de certaines façons de parler
ciales, que les Grecs nomment idiome
Tite Live, comme Padouan, s'étoit
divers lieux de ſon Hiſtoire. Pignor
d'un autre avis, & croit que cette Pa
odieuſe regardoit ſeulement l'orthogra
certains mots, où Tite Live emploie

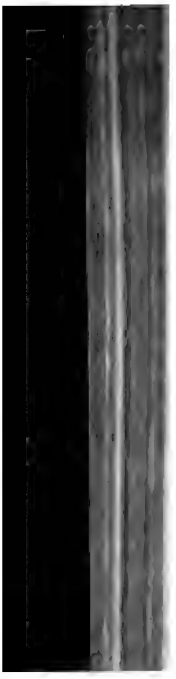
ée, qui étoit apparemment le plus juſte, omme nous venons d'obſerver, Pollion, qui toit Céſarien ſe moquant de la Patavinité de ite Live, l'accuſoit par là d'avoir témoigné op d'inclination pour la malheureuſe faction es vaincus ; ce qui ſemble d'autant plus rai-ſemblable, qu'il a de la conformité avec ſentiment d'Auguſte, que nous avons dé-rapporté. Il s'en trouve encore, qui veu-nt, que l'amour de Tite Live pour ſa pa-ie ait trop paru dans ce grand nombre de li-es, que nous n'avons plus, & où les ma-eres, qu'il traitoit, l'avoient porté à louër émeſurément ceux de ſon païs. C'eſt le ème deſaut, que Polybe attribuoit à Phili-as comme Carthaginois, & à Fabius com-te Romain. On l'a depuis encore imputé à aucoup d'Hiſtoriens modernes, & à Guic-ardin entre autres, qui pour obliger ſes lorentins s'arrête de telle ſorte aux moin-res interêts de leur Etat, & amplifie telle-ent leurs plus petites actions, qu'il en eſt ouvent importun, & quelquefois ridicule au gement de pluſieurs. Nous avons fait voir ans nôtre examen de l'Hiſtoire de Sandoval, ombien il eſt blâmable ſur le même ſujet. Et e gentil diſtique d'Actius Syncerus contre elle de Poggius la rend tout à fait mépriſable,

ve, le fait accroire, que c'étoit
lion y trouvoit à redire, quand i
de ce qu'elle avoit trop de Patavi
moi, je me tiens au ſens que lui d
Lib. 1. inſt. c. 5. tilien, qui vrai-ſemblablement ſa
tems la vraie ſignification de ce
cite au Chapitre des vertus & d
l'Oraiſon, où il remarque, qu'on
à un Vectius, d'avoir trop emplo
les Sabines, Toſcanes, & Préne
ſes écrits, de façon, dit-il, que
rioit là deſſus du langage de c
comme Pollion de la Patavinité de
Après une interpretation ſi expreſ
teur ſi conſiderable tel que l'eſt
je ferois conſcience d'étendre pl
le ſtyle & la diction, cet air de te
douë, que les courtiſans de Rome r
dans l'Hiſtoire dont nous parlons.

iſſée entre deux Auteurs de même tems &
même profeſſion. Quintilien a obſervé. *Lib. 9.*
e Tite Live commence ſon Hiſtoire par un *inſt. c. 4.*
rs Hexametre, & Mascardi au cinquiéme *Cap. 6.*
ité de ſon Art Hiſtorique en rapporte p'u-
urs autres, qu'il y a trouvés; mais il n'y a
int de proſe où il ne s'en rencontre, quand
les y cherche avec trop de curioſité. Le
:me Mascardi lui impute ailleurs, d'avoir *Tr. 1. c. 4.*
défectueux en beaucoup de circonſtances
portantes, que nous liſons dans Appien, *Lib. 9.*
qu'il ne devoit pas omettre. J'ai déja fait *contr.*
ir dans une Section précedente, comme Se- *decl. 1.*
que le Rhéteur taxe Tite Live de s'être laiſ-
emporter à l'envie, lorsqu'il donnoit à Thu-
lide la préference ſur Salluſte. J'ajoûte
contre le ſentiment de Voſſius, qu'encore
e Seneque le Philoſophe ait donné le titre
très diſert à Tite Live, il ne laiſſe pas de *Lib. 1. de*
réprendre au même endroit, d'avoir attri- *Ira c. ult.*
é à quelqu'un la grandeur d'eſprit ſans la
nté, parce qu'il croit, que ce ſont deux
alités inſéparables. Et dans un autre en- *Lib. de*
oit il ne peut ſouffrir, qu'au ſujet de cette *tranq. c. 9.*
ande Bibliothéque d'Alexandrie, Tite Live
t loüé le ſoin des Rois, qui l'avoient dreſ-
, prétendant, que ç'avoit été plûtot par
e vaine oſtentation, que par une véritable

Mais ſi l'Itineraire d'Antonin,
de Viterbe l'a fait voir, étoit v
roit difficile d'excuſer Tite Li
crime, quand cet Empereur l'a
lant de Volterre, d'avoir ſupp
belles actions des Toscans, d
voit la gloire. L'importance
frontée ſuppoſition d'Annius à
roit manifeſtement dans les b
de cet Itineraire, que nous ten
& de Surita, où l'on ne lit rien
parce que c'eſt une addition c
l'impoſteur, qui a fait ce mau
la gloire, & duquel nous nous
plaints tant de fois. Je me tr
embaraſſé à répondre au zèle d
Grand, qui ne pouvoit ſouffri
de Tite Live dans ſa nouvelle Biblic

ioignent un grand attachement à l'Idolatrie.
nrot un bœuf a parlé; tantôt une mule a
;endré; tantôt les hommes & les femmes,
coqs & les poules ont changé de ſexe. Ce
ſont que pluies de cailloux, de chair, de
ye, de ſang, & de lait. Les Statuës des
ux ont parlé, ont pleuré, ont ſué le ſang
t pur. Combien y lit-on de ſpectres ap-
us? d'armées prêtes à ſe choquer au Ciel?
lacs & de fleuves de ſang? En vérité ja-
is Hiſtorien n'a tant rapporté de ces vaines
ances du peuple, qu'on en voit dans ce-
ci. Et néanmoins, outre qu'il faudroit
danner presque tous les livres des Gen-
, ſi nôtre Réligion recevoit quelque pré-
ice de ſemblables bagatelles, on pouvoit
ore repréſenter au Pape Gregoire, que
e Live ne debite toutes celles, dont nous
ons de faire mention & quelques autres
même nature, que comme de ſottes opi-
ns du vulgaire, & des bruits incertains,
it il ſe moque le premier, proteſtant ſou- *Dec. 1. l. 5.*
t, que bien qu'il ſoit obligé de les rap- *& dec. 3.*
ter à cauſe de l'importante impreſſion *l. 1. & 3.*
ls faiſoient ſur la plupart des eſprits d'a-
s, ce qui donnoit quelque branle aux affai-
: il n'y avoit néanmoins que de la vanité
e l'impoſture en tout cela.



niſſoit de très agréables div
ſprit. L'on peut juger de là, q
cette Hiſtoire entiere & éten
met ſi ſouvent, nous y aurio
té de choſes très conſidérable
portées par celui, qui en au
oculaire, & en partie exécu
peu qui nous reſte de celle-ci
préſente rien que par abregé
que néanmoins beaucoup d
d'autant plus eſtimables, que
où elles s'apprennent, par le
tres Hiſtoriens, ou par la pe
d'une partie de leurs travaux.

Le ſtyle de Velleius Pate
digne de ſon ſiécle, qui eſt
beau langage. Il excelle ſur
blâme ou loue ceux, dont il par

bliger l'Italienne, ſoit par flaterie, ou par
norance, n'écrivant que ſur les mémoires
s victorieux, qui ont ſupprimé tout ce que
ortoient les rélations des autres.

Une faute ſi générale ne doit pas empê-
ier pourtant, que nous n'eſtimions Tite
ive en particulier, comme un des pre-
iers hommes de ſon païs. Il étoit de Padoue,
non pas d'Apone, ſelon que Sigonius ſe l'eſt
aginé, à cauſe d'un vers de Martial qui
et un lieu pour l'autre par une figure aſſez
dinaire aux Poëtes. Son ſejour de Rome
la faveur d'Auguſte lui donnèrent le moien
prendre les inſtructions néceſſaires à la
mpoſition de ſon Hiſtoire. Il en fit une
rtie dans cette capitale de l'Empire, & l'au-
à Naples, où il ſe retiroit quelquefois
ur travailler avec moins de diſtraction à ſon
vrage. Après la mort de cet Empereur il
ourna au lieu de ſa naiſſance, où il fut re-
avec des honneurs & des applaudiſſemens
mpareils de ceux de Padoue, y décedant
n 4. du regne de Tibere, & le propre jour
s Calendes de Janvier, qui fut auſſi le dernier
ceux d'Ovide, ſelon l'obſervation d'Euſebe
ns ſes Chroniques. Sa vie nous a été donnée
puis peu par l'Evêque Jacques Philippe To-
aſin, qui a remarqué tout ce qu'un Pa-

ſe au neuviéme livre de ſa premi
de ce que la renommée d'Alexa
geoit à ſe divertir ſur le ſuccès vr
des armes de ce Prince contre le
s'il les eut attaqués. La queſtio
mais il l'a traitée ſi delavangeu
côté, & avec tant de flatterie
quand il égale dix ou douze Ca
mains à cet invincible Monarqu
l'endroit de tout ſon ouvrage qu
moins un Lecteur judicieux. N
dicule de dire ſur un ſujet ſi ſeri
Sénat de Rome étoit compoſé
Rois qu'il y avoit de Sénateurs?
voit-il pas conſidérer, qu'Alexa
une vingtaine de Généraux ſo
Ptolomée, un Lyſimache, un C
Leonatus, un Philotas, un An
Eumenes, un Parmenion, un C

rs belles actions, que tous ces chefs Ro-
ins, qu'il ofe lui comparer? Pour n'en.
int mentir, cette Digreſſion, examinée
is toutes ſes parties, eſt plus digne d'un
clamateur, que d'un Hiſtorien de la répu-
ion de Tite Live.

VELLEIUS PATERCULUS.

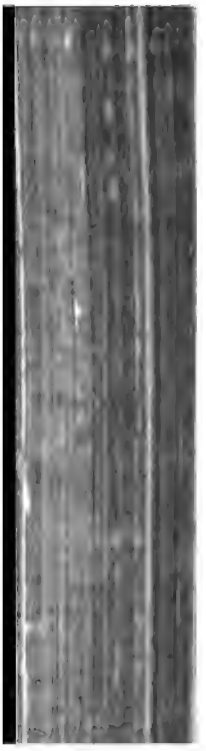
BIEN que les deux livres de Velleius Pa-
terculus n'euſſent pour but, que de don-
r un ſommaire de l'Hiſtoire Romaine depuis
fondation de Rome juſqu'au tems auquel
rivoit, que l'on ſait par lui même avoir été
lui de l'Empire de Tibere: Si eſt-ce qu'il
amoit ſon ouvrage encore de plus haut,
iſque le commencement du premier livre
us manquant, nous ne laiſſons pas d'y voir
antiquités de beaucoup de villes plus an-
nnes, que celle de Rome, de laquelle il
parle qu'après avoir examiné l'origine des
res. Il étoit d'illuſtre naiſſance, comme
e montre par ceux de ſon nom qui s'étoient
dus rémarquables dans l'exercice des pre-
eres charges de la Milice. Et lui même,
nt glorieuſement reüſſi dans cette profeſ-
n, dit, que le ſouvenir des païs, qu'il avoit *Lib. 2.*

vû étant Tribun militaire, & voiage
les Provinces de Thrace, de Ma
d'Achaïe, de l'Aſie Mineure, & d'a
gions encore plus Orientales, ſur
l'un & l'autre rivage du Pont Euxin,
niſſoit de très agréables divertiſſen
ſprit. L'on peut juger de là, que s'il
cette Hiſtoire entiere & étenduë, q
met ſi ſouvent, nous y aurions lû u
té de choſes très conſidérables, com
portées par celui, qui en auroit été
oculaire, & en partie exécuteur.
peu qui nous reſte de celle-ci, où i
préſente rien que par abregé, l'on
que néanmoins beaucoup de parti
d'autant plus eſtimables, que c'eſt le

Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de
nte deux ans de la derniere année de Tibe-
, jusqu'à la premiere de Vespasien. Ce
e Pline le Jeune rapporte d'un spectre appa- *Lib. 7. ep. 7. ad Surum.*
en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut
e entendu non plus de celui-là même,
nt nous venons de dire que Tacite
mention. Mais il importe fort peu
mon dessein d'accorder la diversité de tant
sentimens à cet égard qu'on peut voir ra-
sés dans Vossius, & dans Raderus Com-
nateurs de Quinte Curce. Peutêtre est-
seulement fils de ceux, que nomment Ci-
on ou Suetone. Et peutêtre n'a-t-il rien
commun avec tous les précedens, dont
us avons parlé, vû même que Quintilien,
pas un des anciens, n'ont dit le moindre
t de lui ou de son Histoire; chose si étran-
, qu'à mon avis le silence de Quintilien,
n'a omis aucun Historien de consideration
ns le dixiéme livre de ses Institutions, écri-
sous Domitien, ne sauroit être excusé,
'en présuppossant, que de son tems l'ouvra-
de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.
Les impressions ordinaires de cet Auteur
noiguent, que ses deux premiers livres sont
rdus, avec la fin du cinquiéme, le com-
ncement du sixiéme, & quelques petits

de ce qu'Arrien, Diodore, Jus
ques autres nous ont laiſſé par écri
d'Alexandre le Grand. Pour Qu
il a bien fait de s'abſtenir des rélati
Calliſthene, (le véritable, cité pa
ne ſe trouvant plus) qui donne à
que un Nectanebus Magicien pou
lieu de Philippe de Macedoine,
préſente mieux en Roland, ou
qu'en véritable Conquerant.
Henri Glarean n'eſt ſuivi par per
ſa diſtribution de l'Hiſtoire de Qu
en douze livres, rétabliſſant les
miers, & diviſant le reſte en di
lieu des huit ordinaires. Mais
façon qu'on la mette, elle ſera toû
vée digne de ſon ſujet, & celui, qu
de l'éloge que s'attribuoit inſolem
Amid mérite un Ammianus d'avoir

tre les deux livres de l'Hiſtoire abre-
e Velleius Paterculus, l'on a fait voir
gment, qui lui eſt attribué touchant la
: de quelques légions Romaines aux
es Griſons, & de celle entre autres, que
it écrit nomme la Divine. L'on y lit,
ie ſe ſauva de cette Legion que le ſeul
s, lequel Ciceron dont nous venons de
fit depuis condanner avec infamie,
avoir, étant Proconſul de Sicile, uſé
riions telles dans une ſi importante Pro-
qu'elles la penſèrent déſoler. Mais la
t des ſavans hommes, & Velſerus avec
s entre autres, reclament contre cette
qu'ils ſoutiennent être ſuppoſée, tant
ſtyle, qui paroit d'un ſiécle inferieur
ucoup à celui de Paterculus, que par
iere dont elle traite, & où ils trouvent
ndes abſurdités. Laiſſant à part le ju-
it douteux des Critiques, il demeure
nt à l'égard du vrai texte de cet Auteur,
ors les fautes, qui viennent plûtôt de
iſtes que de lui, & des copies que de
ıal, nous n'avons rien de plus pur dans
la Latinité, ni de plus digne des tems
ıſte & de Tibere.



trompette de ſes louanges, s
des propres termes que ſa ja
nir, puiſqu'il a trouvé parm
Hiſtorien de ſa vie tel que
Certainement, c'eſt un des
teurs qu'ils aient eu, & l'excel
le m'obligeroit à le croire plu
te Live & Paterculus, le fait
Lib. 3. ad Qfr ep. 2. celui, dont parle Ciceron dans
tres, ſi la plus commune op
qui ſe ſont peinés ſur la reche
cle, ne le mettoit du tems d
quelques uns mêmes de celui
ne veux point m'arreter là-deſſ
de ſon quatriéme livre, où il p
celui du dixiéme, où il fait
ſur la facilité de ſon ſiécle, pa
les fait ſervir à ſon ſens. Je
qu'aiant vécû un très grand âg
Lib. 11. che qu'il ne ſoit encore le mê
Ann. tems ainſi [illegible] comme l'

st Empereur, puisqu'il n'y a pas plus de
ente deux ans de la derniere année de Tibe-
, jusqu'à la premiere de Vespasien. Ce
ie Pline le Jeune rapporte d'un spectre appa- *Lib. 7. ep. 7. ad Suram.*
en Afrique à un Curtius Rufus, ne peut
re entendu non plus de celui-là même,
nt nous venons de dire que Tacite
t mention. Mais il importe fort peu
non dessein d'accorder la diversité de tant
sentimens à cet égard qu'on peut voir ra-
ssés dans Vossius, & dans Raderus Com-
ntateurs de Quinte Curce. Peutêtre est-
eulement fils de ceux, que nomment Ci-
on ou Suetone. Et peutêtre n'a-t-il rien
commun avec tous les précedens, dont
us avons parlé, vû même que Quintilien,
pas un des anciens, n'ont dit le moindre
t de lui ou de son Histoire; chose si étran-
, qu'à mon avis le silence de Quintilien,
i n'a omis aucun Historien de considération
s le dixiéme livre de ses Institutions, écri-
sous Domitien, ne sauroit être excusé,
en présuppolant, que de son tems l'ouvra-
de Quinte Curce n'étoit pas encore publié.
Les impressions ordinaires de cet Auteur
noignent, que ses deux premiers livres sont
dus, avec la fin du cinquiéme, le com-
ncement du sixiéme, & quelques petits

de ce qu'Arrien, Diodore, Ju
ques autres nous ont laiſſé par éc
d'Alexandre le Grand. Pour C
il a bien fait de s'abſtenir des réla
Calliſthene, (le véritable, cité p
ne ſe trouvant plus) qui donne
que un Nectanebus Magicien pc
lieu de Philippe de Macedoine,
préſente mieux en Roland, o
qu'en véritable Conquerant.
Henri Glarean n'eſt ſuivi par p
ſa diſtribution de l'Hiſtoire de C
en douze livres, rétabliſſant l
miers, & diviſant le reſte en
lieu des huit ordinaires. Mai
façon qu'on la mette, elle ſera t
vée digne de ſon ſujet, & celui, c
de l'éloge que s'attribuoit inſoler
mérite un Amyntianus, d'avoir
façon égalé par ſon ſtyle les b
d'Alexandre.

Apud Photium, ſect. 131.

manqué non plus que les autres. Le
e Glarean que je viens de citer, le re-
l d'avoir fait venir en fort mauvais Géo-
ıe le Gange du Midi, d'avoir confondu
ınt Taurus avec le Caucaſe, & de s'être
is prenant le Jaxartez de Pline pour le
ïs. L'on peut répondre en ſa faveur,
es dernieres équivoques ne ſont pas de
qui comme Auteur Latin n'a rien fait
uivre les Grecs, dont il empruntoit ſon
ire. En effet, Strabon a remarqué dans
nziéme livre de ſa Géographie, comme
lacedoniens appellérent Caucaſe ce qui
t qu'une partie du mont Taurus, parce
e premier leur fourniſſoit plus de ſujets
eux que l'autre, dont ils prenoient plai-
latter l'ambition d'Alexandre, & la leur
·e. Et quant au cours du Gange, bien
ſoit vrai, que généralement parlant il
nde du Septentrion au Midy, Strabon
noins ajoûte qu'il trouve des oppoſi-
, qui l'obligent à des routes différentes,
'enfin il porte toutes ſes eaux du côté
evant. Maſcardi attaque Quinte Curce *T. 5. dell'*
autre côté. Il trouve qu'il eſt exceſſif *arte hiſt.*
l'uſage des Sentences, & bien qu'il ſoit *c. 2. ep. 3.*
aint d'avouër, que toutes celles de cet
ur ſont très belles & très ingenieuſes, il

l'accuſe de ne les avoir pas toûjou
ploiées avec jugement, en faiſant pro
de diſproportionnées à la condition d
qui les diſent, comme on le voit, à
prétend, dans la harangue des Sc
Alexandre, telle qu'elle ſe lit dans leſ
livre. Je l'ai lue & reluë plus d'u
cauſe de cette imputation, mais j'avo
ç'a été avec des yeux bien différens
de Maſcardi. A peine me puis-je im
que ce ſoit une piéce faite à plaiſi
trouve toute cette oraiſon ſi ajuſt
perſonne des Ambaſſadeurs Scythes,
recitent, tant à l'égard des Sentenc
du reſte de ſes membres, qu'elle pa
mon eſprit pour une copie priſe
véritable original de Ptolemée, d'Ar

ailes, encore qu'elle donne les mains, a s graces inexprimables dans leur bouche. is quoique toutes ces choſes aient une rveilleuſe convenance avec ceux, qui les ſerent, je trouve qu'il y en a encore da- rage dans l'emploi des Sentences dont ſcardi ſe plaint; & ſi jamais le *Decorum* Latins fut conſidéré, ou cette bien- nce de leurs Rhéteurs curieuſement obſer- , je penſe qu'on peut dire que c'eſt ici, Quinte Curce en a gardé les loix très re- eulement. Ceux qui ſavent avec quelle nce les Scythes & les T rtares emploient ſables dans tous leurs diſcours, & comme ne diſent presque rien non plus que le reſte peuples Orientaux, ſans y mêler des pa- oles, admireront le jugement de cet Au- r dans la plus ſententieuſe partie de la ha- gue dont nous parlons, & où vrai-ſembla- ment ſon Cenſeur a tant trouvé à repren- . Ignorés vous, diſent ces Ambaſſa- rs à Alexandre, que les plus grands arbres ſont ſi long tems à croitre, peuvent être us & déracinés en un inſtant? Ce n'eſt être ſage de regarder ſeulement le fruit ils portent, ſans conſidérer leur élevation le péril de la chûte. Prenés bien garde en voulant monter jusqu'au plus haut,

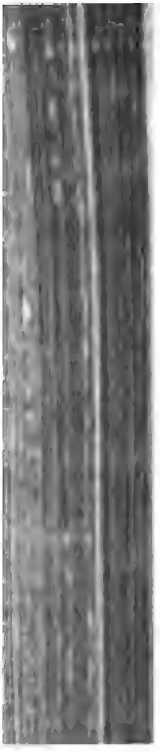
leurs dernieres branches ne vous dem
au poing, & que vous ne tombiés avec
Le Lion pour grand & féroce qu'il ſoi
quelquefois de nourriture aux moindr
ſeaux, & le fer avec toute ſa dureté e
vent conſumé par la roüille. Enfin,
a rien de ſi ſolide, ni de ſi fort dans l
ture, qui ne puiſſe être endommagé p
choſes du monde les plus foibles & q
roiſſent avoir le moins de vigueur.
tainement voilà bien des propos ſentent
Mais je ſoutiens, qu'au lieu d'être
de meſſéance comme prononcés par de
thes, on les doit ſur tout eſtimer à cau
l'air qu'ils ont de leur païs, & de cette
façon de s'exprimer, qui n'a presque ri

nd pas ſon amitié ſi honteuſe ni ſi criminel-
que d'autres ont fait) c'eſt une choſe
ange, qu'il ait eu le front d'écrire enſuite,
e les voluptés d'Alexandre étoient toutes
urelles & permiſes. C'eſt au lieu, où
nt repréſenté la mort de ce Prince, il ex-
ine enſuite ſes vertus & ſes vices, uſant
ces propres termes: *Veneris juxta natu-
e deſiderium uſus, nec ulla niſi ex permiſſo
aptus.* Quoi! cette paſſion infame qu'il
oit pour Bagoas n'étoit donc pas contre
ature? Si eſt-ce que long tems auparavant,
nobſtant les tenebres du Paganisme, Pho-
ide avoit obſervé dans un de ſes vers, que
s Brutes mêmes abhorroient naturellement
te ſorte de debauche. Et Platon, tout
ſamé qu'il eſt à cet égard, avoit reconnu
puis au huitiéme livre de ſes loix, qu'a-
nt même le ſiécle de Laius cet exemple
s Bêtes fit nommer l'amour maſculin un
ché contre Nature. Certainement, la
ute de Quinte Curce ne peut être palliée,
elque licence qu'on puiſſe alleguer des
entils, tant Grecs que Latins ſur ce ſujet.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit dans
Section d'Arrien, de quelques petites er-
urs de Quinte Curce, qui ſe reparent par
texte du premier; ou plûtôt de l'aide mu-

déja écrit des actions de Domitie
ne peut dire, qu'il ait parlé ailleu
les livres de ſon Hiſtoire. Il ne r
que cinq, & la conjecture de Lip
en a bien quinze de perdus. L
qu'ils s'étendoient depuis Galb
mort de Domitien, ce qui renferi
ce de vint huit ans pour le moins
ſemblable que la plus grande pa
vû que les cinq que nous avons
nent guéres que ce qui ſe paſſ
année & quelques mois. Leu
peu plus étendu & plus fleuri q
Annales, qui ſont écrites d'une
& preſſée, comme la raiſon
quoique l'éloquence de Tacite
tout dans ſon genre d'écrire gra
Muret. je ne ſai quoi de cette *douceur*

ges de cet Hiſtorien, il n'y en a point de plus excuſables, que ceux, qui ſe plaignent ſimplement de ſon obſcurité. Car parce qu'il laiſſe aſſez ſouvent ſes narrations imparfaites, il eſt vrai qu'on l'en trouve quelquefois moins intelligible. Le vice d'ailleurs des exemplaires, & la depravation de ſon texte aide beaucoup à rendre ſon ſens difficile à comprendre; ce qui paroit manifeſtement par les lieux entiers & non corrompus, où l'on n'a jamais de peine à deviner ce qu'il veut dire. Quoiqu'il en ſoit, l'on ne doit pas s'étonner, ſi Tacite ayant imité Thucydide, & ſuivi Demoſthene dont nous venons de parler, le premier a retenu je ne ſai quoi de l'âpreté ou auſterité, qu'on a toujours remarquées dans le ſtyle de ces deux Grecs, & dont tous les anciens ont fait une vertu, tant s'en faut, que cela doive être imputé comme un defaut à celui, qui ſe les eſt propoſés pour exemple. En effet, comme il y a des vins, qu'un peu d'amertume recommande, & comme pluſieurs perſonnes trouvent, que l'air ſombre des temples contribue quelque choſe à la dévotion: Il y en a d'autres, qui croient, que l'obſcurité d'un Auteur, & la façon d'écrire un peu ſcabreuſe, ſont plûtôt à eſtimer qu'à blamer, parce qu'elles donnent de l'attention

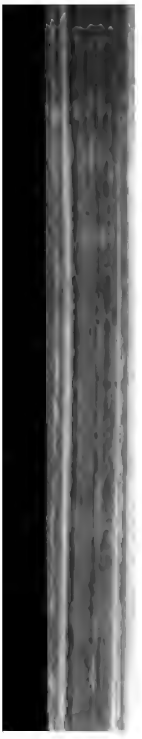


déja écrit des actions de Domitie
ne peut dire, qu'il ait parlé ailleu
les livres de ſon Hiſtoire. Il ne n
que cinq, & la conjecture de Lip
en a bien quinze de perdus. D
qu'ils s'étendoient depuis Galb
mort de Domitien, ce qui renfern
ce de vint huit ans pour le moins
ſemblable que la plus grande par
vû que les cinq que nous avons r
nent guéres que ce qui ſe paſſa
année & quelques mois. Leur
peu plus étendu & plus fleuri q
Annales, qui ſont écrites d'une
& preſſée, comme la raiſon
quoique l'éloquence de Tacite
tout dans ſon genre d'écrire gra
Muret. Ord. Luc. je ne ſai quoi de cette ἀσυνθεσίας o
dont les Rhéteurs ont obſerv
moſthene ne s'éloigne jamais.

Tacite, à qui les premiers Orateurs de ſon tems ont librement déferé la palme de leur profeſſion. Pline le Jeune eſt un des plus conſidérables d'entre eux, qui témoigne par pluſieurs de ſes Epitres, qu'il le reſpectoit, comme l'un des plus diſerts de ſon âge. Dans la vintiéme du premier livre il le fait juge d'une conteſtation, qu'il avoit eue touchant l'éloquence du Barreau, contre un ſavant perſonnage, qui ſoûtenoit que la plus conciſe étoit toûjours la meilleure. Il décrit ailleurs à un de ſes amis la pompe des funerailles de Virginius Ruſus, obſervant que ſon dernier & principal bonheur ſe remarquoit en ce qu'il avoit été loüé par le Conſul Corneille Tacite, dautant que cette oraiſon funebre ne pouvoit être faite par un plus éloquent que lui ; *laudatus eſt a Cornelio Tacito. Nam hic ſupremus felicitati ejus cumulus acceſſit laudator eloquentiſſimus.* Quand il fait part à un autre nommé Arrien du ſuccès de cette grande cauſe contre un Proconſul d'Afrique accuſé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une replique à celui, qui le defendoit, où ſon éloquence, & ſa gravité inſéparable de ſon discours, furent admirées: *reſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſime; & quod eximium orationi ejus ineſt, σεμνῶς.* Et

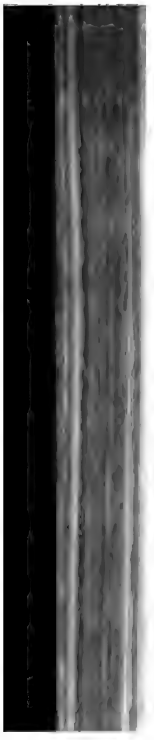
Epiſt. 1. lib. 2.

Ib. ep. 11.



Quant a ceux, qui ont été assez n
prononcer, que Tacite ne parloi
Latin, je les trouve plus dignes de
un tel delire, que de réponſe. De
Juriſconſultes néanmoins ont été d
Alciat, qui ſoutenoit, que la dicti
Jove étoit beaucoup meilleure, q
cet ancien Hiſtorien, toute pleine
d'épines; & Ferret, qui condamn
me la phraſe de Tacite, comme
aſſez Romaine à ſon jugement. S
jamais un ridicule, c'eſt ſans dout
& j'oſe dire, plein que je ſuis d'i
contre de ſi déraiſonnables ſentim
paremment le moindre Cuiſinier ou
de Tacite parloit mieux Latin que
Alciat, fort habiles hommes en Ju
ce, mais très mauvais juges au fait
parlons. Car quoique Tacite n'ai
comme Céſar ni comme Ciceron

Tacite, à qui les premiers Orateurs de ſon tems ont librement déferé la palme de leur profeſſion. Pline le Jeune eſt un des plus conſidérables d'entre eux, qui témoigne par pluſieurs de ſes Epitres, qu'il le reſpectoit, comme l'un des plus diſerts de ſon âge. Dans la vintiéme du premier livre il le fait uge d'une conteſtation, qu'il avoit euë touchant l'éloquence du Barreau, contre un ſavant perſonnage, qui ſoûtenoit que la plus oncíſe étoit toûjours la meilleure. Il décrit *Epiſt. 1. lib. 2.* ilſeurs à un de ſes amis la pompe des funeailles de Virginius Rufus, obſervant que on dernier & principal bonheur ſe remarquoit en ce qu'il avoit été loüé par le Conſul Corneille Tacite, dautant que cette oraiſon funebre ne pouvoit être faite par un plus loquent que lui ; *laudatus eſt a Cornelio Tacito. Nam hic ſupremus felicitati ejus cumulus acceſſit laudator eloquentiſſimus.* Quand il ait part à un autre nommé Arrien du ſuccès le cette grande cauſe contre un Proconſul l'Afrique accuſé de péculat, il dit que Corneille Tacite fit une replique à celui, qui le *Ib. ep. 11.* lefendoit, où ſon éloquence, & ſa gravité nſéparable de ſon discours, furent admirées : *éſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſime; & uod eximium orationi ejus ineſt, σεμνῶς.* Et



d'en arrêter un, & de le lui envoier
cer cette charge. Je laiſſe à part
ptions, qu'il lui fait dans deux l
rentes de la mort de Pline l'Ain
Lib. 6 ep. & de l'incendie du Veſuve, dont i
16. & 20. telle ſorte que l'Hiſtoire de Tacite
qu'il le conjure encore ailleurs de
Lib. 7. blier ſon nom, declarant ſa paſſio
ep. 33. en des termes, que je juge à pro
porter ici: *Auguror, nec me fall.*
Hiſtorias tuas immortales futuras
illis, ingenue fatebor, inſeri cupi
eſſe nolis curæ ſolet, ut facies no
quoque artifice exprimatur, nec
optare, ut operibus noſtris ſimilis
prædicatorque contingat? Mais
Pline témoigne davantage l'eſtin
Ib. ep. 20. & toute l'Italie faiſoient de Tacit
d'une autre lettre, où il declare,
plus tendre jeuneſſe il l'avoit cho

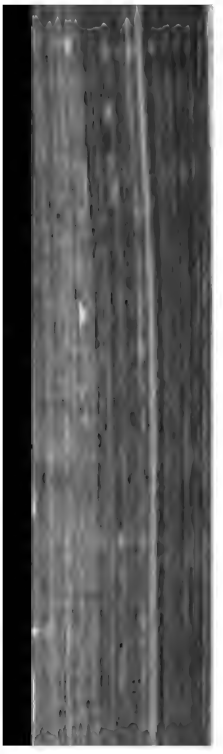
: cet endroit l'âge de ces deux hommes, je citerai encore fort volontiers en ſon propre ng ge : *Equidem adoleſcentulus cum tu jam ma gloriaque floreres, te ſequi, tibi longo, l proximus intervallo & eſſe & haberi concu-ſcebam. Et erant multa clariſſima ingenia, l tu mihi (ita ſimilitudo naturæ ferebat) maxi-e imitabilis, maxime imitandus videbaris.* Il eſt pas beſoin de chercher d'autres preuves : la réputation de Tacite du tems même i'il vivoit, qui a produit tant de grands per-nnages. Chacun ſait d'ailleurs, combien us les ſiécles ſuivans ont honoré ſes veilles, ont nous rendrons encore quelques témoi-nages avant que de finir cette Section. Et pendant qui n'admirera, qu'il ſe trouve des rbares aujourd'hui, tels qu'Alciat & Ferret l'égard des anciens Romains, qui ſont aſſez méraires pour dire, qu'un Auteur de ſi ande conſidération, ne ſavoit pas ſeule-ent parler ſa langue maternelle? En véri-, il faut avoir un front d'airain, & une cer-lle bien à l'eſſor, pour avancer de ſembla-es propoſitions. Pour moi quand je ver-is mille choſes dans Tacite qui ne me plai-ent pas, j'accuſerois plûtôt ma foible con-iſſance, le vice des exemplaires, ou quel-e autre défaut, qui ne lui pourroit être

imputé, que de donner le démenti à tout l'Antiquité, tombant dans une imagination pareille à celle, que nous refutons.

Il y a une troiſiéme ſorte d'accuſateurs de Tacite, qui le chargent d'avoir dit des
In Aurel. fauſſetés. Vopiſcus eſt l'un de ceux. Mais parce qu'il ne l'accuſe que pour s'excuſer dans cette propoſition générale, que les meilleurs Hiſtoriens du Monde ne ſauroient éviter le mêlange du menſonge parmi leurs plus véritables narrations, il ſemble que la réputation de Tacite ne ſoit pas beaucoup intereſſée en cela. Nous avons marqué ailleurs, qu'aſſez de perſonnes ont pris plaiſir à ſoutenir cette theſe. Et je me ſouviens
Orat. 11. que Dion Chryſoſtome voulant prouver dans une de ſes Oraiſons, qu'on ne faic jamais le vrai des choſes, ne ſe contente pas de dire que la priſe de la ville de Troye par les Grecs eſt une pure fable, & que les Poëtes contoient bien autrement les guerres de Xerxes & de Darius contre la Gréce, que les mêmes Grecs; il ajoûte pour marque du peu de certitude qu'il y a dans l'Hiſtoire, que entre les plus célebres Ecrivains de la Gréce les uns faiſoient que la victoire navale de Salamine avoit précedé celle de Platée, & les autres tout au contraire. Il juſtifie

de répondre, qu'il y a des menſon-
ue nôtre humanité tolere, parce qu'ils
:uvent dire de bonne foi, & comme
l'Ecole, ſans mentir. Mais quand
ullien reproche l'impoſture à Tacite,
e Budée le nomme l'un des plus ſcéle-
ĸ condannables Auteurs que nous aions,
'oit bien, qu'ils ne le taxent pas ſimple-
de cette ſorte de fauſſetés que l'igno-
: peut excuſer, & qui ſe peuvent rejet-
ur des erreurs, que la créance com-
: a autoriſées. En effet ils le prennent
:tie ſur ce qu'il a dit avec impieté des
tiens, & en dériſion de nôtre ſainte
ion, qu'il attaque même dans les fonde-
: du vieil Teſtament, ſe moquant des
:les de Moïſe, & reprochant aux Juifs,
: adoroient l'effigie d'un Ane ſauvage.
uë, qu'on ne ſauroit trop condanner
:e qu'il dit là-deſſus comme Payen qu'il

Et néanmoins nous ſerons toûjours
aints d'avouër, que s'il le faut abſolu-
rejetter à cauſe de ce qu'il a écrit con-
vrai Dieu & nos Autels, l'on ſera obli-
brûler avec ces livres presque tous ceux
ientils, n'y en aiant que fort peu, qui
ent abſtenus de ſemblables calomnies.
s la même choſe contre le jugement

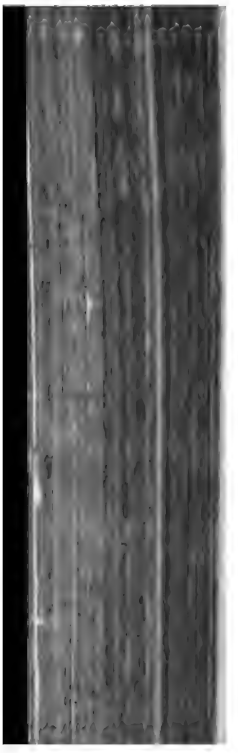


vailler jamais ſur un Auteur
les autres pour l'autoriſer,
que lui même a loüé Tacit
que perſonne puiſſe le faire.
ſon Hiſtoire nous a repréſen
plus méchans Princes, qui
que par malheur les livres
le regne des meilleurs Emp
ſien, de Tite, de Nerva,
trouvent perdus. Tant y a
tout ce que nous avons d'Hi
ſans excepter même la Sac
dre reſponſable celle de Ta
exemples, qu'elle contient,
point, qui n'en ait de très d
il ne faille diſtinguer avec j
& le mal de chaque narra
qu'autrefois, comme enc
Tertullien, les invectives d
nous pouvoient être appreh

la grace de Dieu. Mais je ne ſaurois m'imaginer, qu'il ſe trouvât aujourd'hui perſonne, qui fût pour ſe laiſſer ſéduire aux calomnies des Ethniques, ni à tout ce que l'Infidelité, où ils vivoient, leur a pû faire écrire contre nos vérités Evangeliques.

L'eſtime générale, où ſont les ouvrages de Tacite, pourroit ſuffire toute ſeule contre les autorités que nous venons de conſidérer, quand nous euſſions manqué de raiſon pour les refuter. Que s'il étoit beſoin de les affoiblir par d'autres autorités contraires, j'en puis produire deux, outre le conſentement univerſel des ſavans, qui ſont de tel poids qu'elles feront toûjours pencher la balance de leur côté. La premiere eſt celle de l'Empereur Tacite, qui dans cette ſuprême dignité du Monde où il ſe trouvoit, ne laiſſa pas, près de deux cens ans depuis la mort de l'Hiſtorien dont nous parlons, de ſe glorifier du nom qui leur étoit commun, s'eſtimant même honoré de l'avoir eu pour ancestre, & d'être reconnu pour un de ſa poſterité. Il ordonna de mettre ſa ſtatuë dans toutes les Bibliothéques, & de faire décrire tous les ans dix fois ſes livres, afin qu'ils paſſaſſent de main en main, & de ſiécle en ſiécle. La ſeconde autorité ſera celle du

Vopiſc. in Tacito. cap. 10.



duquel il pouvoit tirer le
& de ſolide ſatisfaction d'eſp
témoignage des Princes
que la traduction de cet
Langues eſt une preuve c
qu'en ont fait toutes les Na
commentaires & ſon Hi
un traité des divers peuple
l'Allemagne de ſon tems,
différentes; avec un autr
de ſon beau pere Agricola
lui attribuent encore celui
corruption de l'éloquence
tres donnent à Quintilien,
être ni de l'un ni de l'autre
blable conjecture de Lipſe
cueil de Facéties ou de
que Fulgentius Planciades
de Tacite, c'eſt une pure
n'a jamais trompé que ce

ſoit en la matiere, à prendre, comme *Lib. 2. de repoëtica, cap. 1. & lib. 3. c. 1.*
ſcaliger, la diction de l'Hiſtoire pour la
ere, & les choſes qu'elle explique
la ſorme. Il mêle par tout des haran-
, tantôt obliques & tantôt directes, ſe-
ue la condition du tems, du lieu, & des
nnes les demandoit. Tout concis qu'il
ans ſon ſtyle, il ne laiſſe pas de faire en
eurs lieux des Digreſſions, témoin entre
s celle du Dieu Sérapis dans le quatriéme
de ſon Hiſtoire, & cette autre merveilleu-
1 cinquiéme, dont nous avons déja tou-
quelque choſe, de la Réligion des Juifs &
ur Législateur Moïſe. Son opinion étoit,
comme il n'y a point de voiageur, qui
e puiſſe détourner quelquefois, pour
un lieu mémorable, ou quelque ſingu-
é des païs, qu'il traverſe; les loix de l'Hi-
e ne défendent pas non plus à celui
l'écrir, de faire de ces petites excurſions,
plaiſent & délaſſent l'eſprit plus qu'elles
e divertiſſent, quand on n'en uſe qu'à
os. Il n'eſt pas moins ſententieux que
icydide ou Salluſte, mais c'eſt avec ce
veilleux artifice, que toutes les maxi-
, qu'il poſe, s'engendrent de la nature
ſujets qu'il traite, de même que les étoiles
: faites de la propre ſubſtance des Cieux.

On n'y voit rien d'étranger, d'affecté, qui ſoit tiré de trop loin, ou ſuperflu; chaq penſée tient un lieu qui lui convient ſi bie qu'il ne lui peut être diſputé. Au ſurplus vo n'apprénés pas de lui ſimplement l'éveneme des choſes paſſées. Il en découvre presqu toûjours les cauſes, & les conſeils préc dens. Certainement on peut dire dans l'Hi
Virg. Georg. 2. ſtoire la même choſe, que le Poëte a pro noncé au fait de l'Agriculture,

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.

Et s'il eſt vrai, ce que beaucoup de perſonnes aſſurent, que la Mer a ſes eaux plus douces au fond, qu'au deſſus & en ſa ſuperficie; il eſt encore plus aſſuré, qu'une narration Hiſtorique, qui ne nous fait connoitre que

ſé à dire, que par ce qu'il a dit, ſon ſilence
nt auſſi inſtructif, que ſon langage, & ſes
lles (pour parler en terme de chiffre) auſſi
ıſidérables, que ſes plus importans cara-
ıres, à cauſe que tout y eſt plein de conſide-
ion, de juſteſſe, & de jugement. C'eſt ainſi
'au rapport des anciens le Peintre Timante
primoit dans ſes tableaux plus de choſes
ur la penſée, qu'il n'en expoſoit à la vuë
ı ſpectateurs. Auſſi ſait-on, que Tacite
ɔit envie d'écrire dans ſa vieilleſſe, l'Empi-
de Nerva, & celui de Trajan, comme
us l'apprenons de lui même.

FLORUS.

CEUX, qui font vivre Florus ſous Tra-
jan, ſont obligés de corriger l'endroit
ſon Prologue, où il dit qu'il n'y avoit
ıéres moins de deux cens ans depuis le
ns d'Auguſte jusqu'au ſien. La plus
ai-ſemblable opinion porte, qu'il étoit un
u poſterieur, & l'on peut croire même,
ıe le Poëte Florus, dont Spartien cite les
rs dans la vie d'Adrien, eſt encore celui
ıquel nous parlons, qui a fait l'Abregé de
Hiſtoire Romaine en quatre livres. Il avoit

écrit familierement à l'Empereur, en termes,

Ego nolo Cæſar eſſe,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

Ce bon Prince, qui ſe mêloit du métier Muſes, lui fit une réponſe de raillerie, il le nomme,

Ego nolo Florus eſſe,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Calices pati rotundos.

Auſſi voit-on, que le ſtyle de ſon Hiſtoir entierement Poëtique, & que l'amour Parnaſſe lui a fait quelquefois emploier l ment des hémiſtiches de Virgile. Mais q qu'il paroiſſe fort licentieux en cela, &

enieuſes, & de penſées qu'il débite avec
orce & vehemence. Que ſi vous exceptés
uelques petits endroits, qui peuvent être
ommés froids, les comparant aux autres, le
eſte contient un nombre innombrable de
ntences & de préceptes, qui ne pouvoient
tre couchés en plus beaux termes.

Il eſt difficile de bien determiner, ſi c'eſt
n même Florus, qui a fait les quatre livres,
ont nous venons de parler, & qui a dreſſé
s Argumens ſur tous ceux de Tite Live.
uoiqu'il en ſoit, l'on ſe tromperoit lourde-
ent de croire, que l'intention de Florus eût
é de reduire en Epitome dans ſes quatre
res l'Hiſtoire entiere de Tite Live, puis-
'il ne la ſuit pas en beaucoup de lieux, où
a des opinions tout à fait particulieres.
es ſont telles, ſur tout à l'égard de la
ronologie, ou de la ſuite des tems, qu'il eſt
s dangereux de le prendre pour guide en
a, à cauſe des grandes fautes qu'il y a
mmiſes par negligence ou autrement.
ais peutêtre que ceux, qui l'accuſent d'a-
ir fait perdre les œuvres de Tite Live, ſe
ident ſur les petits Sommaires ou Argu-
ens, qu'il a donnés de chaque livre du
me Tite Live. En ce cas là leur con-
ture n'a pas beaucoup d'apparence, telle

ſorte de Sommaires ne pouvant pas raſſaſſier l'eſprit, ni lui faire mépriſer un ouvrage, dont ils ne donnent qu'une très ſuperficielle connoiſſance.

Quelques-uns font Seneque Auteur de l'Hiſtoire compendieuſe de Florus, à cauſe que Lactance rapporte dans le quinziéme chapitre du 7. livre de ſes Inſtitutions Divines, une diviſion de l'Empire Romain en quatre ſaiſons différentes, lui attribuant par metaphore l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe de nôtre humanité, ce qu'il dit être de l'invention de Seneque. Or parce que cette même diviſion ſe voit dans la Préface des livres de Florus, ils concluent, qu'ils ſont de Seneque, & que le nom de Florus n'y doit être conſidéré que comme ſuppoſé. Et néanmoins, quiconque prendra garde aux textes de ces deux Auteurs, y remarquera facilement de très grandes différences. Seneque, par exemple, fait aller la jeuneſſe de Rome, ou l'adoleſcence, comme il parle, juſqu'à la fin de la derniere guerre Punique; Florus ne l'étend que juſqu'à la premiere. Et Seneque commence la vieilleſſe de ce même Etat, du tems des guerres civiles excitées entre Jule Céſar & Pompée; là où Florus ne la prend que depuis l'établiſſement d'Auguſte dans le

pouvoir abſolu. N'eſt il donc pas plus vraiemblable, que Florus a voulu ſe ſervir de la penſée de Seneque en la diverſifiant à ſa mode, & en la rendant ſienne de quelque façon par le changement qu'il y apporte? Je pense d'ailleurs, qu'on pourroit plus tolerablement croire, que Lactance ſe ſeroit trompé, que de s'imaginer une erreur dans tant de manuſcrits, qui mettent toûjours *L. Annæus Florus* au titre des livres, dont nous parlons. Il ſe peut faire auſſi, que Florus & Seneque étans tous deux d'une même famille, qui eſt celle des Années, leurs noms aient été confondus par adoption ou autrement, & qu'ainſi Florus ait encore été nommé Seneque, comme on ne peut nier, qu'il ne le ſoit dans quelques vieux exemplaires, y en aiant même, qui lui ont donné le ſurnom de Jule. Surquoi nous obſerverons, que la maiſon des Héraclides n'eſt pas illuſtrée par la valeur de tant d'hommes magnanimes, qu'elle a donnés au Monde, que celle des Années, par le nombre qu'elle a produit de grands perſonages en toute ſorte de literature. Seneque le Philoſophe, le Tragique, & le Rhéteur, il en faut faire trois, le témoignent aſſez, avec le Poëte Lucain, & nôtre Hiſtoriographe, dont le ſtyle retient je ne ſai quoi du

Génie de cette derniere famille, toute née à l'Eloquence & à la Poesie. Je ne veux pas oublier non plus, que les loüanges, qu'il a données en beaucoup de lieux à l'Espagne, lui sont reprochées par ceux, qui pensent, que l'amour de la Patrie l'a fait parler avec un peu d'excés au sixiéme, dix septiéme, & dix huitiéme chapitres du second livre, outre ce qu'il ajoûte dans le troisiéme, quand il traite des exploits guerriers de Sertorius en Espagne. *Cap.* 22.

Il y a eu un autre Julius Florus plus ancien que l'Historiographe, puisqu'il vivoit sous l'Empire de Tibere. Seneque parle de lui dans ses Controverses, comme d'un homme instruit dans l'art de bien dire par l'Orateur Portius Latro. Et Quintilien lui donne cet éloge, d'avoir été le Prince de l'Eloquence, dont il faisoit profession dans les Gaules. Ceux qui se fondent sur le surnom de Jule, que quelques Manuscrits attribuent, comme nous avons dit, à celui de qui nous considérons l'Histoire, s'imaginent, qu'il peut être descendu de cet autre Florus, dont Seneque & Quintilien ont fait une si honorable mention. C'est une simple conjecture, & si légere, qu'elle ne mérite pas, que nous nous y arrêtions davantage. *Lib. 1. instit. c. 3.*

ajoûterai ſeulement, qu'entre les licen-
qu'a priſes Florus, comme nous l'avons
remarqué, il y en a une ſi Poëtique, &
l'hyperbole eſt ſi étrange, que Scaliger *Pag. 134.*
âme avec raiſon dans ſes Commentaires
Euſebe, d'avoir donné dans le *Cacozéle,*
s'être laiſſé emporter au deſir bas &
ile de dire des choſes merveilleuſes au
udice de la vérité. C'eſt où nôtre Hi- *Lib. 2.*
en rapporte l'expedition de Decimus Bru- *cap. 17.*
e long de la côte Celtique, de celle de
ce, & de Portugal. Il aſſure, que Brutus
oulut jamais arrêter ſa courſe victorieu-
qu'après avoir reconnu la chûte du Soleil
s l'Ocean, & entendu avec horreur
tinction de ſon feu dans les eaux de la
; ce qui lui imprimoit une certaine
réhenſion d'être ſacrilége; & d'avoir plus
, que ſa Réligion ne le permettoit.
ida καὶ κακόζηλα ſunt hæc, dit Scaliger,
ès avoir uſé de ces termes, *Florus*
στολογία Poëtica drama amplificat. La
me envie d'écrire quelque choſe d'étran-
doit être encore obſervée, & condan-
, où Florus parle de la défaite des Cim-
s par Marius. Il veut qu'on croie, que
x jeunes hommes furent vûs dans Rome
rès du Temple de Caſtor & Pollux,

narration, ce doit toujours
marque du peu de créance qu
& en proteſtant, qu'il rapport
les bruits populaires, qui ont

SUETONE

J'ai dit dans la Préface de
je n'aurois pas mis Suetone
autres Hiſtoriens, ſi ce qu'il r
des douze premiers Céſars ne c
leurs vies une ſuite Hiſtorique
paſſé durant un tems ſi conſidé
celui de plus d'un ſiécle. Je v
que perſonne ne parle de l'Hiſto
ſans nommer Suetone, avec t
ge, que Louïs Vives n'a pas fe
ferer en diligence & en fidélité
nous avons d'Ecrivains Grecs &
din dit de même qu'aucun d

Lib. 5. de trad. diſc.

, quoiqu'il mérite beaucoup, je ſerois
ı faché de lui tant attribuer au préjudice
:eux dont nous avons traité jusqu'ici. Et
nmoins il doit être reconnu pour un des
ıcipaux Auteurs de ſa langue. Auſſi étoit-
ecretaire de l'Empereur Adrien, ce qui *Magiſter Epiſtolarum.*
oigne qu'il poſſedoit, outre la con-
ſſance des grandes affaires, un talent par-
lier pour les rendre en beaux termes,
our bien coucher par écrit. On dit que
e charge lui fut ôtée à cauſe de quel-
s brusqueries dont on trouva mauvais
l eût uſé envers l'Imperatrice Sabine,
:e que le reſpect & la révérence duë à ſa
réme dignité, ſembloient avoir été violés
une trop grande liberté. Mais il ſe voit
lquefois, que de telles disgraces particu-
es ſont utiles au public, comme il eſt
vé à ſon égard, ſa chûte l'aiant plongé
doute dans un loiſir ſtudieux & literaire,
peutêtre nous a produit entre autres
rages celui, qui lui donne rang entre les
niers Hiſtoriens.

Outre ce travail Hiſtorique, nous avons
ore ſon livre des Grammairiens illuſtres,
elui des Rhéteurs, dont la meilleur partie
ıs manque; auſſi bien que d'un autre,
contenoit la vie des Poëtes. Car celle

la même main. Quoiqu'il en ſoi
Saint Jerôme le prit pour patron
re d'écrire, quand il dreſſa ſon
Ecrivains Eccleſiaſtiques. Ma
pas croire, que ce qu'on voit
Pline l'Ainé ſous le nom de S
de ſa façon. Quand le ſtyle
ſeroit point, & la diction, qu
d'une plume plus moderne, &
trop ami de Pline le Jeune, ſe
gnage qu'en rendent ſes Epitres
ſi froidement, & dire ſi peu de
oncle, qui étoit un ſi grand
Il y a pluſieurs de ces Epitres d
s'adreſſent à Suetone, dont l'u
qu'il avoit prié Pline de différ
ques jours à plaider ſa cauſe, ſ
d'un ſonge de mauvais augure

Lib. 1. ep. 18.

ment ils ſignifient, témoigne d'ailleurs qu'il ne déferoit pas moins que ſon ami à cette ſorte de vanité. Dans une autre Epitre Pline *Lib. 5.* ménace Suetone en riant, que s'il remet plus *ep. 11.* long tems à donner au public ſes écrits, il changera des hendecaſyllabes, qu'il avoit faits à leur loüange, en Scazons & en Vers, qui n'auront pour but que leur diffamation: Lui ajoûtant pour l'encourager à cela, que ſon ouvrage étoit arrivé à un tel point de perfection, qu'au lieu de l'éclaircir, la lime ne faiſoit plus rien que diminuer ſon prix en l'affoibliſſant. *Perfectum opus abſolutumque eſt, nec jam ſplendeſcit lima, ſed atteritur.*

L'on voit les titres de pluſieurs autres compoſitions de Suetone, que nous avons perduës, dans Aulu Gelle, Servius, Tzetzez, & ſur tous dans Suidas, qui lui attribuë les livres: des jeux que pratiquoient les Grecs, des ſpectacles que repréſentoient les Romains, de la République de Ciceron, des habits, des paroles injurieuſes, de la ville de Rome, & quelques autres. Il ne lui donne que ſimplement la qualité de Grammairien Romain, auſſi étoit-elle de bien plus grande conſidération de ce tems-là qu'elle n'a été depuis. Au- *Ep. 19.* cune parle d'un autre Traité de Suetone touchant les Rois, qui étoit de trois livres,

dont Pontius Paulinus avoit fait un Poëme en les abregeant. Au ſurplus, le ſurnom de Tranquille, qu'on donne à Suetone, eſt en effet le même par la ſignification que celui de ſon pere, qu'il appelle lui même dans la vie d'Othon *Suetonium Lenem*, rapportant comme ſa charge de Tribun de la treiziéme Legion l'avoit obligé à ſe trouver aux combats des troupes de cet Empereur, contre celles de Vitellius. Ceux-là ſe mécomptent donc, qui ont crû, que l'Hiſtorien dont nous parlons, étoit fils de ce Suetone Paulin, dont parlent Tacite, Pline, & Dion dans Xiphilin. Sicco Polentonus & Muret ont fait cette faute, que Lipſe & quelques autres relevent judicieuſement, n'y aiant point d'apparence de confondre un Tribun militaire avec un Conſul. Gerard Voſſius montre auſſi fort bien l'erreur de ceux, qui ont voulu lire dans le dixiéme chapitre du premier livre des Inſtitutions divines de Lactance, *Tranquillus*, au lieu de *Tarquitius*, qui eſt un autre Auteur fort ſavant dans la religion Païenne, & que vraiſemblablement pour cela Lactance cite plûtôt en parlant d'Eſculape, que Suetone.

Cap. 10.

In vita Suet. var. lect. lib. 5. cap. 11.

Pour revenir à ſon Hiſtoire particuliere des douze premiers Empereurs, il ſe trou-

e des Critiques qui aſſurent que le com-
ıencement du premier livre nous manque;
: fondant ſur ce qu'il n'y a point d'appa-
ence, que Suetone n'ait rien écrit de la
aiſſance & des premieres années de Ju-
: Céſar, puiſqu'il a pris la peine de
chercher l'origine & l'éducation d'onze
ıtres Monarques, qui ont ſuccedé à celui-là,
: dont il nous a donné les vies. Il y a tra-
aillé, ſelon le jugement de Saint Jerôme,
vec la même liberté que des Souverains ſi
bſolus s'attribuoient dans une condition
xemte de toute ſorte de crainte. Je ſai
ien, que Muret dans ſon oraiſon ſur Tacite
ourne cela au deſavantage de Suetone, &
ıaintient, que Saint Jerôme l'a plûtôt blâmé
ue loüé en parlant de la ſorte. Car il ſeroit
ſouhaiter, dit Muret, que nous n'euſſions
oint appris tant de débauches, & tant de
ices honteux, qu'ont pratiqués les Tiberes,
es Nerons, & les Caligules. Ce ſont
es ordures, qui font presque rougir le
apier ſur lequel Suetone nous les repréſente.
t ſi ce que dit un ancien, eſt véritable,
u'il n'y ait guéres de différence entre ce-
ıi qui décrit de ſemblables infamies avec
ɔin, & celui qui les enſeigne, à peine pour-
ons nous excuſer Suetone de s'en être ac-

Eadem libertate ſcripſit, qua ipſi vixerunt.

Parum abeſt à docente qui talia narrat.

In Ner. cap. 16.

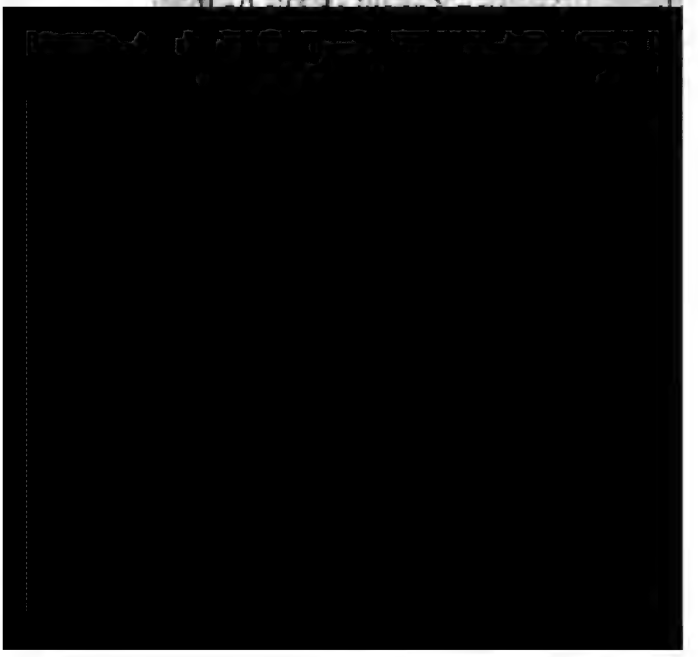
quité de la façon qu'il a fait. On l'accuſe encore d'avoir trop mal traité les Chrétiens, quand il les nomme un genre d'hommes d'une ſuperſtition nouvelle, & pleine de maléfices, qui les faiſoit perſécuter du tems de Néron. Mais comme nous avons déja répondu à de ſemblables objections dans d'autres Sections, que celle-ci, y a-t il un ſeul de tous les Hiſtoriens de nom, qui ne ſoit coupable, s'il lui faut imputer à crime d'avoir repréſenté les méchantes actions qui ſont la plus grande, & ſouvent la plus conſidérable partie de ſa narration? L'Hiſtoire ſacrée même ne nous fait-elle pas voir des parricides, des inceſtes, des idolatries, & mille autres profanations, parmi ſes meilleurs exemples & ſes plus ſaintes inſtructions? Et ne ſavons nous pas qu'il faudroit jetter au feu tous les livres des Païens qui ont écrit depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, ſi ce qu'ils ont oſé dire contre nos Autels, nous obligeoit de les condanner abſolument.

JUSTIN.

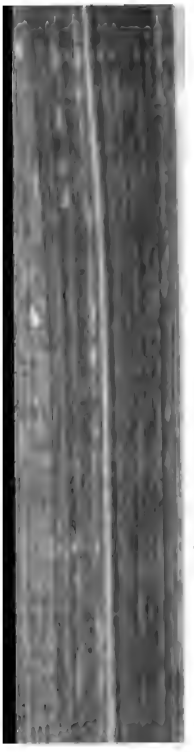
QUELQUES-uns croient qu'on a tort de ſe plaindre des Abbreviateurs, parce que

ſans avoir été cauſe de la perte des ouvrages qu'ils ont abregés, il nous eſt demeuré par leur moien dequoi nous conſoler, nous aiant donné en ſommaire ce qu'avoient de plus remarquable beaucoup d'Auteurs, dont il ne nous reſte plus rien. Ceux qui ſont de cette opinion, ſe doivent reconnoitre infiniment obligés à Juſtin, qui a ſi heureuſement reduit en petit le grand travail de Trogue Pompée, que nous n'avons guéres de compoſitions Latines plus conſidérables que ſon Epitome, ſoit qu'on en conſidére le ſtyle, ou qu'on en examine les matieres. Mais c'eſt mal décharger, il me ſemble, les Abbreviateurs, quand on dit ſimplement, qu'ils ont laiſſé des piéces dignes d'une très grande eſtime, ſans faire voir, qu'ils n'ont rien contribué à la perte de nos originaux, puisque c'eſt le crime, dont on les charge. En effet, je vois fort peu d'hommes doctes, qui ne les en aient rendus coupables, comme nous avons déja remarqué aux Chapitres d'Hérodote, de Dion, & de Tite Live. Les extraits ou recueils de ce ſavant Empereur Porphyrogenete ſont pris à partie là-deſſus. Tribonien eſt traité de même, pour avoir fait une compilation aſſez défectueuſe dans ſes Pandectes des textes, ou plûtôt des Oracles de tous ces Anciens Juriſconſultes,

que l'excellence du raiſonnement & la l
té de la diction devoient préſerver d'
Verulam. de aug. ſcient. l. 2. cap. 6. grand attentat. Et quand un Auteur m
ne très ſpeculatif parle des Epitomes,
feint point de les nommer les Teignes
Vers rongeurs de l'Hiſtoire, qui l'ont r
de telle ſorte, qu'il ne nous en reſte ſo
que de miſerables lambeaux. Je ne
prens donc pas, comment on penſe renv
une maxime ſi autoriſée, par une ſimpl
gative, encore qu'il ſoit vrai, que les œ
de la plûpart des Abbreviateurs, & cell
Juſtin entre autres, nous doivent être au
d'hui très cheres, ne fût-ce qu'à cauſe
nous ne pouvons plus avoir recours aille



croit donc, que Trogue Pompée écrivit son Histoire sous Auguste & Tibere, aiant parlé de celui-là sur la fin de tout l'ouvrage. Il étoit divisé en quarante quatre livres, dont Justin n'a point changé le nombre non plus que le titre d'Histoire Philippique, fondé indubitablement sur ce que depuis le septième jusqu'au quarante & unième livre, c'étoit une narration continuë de l'Empire des Macedoniens, qui doit son commencement à Philippes pere d'Alexandre le Grand. C'est ainsi que Theopompe avoit déja écrit cinquante huit livres de Philippiques, qu'Athenée & Diodore citent, & qu'on veut qui aient servi de modele à l'inscription de Trogue Pompée; comme Ciceron, imitant Demosthene, nomma ses Oraisons Philippiques avec beaucoup moins de sujet. Au surplus les sept premiers livres de cette Histoire contenoient les origines du Monde, ou des Nations qui l'habitent, selon le même titre dont nous parlons, qui promet encore des descriptions de lieux & de pais, qu'apparemment Justin a retranchées, comme les prologues ou sommaires sur chaque livre de Trogue Pompée, qui ont été donnés au public par Bongars, le démontrent. Nous en eussions été plus amplement éclaircis, si cet ami d'Alde, qui le vouloit



Pieux, à qui l'on croit même,
dans ſa Préface. Je ſai bien, c
ſement le paſſage, où cet Emp
mé, & que quelques uns ont
que Juſtin n'avoit écrit que de
ment de l'Empire Romain dan
ple, à cauſe d'un endroit du l
où il parle du ſouverain pouvo
Mais cela reçoit aſſez d'autres i
ſans qu'il ſoit beſoin de le fa
cens ans plus tard qu'il n'a fai
ſiécle, qui n'a rien produit de
gant, comme l'eſt tout ce que
cet Auteur. C'eſt encore un
erreur de le confondre avec nô
tyr, comme a fait un Martin Pol
Chronique. Car bien que c
fuſſent d'un même tems, la façon
rien traite les Iſraëlites dans ſo
me livre, où il veut que Moïſ

D'ailleurs, Saint Juſtin n'a jamais écrit qu'en Grec, & l'on ne voit point qu'Euſebe, Saint Jerôme, ni Photius aient mis entre ſes compoſitions l'Epitome de Trogue Pompée. Si eſt-ce que Saint Jerôme en cite quelque choſe dans ſon Avantpropos ſur Daniel, ſurquoi l'on doit obſerver, qu'il n'y a point de plus ancien Auteur que ce Pere de l'Egliſe, qui ait parlé de Juſtin l'Hiſtorien.

Il n'avoit garde d'emploier les oraiſons directes, puisque celui qu'il abrege les avoit condannées dans Salluſte & dans Tite Live, comme nous l'avons déja dit ailleurs. Cela ſe voit dans le trente huitiéme livre, où il rapporte obliquement cette longue harangue de Mithridate à ſes ſoldats, pour les animer contre les Romains. Celle d'Agathocles du vint deuxiéme livre, prononcée à même fin ſuffitôt qu'il fut arrivé en Afrique, à ſes troupes intimidées par l'obſcurité d'une Eclipſe de Soleil, n'eſt pas moins conſidérable, encore qu'elle ſoit plus courte, que celle de Mithridate. Mais il y a dequoi s'étonner, que dans un travail ſi preſſé & ſi racourci qu'eſt celui de Juſtin, il n'ait pas laiſſé d'y donner lieu à quelques Digreſſions. La premiere ſe trouve dès le commencement de ſon ſecond livre, où les Scythes & les Egyptiens

conteſtent ſur le point d'honneur en ce qu
che leur antiquité, chacun d'eux prête
avoir des raiſons ſuffiſantes pour ſe di
plus anciens peuples de la terre. La d
me Digreſſion eſt du vintiéme livre, a
de Pythagore, dont il décrit la naiſſanc
voiages, la doctrine, les vertus, la m
l'apothéoſe, ſans oublier le malheur ar
ſes Disciples, qui furent brulés dans Cr
au nombre de ſoixante, & le reſte envo
exil. On peut conclure de là, que tou
te de Digreſſions ne ſont pas à conda
comme nous l'avons déja préſuppoſé
d'une fois, puisqu'un Auteur tel que cel
qui a reduit en ſi peu d'eſpace l'Hiſtoi
deux mille ans, que l'on compte depui

Juifs, dans ſes Commentaires ſur Daniel. Vopiſcus le met au rang des Hiſtoriens, qui n'ont pû éviter le menſonge: mais on peut dire, que la compagnie qu'il lui donne de Tite Live, de Salluſte, & de Tacite, rend cette accuſation fort legere. Ce dont on ne ſauroit l'excuſer, regarde la Chronologie, où il s'eſt ſi fort mépris, qu'on doit bien ſe garder de le ſuivre toûjours. Et ce qui rend ſa faute plus grande, c'eſt que la réputation de Trogue Pompée, & l'eſtime que tous les anciens ont faite de lui, obligent à croire, que ces mécomptes dans la ſuite des tems ſont de la copie, & non pas de l'original, ou de l'Epitomateur plûtôt, que de l'Auteur primitif. C'eſt le jugement ordinaire de ceux, qui ont le plus travaillé aux meilleures éditions de Juſtin. *In Aurelio.*

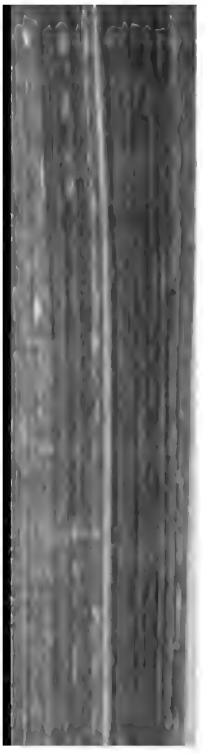
J'AUROIS ſujet de finir ici ſelon mon premier deſſein, ne trouvant depuis Juſtin & le tems des Antonins aucun Hiſtorien Latin d'entre les Anciens, dont on puiſſe tirer la moindre inſtruction pour compoſer l'Hiſtoire, ni qui vaille la peine, qu'on faſſe quelque réflexion ſur ſon Ouvrage, ſi ce n'eſt pour condanner abſolument ſon expoſition

ma propoſition, ni de conſidér
ce qu'ils nous apprennent de be
pereurs, dont nous ne ſavons
d'ailleurs. Vopiſcus néanmoi
où il y a le moins à reprendre
Pollio doit être mis au ſecond
tien, Lampride, & Vulcatius ſ
paraiſon plus fautifs & plus né
Capitolin paſſe pour le pire de
vis de ceux qui ont pris la pei
miner. Mais c'eſt une choſe
qu'il ſe ſoit écoulé un ſiécle e
depuis celui des Antonins jusqu
ſous qui tous ceux que nous ve
mer ont écrit, ſans qu'il ait par
pire Romain un ſeul Hiſtorien
dont l'ouvrage ait merité de
nous. Sextus Aurelius Victo

nom de Sextus Victor, jusqu'à Theodoſe le Grand. Et à l'égard d'Eutrope, qui dédie preſque du même tems ſon Breviaire Hiſtorique à l'Empereur Valens, & que Suidas appelle un Sophiſte Italien, je le laiſſerai de même, comme n'aiant rien de comparable aux grands hommes, que nous avons examinés. Il reſte le ſeul Ammien Marcellin, que je ferois conſcience d'omettre, aiant compoſé un juſte corps Hiſtorique, & par qui je finirai ce Traité, puisque nous ne pouvons pas l'étendre jusqu' au ſiécle de Juſtinien, comme nous avons fait celui des Hiſtoriens Grecs; ſi nous ne produiſions un Jornandes, & un Caſſiodore, mêlant ſans diſcretion la barbarie des Goths avec la pureté & l'adreſſe des meilleurs Auteurs de la langue Latine.

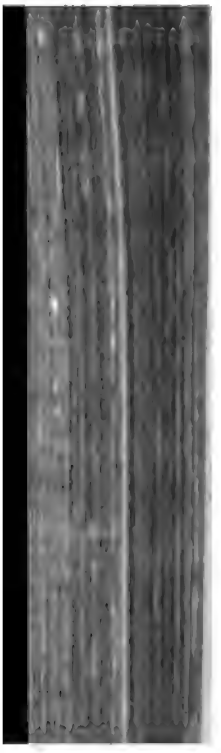
AMMIEN MARCELLIN.

J'AVOÜE pourtant, qu'Ammien Marcellin n'eſt pas conſidérable par la beauté de ſon langage. Auſſi étoit-il Grec de Nation, ſelon qu'il le déclare lui même à la fin de ſon dernier livre. Et on ſait par une Epitre que lui écrit Libanius, qu'il étoit Citoien d'Antioche, dont il parle auſſi toûjours avec élo-



l'Empereur Valens à Rome
ſur de fort vraiſemblables c
compoſa ſon Hiſtoire. Il eſt
ait paſſé par les plus honorab
Milice, ſous divers Empereu
ſa jeuneſſe du nombre de ce
moit alors *Protectores Dom*
qui diroit aujourd'hui parmi
du corps, d'où l'on paſſoit or
premiers emplois de l'Etat.
un livres de ſon Hiſtoire, q
la fin de Domitien, ou par
ment de Nerva jusqu'à la
les treize premiers ſe trouve
ne nous en reſte plus, que
ſuivent, pleins d'imperfectio
du tems, & l'inſolente tém
ques y ont cauſées, comme
Henr. Valeſius. teur de la derniere édition
l'a très prudemment rémarqué

crits beaucoup plus ſommairement, que ce ue nous en avons, puiſqu'il avoit compris ux treize premiers le tems d'un ſi grand ombre de Céſars, qu'on en conte depuis lerva juſqu'à Conſtantius, qui fait le com- ıencement du quatorziéme livre, tout le :ſte des autres ſuivans étant emploié à décri- : ce qui ſe paſſa depuis ce dernier Empereur ſqu'à Gratien, ſous ſept Regnes ſeulement: ous avons parlé dans la Section de Joſephe : ceux qui entreprenoient d'écrire en d'au- :s Langues que la leur naturelle. Je ne :ux rien repéter ici de ce que j'y ai dit. J'a- ıterai ſeulement, que ſi l'Hiſtoire d'Am- ien Marcellin reçoit quelque préjudice du ·té de l'élocution Latine, qu'un homme ec, & de profeſſion militaire comme lui, : pouvoit pas avoir fort excellente, cela eſt lement recompenſé par le mérite des pen- es, & par tout le reſte de ſon ouvrage; n'on ne lui peut refuſer un rang avantageux tre les premiers & principaux Hiſtoriens. eſt du nombre de ceux qui ont écrit les oſes qu'ils ont vuës, & où ſouvent ils ont grande part; ce qui lui donne quelque oſe de commun avec Céſar & Xénophon. ne penſe pas pourtant, comme d'autres t fait, qu'il ſoit ce Prince libre de Dalma-



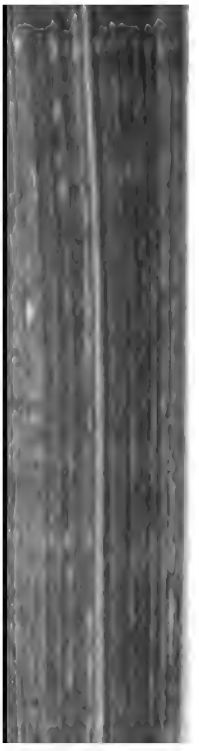
ſin, de ce qu'étant Païen, i
nuë, de ne rien publier,
ment contraire à nôtre R
qu'il s'eſt abſtenu d'un non
dont ſes ſemblables ont
tems-là contre nos Autels.

Liv. de la vertu des Païens.

loüanges exceſſives, qu'il
nous avons fait voir ailleurs,
qu'on ne puiſſe trop déte
cauſe de ſon infidelité & de
ne laiſſoit pas de poſſeder,
ons ordinaires de l'Ecole, d
les & intellectuelles de Chai
nimité, de Doctrine, de S
telligence, qui ne lui ſauroie
ſi l'on ne veut revoquer e
toutes les Hiſtoires; ſans qu
dans le ſiécle auquel nous v
a plus rien à craindre par la
côté de l'Idolatrie des ancien

ne qui a écrit la vie de Thucydide, il y a mons dequoi s'étonner, qu'il ait uſé de tant de noderation à nôtre égard. En effet, l'Auteur le cette vie ne louë de rien tant Thucydide, que l'avoir eu le pouvoir ſur ſoi de ne mettre pas la moindre choſe dans toute ſon Hiſtoire par animoſité contre Cléon, ni contre Braſidas, qui l'avoient fait bannir, s'étant bien empêché de témoigner dans pas un lieu le reſſentiment d'une ſi grande injure, quoi qu'à dire la vérité il ne ſe ſoit pas entierement abſtenu de repréſenter les mauvaiſes conditions du premier. Ce n'eſt donc pas merveille de voir, que le même Marcellin ait pratiqué ce qu'il eſtimoit ſi fort aux autres, ni qu'il ſoit ſans l'uſage d'une Vertu, qui lui a fait donner de ſi grands éloges à Thucydide.

Une des conſidérations, qui nous doit faire le plus eſtimer l'Hiſtoire d'Ammien, eſt, que nous n'en avons point d'autre, qui nous donne la connoiſſance de beaucoup d'antiquités Gauloiſes, comme fait celle là, ni qui nous explique ſi bien les origines des premiers François, Allemans, & Bourguignons, dont elle parle ſi ſouvent. L'on y voit d'ailleurs mille choſes, qui ne ſe trouvent point autre part, & que tous les ſiécles ont approuvées depuis qu'elle eſt écrite, à cauſe de l'au-



Cela n'empêche pas néann
l'accuſe avec raiſon d'avoir ſc
le Philoſophe, affectant de pa
delà de ce que le permettent l
ſtoire, qui ne ſouffrent pas
mens de ſi grande oſtentation,
C'eſt le defaut ordinaire de ce
feſſion diſtingue des homme
qui a grand rapport à ce vic
ont nommé ὀψιμαθίαν ou d'
dition, parce que ceux, qui é
âge avancé, & hors les regl
coutumé des Etudes, y ſont be
jets que les autres. Quoiqu'
mien Marcellin ne ſauroit, êt
une infinité d'endroits, où il
meſſéance le fil de ſa narratio
en des diſcours de Philoſophi
ſciences qui n'ont preſque ric
avec les matieres qu'il trait

Dans le dix-ſeptiéme livre parlant des emblemens de terre effroiables, qui arrivè-nt ſous l'Empire de Conſtantius en Macé-oine, dans la Province qu'on nommoit alors a Pont, & même par la plus grande partie : l'Aſie Mineure, il fait fort à propos une elle deſcription des ruïnes étranges, que uffrit par cet accident la ville de Nicome-e, capitale de Bithynie. Mais il faloit s'en ir là, & ne pas prendre occaſion ſur ce et de rechercher les cauſes phyſiques de mblables écroullemens dans la plus baſſe rtie de l'Univers. Il conſidére d'abord ce 'en diſoient les Pontifes de ſa Réligion. De examinant les raiſons d'Ariſtote, d'Anaxa-re, & d'Anaximandre, fortifiées du témoi-age des Poëtes & des Théologiens, il mon-, qu'il y a quatre ſortes de tremblemens terre. Et enſuite d'une longue énu-eration des Isles, qui ont paru de nouveau divers lieux après de telles ſécouſſes, il mme celles, qui ont été englouties par des orts tout contraires, & une entre autres i étoit de plus grande étenduë, que toute urope, & qui s'abima dans l'Ocean Atlan-ue; ce qu'on ne peut pas douter, qu'il it pris du Timée de Platon, encore qu'il le nomme point. Enfin après avoir bien

parfait ami Lecteur, pour pr
part des excurſions de cette n

Au commencement du v
remarque une Eclipſe de Sole
de l'an que les Ecoſſois, & le
rent l'Angleterre, qui fut ce
Conſulat de Conſtantius, &
Julien. Or comme cette o
bonne à faire, & très digne
auſſi n'y a-t-il point d'appare
là deſſus dans les plus ſecrets
ſtronomie, non ſeulement p
cerne ces défaillances périodi
ere du Soleil, mais même en
les travaux de la Lune, con
Poëtes, lorſque la terre l'o
ombre. Il expoſe ſur ce ſu
de Ptolomée avec les propres
s'eſt ſervi: & non content de

ronomie. Il le reprend néanmoins par les réparatifs de Conſtantius contre les Perſes, : par les jalouſies qu'il avoit des belles actins de Julien; mais c'eſt après avoir fait ſouffir ſon Lecteur au delà de toutes les bornes iſonnables, dans une diſtraction entierement importune.

Je tirerai le troiſiéme & dernier exemple s vicieuſes Digreſſions d'Ammien de ſon ntiéme livre, où il obſerve auſſi utilement curieuſement, comme l'Empereur Valens détourné par ſes Courtiſans d'ouïr les plaiiries, & d'aſſiſter aux jugemens, tant afin pouvoir faire leurs injuſtes monopoles, parce qu'ils apprehendoient, vû ſon nael rigide & ſevere, qu'il ne voulût, qu'on erçat la juſtice auſſi légalement, qu'on oit fait depuis peu ſous la domination de lien. C'eſt de là qu'il prend l'occaſion d'inctiver contre la profeſſion des Avocats, l'Epicure, dit-il, nommoit l'art des méancetés *κακοτεχνίαν*. Et pour mieux reéſenter l'infame procédure de ceux de ſon ns, il exaggere le mérite d'un Demoſthe, qui faiſoit venir toute la Gréce dans Aènes, quand il devoit parler en public; d'un alliſtrate, qui fit, que Demoſthene même ur l'aller entendre, abandonna Platon dans

té l'Antiquité, qu'on recompen
avoir plaidé dans une cauſe d'im
Des Grecs il paſſe aux Romains, & t
ces grands Orateurs Rutilius, Galb
rus, Craſſus, Antoine, Philippe,
la, il vient juſqu' au coryphée de t
ron, pour prouver qu'autrefois c
avoient exercé les premiers charges
après avoir été Cenſeurs, Conſul
raux d'armées, & Triomphans,
gnoient pas de prendre place dans u
d'ajoûter à la gloire de leurs actio
dentes, comme pour corollaire,
voir eu en plaidant l'applaudiſſemen
te une Audience. Après avoir fai
ſi belle Scene, il tire le rideau, pou
aux yeux d'un chacun la proſtitutio
ſe & criminelle des Avocats de ſon
diviſant en quatre genres, dont il
rille tour à tour par le menu & ſi au

En vérité, quoique ſa déclamation ſoit très morale & très belle conſidérée ſeparément, il n'eſt pas poſſible, qu'elle ne peine, & qu'on ne la condanne au lieu où elle eſt, à cauſe qu'elle interrompt trop notablement le cours de l'Hiſtoire. D'ailleurs, comme ceux qui veulent s'inſtruire de ce qui concerne la Phyſique, l'Aſtronomie, ou la Morale, n'en vont pas chercher des leçons dans un Hiſtorien; lors auſſi que quelqu'un a deſſein d'apprendre l'Hiſtoire, il n'y a rien qui lui ſoit plus importun, que de trouver au milieu d'une narration des diſcours étrangers, qui partagent ou égarent l'eſprit, & qui ne vont qu'à faire paroitre le ſavoir de celui qui les debite.

Outre cette vicieuſe oſtentation de doctrine, qu'on peut aiſément comprendre dans ces trois paſſages que je viens de produire, on reprend encore Ammien Marcellin d'avoir fait de certaines deſcriptions ſi Poetiques, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſouffrir, encore que comme nous avons obſervé ailleurs, l'Hiſtoire & la Poëſie ſoient aſſez bonnes amies, & qu'elles conviennent en beaucoup de choſes. Le Pere Cauſſin donne divers exemples de ce defaut dans ſon traité de l'Eloquence; & ils paroiſſent ſi fréquens dans l'original d'Ammien, qu'il eſt difficile de n'en

En la Section d'Agathias.

Lib. 2. c. 8.

pas trouver à l'ouverture du livre. Cela n'empêche pas pourtant, qu'il ne mérite bien les louanges, que nous lui avons données. Il y a, généralement parlant, de certaines choſes, qui ne plaiſent pas dans les livres, qu'il ne faut pas laiſſer d'y retenir ſans les approuver, parce qu'elles ſervent de baſe à d'autres meilleurs. Elles ſont comme la lie, qui ſoutient le vin & le conſerve dans ſa généroſité. D'un autre côté les imperfections de cet Hiſtorien, que nous venons de toucher, me ſemblent d'autant moins conſidérables, que les vertus de ſon ſiécle étoient rares. C'eſt ce qui m'oblige à finir ici mon travail ne trouvant depuis lui quaſi que des vices à reprendre dans le reſte des anciens, qui ſe ſont mêlés d'écrire une Hiſtoire Latine. Les modernes ne ſont pas de mon entrepriſe; & l'intervalle du tems, qui les diviſe des premiers, eſt un juſte ſujet de faire ici une pauſe.

PREFACE

POUR UN

OUVRAGE HISTORIQUE.

PREFACE
D'UNE HISTOIRE.

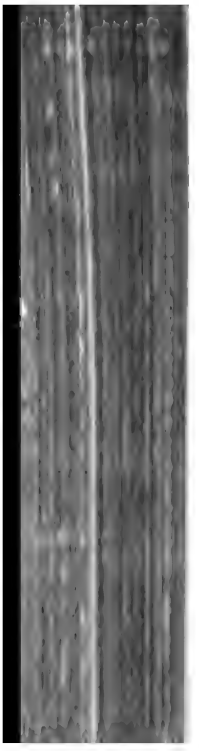
C'Est une choſe aſſez ſuperfluë à ceux qui ont deſſein d'écrire quelque Hiſtoire, de commencer par ces roteſtations ordinaires que l'amour ni la hai-e de qui que ce ſoit ne leur feront rien dire e contraire à la vérité. Car comme en ce ui touche les complimens, tout le monde ſ ſert de mêmes termes, & il eſt preſque im-oſſible de diſcerner une perſonne, qui parle ranchement, d'avec une autre, qui diſſimu-, parce que tous deux uſent d'égales pro-eſtations de ſervice. Il n'eſt pas plus aiſé de econnoître par de belles Préfaces, ni par les lus expreſſes aſſurances de probité qu'on uiſſe donner, celui qui eſt pour garder ré-igieuſement les loix de l'Hiſtoire, & pour ſe aiſſer le moins aller à ſes paſſions; dautant ue ceux mêmes, qui pèchent davantage en

cela, ne laiſſent pas d'emploier de ſemblables diſcours, afin de gagner créance, & de paroitre auſſi deſintereſſés, qu'ils le devroient être. Cela m'empêchera d'entrer dans des juſtificarions ſuperflues, me contentant de donner parole au Lecteur de cette Hiſtoire, qu'il n'y verra rien que je ne ſois prêt de lui juſtifier par des titres irreprochables, & que je ne me puiſſe vanter d'avoir pris dans les plus curieux regitres, & les plus fideles mémoires de nôtre tems, puiſque ce ſont les originaux des Ambaſſadeurs, des Sécretaires d'Etat, & des premiers Miniſtres de cette Couronne.

Je ſai bien, que pluſieurs ont crû, qu'il n'appartenoit qu'à ceux-ci de mettre la main à la plume pour une ſi haute entrepriſe qu'eſt celle dont nous parlons. Polybe prend de là ſujet de ſe moquer de Timée, comme de celui qui n'aiant eu aucune connoiſſance des choſes, dont il traitoit, s'étoit laiſſé abuſer par de faux rapports, & par de mauvaiſes rélations, qui lui avoient été fournies. Et nous voions dans l'une des lettres de Sidonius Apollinaris, que ce grand Prélat ne voulut jamais entreprendre d'écrire l'Hiſtoire de ſon tems, à la priere d'un des principaux Conſeillers d'Eurieus & d'Alaric Rois des Gots.

Lib. 12. Hiſt.

lui mandant, qu'il étoit plus capable de cela que perſonne, puiſque les plus ſecretes & plus importantes affaires avoient paſſé par ſes mains. Mais outre qu'il n'arrive guéres, que ceux, qui ſont dans de ſi grands emplois, aient ni le loiſir, ni la volonté de s'amuſer à cette ſorte d'étude, encore peut-on dire, que quand même leur Génie les y porteroit, & que leurs continuelles occupations pour le bien public ne s'y oppoſeroient point, il n'y a guéres d'apparence qu'ils reüſſiſſent mieux que les autres dans une choſe, où du moins ils ne peuvent éviter le ſoupçon de quelque partialité. Car il eſt bien difficile de ne pas s'imaginer, qu'ils aient pour but de faire valoir leurs propres négociations, & de juſtifier autant que faire ſe pourra toutes leurs procedures. Beaucoup de perſonnes mêmes ſe perſuadent, que ce ſont ceux des hommes, qui donnent le plus à leurs paſſions, & par conſequent qui ſont les moins propres de tous à faire un véritable recit des actions, où ils ont eu tant de part. Quant aux ſécrets de l'Etat, dont on peut dire, qu'ils ſont ſeuls capables de nous informer, ce ſeroit être trop ſimple de croire, qu'ils dûſſent communiquer indifféremment au public tout ce qui eſt venu à leur connoiſſance. Tant s'en faut,

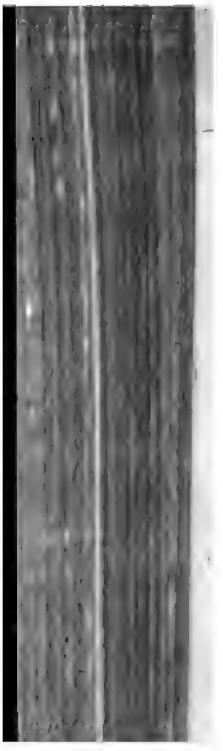


les papiers de son gouvernem
roit ne devoir pas venir en év
crois, qu'il ne fit rien en ce
ſoit commun avec tous ceux,
nager l'interêt de quelque Sou
n'eſt pas à dire, que ce ne ſo
l'Hiſtoire d'expliquer autant q
mis les actions qu'elle repréſen
ſoûtiennent le contraire, co
Patrice, qui reprend très ma
voir plus fait en cela le Philoſ
ſtorien, ſont d'autant plus rid
tre l'uſage de tous les bons Au
pû lire non ſeulement dans le
l'Orateur de Ciceron, mais en
cite cette importante loi de l'H
rapporter pas ſimplement l'é
choſes; mais d'en dire toûjou
& les conſeils, qui ont précédé.
licarnaſſe étoit ſi perſuadé de
priſe d'rien tant l'Hiſtoire de

Dial. 10. Lib. 1. hiſt. non modo caſus eventusque rerum, ſed ratio etiam cauſ[illegible]que noſcantur.

Lib. 5. ant. Rom. & ep. ad Cn. Pomp

grandes entrepriſes. Il le compare là deſſus à ces renommés Juges des Enfers, à qui les Poëtes font examiner les raiſons de toutes choſes. Et il obſerve que Théopompe s'étant trouvé préſent en beaucoup d'expéditions militaires, qu'il décrivoit, & aiant contracté amitié avec les plus grands hommes de ſon tems, il lui avoit été plus facile qu'à un autre, de toucher les raiſons eſſentielles des principales actions, que contenoit ſon Hiſtoire. Surquoi l'on doit conſidérer, que ſi ces raiſons peuvent être miſes par écrit, comme perſonne n'en doute, elles ſe peuvent auſſi fort bien apprendre par ceux, qui prennent la peine de rechercher tout ce qui eſt propre à leur en acquerir la connoiſſance. Thucydide ne mit la main à la plume pour nous décrire cette longue guerre Peloponneſiaque, qu'après avoir fait proviſion de tous les mémoires, qu'il en pût recouvrer, non ſeulement dans Athènes, de ceux de ſon parti, mais encore des Lacedemoniens, & du reſte des Grecs; en quoi Marcellin, qui a dreſſé le diſcours de ſa vie, nous aſſure, qu'il emploia de très grandes ſommes d'argent. Il ne laiſſoit pas d'être lui même témoin de pluſieurs actions, où il s'étoit trouvé. Mais auſſi n'ignoroit-il pas l'impoſſibilité d'écrire une Hi-



ce qui s'eſt paſſé dans un fa
n'eſt ſur le rapport d'autrui.
pas pû ſe rencontrer en per
les lieux du combat. Et c
parler comme Hiſtorien, i
moins informé du deſſein de
ce qu'ils ont fait, que de ce
dre touchant ceux de ſon cô

Or comme je penſe, qu'i
ploier toute ſorte de diligenc
à faire l'amas néceſſaire de
riaux, qui compoſent le ba
ſtoire: Auſſi ne ſuis-je pas
qui ne peuvent ſouffrir, qu'o
moindre faute, ſans condan
ge, & qui croient, que la
hors d'œuvre eſt la ruine d
Polybe & Timée ſe ſont ſerv
raiſon qui a donné lieu à cet
qu'ils ont dit, qu'ainſi que l

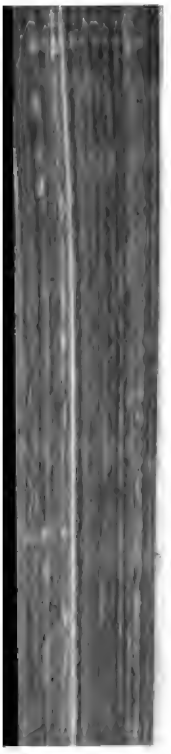
vouë bien, que cette vérité eſt une qualité ſi requiſe en toute ſorte d'Hiſtoires, qu'il n'y en a point qui ne ſoit mépriſable ſans elle. Mais je nie, qu'elle ſoit tellement de leur eſſence, que le moindre mêlange du menſonge les détruiſe abſolument, comme l'entendent ceux, qui veulent qu'on prenne trop à la rigueur la ſimilitude de Polybe. En effet, s'il faloit l'interpréter de la façon, il ſeroit aiſé de trouver en ſuite, qu'il n'y auroit du tout point d'Hiſtoire au Monde, ſi l'on excepte la Sacrée, ne s'en trouvant aucune, ſelon le dire de Vopiſcus, où le defaut de nôtre humanité ne paroiſſe par le rencontre de quelque fauſſeté. Hérodote eſt taxé d'avoir fait mentir les Corinthiens à la bataille de Salamine, par un reſſentiment de ce qu'il avoit été mépriſé d'eux. On ſe moquoit de Timée, qui tournoit tout à l'avantage de Timoleon, pour reconnoitre les obligations, qu'il lui avoit. Philiſtus étoit démeſuré dans ſes invectives contre les adverſaires de Denys le Jeune. Et Xénophon n'a pas mieux traité Meſon à cauſe qu'il étoit lié d'amitié avec Platon. Quant à Thucydide, quelques uns de ſes admirateurs mêmes ont reconnu, qu'il s'eſt plû à repréſenter Cléon dans toute ſon Hiſtoire comme un fou, pour ſe vanger de

In Aureliano.

niens après la mort, jettant ſo
de leur ville, par une omiſſion
ſe ſouvent pas moins la fidelité
re, que le menſonge. Polybe
bius & Philinus, qui en avoie
deux une même; le premier d'
juſtement tout l'avantage du
mains; l'autre au contraire de
trop partial des Carthaginois.
voir dans Aulu Gelle, que ce
qui n'épargnoit pas quelquefoi
pere, ſemble avoir voulu flater
en la perſonne de Scipion, lui
cer un acte de continence ſi n
la priſe de Carthagene, lorsqu
captive Eſpagnole lui fut pré
outre les vers de Cn. Nævius,
l'action fort ſuſpecte, Valerius
mentoit expreſſément dans
aſſurant que Scipion retint cette

No 57. *Attic. l. 6. cap. 8.*

u'il ſe trouve de certaines fauſſetés dans les uvrages, dont elles ne doivent pas pour cela uiner la réputation. Le premier eſt de Duis Samien très exact Hiſtorien, qui avoit crit, qu'Alcibiade paſſant de Gréce en Sicile tta dans la mer le Poëte Eupolis, renomé parmi ceux de la vieille Comédie, ſurquoi fut convaincu de menſonge par Eratoſthéne, qui fit voir des Comédies d'Eupolis poſterieures à cette navigation d'Alcibiade. Le econd exemple touche Théophraſte, en ce ue, conformément à l'opinion la plus comune, il avoit nommé Zaleucus Legislateur es Locriens, dont il fut rudement repris ar Timée. Eſt-ce à dire, pourſuit Ciceron, ue Duris & Théophraſte doivent être abſoument rejettés pour cela; Non certes, 'eſt une choſe trop humaine que de ſe trom-er, même en de telles rencontres, où l'on e fait que ſuivre l'erreur des autres. Il y a eu des Auteurs ſans nombre, & d'ailleurs rès approuvés, qui ont ſoutenu les uns après es autres, que les Rois de Sparte avoient louble ſuffrage parmi les Ephores; Thucylide néanmoins nous aſſure, que c'eſt là une le ces choſes, qui ſont quelquefois auſſi univerſellement crûës, qu'elles ſont fauſſes, & u'en effet la voix de ces Rois ne fut jamais



rebuter les travaux, il n'en étoit certaine, & que la vérité l tielle à l'Hiſtoire que la rectitu qui perd ſon nom, & n'eſt plus de l'heure qu'elle a ceſſé d'être aux Auteurs de ce tems, il me prouver par ceux mêmes de claſſe, qu'il n'y en a aucun à voulu reprocher d'aſſez notable ſi je n'évitois de tout mon poſſi odieuſes, lorsque je puis bien n me ici de les rapporter. On uns & des autres, que comm juge dans un fait particulier, d'être juge, ils ne perdent p qualité d'Hiſtoriens, quoiqu'il pris en quelques endroits. E bien de la différence entre m un menſonge, le premier cou ceux, dont nous parlons, m roit point d'apparence de fair

ſcience, le reſte doit être donné à nôtre humanité. Auſſi n'eſt-il pas honteux de ſe retracter dans ce genre d'écrire, comme il l'eſt peutêtre dans d'autres profeſſions, qui dépendent de certains principes, & de quelques raiſonnemens, où l'on ne peut confeſſer d'avoir erré, qu'on n'accuſe le defaut de ſon jugement. Mais à l'égard de l'Hiſtoire, qui n'eſt qu'un regitre, ou un mémorial, appuïé le plus ſouvent ſur la fidelité des yeux & des oreilles d'autrui, ce n'eſt pas merveille, ſi on s'écarte quelque fois du but de la vérité. Il eſt même du devoir d'un Hiſtorien d'écrire aſſez ordinairement des choſes, qu'il ne croit point, ne fût-ce que pour remarquer ce qui a été tenu pour conſtant par le peuple. Tite Live en a uſé ainſi, rapportant une in- *Lib. 1. & 5.*
finité de prodiges incroïables, qu'il proteſte au même lieu de ne vouloir pas garantir. Hérodote le plus licentieux de tous, ſe mo- *Lib. 4.*
que le premier de ce qu'il conte d'Abaris, & des Loups garoux de Scythie. Et Quinte Cur- *Lib. 9.*
ce declare, qu'il couche beaucoup de choſes parmi les geſtes d'Alexandre le Grand, de la vérité desquelles il n'eſt nullement perſuadé, n'oſant pas néanmoins ſe diſpenſer de rapporter les vaines créances du tems auquel il écrivoit.

Que ſi la ſéverité de quelque Critique a été trop grande en ce que nous avons dit jusqu'ici, bien qu'elle fût colorée du zèle de la vérité, nous pouvons faire voir qu'ils ſont injuſtes tout à fait en beaucoup de choſes, où ils ſe mèlent de donner des loix à l'Hiſtoire, contre tout ce qui a été pratiqué par ceux, dont nous avons les ouvrages en quelque conſideration. Mon deſſein n'eſt pas d'examiner préſentement toutes les parties d'un bon Hiſtorien, c'eſt le travail d'un juſte volume, & puisque nous nous en ſommes déja aucunement acquités au diſcours, qui fut imprimé il y a quelques années ſur l'Hiſtoire de Sandoval, il me ſuffira d'obſerver dans cette Préface les points, qui impor-

en a de fort vicieuſes, & qui troublent tellement la mémoire du Lecteur, quand elles ſont trop frequentes, d'une longueur exceſſive, ou tout à fait éloignées du ſujet principal, qu'il n'y a peut-être rien qui doive être plus ſoigneuſement évité en ce genre d'écrire. Le Sophiſte Théon reprend pour cela celles de Théopompe comme ennuieuſes, outre qu'elles n'avoient ſouvent rien de commun avec ſon thême, qui étoit principalement des actions du grand Philippe, & de ce qui concernoit les Macedoniens. Et Photius nous apprend, que leur penultiéme Roi, cet autre Philippe, qui prit la peine de retrancher les Digreſſions, dont nous parlons de l'Hiſtoire de Théopompe, reduiſit à ſeize les cinquante trois livres qu'il avoit compoſés. Mais il ne faut pas conclure pour cela, qu'elles ſoient toutes à blâmer. Il y a des Epiſodes, comme les nomment les Grecs, qui ſont très agréables, & qui ſervent même, ſelon la remarque de Théon, à repoſer doucement l'eſprit de celui, qui lit un grand ouvrage. Si l'Hiſtoire n'avoit que la ſimple narration, comme dit Agathias ſur une Digreſſion qu'il fait de la diverſité des Religions, elle ſeroit aſſez ſouvent mépriſable. Et en effet, nous voions, *Lib. 1.*

qu'il n'y a quaſi aucun Hiſtorien de nom, qui ne ſe ſoit donné la liberté d'uſer de ſemblables excurſions. Thucydide, Polybe, & Denis d'Halicarnaſſe, ſont les trois de tous les Grecs, qui ont écrit avec le plus de ſéverité, & néanmoins aucun d'eux ne s'en eſt voulu abſtenir. Le premier rapportant dans ſon ſixiéme livre le ſoupçon d'impieté & d'affectation de tyrannie où tomba Alcibiade, ce qui fit qu'on l'envoia chercher en Sicile, ajoûte, que le peuple d'Athénes reçût d'autant plus facilement cette accuſation, qu'il ſe ſouvenoit encore de la tyrannie de Piſiſtrate. Et là deſſus il entre librement dans la narration de ce fameux aſſaſſinat commis en la perſonne d'Hipparche par Harmodius, & Ariſtogiton,

qui fût en Gréce; & dans le quatriéme, raiſons du malheur déplorable, arrivé habitans de Cynethe, ville d'Arcadie. La cription d'un grand Empereur ou Général rmée, qu'il fait dans ſon neuviéme livre, ec le diſcours du dixiéme touchant les *rſies* ou ſignes qu'on peut donner par des ux allumés, leur ſont inſupportables. Et ne le traitent pas mieux à l'égard de ce beau ſonnement militaire, dont il uſe en un re endroit, pour contenter ceux, qui connoient, que les Legions Romaines ſent enfin ſurmonté la Phalange Macedonne, qui s'étoit jusques là conſervée dans réputation d'être invincible. Quant à nis d'Halicarnaſſe, après avoir donné un grand nombre de loix auſteres à l'Hiſtoire, l'a pas laiſſé de mettre dans ſon ſeptiéme re cette notable avanture d'Ariſtodeme Tyi de Cumes, ſans aucune néceſsité, & par te ſeule conſidération, que les Romains oient envoié vers lui pour avoir du bled un tems de famine. Les Hiſtoriens Las ne ſe ſont pas donné en cela moins de erté que les Grecs. Tite Live s'eſt diverti cette curieuſe queſtion, de ce qui fut ſemblablement arrivé, ſi Alexandre le and eût converti ſon courage & ſes forces

Lib. 17.

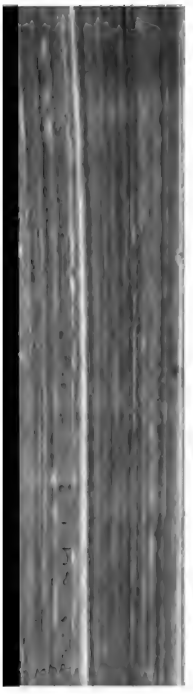
Dec. 1. lib. 9.

contre les Romains. Salluſte rapporte dans ſa guerre Jugurthine l'Hiſtoire de ces deux freres Philenes, qui ſe ſacrifièrent ſi librement pour augmenter le territoire de Carthage au préjudice des Cyreniens, ſans autre fondement que d'avoir dit ſeulement un mot des Syrtes, proches du lieu où ſe fit cette belle action. Et Tacite aiant à parler du ſiége de Jeruſalem, prend de là occaſion de rapporter ce qu'il avoit appris de l'origine des Juifs, de leur Conducteur & Legislateur Moïſe, & de leurs façons de faire contraires à celles de toutes les autres Nations de la terre. Ce peu d'exemples ſuffit pour montrer, que toutes ſortes de Digreſſions ne ſont pas vicieuſes, & qu'il n'y a que les mauvaiſes, qui ſe font ſans

Lib. 5. Hiſt.

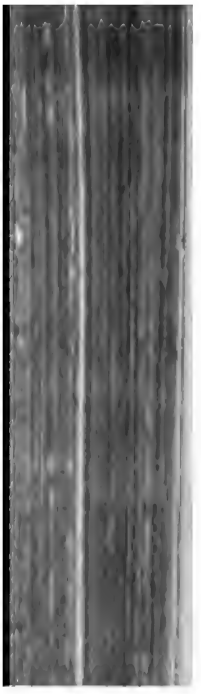
donne trop de licence en cette partie, on ne peut éviter de tomber dans une obſcure confuſion. Il s'en voit de ſi embrouillées par là, & dont les parties différentes ſont tellement hors de la ſuite du tems, qu'elles reſſemblent à ces coloſſes briſés, de qui l'on cherche la tête ou les pieds parmi les autres membres. Si eſt-ce qu'il ſe trouve des lieux, où les meilleurs Hiſtoriens ſont obligés de dire les choſes en une ſeule fois, qui ne ſont avenuës qu'en des ſaiſons différentes, afin de ne pas donner les matieres trop imparfaites, & pour contenter l'eſprit de ceux, qui ne pourroient autrement les voir ſans dégout ſéparées, & comme eſtropiées. C'eſt pourquoi Théon a obſervé, que non ſeulement Hérodote, mais Thucydide même a fait ſouvent des *Hyſteron Proteron* fort à propos, bien que celui-ci ſe fût donné la loi de diviſer toûjours la narration de chaque année en deux parties, l'une pour l'Eté, & l'autre pour l'Hiver, en quoi il a été repris par Denis d'Halicarnaſſe, comme d'une choſe qui l'obligeoit à couper les ſujets, qu'il traitoit en tant de portions, que l'eſprit du Lecteur n'en demeuroit pas ſatisfait. Le jugement doit regler ce différend, & nous faire avouër, qu'il y a de ces tranſpoſitions néceſſaires, & qui ne

In progym.



ge d'être contraire à celui de to
teurs. J'avouë qu'on voit qu
ces Oraiſons auſſi importunes
Liv. des inſtruct. polit. & que Plutarque s'eſt moqué
grace de celles que Theopon
& Anaximene ſont prononcer
d'armée, n'y aiant nulle appa
fuſſent amuſés à des diſcours ſi
diés en préſence de l'ennemi, &
queſtion de bien faire, plûtôt
re. Il ne faut pas pourtant
que l'Hiſtoire rejette toute ſorte
je crois au contraire, qu'il
qu'elle ne reçoive, quand elle
lement bien faites, mais encor
Dial. de l'Hiſt. nous voions en effet, que Lu
rigoureux ſur ce ſujet, n'en c
ne; avoüant que comme les
ſouvent meilleure grace il y a

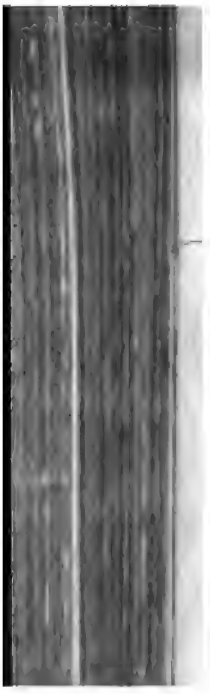
s qui la voudroient abolir comme lui, ſe
vent principalement de l'autorité de Dio-
re, de Juſtin & de Denis d'Halicarnaſſe.
ant au premier, comme il déclame au
mmencement de ſon vintiéme livre con-
: l'impertinence de quelques Hiſtoriens au
t des harangues; auſſi confeſſe-t-il, que cel-
: qui ſont écrites judicieuſement, doivent
e eſtimées, & il en a inſeré beaucoup lui-
ème dans ſes Ouvrages. Juſtin, ou pour
eux dire, Trogue Pompée, dont il n'eſt
e l'Abbréviateur, rapportant obliquement
lle de Mithridate contre les Romains, re-
oche de vérité, à Salluſte & à Tite Live *Lib. 38.*
ıvoir abuſé des directes. Mais perſonne
ı pris cela que pour un trait d'envie contre
dernier, comme il s'en gliſſe aiſement en-
: des Ecrivains de même tems; ce qui n'a
s empêché, que Tacite, Q. Curce, & tous
; Auteurs de l'Hiſtoire Auguſte, n'aient
puis couché beaucoup de diſcours en for-
e de Proſopopée dans ce que nous avons
:ux. Et pour ce qui touche Denis d'Hali-
rnaſſe, ſes livres des Antiquités Romaines
ſont ſi remplis, & il ſoûtient dans ſon ſe-
iéme, les Oraiſons directes ſi particuliére-
ent, rapportant toutes celles, qui furent
ononcées en la cauſe de Coriolanus, qu'on



fait de cet Historien, comme
tôt avec rigueur les harangues
timens d'un Cratippus, qu'il n
tout à fait, & de son propre mo
sieurs ont voulu alléguer aussi
vre du même Thucydide, par
une des Oraisons dont nous pa
qu'il se repentoit d'en avoir tro
cedens. Il est certain pourtan
y a laissé cette disproportion a
tres imperfections, qui ont
à beaucoup de personnes, que c
n'étoit pas de lui. Quoiqu'il e
dote, Xenophon, Polybe, &
ceux que nous avons déja cité
d'autres que nous pourrions aj
étoit besoin, montrent bien, qu
caprice de vouloir rejetter ainsi
de l'Histoire, puisqu'ils n'ont ja

Polybe ſeul nous enſeigne, comment on doit
:mploïer les obliques, les directes, & les
nixtes, qui commençant obliquement chan-
;ent d'organe & finiſſent droitement: car il
'eſt ſervi de toutes les trois façons, ſelon que
:s lieux le requeroient.

Or non ſeulement les harangues ont été
ıgées telles, que nous diſons, par les meil-
:urs Auteurs, mais ils ont même donné pla-
: dans leurs Hiſtoires, aux Lettres Miſſives,
: juſqu'aux Dialogues. Ainſi nous voions
:s Epitres de Mithridate dans Salluſte, de
ibere & de Druſus dans Tacite, & d'Ale-
ndre le Grand dans Arrien. Pour ce qui
garde des Dialogues, il y en a grand nom-
-e & de fort beaux dans Thucydide & ail-
urs; mais quant à celui des Deputés d'Athé-
:s & de Mélos, qui fait la fin de ſon cinquié-
e livre, où les premiers s'efforcent de
ouver aux autres qu'ils doivent s'aſſujettir
ux Athéniens, il eſt tel, que je ne penſe pas
u'on le doive jamais imiter, à cauſe de ſa
op grande prolixité. La loi qu'il faut ob-
rver, à mon avis, tant aux Dialogues,
u'aux Lettres, & aux harangues de quelque
ture qu'elles ſoient, c'eſt de ne les coucher
ais avec Proſopopée, & directement, que
rsque toutes les paroles en ſont ſi impor-



tout des choſes ſuperfluës, et
tient, à leur avis, qu'aux Ora
non plus que d'émouvoir le
qu'ils deffendent encore très
un Hiſtorien. Il ſemble, à le
ler de la ſorte, que l'art Ora
jamais avoir rien de commun
Hiſtoriens, contre ce qu'a dit
le premier Rhéteur des Ron
ſavoit rien qui fut davantage
Orateur, que de bien écrir
En vérité, c'eſt bien ſe moq
grands hommes que nous v
mer, qui ont toûjours pratiq
de ce que voudroient établir
m'étonne, qu'ils ne ſe ſouvie
du temperament que Lucien a
déſirant, que ſon Hiſtorien
donner des loüanges moderé

Opus Oratoriam maximè. *Cic. lib. 1. de leg.*

pliſie ſelon les regles de ſon art. La même choſe ſe doit dire des paſſions, car il n'y doit point d'apparence qu'un Hiſtorien prenât tout ce que font Ciceron & Demoſthene pour exciter à la haine ou à la miſeride; mais il lui eſt permis d'être pathétique comme Tite Live dans l'expreſſion des grandes actions, afin d'imprimer fortement l'amour de la Vertu, ou l'averſion du vice, qui ſont les plus précieux fruits, qu'on puiſſe recueillir de l'Hiſtoire.

C'eſt encore une fantaiſie particuliere de certaines perſonnes, qui ne penſent pas qu'un Historien moderne doive jamais prendre la liberté de comparer les choſes de ce tems aux choſes anciennes. J'avoue qu'on voit peu de ces parallele dans les Hiſtoriens Latins, & qu'ils ne ſe ſont guéres amuſés à montrer la reſſemblance qu'avoient les actions Romaines, qu'ils avoient en vûe, avec celles des Grecs. Je tombe même d'accord, que nous avons vû depuis des Ecrivains ridicules en cette ſotte recherche, montrant, qu'ils faiſoient leur principal de l'acceſſoire, & qu'ils n'avoient point eu grand ſoin, que de témoigner par ce ſoin curieux, qu'ils étoient hommes de grande étude, la choſe du monde la plus immodeſte, quand on l'emploie mal à propos.

ſe pourroit étonner qu'il eût ſi fort péché en ce qu'il reprenoit aux autres, ſi l'on ne ſavoit bien, que ſon Hiſtoire eſt le dernier de ſes travaux, où il s'eſt ainſi voulu retracter avec jugement des maximes qu'il avoit autrefois établies trop legérement contre Thucydide. Outre qu'on peut voir dans le jugement qu'il fait de cet Hiſtorien, comme il examine plûtôt avec rigueur ſes harangues, ſelon les ſentimens d'un Cratippus, qu'il ne les condamne tout à fait, & de ſon propre mouvement. Pluſieurs ont voulu alléguer auſſi le huitiéme livre du même Thucydide, parce qu'il n'a pas une des Oraiſons dont nous parlons, à cauſe qu'il ſe repentoit d'en avoir trop uſé aux précedens. Il eſt certain pourtant, que ſa mort y a laiſſé cette diſproportion avec aſſez d'autres imperfections, qui ont fait ſoutenir à beaucoup de perſonnes, que ce dernier livre n'étoit pas de lui. Quoiqu'il en ſoit, Hérodote, Xenophon, Polybe, & Céſar, avec ceux que nous avons déja cités, & quantité d'autres que nous pourrions ajoûter, s'il en étoit beſoin, montrent bien, que c'eſt un pur caprice de vouloir rejetter ainſi les harangues de l'Hiſtoire, puiſqu'ils n'ont jamais fait difficulté de les y admettre, & qu'au contraire ils en ont fait un de ſes principaux ornemens.

Il me reſte à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a ſoutenu dans une de ſes Epitres, que l'Hiſtoire étoit toûjours agréable, de quelque maniere qu'elle fût couchée. Il ſemble que ſon intention ſoit de donner à entendre par là, que toutes ſortes de ſtyles y peuvent être emploiés; & en effet, nous voions d'excellens Hiſtoriens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire tres différens. Salluſte & Tacite ſont fort concis; Tite Live eſt plus étendu; Florus eſt ſi libre & ſi fleuri, qu'il ſe donne même la licence de citer des Hemiſtiches de Virgile, comme Thucydide, beaucoup plus ſévere que lui, a rapporté pluſieurs vers d'Homere au ſujet des jeux de l'Isle de Délos. Or quand j'aurois été auſſi curieux en cette partie, que je l'ai peut-être negligée, n'aiant eu autre ſoin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expreſſion la principale recommandation de mon ſtyle. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux viſages ne plaiſent pas à un chacun & les ſtyles, qui ne ſont pas moins différens, ſouffrent quelque fois des jugemens encore plus déraiſonnables. Alciat a bien oſé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait mépriſable comparée à celle de Paul Jo-

Lib. 5. ep. 8.

Lib. 3. hiſt.

coup veulent, qu'on imite ſur
à cauſe de leur briéveté. C'eſt
prennent pour des Hiſtoriens ſe
qui ont l'élocution concile. q
moins deux choſes fort differe
luſte qui a la phraſe fort preſſe
prend beaucoup en peu de m
pourtant un Hiſtorien fort bref
on pourroit retrancher aſſez c
ſes Prefaces, & dans ſes Digre
terer le corps de ſon Hiſtoire.
lin reprend Iunius Cadrus des t
ticulariſer des affaires de peu
comme Guicchardin a été blân
même trop étendu aux choſes
que, qui ne méritoient pas d'
ſi fort par le menu. Or, quoi
des œuvres duquel il ne nous

que ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais été bien nommés Hiſtoriens brefs; & il n'y a que ceux comme Tacite, dont on ne peut rien ôter ſans préjudicier à leurs compoſitions, qui doivent être appellés de la ſorte.

Je laiſſe à la Poſterité, pour qui j'ai mis la main à la plume, le jugement de mes veilles. De même que les Hiſtoires ne doivent être écrites principalement, que pour elle, ſelon l'avis de Lucien, il n'y a qu'elle auſſi, comme plus exemte de paſſion, qui les puiſſe mettre à leur juſte prix. C'eſt pour cela, que les Anciens nommoient Saturne le Pere de l'Hiſtoire, & qu'on voioit des Tritons avec des trompettes au haut de ſon Temple; le tems ſeul, qui conſerve la mémoire de toutes choſes, pouvant donner à un chacun la réputation qui lui appartient. Et certes, j'ai toûjours crû qu'il étoit des Hiſtoires comme des Statuës; où l'on obſerve mille délicateſſes, quand elles doivent être vuës de près, que l'art rejette, ſi elles ſont faites pour être regardées de loin. Une narration auſſi qui ſe fait plus pour le préſent que pour l'avenir, a beſoin de beaucoup de flatteries, comme d'autant de mignardiſes, qui ne ſeroient pas bonnes aux ſiécles ſuivans, où rien ne ſe lit plus volontiers qu'une vérité hardie, & s'il faut

Mais encore que cette vaine oſtentation ſoit odieuſe, il n'en faut pas pourtant tirer cette conſequence, qu'on ne puiſſe jamais uſer d'aucune de ces comparaiſons, qu'elle ne ſoit vicieuſe. Elles ſe préſentent quelquefois d'elles-mêmes, & un Hiſtorien judicieux les ſçait employer ſi à propos, qu'elles donnent de l'ornement à ſon Ouvrage ſans dégouter perſonne. Que ſi les Latins s'en ſont abſtenus, il y a des Grecs, tels que Polybe & Denis d'Halicarnaſſe, d'aſſez grande autorité pour nous aſſurer, qu'on s'en peut ſervir ſans crainte, à leur exemple. Appien aiant rapporté avec quel courage Scipion répondit à l'accuſation qu'on lui faiſoit d'avoir été corrompu par le Roi Antiochus, allant ſacrifier au Capitole, au lieu d'attendre le jugement du Peuple Romain; dit qu'il fit en cela plus ſagement qu'Ariſtide ou Socrate, qui ſe laiſſerent condamner injuſtement dans Athénes; & plus généreuſement qu'Epaminondas, dont il recite le procedé en une cauſe auſſi capitale devant le Magiſtrat de Thebes. Famianus Strada a fait de ces ajuſtemens depuis peu de ſi bonne grace, & avec tant de ſuccés, qu'on le peut propoſer en ſuite, & renvoier à la Préface de ſon Hiſtoire des Païs-Bas, ceux qui ſeroient les difficiles ſur ce point.

Lib. de bell. Syr.

Il me reſte à dire un mot touchant ma façon d'écrire. Pline le Jeune a ſoutenu dans une de ſes Epitres, que l'Hiſtoire étoit toujours agréable, de quelque maniere qu'elle fût couchée. Il ſemble que ſon intention ſoit de donner à entendre par là, que toutes ſortes de ſtyles y peuvent être emploiés; & en effet, nous voions d'excellens Hiſtoriens en toutes Langues, qui ont eu des genres d'écrire très différens. Salluſte & Tacite ſont fort concis; Tite Live eſt plus étendu; Florus eſt ſi libre & ſi fleuri, qu'il ſe donne même la licence de citer des Hemiſtiches de Virgile, comme Thucydide, beaucoup plus ſévere que lui, a rapporté pluſieurs vers d'Homere au ſujet des jeux de l'Iſle de Délos. Or quand j'aurois été auſſi curieux en cette partie, que je l'ai peut-être negligée, n'aiant eu autre ſoin que de me rendre intelligible, & de chercher dans la clarté de l'expreſſion la principale recommandation de mon ſtyle. Je crois, que je n'aurois pas pour cela contenté tout le monde. Les plus beaux viſages ne plaiſent pas à un chacun & les ſtyles, qui ne ſont pas moins différens, ſouffrent quelque fois des jugemens encore plus déraiſonnables. Alciat a bien oſé dire, que la diction de Tacite étoit tout à fait mépriſable comparée à celle de Paul Jo-

Lib. 5. ep. 8.

Lib. 3. hiſt.

ve. Et Emilie Ferret n'a point rougi prononçant ce mot ridicule, que le même Tacite ne savoit pas bien le Latin. Je soufrirai patiemment après cela tout ce qu'on voudra dire de moi pour ce qui regarde mon François. Mais je serai bien-aise d'ajoûter ici une remarque à l'occasion de Tacite, & de Salluste, que beaucoup veulent, qu'on imite sur tous les autres à cause de leur brièveté. C'est que la plûpart prennent pour des Historiens fort brefs, ceux qui ont l'élocution concise, qui sont néanmoins deux choses fort différentes. Car Salluste qui a la phrase fort pressée, & qui comprend beaucoup en peu de mots, n'est pas pourtant un Historien fort bref, au contraire on pourroit retrancher assez de choses dans ses Préfaces, & dans ses Digressions, sans alterer le corps de son Histoire. Jule Capitolin reprend Junius Codrus de s'être amusé à particulariser des affaires de peu d'importance, comme Guicciardin a été blâmé de s'être de même trop étendu aux choses de la République, qui ne méritoient pas d'être expliquées si fort par le menu. Or, quoique le premier des œuvres duquel il ne nous reste rien, eût eu la diction la plus courte, qu'on se puisse imaginer, & bien que Guicciardin eût encore parlé plus laconiquement que lui, si est ce

A MONSEIGNEUR

LE

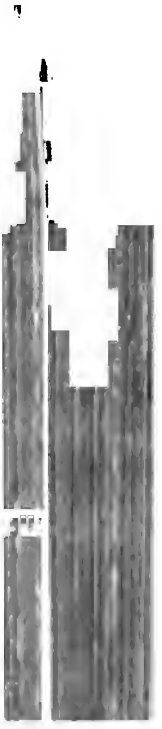
CARDINAL DUC

E RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

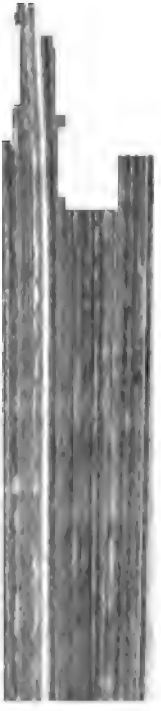
uſſi-tôt que j'eus pris la reſolution de donner
du ſupport à l'Ouvrage de ce Veronois,
aut à quelqu'un ſelon la coutume, je fis réfle-
ir cette commune façon de parler, avec la-
nous dédions les Livres, comme on dédie à
e qui lui eſt conſacré dans nos Egliſes. Cette
ération me fit croire, que je devois uſer de
up de circonſpection, à faire choix d'un
lein de grandeur & de ſainteté, ſur lequel je
comme ſur un Autel, poſer ce petit préſent.
rce qu'il ne m'en a point paru dans le monde
s conſidérable pour cela, que celui de Vôtre
ence, j'oſe la ſupplier très humblement de vou-
uffrir qu'il ſoit écrit au haut de ce Tableau
qui vous repréſentera les humeurs différen-
Nations. C'eſt la coutume des Grands de
ſidérer guéres les préſens des moindres, que
r bonne volonté; & c'eſt le propre de Dieu
gréer, quand ils lui ſont offerts avec pure-
'otion. Celle avec laquelle je prens la har-

. deſtinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de vôtre conduite. Auſſi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siécle, la Nature vous a choiſi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un ſeul ſujet, qu'en tous les autres enſemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de vôtre belle ame, ſemble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de ſi extraordinaires bénédictions. C'eſt ce qui fait, MONSEIGNEUR, *que comme vous êtes au deſſus des loüanges vulgaires, & que les plus rélevés titres d'honneur ſe trouvent de beaucoup au deſſous de ce qui eſt dû à Vôtre Eminence: Auſſi n'y a-t-il perſonne qui doive être ſi téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le crayon ſeul ſe peut voir dans tout ce qu'on a écrit juſqu'ici des plus grands Miniſtres d'Etats, qui ſemble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plûtôt que tels qu'ils étoient, on a fait ſans fiction vôtre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçû qu'en idée: Vous êtes ce grand ſimulacre que toute la terre reſpecte, ſelon le mot de l'Empereur Julien: Et l'on ne ſe peut rien imaginer qui vous repréſente, ſans donner juſques dans le prodige, puiſque la mémoire des hommes n'a rien fourni juſqu'ici qui approchât ſi près du miracle, & qui tint*



ne porte rien aux lieux ſaints, ſan
moins quelque petite Hymne, Vôtr
permettra s'il lui plait, que je p
ment, ſelon la portée de ma voix,
tie de ce que je conçois de ſes heroïq
Oracle de la Gréce dit autrefois à l'
curgue, qu'il ne ſavoit, s'il le de
nombre des hommes, ou des Dieux:
encore dans la licence du Paganiſm
te que la France feroit des ſacrifice
Génie, comme à ſon Dieu Tutelair
temple, comme le ſeul qu'elle a recon
ſent égal à la grandeur de ſon Etat
leil, d'où viennent ſes meilleures in
rant même au milieu de ſes tempêt
l'Intelligence motrice de ſon corp
au deſſus d'elle que le premier
nôtre grand Roi. En effet, ceux
plus juſqu'ici dans le gouverneu
croïoient faire beaucoup de ſe prés

les deſtinées, vous leur donnés la loi, & tout cède au pouvoir de vôtre conduite. Auſſi la moindre partie de vos perfections les eût pû rendre la meilleure de leur Siécle, la Nature vous a choiſi pour faire voir au nôtre, qu'elle met plus de graces, quand il lui plait, en un ſeul ſujet, qu'en tous les autres enſemble, & Dieu, pour mieux dire, par la production de vôtre belle ame, ſemble avoir prononcé en faveur de ceux, qui ne les tiennent pas toutes égales, la comblant de ſi extraordinaires bénédictions. C'eſt ce qui fait, MONSEIGNEUR, *que comme vous êtes au deſſus des loüanges vulgaires, & que les plus rélevés titres d'honneur ſe trouvent de beaucoup au deſſous de ce qui eſt dû à Vôtre Eminence: Auſſi n'y a-t-il perſonne qui doive être ſi téméraire, que d'entreprendre le Paranymphe de vos immortelles actions, dont le crayon ſeul ſe peut voir dans tout ce qu'on a écrit juſqu'ici des plus grands Miniſtres d'Etats, qui ſemble n'avoir été dit, que pour vous. Quand on les a figurés tels qu'ils devoient être, plûtôt que tels qu'ils étoient, on a fait ſans fiction vôtre véritable portrait: On voit réellement en vous, ce qui n'étoit alors conçû qu'en idée: Vous êtes ce grand ſimulacre que toute la terre reſpecte, ſelon le mot de l'Empereur Julien: Et l'on ne ſe peut rien imaginer qui vous repréſente, ſans donner juſques dans le prodige, puiſque la mémoire des hommes n'a rien fourni juſqu'ici qui approchât ſi près du miracle, & qui tint*



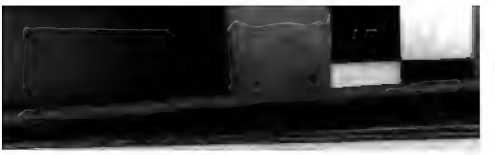
parmi nous un ſi grand Perſonnag
néceſſairement le ſecond Fondate
ſous lequel il vivroit, & d'avoi
France ait poſſedé un eſprit ſi ſu
ſon Etat, qui ne ſçavoit man qu
grandeur Monarchie par tout où il e
te action de graces, nous n'aure
beaucoup importuner le Ciel de nos
mes ſi heureux, qu'en obtenant de
tion d ARMAND DE RICHEL
vons tout ce qui nous peut être c
vêque le bien de cet Etat, l'avanc
gion, le contentement de nôtre P
ſance de nos fortunes & de nos v
ſubſiſtence d'une ſi précieuſe Per
MONSEIGNEUR, mal garder
ſ'il, & préjudicier trop notable
public auquel vous devez vous re
importunois d'un plus long diſcou
ſira pour vous dévoüer avec cet é

DE LA CONTRARIETE' D'HUMEURS, QUI SE TROUVE ENTRE CERTAINES NATIONS, ET SINGULIEREMENT ENTRE LA FRANÇOISE ET L'ESPAGNOLE.

Ce n'eſt pas ſeulement entre les hommes qu'on remarque de certaines convenances ou repugnances naturelles, elles ont été obſervées dans tous les ordres de la Nature. Parmi les pierres mêmes, le Diamant eſt en diſſention (pour uſer du propre mot de Pline) avec l'Aimant, & ſon Théamedes d'Ethiopie rejette le fer avec autant d'animoſité que la Calamite l'attire. Entre les mineraux

Hiſt. Nat. l. viii. c. 4. L. 36. c. 16.

& les métaux, il y en a qui ne peuve
lier; l'or & vif argent ſe cherchent & s'u
au contraire avec ardeur. Les Plant
voir les mêmes amitiés ou inimitiés en
les. La Vigne s'accorde fort bien ave
me; elle ne peut ſouffrir le Chou, & ha
Pier. in hierogl. tellement le Laurier. Le Roſeau & la F
re ſont à bon droit un ſigne hiéroglyp
guerre irréconciliable, puiſque le Labo
qui veut purger ſon champ des racines
derniere, ne fait qu'attacher au ſoc de ſ
rue un Roſeau, qui acheve de faire pé
que le feu n'avoit pû conſumer. Bref,
divers Auteurs qui ont attribué aux Pal
l'amour maſculin & féminin; & ce Roma
Lib. 24. en ſon Hiſtoire Naturelle, que le Ch



s. Car il eſt aiſé de comprendre d'où
cede, que la Brebis vit ſi bien avec la
vre, & hait ſi fortement le Loup. L'a-
ion qu'a la Poule du Milan, le Cigne du
gon, & le Dauphin de la Baleine, a ſes
es manifeſtes. Quand la Linote & le
n perſécutent l'Ane, Ariſtote, Pline,
ien, & les autres Hiſtoriens des animaux
rent, que c'eſt, parce qu'il gâte leur nour-
re en ſe frottant contre les buiſſons, dont
repait encore à leur préjudice; auſſi que
ſeul braire fait périr leurs petits, & cor-
ipt même les œufs de la Linote. Mais s'il
: rendre raiſon pourquoi l'Elephant fuit de-
t le Bélier; d'où vient que le Lion ne peut
ffrir la ſeule voix du Coq; à cauſe dequoi
Cheval tremble à la vuë & à la ſeule odeur
Chameau, ce qui rendit Cyrus vainqueur
Crœſus, ainſi que le conte Herodote; com-
nt il ſe peut faire, que le ſang de deux
eaux ennemis, la Linote & le Bruant (s'il
l'Anthus d'Ariſtote & de Pline) ne ſe peut
ler même après leur mort; c'eſt alors que
plus grands eſprits ſont contraints d'avoir
ours à des proprietés occultes, & d'allé-
er des ſympathies & antipathies naturelles,
i ne ſont, à l'égard de beaucoup, que de
aux termes inventés pour mettre à couvert

Sextus Pirrh. hyp. l. 1. c. 14.

Lib. 1.

pliquer? Car comment pouv
faire comprendre la vertu de
bien plus étrange que celle
qu'on ne fait agir qu'en tou
assuroit, que les oiſeaux de
forts d'aile, étoient contrai
s'ils voloient pardeſſus lui.
Pline l'a accuſé de vanité Grec
ce que Aulu Gelie, pour def
perſonnage, nie que l'ouvr
Mais quoiqu'il en ſoit, la vé
toûjours requiſe en cette ſorte
en peut au moins recueillir ce
n'y a point de partie plus imp
la Philoſophie, comme l'a ſo
le Chancelier Bacon, que celi
ſympathies & antipathies, &
du nom de Magie naturelle.
rendre raiſon de tant d'effets
les ſimples qualités premiere
comme un Gâteau rond de la

Nat. Hiſt. l. 10. c. 12

auſſi nuëment, que cela ſe fait par des vertus occultes, & par des proprietés de toute la ſubſtance des choſes, c'eſt s'expliquer ſi peu philoſophiquement, que ſi Fernel, Fracaſtor & quelques autres, qui ont traité ces matieres expreſſément, ont fait mine de s'en contenter, pluſieurs au contraire ont nommé ces qualités ſecrettes des Aſyles de l'ignorance humaine, & ont avouë ingenûment, que toutes ces conditions ſpécifiques, propriétés internes, & émanations des formes, ſont autant d'ingénieuſes paroles, & de mots inventés exprès pour ſe ſauver des mauvais paſſages, & pour jetter du ſable aux yeux de ceux, qu'on veut paier d'une fauſſe apparence de tout ſavoir. C'eſt en ce ſens, qu'Ariſtote ſe moque d'Empedocle au troiſiéme Livre de ſa Metaphyſique, de ce qu'il ne rendoit point d'autre raiſon de beaucoup de choſes, que le bon plaiſir de la Nature. Si eſt-ce que ce Prince des Dogmatiques de nôtre tems, n'a pas laiſſé de comparer à la vûë du Hibou la portée de nôtre eſprit en beaucoup de rencontres: Et s'il a eu ſujet de prononcer avec ſon diſciple Théophraſte, que c'étoit peutêtre faire contre raiſon, de vouloir rendre raiſon de toutes choſes, on le peut bien dire en cette matiere de ſympathies & antipathies de la Nature, où

Cap. 4.

ὁ ἔτος πίφυκεν.

nous ne voions rien de plus manifeſte, ſinon qu'elle a mieux aimé s'y faire admirer que connoitre, & nous inſtruire de ſa volonté, que de ſa façon d'operer.

Or s'il faut recourir à ces idioſyncraſies, & à ces qualités formelles, pour rendre raiſon de certaines bienveillances ou mauvaiſes inclinations, qui ſe voient entre le reſte des animaux; j'eſtime que la néceſſité ne ſe trouvera pas moindre de le faire à l'égard de celle des hommes, ſoit qu'on les conſidére dans le général ou dans le particulier, dans l'eſpece ou dans l'individu. Car c'eſt choſe facile d'aſſigner les cauſes de la mauvaiſe intelligence, qui ſe trouve entre des mêmes Artiſans, & généralement entre tous ceux dont les inte-

que c'étoit là le principe de toutes leurs mauvaiſes volontés; comme les bons offices & les mutuelles aſſiſtances, que ſe rendent d'autres peuples, engendrent la bienveillance qu'on y remarque quelquefois. Le même ſujet qui fait dire à l'Eccleſiaſtique, que ſon ame hait ſeulement deux Nations, les Philiſtins & les Sichimiens, parce qu'ils étoient en des guerres perpetuelles avec les Iſraëlites, nous a fait autrefois abominer la fureur des Normans, & conſécutivement la rage des Anglois & des Bourguignons, lors que nous ne reconnoiſſions point de plus dangéreux voiſins que ceux-là. Mais de dire, pourquoi dès la premiere rencontre nous ſommes portés de bonne ou de mauvaiſe intention, contre des perſonnes tout à fait inconnuës, pourquoi, entrant dans un tripot, nous nous engageons auſſi-tôt d'affection pour l'une ou pour l'autre des parties, que nous n'avions jamais vûës; pourquoi il y en a, qui ont des averſions mortelles de certaines choſes, qui ſont affectionnées par d'autres, comme quand le Roi de France Henri Troiſiéme ne pouvoit durer, où il y avoit quelque chat, encore qu'il ne ſçût pas qu'il y fût; c'eſt ce qui eſt bien plus difficile, les cauſes prochaines, & telles que les demandent les Philoſophes, man-

Cap. 50.

quant alors au beſoin. Dom Juan Rol Palomeque, Chevalier d'Alcantara ou de Calatrava (je ne me ſouviens pas duquel des deux Ordres) ne pouvoit ouïr ſeulement prononcer le mot de *lana* ſans tomber en ſyncope, bien qu'il pût manier & porter de la laine ſans cet inconvenient; ſi le Marquis de Mirabel, qui étoit Ambaſſadeur en France il y a peu de tems, & qui diſoit l'avoir connu, ne peut être garant de cet exemple. Je ſai bien, qu'il choque la plus commune opinion des Ecoles, qui ne veut pas, que des paroles toutes nues puiſſent d'elles-mêmes produire aucun effet: mais auſſi s'eſt-il trouvé aſſez de perſonnes, qui en ont penſé tout autrement. Pomponace a été depuis peu du dernier avis ſans ſortir de l'enclos de ſon Ecole. *De Incant.*

ce qui concerne les autres animaux, que
nommons déraiſonnables? Certaine-
nous éprouvons tous les jours en nous
s de certaines ſympathies ou antipathies,
ius dominent ſi puiſſamment, qu'il ne
e pas bien, que nôtre diſcours s'en puiſ-
dre le maitre, ni beaucoup moins en
er la cauſe. C'eſt ce que j'ai été obligé
icer par forme d'avant-propos, parce
l'étant propoſé de parler de la contrarie-
imeurs que nous voions entre les deux
es de France & d'Eſpagne, & croiant
ivoir repréſenter comme une auſſi par-
ntipathie qu'il y en ait dans la Nature; j'ai
e devoir expliquer auparavant de ce que
iſe en général des ſympathies & antipa-
iaturelles, beaucoup plus aiſées à recon-
: dans leurs effets que dans leurs cauſes.
raiſon la plus générale de la concorde ou
de des nations, ſe tire du temperament,
a reſſemblance concilie par tout les ami-
autant que ſa différence aliéne manife-
nt les eſprits. Or le temperament des
nes, conſidérés ainſi en gros, dépend
palement de celui des regions, qu'ils
ent, & celui des regions de leur poſi-
iaturelle, ſelon qu'elles ſont pleines ou
ueuſes, qu'elles ont quantité d'eaux, qui

les arroſent, ou qu'elles en manquent, qu'elles ſont expoſées à des vents contraires, & que le Ciel les régarde avec de différens aſpects. Ainſi Strabon remarque, que les mœurs des Mèdes & des Arméniens étoient ſemblables, parce, dit-il, que leur païs n'eſt en rien différent. Et Galien obſervant les diverſes conditions des Aſiatiques & des Européens, les fait dépendre de leur différente habitation; comme Hippocrate avoit auparavant attribué la grande reſſemblance des Scythes entre eux, à l'égalité de leur demeure, & leur peu de rapport avec les autres hommes, à la diverſité des climats. Que ſi nous conſidérons de même la différente aſſiette de la France & de l'Eſpagne, ſeparées naturelle-

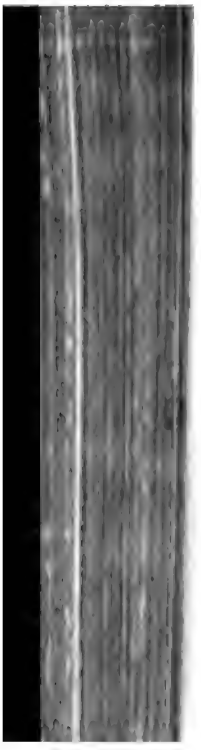
11. Geogr. L. quod animi mores &c. L. de aëre, locis, & aquis.

produiſent des hommes de temperament
mblable, qui cauſe à la fin cette repu-
e d'eſprits, que nous voions entre eux.
i tous ceux, qui ont parlé des mœurs de
deux Nations, ont toûjours repréſenté
ançoiſe auſſi changeante que ſon air, &
legère, que les vents, qui y dominent;
re auſſi conſtante, que ſon ciel & ſes ſai-

Les François froids & humides com-
eur terre, d'où vient leur blancheur; les
gnols chauds & ſecs comme la leur, ce
es rend bazanés. Les François d'ailleurs
, francs, hoſpitaliers, liberaux, réligieux,
cérémonies, bons cavaliers; mais vola-
pleins de boutades, cauſeurs, médi-
de leurs compatriotes chez les étrangers,
ouvans ſouffrir la faim ni les autres in-
modités de la guerre, combattans plus
rces du corps que de l'eſprit, & avec plus
rocité que d'artifice & de conſeil. Les
gnols tout au rebours mélancoliques,
nulés, inhoſpitaliers, avares, ſuperſti-
, importuns en civilités; mais conſtans,
, taciturnes, ſe priſans les uns les autres
de leur païs, bons à l'infanterie, endu-
la faim, la ſoif, & toutes les fatigues de
ierre, exécutans plus de la tête que de
ain, & faiſans plus par ruſes & par ſtra-

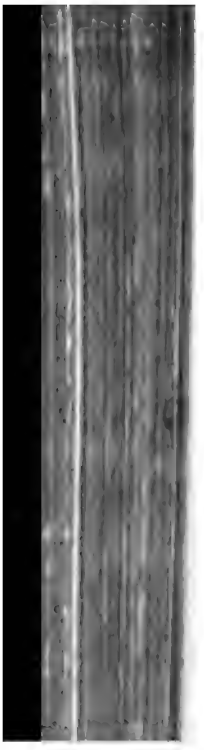
tagèmes, qu'à force ouverte. Je laiſſe à part ſi toutes ces qualités ont un parfait rapport au tempérament préſuppoſé des uns & des autres. Mais il faut que je rapporte encore ici, ce que j'ai oui obſerver par tout. C'eſt que le Soldat François ſe fait toûjours craindre d'abord, jurant & peſtant quand il entre quelque part; & néanmoins dès le lendemain il s'eſt accommodé avec tous les domeſtiques, & ſe trouve grand ami de la maiſon. L'Eſpagnol joué un perſonnage tout différent, car il uſe de courtoiſie en arrivant, ſe contentant de remarquer doucument ce qui eſt des commodités du lieu; mais il n'y a rien de plus rude que ſa ſortie, car c'eſt alors, qu'il fait ſon coup, pillant & deſolant tout ſans remiſſion; d'où vient peut être le proverbe qui dit, qu'on

que la mer jette ſur ſon rivage, dont les monceaux ſe font ſelon les figures, les rondes s'y voiant aſſemblées en un, & les longues de même. Mais ſi nous voulons porter encore plus avant nôtre conſidération, & examiner plus par le menu l'oppoſition du naturel de ces deux nations, peutêtre aurons-nous de la peine à rapporter tous les effets qui en dépendent aux ſeules qualités premieres, qui forment le tempérament; & peutêtre remarquerons-nous une ſi grande antipathie de corps & d'eſprit entre elles, que nous commencerons à douter avec un certain Eſpagnol, que ceux de ſon païs ſortent de même façon du ventre de leurs meres, que font les François; ou pour le moins, nous ſerons contraints de recourir à ces cauſes occultes dont nous avons parlé. Le François eſt grand de corps, l'Eſpagnol petit, le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts; le François mange beaucoup & vite, l'Eſpagnol fort peu & lentement; le François ſe fait ſervir le bouïlli le premier, l'Eſpagnol le rôti; le François met l'eau ſur le vin, l'Eſpagnol le vin ſur l'eau; le François parle volontiers à table, l'Eſpagnol n'y dit mot; le François ſe promene aprés le repas, l'Eſpagnol s'aſſiet au moins



ſont publiquement, Les laquais
leurs Maitres, ceux des Eſp
vant; le François pour faire ſi
de venir à lui, hauſſe la mai
vers le viſage, l'Eſpagnol pc
jet baiſſe la ſienne & la raba
le François donne un baiſer a
ſalüant, l'Eſpagnol ne peut
vauté; le François n'eſtime l
Maitreſſe qu'autant qu'elles ſo
le moins de ſes amis, l'Eſpa
rien de plus doux en l'amour
le François ne raiſonne que ſu
pagnol que ſur le paſſé; le Fr
l'aumône avec mille ſoumiſſi
de paroles, l'Eſpagnol avec
baſieſſe, pour le moins, s'il
l'arrogance; le François redu
vend tout hormis ſa chemiſ
miere choſe dont l'Eſpagnol

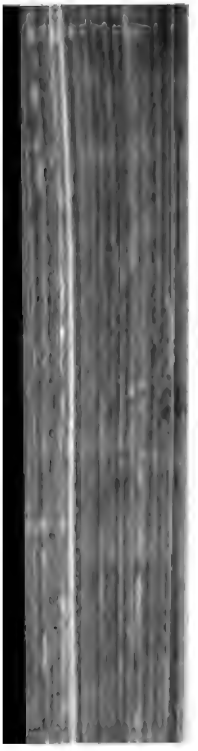
de ſemblable à les conſidérer de pied en cap; le François met le matin ſon pourpoint tout le dernier, l'Eſpagnol commence à s'habiller par là; le François pour ſe boutonner prend du collet vers la ceinture; l'Eſpagnol tout au rebours ferme le bas premierement & finit ſous le menton: le François met le pourpoint bas pour ſe battre en duel, l'Eſpagnol prend alors une jaque de maille s'il peut; le François croit, qu'il n'y a que des écroüellés en Eſpagne, & fait peur à ſes enfans d'un Eſpagnol comme d'un démon infernal, l'Eſpagnol tient tous les François auſſi gueux que ſes *aguadores* de Madrid, les trouve *gavaches*, & croit qu'il ne ſont nés que pour faire rire le monde; le François ſe voiant contraint d'eſtimer le vin d'Eſpagne, & d'avouër que les draps, les chevaux, les gans, & ſur tout les piſtoles y ſont très bonnes, ajoûtera auſſi-tôt, qu'il n'y a rien qui vaille en ce païs là que ce qui ne parle point; l'Eſpagnol obligé de reconnoitre qu'il ſe nourrit des bleds de France, & ſe ſert utilement de ſon ſel, de ſes toiles, de ſes cordages, & de mille manufactures, qui lui en viennent, aſſurera, que ce n'eſt que par le mépris, que font ceux de ſa nation, de cultiver leur terre, & de travailler aux arts méchaniques, n'eſtimans que le métier de la



qu'il eſt un Eſpagnol renverſé
croira qu'Héraclite a eu grand
tre la contention & le debat p
Phyſique? Car on ne peut pa
ſi grande contrarieté à la ſeu
ciel & de la terre, dont jouïſſ
tions, puiſqu'on en voit de c
plus diſſemblable, qui n'ont
de ſi ennemi. Je ſai bien que
dreſſent les horoſcopes des pe
narchies, comme ceux des ir
comme ils donnent un merve
leurs *ſynaſtries* pour la conci
tiés, ils ont auſſi d'autres co
puiſſantes, & de certains a
font naitre les hoſtilités. Ma
vera point dans tout leur art
tisfaire ici, ni de raiſon pour l
çois doivent avoir plus de con
Polonois ou le Perſan, qu'a
L'Italie eſt en même éloigne

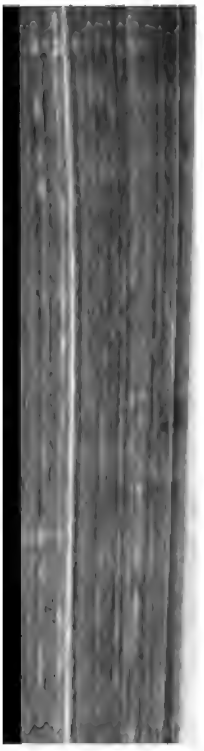
ıute & plus difficile que celle des Pyrenées: néanmoins les François n'éprouvent point ıe ſi grande antipathie avec les Italiens, que :lle qu'ils ont avec les Eſpagnols. Il y a ɔnc quelque cauſe plus cachée & vraiſemblaement plus puiſſante, qui opère ici, ou qui ɔncourt pour le moins avec une merveilleuforce à la production d'un ſi grand effet. ue ſi nous voulons laiſſer pour cette heure recherche des cauſes occultes aux Philoſoıes, une partie deſquels ſe contente de les oir ainſi bâtiſées ſans paſſer plus outre, & utre s'en moque comme d'un maſque trom:ur qui couvre nôtre ignorance; peutêtre ɔuverons-nous des raiſons mêlées de Phyſiıe & de Morale, qui nous donneront plus : ſatisfaction.

Ce n'eſt pas ſans ſujet, qu'Epicure nomoit les bêtes, des miroirs de la Nature. Si ɔus y voulons jetter les yeux, nous reconɔitrons facilement, que comme ils ont leurs terêts, qui les unit ou les diviſe, ſelon que ɔus diſions tantôt, & qu'Ariſtote l'obſerve us particulierement au neuviéme Livre de ur Hiſtoire; les hommes ont les mêmes ntimens d'amour ou de haine, à proportion ı bien ou du mal qu'ils ſe font les uns aux ıtres. Ceci nous peut ſervir comme d'un



ſe, cette raiſon nē ſatisferoit
uns & les autres ont aſſez d'autr
qui ils n'exercent pas de ſi gra
D'alleguer ſimplement les diff
de l'une & de l'autre Couronn
pas non plus dequoi ſe conten
les méſintelligences d'Etat, qu'
çois avec les Anglois, les Ital
mans, n'ont pas engendré le
Tachons donc de pénétrer pl
trouver une cauſe particuliere
plus près ſon effet. Chacu
les deux Puiſſances de Franc
ſont celles aujourd'hui qui bal
ces de l'Europe, & qui tienne
tout le Chriſtianiſme. Quan
ſe repoſer, elles font dormir le
te ſûreté; s'il leur prend envie d
caiſſe, il faut que tout ce qui re
rable dans le monde Chrétien,

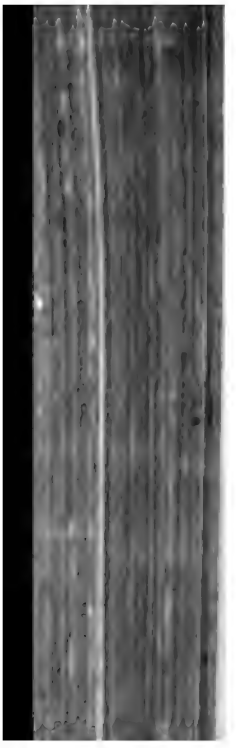
le mal à tous les autres; ceux qui les gouver-
nent ſont les arbitres d'une paix, ou d'une
guerre univerſelle; & la France & l'Eſpagne
peuvent être conſidérées comme deux prin-
cipes de concorde ou de diviſion. Or eſt-il
que ſuivant la doctrine commune des Ecoles,
les principes doivent naturellement être con-
traires; d'où il s'enſuit, que tant que ces
deux Nations ſeront des principes politiques,
elles auront néceſſairement une perpétuelle
& formelle oppoſition. Il eſt aiſé à compren-
dre de là, pourquoi les différens, que ces
Nations ont eu avec leurs autres voiſins, n'ont
jamais cauſé de ſi grandes contrarietés, que
celles, que nous venons de rémarquer; par-
ce que n'étans pas de ſi grande importance,
& les guerres des François contre les Anglois
ou les Bourguignons, n'engageant pas le reſte
des hommes, comme celle de France & d'Eſ-
pagne, elles ne doivent pas produire de ſi
notables effets, la contrarieté n'y étant pas
eſſentielle, & n'y aiant pas une oppoſition de
principes comme en celle-ci. Car puiſque
les polices ont leur fondement en la nature,
comme le reſte des choſes du monde, on ſe
peut facilement imaginer dans la ſubordina-
tion des cauſes, & dans cet enchainement des
unes avec les autres, ſelon qu'elles ſont con-



donner la contrariété formell
ſairement accompagner tous
une raiſon Phyſique & Mora
voir aſſez clairement, à m
puiſſant inſtinct de repugnan
çois & l'Eſpagnol eſt ſi nature
il n'y a que la ceſſation de la c
avons touchée, qui puiſſe e
effet. Et parce que pendant
cun mettant la Juſtice de ſon
tort à ſon compagnon, & lu
lamités du tems, qui ne ſont
minons un peu ce qui ſe dit d
& jugeons ſans paſſion, ſi fa
droit des parties. Je ſai aſſe
bien faire, il faudroit poſſed
connoiſſances, qui me manq
a que les premiers Miniſtres,
mieres requiſes pour connoit
férens des Etats. Mais puiſ

les & hautes actions; ne laiſſons pas d'y donner quelque atteinte ſous leur bon plaiſir, & de témoigner dans cette recherche nôtre zèle pour le repos commun de toute l'Europe. S'il n'eſt pas défendu aux hommes en général de parler du Ciel & du cours des Aſtres, quoique ſi éloignés de leurs ſens, & par conſequent de leur ſcience, pourvû qu'ils le faſſent probablement, en rendant quelque raiſon des apparences; puiſqu'il y a beaucoup moins de diſproportion de ma condition, telle qu'elle eſt, & de ma baſſe connoiſſance, au ſujet que nous traiterons, il nous peut bien être permis, il me ſemble, de l'entreprendre, moiennant que nôtre Diſcours ait ſes fondemens raiſonnables. Et s'il faut pourſuivre cette comparaiſon, peutêtre que comme les Etoiles s'obſervent beaucoup mieux des lieux bas, les perſonnes auſſi de moindre élevation & de plus baſſe fortune, ſe trouveront quelquefois avoir plus d'habilité aux ſpéculations politiques, & à conſidérer de meilleur œil la révolution des Empires, que ceux, qui ont leur aſſiette beaucoup plus élevée dans le monde, dont il ſeroit aiſé de rendre aſſez de raiſons, ſi elles ne nous éloignoient un peu trop du ſujet même, que nous nous ſommes donné.

Les Eſpagnols, qui ſavent ce que vaut le



au dehors, où l'on a voul
ſtance. C'eſt ſur cela qu'
François, qu'ils ſeroient
ſans le ſecours que la Ligu
des Eſpagnols du tems de
c'eſt uſer d'une extrême in
lement de ne leur rendre
tre les Hollandois, mais n
tre eux ces Hérétiques r
que les ainés de la Maiſo
dominent préſentement en
ſé l'Empire comme en par
les Eſpagnols s'attribuent
ce qui s'eſt fait aux gue
pour y conſerver la Réligi
putans aux François d'y av
le parti contraire, juſqu' à
leur poſſible le Concile de
toute ſa ſubſiſtance à l'Eſpa
que le même Eſprit de c

Marie, qu'ils n'avoient épouſée, que ſur cette ſperance; qu'il fait, qu'on s'allie même des nfideles contre eux, & que depuis peu on a onjuré avec tous les Rois du Nord, qui ſont enus les uns après les autres, pour empêher l'extirpation, qu'ils vouloient faire de ıéréſie dans l'Empire. Bref, à leur dire, ıns la guerre qui ſe voit à préſent entre les :ux Couronnes, l'interêt de la vraie Réli- on eſt tellement joint à leur parti, qu'elle : couroit pas moins de fortune qu'eux, s'ils oient du pire. En ſuite de cela, ſuivant génie de leur Nation, ils ſe vantent, que t te grande étenduë de leur Monarchie, pour l uelle le Soleil ne ſe couche point, eſt la ompenſe du zèle, avec lequel ils ont por- l'Evangile juſqu' au nouveau monde, & e le Ciel ne leur donne à ſucer les mam- elles de l'une & l'autre Inde, qu'en recon- iſſance de ce qu'ils y ont les premiers an- ncé les myſteres de nótre Foi. Surquoi étendant, que le rang & les prérogatives s Couronnes ſe doivent regler par leur gran- ur, qui varie ſelon le tems, & ce qu'il plait l Ciel d'en ordonner, ils émeuvent cette ande diſpute de préſéance entre les deux ois, qui n'eſt pas un des moindres ſujets animoſité entre leurs peuples.

gens ſous le Ciel, qui la conſ
quand elle heurte en quelque
terêts. Ils veulent, que les E
ment la Réligion, que comm
ils embelliſſent leur viſage, &
pour un poiſon au dedans,
toutes leurs actions, bien péu
tent ces belles apparences, &
ment qu'ils épouſeroient l'hér
elle leur apportoit en dot quel
Ils ajoûtent, que quand en l'
cens dix les Eſpagnols chaſſér
mille Moriſques d'Eſpagne, o
ceſſeurs avoient habité plus de
continuellement, ils firent pa
crainte, d'avarice, d'inhumani
d'Etat, que de Réligion. En
pe Troiſiéme ſe ſouvint alors
ſion de cette fameuſe revolte d
du regne de ſon pere, où la foi
gnols chez eux parut ſi évide

· à bout en trois ans ſous ce grand Capitai-
Jean d'Autriche, qu'en faiſant aſſaſſiner
ec trahiſon les Chefs de la faction. Ce fut
cette occaſion que l'on reconnut, que la
ile peur ou la néceſſité rendent les Eſpagnols
ges & vaillans chez autrui, n'étans pas moins
e les autres dans le deſordre domeſtique;
qu'il faloit aller brûler la mouſtache de l'E-
ıgnol chez lui, ſelon le dire de Drak, ce
cus ne pouvant être mieux défait que dans
ı antre. Ces grandes & reïterées expul-
ns des Juifs au nombre de huit cens mille
es pour une ſeule fois ſous Ferdinand &
belle, ne pouvoient pas avoir d'autre fon-
ment, que la conſidération d'Etat puiſqu'
rement ce ſeroit accuſer d'irréligion le Pa-
, & tant de Princes Chrêtiens, qui les laiſ-
ıt vivre impunément dans leurs païs. L'In-
iſition même, établie alors contre eux &
Mahometans ſeulement, doit être rappor-
: à ce ſeul principe, & c'eſt vouloir avec
pieté prendre Dieu pour crédule auſſi bien
e les hommes, de penſer mériter ces gran-
s recompenſes d'un zèle, qui ne fut jamais.
ıſſi voit-on que les Eſpagnols ſe ſavent bien
uverner autrement avec les Hérétiques &
Infideles, quand la raiſon de bon gouver-
ment le requiert. Par toute l'Allemagne

te ans, pour profiter des divino
gendroit. Car il n'y a peut-être
croire qu'il la favorisât par inclina
ſon Confeſſeur Conſtantin, qu
conſcience dans ſa retraite aux
juſqu'à la mort, & qui perit bie
empoiſonné pour cauſe d'héréſi
ter beaucoup de la pieté de ce Pri
les plus moderés Théologiens co
réligion la violence au fait de la
de la Réligion, qui veut être enc
que la volonté; d'où vient, que la
cée, demeure toûjours volonté, là
forcée n'eſt plus du tout Réligio
jam nulla eſt, dit Lactance. Juſtin
me rien de plus contraire à la Ré
contrainte: Tertullien montre é
logetique qu'il n'y a nulle appa
culte forcé pût être agréable à
qu'il n'y a point d'homme, à qu

Lib. 5. de Iuſt. c. 20.

d'extréme violence en leur endroit: & les Conciles de Nicée, de Conſtantinople, d'Epheſe, & de Chalcedoine ſont pour ce ſentiment. Il n'y a donc pas beaucoup, dequoi les Eſpagnols ſe puiſſent vanter d'avoir tant exterminé de créatures humaines ſous un faux prétexte de Réligion, comme ils n'ont pas un plus grand ſujet de vouloir paſſer pour bien meilleurs Chrétiens que les autres, n'y aiant pas cent cinquante ans, que les Mahometiſme & l'infidelité poſſedoient encore les plus conſiderables parties de l'Eſpagne. Auſſi, que nonobſtant ce zéle conſidéré de nouveaux Chrétiens, ou plutôt cette précaution craintive & ordinaire aux Conquerans, chacun ſçait, qu'il n'y a pas moins de Maranes, d'*Alumbrados*, de Juifs, & de Mahometans ſecrets en Eſpagne, qu'il peut y avoir de Huguenots reconnus, & par conſequent moins à craindre dans la France.

Quant aux aſſiſtances pieuſes que les Eſpagnols diſent avoir donné à leurs voiſins, les François comparent celle, qu'ils ont reçûë d'eux durant leurs guerres civiles pour le fait de la Réligion, à l'obligation que peut avoir un furieux, qui ſe veut défaire, à celui, qui lui fait préſent d'un couteau pendant ſa manie. Et tant s'en faut, que la conſervation de la

Réligion fût le motif des armées, que les Eſpagnols ont envoiées par diverſes fois en France, qu'en le faiſant ils ſavoient bien, qu'ils abandonnoient aux Hérétiques des Païs-Bas ces belles Provinces héréditaires, ce qui ne leur étoit d'aucune conſidération au prix de dominer la France, ſuivant le projet qu'en avoit fait Antoine Perrenot, depuis Cardinal Granvelle, dès l'an mil cinq cens cinquante huit, qu'il jetta les premieres ſemences de la Ligue de France à la Conference de Peronne, où il s'ajuſta ſi bien avec le Cardinal de Lorraine. En effet, il eſt conſtant, que comme les Eſpagnols, par un gouvernement inexcuſable, ſont cauſe de la revolte temporelle & ſpirituelle des Hollandois, conſidérée dans ſon origine; rien auſſi n'a tant contribué à former cette nouvelle République, à la mettre en vigueur, & à lui donner les forces, qui la font à préſent ſubſiſter d'elle même, que la diverſion de celles d'Eſpagne, qu'on jettoit en France pour tacher de s'y établir à la faveur des troubles de la Ligue, tandis qu'on laiſſoit en proie aux Hollandois, la plûpart du païs qu'ils poſſedent aujourd'hui. Mais quand on tomberoit d'accord d'une véritable aſſiſtance, les François penſent l'avoir bien méritée & renduë en diverſes rencontres, qui ont préce-

Thuan. hiſt. l. 20.

dé ou ſuivi. Le paſſage par la France que le Roi François Premier permit à l'Empereur Charles Quint, pour aller mettre les Gantois à la raiſon, lui ſauva toute cette contrée, qui s'engageoit dés lors dans une revolte générale. Et toute l'Europe a depuis peu reconnu, que l'Ambaſſade du Duc d'Angoulême vers les Princes d'Allemagne, & le Traité d'Ulm procuré par le Roi de France, ont conſervé l'Empire dans la Maiſon d'Autriche, & donné à l'Empereur les grands avantages, qu'il avoit, s'il en eût uſé avec plus de modération. Ce ſont quelques exemples pris de beaucoup, que les François alleguent, quand on les veut taxer d'ingratitude. Et pour l'aſſiſtance donnée par eux aux Hollandois, que les Eſpagnols veulent faire paroitre ſi criminelle, ils croient la rendre aſſez légitime, tant parce qu'ils ſont reconnus peuples libres & ſouverains, par ceux mêmes qui prétendoient ſur leur liberté, que parce qu'ils ne les aſſiſtent pas, comme hérétiques, & ne favoriſent pas l'héréſie, mais ſimplement leurs Alliés. C'eſt en ce ſens, que le Cardinal Cajetan, Tolet, & autres graves Théologiens, interpretent la Bulle *in Cœna Domini*, qui ne condanne, diſent-ils, les fauteurs d'hérétiques, que quand ils les ſecourent comme tels, & autoriſent

leur ſchiſme. Auſſi voions nous, que l'E
ſe, qui prie Dieu pour l'extirpation des h
ſies, l'invoque ſeulement pour la conver
des Sectaires. Le bon eſt, que lors mê
que les Eſpagnols crioient le plus haut
tre cette diſtinction, ils s'en ſervoient e
veur des Huguenots de France armés co
leur Roi; & leur Conſeil de conſcience
permettoit de traiter avec le Duc de Rc
pour maintenir ſa rébellion, comme ils avo
fait autrefois avec le Roi de Navarre,
qu'il étoit Chef du même parti. Les exé
tions faites à Toulouſe de Canredon, de
nard Pels, & d'autres Négotiateurs du trai
ce Duc avec le Roi d'Eſpagne, dont on
même les articles; & la paix de France

premierement ce qu'ils repliquent aux Eſpagnols, ſur l'avantage, qu'ils prennent d'avoir tant fait pour la Réligion au reſte du monde.

Pour toucher d'abord ce qui eſt le plus éloigné, les inhumanités prodigieuſes par eux exercées aux Indes Occidentales, ont été une fort mauvaiſe préparation Evangelique; le maſſacre de huit cens mil hommes tués dans une ſeule Isle de Saint Dominique, n'étoit pas un trop bon moien pour apprivoiſer à la Foi ceux du Continent; & la defenſe expreſſe d'apprendre à lire & à écrire à ces pauvres Sauvages, qui ſe lit dans les propres Hiſtoriens Eſpagnols, montre bien, qu'autre choſe les menoit ſi loin, que la converſion des Infidelles, & que ſi l'on y portoit des Chapelets de verre, c'étoit pour les convertir en grains d'or. C'eſt une choſe étrange, qu'ils conſeſſent eux mêmes, d'avoir reduit ces pauvres Ameriquains à un tel point de deſeſpoir, qu'ils ne vouloient plus uſer de leurs femmes naturellement, de peur de faire des eſclaves aux Eſpagnols. Et nous voions dans tous leurs livres, que le ſeul myſtere du Chriſtianiſme qu'on enſeignoit aux Neophytes du nouveau Monde, c'étoit de leur faire apporter tous leurs biens aux pieds de ces nouveaux

Cevallos.

Barth. de las Caſas.

Apôtres, qui les en dépouilloient avec toute ſorte de barbarie, & de la vie même, encore qu'ils n'euſſent rien retenu. De vouloir apres cela ſe parer du zèle de la Réligion, c'eſt en vérité ſe moquer de Dieu & des hommes; parmi leſquels on peut même dire, qu'eu égard au Ciel il y a grande apparence, que ces pauvres Indiens ont encore empiré de condition, vû que ſelon les plus équitables Scholaſtiques, vivans, comme ils faiſoient la plûpart, dans l'innocence de la loi naturelle, ils s'y pouvoient ſauver; au lieu, qu'ayant reçû de ſi mauvaiſe main la lumiere de l'Evangile, s'ils l'éteignent comme il leur arrive tous les jours de deſeſpoir, ils tombent dans les malédictions de l'apoſtaſie.

On ne trouvera pas que ceux d'Orient, Idolâtres, ou Mahometans, aient plus profité au ſpirituel avec les Portugais, que ceux-là avec les Caſtillans. L'or de Sofala les a fait ſortir de Lisbonne pour doubler le cap de Bonne Eſperance; les perles d'Ormus les ont attirés juſqu'au Golfe Perſique: les pierreries de Bengala & du Pegu leur ont fait pénétrer le ſein Gangetique, & les épiceries des Molu ques les ont portés au delà de la Cherſoneſe dorée de Malaca; ſans qu'on puiſſe rapporter avec vérité, ni la découverte de tant de cô

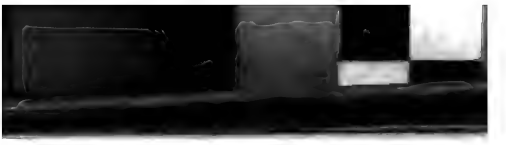
tes, ni la continuation de ces voiages de long cours, à d'autres conſidérations, que purement humaines. Mais c'eſt une choſe digne d'être conſidérée, de quel front, & avec combien d'injuſtice les Eſpagnols veulent bien, qu'il leur ſoit permis de contracter l'alliance, qu'ils ont avec tant de peuples mécréans, & tant de Rois infideles ou idolatres pour le ſeul reſpect d'un peu de poivre ou de gingembre, dont ils trafiquent avec eux, & qu'ils ne peuvent ſouffrir celle du Roi de France avec le Turc, qui a pour fondement, outre le commerce, la conſervation des Lieux Saints, & le bien général de toute la Chrétienté.

Rentrant dans l'Europe, tant s'en faut, qu'à commencer par l'Angleterre on accorde aux Eſpagnols, qu'ils y aient fait quelque choſe pour la Réligion Catholique, qu'on les taxe non ſeulement d'être cauſe en partie du ſchiſme de ce beau Roiaume, par les violences dont ils uſérent à Rome, pour faire que Henri Huitiéme y fût traité avec toute rigueur en l'affaire de la diſſolution de ſon mariage, (quoiqu'ils s'alliaſſent de lui depuis qu'il fut hérétique) mais de plus, de l'avoir achevé de perdre en ſuite ſous la Reine Marie par leur mauvais gouvernement, & cauſé finalement les plus grandes perſécutions qu'y ſouffrent les

Catholiques, par les intelligences odieuſes qu'ils entretiennent avec eux. A la vérité quand ils ont eu ſur ces côtes des armées, qu'ils nommoient invincibles, ils ont prétendu, faiſant valoir les droits imaginaires de l'Infante, & ceux en vertu deſquels ils ont envahi la Navarre, d'y rétablir par même moien la Religion Catholique. Mais d'autre côté, comme remarque fort bien Cambdenus, en beaucoup de lieux de ſon Hiſtoire, les Papes ont toûjours été empechés par eux de le mettre en Interdit, quand ils ont crû les François capables d'en faire exécuter le ban, par le moien de l'Ecoſſe, dont ils diſpoſoient ſous le regne de Marie Stuart. Cela montre bien, ſi c'eſt par zèle de Réligion, ou d'Etat, qu'ils nourriſſent tant de pratiques en toutes ces Isles & ſi les ſeminaires d'Anglois, d'Ecoſſois, & d'Irlandois, qu'ils ont établis en tant de lieux n'ont autre but, que la gloire de Dieu. Pour le moins peut-on voir dans les Conſidérations Politiques du Chancelier Bacon, qui en paſſoit comme ſavant, que rien n'a tant augmenté le mauvais traitement, que reçoivent les Catholiques en Angleterre, & rien tant ſurchargé leurs miſéres, que de les voir venir de ces maiſons étrangeres, comme autant d'émiſſaires conjurés à la ruine de leur païs. Auſſi

n'eſt-ce pas ſeulement aux Anglois à qui ces liberalités Eſpagnoles ont été ſuſpectes. Quand par le Traité d'alliance du Roi d'Eſpagne avec les Suiſſes de l'an 1587. il s'obligea de païer la penſion de deux jeunes Ecoliers de chaque Canton en l'Univerſité de Milan ou de Pavie, chacun jugea bien, qu'au lieu de les y inſtruire aux ſciences libérales, le deſſein étoit de leur apprendre une leçon, qui leur fit perdre leur liberté. Et lorsque depuis en l'an 1634. il promit d'entretenir à chaque Canton deux autres Ecoliers en la Comté de Bourgogne, laquelle il fit entrer en ce ſecond Traité, perſonne ne douta, qu'ils ne fuſſent pour en ſortir plus inſtruits en l'art de ſervitude, qu'aux arts libéraux; & qu'au lieu du bonnet de Docteurs ils n'y priſſent celui des eſclaves. Or ſi de telles gratifications Eſpagnoles ont été ruineuſes aux Catholiques Anglois, les bons offices que les Eſpagnols ont feint de leur vouloir rendre depuis peu, pendant le traité de mariage du Prince de Gales avec leur Infante, ne leur ont pas été moins préjudiciables. Il eſt certain, que le Roi d'Eſpagne n'eût jamais intention d'exécuter ce mariage, lui même l'aiant depuis déclaré, & que ſon deſſein a toûjours été de ſuivre la deſtination de ſon pere, qui lui avoit recommandé en mourant,

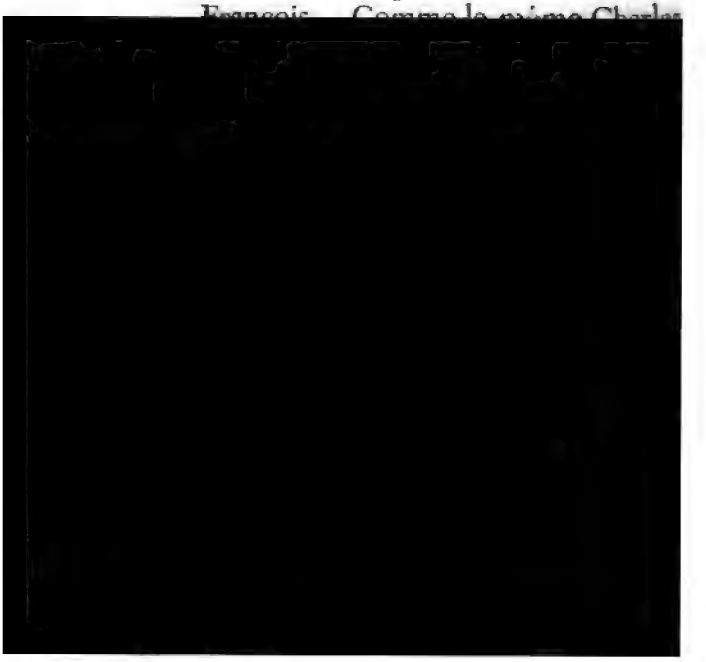
de faire de ſa ſœu
voia t-on en Ang
Prince écrites à ſi
& tous ſes préſer
fier clairement,
en lui faiſant fair
la table ronde. I
gotiation, outre
tiroient les Eſpag
ment la conquêt
noient d'envahir,
rer en ſé joüant ai
ce bon Roi Jacq
pour faire bonne
quelques gratific
Catholiques en fav
tenant le Prince c



nmes, auſſi fut-il ſuivi de bien meilleur
cès. Voiant qu'il ne reſtoit plus de Prin-
ſe Catholique que ſa ſœur, qui pût procu-
par un mariage l'avantage de la Réligion
Angleterre, & qu'à ſon defaut, s'il eût
comme l'Eſpagnol, l'Anglois prenoit une
ıme Proteſtante, & la Réligion Catholi-
: s'en alloit être du tout perduë en ce païs
il ſacrifia franchement tous ſes interêts
ır un ſi ſaint deſſein, effectua cet heureux
riage, & faiſant ceſſer la perſécution des
holiques, leur fit ſentir plus de bien en ef-
, qu'ils n'en pouvoient eſpérer de l'allian-
d'Eſpagne. Sans s'amuſer à demander,
nme on avoit fait, des choſes, qui leur
ient plus perilleuſes qu'utiles dans la con-
on du tems; ſans ſtipuler, qu'ils pûſſent
r à une Egliſe publique de la Princeſſe, ce
n'étoit bon, qu'à les faire tous aſſommer
ıs Londres; il leur procura une ſûre & dou-
liberté, [illegible] nner un plus grand nombre
celeſia [illegible] es, & plus privilegiés, à Ma-
ne de [illegible] ce, qu'on n'en avoit accordé à
ıfante [illegible] pagne; obtint pour celle-là la
urrit [illegible] e ſes enfans juſqu'à treize ans, qui
ıt tr [illegible] avantage que l'autre n'avoit eu, &
paſ [illegible] ette promeſſe générale, & cette im-
rt [illegible] éclaration, au Roi d'Angleterre, &

de leur captivité Babylonique, recon
bien, ſans l'oſer dire, que les Eſpagnol
état de leur Toiſon d'or, que parce q
traitent comme de ſimples mouton
vraies *pecores*, dont ils tondent la lai
toiablement jusqu'à la peau & au ſan
qu'il leur ſoit permis ſeulement de ſe p

Quant aux Allemans, leur Hiſtoir
vorite guéres le deſſein des Eſpagno
la Maiſon d'Autriche ſur ce point d
gion. Elle fait voir, comme Charles
& le Roi Ferdinand ſon frere, pouvan
ſer Soliman de la Hongrie, qui s'étc
retiré en grand deſordre vers Conſtant
le premier néanmoins aima mieux l'an
paſſer en Italie pour ôter Milan & Gè



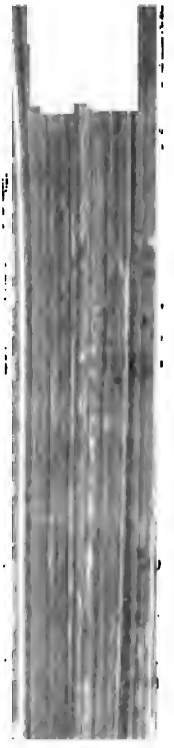
gouvernement, faiſoient une vilaine perſpe-ctive à des peuples ſi jaloux de leur liberté, & qu'on vouloit rappeller à l'obéiſſance ſpirituelle & temporelle. Se plaindre de quelques images de bois ou de pierres abatuës par des chismatiques, tandis que ſans aucune diſtinction d'âge, ni de ſexe, on exterminoit par toutes ſortes de cruautés les images vivantes de tout le païs; c'étoient des traits de la Politique Eſpagnole, que perſonne n'a pû comprendre, & dont l'héréſie ſeule a profité. En effet, les Eſpagnols ſeront juſtement blâmés de la poſterité, de n'avoir fait aucune diſtinction du Génie des Nations, voulant gouverner de même façon ces peuples du Païs-Bas, que leurs Moriſques d'Afrique. Et on leur prochera peut-être avec raiſon, que comme avant eux on ne connoiſſoit pas ſeulement le mot de Mutinés dans la milice de Flandre, on ne ſauroit point non plus dans toutes ces Provinces ce que c'eſt qu'un Arminien, un Anabaptiſte, ou un Proteſtant, s'ils n'euſſent voulus abſtenir d'y planter par force leur Inquiſition. Quoiqu'il en ſoit, les Croix de Bourgogne n'ont pas reçû grand luſtre dans leurs armes: & les Flamans, qui feront quelque jour une époque de ce tems de ſubjection, comme les Iſraëlites en faiſoient une

de leur captivité Babylonique, reconn
bien, ſans l'oſer dire, que les Eſpagnols
état de leur Toiſon d'or, que parce qu
traitent comme de ſimples moutons,
vraies *pecores*, dont ils tondent la laine
toiablement juſqu'à la peau & au ſang
qu'il leur ſoit permis ſeulement de ſe pla

Quant aux Allemans, leur Hiſtoire
vorile guéres le deſſein des Eſpagnols
la Maiſon d'Autriche ſur ce point de
gion. Elle fait voir, comme Charles
& le Roi Ferdinand ſon frere, pouvans
ſer Soliman de la Hongrie, qui s'étoi
retiré en grand deſordre vers Conſtantin
le premier néanmoins aima mieux l'an
paſſer en Italie pour ôter Milan & Gen
François. Comme le même Charles
penſa perdre Vienne, l'abandonnant a
fideles pour courir ſus au Duc de Cleve
s'allioit avec le Roi de Navarre. Comm
la même animoſité il laiſſa miſérablem
rir Rhodes pour faire du mal à la F
Comme il accorda aux Princes de l'E
dans Ratisbone la liberté de conſcience
charge de ſe departir de l'alliance de F
leur aiant refuſé cette même liberté, lo
pour l'avoir, ils s'offroient d'aller con
Turc. Et finalement elle montre pa

ſuite de circonſtances ſemblables, que vraiſemblablement l'Europe ſeroit aujourd'hui exemte de Proteſtans, ſans l'ambition démeſurée de ce Prince, ſi grande en toutes choſes, qu'après ſes victoires, non content les piéces d'artillerie priſes ſur ſes ennemis, il en faiſoit encore fabriquer d'autres porant leurs armes qu'il diſtribuoit en divers ieux. Mais pour venir à nôtre tems, n'avons-ous pas vû en mil ſix cens vint quatre l'Emereur Ferdinand Second aimer mieux s'accorder avec Bethléem Gabor, & faire la paix vec les Turcs, qu'il pouvoit alors aiſément haſſer, que de manquer à ſes deſſeins ſur le alatinat & ſur la Valteline? Ne l'avons-nous as vû depuis laiſſer entrer ce grand Roi de uede dans l'Allemagne, regarder ſes progrès ns s'émouvoir, & recevoir quaſi l'échec & at, pendant que, comme a depuis reproé nôtre Saint Pere à ſes Ambaſſadeurs, il onſommoit toutes ſes forces & ſes finances ontre un Duc de Mantouë, le plus Catholiue & le plus injuſtement opprimé qui fut jaais, pour appuïer les interêts de ſa Maiſon, pour ſatisfaire à la paſſion des Eſpagnols, ui ne pouvoient ſouffrir une ſi laide vûë que ur étoit, diſoient-ils, un Prince François ouverain dans le cœur de l'Italie. Ce fut

Thua. 10. hiſt.



remarque Louis Treize apr
Alpes, commandé dans le
mée, qui n'avoit rien qui e
tir toute la Lombardie, arrê
forces & ſon courage, po
ſon Roiaume y achever d'
ſous les ruines de la Ro
ment voilà une oppoſition
une contrarieté bien diam
ce un avantage, que les Fr
grand de la part de leurs F
jours témoigné par de b
vraie & eſſentielle dévotion
jours montrés vrais fils ainé
n'ont jamais marchandé le
quand ils ont jugé néceſſ
ſonne ſecourir les Papes,
Saint Siége ce qu'ils lui ont
fallu ſe croiſer contre les I
ſont pas contentés, d'envoi

allés eux mêmes, expoſant leurs vies & leurs Couronnes pour le bien commun de toute la Chrétienté. Leurs Ligues ſaintes n'ont point été feintes, & on ne leur a jamais ouï alleguer en un ſi bon deſſein le defaut de leurs peuples, comme fit Charles Quint, que Vlloa, Hiſtorien Eſpagnol cautionne à cet égard, aſſurant, qu'il ne pût jamais faire conſentir les Etats d'Espagne à aucune contribution pour la guerre contre le Turc. Leurs peuples y ont toûjours employé leurs biens & leurs perſonnes, voians leurs Souverains, qui expoſoient ſi franchement la leur. Saint Louïs y a laiſſé une fois la liberté, & l'autre fois la vie; & douze ans après le Roi d'Arragon, ſous prétexte d'équipper une flotte à ſon imitation, prenoit l'argent de Philippe le Hardi ſon fils, & de Charles d'Anjou ſon frere, qu'il diſtribuoit à Jean Prochyte & à ſes autres émiſſaires pour exécuter les Vêpres Siciliennes, & dépouïller Charles de ſon Etat, ſe moquant des excommunications du Pape Martin Quatriéme. Ne prirent-ils pas la même couverture d'armer contre le Turc en l'an mil cinq cens ſeptante un, lors qu'ils ſurprirent Final, diſant après pour toute raiſon, qu'ils avoient crainte qu'il ne fût pour les François? On n'a point vû les Rois de France vivre ſi bien avec les Mahometans, que de

Thuan. hiſt. l. 50.

Mariana

leur paier cent filles de tribut, comme ceux d'Espagne ont fait long tems à des Mores. On ne lira point, qu'ils aient laché des Taureaux irrités contre leurs Evêques, comme le Roi Ordonius fit contre Atulphe Evêque de Compostelle, qui l'étoit venu trouver en ses habits Pontificaux; ni faire couper la langue à leurs Confesseurs, comme Jacques Roi d'Arragon fit à l'Evêque de Gerunde ou de Girona, pour avoir révelé quelque chose de sa confession. On ne leur reprochera point d'avoir été en si bonne intelligence avec les ennemis de nôtre Foi, que de leur mettre en main des places importantes, comme Charles Quint remit Tunis à Muleasien, & son successeur Arzilla au Roi de Maroc, pour l'empêcher de donner secours à Don Antoine, sous ce prétexte ridicule, de ne pouvoir défendre une place, qu'un petit Roi de Portugal defendoit bien. Et on ne remarque point dans leur Histoire, des absolutions de deux milles Prêtres & Moines massacrés, comme Philippe Second en prit, où ce nombre étoit specifié apres la conquête du Portugal, aiant toûjours excepté dans son pardon général les Prêtres & les Moines, qu'il permettoit à un chacun de tuer impunément, le même tems, qu'il se moquoit des Théolo-

l. 7. c. 13. Mariana l. 7. c. 16.

Mariana l. 13. c. 16.

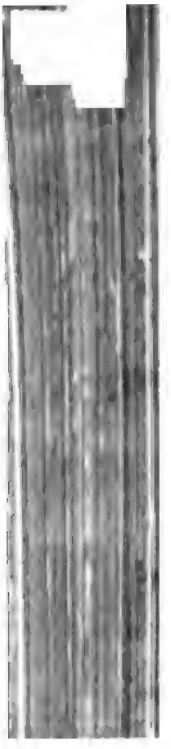
Thuan. hist. l. 75. & 78.

ens, les priant de mettre ſa conſcience en epos, pour ce qui étoit de ſes droits & prétentions ſur ce Roiaume.

Tout ce que les Eſpagnols mêmes imputent aux François de plus criminel ſur ce ſujet, c'eſt d'avoir fait venir Barberouſſe avec cent ix Galeres juſques dans la côte de Provence, our la ſauver de leur invaſion. Comme ſi es Papes Paul Troiſiéme, Alexandre Sixiéne, & Jules Second, avoient fait difficulté le recourir à cette même aſſiſtance des Turcs, uand ils ſe ſont vûs reduits à l'extrémité. Comme ſi les Florentins ne s'étoient pas ſerris de Mahomet Second, contre Ferdinand Premier, Roi de Naples; & les Venitiens du Soudan d'Egypte, pour chaſſer les Portugais du Levant, où faiſant mine de planter la Foi, ls gâtoient tout leur commerce. Comme ſi on ne ſe ſervoit pas alors des Chevaux & des Eléphans, à plus forte raiſon des hommes, tels qu'ils ſoient, diſent les Caſuiſtes ſur ce ſujet. Et comme ſi le droit de nature ne rendoit pas légitimes tous les moïens deſquels dépend nôtre conſervation. L'alliance qu'a la France avec la Porte du Grand Seigneur, que l'Eſpagne tâche de rendre ſi odieuſe & ſi criminelle, reçoit encore plus de juſtification. Quiconque conſidérera l'utilité qui en re-

Camillo Portio l. 1.

Mariana l. 28. c. 10.



Infideles, comme quantité d
près le montrent plus au lon
doute, qu'on veüille blâme
mérite plûtôt recommandati
merveillera bien plus, que c
gnols, qui s'efforcent de la c
qu'eux mêmes ſont alliés ave
metans & d'Idolatres dans tou
Monde; que l'Empereur d
plus grand ami, qu'ils aient
le Sophi de Perſe le ſeroit en
ſe d'Ormus, & qu'eux mêr
ché avec toute ſorte d'a
qu'ils trouvent ſi mauvaiſe,
Lib. 43. pû obtenir. Car ce n'eſt
qui a dit, que Ferdinand Pr
ſes Ambaſſadeurs, un tribut
& demanda avec des ſoumi
l'inveſtiture de la Hongrie à
Iſthuanffi ſtoire de Paul Jove, & celle

Maximilien & Rodolphe, ajoûtent, que les mêmes Ambaſſadeurs parlèrent pour Charles Quint, & que le Turc rebuta inſolemment les propoſitions d'alliance, faites au nom des deux freres. Amurath Troiſiéme ſe moquoit publiquement des mêmes recherches de Philippe Second, & on a vû trois ans durant un Nogerio Milanois à Raguſe, & un Juif à Conſtantinople, dont parle le Cardinal d'Oſſat, qui n'y étoient, que pour cela. L'Hiſtoire d'Auguſte de Thou porte, qu'il y eût enfin un traité pour trois ans entre eux; celle de Conneſtagio de la conquête de Portugal, remarque, que ce Philippe Second détourna quelque tems le Roi Sebaſtien de ſon expedition d'Afrique, afin qu'elle ne troublât cette paix, qu'il tramoit pour lors avec le Turc; & le Sieur de Breves écrit avoir empêché la réſidence de ſon Ambaſſadeur à la Porte. Il n'y a pas douze ans, qu'un Antonio Barili, Réligieux Dominicain, traitoit à Conſtantinople cette grande affaire pour le Roi d'Eſpagne; & ceux, qui doivent ſavoir ce qui s'y paſſe, n'ignorent pas les offices qui s'y font encore préſentement pour en venir à bout. Au moins les Eſpagnols ne peuvent-ils pas nier, que leurs plus proches parens, comme eſt l'Empereur & tant d'autres Princes Chrétiens,

Lib. 67.
Lib. 10.

n'y aient des Ambaſſadeurs auſſi bien que
Roi de France; que Ferdinand, qui a acq
le nom de Catholique à ſes ſucceſſeurs, n'
envoié Pierre Martyr en Ambaſſade vers le So
tan d'Egypte, dont il a écrit trois Livres;
que Frederic d'Arragon, Roi de Naples, n'
ait fait autant vers le Turc, à qui il dema
Lib. 27. c. 8. & 9. doit du ſecours, puiſque le Jéſuite Mari
leur Hiſtorien le rapporte. Pourquoi dé
imputer comme un crime à un ſeul Roi, c
qu'ils croient licite à tous les autres?

C'eſt avec la même injuſtice, qu'ils decl
ment contre l'alliance des Hérétiques, à l'oc
caſion des Suédois & des Hollandois, pendan
qu'à la vûë de tout le monde, ils vivent étr
tement unis avec l'Angleterre & le Danemar
qu'ils viennent de faire une ligue particuli
avec le Duc de Saxe, & qu'ils offrent cr
blanche à tous les Luthériens d'Allemagn
qui voudront y entrer. L'Egliſe primiti
ſouffroit les mariages des Fideles avec les I
fideles; elle en autoriſe tous les jours av
des Hérétiques, & la Bulle de Grégoire Tr
ze permet aux Catholiques du Japon de co
tracter ce Sacrement aves des Idolatres. Com
bien doivent être plus permiſes les alliance
des Etats de différente Réligion, qui ſe ſo
ſans toucher à la Réligion, qui n'ont pou

objet que des conſidérations temporelles, & qui ont pour fondement les droits de la Nature & des Gens, ſelon leſquels chacun peut chercher ſa ſubſiſtance, où il la penſe trouver? Mais quoi, les Eſpagnols, qui ſe diſent les premiers hommes du monde en la Théologie Scholaſtique, trouvent dans leurs diſtinctions, que tout ce qui eſt défendu aux autres, leur peut être permis; & par de mêmes ſubtilités, ce que le droit divin & humain ſouffre, eſt prohibé dans leur école, s'il heurte leurs interêts. Il n'y a de chemin pour aller au Ciel, ſi on les en croit, que celui de S. Jacques; & la clef dorée de Caſtille, ſera bien plus néceſſaire, à leur dire, pour y entrer, que celle de Saint Pierre.

Ils ſe vantent avec même vanité, d'avoir donné à l'Egliſe le Concile du Trente, pour l'avoir toûjours appuïé de leur autorité. Les François repondent, qu'encore qu'Henri Second eût fait faire ſes proteſtations contre l'aſſemblée partiale, qui étoit en certain tems à Trente, par l'Evêque Amiot, alors Abbé de Bellozane, rien néanmoins n'avança tant ce Concile, & ne reduiſit le Pape Pie Quatrième à le convoquer tout de bon, que les avis, que lui fit donner à Rome le Grand Duc Coſme, ſon prétendu parent, que ſans doute à

Thuan. l. hiſt.

faute de Concile
en tiendroient u
été arrêté aux E
Second l'an mil
nués ſous Charle
Chancelier Mich
qu'on peut dire,
tats de France a
concluſion de c
choſe: comme
l'oppoſition des
qui regarde les pr
Gallicane, fondé
même ſur celui
d'y être reçû aux
vé en beaucoup
qu'il n'eſt en Caſ

ſeul zèle de l'Evangile a fait Madrid la Capitale du Monde, ſelon les termes de leurs rodomontades ordinaires; prétendant en conſéquence la préſéance ſur toutes les Puiſſances de la Terre. Voions la replique des François à ces deux points.

Pour le premier, ils diſent que les Eſpagnols ſont dans la même inſolence des Romains, que Saint Auguſtin & les autres Peres de la primitive Egliſe ont ſi bien ſçû reprimer, leur faiſant voir, qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'une domination acquiſe par tant d'injuſtice & de mauvais moens, pût être le ſalaire d'un vrai culte divin, comme ils prétendoient, puiſque le Ciel conſerve plûtôt à un chacun ce qui lui appartient. Quand on demandera aux Eſpagnols à quel titre ils tiennent les Roiaumes de Sicile & de Naples, avec le Duché de Milan, & la Navarre: de quel droit ils ont dépoſſedé les Empereurs de Cuſco & de Mexico, & pris aux proprietaires tout ce qu'ils occupent en cette longue côte d'Afrique & des Indes Orientales: avec quelle juſtice ils ont uſurpé tant d'Etats en Allemagne, & rendu l'Empire héréditaire en leur Maiſon, qui étoit élective par les loix fondamentales: peut être rougiront-ils de honte, d'attribuer au Ciel tant de ra-

4. de Civ. Dei.

pines, & de le
crimes.

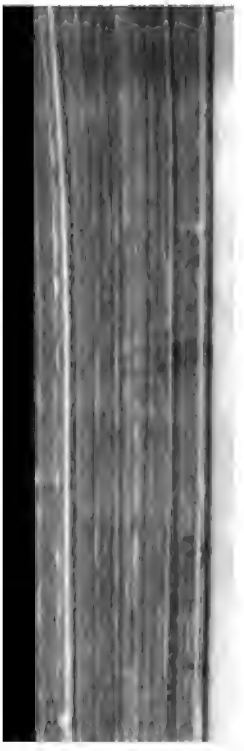
Quant à la p
être dûë en co
narchie, les Fra
leur poſſeſſion i
d'aineſſe, mais
dictoires interv
(dont le Cérém
Chrétienté) & p
oſé rémuer cett
niſe l'an mil cir
mandé le même
qu'ils avoient
comme Emper
fuſa, & donna
les Evêque d'

la conſidération de ce bon Saint, étant de leur païs, leur ſeroit avantageuſe, ils demandèrent en grace l'excluſion de l'Ambaſſadeur de France; lequel n'y pouvant conſentir, à cauſe des conſéquences, il fut enfin determiné par la Cour de Rome, que celui d'Eſpagne ne s'y trouveroit point, s'il ne vouloit céder, comme il ne fit, mais bien le Cardinal Deza en ſa place. Si ces exemples, & les raiſons, qui les appuient, dont il y a des livres faits exprès, ne ſuffiſent aux Eſpagnols, & que leurs conquêtes de l'une & de l'autre Inde les éblouiſſent ſi fort, qu'ils ne ſe reconnoiſſent plus, au moins doivent-ils prendre garde à conſerver leur avantage contre les Hollandois qui ſont tantôt en état de leur diſputer la primauté par leurs propres argumens, s'ils continuent leurs progrés en l'Amerique, & qu'ils les y traitent auſſi mal, comme ils ont déja fait en Levant. Mais quoi, les Eſpagnols ne ſont pas faits à prendre les raiſons comme le bien d'autrui, & pour déferer aux Decrets des Papes, il faut qu'ils mettent en leur faveur des Roiaumes en Interdit, qu'ils leur adjugent de nouveaux Mondes, & que par une ligne imaginaire ils faſſent des partages de toute la terre habitable à leur profit. En-

core ſi après cela
vais, que les Ro
rendre leurs Cha
tent d'avoir fait l'
niſtre, on les me
& de faire d'eux
de ſon Mouphti,
plait. C'eſt le ſe
que reçût Alexan
qui lui dit netten
belle ſauroient b
mens de l'Egliſe,
Chef, s'il n'étoit
droit, ſelon le pr
comme Peres com
œil, qu'un cadet
le fils aîné de l'E

Lib. 26. c. 15.

véritable obédience, que quand leurs affaires ont été bien malades; comme ceux, qui ont ſeulement recours aux Saints, lorsque les autres remèdes ne leur ſervent plus de rien. Pie Quatriéme eſt un impie à Philippe Second, Clement Septiéme ne vaut pas mieux à Charles Quint, & les autres ſont des fauteurs d'Hérétiques, s'ils ne manient pas le timon de Saint Pierre à leur fantaiſie. Pour bien conduire la barque à leur gré, il faut, qu'elle n'ait de rafraichiſſemens ni de graces que pour eux, & que tous les Canons d'anathèmes fulminent ſur leurs ennemis. Il faut que la Maiſon d'Autriche ait droit de faire aſſaſſiner les Cardinaux André Batthori, & George Martinuce, le premier quand elle ſe mécontentera de lui, le ſecond lors qu'elle ſe voudra approprier ſon bien. Il faut qu'elle puiſſe enlever celui de Cleſel, & faire priſonniers les Electeurs Catholiques de l'Empire, quand bon lui ſemblera, ſans qu'on trouve rien à dire en toutes ſes actions: Et que ſi Henri Trois eſt reduit, pour ſauver ſa vie & ſon Etat, à traiter de même le Cardinal de Guiſe avec ſon frere, on fulmine auſſitôt une excommunication majeure ſur ſa tête, ſans eſperance d'abſolution, & que ſon Roiaume ſoit aban-



tels qu'ils étoient du tems
ve. N'ont ils pas déja un
prêt en Sicile pour une tell
que inſtance, & quelque p
faire de cette inſolente di
pas les Nonces ni les Léga
çoivent point là, mais les
leurs Ambaſſadeurs? C'e
pagnols prétendent faire tre
Chef & les membres du ſac
eux le reſte de l'Italie, qui
que de la France. Il n'y
dont on n'ait uſé pour lui
eſperance & invention, dor
vi pour fermer le paſſage à
graces à Dieu, comme l'H
ſurmonté les Alpes, franch
ouvert la porte de Pignerol
n'ont plus ſujet de craindr
fois, que la licence & l'hé

ıbler de ce côté là. Ce qui leur faiſoit
rehender l'entrée des François en leur païs
vivant de Henri Quatre, & ſouhaiter aux
s ſimples l'échange du Marquiſat de Saluſ-
; c'étoit la crainte, qu'une contraire Ré-
on ne ſe gliſſât parmi eux, ſous un Roi,
en avoit fait profeſſion, & qui étoit tout
ıvellement converti. Il n'y a rien à pré-
: à redouter de tel, du Regne d'un Mo-
que ſi juſte & ſi pieux, qui vient de dom-
ce monſtre d'héréſie, & de mettre ſi bas
x, qui compoſoient autrefois un parti dans
Etat, ſous le prétexte d'une Réligion re-
née, qu'aujourd'hui ils n'y ſont tolerés
:n vertu des Edits & de la foi publique, qui
ie vivre les Juifs dans Rome, & les Grecs
s Veniſe. Il ne faut donc pas craindre,
: des perſonnes ſe puiſſent étendre & ac-
itre, qui dépériſſent & s'anéantiſent à vuë
il, par les bons moiens que ſait tenir ſa Ma-
é Très Chrétienne, dont tous les étran-
s, qui habitent dans ſes Etats peuvent ren-
par tout un témoignage aſſuré. Car il eſt
tain, qu'il n'y a plus en France que l'ombre
ce qu'on nommoit autrefois le corps de
ıx de la Réligion, & qu'on pourroit dire
) utes perſonnes, qui conſidéroient les Hu-

guenots d'à préſe
les prendroient l
eſt-ce une choſe
Alliés des Fleur
ſance où ſont les
au bien de l'Etat
grand repos,
factieux, qu'on
le reſte s'eſtime
té, qu'il a plû au
& d'y vivre en la
ſes autres ſujets.

Si l'Italie atte
contre les invaſi
lui tend les bras
plus ſouffrir le r
pour repréſenter

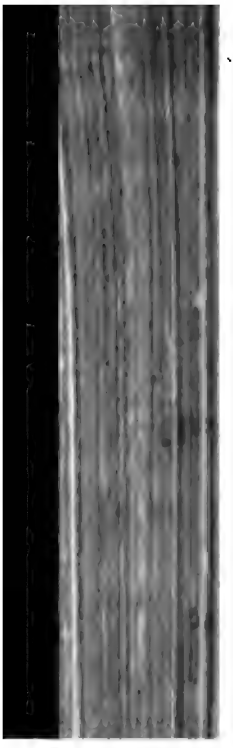
de Saxe les cadets reçûrent ſous Charles Quint le même avantage, au préjudice de ceux de Weimar. Ainſi le Marquis de Dourlac fut dépouillé en mil ſix cens vint deux, du Marquiſat ſuperieur de Baden, en le donnant aux enfans du Marquis Edoüard. Ainſi l'année ſuivante ils adjugèrent au Landgrave de Heſſe de Darmſtad, la ſucceſſion de Louïs le vieil Landgrave de Heſſe de Marbourg, en privant Maurice Lantgrave de Heſſe de Caſſel. Par ce moien abaiſſant les plus élevés, & mettant les autres, qu'ils obligent dans la néceſſité de leur aſſiſtance, ils font que toute l'Allemagne plie ſous leurs injuſtes volontés. Que n'ont-ils point fait à même fin, dans la ſucceſſion du Duc de Cléves, ſinon qu'en aſſiſtant le Duc de Neubourg contre l'Electeur de Brandebourg, ils ſe la fuſſent toute appropriée, ſi les Hollandois n'en euſſent pris leur parti? Quant aux Electeurs Eccleſiaſtiques, s'ils témoignent quelque généroſité Allemande, s'ils font voir, qu'ils ne peuvent ſouffrir de ſourcil Eſpagnol, & que cette orgueilleuſe & ruineuſe domination leur déplait, on leur fait bientôt voir, qu'ils n'ont pas été canoniquement élus; au cas qu'ils ne ſoient

plus durement traités, & ils envoient incontinent un Comte d'Ognate Guevare, ou quelque autre Ambaſſadeur, qui dit hautement dans la Cour de l'Empereur, que les Evèques d'Allemagne ont de trop longues robes, & qu'il les leur faut accourcir. Bon Dieu, que l'injure accroit par la conſidération de celui qui la fait; & que l'indignité doit être ſenſible à ces bons Prélats, de voir que ceux-là viennent de quatre cens lieuës les menacer de reformation, chez qui l'on a vû dans une ſeule bataille trois Evèques Eſpagnols combattans pour les Mores! Que ceux-là ſe mêlent de les catéchiſer, qui font des Proceſſions dans Madrid pour le bien de l'Egliſe, au même tems qu'ils en prennent le Chef priſon-

Mariana lib. 8. c.10.

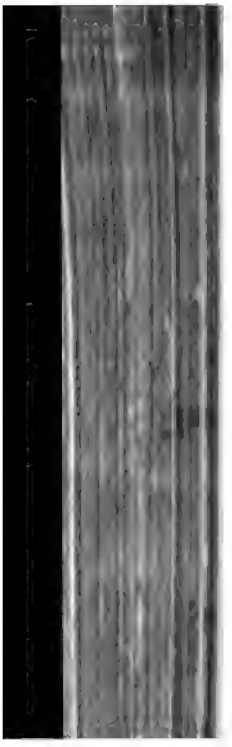
gion ſert de couverture à toutes leurs in-uſtices.

C'eſt néanmoins en uſant de la ſorte, qu'ils prétendent aſſujettir tout le monde; tiant ſous leurs pieds l'Italie & l' Allema-gne, il faut que le reſte de l'Europe plie le genouïl; & cette partie du Monde conqui-ſe, voilà le grand deſſein de la Monarchie niverſelle reüſſi, & tout le monde recevant es loix d'un Roi ſpirituellement & tempo-ellement Catholique. Si eſt-ce, que con-re l'opinion, qui prévaut en beaucoup d'eſ-prits, que les Eſpagnols ſoient aſſez bons Politiques pour arriver à ce point, il y en a qui tout au contraire les en eſtiment les plus incapables des hommes. En véritable-nent, ſi on jette l'œil ſur les grands avan-tages qu'il ſemble que Dieu leur donnoit à cet égard, & qu'on conſidére d'ailleurs le peu de profit, qu'ils en ont recueilli par la mauvaiſe correſpondance de leur part; on trouvera aſſez dequoi admirer cette gran-de reputation de prudence raffinée, qu'on leur a voulu donner, ou qu'ils ſe ſont attri-buée. Il n'y a point de Maiſon dans le Monde, à qui les alliances aient apporté tant l'Etats ſans coup ferir, comme l'on dit,



Occidentales tomber entre
ſeul nouveau Monde leur
aſſez pour en acheter tout
gue de France, l'Héréſie
la diſpoſition des affaires q
rope, leur donnoit les m
recevoir que peu de co
néanmoins qu'ont-ils fait a
de travailler toute la Chr
la haine de tous les peupl
connoitre, qu'ils ont pris
coup au deſſus de leur pc
forces? L'Hiſtoire ancier
que Philippe fils d'Amyntas
ment les Grecs, & que
beaucoup mieux pour avoi
xandre, ſe ſervit de deux
quels il fonda l'Empire Ma
texte de la Réligion, & c
nes de Chryſite, aujour

il a eu les mines de Mozambique & de Potoſi, l'or de Sofala & celui du Perou en telle abondance, qu'il n'y a nulle proportion ; mais le ſuccès a fait voir, que les Eſpagnols ne ſont pas capables de former une grande Monarchie, comme firent les Macédoniens. C'eſt choſe étrange que ce Roi a retiré ſi peu de profit d'une dépenſe de ſept cens millions d'or, comme le porte la rélation de l'Ambaſſadeur Venitien Soranzo à ſes Maitres. Une ſi grande ſomme ne ſera pas trouvée incroiable, à qui ſaura que les Regitres de Seville font voir plus de ſeize cens millions d'or, dont l'Amerique a fait préſent aux Eſpagnols ; & qu'un ſeul équipage maritime de dix-ſept mille ducats leur valût dès ſa premiere découverte ſoixante millions d'or. N'étoit-ce pas là dequoi s'élever un thrône ſur toute la terre, & dequoi faire des deux Mondes un ſeul Empire, à une main qui eût ſçû emploier à propos de ſi prodigieuſes richeſſes, & ſe prévaloir de la toute-puiſſance des métaux ? Nous avons vû au contraire, qu'ils ont conſumé tout cela en des guerres mal entrepriſes contre leurs propres ſujets, & en des corruptions infames de ceux de leurs voiſins. Nous



de la Mauritanie. Nous
diverſes fois chaſſer le qu
ples ſous prétexte de pieté,
le plus de beſoin de ſujets n
nir à tant de guerres & de cc
à repeupler les Mondes, qu
ſertoient. Nous leur avons
verains toûjours dans l'enclc
dant que de dignes têtes cou
contre eux à la tête des arm
çon des Céſars ou des Alexa
ple de tous les Conquérans
mais tant de moiens externe
leurs conquêtes) les ait pû
généreuſe démarche. Bref,
vû généralement faire ce
qu'à s'attirer la haine de tc
main, par des cruautés ſi
une avarice ſi inſatiable, &
ſi ridicule & inſupportable

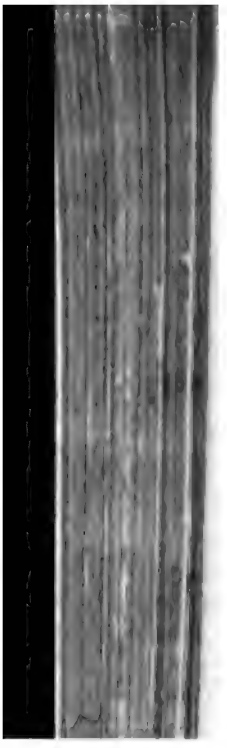
nant par le menu les choſes, qui ſe ſont paſſées, & que nous nous contentons de toucher du bout du doigt, ſera contraint d'avoüer, qu'en ce qui leur a reüſſi ils ont été bien plus heureux que ſages. Il n'y eût peutêtre jamais d'hommes politiques ou ſtatiſtes, comme ils ſe diſent, qui ſçûſſent ſi mal ſe prévaloir des occurrences favorables, de la revolution des tems, & de la conjoncture ou du paſſage des affaires, bien que, comme c'eſt toûjours la coûtume, on ait ſouvent attribué à leur prudence & bonne conduite des ſuccés, qui dépendoient purement de leur bonne fortune, & qui n'étoient qu'une ſuite ordinaire de la révolution des Etats. Après quoi on peut conclure, que tant s'en faut, qu'ils ſoient ſi conſommés Politiques, qu'ils ſe publient eux-mêmes, il n'y a vraiſemblablement Nation ſous le Ciel moins née à commander les autres, que la leur, & qui avec les merveilleux avantages, dont nous venons de parler, n'eût aiſément acquis la gloire, d'avoir fondé chez ſoi la plus grande de toutes les Monarchies, dont il nous reſte quelque ſouvenir, rendant ſa principale ville la Capitale des deux Mondes. D'une choſe ne peut-on pas dou-

ter, qu'ils ne ſoient comme Chrétiens in
niment blâmés de la poſterité, d'avoir
mal uſé de tant de moiens, leſquels en
les mains de perſonnes, qui euſſent été po
tées d'un véritable zéle à la Réligion
étoient plus que ſuffiſans pour effacer de
terre tout ce qui lui eſt contraire, & ruine
tout ce qu'il y a d'infidelité dans le monde.

Juſqu' ici nous avons permis aux Fran
çois de repliquer aux Eſpagnols avec toute
ſorte de liberté, afin que nous reconnuſſions
mieux dans cette franchiſe l'extrême antipa-
thie de ces deux Nations, qui eſt le ſujet
de nôtre diſcours. Et parce que cette con-
trarieté d'eſprits donne aux uns & aux au-
tres beaucoup de licence de parler, non ſeu-
lement de leurs adverſaires, mais mêmes
des Puiſſances Souveraines, qui les dominent,
& que nous reconnoiſſons mériter par tout
un extrême reſpect, nous dirons pour mar-
que de celui, que nous portons à cette très
grande & très illuſtre Maiſon d'Autriche, que
comme nous ne croions pas qu'on puiſſe ja-
mais uſer de trop de révérence vers une fa-
mille en laquelle on compte pluſieurs Rois,
& juſqu' à onze Empereurs: auſſi ne nous
ſemble-t-il pas, qu'il y en eût en toute l'Eu-

e, qui meritât mieux l'étroite alliance & ıſanguinité, où elle eſt avec celle de Fran.

Le Ciel ſeul, qui eſt l'auteur d'une ſi eſſaire conjonction, peut encore par ſa te-puiſſance modérer cette merveilleuſe trarieté d'humeurs, qui ſe voit entre :s peuples, ce que nous ne lui pouvons ıander avec d'aſſez inſtantes prieres, puiſ- : le bien de la Chrétienté eſt tellement ché à leur reconciliation, que les Turcs ceſſent de l'importuner tous les jours dans s Moſquées, pour l'inimitié perpetuelle la Nation Françoiſe & Eſpagnole. Et :e qu'il faut, que les hommes cooperent c lui, nous prierons l'Eſpagne de ſe ſou- ir, qu'il n'y a point eu Etats qui aient plû- trouvé leur fin, que ceux, qui ont té- igné de n'en vouloir point avoir, & qu'à ard des Empires, auſſi bien que des hom- ;, la ſanté eſt bien plus ſouhaitable dans : ſtature mediocre, qu'une complexion rme dans un corps de Géant. Ce fut ce obligea l'un des Scipions étant Cenſeur, ire changer le Rituel des priéres publi- s, par lequel les Dieux immortels étoient oqués pour l'agrandiſſement de la Ré- lique Romaine, jugeant plus à propos de



re, il y aura sujet de com-
perer. Leurs Histoires d
le Roi Henri de Castille rec
rant à son fils Jean, sur tc
tié des François; ils doiv
core à présent elle ne leu
utile, s'ils se mettent aux
tracter. La France de sc
ra, s'il lui plait, à un si g
sidérera qu'elle n'a de puis
mi, que l'Espagnol, qui
consequent de très gran
Les vents du Nord sont v
impétueux quelquefois, n
sent-ils quasi en un instan
tout au contraire, excitent
durent ordinairement longt
qu'ils ont cessé de souffler.
l'Espagne eu égard à la Fr
faire cette remarque, selon

les François qu'a été fait le Proverbe, que tout le mal vient du côté de l'Aquilon. Mais il faut que les uns & les autres ſe repréſentent, s'il leur plait, que comme il n'y a rien de plus agréable à ouïr, de plus ſouhaitable à déſirer, ni de plus utile à poſſeder, ſelon le dire de Saint Auguſtin, que la paix; auſſi n'y a-t-il rien de plus abominable entre les hommes que la guerre, d'où vient, que ſon nom Latin la rend le propre des Bêtes brutes. Parmi elles mêmes celles-là ont la haine de tout le monde, qu'on voit avoir toûjours les armes au poing, comme les Tigres & les Lions;

Lib. 19. de Civit. Dei cap. 11.

Odimus accipitrem, quia vivit ſemper in armis;

Ovid. 2. de art. am. Hiſt. l. 12.

Et nous pouvons dire, que le ſoldat eſt la terreur & la haine de tout le genre humain. C'eſt pourquoi Polybe compare fort proprement la paix à la ſanté que tous les hommes déſirent, & la guerre à une dangereuſe maladie, qui doit être apprehendée d'un chacun. En effet, il n'y a vraiſemblablement perſonne, qui n'aime mieux être éveillé par le chant du coq, que par le ſon de la trompette, & pour moi je ne feindrai point de dire après ce grand Capitaine An-

Tite Live decad. 3. lib. 10.

nibal, qu'une paix certaine vaut bien mieu qu'une victoire eſperée, puiſque la premie re eſt la fin de la ſeconde, & qu'en toute choſes les moiens ne ſont eſtimés qu'à cau ſe de leur fin. Le Pere commun de tou les Fideles, ſera ſans doute le mediateur d'u ſi grand Ouvrage, il jettera ſon Caducé entre les deux Couronnes, fera revenir l belle Aſtrée du Ciel en Terre, & calmera les orages de l'Europe, rendra les jours de nôtre vie auſſi tranquilles que ceux des Alcions.

EN QUOI

LA PIETE'

DES FRANÇOIS

DIFFE'RE

DE CELLE

DES ESPAGNOLS

DANS UNE PROFESSION

DE MEME RELIGION.

EN QUOI LA PIETE DES François differe de celle des Eſpagnols, dans une profeſſion de même Réligion.

C'Est une des plus certaines maximes de la Philoſophie, que les mêmes cauſes produiſent toûjours de mêmes effets. Elle n'eſt pourtant vraie, que ous cette condition, qu'il y ait une pareille diſpoſition aux ſujets ſur qui ces cauſes giſſent. Autrement nous voions, que même chaleur du Soleil, qui fond la cire, urcit la boue, eſt auſſi la même cauſe, qui anchit la toile, & qui noircit l'Ethiopien. ieu même, qui eſt la cauſe de toutes s cauſes, n'agit ordinairement que de la rte, & ſes divines inſpirations, qui amoliſſent le cœur des bons, endurciſſent ſouvent lui des méchans par la reſiſtance qui s'y troue. Il n'y a donc pas dequoi s'étonner, ſi ne même Réligion excite de divers mouvemens en ceux, qni ont des diſpoſitions conaires, & par conſequent s'il ſort de la pieté

des uns & des autres des effets fort différens. Les François & les Eſpagnols ſont profeſſion d'une même Foi Catholique Apoſtolique & Romaine; tous deux prétendent comme enfans de l'Egliſe avoir ſes interêts en ſinguliere récommandation; voions par leurs actions ce qu'on en peut penſer, & remarquons la différence de leur zèle par ſes effets, puiſqu'il eſt comme impoſſible d'en juger autrement. J'avancerai peu de choſe en cela comme François, que je ne prouve par des Hiſtoriens Eſpagnols; & pour être fort court, je reduirai ce petit Diſcours ſous deux Chapitres, qui décident en effet la matiere propoſée. Voici le premier.

deur temporelle des Papes doit ſon commencement aux Rois de France Pepin & Charlemagne ſon fils, qui en jettèrent les fondemens ſur les ruines de l'Empire des Lombards. Car Aſtolphe leur Roi, aiant conquis l'Exarchat de Ravenne, & voulant faire le même de Rome, le Pape Etienne Troiſiéme jugea, qu'il devoit faire comme ſes prédeceſſeurs Zacharie, & Gregoire Troiſiéme, recherchant plûtot le ſecours des François, que des Grecs. Pour cet effet il vint juſqu'en France, où il fut ſi bien ouï de Pepin, qui fut couronné par lui à S. Denis, que ce Roi plein de pieté paſſa deux fois en Italie, & força Aſtolphe par les armes, d'abandonner l'Exarchat, compoſé de quantité de bonnes villes, comme Boulogne & Ferrare entre autres; le Pentapole, où étoit toute la Marche d'Ancone; & ce que les Hiſtoriens nomment les Juſtices de Saint Pierre. Tout cela fut donné à ce Prince des Apôtres, & à ſes ſucceſſeurs par Pepin, qui envoia ſon Chapelain Folrad préſenter au Pape les ôtages de toutes les villes conquiſes, & en mettre les clefs ſur l'Autel de la Confeſſion de Saint Pierre & de S. Paul. C'eſt ainſi que Sigonius parle de la premiere liberalité de nos Rois, conformément à toutes nos Chroniques & Annales;

Eginhardus ad an. 755. & 756.

In vita Steph. III. L. 1. Chr. cap. 7.

le Bibliothecaire Anaſtaſe y ajoûte toute l'Emilie, qui eſt un fort grand païs; & Leo Oſtienſis y comprend même l'Isle de Corſe.

Le Pape Adrien Premier ſe voiant prêt d'être opprimé par Didier ſucceſſeur d'Aſtolphe, reçût la même aſſiſtance de Charlemagne, que ſon pere & ſon aieul avoient donnée au Saint Siége. Il prit priſonnier dans Pavie l'an 774. le Roi Didier, & acquit par ce moien le Roiaume des Lombards, qui avoit duré plus de deux cens ans, au même lieu, où François Premier penſa perdre celui de France en 1525. par ſa priſon. Or non ſeulement Charlemagne approuva dans Rome la donation de Pepin, mais il y ajoûta les Isles de Sardaigne & de Sicile, avec celle de Corſe

Sigonius l. 3. de regno Ital. Anaſt. Bibl.

par la puiſſance Roiale des François dans ſon ſiége Pontifical, & que ceux, qui lui avoient crevé les yeux, & coupé la langue, eûrent été punis de la même autorité. *Eginhardus ad an. 800.*

Depuis Louïs le Debonnaire, confirmant ces donations, les augmenta de la proprieté de la ville de Rome, & de tout ce qu'on appelle la Campagne de Rome, qu'il accorda au Pape Paſchal Premier & à ſes ſucceſſeurs; comme il fit aux Romains l'élection des Papes, obligeant ſeulement les nouveaux Pontifes à donner avis de leur conſécration aux Rois de France, & à vivre en amitié avec eux. *Sigonius 4. hiſt. de regno Ital.*

Quelques-uns aſſurent de plus, que Charles le Chauve, étant à Rome, ratifia tous ces titres, & rendit encore plus grands les bienfaits de nos Rois envers le Saint Siége. *Contin. Eutrop. an. 875.*

C'eſt choſe certaine, que les Papes en leurs plus grandes afflictions n'ont point cherché ni trouvé de protection plus préſente, ni plus utile, que celle de nos Rois.

Jean VIII. maltraité des Allemans, eût ſon recours au Roi Louïs II. & vint en France, où il tint un Concile à Troies. *Platina paſſim l'an. 880.*

Paſchal II. fait le même voiage, pour ſolliciter Philippe Premier & Louïs le Gros ſon fils, contre l'Empereur Henri Quatriéme. *L'an. 1100.*

L'an 1112. Gélase II. & Caliste II. se retirèren
en ce Roiaume, durant leur mauvaise
ligence avec Henri V. Empereur; &
nier y tint un Concile à Rheims sous
le Gros.

L'an 1130. Innocent II. y présida à celui de Cle
en Auvergne du même regne: s'étant
té d'Italie à cause de la puissance d'A
tus Antipape.

L'an 1160. Alexandre III. fût reçû par Louis V
le Jeune, qui le maintint contre un
Victor Antipape, & contre l'Empereu
deric Barberousse, duquel il eût si b
raison à Venise. Deux Conciles l'un
mont, & l'autre à Tours furent assemb
ce Pape.

L'an 1227. Innocent IV. chassé par Frideric II. v
plorer l'aide de Saint Louïs, & tint un
cile à Lyon.

L'an 1264. Urbain IV. s'adressa au même Roi
être maintenu contre le Tyran Mainfr

L'an 1305. Clement V. transporta sous Philippe
le Saint Siége dans Avignon, où il de
70. ans sous ce Pape & six autres tous
çois comme lui: à savoir Jean XXIII. B
XII. Clement VI. Innocent VI. Urbain
Gregoire XI.

Clement VII. ſe retira encore dans Avignon *L'an 1384* ſous le regne infortuné de Charles VI. parce que Urbain VI. étoit le plus fort dans Rome.

Enfin autant de fois, que les Papes ont eû beſoin des Puiſſances temporelles, ils n'en ont point trouvé, comme nous avons dit, de plus avantageuſe, ni de plus aſſurée, que celle des Rois de France; Leon X. le ſçût bien dire du regne de François I. Paul. IV. de celui de Henri II. & s'il étoit beſoin de parler de ces derniers tems, j'oſerois ſoutenir, que les armes victorieuſes de Louïs le Juſte, n'ont pas moins aſſuré le patrimoine de Saint Pierre, que la ſucceſſion des Ducs de Mantouë, contre ceux qui vouloient par la ſujettion de l'Italie, former l'établiſſement de leur Monarchie univerſelle. Si ce n'eſt que quelqu'un doute encore, que la conſervation de Cazal importe à celle du Vatican, & que la porte de Pignerol ſoit celle du ſecours de Rome, auſſi bien que de Mantouë.

Or ſi les Papes & le Saint Siége ont reçû tant de témoignages du zèle des François, la Réligion n'a pas moins ſenti par tout ailleurs les effets de leur dévotion, autant de fois, qu'il a falu hazarder leurs biens & leurs perſonnes pour ſon avancement. Les Croiſades faites en divers tems pour le recouvre-

ment des lieux Saints, occupés par les Infideles, en sont des preuves, qui ne sauroient être contredites, & le nom des Francs, qui désigne depuis ce tems-là par tout le Levant, tout ce qu'il y a de Chrétien dans l'Europe, est un titre glorieux de la réputation de leurs armes. Cette Croisade exécutée sous Philippe Premier par Pierre l'Hermite Gentilhomme François, & qui eût pour Chef Godefroi de Bouillon, fut si mémorable, qu'elle n'a pas moins donné de véritables Héros à la Poesie, que le siége de Troie lui en a fourni de fabuleux. S. Bernard fut le promoteur de celle où Louis VII. alla en personne jusques dans Jerusalem. Il y en eût une autre sous Philippe Auguste qui fit le même voiage, pour lequel on leva la dixme appellée Saladine; sans parler de la Croisade qui se fit alors sous le Comte de Montfort contre les Albigeois. Et nôtre glorieux Saint Louis, non content d'avoir déja perdu la liberté en une semblable entreprise contre le Soudan d'Egypte, voulut hazarder sa vie dans un second voiage d'Afrique, où il la sacrifia au bien commun de toute la Chrétienté. Car on ne peut pas penser, que d'autres considérations, que celle du service de Dieu, puissent avoir obligé ces grands Rois de s'exposer & leurs Couronnes à tant

Environ l'an 1061.

1145.

1190.

1257.

de perils. Voilà donc des marques ſuffiſantes de la pieté des François, tant envers l'Egliſe, qu'envers la perſonne des Papes. Faiſons maintenant quelques réflexions ſur celle des Eſpagnols.

Tant s'en faut que les Rois d'Eſpagne aient jamais rien contribué au bien temporel du Saint Siége, qu'on peut voir, que la meilleure partie de ce, qu'il poſſedoit par la liberalité de nos Rois, eſt maintenant ſous la Couronne de Caſtille, & que ce qui étoit de la Juſtice de Saint Pierre, comme on parloit alors, eſt à préſent de celle de Saint Jacques, & de la Jurisdiction de Madrid. Je ne veux pas dire, que les Eſpagnols aient uſurpé cela immediatement ſur l'Etat Eccleſiaſtique. Je ſai bien, que ce qu'ils en tiennent a paſſé par d'autres mains avant que de venir aux leurs. Mais tant y a qu'il y eſt préſentement, & qu'au lieu d'en enrichir l'Egliſe, comme nous avons dit, à peine lui laiſſent-ils la jouïſſance libre du peu qui lui reſte. Pour le moins avons-nous vû ſouvent Rome ſaccagée par eux, & le Vicaire de Jeſus Chriſt, qu'ils ont tenu deux fois en un an priſonnier dans le Chateau Saint Ange. Sandoval produit une lettre de Don Diego de Mendoçe, Gouverneur pour les Ars de Siene, par laquelle il aſſure Charles L. 25. C. 29.

Comment les Papes trouveroient-ils de la ûreté parmi les Eſpagnols, s'ils ne les laiſſent ivre qu'avec inquietude chez eux? Clement II. fut traité en 1526. par le Viceroi de Naples, & un an après par Charles de Bourbon, ceux qui eûrent après lui le commandement les armes Eſpagnols, comme chacun ſait. On e menaça même de lui ôter ſa Tiare pour un lefaut de naiſſance, & de prouver qu'il avoit té créé Cardinal ſur une fauſſe information, ontre la Bulle qui exclud les bâtards de cete dignité. Paul III. vit aſſaſſiner Pierre Louïs on fils, & fut accuſé d'intelligence avec Barerouſſe. Paul IV. eſt nommé un hypocrite ar Sandoval, qui dit, que ce vieillard de uatre vints ans trompoit tout le monde 'une feinte apparence de Sainteté; & Cabre-a, qui a écrit la vie du Roi Philippe II. reonnoit franchement, que les Eſpagnols fuent fort ſoupçonnés du poiſon, pour lequel : Cuiſinier de ce Pape fut pendu. Ces grands cholaſtiques de Salamanque determinèrent n ſuite, qu'il lui ſaloit faire la guerre, & le uc d'Albe fut l'exécuteur de leur décret. Le ême Cabrera écrivant la conjuration des colti, qui devoient poignarder Pie IV. dans ne audience, qu'ils lui demandoient, temoine, qu'il fut toûjours depuis ennemi cou-

Sandoval. l. 15. c. 4. & ſ.

Sandoval. l. 29. c. 26. & 27. & l. 25. c. 49.

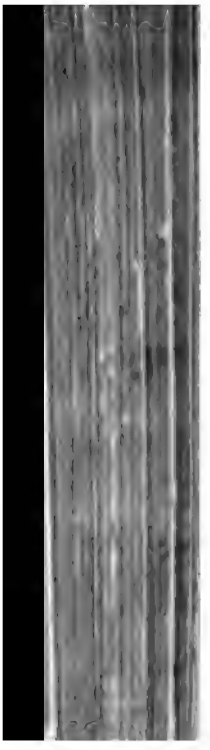
L. 32. c. 29.

L. 2. c. 3. & c. 6.

A la vérité, quand les Espag
Adrien VI. un Jules II. & quelq
affectionnés à leurs interêts que
il s'eſt trouvé des Papes qui o
faveur des Roiaumes en interd
adjugé des Mondes nouveaux
d'une ligne imaginaire toute
profit; ils leur ont rendu be
ſpect. Mais ſi comme Peres
ont témoigné tant ſoit peu,
pour s'oppoſer au deſſein de
univerſelle; qu'ils ne jugeoi
nable, que contre les Loix de
meurât dans la ſeule Maiſon d
qu'ils trouvoient mauvaiſe la
det, qui eſt ſi témeraire que
main droite au Fils aîné de l'Eg
alors des uſurpateurs, des fau
ques, & des Corſaires indign
ner le timon de Saint Pierre.

trepriſes en faveur de la Réligion. S'ils en ont fait qui lui aient été de quelque utilité, ç'a été chez eux mêmes, quand ils ont été contraints de défendre leurs foiers contre les Mores, qui leur ont tenu le pied ſur la gorge, pendant près de huit cens ans. En quoi je ne penſe pas qu'ils aient plus mérité que nos ancêtres, lorſqu'ils combattoient contre les Normans encore infideles, qui les vouloient chaſſer de la France. Chacun conſerve naturellement une poſſeſſion, qui lui eſt utile, & ce ſeroit être ridicule de rapporter à l'amour de Dieu ce que nous faiſons à cauſe de nous mêmes, & pour nôtre propre conſervation. Mais nous pouvons dire avec vérité, que les Eſpagnols ont ſouvent empêché le bon ſuccès des Croiſades Chrétiennes, pour en tirer leur avantage particulier, & que quand ils ont fait mine de s'y enroler, ç'a été quaſi toûjours pour ſurprendre quelque Prince Chrétien, plûtôt que les ennemis de nôtre Foi.

Lorſque Simon Comte de Montfort Général de la Croiſade publiée par Innocent Troiſiéme, contre les Hérétiques Albigeois, faiſoit de grands progrès dans leur païs, le Roi d'Arragon ne s'y oppoſa-t-il pas, en ſecourant le Comte Remond? Et Mariana n'avoüe-t-il pas, que ce fut par une maxime d'Etat, *Hiſt. l. 21. c. 2.*



Croiſade aboutit aux Vêpres
il emploia ſes forces, & l'
Charles, qu'il dépouïlla de
quant des cenſures du Pape
me, qui avoit horreur, ave
Chrétien, d'une infidelité c
de barbarie & d'irréligion.

Et pour approcher plus pr
combien de fois l'Empereu
a-t-il exigé des Allemans de
butions, ſous cette couvertu
mer contre le Turc, pour l
tre François Premier Roi T
faire la guerre à la France C
les nouveaux Luthériens, q
Bandes noires.

Les Venitiens étoient ligu
1538. mais ils l'accuſèrent d
dres empêché André Doria
combattre tout de bon cont

la Journée de la Préviſe, comme n'aiant voulu que les engager à la guerre contre le Turc.

Ils imputèrent ſemblablement à Philippe Second ſon fils, la perte de Nicoſie en 1570. & de Famagouſte avec le reſte de l'Isle de Cypre en l'année ſuivante, parce que Dom Jean d'Autriche, & Jean André Doria ſe retirèrent de l'armée Chrétienne ſans rien faire, celui-ci, qui avoit le ſecret de Madrid, aiant refuſé d'obeïr à Marc Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquiéme. *Cabrera l. 9. c. 17.*

Le même Philippe Second aiant pris la réſolution de ſe rendre maitre de Final, n'eût point de meilleur expédient, que de faire ſes préparatifs comme voulant aller attaquer le Grand Seigneur.

Avec cet artifice il ſurprit la place en 1571 & crût juſtifier aſſez ſon action, par l'appréhenſion qu'il diſoit avoir eue, que les François ne le prévinſſent. *Thuan. l. 50. hiſt.*

En effet, les Eſpagnols ont toûjours procedé avec autant d'artifice, & quaſi toûjours de repugnance en toutes leurs Croiſades contre les Infideles, que les François y ont témoigné d'ardeur & de franchiſe. Il y eût en 1519. une ceſſation des choſes divines pendant quatre mois dans l'Eſpagne, à cauſe qu'on vouloit obliger les Eccleſiaſtiques à contribuer *Sandov. l. 3. c. 35.*

quelque dixme pour un armement contre les Infideles. Aux Etats de Valladolid en 1527. *L. 16. c. 2.* jamais, à ce que dit Sandoval, Charles Quint ne put obtenir un sol du Clergé, de la Noblesse, ni du Tiers Etat, pour s'opposer à Soliman, qui venoit d'envahir la Hongrie. Et Ulloa fait encore plus grande la dureté de la Nation, pour justifier son Prince.

Puisque lui & son successeur sont deux des plus grands Monarques qu'ait eu l'Espagne, & qui ont le plus fait profession d'affectionner les interêts de l'Eglise; voions sommairement par leurs plus importantes actions, si on peut dire que leur zele ait égalé celui de nos Rois. Les Regnes plus éloignés ne sont pas si connus, & on ne parle guéres de ceux qui sont plus recens, avec assez de liberté.

Personne ne peut ignorer, que la prise de Belgrade par Soliman en 1521. n'ait été reprochée à Charles Quint, parce que sa qualité d'Empereur, son interêt comme voisin, & ce qu'il devoit au Roi d'Hongrie comme Beaufrere, l'obligeoient plus que tout autre à secourir cette place. Et cependant, au lieu de le faire, il occupoit toutes ses forces & celles de l'Empire contre son grand ennemi François Premier.

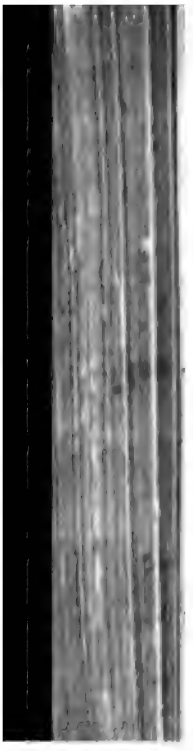
Cette perte fut ſuivie de celle de Rhodes l'année d'après, qui fit murmurer toute la Chrétienté contre le même Empereur & ſon Précepteur le Pape Hadrien, parce que le réſpect du Maitre vers l'Ecolier, empêcha qu'il n'envoiât trois mille Eſpagnols au ſecours, qui furent emploiés contre les François dans la Lombardie, au rapport du même Sandoval. *L. 10. c. 30. & l. 10.*

La mort du Roi Loüis mit Bude entre les mains du Grand Seigneur en 1526. & cette chaine de malheurs ne peut être rapportée qu'à un ſeul principe.

Mais la retraite de Soliman en 1532. à la vuë d'un armée Chrétienne de trois cens mille combattans, ſans être ſuivi, quelque inſtance qu'en fit le Roi Ferdinand à Charles ſon aîné, qui n'avoit à cœur que les guerres d'Italie, fit bien une autre breche à ſa reputation.

On vit en ſuite abandonner par les Eſpagnols en 1534. Coron échelle du Péloponneſe & de toute la Grèce, que le Pape, les Venitiens, & le reſte des Princes Chrétiens, remettèrent hautement, comme celle qu'on pouvoit fort bien garder, ſi les forces qui étoient dedans n'euſſent été deſtinées ailleurs.

Tunis fut pris par nous en 1535. mais l'utilité n'en fut pas grande, pour deux raiſons. La premiere, que l'Empereur au lieu de la



des Chrétiens.

La même conſidération p
Oran en 1534. & lui fit m
ouvertures que lui propoſoi
ples le Roi de Tunis contre l
taquer le Duc de Cleves à c
allié de la France.

Enfin Tripoli de Barbarie
Chevaliers de Malte en 1551
gie en 1555. où Pierre de Na
la Croix trente cinq ans aupa
tre ſecouruës par cet Empere
avoir laiſſé à Dieu le ſoin de
tant il paroiſſoit attaché à ce

Il ne laiſſoit pas de vouloi
grand perſecuteur de l'héréſi
néanmoins, comme a fort
Duc de Nevers, il n'eût ja
guerre contre les Lutheriens
qu'il avoit, de rendre hérédi

a ruine des Electeurs Proteſtans lui étoit très itile. Autrement, comme il dit, eût-il atendu depuis ſon élection en 1519. juſqu' en 1549. à prendre les armes contre eux? Quand l eût fait priſonnier l'Electeur Frederic, les conditions de ſa liberté, très rigoureuſes d'ailleurs, eûrent-elles un ſeul article en faveur de la Foi? Ne donna-t-il pas toute liberté de conſcience aux Allemans, à la charge de ſe ſeparer de l'alliance de France, la leur aiant refuſée, lorſque pour l'acquerir ils lui offrirent de le ſervir contre les Infideles?

Ce n'eſt pas ainſi que nos Rois en ont uſé. Ils ont d'abord perſecuté l'héréſie par le fer & par le feu; c'eſt un monſtre, qu'ils ont tâché d'étouffer dès ſa naiſſance, & la ſeule néceſſité du mal devenu trop grand, a extorqué d'eux des Edits d'accommodement, pour ne pas perdre les ſaints avec les malades. Pour le moins ne les ont-ils donnés qu'en rétabliſſant les Autels, aux lieux où ils avoient été abatus; au contraire que Charles Quint, chaſſa par le ſeul *Interim* la Meſſe de plus de quatre mille places, où elle ſe diſoit auparavant.

Philippe Second vit prendre ſur lui Tunis & la Goullette par Sinam Bacha, ſans jamais détourner ſes penſées des affaires de France, où il entretenoit les troubles de la Ligue. Il *Cabrer 10. c. 2.*

armoit ce phantôme
ne de le vouloir obli
prêtent à un furieux le
défaire.

La Hollande fut ab
zèle, & les armées q
entrer en France, dö
d'Orange de former
augmenté depuis.

La crainte, que
coſſe affectionnée à
Couronne d'Anglete
ſabeth, avant qu'elle
ne Roial, bien qu'a
la Réligion Catholiq
L. 1. c. 10. nir d'elle, comme C
génument.

Quand il entrepri
gal, ſa plus grande c
frique, de ſorte que
ſtacle Don Antoine,
roc, en lui faiſant pr
par ce moien une pl
mains d'un Infidele,
Catholique.

C'eſt ainſi que la
dans l'eſprit de ces P
ligion. Cela n'emp

hors les conſidérations politiques, ils ne puſſent avoir de très bons & très pieux ſentimens. Mais tant y a qu'on ne peut pas nier, que le temporel ne l'ait emporté ſur le ſpirituel, dans les principales actions de leur gouvernement.

Car de vouloir faire paſſer pour œuvres de piété des grandes expulſions, tantôt de Juifs, & tantôt de Moriſques hors de l'Eſpagne, c'eſt ſe moquer de Dieu & du Monde, où perſonne n'a ignoré, qu'il n'y eût plus de crainte, d'avarice & d'inhumanité en tout cela, que de Réligion, qui ſouffre les Juifs dans Rome, & en aſſez d'autres lieux très Catholiques.

Les Eſpagnols ne ſont pas moins ridicules, s'ils penſent avoir beaucoup mérité du Ciel & de la Terre, par leurs voiages de long cours, & par la découverte des mondes nouveaux. La façon, dont ils ont annoncé nôtre Foi, eſt trop différente de celle des Apôtres, & quand ils ont fait perdre l'Etat & la vie à un grand Monarque, pour avoir jetté par terre un bréviaire, qu'il ne connoiſſoit point, on peut dire qu'ils n'avoient rien d'Evangelique. Les ſeules richeſſes des Indes Occidentales, comme les pierreries & les épiceries de l'Orient, leur ont fait exécuter ces grandes entrepriſes, & c'eſt commettre un pèché, pour lequel on brûle les Sorciers, quand ils abuſent du nom *Sandov. 13. c. 30.*

de Dieu, de le faire auteur des choſes, qui n'ont point d'autres principes que la convétiſe humaine. Mais quoi, chaque Nation a ſes defauts, & ſemble être ſujette à de certains vices, qui lui ſont comme naturels. Les François pour la plûpart ſont legers, impatiens, & accompagnés d'une ſimplicité fort contraire à la prudence humaine. Les Eſpagnols ont leurs manquemens comme les autres, & il ſemble, que quelque conſtellation particuliere leur influë cette humeur hypocrite, dont parle nôtre Philippe de Comines, qui leur fait prendre en toutes choſes le prétexte de la Réligion, dont ils couvrent leurs plus violentes paſſions, & qu'ils ſont ſervir à leurs plus injuſtes deſſeins. Ceci ſuffira pour le premier Chapitre, paſſons au ſecond.

L. 8. c. 16.

ſoit le lieu commun où les Théologiens de Louvain ſe jettent le plus volontiers, nous imputant mille calomnies ſur ce ſujet: Si eſt-ce qu'autant de fois que la thèſe a été propoſée dans les Ecoles Chrétiennes, à ſavoir, ſi un Prince Catholique pouvoit ſans offenſer Dieu contracter de ces alliances; tous les Docteurs Italiens, Allemans & Eſpagnols même, ont été pour l'affirmative, Jean de Chartagena, Moine Eſpagnol, le Pere Molina Jeſuite, le Cardinal Cajetan, Bannes Profeſſeur à Salamanque, & généralement tous les plus renommés Scholaſtiques, n'y ont point fait de difficulté; & ils ont paſſé juſques-là, qu'un Prince Chrétien pouvoit ſecourir en guerre un Infidele, même contre un autre Prince Chrétien. Leur opinion s'appuie ſur l'autorité & ſur la raiſon. L'autorité eſt priſe de la Bible, où l'on voit, qu'Abraham a combatu pour le Roi de Sodome, & David pour Achis Philiſtin, contre les enfans d'Iſraël; pour ne rien dire des alliances de Salomon avec le Roi Hiram idolatre, des Machabées avec les Lacedémoniens & les Romains infideles, & de quantité d'autres ſemblables, qui ſe liſent dans l'Ecriture Sainte. La raiſon eſt fondée ſur ce que la Réligion ne détruiſant pas la Nature, puiſque Dieu eſt auteur de

l'une & de l'autre, on ne peut pas dire, que ce qui eſt naturellement juſte, ſoit injuſte dans la Réligion, ſi quelque précepte Divin ne nous oblige à le croire. Or eſt-il que le droit de la Nature rend honnêtes tous les moiens dont nôtre conſervation dépend; comme par celui des Gens chacun peut chercher ſa ſubſiſtence où il la penſe trouver. Par conſequent les alliances, dont nous parlons, n'étant faites, que pour nôtre conſervation, qui en dépend ordinairement, ne peuvent pas être condamnées, vû même qu'au lieu d'être defenduës par la loi Divine, elles ſont autoriſées des exemples, que nous venons de rapporter.

Et à la vérité, ſi l'Egliſe primitive ſouffroit bien le mariage des Fideles avec les Infideles:

n'ont pas fait difficulté de recourir à l'assistance des Infideles, contre des Princes Chrétiens, quand ils ont crû être reduits à la nécessité de le faire. Paul Trois, Alexandre Six, & Jules Second, se sont tirés de grandes extrémités en reclamant l'aide des Turcs. *Guichar. l. 2. histor. Gonç. de Illescas l. 6. hist. Pontif. Thuan. l. 6. hist.*

On peut remarquer encore que tous les Empereurs Chrétiens ont eu des alliances avec les Nations barbares & mécréantes; & que les Républiques Chrétiennes n'ont pas été plus scrupuleuses en cela que les Monarques. Mahomet Second assista les Florentins qui l'en requirent instamment, contre Ferdinand Premier Roi de Naples. Et les Venitiens se servirent des forces du Soudan d'Egypte pour chasser les Portugais du Levant, où ils incommodoient leur trafic. Mais ce qui est fort considérable, c'est que les Docteurs Espagnols, que nous avons nommés, confirment leur opinion par l'autorité de Charles Quint, lequel, disent-ils, du conseil de beaucoup de très graves Théologiens, s'est aidé des Infideles contre les Fideles, c'est à savoir contre les François; ajoûtant, que plusieurs autres Princes Chrétiens ont fait le même. Ce sont les paroles formelles dont ils usent dans la Thèse générale; & néanmoins quand ils descendent à l'Hypothèse, & qu'il est question, *Camillo Portio histoir. des troubles de Naples l. 1. Mariana l. 28. c. 10.*

ſi le Roi de France jouïra du même privi
contre la Maiſon d'Autriche, leur injuſtic
ſi grande, qu'ils lui imputent à grand cr
ce qu'ils avoüent être licite à tous les au
Souverains.

C'eſt ainſi, que les Eſpagnols, qui ſe
tent d'être les premiers hommes du mond
la Théologie Scholaſtique, croient avoir
ſez ſubtiles diſtinctions, pour perſuader à
le monde, que ce qui eſt permis de droit
vin & humain, à parler généralement,
être defendu en particulier, s'il choque
ſoit peu leurs interêts.

Ils ſont alliés dans toute l'Afrique & t
l'Aſie avec des Rois Mahometans, Idolat
& dont quelques uns n'adorent rien que le
ble. Ils tachent depuis cent ans avec des ſ

avoir bien mauvaiſe opinion du reſte des hommes de leur vouloir faire paſſer pour bons raiſonnemens les plus injuſtes fantaiſies du monde.

Elles n'empêcheront pas pourtant, que la pieté de nôtre Grand Roi ne ſoit eſtimée par toute la terre, & qu'il ne reçoive les bénedictions d'une infinité de Chrétiens, qui recueillent tous les jours les fruits de cette alliance, que les Eſpagnols voudroient rendre ſi odieuſe.

Car au lieu, que la leur avec les Infideles n'a pour fondement que l'ambition ou l'avarice, le deſir de dominer, ou de s'enrichir, & que la ſeule conſidération de diſtribuer le poivre dans l'Europe, les fait vivre en ſocieté avec tous les Gentils du Levant. Celle du Roi avec le Turc n'a pour but, outre le commerce de quelques-uns de ſes ſujets, que le ſoulagement & le rachât des pauvres eſclaves Chrétiens, avec la conſervation des lieux Saints, où ſe ſont paſſés les ſacrés myſtéres de nôtre Rédemtion. C'eſt pourquoi nos Ambaſſadeurs ont ſouvent reçû des remercimens dans Rome, de ce que leurs Collegues exécutoient de bon & d'avantageux pour la Réligion dans Conſtantinople, & quand ceux ci ont ſouffert quelque dégoût à la Porte Ottomane, comme il arrive quelquefois, les l'a-

Cardin. d'Oſſat. l. 9.

pes ont toûjours prié le Roi de ne les pa
rappeller, & de ne pas rômpre pour cela u
alliance ſi utile à toute la Chrétienté.

Il ne tint pas à Ferdinand Premier, qu'il
fût non ſeulement allié, mais feudataire,
tributaire de Soliman, à qui il demanda qu
des ſoûmiſſions indignes l'inveſtiture de
Hongrie. Charles Quint après avoir é
beaucoup de fois refuſé, obtint enfin de l
une trêve de cinq ans; & le grand déſir qu'
voit cet Empereur de vivre en bonne intel
gence avec les Turcs, paroit aſſez par l'in
ſtruction, qu'il donna à Philippe Second ſo
fils, lui recommandant ſur tout par le XII a
ticle d'obſerver réligieuſement cette trêv
Cela n'empêcha pas pourtant, qu'Amura
Troiſiéme ne ſe moquât publiquement un p
après de la recherche de paix, que faiſoit l
re Philippe Second à ſa Porte. Et on pe
aſſez juger, combien il la ſouhaitoit, pu
qu'il détourna quelque tems le Roi Sebaſti
de ſon entrepriſe d'Afrique, de peur, qu'el
n'apportât du trouble à ce Traité, comme
remarqué Coneſtaggio dans la conquête d
Portugal.

P. Iove lib. 43. Iſthuanffi hiſtoire de Hongrie l. 14. Sandoval l. 20. c. 5. & 7. & l. 30. c. 5.

Liv. 1.

Je ne dirai rien par reſpect des Rois qui o
ſuivi, mais ceux, qui doivent être informé
de ce qui ſe paſſe, ſavent aſſez, que la ſeul
jalouſi

ouſie de voir les François en poſſeſſion d'u-
choſe, que les Eſpagnols n'ont jamais pû
tenir, eſt ce qui fait crier ſi haut les Cano-
les de Brabant; ne conſidérant pas, qu'on
ſe jouïr ceux-ci paiſiblement & ſans envie
la bonne intelligence, où ils ſont avec les
is de Fez & de Maroc.

Car ſans cela que pourroient-ils trouver
trange en nôtre alliance, puiſque l'Hiſtoi-
d'Eſpagne eſt pleine d'exemples de Rois Ca- *Mariana*
oliques, qui ſe faiſoient la guerre les uns *l. 7. c. 6. 7.*
x autres à l'aide des Mores, dont ils ont *& 13.*
icté quelquefois l'amitié juſqu'au prix de
it filles de tribut. Alphonſe ſurnommé
Grand leur livra même ſon fils Ordonius
ur être élevé parmi eux. Et un autre Al-
onſe célebre tant par l'amour qu'il portoit
x Mathématiques, que par le mépris qu'il
ſoit du grand & du petit Monde, où il trou-
it mille defauts, fut chaſſé par ſon fils San-
és, aſſiſté des Mahometans de Grénade. Si
autres que des Eſpagnols rapportoient ces
oſes, leurs partiſans les pourroient nier,
ſi bien que le ſecours demandé au Turc
r Frederic d'Arragon, que Mariana écrit ſi *L. 27. c. 8.*
écilément. *& 9.*

Mais parce que la condition de ces derniers
ns les porte à former des inſtances parti-

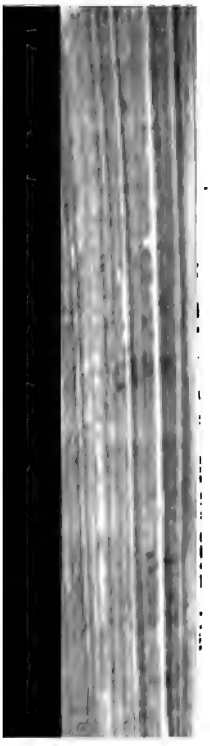
culiéres ſur l'alliance, que nous avons avec des Hérétiques, prétendant, que nous ne les pouvons aider, ni recevoir leur aſſiſtance, ſans faire un notable préjudice à la Réligion, et minons encore ce point, & leur montrerons qu'ils ne ſont pas moins injuſtes & ridicules à la fin qu'au commencement.

Les mêmes raiſons, qui m'ont obligé juſqu' ici de faire mes principales réflexions ſur les Regnes de Charles Quint, & de Philippe Second, ſeront cauſe que j'obſerverai encore la même choſe en ce lieu. Charles Quint faiſoit une profeſſion particuliére de perſecuter les Hérétiques, parce que cela lui étoit avantageux au deſſein que nous avons déjà remarqué, qu'il avoit de perpétuer l'Empire dans ſa Maiſon. Cela pourtant ne l'a jamais empêché, non ſeulement de traiter ſouvent avec les Princes Proteſtans de l'Empire, mais encore de s'allier trés étroitement au dehors avec ceux qui s'étoient ſeparés de la communion de l'Egliſe. Sur tout il étonna toute la Chrétienté, qui le ſavoit être cauſe plus que perſonne du ſchiſme de l'Angleterre, par les inſtances violentes, qui avoient été faites à Rome de ſapart contre Henri VIII. lorſqu'on vit, que ni l'égard de ſa Tante, qui venoit d'être deshonorée par ce Roi, ni la conſidéra-

tion d'une héréſie naiſſante, & par là beaucoup plus odieuſe, ne l'avoient pû divertir de faire une ligue offenſive & defenſive avec lui contre François Premier. Je demande aux plus paſſionnés pour l'Eſpagne, ſi ce n'eſt point là s'allier avec des Hérétiques contre les Catholiques.

Quant à Philippe Second, bien qu'il tint apparemment le parti de la Ligue, il ne laiſſoit pas d'avoir ſes intelligences avec le feu Roi, avant ſa converſion, lorſqu'il n'étoit encore que Roi de Navarre, lui fourniſſant & au parti Huguenot, les moiens de ſubſiſter, & d'entretenir les troubles de la France. C'eſt une choſe, qui a été ſi connuë, qu'un grand Prince n'a pas fait difficulté de l'écrire à un Pape. Et qu'y a-t-il en cela, qui ne vienne d'être pratiqué avec Monſieur de Rohan, pendant que comme Chef de ceux de la Réligion, il a été armé contre ſon Roi? Ce ſont des choſes à la vérité qui doivent être oubliées, puiſque la clemence du Roi les a miſes à couvert. Je ne les rapporte auſſi, que pour faire voir avec étonnement, de quel front les Eſpagnols nous peuvent reprocher l'aſſiſtance que reçoivent de nous des peuples, qu'ils ont reconnus pour Souverains, eux, qui la donnent aux Sujets du Roi, que le ſeul prétexte

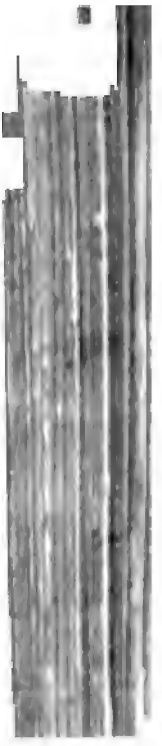
Monſieur de Nevers au Pape Sixte V.



qu'ils tiennent auprès d'eux,
belliqueuſe Nation furent
autres au Concile de Trente

On ajoûte pour rendre n
plus grand, que les Holland
ſont hérétiques, & que dans
ſont joints avec nous, la Ré
beaucoup de lieux. Comme
pereur Ferdinand Second ve
que difficulté de couvrir de L
bardie, de ſaccager Mantou
ſes Temples, & en chaſſer le
Prince du monde, pource qu
Et comme ſi les Coſaques &
ſe ſert la Maiſon d'Autrich
Hérétiques, aux Turcs, & à
en toute ſorte de cruautés &
mauvais deſſeins, & le pire p
gnols, ont jetté le Roi dans
tant de violence & de nége

utenir avec raiſon qu'elle eſt purement dé-
nſive de ſa part. Sa Majeſté obligée à la
nſervation de ſes Etats attaqués de tous cô-
; par la Maiſon d'Autriche, emploie le ſe-
urs des Suédois, & des Hollandois, qu'elle
nſidére ici comme ſes Alliés, & non pas
mme Hérétiques. Que lui peut-on repro-
er en cela avec juſtice devant Dieu ni de-
nt les hommes? Quand Charles Quint, &
; ſucceſſeurs, qui l'ont imité, ſe ſont ſer-
;, comme ils ſont encore préſentement, de
ute ſorte d'hérétiques & de mécréans con-
: nous; leurs Caſuiſtes ont trouvé que c'étoit
en fait, & qu'on uſoit bien de chevaux &
Elephans en ſemblable occaſion. En tout
s, que la Maiſon d'Autriche pouvoit em-
oier les Hérétiques & les Infideles, ſi non
mme tels, pour le moins comme étant ſes
ijets. Mais ſi celle de France parle de la
:ceſſité, où elle eſt de chercher ſa ſubſiſten-
où elle peut; ſi elle remontre que ſes in-
rêts l'obligent à ſe tenir unie avec les Sué-
ois, les Griſons, & les Hollandois, comme
ec ſes anciens Alliés & non pas comme avec
:s Hérétiques; toutes les raiſons qu'elle alle-
ie ne valent rien, & au cas que de petits Scho-
tiques de Salamanque & de Louvain en ſoient
ûs, elle demeurera convaincuë d'impieté.



& plus utiles à la Réligion, q
ſes prédeceſſeurs, dont nous
cher la moindre partie. Et v
vés les amitiés de vos Rois a
les, pour la ſeule conſidérati
trouvés bon que tous les H
magne inondent l'Italie, & r
ce, pour établir une Monar
& qui exculériés les alliance
même, ſi elles vous étoient av
oſés bien condanner celles,
demens pleins d'équité, & qu
rêts de l'Etat, ont en ſinguliè
tion ceux de la Réligion.

Sachés, que les Grisons ſo
Couronne dès le tems de Lo
naiſſance du Lutheraniſme. C
été de tout tems reconnus p
de la Nation Germanique.
Juſte ne fait rien qu'entretenir

vec les H[illegible]
eux où il eſt [illegible]
u profit de l'E[illegible]
otale ruine [illegible]
es Eſpagnols [illegible]
our elle depuis [illegible]
chevérent de [illegible]
ſime.

Je proteſte que [illegible]
e animoſité comme [illegible]
e reconnois, qu'ils [illegible]
ualités, dont celle [illegible]
eur Roi & à leur [illegible]
lres. Et je les aime chez eux [illegible]
Pyrenées auſſi franchement & [illegible]
nement, que Dieu & les loix de l'humanité
nous y obligent. Mais j'avoue auſſi que je
ne les puis voir que tres mal volontiers com-
mander les autres Nations, diſputer du ſer
l'Allemagne à leur famille, prendre tous
nos dehors pour nous mettre à leur merci, &
ſur tout ſe ſervir du prétexte de la Religion
pour couvrir leur avarice, & leur ambition,
comme s'ils ne commettoient le mal même,
que pour l'amour de Dieu. Nous ſommes
obligés d'honorer la Majeſté de leurs Rois avec
tout le reſpect, qui eſt dû à leur ſacré car-
ctère. Il eſt impoſſible pourtant d'apprendre

Infames calomniateurs que vous êtes, vous parlés méchamment & insolemment, de la plus ancienne, la plus pieuse, & la plus illustre Famille de la Terre. Vous taxés l'honneur du plus grand & du plus juste Roi qui vive, sans considérer que le Ciel a beni jusqu'ici ses conseils & ses actions de telle sorte, qu'elles ont été plus heureuses, plus hautes, & plus utiles à la Réligion, que celles de tous ses prédecesseurs, dont nous venons de toucher la moindre partie. Et vous, qui approuvés les amitiés de vos Rois avec tant d'*Infideles*, pour la seule considération du trafic; qui trouvés bon que tous les Hérétiques d'Allemagne inondent l'Italie, & ravagent la France, pour établir une Monarchie imaginaire; & qui excuseriés les alliances avec l'hérétic même, si elles vous étoient avantageuses; vous osés bien condanner celles, qui ont des fondemens pleins d'équité, & qui outre les interêts de l'Etat, ont en singuliere recommandation ceux de la Réligion.

Sachés, que les Grisons sont alliés de cette Couronne dès le tems de Louis XII. avant la naissance du Lutheranisme. Que nos Rois ont été de tout tems reconnus pour Protecteurs de la Nation Germanique. Que Louis le Juste ne fait rien qu'entretenir les Traités, faits

avec les Hollandois par Henri le Grand. Et que ceux où il eſt entré avec les Suédois ſont plus au profit de l'Egliſe, dont ils empêchent la totale ruine dans l'Empire, que tout ce que les Eſpagnols ſe peuvent vanter, d'avoir fait pour elle depuis cent cinquante ans, qu'ils achevèrent de purger leur païs du Mahométiſme.

Je proteſte, que je ſuis fort éloigné de toute animoſité contre eux, quand j'écris ceci. Je reconnois, qu'ils ont beaucoup de bonnes qualités, dont celle d'être très affectionnés à leur Roi & à leur patrie n'eſt pas des moindres. Et je les aime chez eux, & au delà des Pyrenées auſſi franchement & auſſi Chrétiennement, que Dieu & les loix de l'humanité nous y obligent. Mais j'avouë auſſi, que je ne les puis voir que très mal volontiers gourmander les autres Nations, diſpoſer du ſer d'Allemagne à leur fantaiſie, prendre tous nos dehors pour nous mettre à leur merci, & ſur tout ſe ſervir du prétexte de la Religion pour couvrir leur avarice, & leur ambition, comme s'ils ne commettoient le mal même, que pour l'amour de Dieu. Nous ſommes obligés d'honorer la Majeſté de leurs Rois avec tout le reſpect, qui eſt dû à leur ſacré caractère. Il eſt impoſſible pourtant d'apprendre

P. Iove l. 1. hiſt. ſans indignation dans l'Hiſtoire, que Ferdinand & Iſabelle pour retirer Perpignan des mains de Charles Huit, par de faux ſcrupules de conſcience, aient corrompu juſqu' au Confeſſeur du Roi ſon Pere, avec des bouteilles pleines de monnoie d'or, au lieu de vin. Dieu ſoit loüé, qui a ſi bien diſpoſé juſqu' ici le cœur de nos Rois, qu'on ne leur peut rien reprocher de ſemblable. Et graces lui ſoient rendues à jamais, de ce que les premiers & plus fideles Miniſtres de nôtre grand Monarque ont des conſeils plus généreux, & tels, que les Ennemis de cet Etat ne les peuvent ſouffrir. La rage avec laquelle on déchire leur réputation dans tant de Satyres, eſt une marque indubitable de leur grande intégrité; & comme ils ne pourroient plaire à l'Eſpagne ſans être ſus-